

FRANCK LOZAC'H

MILLE POÈMES EN PROSE

L'huile fraîche

Rien ne détruira

Rien ne détruira les frayeurs promises à son front si clair.
Ni souffle ni violence n'épancheront de fièvres froides les douleurs de
ses plaintes.

Il vit solitaire et immortel, caché dans sa retraite au fond
des bois. Il dort d'un sommeil paisible ou contemple la nuit les grands
champs alentour.

Recensez la sagesse de son cœur ! Embrassez son calme
mortuaire ! Ce sont ces bouches qui vous parlent, écoutez-le !

On se joue de lui pour un écrin de perles ? Qu'importe !
Personne n'admira le diadème qui l'habite. Son secret divinement
gardé sera seulement dévoilé au maître des lieux.

Il faut savoir

Il faut savoir que les perceptions n'étaient que des
chuchotements indistincts, - efforts, appels, supplications - rien ! De
vagues lueurs s'évadaient parfois sur les tempes comme de lentes
lumières attirées par un miroir éclairaient une face promise au réel.

Des mois d'attente, des incendies soufflés par une brise
légère, et des orchestres mal dirigés comme dans les squares d'un
Thabor ancien. Ô feux sauvages, ô plaintes de toujours, je me
souviendrai...

Que le délassément assombrisse

Que le délassément assombrisse les pensées élevées ! Que l'or battu parmi les treilles inonde les pages de transparence ! Que l'orgueil envoûté par un maléfice inhumain use de troublantes paroles en ces décennies de perdition ! Oh ! Qu'une transfusion de sang neuf comme une gerbe d'allégresse emplisse mes veines !

Le passage étroit pour deux âmes accède aux caves de la déportation. Il nous faut être bien nés dans la solitude, - là est la dernière image de l'amour ! Vies de l'âme, ingratitude des rôles, la volupté est bénie encore. La volupté contemple le monde. Elle va, elle vient et s'étonne dans les profondeurs du moi.

Stupide à noircir la feuille, dit l'ancien. Heureux présage de l'enfant, dit l'adulte. Déferlement animal, dit le sage.

Tu exposes le diagramme

Tu exposes le diagramme à la génération décriée. Tu prolonges, expédiant les lettres des novices, un caveau promu au délassément des sens. Et dans les vignes florissantes, tu tires le vin à la bouteille d'argent. Déplorables tromperies recouvertes d'amertume ! Agissements prompts pour la mansuétude du peuple !

Mais voilà le sanctuaire des hémistiches, voilà le sacrement autrement déplacé !

L'exercice est insipide, insignifiant aux yeux des contemporains. Qu'il évolue ou dorme, quelle importance ! Oeil fixé sur les écrits, tendance aux souillures internes, dépistage d'une carence idiomatique, - là est le surfon de l'observateur. L'ignorance vécue, le délabrement d'un site, - qu'est-ce à dire ? Un point insignifiant pour les

nuées alentour, un rejeton de défauts semblables aux découvertes antérieures !

Un midi étrangement profond

Un midi étrangement profond où se consume l'air pur de nos actes. D'anciennes survivances d'un passé moyenâgeux, des allégories puis des spectacles, enfin des particules infimes déployées contre les murs de la cité.

Marcher, marcher encore et soumettre ses idées dans un hall visqueux, - car tout mélange est de règle, et obtenir une place à l'ombre des infortunés. Voilà la contribution latente pour nos incertitudes. Trébucher et parvenir ! Oui, parvenir ! Le vain mot. Ultime valeur, tu changeras les visions ! Oublie les règles, et convoite un autre lieu !

Fuir, fuir ! Mais où ? Quelle destination sublime ? Quel mal nous dépècera encore ? Je suis parti ! Une mélodie d'évasion. Un instant de solitude espéré depuis tant de mois. Et puis... Et puis la chute ! Tu te romps, et les coups portés ne sont que leurres ! Tu projettes une image, tu obtiens le maléfice ! ...

Que reste-t-il à inventer ? Une morale pesante, prescrite il y a deux mille ans. En trois mots, un monde transformé suivant les transcendances d'un peuple. J'ordonne le supplice, c'était le supplice. J'ordonne la paix, éclate la guerre !

Les rayons suprêmes

Les rayons suprêmes se détachaient sur des trames de couleurs. La raison tremblait dans l'âme du pauvre. Bientôt les valeurs délicates furent trempées dans de la cire avec un sceau royal pour effigie.

Point de mesure. Le décor condamnait l'hôte à toute délectation. Une montagne à venir ? Non, le contour ! Non, l'attente ! Non, le repos ! Il fallait marcher plus vaillant que la mort, plus fort que la paix.

Mais pourquoi transformer l'acte fécond en images saillantes ? Pourquoi, grandir dans les louanges, sombrer dans le théâtre de l'imagination ?

C'étaient des lèvres creuses

C'étaient des lèvres creuses sur des diamants renversés. La nature, qui par sa forme, accomplit tout un rêve voyait s'abattre leurs mains lourdes et pesantes : infortune de deux êtres, et merveille du monde en détresse !

Telles des voix éclatantes, un rire perça le pur silence : saveur de l'accouplement et lugubres tentations !

Que l'on ne berce pas de leurs divines des mots tendres et choisis ! Que l'on ne dicte pas des lois sublimes ! Car le feu envahit de ses flammes agressives les éclairs éparpillés qui se lamentent.

Opaque cité

Opaque cité, cité pour l'élévation ! Que le temps pardonne

l'existence de tes sens ! Va, toi impassible et fière mourir dans les débris de l'âme inculte. Va à l'extermination assurée ! Ton devoir te l'impose, oui, va !

On détruit l'idée de l'holocauste par ce pays superbe. D'un saint, les paroles s'évadaient tristement parmi les comparses délaissés. L'onction, la croyance, le mythe, qu'en firent-ils donc ?

Ô fruit qu'un spasme émancipe, que la gratitude jaillisse sur tes chevaux sauvages ! Car tu ignores la mélodie sans fin dans le mélange de nos plaintes merveilleuses !

Ils entament calmement

Ils entament calmement le déferlement de nos actes. Ils secrètent d'une sève douteuse toutes les substances promises et humaines. Ils se jouent de l'arbitraire et inventent l'acte sublime.

Quelle est leur destinée ? Oh ! Une toile insipide colorée de fades couleurs. C'est l'espérance pesante et vieille sur les bras courts de l'artiste. Je parle d'infectes bavures qui polluent les mains. Un rachitique pinceau trempé dans les frayeurs d'une huile blanchâtre, et des traits obscurcis par les déceptions du temps. Vérité légitime, bouffonneries hideuses et Temple bienveillant ! Quel mélange crasseux ! Et ils crachotent des bouffées d'alcool et des vibrations et des noirceurs sur des papiers roses !

Quoi ? Vivre de la scène lugubre quand l'homme exploite les rondeurs profilées, quand l'espoir recouvre un incestueux rectangle de marbre ? Non, car la pureté s'étire et ramifie les mondes. L'élévation est mère de nos travaux.

Il est temps de vendre le supplice. L'accoutumance au

malheur est scène de pauvre, point de l'homme. Pour des catafalques de gloire, l'enjeu - l'immense enjeu couvre nos destinées.

Qui eut dit

Qui eut dit qu'un transfuge pastoral eût pu dans sa verve élastique usurper la nonchalance de son amour-propre ? Personne. La rareté de son bien dansait sur les ondes légères, et l'espérance rêvée sertie de musique céleste - harpes, pianos à cordes, ballerines etc... , s'élançait dans des accords nouveaux.

La conquête des humeurs facilitée par la commodité des stances jonglait sur la bouche des esclaves. L'ange se dut d'intervenir : la fête était sujette à la délivrance, au jeu enfantin, mais on interdisait la débauche culturelle.

Les éléments fâcheux se firent reconduire aux portes du palais sous forte escorte. Des spectres à la faux aiguisée montraient le chemin à suivre.

Quand sonnèrent les douze coups, les esprits échauffés par l'air malsain refusèrent de penser. On dut les tirer de leur torpeur. Quelques-uns trop lourds pour se déplacer restèrent cloués sur place.

Des oriflammes, des marbres

Des oriflammes, des marbres surplombés de tréteaux nouveaux. Un vin rougi par le sang des victimes coule à profusion dans les panses des vainqueurs. Des esclaves vierges portent les

cruches à leurs bouches. Ils rient, rotent et se congratulent pour la victoire. On berce les sourires, on écume les flots de sueurs, on range les épées et les sabres. Minuit, minuit de gémissements plaintifs voile la lune de halos. Le lendemain, repus d'hymens et d'ivresse divine, ils se réveillent prêts pour un autre combat. La ville de Douches sera visée.

On égorge les derniers mourants. On récupère l'équipement.

Des oriflammes, des marbres surplombés de tréteaux nouveaux. Un vin rougi par le sang des victimes coule à profusion dans les panses des vainqueurs. Des esclaves vierges portent les cruches à leurs bouches. Ils rient, rotent et se congratulent pour la victoire. On berce les sourires, on écume les flots de sueurs, on range les épées et les sabres. Minuit, minuit de gémissements plaintifs voile la lune de halos. Le lendemain, repus d'hymens et d'ivresse divine, ils se réveillent prêts pour un autre combat. La ville de Cycomore sera visée.

Je revois un sanctuaire

Je revois un sanctuaire de déserteurs où toute malice se déploie en corolle jusqu'aux solstices des Rois. Le monde à part, c'est la vieillesse soudaine, les tentacules confondus et l'œuvre des notables ! Des cascades enchantées se meurent d'accoutumance. Le grignou s'étonne à la rencontre d'un monde nouveau et descend un fleuve impérieux.

Ils se sont décapités ! Oh ! Les pertes, les sphères et les autres Prométhées, Ils ont usurpé le goût des baies fulgurantes, ils ont traversé les bois d'osier, et rieurs de la loi, ont dansé sur des chevaux de cristal ! Le bénéfice fut vain car jamais l'accord ne s'éloigna des disciples.

Spectacle

Spectacle. De chaque côté, les rives soumises à l'infatigable mouvement du courant pliaient leurs tendres roseaux avec grâce et soumission. Le bouillonnement, les écumes, le bruit incessant semblant venir du lit même transformaient ce paysage en théâtre tragique.

L'acteur, la nature, les lumières, le soleil pâle. Les rayons réchauffaient la terre. Le sujet était l'éternel recommencement de la vie, la fonte des neiges. Et le dénouement était de se jeter dans le delta de la mer, et d'y mourir ! L'homme ne peut rêver plus belle représentation. La tragédie divine ! Ce que le Grec crut inventer, n'était que piteuse copie. Dieu le précédait de cinq milliards d'années.

C'est elle la petite morte

C'est elle la petite morte cachée derrière les vallons, elle, couchée sous les feuilles jaunissantes de l'automne, avec une chaîne en or autour du bras. On se souviendra de son visage longtemps !

Mais pourquoi est-elle morte ? Étrange créature qui à cinq ans n'avait pas supporté cette impossibilité de vivre. Que d'inquiétudes, de peines et de maux dans cette adorable tête chagrinée !

Les anges recouvriront tes cheveux de lauriers fraîchement cueillis, un tapis de pétales roses t'indiquera le chemin à suivre, des images sur un mur blanchi te divertiront.

Ô pâle enfant que la lumière jamais n'éblouira ! Belle enfant, dors d'un sommeil de rêves !

L'impossibilité

L'impossibilité de régir tout acte contrôlé, l'insouciance d'une exploitation misérable, l'acharnement parfois stupide dans la continuation de la tâche, - une faiblesse reconnue en quelque sorte, voilà en trois points l'existence bénigne d'Hortense. Pourtant point dépourvue de savoir ou de bon sens, elle divaguait dans un engrenage visqueux, comme si une force dirigeante agissait en son nom, je devrais dire en son âme. Quoique d'une nature exemplaire, j'entends guère trompeuse, elle dérivait comme un voilier sans voiles offert aux vents et aux courants.

Être à bord, savoir que l'on dérive, et être impuissante à contrôler le bateau, - vie d'Hortense !

Des granites bleus

Des granites bleus où l'exil couche ses floraisons chantées. Une ombre matinale revêtant ses rosées les plus pures, l'écarlate divin exalté de vapeurs louant au ciel une étoile argentée. Et des ordres stricts, ivres de feux bouleversants, en extase devant les lueurs et l'éveil, - luxes appauvris !

Dans les chantiers, des portes furieuses se fracassent. Les ouvriers tels que des funambules de cirque réclament encore quelques pièces.

L'erreur est folle. L'idiome de couleurs refuse le contraste. Le monde délassé par les chanteurs harmonieux, le monde s'endort paisiblement. Les astres bleutés resplendent dans leurs nullités à travers les outrages et les sabbats.

Mes mains lèchent une rose noire, les tâches humiliantes
combleraient mon front immaculé de rouge.

Mes os se rejoignent. Le cadavre s'étire aussitôt.

Ha ! Charniers ! Atroces pécules, quand oserai-je vous
dominer ?

Il retiendra son souffle

Il retiendra son souffle, car lui ailé même dans les
retombées de ses pluies, s'élève inlassablement. Il sonde les déluges,
les tempêtes et les vents, et sous les vertes mers s'étalent les
bruissements de ses eaux nouvelles.

Il confondra les cieux d'ocre, les horizons de l'amour, les
vagues et les cataclysmes. Même dans la topaze de ses yeux, renaîtra
l'éveil de l'enfance heureuse.

Au chant du golfe blanc, le visage de la vierge embrassera
l'énergique appel du carillon des matins. Pour l'assaut de la nuit,
circuleront les nuptiales rumeurs des astres étoilés. Et dans les
miroitements des nébuleuses dorées, l'automne resplendira pour sa
fatigue et sa langueur promises.

L'évasive multitude parmi les vapeurs brunes, bouche
ouverte, lèche déjà les montagnes du printemps qui peintes aux
couleurs de la lave mauve, trempent leur duvet de soie dans les lacs
glacés.

L'empreinte diluée de son pas neigeux, et sa robe
incrustée de minuscules diamants enveloppent le rivage de bronze et
les couches de l'aurore.

Il détiendra la clé et du rêve et de l'instant de l'homme car

lui seul est ange et poète ressuscités.

Il brillait dans les yeux

Il brillait dans les yeux de ce rêveur ailé de lentes courses comme les fraîches vapeurs matinales se levaient dans les rayons à la teinture pastel.

Dans les sous-bois où la fleur suave abandonne un parfum printanier, ses souliers faisaient craquer les petites branches mortes. Et quand il eut franchi le vallon - le vallon de mousse - ses pas accompagnèrent l'écho lointain.

L'exil s'essayait à de folles transhumances, les fureurs s'enivraient de futiles préciosités et le jour descendait plus calme encore sur l'horizon limpide.

Il baignait et entourait son coeur de mélancolies. Son joug condamna d'admirables plaintes. Ses regards enflammés par un esprit malin changèrent en haine toute chose vécue.

Il but de ces liqueurs aigres et frelatées, et transperça avec des aiguilles remplies de venin la face humainement désespérante.

Il aurait voulu

Il aurait voulu des courses folles - démesurément folles - à travers la campagne, jouir des dernières chaleurs d'un automne avancé, et marcher à la recherche d'espoirs perdus.

Il prévoyait dans toute sa candeur de fulgurantes et intensives excitations de l'âme, des sortes d'images transformées pourtant réelles suivant les lois internes de son esprit, suivant des

pensées brutes tirées de son imaginaire.

Etaient-ce des rêves éveillés où le réel côtoie l'indécis, où l'excès est maître de ses interdits ? Une liberté d'action parfaite dans le miroir de sa jeunesse !

Une pierre jetée ricoche dans l'eau morte d'un bras de rivière, et la lumière questionne le présent et son temporel.

Ce sont des vols d'étourneaux battant de l'aile, craintifs de la froidure. Ce sont des montagnes lointaines qui dansent là-bas. Puis la femme, belle et sensuelle qu'un espoir de conquête embrasse.

La magie est à répéter.

Il est un minuit

Il est un minuit qui se perd et que tu enjambes malgré toi. Certaines concordances dissidentes naissent du coffre des ombres. Des feuillées d'abeilles tourbillonnent par-delà les minuits dans les grands regrets du mécanisme. Les tapis d'or placés sur les dômes d'azur ne sont que des succursales initiatrices de notre inconnu.

Léger comme l'envol, virevoltant sur des incendies fraîchis, l'ange plonge dans les gaz et les étoffes et les mousselines argentées.

L'horloge tinte les douze doigts de la présente année, et semblable aux modulations des cloches à venir, s'évadent des sonorités telles l'Angélus ou la Métaphore du Soir.

À la cloche d'ivoire

À la cloche d'ivoire, comme drapé de mélancolies diverses, il hume les survivances alentour éteintes. Par le jeu des syllabes, le grand précipice offre des chaleurs à ses dépravations intimes. Son masque d'argent se désagrège petit à petit.

De l'éternelle et souffreteuse anecdote, on assure l'infini des jouissances. On promet un réel sublime que le sauvage doit faire naître en sa demeure. On détruit la rareté d'une force distincte...

Immuable soir qui s'égare sous des nuées honteuses. Un coeur voué à la solitude sensuelle use des tentations et fait de l'être impur un mémorable délice en ce jardin de terre.

Un froissement d'étoffes

Un froissement d'étoffes court dans les environs putrides. Une décharge superbe, et le printemps resplendit aux fenêtres insoucieuses ; une démarcation légère, un regard pour ses yeux, et de luxuriantes larmes coulent sur son jeune front.

Malgré l'intolérable monotonie des silencieuses commodités, le vent froid et sec parmi les gloires anciennes, malgré la fraîcheur exquise d'une rêverie embaumée, entends.

Derrière l'amas des déchirures, plus loin que le contour qui se dresse, des pas approchent irrésistibles dans leur avancée. Lourds, encombrés d'alcool sain, je les sais qui s'en viennent TOUJOURS. Je les sais arriver. Il est temps de nous cacher, de revêtir ces voiles, ces châles qui traînent là dans la pièce. Viens, il est temps de mourir.

Des répliques, des sinistres cachots, - quel amalgame !
Des diversités de saisons pluvieuses naissent et se reproduisent avec

une rapidité affolante. Les forçats s'acclimatent à cette végétation, d'autres crachent les renvois de la déchéance, d'autres encore suintent, et se languissent de désespoir. Des masques pour les condamnées, des cordes pour les ignorants, des infusions pour les délaissés.

Souviens-toi des rouges, des cambrures à l'extrême, de l'insipide râle, des fourberies nuisibles et des pitiés promulguées. Souviens-toi du cheval, des veules inquiétudes, des murs tombés en décrépitude.

Vois comme j'avais raison ! Il est trop tard à présent pour se consoler.

Sur des rêves où la tentation était déjà vouée à l'échec, je crachais comme d'autres expulsent l'air de leurs poumons. Je sombrais. J'ai bu de vos poisons, ô l'écrin, ô la monstrueuse déchirure !

Minuits - points

Minuits - points. Affirmations, épaves vaines inclinées sous des soleils souterrains ; et l'odieuse symphonie accorde un chant multiple, et les mots vibrent et se prolongent dans des espaces silencieux.

Rêves : - Froissements de jupes vertes, honorables fantômes teints en des secondes inertes, protocoles inconscients pour des eaux à venir. Antique romaine ou hellénique soeur. Du sadisme douteux sous des cordes glacées.

Pour quelle naissance, pour quelles vies nobles et justes ?

Un tambour en rut

Un tambour en rut comme des palpitations répétées, immuables saccades jouisseuses de mon sommeil et des sonorités sourdes dispensées dans une chambre capitonnée.

Mouvement éternel qu'aucune brise n'effleure, mouvement de terreur et de folie tortionnaires.

Un troupeau de ronflements monocordes simulant une envolée de galops profonds et venant d'un lointain inconnu, de l'infinité de mon être stérile qui gonfle mes tempes et boursoufle mes veines.

Des gouttes de sang noircies par la haine jaillissent de tous les pores. Des masses visqueuses vivent, se reproduisent à une vitesse inexprimable.

Soudain des cris. La tempête éclate et déchire et détruit toute sueur interne. Des ravages terribles, - d'anciennes garnisons englouties en un souffle, - un souffle mortel, œuvre satanique.

Sont-ce des lueurs illuminant la face terne du moribond, un vulgaire traité de paix jamais respecté, un stratagème démoniaque ? Un compromis ? On avance un sourire aux lèvres. On avance toujours. Tous les membres sont crispés. Que fait-il ? Pourquoi ?

C'était d'une humeur claire

C'était d'une humeur claire, presque prompte à démêler les pensées nouées de l'âme que je me réveillai, ce matin-là. J'aurais pu selon la bonne remarque populaire, battre flots et tempête.

Il est de rares saveurs que l'on ne goûte à l'extrême. Le temps, notre ennemi redoutable nous appelle à d'autres tâches. Mais ces instants de réflexions avaient une telle intensité qu'ils eussent pu être confondus avec des instants de bonheur...

J'avançais comme un miraculé qui retrouverait le fonctionnement de ses jambes, émerveillé par la légèreté de son corps.

Mais un bruit ultime, l'imperceptible bruissement de deux ailes, et le charme disparaît. Dès lors, l'engourdissement de mes jambes m'interdit de peiner davantage, dès lors l'intervention stérile du refus m'interdit quelconque action.

Pourtant je te savais, et tu n'es déjà plus ! Tu disparais quand tu supplies. Tu fonds mes pensées quand l'œuvre m'attend. Insaisissable amie, comme je te demande ! ...

Auras-tu l'audace d'éterniser mes lueurs ? Voleras-tu aigle royal dans les ténèbres de mes nuits ? Tu m'atteins aux premières requêtes. Tu t'éloignes lasse de rêve aux moindres tourments.

Tu es ma maîtresse, et tu te joues de moi ! Essayer de parer ta puissance, c'est me compromettre et te voir disparaître à tout jamais.

Délicate langueur, viens bercer encore mes rêves ! Sur cette bouche, invente l'acte suprême de nos mélancolies ! Tu es en moi et pourtant impalpable. Tu vis dans mon cœur, et tu te nourris de mon sang comme d'un sublime poison ! J'ordonne ta faiblesse, mais tu es mon amante et j'attends.

Vivre en toi, par toi et pour toi. Oublier l'ignominieuse carence de ces faiblesses. Crier à tous la subtile saveur de la solitude !

Hélas, j'ai beau hurler, qui entendrait l'essence pure de la vérité ? Quel être acclamerait l'ignorance de ses actes ?

Ô solitude morne et plate

Ô solitude morne et plate qui envahis l'être d'admirables torpeurs ! Jadis tu m'étais inconnue... Pas un souffle de faiblesse pour respirer le calme mortuaire, la langueur et le déroulement infini du temps.

Comme je soupèse le bonheur de l'homme seul, sa survivance profonde dans l'âme insondable ! ... J'interviens posément et goûte le luxe de la répartie. Je laisse confusément comme un monotone fleuve dans le cours de ses eaux, la folie sereine s'emporter vers des paysages perdus.

En amont, une source pure et claire que des montagnes chérissent avec tendresse. En aval, la beauté majestueuse, l'épanouissement de la pensée.

Eaux calmes, quand le silence règne en moi, comme je voudrais pour toujours m'endormir...

Un éternel recommencement

Un éternel recommencement comme puisé aux sources mêmes de la vie, des chutes étonnantes semblant mourir dans l'abîme infini de l'âme, des vibrations soumises à une excitation durable :

Les méandres de la pensée conservent presque religieusement toute la saveur extrême de leurs nombreux secrets.

Parfois tumultes incontrôlés, souvent miroir irréfléchi de

ce moi étrange, je ne me déplaïs pas de posséder les admirables accidents qui contiennent ma personne et se jouent de moi, pauvre conscience.

Miroirs de l'âme

Miroirs de l'âme, encriers de nos cœurs, quand pouvons-nous respirer calmes et paisibles les odorantes fleurs ?

Le rêve se pâme d'atrocités et pousse nos désirs jusqu'à des désespoirs toujours plus humiliants.

La traîtrise activée par un feu intérieur, resplendit davantage, et le soir est mourant.

Esclaves d'hier, comme je condamne vos paroles !

Esclaves de demain, entendez ma miséricorde !

Martyrs défigurés par les liqueurs fourbes, aigles royaux ou loups des cavernes, pourquoi accepter cette torture ? Pourquoi la haine de tout un peuple ? Pourquoi les floraisons de toute une forêt et pourquoi la barbarie gravée sur le sceau de l'homme ?

Les ondes turbulentes

Les ondes turbulentes, les nacres bouillonnantes, les incendies, les glaives, les suprêmes disques de l'azur, les chocs sinistres et deux contradictions dans l'ouragan frénétique !

Blessés, hommes terrassés, femmes défigurées, vieillards impotents et cheval fougueux jetant sa crinière blanche dans les

cavalcades du temps.

Carnassiers de l'amour, spectre figuratif : qu'on restitue l'image sacrée, qu'on étouffe les sanglots de nos chœurs, qu'on brave la nécessité révoltante ! Quelle heure, quel instant pour approfondir les causes de la cité ?

Dans ce souterrain visqueux

Dans ce souterrain visqueux, j'observe la foule macabre qui avance insouciant dans les dédales de la mort. Sans crainte, d'un pas égal, la longue file composée de vieillards, d'enfants et de femmes enceintes s'étire et déambule.

On dirait le pèlerinage des temps sacrés quand de lentes cohortes de croyants traversaient les déserts arides.

Ils continuent et s'engouffrent dans les graves ténèbres. Les plus vieux se refusent à mourir en bordure de la voie. Ils trébuchent éreintés par l'épuisante marche, mais ils avancent encore.

Aucun signe de révolte ne se lit dans leurs yeux. Des visages livides, des masques peints, des regards attirés par une force invisible.

J'ai voulu m'approcher pour les interroger, mais quelles réponses attendre de spectres ? Au matin, las d'observer leur atroce procession, je cherchai à me reposer quelques instants dans ce souterrain. Mais dans mon rêve, ils avançaient encore et défonçaient mon crâne de leurs horribles pas.

Ces pas tourbillonnent

Ces pas tourbillonnent comme des multitudes veules de fantômes égarés. Ils voltigent, se rassemblent aux cimes des arbres centenaires. Ils s'éloignent et revêtissent l'habit pourpre et usé des nombreuses métropoles.

Ô le chant de la flamboyante citadelle, o prison cristalline ! Femme grave de martèlements odieux !

D'une dominante claire, un espoir puis un cyclone sanglant. L'être de verdure ne put festoyer gaillardement dans des caveaux en fumés, à l'enseigne éternelle des strophes et des vins !

Ville folle qui vide les panses des hommes savants, qui broie leurs souffrances, et qui se joue de leur faiblesse. Ô spectre ! Ô sueur !

Et de lentes marches comme des agonies à venir, des pieds salis par la crasse, une âme délaissée à l'entrée du Temple. Le monde sacré, inépuisable, s'étend ivre de grandeurs sous les apitoiements des infortunés !

Sur les scènes des partages

Sur les scènes des partages, les médisances sublimes et les cascades et les sanglots : - l'or pur est convoité et arraché à la manne céleste.

Les masques plombés tombent enfin, loin du réel malfaisant. Le plancher est tremblant sous le bruit terrible des carcasses.

Une sorte de foudre voudrait que ce fût lui, vendu au sacrement de l'église, rejeté pour d'odieuses plaintes.

Le temps pour sa maigre peau a ceint l'étoffe noirâtre. Son testament est éblouissant.

Entends les sarcasmes et les rires et les joies. Nous bénirons la Sainte Éphémère, et donnerons l'eau neuve pour cette effigie consumée. Par-delà les éthers glacés, frissonneront les insondables cérémonies, les prières et les gloires.

Sublimes mascarades des esprits. Nécessités des familles.
Ô découvertes des âmes !

Des chênes prostrés

Des chênes prostrés les uns contre les autres. Des bouquets de rosiers émanant de purs parfums de rêve. Derrière un chemin de ronces et d'herbes mauvaises, l'automne dévoile une à une ses pensées.

Avec de larges envols, dans les gracieuses complaisances que l'enfance invente, là où le désir lentement prend naissance, le printemps boit les tendres années.

Sous l'amas de terre fraîche, parmi les frêles inquiétudes, entre deux monticules de faiblesse, l'hiver s'est retiré.

Un feu de pierreries s'élançait dans les couleurs multiples des étoiles quand l'amertume frôlait mon désespoir. Ma chute était promise à la sueur de mon temple, l'été explosait.

Par la femme mystique

Par la femme mystique, l'œuvre nous rassemble. Les gerbes de fleurs montent, se propagent sous les toits des antiques demeures.

Les cieux vulgaires constituent le morbide recrutement des catacombes.

C'est le délice dans les champs de neige ; aussitôt que l'éloquence gronde parmi les hêtres et les violettes, le Fils, ornement qu'elles méprisent ou non, devient symbole et mythe admirés.

Bouffies, impies et jonglant entre deux lignes équivoques, elles encensent leur passivité et leurs douces attitudes.

Peuvent-elles comprendre le sens de la pâmoison et se reconsidérer dans la tournure de l'acte ?

Par la grâce et la discorde

Par la grâce et la discorde, contre le fatalisme stupide, contre l'investiture d'une nonchalance, c'est toujours la logique immuable qui règne sur les appâts.

Aux chaleurs extrêmes, l'évidence quoique pernicieuse restitue la morale jusqu'à l'extravagance de son soupir. Tu condamnes les blessures, tu hurles à la liberté.

Je parle de simagrées et d'intolérances, mais pourras-tu comprendre ?

Un simple cri sur ta bouche

Un simple cri sur ta bouche et le délire naît de ma

domination. De l'esthétique inouïe aux contemplations vaines, le goût âcre de l'amertume s'éloigne dans le bruit sinistre de la nuit claire.

Pour ton harmonie, mille couleurs ternissent d'une encre pâle un manuscrit maintes fois oublié. Les tiroirs du secrétaire condamné pour toujours garderont dans leur ventre de bois des substances peut-être exquises. Renfermeraient-ils une gerbe de délices ?

Du théâtre à l'actrice première, des chants d'espoir aux catacombes pourries, oh ! Un monde fourmille, une saveur parfume la chambre promise à des sourires amers ! ...

Un ivoire brillant

Un ivoire brillant où resplendit une rangée de dents équilibrées, une bouche fine et menue, hymne au baiser et à la tentation du cœur, une peau brunie par des rayons vermeils, je la vois qui s'étire, désinvolte, insouciant de sa nudité. Elle me regarde avec ce sourire enfantin qui dit : as-tu bien dormi ? Je lui souris et vais délicatement me plonger contre ce corps chaud encore d'une nuit passée à s'aimer et brûlant des plaisirs à venir.

De languissantes étreintes aux rythmes accélérés elle se tord, enroule, souple serpent, ses longues jambes sous les draps soyeux, etc...

Je croyais voir

Je croyais voir en l'or de tes cheveux un nuage tendrement endormi sur des aquarelles mortuaires. J'y discernais un convoi de

broderies éparses, et j'embrassais dans cet amas confusément respiré la rêverie lointaine. Je m'égarais dans les parfums, dans les sueurs de nos amours anciennes.

Mais toi d'un geste dédaigneux, presque machinal tu passas ta main blanche et bien faite dans ce désordre de mèches blondes, et la noble rêverie s'est plu à se défaire, n'est-ce pas, Isabelle ?

C'est un spleen

C'est un spleen qui renferme toute la nostalgie d'une lueur sublime, une douloureuse faiblesse de coeur recueillie dans la solitude, morne solitude près du feu pétillant de la cheminée, où le seul ami est peut-être encore cette bouteille de vin rare et ce verre de cristal.

Glacial amour, amour tendrement chéri, amour rêvé, amour volatilisé que la fantaisie de la femme reproduit inlassablement comme pour retenir son idéal, comme pour retenir le temps !

Et la dernière lueur du brasier s'est plu à mourir. Ce n'est plus qu'une lumière douceâtre qui baigne la chambre décorée de bibelots rares et de meubles fort anciens.

Ce n'est plus qu'un désir impossible qui resplendit encore dans l'âme d'Agathe. Ce n'est plus qu'une douleur inconsolable qui vit dans le coeur d'Agathe.

Enivrée par le nectar, elle s'endort entourée de somptueuses étoffes posées nonchalamment sur le divan superbe.

Parée de somptueux bijoux, l'oeil hagard et livide, soulevant d'une main nonchalante quantité de soierie déposée sur le divan, elle rêve des délicieuses soirées passées chez les De Busy.

Et des images tenaces, toujours martelant son âme voyageuse s'amoncellent les unes contre les autres comme une pellicule de film inlassablement répétée.

Et dans ses souvenirs voués déjà à l'ennui, elle multiplie les scènes, grossit les visages, et espère embrasser dans cet amoncellement de détails, l'instant unique et sublime que son esprit s'était juré de ne jamais oublier : le regard saisissant du jeune homme aux yeux foncés, tirant vers un marron extrême, - ce regard de feu exprimant toute la force et l'intrépidité de la jeunesse conquérante. Oui, malheureuse, presque envoûtée par ce sourire d'ange, par cette bouche suave, elle éternise son évasive rêverie sur le caporal blond.

Un idéal songeur

Un idéal songeur où la seule fortune de l'esprit consisterait à grandir des images pieuses comme issues d'un Livre d'Écritures, où la seule tentation de l'âme serait d'usurper et de drainer dans sa propre logique les pensées éparses qui s'incrustaient dans les parois de son esprit. Une expérience en soi unique, vécue en autarcie suivant des lois internes et presque rationnelles, tel était le souhait, ô combien désiré depuis sa tendre enfance par Magisture.

Élevé dans une famille peu soucieuse d'instruire et d'imposer une éducation stricte et conventionnelle, il grandissait dans une liberté complète, pouvant à chaque moment décider de ses agissements. Jeunesse heureuse et sans contrainte, Magisture chérissait ses parents avec tout l'amour qu'il était permis de posséder à cet âge-là.

Mais son rare ennemi, si ennemi était, inquiet de la faible rigueur parentale était un oncle qui visitait deux ou trois fois dans l'année, pendant les fêtes importantes, la maison des Ursus.

De quelques années l'aîné de Madame Ursus, il ne pouvait s'empêcher de déplorer l'éducation trop peu conformiste dont un enfant en bas âge jouissait.

Des remarques subtiles et des cris d'alarmes moralisateurs, telles étaient les seules conversations qui jonchaient les interminables repas. Ces derniers se poursuivaient fort tard dans la nuit jusqu'à des heures avancées qui faisaient bailler de rage la pauvre Madame Ursus.

C'était un vieux boudoir

C'était un vieux boudoir où tremblaient des spectres d'ombres, où un mal invisible rôdait lugubre parmi les meubles de la pièce. Point de mots, points de regards - une attente éternelle épiait le moindre bruit, l'infime craquement des planchers. Les boiseries comme travaillées nuitamment gémissaient de douleurs et de plaintes répétées.

A travers les carreaux de la fenêtre obscure, une lune pâle, ronde comme une hostie propageait ses rayons blanchâtres - un instant sublime que la peur éternisait, un instant d'inquiétude et de bonheur en soi.

Il y avait les masses inertes de nos chairs blotties dans de profonds fauteuils. Les yeux du chat luisants étaient prêts à s'enfuir. Et nos mains transpiraient de faiblesse et d'effroi.

Un coup de tonnerre puissant et le silence disparaît. Un cri perçant de sa gorge étroite, s'expulse et se propage en dissonance dans la pièce. Un cri inhumain et la femme indécente se transforme en vampire !

Que reste-t-il des vils tourments

Que reste-t-il des vils tourments, des promenades sous les orages soufreux ? Et toi, pauvre esprit disparu au fond de l'enfer, quand reviendras-tu ? Mais pour ces désespoirs, emblème facile de la dernière intonation écrite, qu'advient-il ?

Idolâtre monstre d'une rosée tournée sur des feuilles tombantes, semblable amertume de mes yeux embués d'une marque dantesque, ô maussade gestation dégénérée sur un corps inconnu, que pour cette réponse resplendisse le tombeau de nos anciennes demeures ! Oui, que du maître légitime, une place minuscule me soit déjà promise, car j'ignore la décrépitude de la tâche, mais je transpire le prix de l'insupportable souffrance.

Un quatrain, deux quatrains, cent mille quatrains disposés sur des tranches de bois, un sonnet centenaire donné à des générations insouciantes, des déchirements noircis et copiés à la hâte pour oublier le désœuvrement. Ô l'espérance d'une reconstitution d'un univers douteux, comment saisir le nectar d'un éloge ? Sous quel roi ? De quel droit ?

Épargneras-tu les martèlements incessants d'une jeunesse laborieuse ? Attends-tu déplorable créature l'impossibilité de ma croyance ?

Mais de son silence naît un profond silence, plus terrible encore car plus noir dans toute sa solitude !

J'ai volé

J'ai volé à l'arbre frêle une mince couche de miséricorde, j'ai enflammé un coeur déjà perdu à la cause première, j'ai délaissé des promesses impossibles, des vœux d'amour, j'ai joué avec la connaissance usurpant çà et là des fruits de stupides saveurs.

Sur une couche, j'ai réinventé l'acte suprême fort d'une imagination débordante. J'ai transformé des images pieuses en symboles multicolores me réservant le droit divin de retoucher comme un peintre l'empreinte de son tableau, les vicissitudes de mes rêves transparents.

Plus loin encore, alchimiste de génie, prêt à découvrir le secret ancestral, j'ai brûlé dans des flammes vives la page blanche d'un poème jamais ébauché.

Vaste mutation proche de la réalisation, hésitantes exactitudes vouées à un échec constant, quelles merveilleuses farandoles qu'une rêverie obscure dispensait dans les ténèbres de mes nuits !

Magicien doué d'une sagesse constante, séraphin démoniaque ou démon divin ? Qu'importe ! Tous ces noms gravés comme des dalles de marbres dans mon crâne fatigué, qu'importe !

Dans des cavernes fantastiques, je me suis promis les couleurs du printemps, - des pastels, des mauves, et des argents rouges comme le vin et blancs comme l'écume. Ô l'arc-en-ciel transporté dans les bas-fonds de la terre !

Moi, homme de nuit respirant les fleurs disposées en corolles, humant les senteurs de mon propre univers, Moi enfant qui trébuche et succombe dans les dédales, Moi et la pluie, et le soleil et les étoiles, et Moi encore !

Quel vain et âcre mélange dont les fruits bouleversent les sueurs extrêmes des envolées ! Quels affreux cauchemars qui conspirent complaisamment pour jouir de mes souffrances sanglantes ! Oh ! Le jeu de la mort ! Aucun vivant ne peut se défendre ! La mort tentaculaire qui possède corps et âme, se vautre dans des rires

immondes retentissant encore dans les globes de mes oreilles ! Oh ! La faux brillante persécute l'oeil torve imbibé d'alcool ! Oh ! Les scènes de pillage ! Oh ! ...

Mourir dans les bras

Mourir dans les bras de cette gueuse et rêver de soupirs merveilleux, d'extases inassouvies dans un lit de satin blanc.

Ainsi toujours vers cette demeure prénuptiale, mon coeur, entends l'aventure grandie, écoute les plaintes perceptibles dans l'air safrané.

Miséricorde, valeurs fictives, décadence de ses yeux, Seigneur, souffrez que j'aperçoive une autre vision enrichissante, car douloureuse cette horrible passion me mine tristement.

J'entrevois les portes fatidiques d'une mort certaine etc...

J'abolis le simulacre

J'abolis le simulacre de ta danse maudite. Je restitue la fourbe sérénade à l'être digne de porter son nom. Malgré des défaillances et des agonies stériles, je proclame l'avancée de mon entendement.

Non, plus de pâles sourires, très chère, comme la nuit ne soudoie plus nos forces accumulées.

Armes de la tentation, mugissements louables et cadavres dans la fosse encombrée - C'est encore le etc... pour le cataclysme, la loi et la traîtresse.

Une enfance dévergondée

Une enfance dévergondée quoique repliée sur soi-même. Un passage terrible à l'imbécillité du monde vacant. De continuelles crises de rire derrière le dos de stupides enseignants. Des devoirs bâclés, écrits à un rythme infernal pour cracher une vérité douteuse. Un sermon de mémorables cours !

Des frères piteux, satisfaits dans une classe grouillante de méchancetés. Des cancre vêtus à la mode dernière, et des sourires narquois et des moqueries stériles. Derrière le bureau, un professeur jouissant de sa petite réussite, fier de son cours magistral, heureux de la faiblesse de ses analyses et tremblant comme une feuille morte devant un censeur agressif.

Récréations cafardeuses où l'on tire sur une cigarette trop vite chauffée, - des remarques, des mots, des idioties proposées à chaque segment.

Transfert de souvenir scolaire.

Un cloître très ancien

Un cloître très ancien soutenu par quatre piliers en briques roses, une fontaine au centre où une eau stagnante semble mourir de solitude. Un dallage épais comme délimité par des touffes d'herbe éparse, un toit d'ardoises grises que les derniers rayons d'un soleil automnal caresse presque complaisamment.

De ce morne bâtiment resplendit toute la prospérité moyenâgeuse d'une capitale catalane.

Nul n'arrêtera

Nul n'arrêtera les frayeurs promises à son front si clair !
Pas la moindre tempête, par le plus sordide cataclysme n'épancheront
de fièvres froides la douceur de ses plaintes.

Il vit profond et immortel dans sa retraite, caché au plus
loin dans les bois. Il dort d'un sommeil paisible et contemple la nuit les
grands champs alentour.

Encensez la sagesse de son coeur, embrassez son calme
mortuaire. Ce sont ses bouches qui vous parlent ! Écoutez-le !

On se joue de lui pour un écrin de perles ? - Bath !
Personne ne verra le diadème de feu qui l'habite.

Son secret divinement gardé sera donné au maître des
lieux. Mais quel secret ?

Fuir, fuir !

Fuir, fuir ! Mais où ? Quelle destination sublime ou quel
mal nous dépècera encore ?

Je suis parti ! Une mélodie étrange d'évasion, un instant
de solitude espéré depuis tant de mois... Et puis... Et puis la chute !

Oh ! L'incertitude, soeur de mon enchaînement, quand me
délivreras-tu ?

Pourtant dans l'Azur, le matin je vois parfois les premières pierres d'un Temple, et je souris quand les rayons frappent d'un éclat vermeil les plus hautes fenêtres de ma demeure.

Ainsi toujours

Ainsi toujours de sombres tyrannies en moi ! Que je dévoile une à une les pensées équivoques, les trombes redoutables, les souffrances subies ! Que j'aïlle durcissant mes forces dans le combat immoral, le combat sans défaite et sans vainqueur !

Tu te romps silencieux, et les coups portés ne sont que des leurre ! Tu projettes ton image, tu obtiens le maléfice.

Que reste-t-il à inventer ? Une morale prescrite depuis deux mille ans. En un mot, un monde transformé suivant les transcendances de notre peuple.

Tandis que l'ancienne famille

Tandis que l'ancienne famille pullule dans des portées grandissantes, le roulis sur nos dos nacrés résonne véritable tambour.

C'est la fête dans les tapisseries et sur les chandails violets. Le rythme aigu du clairon va à la charge.

L'effondrement des sens et le mouvement perdu dans les ondes fortuites, les verras-tu ?

L'orgasme vendu, exploité, toléré prolonge l'intimité. C'est le repos banal ! La suite s'invente sur des rêves d'or.

Le millénaire réunit une dernière fois nos âmes ténébreuses. Il les jettera dans la fosse des douleurs.

Par sa magique essence

Par sa magique essence, un Saint corrompt les destinées et puise aux fruits de l'insolence le vêtement dont il doit te couvrir.

Il est profondément éprouvé. Des moribonds et des cadavres s'entassent sur les restes de son royaume.

Aux pieds de la dalle marbrée, d'imposants candélabres croulent sous les venins des honorables dépositaires.

Cependant que l'heure disparaît en un temps indéterminé, que la lumière rapide comme la ligne bleue circule parmi les nuages, la grande fable émerveille encore les multitudes composées de savants.

Que diras-tu, à la bouche ensevelie dans le Temple de rubis ? Que composeras-tu pour l'exploit du piteux contemporain ? Dans ta danse superbe, je te sais prêt à jaillir et à persécuter l'honneur de la raison.

Féerique étoile au goût âcre de la vie, il entendra par-delà le miroir épais, le songe fabuleux de la vision primaire.

L'architecture de la femme

L'architecture de la femme ouvre ses yeux et dépose ses rayons rougis par le soleil. Pieds nus, tête penchée contre le regard pensif de l'éclusier, l'eau monte le long de la façade de bois - la cour est haletante. Elle vocifère l'inexpérience et sa paresseuse blancheur.

Quant aux tapisseries, elles noircissent lentement sous les fouets du saule pleureur.

Le ruissellement grimpe

Le ruissellement grimpe et circule autour de la renommée des cascades. Il prolonge son effort dans les bruits modulés des sources primaires.

C'est le nouvel exploit détruisant toute logique démoniaque, l'affranchissement de l'impossible, la transformation désirée depuis tant de siècles !

L'objection ? ... Quelle objection ? Le mécontentement risque... Il n'y aura plus de mécontents !

Que des pluies de diamants baignent leurs chants de lumières interdites ! Que le soleil bleu au couchant brille, divin, sur les coteaux, les plaines et les contrées !

Que le vide cautionne la matière ! Que du néant naisse l'invisible, du doute la vérité ! Que etc...

Elles tournoient

Elles tournoient et se jettent dans l'obscurité ou l'insipidité de l'espoir. Un orgasme s'en souvient. Lui les invente et se meurt.

Des pâmoisons, des meurtres indécis, des coups de feu. Du théâtre imaginaire où l'action métamorphose la vaillance du coeur, quel ténor put mieux chanter ?

Les heures s'égrènent

Les heures s'égrènent dans la vitesse de la sagesse. La fatalité explose, et se fait concept latent sur la page blanche. Toute démarche hors de soi impose l'abnégation. C'est une sorte de sortilège déboussolé ne sachant comment corrompre ses lueurs.

Les horreurs exploitées, renversées dans des déluges de larmes se morfondent. Elles prônent l'indélicatesse de ses aveux. C'est que l'ancienne complaisance ressent le mal dans les catacombes et dans le grand deuil. Pis ! Elle dévoile l'intolérance, prouve la fatalité et l'inexpérience de l'esprit.

Dire la faculté des ressources humaines, le surpassement négligeable de son corps est encore la preuve stupide d'une transcendance convoitée mais jamais réalisée.

La providence exerce

La providence exerce un magnétique attrait sur le cerveau embué de tournures exactes. Il se chevauche médisance, calomnie, despotisme qui font frémir de crainte la sagesse mystérieuse.

Jamais éphémère tentation n'a rendu l'homme si stupide ! Parfois un philtre virginal, candide, confondu avec de grotesques nudités se décharge sur la prospère marée des blasphèmes.

Le jugement sauvé par certains, s'échoue sur ces récifs aigus !

Mères, femmes, jeunesse féconde, je crie une rare vérité, j'appelle le mot heureux qui fera de demain la justesse de ma voix, j'invoque...

Des délégations fourvoyeuses

Des délégations fourvoyeuses de lyres et de cloches teintées au carême de la paix. Je dirais frémir des pétales mauves et or sous les couleurs tamisées de la grande place.

Ce sont des chants patriciens gardés à l'étoile qui se meurt doucement dans le soleil âcre.

Toute tentative fléchit naissante. Qu'on vieillisse le sacrement, qu'on interdise la tromperie, et plus jamais mélodieuse bouffée ne s'envolera derrière la masse écarlate et grelottante.

Contre des sépias, un dressage. De troublantes farandoles tapissent de haine les moindres lumières voilées. Le faisceau veut briller.

Le retard espéré transformera en désert stérile la bouffonnerie de leur musique odieuse.

Lieu saint de l'exil

Lieu saint de l'exil, c'est le Combat des Trente. Souvenir d'une jeunesse passée dans la bêtise et dans l'ignorance.

Qu'on tolère la force unie à l'abandon de l'acte, qu'ils vénèrent et supplient la miséricorde pour leurs actions crapuleuses, le regret toujours écrase son sceau sur le cadavre puant.

La négligence essuie le pourtour des races guerrières. Que du champ de bataille, on expérimente un coucher de soleil, qu'il vole ou s'éclipse par-delà les masses de brouillards, s'entend battre l'horrible essai céleste !

Quoi ! Délaissés ? Vaincus ? Mortelle mitraille ? Si tout cela n'était qu'un songe, l'âme s'élèverait ! Impossible, le bruit court que le devoir justifie le carnage.

Nous combattons encore !

J'expérimente le salut

J'expérimente le salut. L'incandescence - abstraction faite de miroitements - conspire et soulève mon âme comme un péché obscur dont on se joue cyniquement.

Et partant de l'idée que l'incrédule est maître du royaume, je me plais à découcher l'insanité profonde qui resurgit du fond de mon esprit.

Hélas cette projection spécifique n'est que le gouffre inné, toujours vierge de mon inconnu.

Du néant se métamorphose le Néant. Je confesse l'impuissance dérivée de sa charge primaire. Mais est-il nécessaire qu'il puisse surpasser le doute et vaincre la supercherie ainsi déclamée ?

Ignorance, - tel est le mot, ignorance !

Sur les collines en pente douce

Sur les collines en pente douce, l'eau neuve de nos cités, et tu criais pour boire goulûment à la source claire qui murmure.

L'effet ponctuel constituant l'effort à l'état pur te ressemble quelque peu. Pourtant tout n'est que passion, drames, incertitudes.

Sous la terre inculte, le songe dressé et disparate fertilise quelque fois. Tu travaillerais ce sol et sèmerais les graines de ton labeur, pourtant aucun feu, aucune loi, aucun soleil.

Entre le ciel et l'eau, la danse sacrée et le son impuissant des tambourins. Tu aurais aimé vivre et voltiger parmi les feuilles et les arbres et les vignes, pourtant point d'opéra ni d'orchestre ni de musiciens.

La dague et l'épée

La dague et l'épée croisées pour les discernements d'une époque qui se plaît à ravir les forces et les tumultes. Des raisons séquestrées sous des formes d'accointances diverses que des êtres stupides se refusent à subir.

Les paroles montent. Elles détruisent les beuveries licencieuses, les festins des mortels disciples. L'échange accompli transforme l'évidence pure en croyance plus ou moins désuète.

Ils échappent au malheur mais répondent de leur souffle pour de vulgaires malentendus !

De la décharge supposée féconde pour la condescendance, largesse et autre facilité, deux mondes se répondent, sont sollicités.

L'orgueil est nécessaire du moins pour soustraire les insanités, les bêtises et les débâcles. Le jeu avachissant désespérément inutile donné à des morales futures, n'entraînera pas la peine démantelée.

Le châtimeur déjoué

Le châtimeur déjoué selon la méthode classique des humanités, et le départ cherché dans les épîtres et les présages. Le réveil en quelque sorte qui fuit et se consume au-delà de toute espérance. C'était la réelle foi de leurs pauvres esprits.

Les destructions rassemblent et encouragent les peuples à de nécessaires combats, - l'orgueil de quelques-uns devient force et se multiplie comme pour engendrer de prochains éclats.

Points de leurres ni de faussetés, encore moins de négligence, - les délivrances retournent au spectacle, - spectacle ridicule.

Pour d'infimes survivances, que de combats déçus ! Un engagement forcené, des mutilations terribles, des combats épiques enflammant corps et âmes !

Des quarantaines de drapeaux vaincus ? Non. Rien. Rien qu'une déchirure interne que l'espoir renouvelle chaque jour !

Le froid crépusculaire

Le froid crépusculaire chasse les dernières rougeurs d'un soleil. La plaine luxuriante s'abandonne aux glaciales tempêtes. Novembre terrible à l'est d'une saison surchargée d'humidité, de feuilles mourantes, Novembre quand se tord la rivière pâissante, Novembre plus rien ne resplendit.

À la rivière morne s'enfonce mélancoliquement, ultime fois ! - l'astre pur, las d'un terrible automne, qui d'un rayon oblique lèche une surface plane sans ronds propagés hier par la chute de minuscules cailloux.

Éloignée, ô rite éternel, vacille nature cependant que l'espoir frappe contre les bordures de la vieille fenêtre. Endors-toi à l'aube de la plainte et de l'inconnu ! Dors.

Ce sont des grêles vêtues de robe cristalline reflétant çà et là les infinités d'un ciel éclairé de lourdes faiblesses, gonflant les bras de ces eaux, - ce sont des nuages bleutés transportant l'aquarelle du printemps.

La femme renaissait sous les pétales de la rose et brunissait les chaleurs de l'automne. Une baignée dans les verdoyantes pâtures, et un signe de ta bouche, pâle déesse des râles, l'alliance s'éternisait.

Il y avait dans cette ancienne contrée

Il y avait dans cette ancienne contrée, une ville étrange et surprenante où de temps en temps j'allais rafraîchir mes pas, jadis possession des spéculateurs et marchands en transit. Hermann ne vivait que par le négoce. On échangeait. Marchandise et monnaie circulaient pour le plus grand bien-être des habitants. Les opérations enrichissaient la cité. Quoique à régime antarctique - les membres influents refusaient quelconque commerce avec les villes avoisinantes ; (Je dirai pourquoi dans la suite), Hermann prospérait.

Que le délasserement assombrisse

Que le délasserement assombrisse les pensées élevées ! Que l'or battu parmi les treilles inonde les pages de transparence ! Que l'orgueil envoûté par un maléfice inhumain use de troublantes paroles en ces décennies de perdition ! Oui, qu'une transfusion de sang neuf comme une gerbe d'allégresse emplisse mes veines !

Le passage étroit pour deux âmes accède aux caves de la déportation. Il nous faut être bien nés dans la solitude, - là est la dernière image de l'amour ! Vies de l'âme, ingratitude des rôles, la volupté est bénie encore. La volupté contemple le monde. Elle va, elle vient et s'étonne dans les profondeurs du moi.

Stupide à noircir la feuille, dit l'ancien. Heureux présage de l'enfant, dit l'adulte. Déferlement animal, dit le sage.

L'importance de l'enjeu n'est qu'une égratignure - une morale deux fois millénaire. Le tout s'étale dans la stérilité. Voilà où vous en êtes, - à détrousser, sauvages ! Quel mépris bestial ! Je parle de catastrophes, mais personne n'entend.

Ho ! Non ! Point de chorale céleste ni d'entendements rugueux ! L'observation se soucie de l'amitié de l'homme. C'est reconnaître la légitimité déplorable de vos actes que de pleurer. Et je pleure, je pleurerai encore !

Quand l'ombre grandit

Quand l'ombre grandit en ces jours monstrueux, une fée vêtue de pourpre et de rarissimes habits usa de sa baguette favorite pour orienter les ballades contemporaines : "Qu'un monde nouveau naisse en ces lieux ! Je veux par la grâce et la force universelles, la substance humaine".

Dans ses mains lustrées, se distingue la haine voulue des énormités antiques. Les ondulations respirent encore à la fenêtre des Ménales. L'Étude Chantant propose des cithares bariolées. On s'interroge. Que faire quand les cris, les cabales, les rustres procèdent au branle-bas dans la grotte infectée de marcs rebutants ?

L'instance populaire est enfin proclamée. De toutes parts,

le pays projette d'accomplir des reconstructions. Ce n'est point sans difficulté que le sbire parvient à un arrêté accordant à chaque contrée la parcelle réglementaire.

De l'automne stupide

De l'automne stupide à la fleur purifiée, du glacial déferlement aux côtes de la fraternité, l'empire sous le joug de la découverte s'étend sombre de grandeur.

Des pastels, des grâces empourprées dans un ciel clair
Des chants élégants et des futaies, des ronces
Des brebis de satin jouant dans les prés multicolores.
C'est l'hiver.

... Le soumettait à des tâches inhumaines, lui infligeait les cris pesants des actes de ses victimes ! Un concert raisonne sous ma clarté des soleils. Il énumère les Anges, les blancheurs de son siècle. Il se joue des soupirs, et appelle les Trophées, les ors pesant de sa foi !

Personne, non ! Ha ! Espoirs effrayants ! Qu'il pense autrement ! Ou qu'un autre accentue ses dires !

Tu exposes le diagramme

Tu exposes le diagramme à la génération déguisée. Tu prolonges, tu expédies les lettres des novices, dans un caveau promu au délasserement des sens. Et dans les vignes florissantes, tu tires le vin à la bouteille d'argent. Déplorables tromperies recouvertes d'amertume. Agissements prompts pour la mansuétude du peuple !

Mais voilà le sanctuaire des hémistiches, voilà le sacrement autrement déplacé !

Pauvre coeur rempli de doutes ! Remarquables stupidités à suivre ! Ceci est mon corps, ceci est mon sang etc... La soif est érotique, la faim est matérielle. Nul ne peut engendrer de si puérides constatations !

Des noirceurs dans un regard tumultueux. Ho ! L'ingénue gaspille le bras droit du peuple ! ...

L'exercice est insipide, insignifiant aux yeux des contemporains. Qu'il évolue ou dorme, quelle importance ! Oeil fixé sur les écrits, tendance aux souillures internes, dépistage d'une carence idiomatique, - là est le surfîn de l'observateur. L'ignorance vécue, le délabrement d'un... Qu'est-ce à dire ? Un point insignifiant pour les musées alentour, un rejeton de défauts semblables aux découvertes antérieures !

Un trait ? De rien, de tout, de demain et d'hier. Un funambule sur une place publique ! Va-t'y tomber ? Va-t'y pas ? Que sais-je ? Il conserve les secrets qu'il ne veut dévoiler, et là est son génie !

Ce n'est qu'un point

Ce n'est qu'un point dans l'âme impure où l'être se tord de douleurs. De l'incendie à l'inhumaine souffrance, d'un cataclysme aux feux injectant leur incarnat de rêves, j'expulse les secousses rythmiques, et par ce vent de glaives, j'invoque la destruction des Dieux. Quoi ? Les fluctuations, les tempêtes, les raisons amputées ne sauraient révéler un travail de haine ?

Des cantiques éclairaient les ondes purificatrices dans cette harmonie de douleurs, les amitiés malfaisantes rôdaient. L'orgasme était persécuté, la malice débutait en ses heures sous le regard des treilles, avec l'espoir des marches à venir.

Opaque cité, pour l'élévation ! Que le temps pardonne l'existence de tes sens ! Va, toi impassible et fière mourir dans les débris de l'âme inculte. Va à l'extermination assurée ! Ton devoir te l'impose oui, va !

On détruit l'idée

On détruit l'idée de l'holocauste par ce pays superbe. D'un saint, les paroles s'évadaient tristement parmi les comparses délaissés. L'onction, la croyance, le mythe, qu'en firent-ils donc ?

Folie sommaire ! Acte de bravoure ! Qu'en ce jardin tumultueux, le convive ne vole les parfums funestes, ne viole la Muse du veule arbuste.

Ô fruit qu'un spasme émancipe, que la gratitude jaillisse sur tes chevaux sauvages ! Car tu ignores la mélodie sans fin et le mélange de nos plaintes merveilleuses !

Regarde ! Qu'est-ce que la mort quand le Vésuve souffle à grands feux dans ta nymphe égarée ?

Un cordon de fil d'argent

Un cordon de fil d'argent accroché à des breloques de cuivre comme une laine s'échappait, que dire ? Les fumées s'épanouirent dans la crasse de leurs haillons, et le mercantilisme usa de son don suprême. Personne ne s'en plaignit.

La nuit serpentine délassa l'impuissance enchevêtrée. Des cohortes de trépassés gesticulaient sur des roulis et se brisaient le coeur de bon sens. Quelle ronde de malheurs !

Il condamne

Il condamne les chasseresses de Pan, il pontifie ! Ses couleurs, ses vêtements, des fleurs ! Lui clément mais indigne va aux ténèbres quémander à l'âme créatrice un espoir.

Son nom plane sur les esprits fiévreux. C'est vrai, son heure résonne encore dans les Temples de la justice. C'est lui. Il s'en vient !

Il nous faut au-delà de ces transfusions

Il nous faut au-delà de ces transfusions renversées oublier les candeurs, les monstres et les digitales. Il nous faut sous le couvercle des dorures, des acides et des nacres se défendre des attaques, se défendre de l'ignoble tarentule respirant tout son mal dans la pénombre.

C'est un ordre. Qu'ils obéissent ! Sénateurs, architectes, magistrats et contremaîtres ! Que tous, par la voix du peuple, mystifient le spectacle connu du labeur et des troubles profonds ! Qu'ils aillent brûler les contrées, occire l'Ogresse et la nuisance divine ! Qu'ils aillent puisque la haine les appelle !

Jadis dans les décors

Jadis dans les décors mats des cités, c'était floraison de sortilèges. On plaisantait sur les pentes, on teignait d'anciennes farandoles. Aujourd'hui tout a disparu : passage à quais des lourdes

péniches, ronflement des usines à détritrus. J'observais des heures durant ces tas de ruines plongé dans quelque rêverie douteuse...

Ils ont cassé ma nature, ma jeunesse et mes jeux enfantins. L'atroce exactitude d'un plan, des foyers à construire, des maisons bolcheviques.

Les coquelicots poussant sur des monticules de terre s'appellent roses savamment alignées, séparant deux lieux de stationnement.

Horreur bouleversante ! L'ignoble retour vers mes dix ans !

Une attache suspendue

L'attache suspendue à la treille de son ombre ; des durcissements émanait une fourbe plainte. Je vis tel un maléfice offert aux cuirasses des Sixtine, un palais d'or et d'argent constellé de briques roses. Plaqués contre les colonnades, des grabats centenaires fuyaient les lumières vives de l'été, se cachaient dans les taches et les horreurs - un sacrilège dans l'église des rois !

L'aubois, - instrument stupide, s'entend dans les cirques bariolés de fresques bizarres, revêtant les habits les plus insolites. Au sortir de cette composition, monstruosité et effets, style Barnum. On attaque le prince ! Que de vexations ! Que de vieilles traversées et de tristes paysages !

Ils ne furent qu'associés pourtant je les respectais. De leur démarche lascive, j'inventais un miracle. On tua le miracle. La gerbe fut déplacée au plus profond des gorges comme des antilopes étaient soumises à un feu oriental, des feuilles froissées, des encres desséchées, les taches prospérèrent ! On rit chez les pauvres, et même

dans les maisons.

Les rayons suprêmes.

Les rayons suprêmes se détachaient sur des trames de couleurs. Des axiomes vifs surchargés dans des veillées obscures. Et des moules de foires tirées par quatre ancêtres chevaux. Un mal pour cette charrette ! Fouettons le cocher avec bonne mesure ! L'équipage se frayait un chemin parmi les haies et les ronces. Un sentiment de haine, tout à coup ? Quoi ? À trois cents lieues est la ville ? Ho ! Peine, je les tuerai !

Affreuse hirondelle qui battait de l'aile, confiante et sereine ! On égorge des oripeaux, au passage. Nos tabliers étaient tachés de leur sang.

Un désert de couleurs

Un désert de couleurs sur des bouches nacrées. Des démarches cavalières qui accordent un pied joliment fait. Du moins, on le suppose ! L'expérience d'un ange céleste qu'on bercera du fond du cœur ! Ho ! Vilaineries de vos âmes, pécheresses nouvelles ! Pourquoi tant d'espoirs gravés sur des braises nouvelles ?

Il fallait bien du courage pour ne point crier sa haine, son mépris de l'infecte plaie. Monstruosité, haleines putrides et regards noirs dressés vers la séduction du Mal ! J'ordonne le supplice, - c'était le supplice ! J'ordonne la paix, - éclate la guerre ! Un drame passionnel à chaque encolure. Le sourire jauni des jeunesses pubères, des suffocations, des cris, des hymnes à la gloire. À la gloire de qui, je ne

sais !

Un patrimoine bienveillant, heureux dans sa course tendancielle ; des bêtes transformées en chevaux de bataille, et des balles qui fusaient aux sentences du Moi ! Jalonnements, morts, croix. Qui défendrait encore une terre infertile ?

Et le suaire de la face dépeinte, le lourd fardeau des prochaines générations ? Disposés, insoucieux, leurs rires éclatent bêtement dans des couloirs. Des rires idiots semblables aux crises sataniques de mes anciens morts.

Jadis je resplendissais

Jadis je resplendissais lumière sublime dans des cavernes ténébreuses. La mémoire, la pensée, les actes par lesquels, je vis et me consume, célébraient chaque jour les insondables paroles venues de l'imaginaire.

D'une plume vacillante, une écriture serrée semblait la conséquence d'un état fiévreux, noircissait de signes étranges une page encore vierge. J'écris car la main se mouvait avec zèle sur le rectangle inculte ! Oh ! Point de prétention ! Non ! Mais cette magique aptitude était preuve de force et de puissance en moi.

Un dédoublement de l'esprit inexplicable et effrayant ! Un effort considérable, puis une chute terrible, - une agonie ! Vidée de sa substance vivante, morte, épuisée dans un combat où le seul vainqueur était l'incertitude, l'âme s'engourdissait vieillard impotent, s'éteignait dans un sommeil de mort.

Parfois, aux premières heures du levé, surgissant de ses cendres, c'était une nouvelle bataille, un dernier souffle avant la fin suprême. Et des cadavres s'amassaient horribles et déjà putréfiés, exprimant toute la douleur et toute la sauvagerie de la Compagne. Des

corps déchiquetés, des enfants massacrés, d'autres enfants naissant dans un ventre ravagé, et d'autres petits fœtus avortés, et soigneusement conservés dans des bocaux d'alcool ! Ho ! Somptueuse image !

Le Germe et la semence

Je veux te dédier

Je veux te dédier, chatoyante parure, sur des coussins bercés par le luxe et l'encens, cet hymne solennel bordé de sa froidure, et promis aux secousses vengeresses du Néant.

Alors je te convie entre ces quatre murs, au sublime festin de l'inconnu malheur, et je prépare, cynique, une noble mixture qui brûlera ta peau et percera ton coeur.

Et quand, momie étrange et desséchée, sur un plateau superbe, je te poserai nue, tu vibreras encore de spasmes saccadés, admirable beauté que j'aime et que je tue !

Le beau languis

Le beau languis sur des espaces de miel. Qui frappe en cette heure lugubre ? Mais vrai, l'oraison des beautés dans un geste d'éclaire pétillante d'union pure.

On cesse là l'ébat. La lutte est condamnée jusqu'au soir, et des toux hideuses rappellent le génie.

Oh ! Race ! Que m'importe le pacifisme de l'acte ? Oserai-je espérer des tourbillons d'esclavages ?

Accoupler c'est détruire. Les firmaments déjà. J'entends les

pas saccadés dans sa nuit. On se meurt dans les tourments. Le défunt, l'hôte pâle ! Le défunt s'enfuit.

Par des attaches, soudés

Par des attaches, soudés à la honte proscrite ; le deuil contracté aux basses terres nuptiales et la haine apparente sur des doigts crispés.

Des visages macabres, des vengeances progressives, l'indescriptible fièvre des mouvements hagards, le meurtre qui sommeille dans chaque âme.

Le mouvement perpétuel de deux pieds qui se touchent, glacés sous le drap noirci des longues nuits. Le geste cadencé, immuable des bouches, la perle suprême de l'entente cordiale !

Démon de l'intimité, déplorables bêtes, assermentées par l'alliance jaunie ! Ô chairs contemplatrices des mornes soirées ! Années terribles dans les bas-fonds d'un lit !

D'un hasard naît une chair

D'un hasard naît une chair, toute dépourvue de palme. Un déluge de bruit s'éclaire, fureurs, délices et calme !

Des lenteurs obscurcies s'évadent. C'est un comble par cette nuit ! Quoi ? La plus pure des ruades s'éloigne, un spectre s'enfuit ?

Mais l'étoile s'encense de gloire. Je l'entends se plaindre ici, et je doute encore à te voir... C'est une plume de haine adoucie.

Un mot, un seul d'une voix claire qui parcourt enfin l'amas de sueurs s'oublie... Un songe se désespère, persécutions ou semblables frayeurs ?

On transposa l'ami des maléfices. Furent-ils mortuaires ou pourvus de langueur ? Empourprés de violence, de maléfices ? Vrai calme, mais lentement tu meurs...

À l'horizon suspendu qui s'abandonne, une course dispense par l'ombre nue le glas primitif et vil où résonnent les triomphes anciens qui se sont tus.

L'ondulation déterminée

L'ondulation déterminée dans les souffles du vieil orage ; les miroirs brisés par l'opulence des fats ; le maigre cynisme conduit la ville crasseuse ; les chants nocturnes sont pailletés de grandeurs ; l'oraison flotte et les pleureuses ennemies grattent encore les terres déchirées.

Automne des devantures martelées en ce siècle que la soif de vaincre éparpille prestement, dispose de la masse, imberbe et ranime le flambeau !

Cependant que des moulages ternissent le ciel, une délivrance mugit, carapace de mille labeurs. Une hyène féconde se multiplie. Elle procure l'assurance au peuple, et pour ses nourrissons allaités, elle jouit du malheur des hommes.

Ô périssable femelle, consume le désespoir de demain ! Il en sera toujours temps !

Un moine convoite toujours

Un moine convoite toujours l'égarement de son tabernacle ; la parfaite crucifixion monte, couverte de plaies sanglantes ; encore ton repos noyé ; le limpide lac entre deux bras de mers ; les lames de ton sabre happent le nivellement comme les anciennes catacombes ressurgissent dans les salives boueuses, chemins de haine, et lambeaux de peaux mortes.

Le tragique épilogue divin, versificateur des vertus ! C'est le drame fécondé de l'esprit de conversion. Pas de doute : l'esprit que tu habites coagule l'excrément et l'urine bestiale. Il faut, inconnu, te forger un organe d'acier constellé de marques violettes. Mais les distensions suffisent à ton expérience. Tes saillies prouvent que tu as trop espéré. Je t'appelle, apothicaire des fois jaunies.

Le novateur voit l'inconscient disparaître. Contre tes mèches, une propagande de faces endiablées ! Toujours la chasse crasseuse dans les panses ténébreuses ! Les mots pincement les tonsurés, et les chocs transitoires émigrent vers le joug tenace.

Ils justifient vos miracles

Ils justifient vos miracles. Leur hargne terrible annonce l'indifférence pour une église arc-boutée. Comme ils proposaient des révélations grandioses, surtout des jardins inconnus, les mystifiés se sont levés, ont jeté les compassions, les drames sirupeux et constituent ainsi une grande famille. Les primitives opinions ont été bannies de la foi indiscutable.

Tout cela prête à rire. L'envolée stérile, insoucieuse des dernières machiavéliques femmes prolongea l'excrément. Le Midi rassembla les horreurs de la détestable corruption. Encore des actes souillés à la graisse du Néant.

Pourtant ils participent et reconnaissent la bêtise de l'acte heureux ! Plus profond que l'invisible, leurs sens s'exaspèrent et jouissent de sons angéliques comme si pour franchir les grillages et oublier les fables, il fallait labourer les parties fraîches de son plein droit.

Ecoutez. L'ignorance méprise les investitures, condamne les vols promis, alors pourquoi tant de défis pour une ère de mécontents ?

Moi, j'élève les faiblesses passées dans les masses du printemps, contre le désespéré. Je rejette le véritable insignifiant. Inquiétez-vous du vent !

Tout t'est radieux

Tout t'est radieux même l'influence néfaste qui se perd dans les bruits et les goûts douteux. On pêche ici : un regard sur la terre équivoque. Là-bas, d'autres mensonges ou déboires. Les singeries et les attaques évoluent autour d'une orange pressée.

La confusion sort du chaos. Le signal des michelines, les Guerres de Troie magnifiquement ratées, et la danse soulèvent les rochers des dire. En fait, les rouages et les Cerbères médiocres s'engourdissent à l'abri du soleil et des urnes. Dégage ta voix : l'assaut et les enfantillages engendrent la parfaite harmonie.

Quand le moulage du sein illumine les musées des villes, ton admiration grandit. Quand nous transformons les patries, tu notes le faux. Ton incroyance disparaîtra sous les traits durcis de larges envolées, l'exil t'enivrera de lourdes saveurs.

Que tu regrettes ton compte, que tu entames les veillées, ton bonheur régnera toujours sur ton néant.

Le chant médusé

Le chant médusé, ivre de marques d'estime s'écoute pareil aux insuffisances de notre vie. Chaque fleur tombe dans les cris de gloires et de renommées. Fébrile destin qui secoue les amours de nos chœurs déployés !

Nos réussites, extases des souffles, applaudiront les parcelles négligeables, et nos souffrances telles des lions enragés grandiront dans des parchemins et des maux de détresse.

Ô tentations de l'inconnu aux reflets marbrés ! Jets des oriflammes offerts par les puissances divines !

J'ai gravé sur la pierre des Morts deux noms réunis pour l'éternité. L'ordre, dans sa course immuable, bannit déjà la vérité du long supplice. L'oracle se meurt. Les maigres affirmations condamnent davantage encore les prisonniers du Néant.

Je devrais maudire le jeu des damnés de l'ambition. Tu aurais dû exister, non pas te perdre dans les coulisses de l'exploit. J'évoque l'enfant, le pur diamant, l'union de deux corps. Tes lèvres parlent encore et ton coeur s'est tu.

Les cyclones se meurent

Les cyclones se meurent par-delà les collines. Les grands ifs se tordent quand l'orage éclate en été. Les hommes transposent l'image et oublient le présent.

Les rayons de l'automne sont faiblesse et les départs accentuent les désertions ; en éventail, la femme se nourrit de plaisirs, et devient indisponible à sa tâche.

L'origine de ton Mal, c'est la bêtise qui se croit mûre ; des

rouages ou des structures hiérarchiques, chacun se voulant maître des autres. Toi aussi, tu dois m'apprendre le génie ! Tu jettes ta connaissance pour annoncer le mouvement cyclique, tu craches la page du Livre Saint - la grande oeuvre de l'inconnu ! Tu dérites l'incohérence, machine enrayée.

Ton message est un conseil, et ta voix un ordre. Je te maudis, piédestal, illustres cendres de mon destin !

Dans un calme plat

Dans un calme plat où navigue un voilier solitaire, grand, majestueux, toutes voiles au vent, dans ce calme plat, on entendrait mugir des centaines de sirènes merveilleusement proportionnées, la poitrine haute et dressée, excitée par deux mamelons remplis de sang.

Des chants tristes comme berçant d'une vague morte le vaisseau, des chants lugubres rappellent la tentation d'Ulysse, et des chœurs plus profonds encore semblent venir de l'abîme.

Au paysage impossible, je me suis noyé, vaincu par un ennemi trop fort, maître des hommes et des mâts, au paysage impossible, je me suis baigné dans des palmes d'or et d'argent respirant les vents salés avec les cauchemars hideux.

Je coulais ivre de découvertes. J'incendiais les coraux de formes bizarres. J'inventais les poissons multicolores. Je volais à la tâche suprême les dernières pierres d'un édifice souterrain.

Ô mâts, ô sirènes, tentations à vous, à vous seuls ma vie fut confiée. Qu'en fîtes-vous ?

Oui, je me souviens. Dans un calme plat où navigue un voilier solitaire, grand, majestueux, la pluie d'émeraude est tombée

sur sa proue de pierres.

J'ai grandi dans les murmures

J'ai grandi dans les murmures tapageurs de ta voix antique, et comme un soleil incandescent brûlant les herbes vives d'un été, j'ai terni ma nature de sécheresses immenses. Plus loin, j'ai bu à la source féconde. J'ai tari son chant mélodieux qui descendait parmi les vallons et les prés. J'ai volé le feu suprême pour détruire toute vie, j'ai transformé la mer et les marées, et dans ma coquille de noix j'ai réinventé les naufrages, les échouages et les tempêtes marines. Obéissant à de sinistres ordres, je me suis fait magicien, puis alchimiste enfin saltimbanque.

Etudes, austérité ! L'affaiblissement de ma personne ! Jouis-tu de mon supplice pour me contempler avec ton rire satanique ? Eternel ennemi, toi qui m'as promis la liberté ne l'ai-je pas enfin méritée ?

Quand exténuée, ravagée

Quand exténuée, ravagée par cette douleur latente, quand l'ombre même transformée en supplice déploie ses grands bras et gesticule menaçante en tourbillons immenses, ô l'éternelle substance succombe aux tentations du plaisir et oublie un court instant le martyr qu'elle endure, et oublie la tâche inhumaine qu'elle s'est vouée.

Malgré les horribles contorsions, les déchirures internes, les feux superbes sortis de la panse de Lucifer, pas un croyant ne viendra soulager ces mortelles blessures.

Qui oserait se fourvoyer pour soulager un mal dont il ne peut apprécier la monstruosité ? Toi, pauvre créature, disposée sur le drap de satin, lourde de fatigue amoureuse, toi que j'embrasse confusément pour éloigner mes craintes, saurais-tu entendre les hurlements de mes

désespoirs ?

Tu reposes, ivre de servitude passée dans un grand lit d'allégresse ! Tu rêves avec ta chevelure imprégnée de parfums exaltants à une contrée lointaine ; quelle monotonie insipide dans tes yeux évasifs ! Quelle lente paresse par ton corps sacré !

Quelle force encore me pousse à combattre moi qui suis englué dans une toile d'araignée ? Moi qui à l'orée de mes vingt ans espérais une terre ferme, moi qui marche sur des sables mouvants ?

Sont-ce les derniers soubresauts d'une mort fatidique ? J'entrevois comme des images sacrées dans mes rêves, une marche funèbre, des soldats bleu fusil en main, et j'entends un caporal crier en joue.

Parfois c'est une corde qui se balance dans un mouvement régulier, et moi je place ma gorge entre ses nœuds serrés. Plus loin, le tombeau où mon corps sera exhumé, les pleurs des femmes et les fleurs artificielles.

Mais tout ceci n'est d'aucun intérêt pour vos pauvres consciences que d'entendre les gémissements malingres d'un poète inconnu.

Après avoir dépassé les frontières

Après avoir dépassé les frontières de la logique élémentaire, que trop de gargarismes intellectuels laissaient espérer comme source féconde d'une exactitude indéniable, le héros de ce poème vint à douter des systèmes mathématiques de la pensée humaine.

Cette somme d'algèbre et d'arithmétique n'était peut-être que le fruit d'une imagination aiguë ? En vérité, il s'inquiétait de la surface

du cercle. Comment se fait-il qu'une surface déterminée ne puisse avoir une mesure déterminée ?

Ce point sensible se transforma en conflit grandissant, stérile et nuisible pour sa personne...

Nul ne perdra les paroles

Nul ne perdra les paroles écorchées. Le même schisme sous les parois. Abdique à la faveur du roi, seule issue faite de plaisir. Tu crois à la classe crouleuse du pain, mais ta voix échappe encore au jeu de l'intolérable.

J'ai constitué par l'image l'élément invincible de ta nature. Cueillir les soifs de la rage ne répond qu'au Néant. Jets d'enfer et primauté de la gestation. Un point savait se paraître de sa force instinctive. C'était l'élément machinal de l'enthousiasme. Il me reste que la faim.

Fictif sans toutefois

Fictif sans toutefois indulgent ou cruel, il domine les torches d'un soleil fatigué. Et l'azur démentiel se contemple nu sous des voilures hâlées.

C'est que promesse aux satins bleus de l'été, sa démarche florissante engendre des maléfices. Oh ! Les machiavéliques bêtes, les anciennes gardes l'ont vu prospérer !

Mais métis, emporté ou se gavant de lumière, il respire les fécondes et absurdes tentations. Il vampe, gracieux flegme, l'horreur scabreuse de sa méditation.

Un feu où se perdent les labyrinthes

Un feu où se perdent les labyrinthes, un mythe envolé dans des complaintes ; avec une malice, la douceur l'a frôlé ! Sentence, fureur !

Un homme plus loin dans les lueurs matinales ; un sphinx assoupi respirant les taches molles ; des métaux rassemblés sous le joug des stances ! Réalité, décadence !

Le front embué de crachats ; le bonheur accompli au plus profond des races ; l'édenté nu souriant devant sa faux ; ignoble race !

Effrayée dans un sérail où l'on joue ; des espoirs perdus sous des soleils de cordes ; parapet de rêve, éloge des Sixtine ; imparable décor !

Une chute superbe donnée à des sanglots, et la souillure, miroir de la nuit : tous ces bruits résonnent en mon coeur, mon coeur défunt !

Ha ! Querelles dont on dispose

Ha ! Querelles dont on dispose encore, puisse le venin serti d'insouciances louer à l'admirable et curieux décor les trames désespérées du songe immense !

Et calices d'ingratitude, ondes difformes comme au jeu où les réels sévices s'accourent et lancent presque énormes... Où est l'ondulation du précipice ?

Mais la sublime épousée par l'histoire vagabonde va sous les carences d'un imposteur. Ignominieuse, attendrie dans sa mémoire, elle juxtapose et confond ses pleurs !

Les bourrasques incendiaient

Les bourrasques incendiaient la nature. Les hommes hagards, perdus dans les minuits scrutaient encore les soleils décapités. L'étoile tremblait autour de ses eaux, et des vents dévastaient les vallons et les plaines. L'aurore disparaissait déjà. Autour : pillages, désastres et meurtres.

La vague ronflait sa carapace d'écume et frappait et tuait les coques sinistrées. Des rafales de boue se jetaient invincibles contre les noirs nuages. La terre transpirait ses relents de charognes. Les bêtes traquées hurlaient à la mort.

Les Dieux en proie aux plus affreuses catastrophes grondaient et acclamaient les ténébreux déluges, et déchargeaient encore leur puissance immortelle sur la terre, sur les hommes, dans le ciel et les eaux.

Animaux, fleurs, astres, femmes, enfants, fleuves, océans, plateaux et montagnes : tout périt dans le profond chaos du Néant.

C'étaient des crépitements

C'étaient des crépitements sur des fleuves encombrés de truites et de bars multicolores. Des vapeurs s'éloignaient comme le calme des eaux ronflait ses notes tristes.

Parée de feuilles jaunies, d'enveloppe brumeuses, baignée par un vent léger, une nymphe au sortir d'une cascade se peignait dans l'oeil de la source.

Mais le rêve s'élève. Une fureur grandit sous des sceaux de lumière. Un tonnerre décharge ses lumières étoilées. Les tourbillons ? Des catastrophes. Et Sibylle plonge. Une épaisse fumée mugit par-delà la montagne. Un soleil ocre consume des images glacées. Et Sibylle disparaît dans les ténèbres de la mort.

Les grossesses disloquées

Les grossesses disloquées à la haine des nuits rejettent et supplient un univers malsain. Des vieilleries se galvanisent de puérilités, des ondes s'entrechoquent dans les cuirasses des ventres.

On détruit des Bastilles et des Temples occultes. Des forbans s'activent sur les naissances avortées et las de l'effort surhumain, jeunes mères, l'Enfant tout sanglant se meurt à minuit !

Déjà des spasmes gravitent dans des terreurs. De l'angoisse, des souffles haletant et des tremblements. Las de l'effort surhumain, jeunes mères, l'Enfant tout sanglant se meurt dans votre sang !

Je revois de mornes jets d'eau

Je revois de mornes jets d'eau accroupis dans l'ombre d'un bassin de marbre. J'entends la chute des corps minuscules et leur bruissement s'accoutume à ma présence. Derrière une montagne d'herbe folle, une ancienne raconte : "Des cygnes étranges se pâment dans les reflets de la mare, des poissons bouche bée à la surface cherchent l'air périssable, une petite cascade chante un refrain - rien - le calme, l'azur, l'immortalité du temps ". Il fallait bien du courage pour s'éloigner de cette quiétude savante. J'y ai laissé mon enfance toute grise de rêves interdits, morose d'espoirs qui se jouent.

Deux heures de repos. De sauvages promenades à travers des ronces qui griffent les mollets. Des canicules où la bouche embrassait le seul robinet d'eau potable. Des roses dispersées finement taillées par la main experte du jardinier, etc...

Une morosité avare

Une morosité avare déployée sous des silences épais et ténébreux, et qui avance possédée par des symptômes lugubres, qui se déploie en vulgaires tentations ou rôles.

Comme de sordides secousses égrainées dans les plissements du temps, comme des instants de labeurs intenses, c'est une danse, qui, tout à coup, surgit et restitue à la faiblesse profonde le cri déchiré de nombreux fantasmes.

Mais d'une couche mouillée où se débattaient encore des masses visqueuses de chair, dans des sueurs lourdes d'âcreté et de vices confondus, une existence insipide s'élèvera, édifiera leur union.

Au plaisir rassasié, après l'heureuse cérémonie, les anciens complices s'éloigneront dans des sommeils différents. Et la primaire satisfaction perdue ne restituera plus la complaisance tant espérée.

On se souvient des messages, des rires grinceux dans des folles et secourables agonies, de la vengeance bestiale, de l'orgie céleste acclamant toutes les vétustés et les incisions de la frayeur superbe.

Mais, petit à petit, étrangers à la cause suprême dans un renfermement immuable, le mal redouble de ses forces, vit, renaît et encense sous de noirs péchés toutes les confusions antérieures.

C'est la loi éternelle régit par l'ennemi redoutable, - le temps : la monotonie remplace l'ardeur. C'est la mort déplorable de notre détresse future. C'est le pilier d'une société aigre qui enterre les souffrances humaines et qui constitue ses fondements douteux.

Ménage - couple - famille, vous résonnez dans mes oreilles comme un tambour de peau tendue, comme un lambeau de peau tendue, et vous frappez inlassablement nos pauvres vies avec d'insupportables coups.

Piège sublime qui procrée toutes les tentations du mal, ô faiblesse de fuite dans ses vertes pupilles, comment ignorer votre suprême machination ?

La bête invincible

La bête invincible dans les fêtes des déchirures ; sous le feu étouffé par des bûches de pluies, le silex de ta carrière enjambe le glaive, mais ta forme unit la joie au labeur ; ton silence parle aux étoiles, - il ranime les braises de l'inquiétude ; tu démasqueras le rire des chants et des hommes.

Vendus les beaux stigmates dans l'herbe de sa faux.
L'orage perle rouge aux jambes des saveurs.

Les sillons transpirent

Les sillons transpirent leur effroyable domination. Des jeux insolites parcourent les derniers quartiers de la ville. Tu plonges dans les ténèbres licencieuses. Entends la musique prénuptiale en continue. Sur des figurines à tête humaine, les plumes de l'aigle royal. Derrière des palissades, accroupis, des tapis d'Orient ornent un monticule de cierges. C'est vrai, l'oreille est fine. L'enfant brame, les vieillards hurlent. Mais tous ces bruits ne sont qu'insignifiance car

aucune note n'est applicable dans le registre.

Qui use de son intelligence

Qui use de son intelligence, qui déploie toute vigueur et dispose de l'inconnu ? Qui ?

Quel monstre, fort de la loi de nature, engendre des monstres forts de la loi ? Quel monstre ?

Quelle puissance désireuse de s'épanouir est soumise aux ressources impures de l'homme ? Quelle puissance ?

Mais, d'un lieu temporel, d'une destinée avancée, toutes les recherches explosent. Il nous faut diriger la pensée, seul espoir de survivre.

Je ferai crever ses boutons

Je ferai crever ses boutons empestés de jeunesse et d'abrutissements enfantins. Je hais la faiblesse, - elle est en moi. Je détruirai dans un déluge de perversions, toute pureté puritaine, tout acte moralisateur. La force du langage n'est compatible qu'avec la force du Moi ! Je me dois de déchirer les enveloppes successives. La puissance m'attend. L'œuvre brilla d'une grandeur infinie.

Décors

Une hélice ancienne, source de bruits obscurs qui tournoie dans les airs jusqu'à la tombée de la nuit. Un paravent cache un tiers de l'hélice. De droite à gauche, une lumière lancinante, mais en mouvement perpétuel. On utilisera des ampoules rouges ou bleues.

Puis costumes ou habits hétéroclites. Maquillage surfait voire choquant. Huit personnages dont quatre femmes.

Un long mur tapissé de figurines étranges, symboles d'une mythologie grecque ou phénicienne. À trois hauteurs de plinthe, une ligne couleur argent. Sur cette ligne, un ensemble d'objets rituels utilisés pour l'accomplissement de l'acte sexuel. Le plafond, - minutieusement décoré. Masques d'acier, machines de guerre du quinzième siècle (voir les plans de Léonard de Vinci) - un lem au centre. La partie gauche du plafond réservée à un croquis succinct mais fondamental : la position de la terre, des planètes, des satellites dans le système solaire. Enfin à droite, une œuvre picturale de Picasso.

Je reconnais son pas

Je reconnais son pas. C'est lui l'inquiétant personnage toujours passant à heures fixes. Il vient. Il impose sa présence avec un rire strident qui se répercute et fait vibrer la chambre entière par son ampleur. Il approche, - je sais sa présence sur le seuil de ma porte. Il ne frappe pas. Il entre, et s'installe confortablement dans mon meilleur fauteuil. Machinalement, avec sa main droite il ouvre la boîte à cigares, et s'empare prestement d'un Havane. Après quelques bouffées épaisses, il jette un oeil furtif mais dégoûté sur ma personne. - "Je vous en prie, asseyez-vous", dit-il cyniquement. Je deviens son hôte, et mon appartement devient le sien !

Je ne pouvais plus supporter

Je ne pouvais plus supporter l'horrible bêtise qui envahissait jour et nuit leurs cerveaux de bœuf. C'étaient d'interminables sottises sur des paroles prononcées. Je désirais les tuer. Ce crime que je considérais juste voire insignifiant croissait en moi jusqu'aux subtils et derniers détails.

Hélas, la faiblesse de mon cœur liée à quelques chrétiennes pensées me contraignaient à ne pas agir ! Il faut s'inventer Démon ! Alors je m'infligerai tous les maux de la terre, je me ferai bête et je deviendrai bête. Et demain, je pourrai jouir de leurs convulsions macabres et de leurs rejets de sang dégoulinant sur leurs lèvres gercées.

Mais vaines car ces piteuses

Mais vaines car ces piteuses œuvres sont déjà promises à des yeux avides de connaissance, à des curiosités malsaines, désireuses d'exploiter la grotte merveilleuse de l'âme sublime du poète !

Des notes décortiquées pour essayer d'extraire un sens exact, et des accords de syllabes rompues ! De superbes alchimistes en proie à une mixture nouvelle pour des découvertes consentantes, oui !

Jeunesse

De l'impossibilité ; le monde veille sous des effets d'accents, certains grandissent en exploits fictifs ; constellées de chansons, entrecroisées sous les semences du temps, dans la brume sourcilleuse, les rudeurs de nos corps paraissent soumises à l'étonnement de Dieu. La jouissance passive, les excréments du bonheur, et des fleurs exposées rendent çà et là les exaltations purifiées.

Cette complicité heureuse près des saisons humides répand sur l'amour de piêtres envolées.

Le Moût et le Froment

Le monde est vicieux

Le monde est vicieux, je te l'ai déjà dit. Que m'importent

tes paroles et tes actes insensés pour me tirer de mes lourds sommeils ? Que me veux-tu avec tes longues tirades et tes discours absurdes ? Tu me vends toutes les séquelles de la pensée uniforme, réflexions de l'enthousiasme, des plaisirs et du jeu. Tu me proposes l'avenir partagé entre mille tourments. Tu voiles tes fantasmes et tes licences sous des questions nocturnes. Mais tu mens ! Tu désires la luxure et l'élévation quantifiées de douleurs. Tu voles encore les attaches d'une vie saine passée dans le silence et la solitude.

La punition sonne : une pluie d'applaudissements et un tonnerre de symphonie. La folie m'invite aux rejets de ces concessions. Mais tes marques, figures et souffles organisent ma soif de péchés. L'être imberbe s'étire malgré lui, et tombe sur les portes de l'enfer. C'est ton nom qui s'étonne. L'alternative est trompeuse. Moi, gonflé d'insouciance j'entends dès lors les bruits sourds de la renommée - de ta renommée.

Tu dois vivre, réponse inlassable dépourvue de sens. Toutes tes haines pour des catastrophes circulent dans mon âme. Mon désespoir te fait rêver. Ma chute est ton envie.

Tu dispenses à l'infini les sermons que je bafoue. Tu récuses mon affirmation. Tu accuses mes pensées. Tes chants, ta voix jettent des vibrations désespérantes. C'est le déchirement de l'enfant vers l'adulte, la dernière phase des délices de la puberté. C'est l'abrupte vérité du futur grandi. L'angoisse bat son plein.

J'essuie les interprétations diverses, les lacunes et les déchiffrages. Comme un grand spectre endormi je me retourne, et d'un bond m'éveille trempé de sueurs. Ta haine me brûle, et mes entrailles se gonflent.

La marche vers les invincibles forces, le retour au sacrement des demi-dieux ! La jeunesse et les crasses et les feux de la

raison illuminent les nombreux détours.

À tuer les richesses, les travaux et les horreurs du soir !
Indignes les transes et les déversements des larmes desséchées !

Par-delà toutes ces marques

Par-delà toutes ces marques imprégnées qui usent ta vigueur divine ; par-delà le harcèlement éternel qu'il te faut subir sous ces lueurs torves et déchirantes, c'est l'esprit de la soumission que tu es prêt à tolérer. Tu jouis de ces mensonges comme une femme complaisante nageant dans de monstrueuses orgies. Tes revendications ne sont que des pleurs, facilités vis-à-vis des autres et de toi-même. Car tu aimes à toucher d'un doigt mesquin tes saveurs déployées, tes suavités fulgurantes. Tu aimes à entendre ces agaceries bizarres qui frappent ton âme révoltée mais distendue.

Ces horizons s'illuminent tout à coup avec des torches vivantes, enflammant l'intérieur possédé et visqueux. Quand bien même, tu rejetterais cette image, tu la détiens. Tu la portes malgré toi, contre toi. Tu vis dans l'horreur de la déformation, avec la vengeance, avec la bestialité sublime que tu sais battre en toi. Ô puissance infinie et pourtant invincible !

Tu acceptes la soif de vengeance dont la seule nécessité est de te nuire. Après la contemplation languissante, joie des règnes putrides, tu te perds dans des luttes excessives, indignes de ton affreuse foi. Tu as longtemps goûté les délectations fatidiques, les hymnes triomphants entendus à chaque heure du jour et de la nuit. Les voyages bienheureux s'offraient plus loin. C'étaient des sentiments blafards, des couleurs torrifiées, des fluides d'espoir et d'insouciance. Plus loin des ors perdus pour des mémoires délassées.

Brillaient et se répondaient les scintillements sous des

flammes magiques, flambeaux exaltés. Ils prolongeaient l'excessive satisfaction d'un regard braqué vers l'avenir, et donnaient la vision déroutante d'un mélange de symboles et d'interprétations impossibles. Ils permettaient d'exister dans un futur que les chaos de formes dispensaient de rigueur. Amalgames de rêves pour des privilèges et des libertés promises !

J'ai aimé ces arrêts brutaux et ces départs impossibles qui flambaient dans l'insignifiance du temps et de la raison. Je confondais avec les joies de l'adolescence l'inertie totale et l'abandon d'un corps pour la folie sauvage de l'esprit.

Fraîcheurs spirituelles

Fraîcheurs spirituelles qui vagabondent à l'orée des moissons, envolées légères qui s'élèvent vers les cieux cristallins ! Jeune homme aux épaules solides, va et porte tes fruits sur les terres purifiées. Laisse l'insouciance et la rancune sur le seuil de ta porte. Là-bas les routes courbées et cahotantes déambulent. Mais l'effroi et la crainte unis et passionnés te font languir.

Je te préviens, ton orgueil doit me suivre. Moi, j'obscurcis tes secrets, je conjugue l'inertie, la force de tes vingt ans ! C'est le devoir aujourd'hui maudit, le bonheur de demain ! Toutes les voix de la délivrance mystifient le Temple court des repentirs. Toutes les traces des confrères sont à oublier. Il ne reste qu'une femme sensible qui indique la route à suivre...

... Sueurs qui transpirent déjà par mes veines ! Et meurtres de l'enfance que j'ai abandonnés ! Eterniser son malheur est raison du pauvre ! La magnifique satisfaction de l'enjeu ! Ho ! L'immense succès que le temps saura apprécier !

Les lourdes terres s'impatientent. Il faut aller.

Mais je vois trembler les chairs, et les ordres se vautrer dans la couardise. L'esprit fort se meut avec l'effroi de la bête traquée, cette bête qui geint sous les coups de la mort, et ces douleurs lascives se lamentent sous sa peau ! Puis ce sont les cicatrices éternelles de l'animal qui a trop vécu, trop souffert aussi !

Tu proposes l'horreur, tu fais briller les feux de la jouissance comme un mal utile. La venimeuse vérité enfouie sous les ors et les semailles, n'éveillera que des feuilles épineuses, qu'un cancer de haine dans des déchirements horribles.

La misère frappe mes voûtes nocturnes. Elle me prévient, bienveillante, des dramatiques peines à venir. De ses dents aiguisées, le sang coule sur ses plaies purulentes. Tu arraches l'abandon d'une vie de reconnaissance formulant l'amour de soi-même.

C'est encore la brûlure d'un esprit purifié ! Le combat éternel contre soi, contre les autres aussi !

... "Le fruit qui savamment a mûri, n'est point cueilli ? Doit-il pourrir dans la terre déjà grasse, dans la terre si féconde ? C'était un jus fraîchi pour les haleines assoiffées»...

Ta vorace solitude grossit dans les bras d'un égoïste. L'aigreur se transforme en haine et maudit toutes les facilités acquises par l'ordre des destinées, - des forces présentes en ton esprit !

Que ton souffle enterré s'émeuve de chocs funèbres ! Ô justice de demain ! Et cette inexpérience, ce départ trop rapide seraient-ils les raisons des lugubres échecs ? Les précipitations d'une jeunesse impétueuse seraient-elles les principes de ces constantes erreurs ?

La faiblesse te condamne, et tu revêts l'habit du mensonge pour douter. L'agacement servile et les plaintes sont les douleurs acides exprimant ton insatisfaction. Désordres d'une cervelle qui succombe à la tentation de l'estime ! Tes plaintes seront-elles entendues ?

Les libertés dans les saines consciences, les mères pour ces veillées douloureuses - pour l'élévation ! Ô ces lignes fulgurantes, envolées comme des cris de jeunesse !

Ont-ils tué l'or d'une alchimie verbale ? Les puissants instincts ne parlent plus. Ils tombent dans les feux de l'absence. Il reste un vide immense où même les interrogations ne résonnent plus.

La faute est en moi-même. La voix était ailleurs. Les silences prouvent que je me suis trompé. En dilapidant la source de l'espoir, tu as voulu vivre une aventure impossible. Ta faiblesse véritable, c'était la vanité dans un travail bâclé. La passive insouciance est ta plainte fatale.

Mais ce renoncement pour ces erreurs pénibles, doit-il faire oublier les instants de bonheur et les grandeurs d'une rébellion enfantine ?

Le mélange de ton âme qui succombe à l'estime, toutes tes pensées étranges, tu te dois de les contenir. L'agacement participe aux douleurs, irritations de l'esprit mécontent.

Dans ces veillées pourtant, l'élévation de l'âme assurait la jouissance à la libre conscience. Ces pensées fulgurantes planaient sur des plaies luxuriantes.

Et ces combats, c'étaient des victoires contre soi-même, contre le néant aussi. La joie portait les couleurs vertes d'un devenir heureux. Les formes et les éclairs s'accouplaient pour les délices du

lendemain.

L'invention était stérile sans rejet, sans le "beau". Le pur effet de l'inconscient ! Torche sans flamme, folie sans délire ! Un regard glacé sur la vive adolescence qui riait de son propre étonnement. Que ma disgrâce demeure comme je n'ai pas observé ni la rigueur ni la science pour une cause à présent perdue ! Une voie nouvelle est déjà indiquée. Une station pour l'avenir des symphonies tourmentées, la prostitution sous mille chaleurs, une expérience...

Le Prince

A la croisée de ses ordres, un grand prince nu de coeur et d'esprit. Les obstinations insignifiantes se considèrent modérées, presque désuètes. Elles rassemblent parfois toutes les espérances des joies nouvelles. Enfin, il l'a cru longtemps. Les aigreurs étaient acheminées alors que des êtres dansaient, énervaient, excédaient ses parodies. La conséquence fut une gerbe de doutes et de nonchalance vis-à-vis de soi-même et des autres aussi. Les cérémonies ajournées, un appel fut lancé mais personne ne l'entendit. La voix portait peu. Pour des silences, il aurait donné son âme.

Les drames engendrèrent d'autres malformations, mais son agilité se jouait encore de ses prochains malheurs. Les sourires élastiques cachaient l'adversité et le goût du combat. De miteuses convalescences après des journées terribles passées dans la privation de l'amour, puis la haine réapparaissait plus digne encore comme une femme victorieuse. On cassa ses membres pour l'empêcher d'agir. Vite, ils furent remplacés par des béquilles circulaires. L'homme avançait malade. Il était la risée de ses contemporains. Après ses médiocres sorties, le Prince décida de s'enfuir dans son palais unique. Il prévoyait des fêtes, et voulut que sa suite pensât autrement. Il insista, mais quoi ?

Il se vit châtier par son opposition. Les journées

s'égrenaient, et l'animosité réapparaissait. C'était un grand vide comme après une orgie. La solitude s'amplifiait, et l'espoir s'oubliait.

Chassé par ses amis, il ne voyait qu'une issue. La mort me sauvera, pensait-il. La mort seule peut soulager un grand malade à survivre. Il s'essaya au suicide mais trop pleutre peut-être, se résolut à haïr. Les nouveautés, les incursions dans un idéal auraient dû transformer ses fugitives clameurs. Mes ministres sont coupables. Il les tua. Il en appela d'autres.

Après quelques journées de règne heureux, il les accusa de mentir et de jouir de ses facultés. Par droit princier, ils furent pendus. De crainte de voir sa vie en danger, plus personne n'osa le conseiller. Il vit à présent maître de son royaume, de lui-même et règne enfermé dans son pays.

L'éruption ainsi métamorphosée

L'éruption ainsi métamorphosée libère ses fruits. Les feux règnent sous les clartés blanchâtres, et de larges fumées roulent sur des cieux neigeux. Plus loin, les chocs des tonnerres, l'éclair et sa foudre tombent sur des laves encore incandescentes. Les traînées sanglantes, troupeau incessant, mordent la terre lavée, et brûlent l'herbe tannée.

Elle gonfle les volcans de braises, épuise les soufres qu'elle respire. Elle remplit les tranchées et les gorges luxuriantes. Elle monte sur des sommets avec des chaînes d'esclaves et des bruits immortels : vengeances de Dieu, drames humains et pleurs dévastateurs dans nos pensées divines !

Les torrents de chaleur frôlent les bouches. L'impénétrable venin circule dans les ombres finies. Lorsque les mensonges éclatent, les airs soulevés et les bourrasques de mots répercutent toutes ces frayeurs.

Ils sont tortures inspirées par les folies bestiales. Ils sont détours de la tendresse bavée. Dans les sourires immondes, les craintes déracinent les semblants d'amour proposés. Les corps explosent malgré eux sous les durcissements autres. Les tempêtes, les sermons meurent tout à coup !

Seras-tu encore possédé de tentations vulgaires ?
Donneras-tu l'espoir aux mains interdites ? Et ton coeur, dans sa nuit,
tremblera-t-il pour le joug de l'insouciance prononcée ?

Ces mortels aveux

Ces mortels aveux illuminent les places disponibles. Jamais fusion d'espoir n'a imposé au peuple si grande soumission. Il va et tombe perdu sous les sermons et les grandeurs de l'enjeu. Les forces bougent. Viennent les terres possédées par l'ancestrale puissance. Les Dieux, les armes à la main reculent sous les expressions de terreur et de mutineries encore. D'autres soifs usent l'âme des premiers conscrits, et des cadavres s'amoncellent sur les mares de sang éclaté. Ta vie explose par les bouches des femmes et de l'enfance, et ta chair se meurt pour la justice des saintes pensées.

L'éternelle bataille à l'assaut du changement promis martèle les souffles d'invincibles prisons. Baignées dans la honte, c'étaient des tortures sous des ciels rougis d'atrocités, mais ta famille entière périra pour l'Empire du peuple. Les bagnards mutilés jugeront tes venins de mensonge, et la vengeance criera sa faim.

Sous la guerre, l'échange grandit le travail gagné, les feux de joie des victoires et des révoltes. Les permissions de luxes enfin réparties et la noire marée coulent à grands flots. Les ors dilapidés dans les festins des bonheurs uniront les familles des martyrs qui danseront aux heures de liberté.

Le combat aujourd'hui continue. Seul demain sera pour la paix. L'oeil du sacrifié s'arrache dans des kermesses de massacre, des flammes brûlent les corps déchiquetés, et les chiens se partagent les lambeaux des membres sanglants.

Des brigades sous des garnisons étranges attaquent d'autres milices et les neutralisent de façon diverse. L'anarchie règne dans les camps des vainqueurs. Lui, insoucieux de sa force, tue encore et fait briller l'armement dans les soleils de l'enfer. Il respire la haine et charge ses poumons du mal qui l'entoure.

Obéira-t-il aux ordres lancés, ou par la révolution permanente persécutera-t-il les opposants dans leur crainte ? Lui, soldat se fera-t-il barbare pour ranimer la haine des siècles de tyrannie ? Seront-ce des lynchages, des viols et des sangs parricides excitant la terreur ? Ou des conquêtes de sagesse dans la foi religieuse ? Les pouvoirs capitulent, les voix de l'amour se perdent dans les nuées de chantage, et l'esprit poussé par les hurlements de foule, possédé dans l'horreur de ses blessures, se bat encore !

Le vieillard dans toute sa sérénité juge l'instant sacré. La déchéance recouvre le droit divin à la masse. Son abcès de tendresse maintiendra-t-il la croyance à la tête d'une nation furieuse ? La reconnaissance d'un Dieu figé fera-t-elle cesser le bruit des canons sous les menaces de l'amour ? Les appels multipliés sont oubliés. La ténacité et l'emportement succèdent aux fois du vénéré.

Déchirures maudites du peuple asservi, frayeurs pour une destinée étrange, les raisons immaculées de crimes et de boues ne s'écroulent jamais sous les torches vives de la foi.

Encore des haines mêlées

Encore des haines mêlées à la saveur âcre du temps, et les portes de l'exploit coulissent. Le fruit est desséché sous le poids des bravoures et des insouciances. Discussion. Des pierres et des races nourrissent l'épiderme des chaleurs. Tu dois entamer les viriles concessions, tu peux blanchir les grises incertitudes des lendemains.

Le soir, les latrines puantes de ta vie s'amoncellent. Chaos humides, chocs incessants comme des butées d'eau irradiant leur soleil. Ou soif de la cour et des murs ? Etc... L'origine des enfers, des cuves et des laits ? Des éclaircies sous les lanternes de ta propre abnégation. Un nuage d'étincelles sur de sales lignes décousues.

Toutes les étapes

Toutes les étapes d'une sinueuse vie passée à jouir de l'inconnu, du mystère, à faire trembler le doute sous les vibrations de ma loi, d'un souffle magique ou démoniaque s'éloignent à jamais.

Des tromperies jetées sur les flammes du sublime quand une braise ardente réchauffait l'âne apeuré. Comme des rires enfantins, comme des bonheurs faciles, de languissants plaisirs qui retenaient les horreurs d'une vie. Puis la secousse, la catastrophe unies dans un combat déloyal pour l'absolu et la vérité. Un futur transformé, détestable, reconstitué à partir de brides étincelantes venues du Néant. Des voix taciturnes qui labouraient l'oreille de mots riches et pauvres, des syllabes tordues par des relents dévastateurs. Enfin tout un peuple démoniaque, vil, insoucieux de sa force compromet une heureuse destinée !

Sera-ce la logique inépuisable de grandeur et de gloire ? Seront-ce ces accords parfaits dans le luxe et les ténèbres ? Ces ardeurs promises pour éteindre la soif excitent une mémoire perdue. Ces délicates fortunes s'élevaient déjà autrefois sur des sourires aimés et fugaces.

Vendre l'aquarelle

Vendre l'aquarelle ou léguer le testament ? Vrai, tout s'use, tu le sais très bien. Bêtement transformé en animal de cirque, le spectacle s'est menti à soi-même. Mais que fallait-il espérer ?

L'amour dans le bas-fond de la capitale, t'en souviens-tu ? Tout cela était véritablement mesquin, vil, ignoble et indécent. La petite croix lâche l'unique décision. Mais ce sont peut-être les gâchis du temps...

Autrefois les signes s'interprétaient dans la débauche et la luxure. La folie à la montée des regards pour... personne. Moi, je ris comme un perdu. Toi-même, tu voulais pleurer. Tu aurais répondu quelques mots.

C'était tout de même un fabuleux personnage. Je l'ai aimé deux années, puis il a disparu, volatilisé. Ô propre de moi-même, ô magicien !

Ainsi ai-je vu

Ainsi ai-je vu de lourds chevaux traîner de superbes cohortes de sel. C'était au sortir du rêve. Oisive, entretenue par la fatigue du matin, l'imagination jouit, reine du lieu de la chambre. Elle conduit le repos jusqu'aux portes de l'inconnu. Encore du drôle peuplé de romantisme, des croissants de bonheurs comme des étapes successives. Elle égrène sa course puisque le sommeil gagne et condamne les premières heures du levé ! Quand je distribue les rôles de chacun, par de mesquines allusions, je les sais composer l'image

sacrée et transformer à leur goût les règles de mon propre jeu.

Silence, distorsions comme des cambrures sur de planes figures, puis des mouvements cycliques dans des bourrasques d'eaux pleines : elle se plaît avec l'impossible, rit de ses nombreuses découvertes. Amie de l'absolu, du négatif, femme ou démoniaque Circé, qui est-elle ?

C'est l'éclatement

C'est l'éclatement des astéroïdes splendides ! Un duvet se repose entre les sillons de sa propre éclosion, une pluie de lumière prête à illuminer le sol sablonneux ! Cependant que les bruits incertains couvrent le vent du grand large, une explosion infinie comparée à la durée de son temps d'existence, multiplie les risques d'échouages, et confère à l'univers en transe des complications étonnantes. En effet si l'éloignement de son négatif peut rassurer les populations littorales, une mince déchirure déclencherait la catastrophe inévitable. Dramas du peuple, inquiétudes car pollutions divines - recherche du mot magique : sécurité.

Tout t'est radieux

Tout t'est radieux même l'influence néfaste qui se perd dans les bruits et les goûts étranges. On prêche ici un regard sur la terre équivoque. Là-bas, d'autres mensonges ou déboires. Les singeries et les attaques évoluent autour d'une orange pressée. La confession sort du chaos : le signal des michelines, les Guerres de Troie magnifiquement ratées et les danses soulèvent les roches dans les airs. En fait, les rouages et les Cerbères médiocres s'engloutissent à l'abri des soleils et des urnes.

Dégage ta voix, et les assauts et les enfantillages

engendreront la parfaite harmonie.

Quand le moulage du sein illumine les musées des villes,
ton admiration grandit et quand nous transformons les patries, tu notes
le faux. Ton innocence disparaîtra sous les traits durcis de larges
envolées, et l'exil s'enivrera de saveurs.

Que tu regrettes ton compte, que tu entames les veillées,
ton bonheur régnera toujours sur ton néant.

Ils justifient vos miracles

Ils justifient vos miracles. Leur hargne terrible, c'est
l'indifférence pour une église délabrée. Comme ils proposaient des
révélations grandioses, - surtout des jardins inconnus, les mystifiés se
sont levés, ont rejeté les compassions et les drames sirupeux.
Constituant ainsi une grande famille, leurs primitives opinions ont
banni leur foi indiscutable.

Tout cela prête à rire. L'envolée stérile des
machiavéliques femmes prolongea le péché dans la croulante particule.

Le midi rassemble les hommes de la détestable
corruption, - encore des écrits souillés à la graisse du Néant. Mais ils
participent à la reconnaissance de leur bêtise et de son acte heureux.
Plus profonds que les invisibles, leurs sens jouissent de sons
angéliques comme si pour franchir les grilles et oublier les faiblesses
possédées, il fallait labourer les terres fraîches.

Ecoutez : l'ignorance méprise les investigations,
condamne les vols alors pourquoi ces défis ? Pour faire des mécontents
? Je redresse les beautés du passé et les masses de l'automne. Je
respecte le désespoir. Moi, je rejette ce qui est insignifiant. Inquiétez-
vous des autres ?

C'est le tremplin

C'est le tremplin pour la folie des eaux. Un énorme décor planté entre les barrières horizontales vole jusqu'à l'extrême de sa circonférence. L'observateur attentif apercevra derrière la masse des cascades ronflantes, un cavalier picard de noir vêtu.

On pourrait confondre la couleur de son costume avec les rochers du paysage. Mais ce qui étonne ou mystifie l'oeil du spectateur, ce sont ces gargouilles posées à même le sol, immortelles dans leurs béatitudes, remplies d'horreurs et d'abandons. L'eau de la rivière transformée en cauchemar se jette dans la bouche des images. Homme pieux, les faisceaux de l'arc-en-ciel te font succomber. Un venin coule, encore la représentation symbolique du vide. L'erreur s'explique par le dégoût, le départ etc...

Toutes les succions fébriles accaparent l'air de nos pensées magnanimes, ce qu'il faudrait, ce serait une sorte de transe crucifiée dans l'exactitude pour que le décor eût un semblant d'humanité. Mais tes joues se creusent, ton coeur bat, alors délimite ton champ visuel avec tes sens.

Tu profanes des mots

Tu profanes des mots pour d'archaïques baisers, et sur ta langue rouge, le son se mêle au goût âcre du tabac. Les mensonges se perpétuent, rêves indescritibles et lente semence de ton origine. L'écho toléré respire la haine et les drames inconnus. Vois, le mal et l'ignorance se posent encore sur ton front doré ! Pauvre femme ou piteuse enfant à la tentation légère, jamais désormais tu ne pourras comprendre.

J'ai dit l'étranger coupable du meurtre, le vent de la

violence déchargé sur des disques d'or, le drame de son époque et les maux et l'alliance perdue. J'ai dit la voix tremblante confondue dans ta misérable vie, mais tes sens t'interdisent d'écouter.

Tout t'est médiocre

Tout t'est médiocre même la consolation de l'entente douteuse. C'est un signe qui semble bizarrerie offerte aux ordres de la destinée. Une sorte de mélange de crimes et de déboires que l'accoutumance néglige savamment. Même tes frontières stériles persécutent l'enfant avorté. Quoique ta nature princière engendre le néant, tes vieilleries éclatent et vivent, éternelles de sueur. Mais toute cette mascarade se consume dans l'étrange, dans le vice, que sais-je encore !

Quand l'élément recule, c'est une glissade future pour quatre yeux ; lorsque la joie se déclenche, les marches tombent aussitôt. C'est une nature raturée. Les frissons des vins épuiseront ton maléfice.

L'espoir chavire encore

L'espoir chavire encore, et l'été plus confus dans ses masses de brouillards agonisants perce l'étrange mystère de son climat original ! Il faudrait des cyclones, des torrents de boues reflétés sur les couches des nuages pour transformer l'esprit débile de son peuple.

Seuls le joug et la force balayent l'ignorance ; seul l'être invincible médite tous les présages, roi de la fortune et de la haine pour détruire l'ordre maudit respecté depuis tant de siècles.

Le monde se veut un chef.

Carcérale tâche

Carcérale tâche par la médiévale chaîne du temps. Et les morts frappent du poing, et les dieux hurlent au réveil de la folie.

Le sang danse sur les chevaux dorés et les crinières flambent sur les routes et les chemins. Les feux arrachent les cordes de la nuit.

L'homme viole l'archaïque soleil. Tous les cadavres reposent dans des positions étranges.

Sur les lacets de la gloire, ce seront des masques mâchant les remords que tu fuyais. Des lanières de pus t'indiqueront le chemin à suivre.

Moi, je dis la haine et les supplices et les meurtres, les cris des dépravés pour des montagnes d'inconnus. Encore des écorchés pour subir les courses infinies et vicieuses.

Elles seront forces projetées contre les nacres de la justice, contre les milices du printemps. Vives, éreintées elles trembleront, et porteront les marques de leurs prostituées.

Le corps rectiligne

Le corps rectiligne dans sa position funèbre, amas de chair lassé d'un imposant sommeil, quitte le mortel grabat et lentement se lève. Et les yeux du défunt ouvrent une pupille fatiguée, et l'espoir ranimé un instant - un instant seulement - éveille en lui comme par un miracle, des jouissances nuptiales, et le corps, et le corps pleure de joie oubliée.

Des granites ont mêlé

Des granites ont mêlé leurs cheveux d'or aux neurones et dendrites du ciel. Un grand vol mourait tombant vaste oriflamme, et

les menus traitements glissèrent sous les couronnes des minuits.

Je garnissais les fontaines d'eau troublées. Enfin l'armée vieillissait ses colombes, les plaintes, ses chants nocturnes. Il regardait les grands pôles s'éteindre sous les heures de l'amour. Comme par regrets, c'étaient des pleurs sur la grande place de l'été.

Tu savais les découvertes contre les sables car un jour tu as ri pour cela. Des ondes libératrices peut-être. Surtout des cavales, des soupirs et de profonds sommeils.

Je m'élançais ou m'éloignais. Même les magnificences de la vie retournent à la sombre tendresse. Encore que parcourir ces autres champs perdus m'agace quelque peu. On perd l'âme tranquille. Il ne reste que la fortune. Le grand malaise est soulevé par ses béquilles, l'égorgeur des troupeaux dépecé pour son sang ! Tu respirez tes maladresses, mais c'était ta vie.

Tu devrais pleurer davantage et sombrer dans tes cauchemars.

Des présences

Des présences, des sorcelleries, des spasmes, des meurtres, des incubations pour l'âme. Des troupeaux sataniques qui roulent sur mes pleurs. Ô les glaires de l'inceste grimant sur les parcelles du temps ! C'est la recherche d'un absolu. De longues dérives pour les trames d'un enfer ! Moi, je pense sur des eaux.

Contre les soifs de l'hiver, de larges coulées de sang bues à la sève de l'excrément, d'éternelles plaintes subies dans les affres du pardon.

Rien ne chasse l'image pieuse par-delà les montagnes de

jouissance. C'est un rêve de pierres pour les drames chantés !

Si des cadavres se justifient, l'âme s'élève et s'abandonne ;
si le damné jouit d'une éclosion intime, un feu s'amoncelle sur les
cendres du Néant. Choisissons.

L'oracle flamboie

L'oracle flamboie cependant que l'espace prononce sa
destinée. L'heure abolie dans son antre divin disparaît dans les confins
du réel. L'explosion démoniaque se modifie par-delà l'effigie blême du
peuple grave.

Jamais, rien, toujours et encore ! Néant, chaos, force,
inertie ! Parle ami, une minute. - Impossible ! Le temps n'existe plus.

Changements de sens, de l'œuvre inouïe, paysages
provocateurs d'une ère suprême et assurance du renouveau pour ta
pensée conductrice !

Un moine

Un moine convoite toujours l'égarément de son
tabernacle, loi passée à des enchères. Les hôpitaux drainent l'odeur
fétide des lieux. La parfaite crucifixion monte, recouverte de plaies
sanglantes. Encore ton repos noyé, - là limpide lac entre deux bras de
mer. Les lames de ton sabre happent le nivellement comme des
anciennes catacombes resurgissent dans les salives boueuses, - chemin
de haine et lambeaux de peaux mortes.

Le tragique épilogue divin, versificateur des vertus, c'est

le drame fécondé dans l'esprit de conservation. Pas de doute, l'enfant que tu habites fait se coaguler l'excrément et l'urine bestiale. Il faut, Inconnu, te forger un organe d'acier constellé de marques violettes. Mais les distinctions suffisent à ton expérience. Les saillies prouvent que tu as trop espéré. Le novateur voit l'inconscient disparaître.

Contre tes mèches une propagande de faces endiablées. Toujours la chasse crasseuse dans des panses atterrées ! Les mots pincet les tonsures, et les chocs transitoires émigrent vers le joug tenace. Rien ne peindra les paroles écorchées, pas même le schisme sous les parois. Abdique à la faveur du roi, seule issue du plaisir. Tu crois à la chasse crouleuse mais ta voix échappe encore au jeu des indescriptibles.

J'ai constitué par l'image l'élément invincible de ta nature. Cueillir les soifs de la race ne correspond qu'au néant. Jet d'enfer et primauté de la gestation, un point savait se repaître de sa force instinctive. C'était l'élément machinal de l'enthousiasme. Il reste encore la faim.

Tu cherches à envahir

Tu cherches à envahir d'une folie perverse l'âme pieuse mais révoltée dans ses silences, la bonté cachée derrière l'obstacle de l'espoir. L'orgueil t'achève ! Les refus sont humiliants ! Le peuple inconscient qui te vénérât, te dénigre à présent. Homme seul, tes plaintes resplendissent à la lumière comme l'aurore après la ténébreuse nuit.

L'angoisse, la grande, explose dans les bouches d'une incompréhensible erreur. *L'erreur* ! Car ta foi prouve que tu auras toujours raison. Les éclosions de bonheur enterrent les fautes et les fatales tromperies ! Un assassinat et une stérilité parcourent les dernières lignes d'une âme digne de trouvailles. Ce sont des crachats sur une putréfaction déjà vaine !

Tu ouvres tes portes secourables pour l'impossible pardon.
Les repentirs, les torts des odieux disciples jamais ne seront exprimés.
Toujours des plaintes cavernueuses sans échos ni semblants.

Le fruit qui a mûri savamment, pourquoi n'est-il point cueilli ? Doit-il pourrir dans la terre grasse et déjà féconde ?

C'étaient le jus rafraîchi pour des haleines assoiffées... La compassion mesquine des hontes aimées...

La vorace solitude

La vorace solitude grossit dans les bras d'un égoïste malchanceux. L'aigreur se transforme en haine et maudit toutes les facilités acquises par l'ordre des destinées, - toutes les forces présentes en ton esprit.

Ce terrible souffle avec des chocs funèbres, sera-ce la puissante justice de demain ? Peut-être sont-ce l'inexpérience, le départ trop rapide qui deviennent les causes des multiples échecs ? Peut-être les précipitations d'une jeunesse tumultueuse ?

C'est la faiblesse qui te condamne, et tu revêts l'habit du mensonge pour douter.

L'agacement servile, les plaintes et les douleurs acides, le désordre d'une cervelle étroite qui succombe à la tentation de l'estime, la conscience, les libertés dans les raisons saines, les mues pour ces veillées, pour l'élévation, les fulgurantes lignes envolées comme cris de la jeunesse etc...

C'était l'invention stérile

C'était l'invention stérile. Le pur jet de l'inconscient,

torche sans flamme, folie sans délire. Un regard glacial sur la vive adolescence qui riait de son propre étonnement.

Que la disgrâce me ceigne ! Je n'ai pas observé la rigueur ni la science pour une cause à présent perdue !

Une voie nouvelle est déjà tracée. Une station pour l'avenir, des symphonies à tourmenter, la prostitution sous mille feux de chaleur, une expérience, etc...

Depuis que la petite

Depuis que la petite nous a quittés, la vie ne dépasse plus qu'un intérêt grossier, seulement utile pour les vertiges restreints de nos corps vieillissants. Les paroles se sont tues, et les actes réduits à de mécaniques opérations éternisent la monotonie du couple ; seules, les inventions ouvrent les portes du désireux sommeil qui harmonise les couleurs de l'arc-en-ciel terni, qui réconcilie les alliances automnales.

Les discordes brutalisaient les monologues que chacun débitait, accusant l'autre d'avoir commis l'impardonnable faute. Puis les silences plus impressionnants que les regards glacés noircissaient les repas dans cette existence vidée de son âme et de son sang.

Les propos équivoques, les gestes agressifs, les lamentations muettes détruisaient petit à petit l'entente étroite que nous nous efforcions de maintenir.

Tu provoquais le mensonge avec des remarques intempestives que te dictait ton esprit torturé. Ton coeur faisait battre en saccades rythmiques des flots de vengeance qui roulaient dans tes veines gonflées de haine.

La bestialité régnait déjà en toi. Tes paraboles venaient se

jeter sur ma figure jamais plus embrassée, comme un démon ayant pris corps. L'oeil autrefois pur s'appesantissait sur le physique dédaigné, parce qu'il s'endormait en oubliant, sans le moindre amour, ni le plus infime regret.

C'étaient honte et hostilité pour l'âge mûr qui trépassait dans des excès d'orgueil, qui délimitent l'engagement capital : la satisfaction de l'enfant chérie.

L'écart

"L'écart se restitue, et les longues machines de l'air plantées sur les eaux..."

Tous écoutent avides l'invention stérile, le meurtre déchiqueté dans les rouages d'une pénible vie. Inlassablement, ils le montrent d'un doigt crispé et rient, se vantant encore de leur faible existence. Tous des immortels, mais la déchéance est annoncée : demain, pendus aux mâts et aux gibets. Tel éduquait. Et des promesses pour un devenir ! L'autre bariolait de lâches pâleurs pour mordre les vices inconnus.

Ecoute le récit de la parfaite harmonie, pleutre animal bientôt défait de toutes tes langueurs et de tes facilités serviles. Tu trembleras sous les échappées et les grasses sueurs. Les mesures détestées répercutent déjà les ordres poursuivis. Et là, des fusions, des stress sous des masses de ténèbres, mais les regards durent encore.

Elevées dans les frivolités du plaisir, les femmes crient d'une voix aigre pour les engendrer et tombent. À la particule serrée, soudain elles sont amorties puis chutent dans des rebondissements impossibles. Les soldats vident les péchés des délabrés. Mais il y aura des hontes superbes pour le cheval de la postérité... *Affreux mélange !* Ils continuent.

Les déversements en longues flèches usurpent les signatures d'anciens pandores. Les races se chevauchent à la vitesse de la foudre, transforment l'ordre pestiféré en dépistages de malheur. Toutes ces bêtes se rassemblent sous les gangrènes, sous les pus ainsi fondus, mais elles pensent arriver à jouir de la passivité. En outre de larges chocs maintiennent des horreurs que leur course défectueuse adapte déjà.

Vos paroles m'invitent à la douce raison, chers pères et sur vos mains sanguinolentes, je crois respirer le parfum putréfié. La danse de la cervelle prostitue les frissons excrémentiels des tendres réparties. Les closes du bonheur m'échappent quelque peu : intimes, les convictions d'un idéal multiplient les fonctions bannies, et leurs éclats m'éloignent des fols labyrinthes. Ténébreux trésors des envolées divines. Bath ! Je ne sais plus.

Croire à toutes ces intempestives remarques, ces soleils basanés sous des glaces de cire ? Quel mensonge se cache sous la fade vérité ? Combien le doute grisâtre repose en moi ! Ces lentes traversées bordées de luxes rares, et ces êtres difformes éclatant de misères, faut-il les vénérer ou tuer leurs espoirs ? Eux, borgnes dans leur protubérance oseront-ils condamner l'âme sainte des minuits ?

Mais les dents grincent et les spectres s'enfuient.

Tu cherches à envahir

Tu cherches à envahir d'une folie perverse l'âme pieuse mais révoltée dans ses silences. L'orgueil t'achève, les refus sont humiliants. Le peuple inconscient que tu vénérais, te dénigre à présent.

Homme seul, tes plaintes resplendissent à la lumière comme l'aurore après la ténébreuse nuit. L'Angoisse, la grande, explose dans des bouches qui expriment leurs erreurs. L'Erreur ! Car ta foi prouve encore que tu as atteint les catastrophes.

La fatale tromperie enterre les éclosions de joie. Un assassinat et une stérilité parcourent des lignes dernières d'une âme digne de trouvailles : des crachats sur une puanteur déjà vaine !

Tu ouvres des portes secourables pour un pardon impossible. Les repentirs, les torts de tes odieuses disciplines jamais ne seront entendus. Que de plaintes cavernes sans échos ni semblants !

Le chant médusé

Le chant médusé s'écoute pareil aux insuffisances de la vie. Chaque fleur tombe dans des cris de gloire et de renommée. Fébrile destin qui secoue les amours et les chœurs déployés !

Nos réussites, extases de nos souffles applaudissent aux quantités négligeables, et nos souffrances exprimées grandissent dans des parchemins et des maux de détresse !

Ô tentation de l'inconnu, o les reflets de marbre ! Jets des oriflammes offerts par les puissances divines ! J'ai gravé sur la pierre de la mort deux noms réunis pour l'éternité. L'ordre de la course bannit déjà les vérités du long supplice. L'oracle se meurt. Les maigres affirmations condamnent plus encore les prisonniers du Néant.

Tu devrais maudire les damnées de l'ambition. Tu aurais dû exister, non pas te perdre dans les coulisses de l'exploit. J'évoque l'enfant, le pur diamant, l'union de deux corps. Mais tes lèvres parlent et ton coeur s'est fermé.

Il a perdu les esplanades

Il a perdu les esplanades enlacées sous les sourires de guerres et les charmes frileux. Les baisers brûlants comme des soupirs florentins liquéfient les pâles signatures d'un demain. Il avait aimé les fibres mauves ouvertes aux pétales des insouciances, et bleus les esprits respiraient lentement. Sur des bouches, l'haleine chaude avec des satins de bonheur frôlaient les tendres silences et les neiges aussi. Comme abaissées, des pentes multiformes ivres et libres, et c'étaient des duvets pour des brises raréfiées. Les pas tremblaient sur les couleurs, mais les spacieuses plaies contaient les délices de l'air. Plus loin, transposée dans des courbes, une pluie fine de battements montait vers des éclairs heureux.

Un jour la fluidité éloigna petit à petit l'étincelle verdoyante des fusions lourdes. Parfaite dans sa rondeur, elle dansait sur les fils bleutés de la vie et plongeait dans les intimités avares des silences. Contre les ailes d'or, les feuillages fondaient leurs écumes et leurs chaudes toisons. Les boutons de soie sous des sommeils de plaisirs soufflaient les hymnes de froidures. Maintenant invitée pour les plaintes et les cris de l'enfance, elle laisse un à un les étés fuir dans les chaleurs boréales.

Les filigranes et les miroirs réapparaissent trempés d'images troublées, et les frissons vieillissent les ombres de la nuit. Les jardins puis les miracles tombent et meurent sous les délectables souffles. Les fileuses consomment les grâces sublimes des instants. Dans sa blancheur, elle épuise les plaies pensantes.

Le songe s'épuise et l'espoir s'ennuie. Bouleversée, roulant parmi les meurtres de ses ombres, épousera-t-elle l'effet des voix entendues ou s'écroulera-t-elle sous le poids de ses faiblesses ? Des nombres soulèvent déjà les passives déclarations et les chants règnent

sur l'or défini.

Il s'élevait

Il s'élevait dans les douceurs immondes se rappelant à chaque instant les noirceurs d'une vie passée à vendre l'imaginable. De sa chute, puis de sa gloire s'effondrèrent les rumeurs des foules, les obéissances, les victimes et l'angoisse. C'est en gravissant l'abrupte pente du malheur que passa en son âme, comme une bouffée de braises brûlantes, l'indicible mutation de l'exploit. Jouissance du mystificateur et oracle bienveillant, personne n'eut raison de sa foi.

Les lignes médiévales

Les lignes médiévales participent à la vaine accélération de l'instant. Si le nécessaire se donne sans jouissance, l'ultime besoin est pris en considération par le testamentaire. Toutes tes raisons indiquées ne sont que des leurres. Tu dois transformer l'homme avant sa dernière déchéance. Tu t'appliques indigne que tu es, mais de tes forces naîtront les cassures et les envolées et les luxes unis.

Non. Comment expliquer au pourceau, l'indulgence, le doute ou sa propre folie ? Pourquoi clamer sa liberté humaine ? Tu la désires, Prince. Tu n'oses te prononcer.

Des balbutiements pour la classe dirigeante ou l'inquiétude taillée en parts inégales ? Moi seul dans l'incantation du soir, et quelques semences avantageuses...

La ligne droite se coupe et devient courbe. J'ai pris le grain de sable, j'en ai fait une butte de ton mensonge, j'ai recréé la vérité. Tu reprocheras toujours à la terre inculte ses faibles fruits, mais la récolte personnelle, le vœu d'abstinence ? D'ailleurs je n'ai de pardon à ne quémander à personne. Seul, intimement seul et désireux de le

rester.

Dans le dégoût

Dans le dégoût, la femme s'envole et s'enivre des fraîcheurs matinales. Les veines sont gonflées par les saveurs extrêmes et le sang bat sous la peau lisse et fatiguée. Allongée, le corps nu sous le drap de satin, la respiration est courte, saccadée par moments. Puis une longue bouffée d'air pur gonfle sa poitrine. Le sein droit découvert dévoile une pointe violacée, tendre et ferme. La main caresse un autre corps qui repose à ses côtés. Un visage lourd de rides et d'espérances oubliées. Les yeux transparents d'amertume collent un plafond grisâtre. Et la lèvre pendante encore semble boire avec avidité ses vingt ans.

L'idée cosmique

L'idée cosmique partagée entre le ciel et l'air ronfle sur les ordres suprêmes des nébuleuses. Qu'un chaos disperse les ordres, et l'électricité crisper ses lumières, ses infinis. Un dieu écoute et jouit de nos discours. Pourtant, pas un battement pas un souffle, pas un éclair. Le néant et l'homme se combattent, propriétaires des mondes et des univers. Le néant prolonge l'inquiétude. L'homme ailé d'un vent gracieux construit.

Frères de l'impossible, jouons-nous de l'inconnu et par le langage réinventons-nous le monde à notre dimension ? Je vous sais ivres de mensonges, de profondeurs nocturnes. Je sais le désespoir et la quête du négligeable. Mais pour l'amour de la beauté, pour la pure perfection d'un art oublié, combattons encore !

L'idée fuyait

L'idée fuyait sous les fumées et les masques d'orgueil. Ils

s'essayèrent à la finalité avec de nombreuses réponses. Pas un n'osa élever la voix, craignant des persécutions. Tous moururent à jeun devant le jardin des fleurs. La nouveauté effraie. Seul, le grand s'élance et découvre le royaume des délices. Lui, seul jouit de son travail et de ses inventions.

L'oracle annonçait l'heureuse réussite de l'ange. Mais les malheureux trop insoucieux de la perte de leur unité regardèrent ailleurs. Aucun ne s'aventura à le dévisager ou à le contempler. Ils tombèrent une seconde fois, non pas de faim mais de désespoir.

Les danses ronfleuses

Les danses ronfleuses filent jusqu'aux douleurs âcres des minuits. Puisque l'ivresse s'égare dans des relents d'incertitudes, entame les fortifications avec la bouche aigre. Mais les ors s'endorment sur des sourires narquois. Semblant être persécutés dans les montées des jours, ils dictent les pures haleines et les fruits perdus. Même l'échantillon irrite un sédentaire passé des flots uniques et d'horizons jaunis.

Un meurtre sur ta voix béante ? Les grêles déversées foncent la lumière spacieuse. Quant aux lignes ainsi détournées, elles lèchent les ombres obscures de ta vie.

Tout à coup des gerbes éclatantes grimpées sur des oracles de pluies et des êtres et des nombres, acides dans leur sentence, détruisent les forces souffrantes. Déjà des figures disloquées, des membres poussifs et des branchies haineuses. Là, les chiens achèvent d'autres corps. Et plus loin des squelettes se tordent sous d'atroces brûlures.

Les cyclones se meurent

Les cyclones se meurent au-delà des collines. Les grands ifs se tordent quand l'orage éclate en été. Les hommes transposent l'image et oublient le présent.

Les rayons de l'automne sont la faiblesse des heures nouvelles, et les départs accentuent les désertions promises. En éventail la femme, écrin de plaisir, indisposée à la tâche.

L'origine de son mal, c'est la bêtise qui se croit mûre. Les rouages ou les pierres hiérarchiques, chacune se voulant maître des autres ! Toi aussi, tu dois m'apprendre le génie ! Tu jettes ta connaissance pour énoncer le *mouvement cyclique*, tu craches sur les pages du livre saint, le grand œuvre de l'inconnu ! Mais tu dérites l'incohérence, machine enrayée !

Ton message est un conseil et ta voix un ordre. Je te maudis, piédestal, illustres cendres de mon destin !

Les soumissions regardées

Les soumissions regardées comme des bêtes anciennes, et ta chanson obscurcit le pavé des souffrances. Les médiocres brises de l'histoire déposées ou écartelées sous des lanternes moites. Toute la déchéance et le regret de l'âge asservi. Une maigre complainte joue des morceaux inconnus ! Comme de vieilles femmes accompagnent l'élément, un cadavre est peint sur les portes du futur. Des trahisons, des mensonges longtemps débités ! Parfois la facilité, la jouissance décousue. Un grand vide dans la petitesse des lois !

Sécurisante agonie, sont-ce des lignes sauvages, des escarpements, des musiques ? Détestable tiédeur des peines méritées, ou source multicolore parcourue d'écluses ?

Qu'est-ce à dire du grand dormir le grand dormir qui se

vend sous les échelles douteuses ? Il reste une mort digne de l'homme mûr.

Le mort séquestré

Le mort séquestré dans son caveau morbide crie l'espoir d'un maigre devenir, et frappe les parois du solide pour se révolter contre son Dieu. Peur de son néant, de l'inconnu macabre aussi. Et peur du spectre blanchi pour les siècles à venir, qui surveille son honneur comme d'autres des prisons. La femme sommeille encore possédée par Satan qui veut l'épouser, et l'enfant hurle sa crainte de se voir périr.

L'homme espère encore un pardon.

Dans l'exil

Dans l'exil du soir
Où tout repos meurtrit
La divine incantation

Dans l'exil du soir où tout repos meurtrit la divine incantation, l'oeil farouche veille et se donne à tuer.

Deux couteaux qui lacèrent les plaies, deux forces subtiles et persuasives pour la prostitution.

Les reines se prosternent jusqu'aux chutes de l'invisible, et vendent l'Empire et leur Néant !

À abattre la folie des instants, les races et les déchirures.
Quand la haine crache son feu dans les entrailles de la mort, visions

d'horreurs.

L'enivrement comme une bouffée de chaleur s'engouffre monstrueux dans les plaisirs de la chair.

Et mûrissent les stigmates, les lambeaux et les pus jaunis par d'autres haines sur d'autres terres.

Les mitrilles

Les mitrilles en saccades fuyaient sous les courants et les étincelles de feu. Les bourrasques incendiaient la nature. Les hommes perdus, hagards dans leurs nuits scrutaient encore les soleils décapités. L'étoile tremblait autour de ses eaux, et des vents dévastaient les vallons et les plaines. L'aurore se morfondait et disparaissait déjà.

La vague ronflait sa carapace d'écume, et frappait et tuait les coques sinistrées. Des rafales de boue brandissantes se jetaient invincibles contre les noirs nuages. La terre transpirait ses relents de charognes, les bêtes traquées hurlaient à la mort.

Les Dieux en proie aux plus sordides erreurs grondaient et acclamaient les ténébreux déluges, et déchargeaient encore la force démoniaque sur la terre, sur les hommes dans le ciel et les eaux.

Animaux, fleurs, arbres, femmes, enfants, fleuves, océans, plateaux et montagnes : tout périssait dans le chaos du néant.

Folies

L'éveil tortueux percute les terres pétries. On domine ses soifs et ses saveurs vers les êtres déracinés. Eux, s'entendent à merveille et contredisent l'homme artificiel. Ils participent à certaines étapes joyeuses, - là ils boivent avec démesure.

Puis j'ai vu des armes briller comme des feux de plaisirs,
et leurs mains prostituer des cadavres de chairs.

Quand cesseront les perturbations célestes et toutes les
fausses vérités, des chocs combattront encore.

Opulence

Opulence du gendre fier ! Tu profites des misogynies
perverses, et ta voix s'expulse en saccades.

Un ténébreux parcours dans les rues de la cité confond
l'égarement, et les nymphes veulent chanter.

L'enchaîné déserte le lit corrompu d'odeurs folles, et le
lever distant rassemble l'époux gras.

Des libations générales se sont vendues sous des draps
infectés, mais ton calvaire franchira la porte de l'interdit, découvrira
puis vomira l'oreiller du songe.

Le respect mercantile ? - Oublié ! Quand du jeu tonneront
les heures indues, des fonctions rares participeront à l'écart.

Ton estime

Ton estime : pluies de déroutes et maux de terre. Parvenu,
le chant produit jusqu'à se rompre dans les entrailles, - le chant
s'éloigne dans les crépitements de l'arrière-saison.

J'ai toléré l'artifice véhément. Sur un pommier volé, j'ai
arraché le fruit sec et mauvais. Sans protocole ! Pitoyable vertu pour
quelques graines à la sève vivifiante !

On se lamentait sur ton ancienneté : - climat d'incertitude et de violence. L'espoir peut-être forcera le château des pays radieux.

Têtard à la bave vulgaire

Têtard à la bave vulgaire, règne au-delà du temps de l'infortune ! Des ponctions dans la gueule de l'ivresse, des râles pour le sang noir et divin. De ta danse scabreuse, naîtra le péché.

Ta jambe vomira le sperme du mercenaire. Ta bouche sera le trou de la souffrance, et ta possession, la haine du peuple.

Croulante et châtiée sous les feux des lumières, la terre tremblera tout son glacial hiver ; la terre hurlera ses meurtres répétés, et toi tu chanteras la sombre pitié.

L'heure

L'heure ne retiendra pas les déceptions ni les termes prononcés dans les batailles magiques et charmeuses. Pourtant tes seins se gonfleront du sang pulpeux : l'enfant naîtra. Dans tes veines, la force vaincra nos absences, et ton sexe sera plaisir et joie. Par tes yeux bleus et marron, j'avais nourri l'espoir d'une vie harmonieuse.

Des effets moteurs pour courir à ta recherche, de grandes évasions ! Quelle déduction universelle ? Un départ vers un autre corps ! Les forces spirituelles aimantait nos deux âmes. J'allais mourir, c'était folie et jouissance réunies.

Ecoute le coeur maudit

Ecoute le coeur maudit et renfermé du poète inconnu qui

s'appelle Franck Lozac'h, celui qui n'a pas la rigueur pour progresser et pour vendre des phrases, l'impatient, le résigné, celui qui écrit trop vite, celui qui est incapable de se maîtriser, celui qui se gaspille à son bureau en regardant ton image, celui qui espère et attend des jours meilleurs.

Il a écrit des livres qui ne font guère succès qu'auprès des morts. Lui qui s'est lavé dans la poésie, il est refusé par tous. Va-t-il attendre encore des semaines, ces heures d'insuffisance noyé dans la fumée ? Ses défauts sont innombrables. Il ne sait pas même construire un texte. Des suites illogiques, et des fautes ! Des fautes ! ...

Il aimerait tant la rigueur des bons poètes. Plein de fougue et de sentiments, mais si faible écrivain. Sans accent, point de rythme, sans choix de verbes, point de phrases. Il jette un coup d'oeil sur le morceau d'hier. La même tristesse, le même dégoût. Comment aller vendre ces feuilles rachitiques à Paris ? Voilà qu'il n'est plus ni sincère ni objectif avec soi-même.

Que compte-t-il prouver au juste ? Un traîne-misère, cet invendu, passif, à l'écriture féminine. La maigre obole ! Un vrai poète, pauvre comme les autres, seul contre les autres. Il n'a jamais eu de succès ni de très grandes joies. Qui voudrait l'éditer ?

Je n'ai rien à gagner. J'ai passé quelques instants avec toi à te parler de mes ennuis. Pardonne-moi toutes mes faiblesses ! Je n'ai plus l'esprit à inventer quoi que ce soit.

J'attends peut-être que le petit jour termine ma page. Le temps me condamnera-t-il à m'assassiner ?

Ces heures tendues ont fait exploser le poème proche de la source d'espoir. Je rattrape les actes nerveux. C'est angoissant ce profond silence quand on est seul. Je transpire de bonnes pages parfois.

Un sentiment indigne m'envahit. Quel luxe lorsque l'on vous écoute par une grande nuit !

À l'aube des grands avenir

À l'aube des grands avenir, trois chemins dans six mois. Des espaces, des terres abruptes, des montagnes sous des soleils d'hiver.

À l'aube de la première chance, les dents ciselées des humains, les méchancetés faciles, et la vie pour le terrible combat.

L'argile glisse entre les doigts comme si une force la poussait à s'échapper. Sois douce vie qui m'a fait l'amour ! ... Avortée cette jeunesse qui fut hors de moi, qui est donnée aux autres. Achevée, et mes pas me portent vers d'autres lieux.

À construire l'Edifice, puisque Edifice il y a. Un soleil éclipsé à présent. Perce ou sois. Les dix-neuf ans dans une âme, dix-neuf ans à traîner mes abrutissements.

Pour mon futur, d'autres buts. Les grandes personnes à toucher. Hommes, poètes, renversements de pensées.

Avec foi, car elle existe vulgaire et basse : représentants, menteurs d'une stratégie coupable, heureux détracteurs qui jouissez du convié. Misérables exhibitions du matin jusqu'au soir. Mines pantelantes, inconcevable entourage, ce sont eux qui m'empêchent de dormir !

Des lendemains déjà élus. Un chemin. Le choix m'est interdit. Le nom de ma femme aussi m'est connu.

Un don, un poète, toujours prêt à déranger les manières de penser des autres.

Tout me porte à partir. Pas un voyage, ni même une aventure. Un présent à vivre uniquement. Je partirai pour aller trop loin. Je marche. J'attends le résultat.

Théâtre d'enfance

À l'endroit du décor, on aperçoit les séculaires peintures tombées dans l'oubli. Derrière les machinistes, se dressent les instruments utilisés au théâtre. Côté cour, des acteurs entrent en scène. Des échelles, des cloches, objets hétéroclites de toute époque, - des bureaux Louis XV, des consoles, des commodes et des lustres. Quelques gens s'activent, s'énerve la Pavlova, la Grande Etoile.

La scène étroite, recouverte de planches de bois et le rideau vert, motifs - sirènes languissantes énormes, fleurs rouges, lacs dans le fond couleur pastel etc...

La fosse invisible sauf des loges latérales ornées de fauteuils rouges, de moquettes rouges aussi. Tout est correct. Au plafond des lustres somptueux accrochent le regard parfois.

Celles qui placent : de grandes corbeilles en osier, ceintures autour des reins. Femmes vêtues de noir, faméliques, sorte de gagne-petit, une torche à la main.

À l'entracte, des parfums et des robes somptueuses. Des femmes grandes, élégantes, dédaigneuses presque.

Les loges - si je me souviens bien - sur trois étages. Des glaces placées tout autour de la loge. Des sièges médiocres, - de simples chaises. Des ampoules autour des glaces.

Des costumes - partout des costumes. Elles se déshabillent, ces actrices de troisième ordre. La troupe rit. L'une d'elle, Bernadette fait le pitre. Moi, enfant je regarde un peu gêné les femmes se déshabiller.

Poudre de riz, rouge à lèvres, éclats de rire, *théâtre*.

Sans famille

Sans famille, il est permis de rêver. Sans femme, sans enfant, l'unité de soi-même est grande. Le retour à la vie libre des attachements et des seuls ennuis. Mesure-t-on les plaisirs retrouvés ?

"J'aime, dit-elle. Si le respect est un droit que la fortune me soit donnée".

Faible femme, que veut-elle dire ? Illusions des mots, incompréhension absolue ! Mon corps déchiré s'éloigne de la naïve, et l'inconstante perdue ne me parle plus.

Présent dans ses états d'âme, je divaguais aussi, perdant ma vigueur et mes longues nuits. Moi, amoureux, je cherchais l'accord de mes chairs, mais mon esprit s'enfuyait ailleurs.

L'esprit allait vers d'autres lieux. Sa demeure était mienne pour quelques jours. Je revins dans la chambre sans autre choix que de voir de nouvelles femmes s'offrir à moi.

Par-delà

Par-delà toutes ces forces qui usent ta vigueur divine, par-delà le harcèlement continué qu'il te faut subir, c'est l'esprit de la soumission que tu es prêt à accepter.

Tu jouis de ces mensonges comme une femme complaisante baignée dans de monstrueuses orgies. Tes revendications ne sont que de pleutres facilités. Car tu touches d'un doigt mesquin les saveurs déployées, les suavités fulgurantes. Tu aimes à entendre ces agaceries bizarres qui frappent ton âme révoltée.

Ces horizons s'illuminent tout à coup avec des torches vivantes enflammant l'intérieur de ton esprit possédé et visqueux. Tu vis dans l'horreur de la déformation. Tu acceptes cette soif de vengeance dont la seule utilité est de te nuire. Après la contemplation unique des règnes putrides, tu te plais à jouir des luttes excessives

indignes de ton affreuse loi.

À la limite

À la limite, les faux remplissent aisément les pages de poésie. Le travail est un jeu que je ne maîtrise pas, un pur état de conscience ou de simple écriture... Croyons au talent. Le comique est que chacun se croit doté d'une dose importante de cette essence.

Mais quelles en sont ses véritables manifestations ? Est-il possible qu'un écrivain de vingt ans en soit fourni et qu'il reste inconnu de ses contemporains ? Se peut-il qu'un chef-d'oeuvre se cache dans le mystère ? En vérité toutes les pièces sont lues par des lecteurs avertis. Un chef-d'oeuvre serait-il refusé par un comité de lecture ?

Fragment

Je ne puis que constater les avantages des poètes et des écrivains de vingt ans : j'écris mal. Vite !

Sentiment d'inutilité qui m'habite sitôt l'acte achevé. Penser tout le long du discours, est-ce la consigne à respecter ? Je me plains, direz-vous, d'une constante et misérable jeunesse à vivre dans l'ignorance et dans la solitude ?

Le temps consacré à l'étude est néant, comme la méthode de travail est perte. Je tâtonne cherchant des réponses dans des bouquins signés d'anciens incapables, livres de rien. Les maîtres, eux, ont caché le savoir dans des poèmes et des textes divers.

Je n'en finirai pas

Je n'en finirai pas de sitôt les devoirs à accomplir, non que je puisse les faire sans quelque chance, mais mon enthousiasme m'a

vaincu, a ébranlé mes derniers espoirs.

Depuis longtemps, je me jurais d'achever le peu qui avait été écrit jusqu'alors. Mais déçu par mes découvertes, j'ai décidé de m'en tenir à quelques pages, - les moins décevantes. Il ne me reste de la production de l'année qu'une poignée de feuilles jugées convenables.

Le contrôle que je me promettais d'observer n'a été qu'ébauché. Primesautier, j'en suis encore à me désespérer de ma faible écriture.

Depuis dix mois, j'ai gâché mon inspiration ignorant les règles élémentaires de la poésie. Dès lors je tache par l'étude à les découvrir.

Mais la poésie est un art difficile, et dénouer des fils invisibles est chose délicate. Je m'y suis essayé tant bien que mal.

Je veux me délivrer de cette jeunesse insouciante, sans connaissances littéraires qui se repose ou se complaît de légères satisfactions.

Et pour te démontrer

Et pour te démontrer que le Néant existe, ne change pas. S'il te faut croire qu'il résistera, couvre d'un air d'orgueil ce que tu comprendras, remets sur table ta naissance, de la main, afin d'y déposer l'or écouté. Car véritable dépotoir, c'est ton choix qui en dit seul l'exploit. Mais laisse-moi y voir le profil du navire ou l'accord d'y vivre. Effet de conjuguer, je m'accompagne dans un excès de doute au rythme lent. Tempête ! Les vagues d'analogies avancent, compas détraqué, plutôt que de pousser vers la Grande Ile.

L'année est proche qu'il ne travaille au poème, et du doute

glacé qu'il ne remplace à peine le pur-sang, des feuilles tachées. Pondération à ce qui est dit, il mérite un deuil et nécessite de valeureux soleils dont l'origine explose pour le sentiment de rêve. A l'encontre de cette vie et ne rougissant pas, sont-ce les chimies et les décors de la prison ? Les fumées, les acides ont usé les angoisses. Ni roi ni avocat n'ont gagné la place qu'ils méritaient, si ce ne sont l'été encore et la voix même !

Vagabond qui recule, pourquoi nier l'oubli que s'arrachait l'or de la tempête ? Quoique derrière tes soucis noirs, l'expertise contredise la profonde chute, tu fais éclater les nullités alors que rien ne se vend ! Tu t'emprisonnes, et rarement tu confies la lecture de la page à autrui comme le doute t'envahit.

Si bravement hébété, un héritage renversait le corps, purs l'entreprise seraient et le coeur aussi. Sans patience, la ténacité, nulle part ne nous conduit. Le plaisir dont tu t'es gavé te vante, et tu découvres que perdre connaissance est peine longue.

Mais déguerpis ! Ton sac ! Car tu cours après l'envie de te contrôler, Narcisse ! Et du vin pour l'épouser avant la nuit.

Ce n'est plus une idée simple

Ce n'est plus une idée simple et compréhensive en peu de temps qui est ainsi exprimée, mais les caractères même de la pensée qui sont explorés avec toute l'attention nécessaire. À moins qu'il faille envisager l'analyse avec plus de discernement, avec une rigueur incisive et efficace telle que personne encore n'avait osé s'y astreindre.

Pourquoi s'essayer à trouver des arguments, des preuves alors que le bon sens que chacun possède suffit à démontrer le contraire ?

Certains savent que nos vues ont fui ce mélange trouble. Pourtant plusieurs chemins s'offraient à nous. Deux pouvaient être empruntés. Ils semblaient aisément praticables. L'un indique l'impuissance et le retour prononcé sur soi-même avec une jouissance ressentie dans la vie du malade. L'autre est plus dangereux, il est le sceau de la vie fatidique. On ne peut y échapper. C'est une issue dernière comparable à une porte ouverte sur le néant. Chaque étape étant identique, il est impossible de la dissocier de la précédente. Une sorte de mort qui serait le point idéal de stabilité comme un neutre, équilibre parfait.

C'est la chance révélatrice des destinées qui fit échouer l'expérience de l'emprisonnement. Une force magnétique, elle conditionne les pensées, les change et les fait resurgir déformées comme par envoûtement. Tout l'esprit se voudrait autre, car il est conscient de sa perte : c'est un venin qui se diffuse en nous, une araignée qui enveloppe sa proie.

La conscience éclaire le possédé pour lui donner la raison de résister, mais comment lutter contre son destin ? On aimerait à comparer le destin à une machine infernale lancée que le conducteur serait incapable d'arrêter, à une espèce d'énorme bête besogneuse qui avancerait gueule écrasée, les pas alourdis par l'empreinte du temps.

La foi est l'unique guide puisque le Saint Livre détient la clé de la Vérité. Seul, l'apport divin peut lever les voiles, lui seul a prouvé l'Annonciation. Lui seul te sauvera des misères et des embûches de ta détestable vie.

Mais le rire divin éclate à mes oreilles, et fait trembler mon être, comme pour se moquer avec ironie de mon piteux effort.

Il te faudra cette semaine

Il te faudra cette semaine vieillir les fruits exaltants et longtemps descendre les montagnes de rêves. Ils symbolisent déchets et crasses, putréfactions horribles, odeurs insoutenables que toi seul hélas ! tu oseras humer. Dans le désespoir de la solitude, les sens malgré un dégoût répugnant cherchent un bonheur vain, une délivrance et un air pur regretté. Ces roulis de peines dès que la ligne de l'esprit sera irradiée blesseront, déchireront un corps déjà noir de pus.

Images captivantes que la misère développe à une cadence effrénée avec l'horreur que cela inspire. L'une d'entre elles assassine les pages blondes qui vivent dans l'attente d'un lendemain. Elle détruit l'espoir, cette unique contemplation que tu t'essaies à conserver en toi. Je la sais brûler les taches d'or épousées dans les ténèbres de son néant. Je la sais flamber les feuillets superbes dont l'existence est déjà compromise.

L'autre comme attelé par quatre chevaux dévale les

sommets et les pentes de l'infortune avec l'agilité divine. Elle, parée de somptueux bijoux avance majestueuse tenant dans sa main droite les rênes de la postérité. Les coursiers bavent de l'écume par les naseaux, se cambrent et crachent des flammes qui vont se perdre dans l'infini. Elle seule sait les maîtriser.

Elle est ce corps svelte aux proportions harmonieuses, ce sourire éclatant qui lui donne la dignité de la femme forte de son avenir.

Ce sont du moins ces parties qui se chevauchent, qui se succèdent avec une vitesse, avec une rapidité incroyables. Elles glacent les intestins qui éclatent sous l'action du froid, qui explosent sous les regards vainqueurs de la femme.

Mais libéré ou prisonnier, sous le joug de l'incorrupible confusion, les sinuosités m'envahissent. Les éléments même de la déperdition s'acharnent sur les sueurs de l'insomnie. Des tremblements puis des bontés, des drames puis des voluptés et des raffinements luttent dans un tumulte de vice et de luxure.

Engagement de deux colosses gigantesques qui s'écrasent et se relèvent, qui sont tonnerre et foudre, immortels et invincibles. Des sentences pour ces démons, de phénoménales vengeances pour retrouver la quiétude et la paix désirées.

Impitoyables ennemis et pourtant en harmonie avec moi-même. Mon âme crée les combats, les charniers et les artifices. Elle engendre des nuées de cauchemars, elle enveloppe d'étoffes gonflantes les cataclysmes subis, les catastrophes vénérées.

J'aime à comparer cette fresque étrange avec l'épique marasme qui détruit tout sur son passage, qui multiplie les dangers d'une vie vouée à l'étrange et au mystère.

Quand s'éteignent lentement les lumières vacillantes des chandeliers d'argent, les chambres consomment encore les dernières lueurs qui s'enfuient : or, palme et plaisirs ! Tout s'entrelace dans des coffrets immondes, tout respire les parfums discrets que juxtaposent dans de phosphorescentes fêtes des fantômes exhibés. Depuis que la porte laisse échapper les envolées divines par des trous béants, ils mystifient la raison pure et contribuent à haïr les actes sauvages.

Par manque de logique déterminante, hagards et bornés, leurs mouvements irréfléchis restreignent les essais. Ils avortent les fruits dans des solutions troubles et inexplicables. Le poids des fatigues retarde un exode désiré puisqu'ils font courber les protestations avec des fouets excrémentiels. Je m'explique : hier, les pensées, les réactions se rejoignaient par essence inconnue mais révélée. Des complexités poreuses montaient irréfutables sur des magmas de terres travaillées. On voyait s'élever les pulsions, il en résultait cette appréciation mouvante et incertaine.

A présent les conditions diffèrent. Je malaxe des rejets, et les substances inondent de caractères blanchâtres des œuvres indéfinissables...

Un non-sens toujours, car s'accouplent des mots incapables d'exprimer une opération logique. Ils sont des groupements subtils de malfaçon, incohérents et pourtant harmonieux. Ils déterminent le doute absolu que chacun doit posséder en soi. C'est l'incertitude pour le monde incompréhensible. C'est convaincre l'homme de son impuissance à se diriger soi-même.

Rien que des planifications et des regards braqués sur l'histoire ! Des illusions avec des instruments d'aucune efficacité. Vous brandissez des rapports, des analyses structurées, des conclusions et des bilans sur le devenir humain. Vos complexes machines sont vos

cervelles grises qui restituent des amalgames approximatifs. Des millions de données pour d'insignifiants résultats ! Vous en êtes encore à la sorcellerie scientifique, vous plaisez à programmer des banalités, des débilités de rêves enfantins.

De là, vos ressources se désagrègent, vos profondes expériences n'accaparent que des vents incertains. Quand bien même de minuscules vérités s'offriraient aux interprétations diverses, jamais vous n'obtiendrez la juste appréciation recherchée.

Je suis la pensée qui exprime les intolérables mensonges que personne n'avait osé dépister, la splendide tricherie que vous n'observerez que chez les autres, qui se cache en vous-même malgré votre bonne volonté et vos apparences trompeuses.

Vous vous propagez croyant manier avec habileté un appareil sans âme, un bourreau sans sentiments, une sorte de divine force que vous contemplez comme l'irréfutable Messie.

Hommes de science, vous n'idolâtrez qu'une mémoire, que des fonctions irréfléchies. Vous vous plongez dans l'univers du chiffre sans espoir de conquêtes sur le mouvement des destinées et de ses révolutions.

À part l'explication cosmique

À part l'explication cosmique, son poète reste un incompris. Sa plume enchante les symphonies. L'effort de minuit entreprend de faire le point sur le Beau. Il repart sans musique en vrai poète. Il se replie dans son corps vers d'autres noctambules.

Vibrant de ses cordes vocales mais écouté dans ses solitudes. Bras tendu aux portes des caves. À toucher de la main les sources de la jeunesse.

Sonde-t-il les dégagements des eaux baignées dans la tourmente ? Le vol des airs suspendus à l'aile noire ? Terre plate recouverte de laves refroidies. Des flammes semblaient descendre...
Volcan !

Ce temps n'a de durée que pour le jeune homme. Fini son amalgame de chances, il rentre dans son Néant. Fleurs odorantes, pétales chagrinés où vont les feuilles qui volent ? Dans l'espace soulevé et tendu de son génie. Mais à choisir qu'il m'aurait plu de boire la mare sous les vents endiablés ! Couché sur les terres, de manger de cette boue comme un soleil, d'y lire les vols pour tout un mois, puis de chanter les rêves, sueurs des lits, baignés aux cris des fois anciennes.

Des espoirs vagabonds ruisselaient dans des libertés. Un vin de couleur remplaçait les jeux. Animalier, ce tour de force me prit aux poignets. Grâce aux vieux on prêche pour se bagarrer à la surprise des sales découvertes.

Et le coeur lutte contre les yeux, contre les sons qui roulent pupilles et corps dans leur immensité chaotique. Il faut équilibrer les battements du bonheur. Si un vent soufflant vient à mourir entre deux focs, comment son bonheur sera-t-il certain ?

Un dernier regard vers les astres aimés. Quelle réponse me témoignera plaisirs ou danses ? Hélas, mon nom est piqué sur la page blanche.

Il y avait un lieu

Il y avait un lieu où le monde se pensait. Chacun, seul

était un fragment de tous. La tête inclinée, le visage enfoui dans ses deux mains, il pensait. Il n'attendait pas de réponses des autres. Sa mémoire après maintes opérations savantes se transformait. Il devenait, je devrais dire, il grandissait. L'esprit ainsi neuf, l'esprit multipliait les raisonnements. Je suis devenu longtemps après les anciens une force saine.

Silence approfondi sans la parole humaine. Se sont fondus, se sont confondus les préceptes, idées et syntaxes. A l'origine des pensées sereines nageaient dans un tourment un feu. C'était une autre idée pleine de confusion marquée d'abandons douteux.

Il y avait ce lieu où je me lisais. Fort de ma jeunesse, je buvais chaque parole. Il y avait la femme que j'inventais. La femme droite unie à sa danse, elle était perdue. Ni lieu ni secte ne la concevaient. Elle se mourait. On remplaça la femme par des poupées. Elles nous firent l'amour.

Dans les copies, je voulus du neuf. Je remarquais mes non-sens, et j'insistais. En fait mes raisons me déplurent. Je m'accaparis... Je me plus à jouer avec le vent. Je devins libre et solitaire. Les forces m'accompagnent encore. Mais je jouis de mon esprit volontaire.

Il y eut un lieu où les hommes se haïssaient. Je partis serein et transformé, libéré mais sans copies. On remercia le travail.

Sans paradis, quel ange nous porterait ? Sans prison quel homme de peine nous garderait ?

Il y avait une voix, mais je ne la chercherai plus.

Toutes brutales

Toutes brutales. A marquer d'une croix blanche les fantômes, mais sans gloire où vont-elles ? La figure se défait dans les armatures, et ma transe si jamais possession est désuète me prolonge sous les tractations d'hier. Encore que le sobre nécessaire admette les déchirements. Quoi ! Reconnais que mes émissions me font participer... Faibles voix ! Des chutes précoces m'éloignent de ma large entreprise.

Erreurs baignées de haines trompeuses et de suffocations. Leur laideur crache des pulsions comme des spectres à demi dévorés par la faim.

Mais toute la gloire éclate, renvoie les déchets sous des coupes de cuivre. Moi, je dors enfermé dans ma demeure. Ha ! Toutes mes souches commencent à encombrer les tableaux que l'on a répertoriés là-bas.

Non, je ne leur en voudrais pas pour leur infecte soumission, mais leur facile case, prodigieuse construction hâtive, me foudroie la cervelle.

Dominer tous les membres, les gloussements et les frontispices. Incroyable ! Ils viennent.

Mélodie vicieuse et superbe qui s'envolait à la minute furieuse. Boire une tombe et un office d'ancienne guerre. Les forts en gueule ont chuté impassibles derrière les verres de la beuverie. Mais calmant leur souffrance, un sang neuf visite petit à petit les gloires passées.

Divagations ! Mais la vie encourage les hommes à devenir d'autres hommes. Moi gentil et possédant la carcasse de ma nuit, je m'épuise déjà. Un mauvais toucher gâche l'étude lourde de préceptes fabuleux.

Se riant de la bavure passée, mortes ou sanglantes que revivent les traces admises des sots ! C'est la liberté qui vole, et qui repoussée entre les quarts sort ivre. L'amour croule sous l'armature du soldat. Je fais glisser les remerciements des casernes diurnes. Le coup droit passe et mutile les présomptions auxquelles j'étais soumis.

Un regard chu de tempêtes psalmodie les divergences qui ont bu les arêtes de la cité. Action typique de la déchéance certaine amarrée près des nouvelles voilures.

Passé l'ordre fin. Des transactions se meurent jusqu'à la dernière. Ralentissements des fortes chaleurs et les duvets des purpurines viennent se coucher au premier contact des joies passées. Tout vol réside dans l'acte anodin.

Lèvres sonores

Lèvres sonores indistinctes en leur lit, car plaisant je divague sans m'élire parmi la faune ivre des humains. Tentations ! Et mordre l'air fluide des sauvages esclaves. Encore qui mince je touche du doigt les millions, et je m'escrime dans un balancement facile ! Ô j'aime ces mystères...

Vois si je domine les traces dernières, et non je suis jeune ! Recopie l'acte passable. Mon heure s'éloigne de mes déchets... Lignes abondantes qu'un tel éclair les fonde loin de la chasteté. Je me nuis, impuissant de mes vils secours... Non, je me veux sous le grand jour, fruit sec niant mes découvertes exquises.

Quel poème gît pauvre ou las, ou danse presque beau ?

Avoir de mes chances ! Graisse pâle de mon insomnie, et les dieux fiers de ma trahison écoutent encore... Vite, ta place se perd et des élans me consomment en ma diversité. Erreur ! Car le moindre exploit embrasse mes douleurs d'enfance. Ô calme trahison toute fécondée d'orgueil ! Miroite esprit désuni dans les profondeurs impies des anciennes horreurs !

C'est mon chant, ô ma puanteur de femme qui plonge aux derniers frissons. Et qui croira en l'influence stérile puisque je change les fumées de mes paroles en élixirs grandis ? Je vole à l'espoir incertain sa quantité de merveilleux. Qui dans la transe entendra les secondes désarmées se morfondre sous mes soupirs exaltants ? L'Etre poursuivi pleure.

Un champ visuel

Un champ visuel limité que des murs blancs barricadent, et le poète assoiffé de mystères attend impassible et résigné sa mort. Il pensait à une intelligence supérieure digne de sa forte condition. IL n'eut que rires et ricanements, et murmures aussi. Neuf mois se déroulèrent ainsi dans la bêtise et dans des brouillards de bruits.

Etroitement invisibles ces forces ne sont que le jouet de ma propre imagination, - à mes dépens. Je ne faisais pas courir la page sous des abords douteux, je ne faisais pas voler des ailes frottées à l'air de la nuit.

Des brumes lourdes et des ténèbres de pus noyaient des femmes et des êtres ensanglantés. A peine éclatés, à peine démis ces tares, ces déchets humains venaient se frotter sur ma personne.

Putréfactions horribles, débris de chair ! Là des visages teigneux prétendaient s'imbiber de gloire. Marche sur ton corps car il est pourriture encore !

Et de tes os, le cliquetis infernal résonnera jusqu'à mes oreilles - j'en jouirai cyniquement. Des traces de feu par des chaleurs terribles venaient sous ta peau se greffer. Danse et tourbillons d'horreur et vices pour tes soirées impures !

Ho ! Les yeux arrachés jetés dans des fioles d'acides ! Multiplication vaine des chimériques ampleurs. Ho ! Le mal grandi à la malédiction hasardeuse !

Plaies, plaies de l'occultisme orageux qu'un seul vent venait ravager ! Les exploits douteux et les minces lignes des douleurs. Carnages de l'estime puissamment offerts aux vents des sulfures.

Eternel affamé des calamités grises, tu vas crever dans des syllabes de pus, et ta crasse se colle encore à toi.

Je me suis perforé les intestins à parler ainsi, mais j'ai réussi à haïr tout ce qui était en toi, à rejeter toutes les impuretés que contenait ton âme. Maintenant enfin je revis. Car la folie perverse qui habitait l'homme pieux s'est volatilisée comme un rêve hors de moi.

Abominablement, des tombeaux, des catafalques où gisent des squelettes détraqués - et des caveaux ouverts à la puanteur et aux vices des humains. Alors un grand trou où je glisserai mes derniers feuillets en guise de Testament d'horreur.

Oeuvre raisonnable

Oeuvre raisonnable aux penchants mystiques qui brille

d'une lueur spéciale, j'écrirai artificielle. L'homme a voulu conquérir son âme. Recherches, méandres, labyrinthes : l'œuvre est incompréhensible, inaccessible au critique pauvre que je suis. L'auteur espérait qu'on lui dirait ce qu'il avait voulu dire. Comme son œuvre est insensée, indéfinissable, personne n'y a rien entendu. Il est des hommes qui s'enorgueillissent de posséder le génie, celui-ci n'est qu'un vulgaire mystificateur.

Je déconseillerai au lecteur d'acheter ce livre. Il regretterait la centaine de francs du volume. Certains livres sont à oublier. Ils ne méritent même pas la publicité accordée.

À notre époque, il n'est rien de plus facile que d'être publié. Hélas, c'est encore le public qui achète les pourritures cachées dans les fruits. L'ignorant ne se fie qu'à l'emballage.

Monsieur Breste

Les mutilations de l'esprit, les effets cyniques tolérés dans les bouches d'autrui, les agacements continuels, les emportements d'une foule excessive, tout le déchaînement de l'extérieur, tous les conflits intérieurs de l'âme multipliaient les opérations et invitaient l'esprit plus qu'à se contredire, à se nier. Sa mémoire s'emplissait de son vide. Il touchait le Néant. Je devrais dire son Néant.

Les savantes expériences dont il se croyait le Maître l'intriguaient au plus haut point. Par une somme d'intuitions, il s'essayait à dégager l'utile de l'inutile, à refuser le hasard, à saisir ou à comprendre toutes les sensations dont vibrerait son corps.

Son étrange et constante recherche de soi-même faisait de lui un splendide narcissisme. Détruire tout ce qui l'entourait : ville, architectures, culture, genre humain, voilà à quoi il passait sa vie !

Il vivait dans une complète solitude voulue et désirée. Le seul ami avec lequel il tolérait échanger des paroles ou des réflexions était son âme. Un étrange rite en suivait. Il se plaçait devant un miroir et attendait de son interlocuteur des réponses.

C'est à la lumière de ce genre d'anecdotes de la vie de Monsieur Breste qu'un jugement sobre rend compte de son comportement.

Les lignes de pus

Les lignes de pus ont traversé mon âme. Si près de l'inconnu, mon esprit tu divagues. Les sources d'agressivité, de bruit sont tes faiblesses. Il te suffit de crier, de rire et tout revient dans l'ordre. Tu te croyais au calme et le tapage renaît.

Qu'importe l'esprit lavé, tu es prêt à subir ces bruits insupportables. Ô ma pensée sauvage, tu redeviens paisible. Comme après l'ouragan, le silence revit.

Tapage, sévices, les morts me frappent. Et je crie, et je pleure. L'envie de détruire s'empare de moi. Je deviens sanguinaire, je sais le meurtre derrière mes deux poings.

Tout est conçu pour tuer ma liberté, pour me soumettre à agir contre moi-même.

Je sais que ces écrits sont affreux, mais est-ce une raison pour me faire subir les plus grands maux ? Pourquoi la perte de l'intimité et du silence ?

J'avoue les heures

J'avoue les heures ont perturbé mon âme. Des séquelles ont endolori mes bras. Dans mes chemises, des souffles divins sont passés. Et des sources de bontés coulèrent largement pour l'histoire et le renouveau.

Dans les silences jamais éteints, de Grandes Ames neuves ont lavé mes espoirs. Rien que des Ames figuratives, insignifiantes.

Un jour plus riche, j'ai joint des libérations vaines à des possibilités rarissimes. Mes douleurs vives retracèrent les chemins de la débauche.

Les touches exigeantes

Les touches exigeantes et les essais déplorables montent à l'assaut des quarts de feuillets et assaillent comme des essaims bourdonnants les bouquins à réaliser. Nuances subtiles qui ne tirent sur aucun sens. Exploit transitoire sans gloire ni plaisir.

Aucun effet de tête. Je n'imagine pas. Le jour ne descend pas. La nuit, ouverte aux esprits malins, monotone et indifférente assiste au spectacle. Les tentatives rares sont soumises à l'échec. Des marées de bavures tachent d'ennui les pages blanches. Rien à l'équivoque. Ici point de doute. On n'observe aucune loi, aucune règle. Si la censure existe, elle est l'œuvre de redoutables critiques.

Je me prends par la main. Je suis tributaire d'atroces travaux. À l'origine, le constat d'une inspiration franche. Elle devint déroutante.

Les feuilles s'accumulent et ne sont jamais relues. La vitesse me condamne à d'affreux accidents. La montée vers Paris, j'en ris avec d'affreux rictus. Je dois me donner des coups. À préciser à

quel endroit est la correction à infliger.

Faut-il cesser d'écrire ? Faut-il se punir jusqu'à l'obtention de bons résultats ? La hargne ou la douceur ? Comment se contrôler ? Ma jeunesse est vive. L'acte bref est propre à la jeunesse. Faut-il s'accepter, se tolérer ? Encore une utopie construite sur de l'insignifiant ! Comment pousser des mots quand les fragments viennent en bloc et m'obligent à les inscrire ?

La transformation

La transformation a été, certes, très spéciale. Elle s'est fait ressentir sur les poésies et sur certaines pièces d'hier. Les signes qui prédisposaient à ce changement étaient de ceux qui annoncent le divin :

Rires et pleurs mêlés dans des soirées de solitude ! Les sentiments d'un pitre ou d'un poète ! Enfin, j'ai tiré une mauvaise mine subissant la musique qui m'empêchait de m'exprimer.

À la vérité, j'ai travaillé avec des gestes précis. Mais la raison me donna l'envie de faire l'amour. C'était agaçant. Tous mes ennemis regardaient la scène. C'était bête et drôle. Je vivais dans le rêve ivre de découvertes et de recherches que je ne poursuivais pas.

Enferme-les dans ton bouquin

Enferme-les dans ton bouquin ces idées neuves en gardant l'histoire des amants de la poésie qui ont fauté.

Maintenant, le collage à la main, tu es tout seul. Tu remplis tes actes, être primaire qui a conçu la pensée sublime et

définitive de tes aveux.

Un problème nous entraîne à partager cette inspiration. Les animaux discutent de danse, de mystères, d'hallucinations, de netteté, de prodiges, tu sors et tu contournes ton existence.

Les extravagances de l'esprit

Les extravagances de l'esprit, les grands maux de l'âme tourmentent la vie de l'écrivain : Il se nie. Il n'existe pas. La profusion des douleurs, l'éternel, le bruit constant : Il n'existe pas. Les jours brûlent, il inscrit leurs dates. Hier est déjà oublié, car aujourd'hui est plus présent encore. J'obtiens le Néant sous le soleil de l'avenir. Les morts ont tué ma jeunesse. Les mois disparaissent : Il n'existe pas. Les conditions de vie sont inhumaines. Un refus constant à la culture, à l'écriture, à la lecture. Une gêne perpétuelle - des coups certains. Je n'ai pas de défense. C'est la soumission. Je subis les forces. Je suis contraint à subir leur présence. L'espoir, c'est leur départ. Ou, non - c'est la cohabitation féconde et intelligente. La fin d'un baignoire ou d'une prison. Les oreilles libérées, cette putain de vie redeviendrait humaine.

J'arriverai à exprimer les déficiences

J'arriverai à exprimer les déficiences, les mutilations grotesques, les insouciances de l'esprit... Ceci sera la preuve de ma foi. Malveillantes, cupides... Les explications ne manquent pas. J'inventerai des axiomes, je dégagerai l'essence pure et sans le savoir je redécouvrirai les pastels cachés.

Dans la mesure où l'heure me garde, je me tais. Les cycles d'espoir sont à peine achevés, et c'est la grande course vers les paradis divers, ce sont des lances, des déboires, et au-delà de l'ordre instauré,

des mesures et des grâces atténuées.

Il suffit de s'habiller à la parfaite étoile, de revêtir les draps soyeux et de gagner la respectabilité. Ma suite tient dans les découvertes. Ce sont des taches vulgaires, mais je me défends de les anticiper.

À l'origine, un simple canevas

À l'origine, un simple canevas, une mince imitation des nobles dirigeants. Mais les temps vont changer. À moi de récolter les fruits de l'espoir. Je ne parle pas de réussite, - les années sont à faire.

S'il y a quelque chose d'agaçant, c'est ce bruit répété et éternel, ce sommeil lourd, plein de confusion et de bêtise, ce refus de soi-même, cette lourdeur d'esprit qui ne disparaîtront jamais.

Ignorer la culture, refuser cette chance d'exister, et vivre bourgeoisement dans un intérieur modeste, mais avec du feu, avec le ventre rempli de victuailles. Le temps est mon ami.

J'ai rêvé d'intelligences

J'ai rêvé d'intelligences dignes de mes douleurs et de mes capacités. Point d'intelligence. Rien que des hommes gris, maîtres de l'absolu, indisponibles à toute cause suprême. J'ai élevé des autels aux mémorables survivants. Ma poésie est faite de morts.

Dans une grande ville où je passais pour oublier mes haines et mes révoltes, j'ai rencontré des tourbillons d'aigreurs, et je me suis jeté à leurs pieds. J'ai banni mes puissances. Je me suis faisandé dans la persécution. Les novices m'ont joué un bon tour. Je retournerai dans cette ville par souci de préserver mes silences.

Repose-toi

Repose-toi de tes efforts ! Mais je n'ai pas travaillé ! Le raisonnement en plus, et la lenteur dans le jeu. Quand apprendrai-je les règles ? Quelle souffrance acide ! Les silences de l'âme. Trop près de la nuit. À la recherche de nouvelles femmes. La littérature inconnue, les indisciplines.

Vers les orgasmes déchirants. Je me souviens des vagabondages, des folies, des déserts et des nuits froides. Cajolantes vies d'artistes ! Coup-de-poing sur les lieux de l'inspiration ! Ô travail si fécond, et stérile !

Peut-être sentirai-je ton âme

Peut-être sentirai-je ton âme voltiger autour de moi, Grand Maître ? Mais pour toute réponse, je n'ai que des silences et un regard amusé sur la feuille de papier. Une ombre parcourait la chambre. Le seul encouragement était sa présence.

Peut-être que le jeune poète trébuchant sur les mots t'amusera encore ? Ho ! Combien de maladresses et d'ignorance dans ce fol esprit ! Quoi de plus sévère et de plus inquiétant que l'ombre discrète d'un grand homme dans sa chambre ! Aucun espoir d'une aide quelconque, on regardera, on jugera, cela et rien de plus.

On dit que les forces supérieures

On dit que les forces supérieures gravitent autour de nous, mais qu'elles sont invisibles. Je les ai vues et les ai étonnées avec mon savoir. Je les ai reçues dans un délire de suffrages, et mes tornades ont

fait rire les meilleurs.

J'aurais voulu m'engager - pauvre fou ! Mes symphonies déplaisaient à certains. Je n'insistais pas, conscient des erreurs d'autrui.

Un arrivage, une procession sans clown, - dans cette chambre appauvrie. Une sorte de Versailles empaillée. Des nuits impossibles mêlées à de piètres tourments. Une faiblesse certaine.

Tout cela existait gravement. J'ai jeté les pierres et le feu aux yeux des survivants. Je me suis débattu sans lumière, - la lumière était en moi. On s'est payé d'atroces laideurs, et des méchancetés stupides. On pensera à de la prose, à un jeu d'écriture. Ma morale est sauvée.

Les perfections admises

Les perfections admises par un groupe timoré. J'ai vaincu à l'étoile filante les derniers cris de mes terreurs.

Mes participations vaines, mes larges continuités dans le temps firent de moi-même un esprit grandissant dans une âme pleine. Je devrais dire, *fécondée*. Les critères de sortie, les pâles atténuations exemptes de génie mais bavant des règles monotones me condamnèrent à des virées pleines d'élan.

Je ne récoltais aucun fruit. Rien que des clivages d'estime et des pulsions immortelles.

Je ne peux inquiéter les autres sur ma valeur réelle, mais je sais qui je suis. À l'heure des fulgurantes réussites, je renaissais sous des limogeages et des couvertures burlesques. Peu s'en fallut que je m'extirpasse pour de bon ! Les couleurs de mes poèmes, les airs de

mes voies ont un côté vieillot, bonne France, sans risque, une sorte de bourgeoisie détestable, mais j'en suis fier.

Les mœurs de l'esprit

Les mœurs de l'esprit avec les autres appels : Dessins, images sous des ombres de sommeil, mémoire de l'analogie.

Les fils de l'araignée sont invisibles à la lumière. Hélas, mes souvenirs - jeux de l'enfance, proviennent d'une rare mémoire.

C'est le matin. On chante aussi dans ma tête. L'enfant rougissant illumine le bras.

Dans l'embarras et la somnolence des moments retenus : Supports de l'âme, je comprends tout.

Libertinage de tous les accords sans liens. Les femmes, les filles échappent aux questions. Provenance ? Aucune ? Donc des inventions.

Des nuées nées de rien, d'un inconnu.

L'enfant prodigue

L'enfant prodigue de ses savantes sueurs féconde d'une langue obtuse avec du raisin noir le rectangle immortel.

De la chaleur avortée naîtra le poème fluide à l'inverse de sa race. Sur ses lignes catastrophiques, le chemin du retour. Il eut préféré emprunter celui de l'exil. Avec des danses stupides, il se lie aux contorsions macabres.

Les contemporains crachent sur les routes. Révoltante cité au Nord où l'on a que faire de lui ! Etant trop cher, j'éjacule sur les arcs et sur les corps des fleuves qui roulent dans des regards de boue et de déchets. Proche des fortifications sereines, j'invente la passe de quatre.

Mes qualités s'attachent sans pont à la liberté des plus forts. Nonobstant ces délices, je nage dans des lieux putrides.

La musique et les heures

La musique et les heures d'impatience m'enivrent de douleurs délicieuses.

Le Guignol présent à mes côtés assourdit d'explications grotesques mes tympanes fatigués.

Le rire effréné gigote chaud ou tiède dans les frissons d'octobre. Rien à la demande. Ici on considère on conserve, on se confesse. Triple malheur si la lecture est haute. On bouillira, on se tordra de douleurs. Quelle pédagogie digne des jésuites du début du vingtième siècle ! Rien à l'intelligence ! Une confrérie bête et heureuse de l'être. La raison du plus mort est toujours la terreur.

Le bourgeois révolté dans sa demeure pense. Paysage de transparence. La transparence est vide de sens.

Le même hiver

Le même hiver, les étés ternes et les neiges assoiffées. Elles sont convaincantes, les mères et les pucelles accrochées au lit de la déportation. Les cheveux tondues, elles anticipent tous nos actes.

Quand valsent les douleurs, quand les yeux se mouillent d'images voilées, un grand vent parfois fait escale dans les pays pluvieux.

Les grandeurs approximatives et les champs d'amour-propre conduisent inexorablement vers les capitales d'inquiétude.

Chassons le mal qui rôde dans les profondeurs impures de l'âme. Allons, certes, avec le doute à nos côtés. Que faut-il viser ? L'excrémentielle boue d'esprits perdus dans la fange ou dans la pureté ?

Chaude tension

Chaude tension. Rude hiver. J'ai colorié les femmes. Les missives ont semblé grossières près des litanies courantes. Dans un jardin, j'ai possédé un lion. Aurais-je la force de me soumettre à cette épreuve ? Dans les dégagements baveux, j'ai réglé les vengeances et j'ai méprisé tout un ciel.

La valeur actuelle consistant à se battre à chaque malheur, je détiens le laid royaume des guenilles, des fermentations et des bribes. Un hurra consécutif aux sommes d'instincts gravés en nous. Tous les six mois, on obtient des dimensions dignes d'un ange.

Je lave les causeries de péchés véniels. Je reçois le bonheur. J'ai des crises de rire superbes, seul dans l'Europe des mioches et des catins. Quand l'odeur est insoutenable, je place mes deux poings dans mes poches, et je me jette dans ces confidences.

L'estimation a noirci mes délires. Les cliques bestiales sont enfoncées avec des pieux de feu.

J'ai découvert les pyramides

J'ai découvert les pyramides, j'ai compris les inscriptions. Les scriptes se sont libérés de l'emprise vieille de trente siècles. J'ai ciselé les pierres roses, j'ai délié tout le vocable des ancêtres. Ils parlent. La bouche est pleine de vérités. En descendant le Nil, les descriptions des royaumes étaient enfouies. Les enfants ont favorisé mes récoltes. Les maigres années ont ébranlé mes constructions sommaires. Les décadences sommeillaient dans des tombes. Des sépulcres renfermaient les secrets.

Ô la chambre royale où je fus momifié !

L'homme a gardé ses secrets

L'homme a gardé ses secrets sur la joue de ses complices. Il pleut des cordes d'amour-propre pour les cheveux en brosse du martyr. Il ausculte sa demeure entourée d'esprits neufs, d'une conformité démoniaque : c'est le vice, c'est le mal qui peuvent s'emparer de chacun d'entre nous.

Mais un destin plus terrible exploite les pauvres lueurs qui vacillent malades. Il faudrait des nuits de labeur et des heures d'infortune pour obtenir ce résultat.

Déplorables regards et contestations vaines : tout est fait pour jouir du Mal. Les vilains et les ternes ont façonné l'étoile du transfert. On ne regarde pas les chemins de la destinée.

Mais je m'amuse de ces considérations tourmentées. Ce ne sont que des intérêts insolites.

La neuve effervescence

La neuve effervescence meuble les fantastiques parchemins examinés à la loupe par les prétentieux pontifes. Ils n'y connaissent rien.

Tous à la farandole. On se range lorsqu'il passe ; Les nouveautés se gaspillent sous des soutanes, dans des bahuts derrière des lustres etc... On chauffe la liberté de Louis XIV. Rires et sottises.

Les pertitions, les vagues d'amour-propre circulent et se brisent. On se confesse sans rien se dévoiler. Label des insoumis. Vitesse des jours dérivés dans des caves terreuses et dans les obligations stériles.

J'ai amarré des ancres à mes proues de navire. Le vent ronflait autour du mât. Culottes à la place du drapeau. Signes extérieurs. Le hasard disparaissait. Les positions virevoltèrent. J'atteignis les échecs comme d'autres moururent de faim.

Les marques d'indigences, les cachotteries perverses, les culots de mes sœurs, O les estampes sacrées des maîtres anciens ! Sous les contours gracieux, les races obliques. Les façades, l'aisance, la montée des heures et les traînées dispersées dans les sillages d'étoffes.

Me suis-je fait comprendre ? Un tantinet d'esquisses pour ces malheureux avec des cornets de points d'interrogations de chaque côté des oreilles.

L'escorte composée

L'escorte composée d'anciens lettrés s'achemine jusqu'à l'épuisement du dernier. Personne ne suit. Les routes ne mènent nulle part. Aucune trace pour la reconnaissance.

Dans le parcours régulier et monotone du temps, l'optimisme a failli changer le destin des survivants. Les indications, mais non pas ces poteaux électrifiés, arrêtent les pèlerins dans leur quête hallucinante.

La campagne est bordée de ruisseaux qui se jetteront dans les rivières en aval, qui iront grossir d'autres fleuves. Les glaciers sont les pères qui ont engendré. Le torrent est l'enfant aux couleurs vives, et le ruisseau coule dans les prés, prolonge sa courbe. Le courant est contrôlé. Il ne reculera pas, il se jettera dans le fleuve, demain, plus tard.

Les lettres mortes

Les lettres mortes remplissent les bureaux. La cheminée tire ; le grand feu illumine la pièce mal éclairée. Que l'on jette les papiers et les poèmes dans le brasier !

Les substances bues ; vacillent les cancers, les gangrènes et les flots putrides. Hors de ma maison ! La porcherie n'en a que faire ! La toile pend, c'est ma raison, accrochée aux entraves du monde.

Les minutes glissent mollement en accords parfaits avec la sérénité du temps. Et le temps demeure imperturbable et sage. Continue le tic-tac de l'heure responsable de l'ennui.

Il pleut très fort

Il pleut très fort dans mes oreilles, et le vent ne souffle plus.

Le brouillard et la neige, je m'en souviens déjà.

Prodiges de tapages et de cacophonies, les chers illettrés ont puisé dans leur panoplie de grimaces, les malheurs à me faire.

Encouragements à la bêtise, à l'ignorance, à la stupidité, à tous les fléaux de la jeunesse.

Discours, mensonges, petites idées et réflexions dans des cervelles étroites : mes morts parlent et se jouent de moi. Ma divinité explose.

Cependant que l'oubli

Cependant que l'oubli hante sous les rayons, et qu'une pluie passive s'agrippe aux carreaux glacés ; alors que tout, - infortune de mes jours - pâlit stérile dans ma demeure, je déchire avec l'implacable douleur les méandres ternes de l'âme tourmentée.

Et la vieille horloge gravite à quatre heures. Le carillon s'épuise en langueur monotone, et mon registre est vain.

Le bout de mèche de bougie s'efforce de survivre, et lèche l'ivoire et les dentelles des rideaux. Le front rougi de pâleurs incandescentes, j'entoure les plis du visage de ronds de fumée immobiles et lents.

Une nuit, j'ai entendu

Une nuit, j'ai entendu frémir dans les branchages le vent sinistre et froid de l'inquiétude. Il parcourait les chemins creux de la raison. L'hiver lugubre tremblait comme un malade, s'impatientait comme un convalescent.

Une gerbe immense annonçait la malédiction et des flammes fluorescentes jaillissaient éveillant des lumières blêmes tandis que des cendres rougeoyaient déjà sous les halos.

C'était la première décision. Ho ! Je me suis plu à bannir les maîtres, imitant leurs paroles sèches. J'étais prêt à leur accorder de vagues concessions pour me faciliter un détachement, pour m'éloigner de leurs études despotiques. Enfin, j'arrivai !

Un phallus de cristal

Un phallus de cristal incrusté de pierreries, d'émeraudes et de saphirs, avachi et mou sur un coussin de velours avec des garnitures d'or.

Je m'imagine et m'appartiens. Au point le plus haut de m'appartenir une vision terrestre de beauté transparente m'apparaît, une femme vêtue d'un voile léger, bercée par un vent flotte devant mes yeux et sa chevelure noire baigne et tournoie autour de son corps. Ses pieds recouverts d'une robe limpide sont soulevés au-dessus du sol. Elle tend ses deux mains vers moi, s'approche lentement et son corps glisse. Son regard me fixe, elle m'invite à me lever et à la rejoindre.

Sur le point de la rejoindre alors si près que je m'enivrais

de son parfum, si près que ses doigts tendus touchaient les miens, elle disparut comme une bonne fée inaccessible aux simples mortels que nous sommes.

Un phallus de cristal incrusté de pierreries et d'émeraudes et de saphirs, raide et tendu sur un coussin de velours avec des garnitures d'or.

Les fêtes multicolores

Les fêtes multicolores, les farces monotones ont taché mon coeur de souffrances anciennes. Les actes insensés, les querelles ignobles ont ravagé ma mémoire si peu féconde.

Facteurs déplorables, noces appelées d'or. Les mères harcelaient, calfeutraient les laconiques couleurs. De ma haine étroite, les tracas pendaient aux lueurs des soleils ternes, hélas ! Des arrivages latents nourrissaient mes journées de pâles dissertations. Maladifs, les vagabonds dansaient sur des scènes sans obstacle réel. Le vice a fertilisé les vieilles querelles de mes pères. Le souci stationnait à la hauteur des terres implacables. J'inspectais les reflets à la loupe que rendaient les gouttes d'eau près de ma demeure.

Ô chien ! J'insistais ! Des terreurs et des loups poussaient des cris étranges. Dans ma frayeur favorisée par l'ennui, j'ai vu les images féconder mes divines humeurs.

L'or

L'or sur des paupières repose près des yeux amoureux. Il dormirait des anges berçant ta chevelure noire. Sur le lit défait, le corps

langoureux sourit, amas de chair lassée, confusion de membres affaiblis.

Des lits de roses

Des lits de roses ; que des pétales nacrés meurent indolemment d'une ivresse de larmes et de baisers aussi ! Les lunes vertes regardent attristées les têtes des bouquets larmoyer leurs pâles sueurs. Par la fenêtre battante, un combat de séraphins vaincus des douleurs passées.

Avec un bruissement d'aile

Avec un bruissement d'aile qui voltige dans le clair matin des dieux, les manteaux des roses à peine éveillées sommeillent dans les brumes et les brouillards encore. Dentelles frêles piquetées de mousserons et de gouttes de pluie dans le pré qui dort. Les anges étalent leurs robes de soie, recouvrent d'un mouchoir neigeux les tiges vertes ; Et le corps de la vallée s'embaume, la bouche de la vallée respire les airs purifiés.

Naissance d'un monde derrière le lac.

Un été charmant

Un été charmant élevé par des astres alignés négligemment sous les courses des ciels pousse les obscurités et les lumières.

Les chaleurs libèrent les arbres joufflus, les fleurs rouges et roses, les lacs et les mignonnes au cul bien rebondi.

Le cheval passe dans le purin. La selle du paysan est arc-boutée sur sa monture. Harmonie du fourgon. Le chien dérape sur une flaque de boue.

Les libations

Les libations dans les lieux purifiés, les porteurs et les esclaves presque nus sèchent avec des serviettes la reine et ses suivantes.

C'est une large étendue d'eau calme et fraîche protégée par des herbes et la faune alentour. C'est un bassin qui reçoit ses eaux d'une source lointaine.

Tout semblerait y dormir. Seuls les rires des jeunes filles troublent le silence automnal.

Voici l'hiver venu

Voici l'hiver venu. Un dieu se lève et embrasse les charmes immortels de la séduction.

C'étaient des vendanges et des labours, ce seront des saisons où seul je porterai les brumes et les fleurs, où seul j'irai danser par les sous-bois.

Je réchaufferai la terre et la lisière. Et ma poitrine se gonflera de souffles rares, d'airs purifiés, de campagnes fumantes.

Les larmes toute blanches

Les larmes toute blanches illuminent les visages des femmes de vingt ans. Elles tournoient nullement d'habits flous, jamais vêtues.

Selon le mode draconien longtemps en vigueur avec les guerres de l'époque, les Parisiens, apprécient les chutes de col, les marches classiques et tordues, et les "dandinements" de la hanche.

Il y a les grandes villes

Il y a les grandes villes, les fortifications blanches, ensembles tolérés par les préfectures. Sur les pelouses humides, les libations riches du printemps. Près des forums, les garnements scandent des jurons dans les cœurs de la cité.

L'adversité a des pesants d'horloge. On cueillerait sur les terres dénudées des slogans et des graffitis jetés dans la souffrance.

J'habite le Nord. Hameau de passions, de jeunes couples tendus vers l'avenir. L'unique droit - c'est un devoir - est de maintenir l'ordre entre deux haies de glaïeuls. Gardiens d'immeubles en bleu de travail récoltent les amendes et rattrapent les enfants chahutant.

Je me lave dans les nuées et les départs vers de nouvelles classes. Participer aux actions de la masse. Déjà l'horreur des groupes, des colleurs d'affiches, des revendeurs de prospectus.

Je foudroie les dernières taches de pluie. Ma survivance est prochaine. Je contourne les jardins adroitement découpés.

J'avance très vite dans le coeur administratif. Ici, on a implanté un centre. C'était un terrain vague. Il y a des clôtures et des

barbelés.

Je respire les fumées dégagées des cheminées et des échappements des voitures. Les conducteurs sont au nombre de trois. J'ouvre la porte à un passager plaqué à l'arrière de son véhicule. Plus loin, je tire les volets d'une fenêtre, et j'observe la cloison d'en face. Tout à l'ordinaire : les niches se superposent sur des niches.

L'estimation des murs est facile. On a planté trois clous dans le plancher. Le reste est affaire de justice. On laissera la carte accrochée aux murs de la chambre d'enfant.

Les ordures contaminent toutes les odeurs du quartier. Les boîtes aux lettres se détériorent. Les vagabonds les arrachent dans leur course.

On embrasse le jeu avec des ballons amassés dans des cours ; On nettoiera les cages et les vélos plus tard. On s'accompagne dans les champs car le sérieux est bien loin. À notre portée, des mottes de terre déchargées pour de prochains ensembles. Les filles, si je me souviens bien, sont au nombre de quatre. Toutes nues et embrassées dans les recoins. On leur plaît. On a frappé dans des garages et tordu tous les stores des particuliers. L'instant est au mélodrame. On demande vengeance, et l'on devra payer.

Des cirques sur le terrain vague. Peu d'affaires à espérer. Les jetons sont distribués aux porteurs d'eau. Il faut se lever de bonne heure. L'opportunité aide. Encore des heurts et des chocs, des carambolages dans des voitures contrôlées cette fois.

Le monde se démêle dans l'eau. Voilà que l'on a regagné le centre de la ville. Des baignades forcées sous le contrôle d'un maître nageur. Dix leçons. À tuer, l'homme idiot. Une connaissance de ma famille. Une erreur de plus.

Les sorties sont pauvres. Quelques mers en été. De monotones discussions dont j'ignore le sens. Déjà je regrette le bruit et les tons élevés du père.

C'est la musique ardente pour les poltrons que nous sommes. J'ai perdu toutes mes forces dans des travaux stupides et imposés. Je suis devenu clown dans un cirque en tournée. J'ai joué la grande parade, et je suis tombé dans l'adolescence sans marcher convenablement.

Des enfants

Des enfants écartelés. Des labyrinthes étroits perdent leurs âmes. J'ai roulé avec une femme qui m'arrachant les cheveux tomba quatre fois dans l'extase du gouffre. Et je me suis enfui avec elle.

Douleurs excrémentielles ! J'ai senti le vide peser autour de mes hanches, et malade j'ai recroquevillé mes jambes sous mon ventre. J'ai flambé, Valérie. Je retournerai à la vive clarté pensante. Tous mes chagrins, je veux les noyer cependant que le mal s'arc-boute et me pénètre encore.

Je l'avoue

Je l'avoue, les heures ont travaillé mon âme. Modestement, j'ai eu envie de vaincre, et de victoires en triomphes, de toujours dresser l'étendard de mes dire. Les paroles ont acclamé mes silences, et les drapeaux portés avec orgueil dans un monumental brasier s'enflammèrent, magnifiques !

Je l'avoue, les heures ont perturbé mon âme. Des

séquelles ont endolori mes bras. Dans mes chemises, des souffles divins sont passés. Des sources de bontés coulèrent largement pour l'histoire et le renouveau.

Sous les silences jamais éteints, de grandes âmes neuves ont lavé mes espoirs : des âmes figuratives, insignifiantes.

Un jour plus riche, j'ai joint des libations vaines à fleur de peau. Mes douleurs vives retracèrent les chemins de la débauche.

Il y a

Il y a la femme qui danse, qui rit, qui pleure. Il y a un contrôle débile qui ne m'appartient pas.

Ceci sera ma peine et mon tourment, même si je jouis de mes aptitudes. Il y a la reine, belle et jeune - la femme. Je la sais déjà. Elle est mon délice et ma destinée.

Il y a un fou, un prince ou un roi qui, fort de ses crises de rire, fait exploser le génie.

Au lieu-dit de l'espoir

Au lieu-dit de l'espoir, une femme se présenta nue à mes yeux. Avec des coups de poing terribles, je la chassai. Elle résista sous des abords disgracieux à mes avances. Elle s'émut de mon intelligence et de mes capacités étrangères à ses possibilités. Je la violai sans la retourner. Je m'enfuis dans les déserts de l'indifférence. Peu après, je la haïssais sans méchanceté. Premier ménage.

J'ai fauté avec la belle

J'ai fauté avec la belle, avec l'éternelle beauté. Le printemps s'est engouffré sous la farouche soeur, et a gonflé sa robe rose comme l'air filait dessous. Nous nous sommes allongés près d'un vieux chêne. Sa poitrine respirait, se déplaçait sous la robe légère.

Un noir corbillard

Un noir corbillard tout chargé d'ennui habillé d'épaisses couronnes roses, rouges et blanches. La procession suit le chemin qui court au cimetière.

Je rêve que je suis mort, mais je ne dors pas. Le régiment de pleurs file dans les brouillards gris de la ville. Et le convoi s'étire douloureusement, chacun à sa place et ma veuve derrière le chariot, voile humide, transparent de circonstance.

Je respire. Défilent les instants passés ensemble. Je les écris. Sans haine ton compagnon se souvient. Hélas, je suis seul.

La chute

La chute. Vers la source d'eau vierge. L'élan à travers les branches. La neige fond goulûment dans les ruisseaux. Le support des rives. Vers les hameaux, les odeurs et les fumées. Paysage triste. Les bras mobiles du moulin. L'écume grouille et lèche le dessus de la plaine jusqu'à la rivière plus loin.

Il y a un souterrain dans les bruyères. Les enfants jouent à la bataille déguisés en apaches et en soldats d'Amérique du Nord. Cris

stridents dans la nature paisible. Il y a des morts sur le champ de guerre. Je me relève d'un bond. Les mains sont liées dans le dos avec une corde pesante.

Le bruit avachissant me rend immortel. Le couteau à la gorge. Déjà quatorze mois. J'avais vingt ans. Ecartés et silence encore. Le poème est-il correct ? Mais c'est la même débilite, la même enfance. L'eau ne lavera pas les cellules pures. Je serai prisonnier encore.

Des terre-pleins

Des terre-pleins partagés entre des bâtiments occasionnels que l'on distingue à peine derrièrè des fumées d'usines médiocres. Les teigneux et les innocents se croisent pèle-mêle entre les allées sablonneuses et les chemins de gravillons.

Un tel est mort cet après-midi. Il était gros et bouffi. Les croque-morts l'ont transporté sur une chaise jusqu'à l'ascenseur.

Là-bas c'est l'accident bête. Les gosses se cognent la tête sur les barres fixées aux poteaux électriques.

Des troupes de pauvres défilent dans le quartier, les mains nues sans slogan hostile dans la bouche.

C'est le vice, la luxure et les grands patronages qui reconstruisent le nouvel emblème. Il route des flots de sang de tes langueurs.

Quant à la prostitution, elle est inexistante sur les pavés de la ville.

Mais tous ces déchets sont des symboles et des retours et des rappels d'une mémoire perdue ou d'une âme arrogante. Rien à la découverte. Tout m'a appartenu. Aucune clé. Un passé lointain qui resurgit des profondeurs de l'inconnu, voilà tout.

Sais-tu, il y a des vagabonds et des déracinés. Un oeil torve observe, c'est le judas dans le milieu de la porte.

Ô les débordements indescriptibles, les écarts fangeux, les faveurs gracieuses exorbitantes mais c'est le théâtre virevolté et ténébreux. Sur une piste, il y a des jongleurs qui brossent des poupées d'argent. Dans un stade, des artistes fabriquent des rôles. Il y a aussi des transferts d'indifférence et des amertumes contrôlées.

À la dernière invention, je me suis envolé et j'ai crié dans ma poitrine éclatante les mots à cacher. Il est vrai que je n'aurais pas pu les vendre, et qu'ils auraient été conservés dans une bibliothèque ou une grande surface.

Après les malédictions souveraines, des pleutres sont venus regarder l'oiseau distancé, et ils ont ri lugubrement de mes faiblesses. Aujourd'hui ni l'oiseau mort ni les consternations existent. C'est peut-être mieux d'ailleurs.

Il aurait été idiot de flamber un bois roussi, d'assassiner une idole ou d'arracher les pattes à un insecte.

Le vice aidant, il m'est venu l'envie de construire un chapiteau gigantesque. Des pitres vicieux et perfides ont collé sur des carreaux et des vitraux des prospectus sordides. Ont-ils compris qu'ils étaient les grands perdants de cette fresque extrême ?

J'étais à la sortie de l'école

J'étais à la sortie de l'école. Enfant blond dans les rousseurs de la nuit. Eternelle splendeur d'un soleil bleu turquoise. Dans un vêtement côtelé. Pantalon de toile et chemise largement déboutonnée. Courtes fugues et invitations au mensonge.

Ô les rires enfantins qui se propagent dans les cieux tourmentés ! Ô les cris stridents qui déchirent l'opale de feu !

Mais je cours et je vis ! Vagabondages dans la cité ! Les couleurs de l'enfance font s'émouvoir ! Quant à mes chaînes scolaires et parentales, je crois bien que magicien, j'ai pu m'en défaire. J'ai dû souffler sur les menottes et les boulets multicolores. J'ai sauté la barrière, et je me suis réfugié dans les profondes HLM, les caves putrides où les chats vomissaient et se reproduisaient en liberté.

Paradoxe de ma vie enfantine. Peut-être me suis-je caché dans des trous de souris misérables ? J'ai oublié le quartier en tout cas. Puissants massacres des Chênes et des Bananes. Haine féroce pour tout ce qui était humain. Bêtise scolaire et lugubre ambiance.

Non, plus de massacres ! Plus de jeux incendiaires ! Un simple corpuscule pour mes yeux assouvis.

Tête ce sein

Tête ce sein, fœtus rejeté du ventre de ta femme !

Bois le lait maternel qui gonfle les mamelles de réconfort, qui dresse les pointes rouges vers le ciel !

Que la soif brûle tes entrailles, avide nourrisson, et que ta petite main faite de doigts agrippe la tétine précieuse !

Comme son haleine chaude glisse dans ton appareil digestif ! Comme la semence blanche de ta mère est douce à avaler !

Ignorant petit homme, bats-toi pour survivre dans cette existence !

À moi, l'écriture

À moi, l'écriture et sa clique de verbes, de mots et d'adjectifs.

À moi, la voix royale qui parle en mon nom, et dit : j'ordonne que tu n'entendes que moi.

Mais je n'ai rien à dire, pauvre Muse, et l'on me taxera de prosaïsme avec des phrases idiotes.

Les déchets dans ma bouche moite, gâchent la feuille de papier blanc !

Il n'y a pas d'inspiration qui cogne contre la paroi du coeur, mais un avorté de poète qui crache son mauvais cri.

Car je ne veux pas écrire toutes les nuits avec la même déchirure de la mémoire, avec un sentiment exalté comme le sang sur une plaie ouverte !

Le jeune homme s'épuise, déjà les forces l'ont oublié. Il n'est plus qu'un éboueur vidangeant son travail de récupération.

Faut-il m'interdire de travailler

Faut-il m'interdire de travailler ? de compter, d'accentuer ? Faut-il détruire une âme saine, une force vive de vingt et un ans ? Ma paresse et ma chair sont-elles d'or ? Que sont-ce que ces systèmes, que ces complexes ? À quoi peut bien servir de nasiller des phrases indistinctes ?

Ho ! Les yeux me brûlent. Il faut se taire. L'erreur est bien quelque part. J'ai dû me tromper.

Ô nuit stérile

Ô nuit stérile, vicieuse et déprimante ! Ô lumière torve et maladroite de la lampe tamisée !

Les divins déchets sont crachés par la bouche explosante !
Un flot d'excréments dans cette gorge étroite ruisselle, et rampe et vient féconder la page blanche sans travail !

Ô le rythme vulgaire entendu, écouté de la Mort ! La patience, le contrôle ne sont plus :

Elles ont vibré les cordes insoupçonnées !
Il est perdu le sage pouvoir entre mes doigts !
Il faut qu'elle coure la plume désinvolte !
Et rien ne la retient car la leçon de maturité n'est plus !

La fraîcheur de l'organe exorbitant dit : je vous ai bien eus, vous tous, et j'ai saccagé vos espoirs.

Tu sais comment je m'appelle, et tu sais maintenant qui

est ton maître !

C'est moi ! C'est moi la femme incontrôlée ; Je suis celle qui dirige. J'ordonne que ton esprit soit en proie aux folies de la perversion ! Ignorant, comme ton âme est basse ! Je veux que tu te délestes de ta médiocrité !

Non, tu ne brûleras pas sous l'émotion, car tu seras ma Haine et mon esclave. Je te conduirai les mains et les bras liés dans les pertes éternelles du charme et du désir. Je ferai vivre en toi la honte de la jouissance.

Comme elle sera sublime cette possession ! Comme il sera honteux ce petit écrivain !

Les feuilles de laurier imprimées sur ton front disparaissent déjà !

Il est déchu ce roi insoupçonné ! Il s'écrie : j'aime la paresse et je veux être ton esclave !

Halte là

Halte là ! Et touts derrière l'être unique ! Reconnais la tête chère couronnée de lauriers et sertie par la grâce. Sa démarche est majestueuse. Non, il ne se déplace pas. Il glisse sur un tapis de feuilles et de roses réunies.

Courage, héros, au faite de ta grandeur ! Car tu dois chasser l'ennemi au plus loin, hors de nos frontières.

Elle est déjà perdue l'armée aux cent mille âmes casquées et cuirassées dans le soleil levant.

Il est déchu son chef sanguinaire frappé par l'invincible

épée, par le fil aux reflets d'or.

Il éclate de force, notre souverain à la jeunesse intrépide,
et toutes les conquêtes lui appartiennent déjà !

Sonnez clairons car il s'agit de lui, et de la grandeur de la
nation. Unissez toutes vos forces, o soldats valeureux ! Ensanglantez
vos armures, et mourez - je le veux.

Quelle solennité enchanteresse

Quelle solennité enchanteresse ! Quelle douceur virginale
des vapeurs de la nuit !

O le tableau royal offert aux yeux de l'amour ! La
conquête divine de la nuit silencieuse !

Le mouvement imperceptible des oiseaux dans les grands
cieux ! L'habit de pourpre ou la saignée céleste dans le lointain !

C'était le solitaire qui scrutait les nuages, nu et sans amis,
sans compagnon nocturne, au pied de cet arbre immense qui rejoint
l'inconnu en s'étirant indéfiniment.

Que l'âme aime à te contempler, objet de l'esprit, lieu
fermé et secret, intérieur du moi !

C'est la vaste raison

C'est la vaste raison toute recouverte de gloire ! C'est
l'homme solennel des rythmes entendus ! C'est le chanteur barbare
poussant des oraisons ! C'est la foudre et l'orage sous le toit réunis !

Qui s'élèvera au-dessus des laves et des volcans de la mort, et purifié dominera les hommes des célestes blancheurs ?

Un matin fort doux, je raclais mes dents puantes de nicotine avec une lame de rasoir ; mes doigts tremblaient, maladroitement je me coupai la mâchoire inférieure, je saignais, le sang coulait sur le rebord du lavabo. Des gouttes rouges s'épandirent même sur le dallage brillant.

Me faudra-t-il garder cette chambre longtemps ! Les veines me brûlent, le coeur bat férocement. Où sont mes oppresseurs ? Dois-je attendre encore cyniquement ? La douleur roule sur la peau et dans le ventre. On le bouscule, on l'attaque. A droite, à gauche, les mêmes armées. Je suis vaincu.

Au loin des précipices

Au loin des précipices et des gouffres, les années se perdent dans des chemins impraticables. De basses erreurs, le temps s'éloigne.

Si la fortune est entre tes mains, sache la conquérir avec lenteur. On ne fait pas d'un pauvre un riche sans contradictions. On se doit de l'éduquer afin qu'il atteigne sa condition.

Que me parles-tu de vitesse, jeune ignorant ! L'homme de piètre fortune, porte-t-il l'habit brodé de lisières d'or ?

Pense à ce malheureux, à cette âme en friche devant tant de trésors ? Quelle belle leçon de philosophie que voilà ! Tu es attentif à ces mauvaises paraboles, et tu ris. Tu te contemples dans ta glace. Insensé, tes millions croulent désespérément à ta banque !

Halte à la cérémonie

Halte à la cérémonie jusqu'ici défendue. Niveaux de luxe soulevés par les vagues de paroles diverses. Vieillards de tout âge, de toute origine. Eternels balbutiements sociaux et politiques.

La chaleur ; mais à force, cela a-t-il un sens ? Est-ce moi qui vieillis ? Est-ce l'automne qui tend à disparaître ?

Je souffle mon rire contre des visages grotesques. Les mouchards tordent des grimaces sur les miroirs qui sautent en éclats. Quel éparpillement dans ces cervelles stupides !

Je souffle sur l'excrément génial pour la face nauséabonde de la Mort. Ton injustice rayonne autour de cette tache pâle et clairesemée.

Ai-je dit l'enfance et ses montagnes de saveur, la Noël choyée sous des couvertures de laine ?

Voici ces quelques choses

Voici ces quelques choses désuètes et fanées, ces pertes de bonheur, ces langueurs amorties, ces paroles oubliées.

Il y avait un coeur ennemi en chaque homme, une lueur de vengeance, un mal inconnu.

Le soleil rose grillait de honte, petit visage d'enfance, mémoire juvénile et pas feutrés sur le parquet de ma chambre.

A quand, ma chanteuse folle et insouciante ? Ce sont libérés les traversins, les rictus et les œillades ouvertes. J'ai mâché une

peau, race supérieure ! O les petits boulets de chair qui roulaient entre mes doigts si fins.

Vents qui baignent les croisées, silences placides, incantation algébrique, rêves des mers quand les loups marins naviguent encore.

Et dernière parabole d'un Christ à implorer. Les demeures éjaculent des fumées nauséabondes.

Faut-il que j'aime les courbettes et les ronds de jambes ! Peut-être suis-je mort pour toutes ces raisons ?

La mort

La mort aimant à me martyriser, je m'abandonnais encore aux lâches réflexions avec des bourdonnements teigneux dans mon âme. Je resplendissais de défauts. Je ne me sentais guère le coeur frêle et blanc battant la mesure éternelle de la souffrance.

Le bruit, quel vieil ennemi de ma jeunesse atteinte ! O le pleutre et l'enfermé, banni de tous et de la femme, caché dans la mesure, face au soleil ! O la mort qui observe dans le clair de l'oeil le savoir qui s'éteint en elle !

Mais eux, tous illuminés et chancelants sous l'ignorance ! La force énorme et stupide contre l'enfant purifié ! Quels déchets tourbillonnent autour de l'âme glorieuse !

Je puis brûler tes tympanes. Tu es en mon pouvoir, esclave maudit. Je me suis abattu sur toi tel l'aigle noir. Tu croyais voir le sceau royal annoncé par la lumière divine. Tu es ma médiocre perversion, moi qui t'ai possédé pendant de longs printemps.

O le pauvre

O le pauvre, l'ignorant au ventre stérile, car il n'y a pas de coeur dans ce corps incomplet. L'impur, le moins que rien ! Celui-là même qui s'ignore. Comme il doit être bon de n'avoir que si peu de conscience ! Comme l'esprit embué est heureux ! Je relis les raisons de mon malheur, de mes pertes, de mes souffrances.

Vous êtes des rejetons et des avortés ! Comme je ris de toutes mes faiblesses ! Je possède ce soir, le beau sentiment au-delà de la foi. Mon âme est illuminée, je pense tout assimiler. Vos abrutissements sont mes légèretés. Mon enveloppe vole au-dessus de la mêlée des esprits. Je suis tout à coup éclairé de vives lumières. Et la paix souveraine s'étale dans mon âme.

Comme j'aimerais à partager ce sentiment extrême, cette grandeur supérieure ! Comme ces âmes jouiraient à être pensantes !

Moi, je suis l'ange, l'homme imberbe, le corps vertueux et vierge ! La blancheur m'enveloppe tout à coup. Comme je pourrais m'élever et retrouver Dieu en sortant de mon corps ! Comme je saurais m'engouffrer dans ce couloir étroit ! A l'embouchure, il y a Dieu qui dirige et ordonne de toute sa puissance. Comme je voudrais m'approcher et la prier cette Force remplie de sa Gloire immense !

Un parcours

Un parcours facilité par la venue des pestiférés et des alcooliques. Un lieu béni par la race suprême. Si tout ceci n'était que vague mystification, quel délire oratoire ?

Je volerai les figes de ton jardin. Aucune parabole. Un

vulgaire mystère caché derrière le symbolisme. Mes quatre heures de travail ressemblent à des tranchées, à des lignes que perfore l'ennemi.

Celui-là est un imbécile, mais l'idiot qui s'ignore impose et soupèse la destinée des autres. Un jour, j'ai dit : *luxes appauvris*, et j'avais raison.

Coule, Seine ! Grommelle, Rhône ! Aucun fleuve en France pour vous soumettre. Vous êtes les plus forts.

(Ne riez pas de ma platitude, lecteurs. Je suis trop jeune pour être critiqué ! Si je me dissimule dans l'histoire, si je ne suis que l'objet insolite, suis-je véritablement coupable ?)

Moi, j'ignore toutes les ignominies, toutes les bêtises, et je m'élève avec cette face radieuse, avec ce ton rageur autour de la mêlée des humains.

"Ma voix est de marbre, a dit l'un d'eux. Je l'ai laissé croupir entre deux fontaines. Plutôt que de combattre, j'ai noirci des roses amères".

Des femmes pleines proposaient des poses scabreuses, et dans ces espoirs fous, plusieurs d'entre nous se sont agenouillés. Ils se sont trompés. Comme ils regrettent aujourd'hui ces stupidités déprimantes !

A la faveur de me plaire, il y a un grand pôle : j'ironise et je me baigne. Tel est mon supplice. Mais je sais les caméléons changer de couleurs et obtenir de nouvelles luminosités.

O les vagues insouciantes, les regards d'agonisants, les symboles superbes ! Mais je me noie dans votre mer, esprits chéris ! Et pour la décadence que j'espère être l'avant-dernière, je me propose

d'aller ternir les feuilles à disparaître.

Si je n'entendais rien à toutes ces bêtises, si la cacophonie assourdissait mes tympans ? Si jeune homme vigoureux, je devenais vieillard impuissant ? Ces boulets pesants freinent mon déplacement. Ces bruits continuels sont ma drogue abrutissante. Mais point de rêves à espérer, des cauchemars en perspective, de monstrueux cauchemars pour l'éternité !

La parole s'enfuit, la parole vole ! A quoi peut servir l'explication ? On oublie le message. On s'enivre d'un rythme familier, d'un trésor immortel. Eux seuls en sont les bénéficiaires.

Nuits grasses de sperme

Nuits grasses de sperme qui roulait sur des poitrines, et tombait en cascades dans des gorges assoiffées ! O jets immondes qui fécondaient une vulve étroite !

Sexe s'engouffrant dans ses rondeurs lourdes et interdites ! Place innée pour les couples de chair !

Laideur qu'on appelle amour ! Je me rends à vos pieds, femmes humaines ! Hélas j'aime encore !

Et toutes les vomissures bues, les urines goulument avalées, les crachats léchés sur vos ventres tombés. Les langues qui s'introduisent dans les parties intimes de vos corps de possédées.

O femmes, et ces matières fécales arrachées avec l'index honteux et ces doigts sucés avec délectation ?

Qu'ai-je donc appris ? Que l'amour était une horreur ? Que

le plaisir était une douleur stupide ? Un sexe gratté jusqu'au sang par des ongles très longs, des glands brûlés et sucés jusqu'aux entrailles, un pénis tordu et mordu par des dents toute blanches avec un rire ou un rictus sur vos bouches entrouvertes ? O femmes, je ne sais plus.

Fallait-il sodomiser et rire de la laideur, et de son acte ? Cela était-il le bonheur ? O femmes ou démons, le rouge n'a jamais envahi vos visages de salopes !

Que l'homme fait de conscience s'en repente ! Jamais plus, et plus jamais, et maudits soient les plaisirs éphémères !

Nue. Elle était nue.

Nue. Elle était nue. Et la jambe longue et la fesse lourde étaient un appel à l'amour, à la caresse, à la jouissance et à l'ivresse.

Le sein superbe et droit, viril comme une tigresse, dressé au ciel appelait la morsure sublime de l'homme.

Ma langue léchait encore cette aisselle que des gouttes de pluie trempaient de saveur. Mes yeux remplis d'éclairs et de désirs appelaient ses yeux bleus. L'ivresse et les soupirs berçaient de leur langueur mélancolique l'âme satisfaite et rassasiée de plaisir.

Et la femme, bouche ouverte, la chevelure bleue renversée en arrière soupirait d'aise.

Des caresses nonchalantes

Des caresses nonchalantes sur des coussins de pourpre d'or, baignées dans une lumière molle. Les corps fatigués comme une

ombre chinoise, se donnent sur les murs de la chambre.

La flamme bienveillante regarde les monstres énormes surgir et souffler inexorablement. Les langues s'unissent et se mêlent dans un palais merveilleux, les odeurs et les chaleurs éveillent les sensations des désirs enfouis.

O Râles, cris sauvages des bêtes griffées ! Les corps se fondent, lutteurs inassouvis de chair et de jouissance ! Les corps s'usent dans un combat de plaisir monotone.

La bête crache, hurle et s'éteint. Les survivants se délassent et meurent dans les draps parfumés d'excréments et de senteurs anales. O les maudits dont les sexes sont gonflés du suc épais ! Les saletés respirées, léchées et avalées ! Les contacts vicieux et lâches. Les coins de chair ensanglantés et brûlés !

Toutes les erreurs et tous les naufrages sillonnent dans ma tête. Mais le plaisir se meurt, hélas le plaisir est oublié !

Des yeux jaillit du sang

Des yeux jaillit du sang. C'est l'alcool qui coule dans mes veines. Ce sont tous les alcools et toutes les liqueurs qui salissent mes intestins.

L'estomac est gonflé comme une femme pleine ! Le désir de la boisson s'empare de moi !

C'est la dose réconfortante et l'enivrement certain ! C'est la mémoire confuse et l'oubli des souffrances !

Laisse-moi poser mes lèvres sur cette tasse remplie de

breuvages multicolores ! Je veux nier le Néant de ma pauvre condition, rire des règles que je ne peux saisir, cracher sur la Mort qui frappe à mes oreilles !

Mais comme le soûlard est incompris ! Comme cet ivrogne roule à terre et glousse cyniquement ses rots nauséabonds !

Ho ! Désaltère ma haine, enfant de catin, et libère le talent enchaîné à des lois centenaires !

Vampe cette femme à la pensée rigide et immuable, fais de ta prose un sexe charmant, que l'on aime à contempler longtemps !

Laure, ne m'en veux pas

Laure, ne m'en veux pas. Je quitte l'espoir et je m'engage dans la ténèbre. Il ne faut pas m'en vouloir. Il faut pardonner mon égoïsme.

J'ai besoin de me cacher et de vivre sur moi-même comme un homme trop gras qui se nourrit de ses réserves.

Laisse-moi le repos. Ne me dérange pas. L'obscurité me mènera à la lumière. Est-ce Dieu que je recherche ? Est-ce l'ambition qui frappe à ma porte, et qui me somme de m'enfermer ?

Je ne te parlerai point d'amour, ma Laure tant aimée. Si je me recroqueville à la manière de la marmotte qui a froid, ce n'est pas que j'aie peur de l'avenir (je ne crains pas hélas ma folle jeunesse) ; je désire comprendre et entendre. Oui, je veux savoir d'où provient la force qui m'anime et m'inspire.

La vague langueur

La vague langueur des poses amorties paresse ou se meurt dans l'infini de ton mouvement. Et ton buste, ô reine, dans ce coup de reins sublime érecte ta poitrine orgueilleuse.

C'étaient l'ivresse et l'assouvissement des sens ! La moiteur défendue dans ta chevelure noire, dans ce duvet paresseux où la mélancolie s'épuise et que la source tarit.

C'étaient l'automne nonchalant, les derniers soupirs et les odeurs délicates !

C'étaient des bouches fatiguées, des corps épuisés qui s'appelaient encore !

Une beauté

Une beauté au comportement bizarre a taché ma jeunesse, et j'ai heurté les rocs durs de la consternation. Transformée loin des mouvements incertains, la belle s'est transformée en reine, - non en ange.

Angélique parut pour la première fois au bal. Le mimétisme était hallucinant. Dans les chambres, elle a tourné son regard vers moi, et sa silhouette glissait sur les tapis.

Je transpirais une sueur aigre, et m'essuyais du revers de la manche. Elle flottait plutôt qu'elle ne marchait. J'ai suivi son déplacement au-delà des murs où elle a disparu.

Sur le balcon, je vis son spectre traverser l'allée faite de roses claires et d'œillets multicolores. Elle m'échappait et je m'agaçais.

Toujours la lune vespérale

Toujours la lune vespérale ou claire ; le tintamarre léger de la cavalerie dans la plaine odorante, le son des crosses et la détonation des carabiniers, on ne les entendra plus.

Et l'idée que mon sexe se colle à ta hanche, je n'y penserais plus ?

Jamais plus de meurtres, d'orgasmes et de rêveries ?
Jamais plus de cœurs en délires ?

Et ta face contre la mienne, hein ! on n'en parlera plus ?

Je suis le philosophe au nez trop court, à la mémoire perdue, à l'intelligence passive.

L'oeil qui plane et contemple ta chair. Ho ! La belle, tout cela est fini ? J'ai l'avantage, et je gagne en trompettes, en canons, en coups de butoirs.

Je dois mourir une nouvelle fois ? ...

Il va s'éteindre

Il va s'éteindre si faible et si lourd. Je veux le feu pour le ranimer. J'ai honte donc j'ai soif ! J'en arrive à des vices étonnants ! Comme je voudrais être soulagé de cette ivresse horrifiante !

Mais aurais-je pu te déshabiller si je n'avais pas bu, femme lubrique ? Pourrais-je te faire jouir cyniquement sans gêne et

sans honte ? Ho ! L'âme est pudeur, l'ivrogne est vertueux. Je ne saurais satisfaire à ces horreurs sans m'enivrer.

Les hommes étaient de pierre

Les hommes étaient de pierre. Leur sourire les condamnait à des rictus malingres ou à des rires vicieux. Un tic de la lèvre inférieure rapportait trois dents jaunes ou noires à contempler. Un délice pour les amateurs de saletés et de laideur.

J'ai vu la reine et la fée à la dentition éclatante, à la petite bouche rose et à la langue jolie, aux quenottes resplendissantes.

C'est elle qui se sert de sa petite bouche et fait jouir le plus malheureux des hommes ! C'est elle qui redonne sa force et sa virilité à l'être dépourvu de rigidité.

O la caverne étroite où l'on s'engouffre malignement ! Le trésor tout rose où coule le venin de la pâmation.

Et si je la retourne comme une image magique, elle me confie le plus merveilleux de ses trésors. Un luxe étroit que tant d'hommes rêvent de posséder : sa commodité naturelle pour jouir de la forte pulsion qui m'attire vers cette tentation.

Pense à la beauté enchanteresse

Pense à la beauté enchanteresse car c'est une diva qui chante dans tes oreilles. Le bourdonnement et le bruit sont oubliés, car tout est métamorphosé dans cette vie-là.

Moi j'ai oublié les coutumes de mon pays, l'obligation de ma jeunesse. Je me suis jeté dans la pénombre. Je n'y ai discerné qu'un

monde stupide et simplifié.

J'ai craché sur ma fange sans parvenir à me délecter de mes excréments, ô puanteurs d'écrits !

Sur ma route un être vidé de sens, une ombre qui me suivait. L'ombre et la terreur ne font qu'un. Elles ne disparaîtront hélas jamais !

Faut-il vivre de haine et de fureur, et lutter contre des ombres vicieuses et sensuelles ? Se peut-il qu'elles nous jugent et agissent sur nous-mêmes, nous ordonnant de vivre selon leur puissance ?

Tout est erreur et méchanceté, et vices de vie dans des cervelles dépourvues de sens !

La justice est dans la vertu, et non dans la Providence. Que le purifié m'entende ! Je l'éclairerai encore, demain.

Toutes les soifs

Toutes les soifs. Toutes les boissons bues, toutes les liqueurs avalées d'un trait. Un plaisir pour la gorge asséchée ! Les rots sont très vulgaires, mais ils font passer les pourritures de mélanges.

Bières, rhum, vin et alcools : mon gosier ingurgite tout. De l'excrément en bouteille, et de l'urine toute chaude. Je me soûle avec des odeurs ténébreuses, et l'âme se renverse sur le lit jaune des ivrognes. O le ruissellement des ordures ! Les bleus et les rouges sortis de l'estomac fangeux !

O les brûlures de l'urètre. Le sexe chauffé mais impuissant ! Incapable de prendre, ce sexe distendu ! Il faut le faire souffrir dans

une mollesse écœurante, avec des effets très spectaculaires.

Un bric-à-brac curieux

Un bric-à-brac curieux où se mêlent des objets de la première guerre mondiale. (La Der des Ders, comme le pensait chaque petit français) des masques à gaz, des armes et des baïonnettes, des maquettes de tranchées allemandes et les fameux casques et l'accoutrement du parfait soldat tombé pour la France.

Evidemment, on se croirait dans un musée. Il ne manque que la plaque commémorative au-dessus de la porte d'entrée : gloire aux immortels inconnus de quatorze qui défendaient jusqu'à la mort le sol de notre patrie.

Mais il n'y a pas de plaque commémorative, comme il n'y a pas de musée. Il n'y a pas non plus de conservateur ou d'employé qui délivrerait des tickets à un franc cinquante, ou des bons gratuits pour les enfants ou les scolaires.

Non, toute cette histoire se déroule dans mon âme, et il n'y a pas de sol à défendre et je suis en paix avec moi-même.

Non, ce paragraphe certes médiocre m'est sorti de la tête comme je pensais à Jean Cocteau et à Guillaume Apollinaire. Ce sont *Thomas l'imposteur* et *la femme assise* qui évoquent en moi la guerre de 14-18.

Et cette merveilleuse insouciance du peuple parisien, tandis que des affrontements sans précédents ont tué plus d'un million et demi d'hommes.

L'or dans des scintillements divins

L'or dans des scintillements divins brille d'un éclat maudit. Comme la main rugueuse du travailleur soupèse la pièce jaune et légère ! Comme elle est petite sur cette étendue de chair et de durillons !

Qu'est-ce que ça coûte cher ! Qu'est-ce que ça coûte beaucoup !

Il flambe sur les marchés internationaux. Au palais Brongniart le prix galope comme un cheval fougueux ! L'or est malade, l'or a la fièvre !

Le bourgeois sous les draps cache ses économies, et le magot s'accumule et prend de sa valeur !

Moi, je suis à sec et les sous ne gonflent pas mon escarcelle !

Pitié, mes Seigneurs ! Donnez-moi quelques Louis ou quelques Napoléons. Je les enterrerai dans ma cave, et ils resteront dans l'ombre jusqu'au jour où je serai riche. Adieu médiocrité et pauvreté ! Adieu fin de mois difficiles. C'est l'abondance et la richesse qui travaillent toutes seules. Et c'est l'oisiveté pour le prolétaire sans repos.

O les reflets changeants

O les reflets changeants et le spécial effet stupéfiant l'ordre et le désordre des traces naturelles !

Les lumières violettes et ocre et rouges, et la couleur qui

baigne l'étang d'à-côté !

O les superbes et les belles renflouées dans les sources,
près des citernes de cristal, autour des terres !

En contrebas, un grand royaume qui file vers les vallées
boueuses. Les rieuses tempêtes et les barrages calfeutrent les forces
des eaux. Les digues ont vibré, élégantes dans leur conception. Rien à
sec. Des terrains, des maisons se chevauchent, jonglent avec les
espaces des particuliers.

Tous à la toilette. Les vieillards agrippent des bâtons, les
gamines multiplient les entrechats, et les femmes s'acharnent à
marcher, mais elles dansent.

Une seconde encore, et la panoplie des visages disparaît
derrière les arbres. Avec des cris enfantins, tous courent se laver.

Les neiges et les chaînes des monts ! Du sommet coule la
source et règne sa majesté !

Les bords de l'Estérel

Les bords de l'Estérel. Des vagues d'idiots ricanent et se
jettent des flaques d'eau en plein visage. L'eau trouble avance ; la
course des feuilles mortes ; les tourbillons de vents sur la face glacée
de la rivière ; seins nus soulevés harmonieusement par les donzelles, -
femmes de quinze ans : enfance.

A la première tentative, j'ai dit *mon nom* tout haut, et elles
ont ri de mes belles syllabes avec leurs petites dents toute blanches. Je
me suis présenté serein et honnête, les mains largement ouvertes
comme je n'avais rien à cacher.

Je suis resté tout seul, droit et stoïque, complètement nu. Conscient de ma nudité, je rougis et portai mes deux mains sur mon sexe. Désiraient-elles se baigner ? Mon pénis découvert, l'auraient-elles amusé ?

J'ai pris le sable à mes pieds. Je l'ai laissé glisser dans ma bouche, avalant les grains avec bonheur comme pour me venger. J'ai mâché les poignées de sable avec ravissement. Que d'heures bienveillantes, je leur dois à ces femmes ! Que d'instantes de tristesses aussi !

Je me suis révolté près d'une barque aux abords d'un moulin rustique. Je n'ai pas vu de déesses mais le merveilleux se dessinait petit à petit. Je crois bien avoir chanté une sorte de messe dans la prairie. J'ai dû mourir et me relever d'un bond. Le temps avait disparu. Les baignades, l'eau qui ruisselait, les filles aux seins nus s'étaient volatilisées.

Non, ce n'était pas un rêve. Il y avait certes de l'eau, l'eau boueuse des égouts, le moulin était un centre d'épuration.

Les arbres étaient de cendres, et les effets incertains. La mémoire aime à voiler les choses, à transformer les idées et à regarder les hommes différemment.

Pour le plaisir des quatre yeux

Pour le plaisir des quatre yeux, le souffle de l'amour frôle les corps fatigués.

Pour un orgasme à venir, les sexes se rapprochent, les sexes sentent bon.

Les langues s'appellent, et les yeux et les lèvres dans un mouvement immuable se comprennent déjà.

Mon haleine chaude, mon amour et la pointe de ton sein rouge de désir.

Ta chevelure se perd dans la mienne, oui la béatitude de ton sourire pour mon sourire !

L'élan du couple, la force du couple, la force de l'union.

Et le calme serein après le tumulte, et les ébats amoureux, le grand calme dans la nuit sans fin.

Le calme étrange quand les corps s'entrelacent et se délassent.

Les formes rondes sous la lumière tamisée, les formes mouvantes diluées dans l'espace.

L'amour se meurt, mon amour, et déjà tu revis.

L'aube vagabondait

L'aube vagabondait sur les coteaux alentour. Les prairies respiraient fraîchement le soleil levé tôt.

J'ai couru, et je me suis précipité vers les cimes des arbres. Les pins ont élargi leurs bras verts. Je me suis précipité dans leurs odeurs. C'était l'été.

Après avoir parcouru cinq lieues, je me suis perdu dans l'herbe grasse des vallons. Et ma chevelure d'or a roulé parmi les

plantes. Je me suis endormi la tête contre les genoux.

J'ai bu à la source plongeant ma cervelle pleine de rêves dans l'eau fraîche des cascades. J'étais un solitaire, et je me suis donné à vous, ô nature, ô femme ! J'ai senti la bonne odeur s'engouffrer dans mes narines.

Au réveil il n'était pas midi. Moi, je me suis perdu dans les matinées grasses, le corps tendu longtemps à chercher l'exil.

J'ai regardé l'eau s'étirer comme le fil d'une toile d'araignée, comme un torrent d'argent circule dans la forêt.

J'ai tournoyé sur l'herbe, et ri à n'en plus finir. Je crois bien être mort trois fois. J'ai dû revivre trois fois. C'était la dernière demeure. Qu'ai-je su du jeune temps ? Il n'a jamais été mon ami, il ne m'a jamais choisi.

Pour m'avertir, des cloches ont sonné. Je me suis retourné, le son frappait plus fort. Perdant haleine, j'ai chevauché les monts, tout en jouant avec mon ombre.

Peut-être me suis-je trompé en allant respirer les dernières senteurs de la prairie ? Ni les fleurs ni les arbres ne m'aimaient. Et nu dans la nature, mon rouge est monté à l'âme. J'ai atteint une cabane. Le toit fumait. Tu m'es apparue. J'ai cru trouver la beauté.

Nous sommes-nous roulés près des bûches ? Aimés dans l'ivresse embaumante de nos cœurs ? J'ai dû boire à la source, mais je ne me souviens plus.

Je sortis de la cabane. C'était la nuit. Sans me soucier de mon retour, j'avançais pendant cinq lieues.

O mon ivresse ! O mon bien-être ! Ô ma douceur ! Que ne suis-je dans tes bras qu'un pauvre homme perdu entre quatre chemins, harassé de plaisir, le corps mouillé et chaud !

Je sentirai, mon âme, l'haleine de mon enfance. Je plongerai mes doigts dans tes purs cheveux. Viens contre mon corps, ô bête, ô mon sang, ô ma Déesse stérile mais jouissante !

Bois le lait de mes entrailles et lèche les sueurs douceâtres de la jeunesse aimée ! Encore sur mon corps, sur mes reins, sur mes hanches, caresse longuement sans te fatiguer ! Embrasse la lèvre et la bouche, nourris-toi de la salive ! O femme ! O l'enfant qui voltige dans les airs, et me réjouis dès le premier réveil !

Une beauté au comportement bizarre

Une beauté au comportement bizarre a taché ma jeunesse, et j'ai heurté les rocs de la consternation. Plus loin dans des mouvements incertains, la belle s'est métamorphosée en reine, non ! en ange.

Angélique apparut pour la première fois au bal. Son magnétisme était foudroyant. Dans les chambres, elle a tourné son regard vers moi et sa silhouette féminine glissait sur les tapis. Je transpirais une sueur aigre et m'essuyai du revers de la manche.

Elle flottait, plutôt qu'elle ne marchait. Et j'ai suivi sa démarche au-delà des murs où elle a disparu. Au balcon, je vis son spectre traverser l'allée faite de roses rouges et d'œillets multicolores. Elle m'échappait, je m'avançais.

Plus tard dans le parc, je reconnus sa démarche, et je courus à sa rencontre. Je l'ai prise par la taille, et je tombais à ses

genoux.

Elle s'assit sur mes hanches sous les chênes roux.
J'embrassais sa poitrine et je glissais tous mes bras dans ses cheveux.

Peut-être roulerai-je avec elle vers les sous-bois, et dans l'herbe foncée. Au premier choc, je me suis enivré de tendresse, et hagard d'amour je me suis laissé emporté pour les tourbillons d'illusions.

Vers la première heure, je m'endormis.

L'aube attaqua le soleil pâle

L'aube attaqua le soleil pâle. Il pleura des gouttes de rosée toute blanches ou transparentes. Un soleil en losange fit une pyramide de rayons de lumière. On n'avait jamais vu ça. J'ai crié victoire quand je me suis engouffré dans le labyrinthe de sépias, de roses et de jaunes. Le premier pas franchi, je n'y voyais plus rien.

Avez-vous reconnu les fidèles vallons qui chevauchent les campagnes et vous suivent dans votre course folle au-delà des frontières ? La jeunesse tourbillonnait dans les prés encore verts, souffla sur les barbelés. Ils disparurent. Elle disposa d'assez de fougues et d'enthousiasme pour remodeler à sa manière la nature environnante. Elle frappa trois fois dans ses mains, et les palombes alignées s'envolèrent dans les nuées et les éthers.

J'allais arpenter ma demeure

J'allais arpenter ma demeure terriblement déçu par les individus qui sillonnaient mon âme. Non, elle ne m'apparut pas mais

un nuage transparent avec des reflets blancs circula au-dessus de ma tête, et tournoya et souleva mon crâne jusqu'au plafond. Un vent frais s'engouffrait dans ma chevelure...

Il retentit trois heures au clocher d'en face. J'enfonçais ma tête dans les épaules et je dis : "Ceci est un courant d'air. Vérifions si les issues sont verrouillées. En cette période de l'année - l'hiver approchait - il se peut que le souffle glacé se soit précipité par les grands trous béants mal isolés". Muni de linges et de couvertures, je calfeutrais porte et fenêtre de la mansarde.

A la dérobée

A la dérobée, on s'insurge contre la loi divine, et l'oeil profanateur s'arrange pour détruire les fondements du clergé. Je maintiens le rôle décisif joué par les pères et les gardiens de l'ordre éternel. J'avais prévenu les anciens partisans de s'abstenir de juger malignement les pires excès proférer contre leur dignité.

Il s'ensuivit tout de même une bêtise de révolte qui opposait détenus tonitruants et concierges ulcérés. Après une vive échauffourée, les deux camps désignèrent un médiateur qui réconcilia les deux parties.

Chacun désirait la paix, et tous l'obtinrent.

Les races des vainqueurs

Les races des vainqueurs, les forts en déluge, les maîtres et les rois condamnent les exploits auxquels je ne croyais guère. Il me plut de m'élancer sur des vagues incertaines. Des tempêtes gigantesques saccagèrent mon esprit. Au péril de ma vie, j'ai pris la

barre pour l'Ouest.

Lentement, j'ai déplacé les deux mondes. Dans l'ignorance épaisse d'autres m'ont suivi. Hélas ! Des ordures ont craché sur le divin. Je décidai de fuir. J'ai saccagé des livres épais, des sommes d'amour propre. Le travail s'effaçait au mépris de l'inspiré.

Il fallait la tuer cette femme. Mais elle vit encore et m'accompagne à chacun de mes pas.

Indubitablement

Indubitablement, j'eusse lavé les blâmes et les gênes, j'eusse nettoyé les linges tachés, j'eusse soufflé sur ma haine, et oubliant les brimades dans un orgueil proche du vainqueur, j'eusse naïvement toléré de tels supplices.

Je ne demandais pas la vengeance. J'ai démenti les étrangers et les insupportables actions menées contre ma personne.

Je suis jeune mais lassé. Je ne combattrai pas. A l'ombre de la gloire, insoumis j'ai brûlé mon sang, hurlant je ne sais plus à qui m'entendait.

La paix

La paix remplie infiniment de pauses vers l'Orient se dégage en délivrance et en mouvements, faite de plaisir, de calme et d'invincibles volontés.

Oui, je sais son orgueil naissant nager au plus profond des eaux. Ma mémoire de souvenirs perdus dort à l'ombre des fortes commotions. Déjà, l'hiver. Un hiver limpide chargé de molles pensées,

mais rien ne lui ressemble. Dieu ! J'ai désiré la force pour vaincre ma bonté. Je me suis délassé, j'ai perdu ma puissance aux rythmes de mes chants.

Ivre de vent, fuyant les yeux ouverts, j'ai irrité mes douleurs, j'ai rendu l'âme et mon coeur est resté, palpitant sans cesse, cognant contre les parois intimes du corps. Ho ! Ma mort est un assassin.

Etonné par mes tribulations

Etonné par mes tribulations, je sens les scintillements des étoiles et des nébuleuses jouer contre ma face radieuse ! Le désert s'est évanoui aux premières heures, et j'ai souffert de tout mon corps pour une terre promise. Combien de bréviaires et combien de pus ! Deux sont venus se fondre entre mes doigts !

Non, je ne te parlerai pas, Marie. J'exploserai en souffrances, voilà tout. Je laisserai mes douleurs se perdre en gémissements plaintifs, et ma voix sera un râle capté par toutes les terres en Occident. Je me sauverai, Marie, je me sauverai.

Voici les blés et les récoltes, et voici les fruits murs. Vois comme ils s'amoncellent dans le grenier. L'humidité, je la chasserai. Les rats, je les tuerai. Ne désespère pas, Marie, je suis l'éternel chasseur, le chasseur foudroyant.

Les racines du mal s'agrippent à ma bouche. Mon organe n'est plus qu'une corde vocale souffrant dans l'immense immortalité. Je détruirai les méchants et je relèverai les bons et je croyais en toi, ô mon seigneur !

Je te défends de m'insulter, Marie. J'aurais pu cueillir les

fruits de la création. Je te défends de me battre. Je pourrais construire le royaume de l'entente.

L'entente, c'est la paix et le pain à satiété pour tous. Mais tu sembles étrangère à mes paroles. Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ? Tu es seule, éloignée du troupeau. Je t'aime, Marie. Hélas, mes paroles sont vaines !

J'ai besoin de ta poitrine

J'ai besoin de ta poitrine où je cueillerai le fruit de nos entrailles. J'ai besoin de ton odeur douce de pucelle où j'engouffrerai mes cheveux. Que m'importe l'inceste, Marie. Il n'y a pas d'inceste entre toi et moi. Ton corps m'appartient et je suis ton corps. Ne souris pas, Marie, de ton sourire d'ange. Ne te moque pas de moi. Je suis purifié et je suis le fruit de ta chair.

Un ange ou un Dieu a posé son aile blanche sur la tête des morts. La femme s'est ouverte et le feu de l'amour a réchauffé ses jambes et ses seins. Et son sexe a brûlé d'une chaleur vive.

J'ai jeté un baiser sur tes lèvres, moi avec ma bouche infectée de mensonges et de crimes, moi avec ce coeur qui bat au rythme de l'envie et du vice de la chair. C'est avec une humeur étrange que je me suis allongé près de toi. Et j'ai senti ton haleine chaude, et l'orgasme si proche qu'il semblait te contenir.

J'ai caressé tes jambes lentement, et je me suis couché sur ton épaule. J'ai bu dans ton oeil pur le plaisir qui libère. J'ai bu le sang du pauvre, la jouissance infinie.

Ne m'accable pas de péchés. Mes sens inassouvis ont demandé le droit au bonheur. Je lèche ton sein, et je me repose dans tes

odeurs.

O femme, que n'es-tu femme et déesse et vierge et bontés ! Pourquoi tant de haine dans ce coeur, toi qui as joui de mon parfum de rêve ? Marie, baigne-moi dans tes caresses, baigne l'enfant sacré dans tes faiblesses de mère !

Ce n'est pas de passion

Ce n'est pas de passion ni de tentation que son coeur sera fait, il sera fait d'amour et d'obéissance à son Dieu Tout-puissant.

Au dieu des hommes, au dieu unique qui régit toutes les lois de l'univers et des terres et des océans !

Le sang versé coulera dans la chair des purifiés. C'est le flot immense pour nous sauver de notre culpabilité !

Et les damnés dans leurs chutes tomberont en enfer. Je sais le soleil rouge de feu brûler les entrailles des méchants.

L'immense peur de l'avenir asservira l'âme du pêcheur. La chute ou l'exil ou le néant encore !

Le vent de la paresse

Le vent de la paresse, le libertinage et sa folie caressent nonchalamment les mélancoliques et bucoliques insomnies des veillées passives ; caressent avec langueur d'un geste lent et souple les nocturnes infidélités de la maîtresse blasée, et la monotone douceur frôle le corps lassé et sa paisible débauche...

Lascif et couché le corps s'étire et respire les dernières bouffées d'un bonheur passé. L'amante vaporeuse et endormie repose sur les draps encore chauds avec des poses lubriques et indécentes. L'oeil hagard, la chevelure défaite roulant comme des vagues fatiguées après une sinistre tempête, elle est calme, et boit et se délecte du nectar irréel.

Ma jeunesse

Ma jeunesse atteignit les sommets de la perdition et mon coeur frappa à milles portes. Au seul nom de la délinquance, j'ai été battu par des milliers d'insoumis. Ma tête a saigné, tous les sangs m'ont baigné dans la tourmente et le désespoir.

J'ai conquis de nobles lettres sous le bâton du mensonge, et dans les aigres divergences d'esprit je me suis incliné, - le visage offert aux malheurs de l'invisible.

Dans ma quête suprême, j'ai aboli les conventions absurdes, j'ai ri transformé par des crises géniales. J'ai découvert les faiblesses vives. C'étaient mélanges dérisoires et déplorables tentations. Même dans mes journées d'hiver, les expertises ont nui à ma valeur exacte. J'ai renoncé tendant l'oreille.

Vil de moissons, je m'obscurcissais malignement. Après mes dernières échauffourées, j'ai tâtonné à la dérive, vainqueur des succès.

Qui m'eût assuré que je m'élevasse sinon le vent de la réussite ?

Tu trembles

Tu trembles sur tes pattes, infecte créature, et tu oublies

les bienfaits du ciel qui feront de toi un héros. Non pas ce héros mythologique qui a tué je ne sais quoi avec une épée en bois, mais tu seras le sauveur, tu feras ressusciter la poésie et son comble.

Qu'est ce que *son comble* ? Le comble c'est la bêtise, et tu en es pourvu. Quand Dieu a couronné les sots et les crétins, il ne t'a pas oublié. Il a tout de suite compris. Il l'a toujours su que tu étais un crétin. Gloire aux crétins, a-t-Il chanté. Tu as eu ta récompense, n'est-ce pas ?

Observe donc cette feuille qui perd le peu de sève qu'elle contenait. Le vent soufflera sur cette vermine, sur ces pousses puantes et vertes !

Toi, tu es comme le cerf qui tremble sur ses pattes ! Comme le jeune poulain vieux de trois bonnes heures ! Mais vois, tu têtes encore ta mère. Vois comme tu te réfugies derrière ses mamelles, derrière son suc protecteur !

La page indécente

La page indécente courbe ses lignes et tord ses signes insignifiants qui forment des mots, et ces mots eux-mêmes renferment des sonorités qui échapperont au lecteur, mais dont l'utilité est prouvée. Son attention, son plaisir de lecteur le retiendront peut-être jusqu'à la dernière ligne du bouquin.

Cette page a été écrite sans règle et je le déplore. Si le travail de l'écrivain est inexistant, c'est parce qu'il n'y a pas d'écrivain. Preuve en est qu'il ne possède aucune règle. Il marque, il note au bon plaisir de la plume. Quelle tristesse ! Ecrire depuis déjà vingt-trois mois et ne pas connaître les règles qui régissent l'écriture !

Ne critique pas

Ne critique pas : l'essence est le symbole désiré.
La délivrance est la source que le péché enterre.
Ce n'est pas la vie qui fait l'homme, c'est l'épreuve qui
lave son âme.

Ce n'est pas le sang de Dieu qui a coulé dans tes veines,
mais c'est sa couleur rouge qui a fait de toi l'homme perdu.

Ventre à terre

Ventre à terre, le talent amoindri, timoré, à la suffisance
des mots s'esclaffe en ces termes : "La pulsion m'est chère, certes, mais
laissons au hasard le soin de s'occuper de ma vie. J'ai cherché au péril
de la liberté l'expérience délicieuse qui ferait de moi un homme jamais
plus ignorant. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que rien
d'intéressant malgré les charmes et la beauté ne satisfaisaient mon âme
de poète".

Le poète grand

Le poète grand de prétention laissait sa mémoire fertile
divaguer.

Bon sang ! Que dans un excès de fièvre, j'invente le
poème sacré. Je veux l'inspiration qui me rangera auprès des Dieux.

Le poète se croquait les ongles, et sa tête chavirait. Il
attendait le message. Il patientait et quémendait encore.

Le silence

Le silence se fit dans la chambre. Chaque objet semblait respirer l'air pesant de la pièce. Une atmosphère presque suffocante entourait chaque meuble.

Il se déversait comme un fluide irrésistible qui semblait soulever les tableaux grimaçants de la famille. Ce fluide parcourait invisible les murs et les tapisseries, et léchait lentement les motifs du papier peint.

Ma famille emprisonnée dans son cadre de bois criait plus fort encore. J'étais avachi sur un bureau Louis Philippe qui me venait par héritage de mon grand-père. La tête pesante sur d'insignifiantes pages d'écriture, je rêvassais.

Lavements de la cervelle

J'ai vu la Dame à la licorne sur une tapisserie très ancienne, au Moyen Age peut-être. J'ai flambé pour des régions inconnues et j'ai perdu ma conscience en voyant ta beauté.

C'est vrai qu'elle est chouette celle qui vient de Grande Bretagne avec son petit cul tout chaud, sa petite odeur pas désagréable. La forme de son cul me plaît.

Il y avait des éclairs dans ses yeux. Ma barbe fleurissait et j'ai donné tout ce qui était en ma possession : or, bijoux, âme et corps. J'ai donné mon talent, aussi.

En fait, les dernières guerres battaient leur plein. Les hommes étaient en croisade pour une cause sainte. Les femmes portaient des ceintures de chasteté. Les prudes et les insoumis galvanisaient les foules. L'Apocalypse approchait.

La justice de Dieu, la fureur de Dieu détruisait tout sur son passage.

J'ai bu toutes les bières, toutes les chopes qu'un ventre peut contenir, et je me suis laissé aller aux plus étonnantes constatations.

Qu'un homme comme moi puisse douter de son talent, de ses capacités, voilà qui est singulier. Qu'il puisse nier sa beauté ou son charme étonnant, voilà qui pourrait exaspérer. Mais l'homme était malade. Malade de quoi ? Des morts peut-être. De ses infirmités ou de ses louanges.

Une écorce de mandragore happerait certainement mes dernières souffrances. Comme le pendu, je donnerais ma semence sublime.

Je me suis sauvé dans l'amour du beau. Le sexe a cogné fortement contre le nombril recouvert de poils violets. Ce ne sont ni la charge ni la décharge, ni l'érection ni l'anticipation, mais ce sont des reines et des déesses.

J'entends un rire malsain couvrir mes oreilles. Mes oreilles, organe qui sert à entendre. Des barres de fer dans les oreilles. On rit à droite, on rit à gauche. Je ne serais donc jamais pris au sérieux !

Mais c'est mon dentier qui me préoccupe actuellement. Faut-il changer les quenottes ou précipitamment recevoir les bouffées de nicotine. Je n'ai plus d'oreille. Je n'ai plus de médecins.

Mais je serais dans la garnison. Le beau fusil, et le centre de sélection sublime. Il y a des films, des bières et des cigarettes. Il y aura des radios aussi.

Moi, j'appelle ces bêtises qui circulent dans mon âme, un lavement. C'est l'hygiène de l'âme. Les symboles y coulent sans répit. Je suis un bavard, et j'écrirai longtemps encore.

Un individu très sérieux tachant à progresser. Voilà ce qui était écrit il y a deux mille ans, non il y a six mois. Mais les mains sont moites, et je n'ai pas progressé.

Qu'y puis-je ? Ho, Rien ! Une simple égratignure, ou une simple déchirure interne. Il n'y a plus de déchirure interne.

Loin des derniers péchés

Loin des derniers péchés, les races vont, viennent et dansent dans les sillons du hasard.

Près d'un lac, j'ai vu des figurines tournées leurs yeux maudits en direction des plaines déjà perdues. Les guerres maltraitaient les possédés agrippés au choc de la charrue. Les vols et les mues transforment les comportements tandis que je me propose de partir à la recherche du renouveau.

Ma tignasse promet des survivances. Dans des encyclopédies, j'ai trouvé des chiffres. J'ai pris garde de les dévoiler. On aurait pu découvrir les démons sacrés, les vraies pistes. Dans mes pensées subtiles, se cachait un vandale en proie à des dépressions macabres.

Plus loin, j'ai suivi les traces des poursuivants. Ils m'ont lâché dans la nature près des fontaines étroites. Vers les caves sanglantes, les hommes sont revenus, et je les ai chassés à coups d'écoeurement. Les pénombres légèrement teintées transformèrent en pluies transparentes les derniers exploits ainsi conquis.

Dans un royaume d'argent, elles m'obligèrent à m'asseoir tout nu, droit sur une chaise, face au confessionnal. Je m'agaçais maudissant les heures d'infortunes passées dans des conditions inconfortables. Toutes les chaleurs du globe vinrent à ma rencontre dans un brouhaha formidable. Je m'élançais jusqu'à la demeure du revenant. La tête harcelée du matin jusqu'au soir, je chantais des cantiques pour me relaxer comme je le pouvais. Je désirais une forme saine et un état physique compétitif.

Connais-tu la souffrance

Connais-tu la souffrance, longue et imperturbable qui vient se jeter dans d'horribles torpeurs dès ton réveil, et qui toute la journée te rappelle le mal qui vit en toi ?

Connais-tu cette souffrance, ce bourdonnement éternel qui te rend sourd, ce bruit vicieux et sordide fait par les Morts qui détruisent ton existence, rendant inutile tout effort accompli ?

Connais-tu l'angoisse qui s'abat sur ton âme et brûle ta cervelle, et vient venger tes nuits ? As-tu parfois souffert de ce déchirement quand le vice arrache tes entrailles ou se pose sur tes cuisses glacées et purulentes ?

As-tu été déjà maudit quand les mois inutiles encombrant ta passive vengeance, quand le glas sonne la haine immortelle ?

Ames célestes

Ames célestes qui puisez la guimauve au loin dans mes oreilles, entendez bien ce cri du Sieur de Notre Dame des Fontaines qui jura avoir vu les images les plus étranges sillonner sa tête ?

Quoi ! Nulle réponse ! Ce coeur serait-il de marbre ? Avec tout ce silence, on entendrait l'oiseleur geindre.

Ne riez pas, Ames défuntes d'un si maigre effort, et qu'à ma plume ardente le désespoir se prête. Je prouverai le mal qui vient de naître.

L'avocat à mes côtés semble vivre. Je le sens malgré moi commettre les plus vils péchés, et déguerpir d'un trait comme une simple belette.

Longue la courroucée

Longue la courroucée qui jurait avoir vu sept flammes se perdre sans écho dans les tourments des destinées. Revêtue de la robe des prêtresses, l'élégante s'enferma sans plus rien y voir - "Obscure, obscure vie, tu nous prends !" cria-t-elle.

Nourrie de fantasmes, l'âme révoltée et soumise s'égarait dans des évaluations incertaines.

"En cette heure importante, l'homme joue et se perd dans la réalité. Il embrasse les forces qui rougissent, qui régissent sa flambante destinée. Le monde est mort !" hurlait-elle.

Je me suis donné à vous

Je me suis donné à vous, ô tigresses, ô lionnes, et j'ai pressé l'anneau royal. Dans un élan de joie, je me suis jeté à vos pieds, et le décor tomba sec, et les fresques se mirent à bouger. Un grand déluge dont personne ne connaît l'origine est venu déchiqeter les places louées à la compagnie.

C'est à cause de vous, Princes que mon trésor a été confié. Ma jeunesse refusa les honneurs et les marques d'estime, cette gloire toute bariolée de pus et de dangers.

Encore un temps à être plongé dans le silence et l'homme privilégié la descente des quatre chemins. La tête roulera entre les bois. Elle atteindra le but espéré.

Paysan

Paysan, arrache les orties, détruis les mauvaises herbes. Que la terre soit vierge pour y recevoir les profonds sillons !

Paysan, attelle les chevaux qui reposent dans la grange. Je les veux solides et forts. Que le flanc saigne, et que le sang coule à gros flots ! Que l'écume bave et s'échappe des naseaux fumants de l'animal !

Paysan, féconde-la cette terre, cette terre immense !

Que germent les semences, que le grain mûrisse entre les lèvres de la terre immense !

Quand le reflet des sillons comme une image indélébile sera gravé sur son front vieillissant, alors paysan tu auras mérité de manger ton pain.

Et le vin glissera dans ton gosier sec, et le vin de la moisson coulera dans le gosier de ta famille réunie autour de la table !

Et tu seras fier du travail obtenu par la grâce du Dieu Tout-puissant.

J'habite

J'habite dans un très vieil appartement où s'entassent des souvenirs confus par milliers. Là, une console qui a connu son heure de gloire à l'époque de ma grand-mère. Là, un tas de grimoires croulant sous la poussière, et des estampes représentant des scènes d'amour d'avant-guerre, - celle de quatorze - le désordre y règne.

Les tapisseries usées ? - des scènes campagnardes allégoriques. On y voit un jeune homme sous le soleil radieux tenant dans ses deux mains largement ouvertes des grappes de cerises. Au loin, des jeunes filles près des arbres debout sur des échelles remplissent des paniers de fruits juteux et rouges. C'est l'été.

Les autres saisons sont aussi représentées avec des détails touchants. Les moissonneurs, puis l'hiver, la neige, le froid, les vendanges, le raisin : tout y est bête et puéril, mais charmant. J'y jette un oeil blasé, parfois la monotonie plaît à ma rêverie et à ma nonchalance.

Avez-vous contemplé ce tableau admirable de Renoir "Pêches et amandes" ? Il y règne une paresse qui semble échapper au temps.

Mon intérieur est semblable aux œuvres de ces maîtres.

La vie s'est arrêtée, l'heure n'existe plus. Le seul bruit qui se perçoit est le silence dans cette demeure passée.

Le pont de Londres

A Londres, alors que je traversais le vieux pont peuplé d'ombres étranges, je vis un spectre m'apparaître. Un être édenté, maigre, à la figure blême, et très long de corps qui semblait ne rien avoir mangé depuis mille ans.

Je parcourus le pont à vive allure, et derrière chacun de mes pas, je sentais l'haleine putride du fantôme me poursuivant. Je voulus disparaître. Je pensais naïvement : "Cet homme ou ce résidu d'homme expie depuis certainement des siècles dans la Tour de Londres. Peut-être a-t-il commis des meurtres ou des attentats horribles ? Enchaîné depuis tant d'années, pourquoi se plaît-il à effrayer un pauvre passant ?"

Malgré ces réflexions, j'accélérai le pas, désireux de quitter ce quartier infâme. Un brouillard épais comme il n'en existe que dans cette ville rendait plus difficile mon échappée. Il me semblait que ce pont à traverser n'en finissait pas. J'entendis tout à coup le bruit d'une voiture qui me rassura quelque peu. C'était un taxi libre. Je hélais le taxi qui malgré le peu de visibilité et l'heure tardive s'arrêta à ma hauteur. Je m'engouffrai dans l'automobile, satisfait d'y trouver une chaleur humaine ainsi que la chaleur du radiateur.

Le chauffeur sans même se retourner, me demanda : *Where do you want to go, Sir ?* (Où allons-nous, Monsieur ?) J'allais répondre, satisfait d'avoir compris quelques mots d'anglais, *to the*

station, please, to Waterloo Station, quand j'entendis une voix proche de moi qui me dit dans un français impeccable : "Mais, qu'avons-nous à faire aux abords de la gare ? Vous cherchez peut-être un hôtel pour vous reposer, Alexandre ?"

Je n'en croyais pas mes oreilles. Il n'y avait personne dans la voiture. Le chauffeur même n'avait semblé rien entendre. Satisfait de l'effet obtenu, le spectre ria de plus belle, s'accompagnant de gloussements.

N'as-tu donc pas encore compris mon cher Alexandre, que je te suivrai partout. J'irai où tu iras. Je marcherai sur chacun de tes pas. Je suis ton Ange, ton Ange Gardien, ton sale Ange qui va te faire voir ce que c'est que la vie avec un mort sur les bras.

Le Manuscrit inachevé

Quel équilibre ?

Quel équilibre ? Ces lignes dénotent ta nature. Tu as voulu un monde à ta mesure. Tu n'étais qu'un enfant.

Les conversations pendant les longues promenades n'existaient que dans ta tête. Ta vie, ta jeune carrière sont-elles à résumer ? Dois-tu ajouter quelque chose ? Tu as vendu tes fantasmes. Que reste-t-il à écrire ?

Ce style précieux, étonnant, te donne-t-il le droit au bonheur ? Ne ris pas.

Y eut-il des tentatives intimes qui purent me satisfaire quelque journée ? Ce métier, était-il accessible à l'adolescence ?

Devons-nous grandir parmi les hommes de lettres,

parrainés des plus hauts génies, et chaque soir nous endormir
désespérés ? Nous faut-il vivre avec l'horreur de les toucher ?

Mais pourquoi rester enfermé seul des nuits entières dans
cette chambre putride ? Ta solitude, je commençais à m'y habituer, moi
qui travaille fort tard la nuit.

Je m'évangélise cyniquement

Je m'évangélise cyniquement. Tous mes préceptes m'ont
suivi. Voilà que je retombe dans mon mal. Arrête-toi là, s'il te plaît !
C'est la conscience qui parle, etc... *Tu écris mal.*

Las de se battre avec soi-même. La parfaite comédie de la
vie, les petits évènements, les distractions. Chacun se croit subtil. En
vérité des niais !

Écouter des chansons distrayantes, des idioties ! Je me
suis peigné, brossé les dents. La mort dans l'âme, je sais ce que je
représente. - Atroce nuit - nuit qui éclaire !

Il faut se faire comprendre. La puissance est à l'audace. Je
n'ai jamais su exploser. J'ai toujours eu à subir la passion des autres.

Tortures de la tête

Tortures de la tête. Ronflements incessants contre les
supports stupides de la mémoire.

J'aurais préféré peindre la lumière des poèmes à boire. Je
suis à l'agonie. Les sécheresses à des lieues du talent des écrivains !

Extraire des sucs, ma chimie ! J'étais heureux, sans plaie.
Mon public, ces murs bleus...

Pâle faiblesse. J'ai changé les batailles. J'ai porté l'habit
rouge. Je me restaure aux *Dix commandements*. J'ai ordonné à un vol
d'étourneaux des tourbillons d'étoiles sans opérer de fantastiques
agressions. Et pourquoi ?

J'ai dénoué les cheveux d'or

J'ai dénoué les cheveux d'or. Que valent les éclairs, les
amants, les amours !

Sinon, qu'insignifiante sa désinvolture paraisse !

Qu'il s'y plaise avec ses sermons, à l'origine de son feu !

Les images fument, tombent, réapparaissent et se cognent,
fractions de culture.

Pour quelle intensité, lui sergent de mes songes pendant
que je travaille à nous verser davantage de femmes, invariables de
chimie dans nos bras ?

Un ange

Un ange commet l'indigne souhait de me toucher. D'autres
se sont plu à contempler ma face virginale. Des "moi-même"
silencieux. Les ai-je une seule fois compris ?

Les rires sont fourbes. J'entends des rires vicieux. Leur
crime est d'avoir usé de ma pureté.

Des prodiges stériles aux voix de marbre. Des présences.
Mais quelle comédie jouer ? Point de critiques, point de moqueries !
Pourtant quelles faiblesses ! Quel est le sens de ces visites ?

Je me couche néanmoins

Je me couche néanmoins sur des neiges brûlantes en
grande personne du premier âge.

J'ai la page à laver selon le vide, car le poème se meurt.

Une ligne préférée, c'est un pas vers toi. Pourtant la vie
est commune. C'est l'air du débarras. La génération jure qu'on
m'attend.

La petite folie me tient au coeur, et la belle bête s'est
vautrée au voisinage de la raison.

Peu d'âmes pour converser ! Je sens mon dialogue
s'éteindre, mourir et renaître, - dialogue de mon choix.

Je me suis consolé, libre et serein. Essais difficiles.
L'intelligence rampait dans la fange. J'ai nié ma culture.

Mes trophées

Mes trophées, mes jérémiades, ô la mystification pour des
richesses convoitées !

Crapule, tu crèves dans l'orgueil. Tu as subi des crises
puantes, des cris menteurs. Tes nullités nagent. Ce sont tes soucis.

Voici que les difficultés tombent dans tes chemises ! Pour raisonner, lis les journaux ! La vie est d'une transparence sans esprit.

As-tu fait dire de toi : quel esprit complexé ! Arrivait le pâle essai, et j'interrogeais mon rôle : Qui est-il ? Silencieuse nuit, nuit lourde de travail où je ne dominais rien.

Des beautés ?

Des beautés ? Rien au passable ! De l'envie de se surpasser. A quoi bon continuer ? Point de sueurs, des attentes seulement. L'art s'efface au profit du succès. Quelle est ma différence ? Tu y gagneras à être un inconnu. Tu n'intéresseras jamais personne.

Ignorer le passé, il m'indispose toujours.

Plaindre son jeune âge.

Apprendre à se contrôler.

Cracher sur les idioties enfantines.

Les mots, les carences de l'âme, à oublier. Les subtilités incomprises, les musiques savantes, les beaux accidents, à rêver. Mes désirs, mes mensonges, mes mystifications, que sais-je ? Je veux du neuf.

La bouche collée

La bouche collée à la source d'inspiration. Seul, tout de même, les yeux plaqués sur ces livres, sur ces feuilles blanches qu'il faut noircir.

Prêt à céder quelques lopins de terre, à souffrir dans la contrainte. Les concessions, les gentilleses, les sourires. Le sauvage sortira de son trou. *Lorsque le loup a faim* etc...

J'ai menti de bonne foi, allègre mais besogneux.

Je me suis dégoûté avec ces phrases douteuses ! A la recherche de nouvelles aptitudes. Lire les grands classiques, c'est se haïr, se reprocher ses pages incertaines, *Fils de chien, tu resteras chien* etc...

Et le mot insensé se charge de vibration.

La tension : je tremble de plaisir.

Une ombre tenace d'Entités pour un poème menaçant.

J'entends les âmes blanches penser : *il écrit trop vite*.

J'illumine les impuretés. Je nage dans le détail. Ne sais où je vais. Patience.

Nègre, cette prose est détestable. Cherche des idées à défendre. Je t'inviterai à prolonger la fête, la nuit. Ce que tu diras pourra te nuire. Lis bien. Engage-toi dans de nouveaux poèmes. Agis pour scandaliser.

Aucune articulation dans ces textes. Rien n'est accouplé. Tu te gaspilles. Sans rigueur, que comptes-tu faire ? Il faut te forger une discipline.

Les contrôles

Les contrôles constituent les premiers pas vers une certaine maîtrise. Apprendre consciemment. Dure école ! La grande oeuvre du génie est désespérante. Rare la satisfaction. Toujours

recommencer, et penser très haut.

Je n'en suis qu'à la rhétorique. Des fragments à inventer. Ajouter d'autres lignes et savoir chiffrer ! Tout chiffrer ! ...Écrivain. Se compromettre, mentir. Inspiration !

Se dégoûter, changer de méthode. Se faire sauvage. Quels avantages à en tirer ? Ne plus savoir comment finir son paragraphe, voilà le travail de ma vie !

Des pages bâclées. Il faudra les polir. Je suis pourtant courageux, mais comment écrire de bons livres ? Je n'ai pas de méthode, je n'ai aucune technique.

Qui voudrait m'apprendre ? Je travaille seul. Je n'obtiens que de maigres résultats. Quelqu'un pour me guider, qu'il puisse me diriger !

Quelle cuisine insolite, pas même originale !

Et puis assez de ramasser les miettes, d'écrire des pauvretés et des bouts de phrases sans style et sans idées !

Mes brouillons resurgissent. J'atteins un point de sensibilité rare, une tension intérieure effroyable. Je suis pauvre ! Toujours à m'inquiéter, à m'importuner avec des engagements grotesques qui servent de nourritures à mes morceaux pourris.

Tout balance

Tout balance entre plusieurs histoires de ma vie, refaites cent fois y ajoutant des scènes incontrôlées, évoluant autour de personnages qui sortaient de l'ombre : comédie.

Insufflé la vie à des personnages célèbres. Habile metteur en scène, apprends à les bien diriger. Acteur principal, sache t'octroyer le rôle du héros.

Elles étaient ridicules, ces inventions ! Je n'ai pas pu me contrôler. Je n'ai pas voulu raisonner. (*Après un léger blanc, reproduire par son contraire !*) J'ai souffert, crachant dans la douleur.

L'infusion dans les veines

L'infusion dans les veines. Le sang coule à grands sanglots. O le liquide aimé que je tire !

Ce passage est idiot ! Il faut le rayer !

Les ratures garnissent les feuillets ! Raturer, n'est-ce point la preuve de l'écriture ? Je lui préfère les chiffres ! Non, j'apprécie plus encore la composition. O l'équilibre de tous les composants, surtout en parité. Avec l'emplacement en prime !

Je contrôle les étapes vers la maturité. J'adapte les sons, ou j'appelle les sonorités à venir s'écouter. Les jeux de l'enfance, les cris de la libération. Joies banales de la jeunesse. La musique et les silences. Les inventions. Et je veux appliquer les dernières trouvailles de la journée.

Je m'use

Je m'use en différentes études, - mes linges sales. Mon style mauvais, mes expressions vulgaires - à la porte. Ce sont tes heures de bonté, misérable !

Maître, apprécie, je te lis. Je rêve de te claquer. Quant à y croire, mieux vaut reconnaître... J'ai changé. Comment t'y es-tu pris ? Le métier d'écrivain que tu possèdes demande des efforts... Nous devons exploiter la critique comme si des règles régissaient les mécanismes de l'art.

Je suis écœuré par ta technique. Joli moulin à paroles, je te lis pour me roder.

Tacite, j'écrivais. Quand ? La nuit.

J'ai pressuré les phrases, craignant de ne savoir les écrire. Croquer le verbe me semble souvent facile. Je préfère toutefois utiliser le présent.

La destruction des mondes

La destruction des mondes, étaient-ce des pyramides inutiles ? De grands bouleversements achèvent les élans insoucians, les rythmes, les départs etc...

Tout a fui, tel un bon tour que m'avait joué le destin. Je possédais l'instrument, le rêve qui permettait de s'exprimer. De la musique sans travail réel. J'étais un spécialiste de l'absurde et du piètre sens !

Tout a changé. Je détruis le mal qui a été subi. Je me lance dans l'étude austère.

Grandirai-je ?

Grandirai-je ? O souffle magique, tout disparaît. Revivre l'acte créateur... Je me soulève. L'enfant se fait homme. Je suis prêt à mentir pour un nouveau coup du destin, pour un monde qui ne

m'échapperait pas, cette fois-ci.

Apprendre à composer ! Mais ce travail est avant tout mécanique ! Oh ! Le choix des éléments pour construire ma phrase ! Suis-je du sang ? Je puis couvrir de lignes stupides les pages examinées...

Mais ils se moquent de tes déguisements. Quel esprit précieux et ridicule !

L'albatros s'éloigne dans les profondeurs de son amour propre ! Il se vide de sa sensibilité créatrice. En lui, naîtront les rêves insoumis. Et les tensions unies dans le Grand Livre revêtiront toutes les espérances ! Blessé dans ses recherches, il attend. Dramatiques les fureurs brillent de le voir se lever. Lui, seul est perdu. Libre de voyager en son âme, il attend. Entouré de ses poèmes, dans quel monde s'enfuira-t-il ?

Des évaluations

Des évaluations incertaines qui néanmoins m'assument la place de choix parmi les morts. Je suis content de le rester.

Transperce les murs, et explose d'un rire jeune et effronté. Les débilés du Prince, - je me concède cette appellation -, filent dans la panse joufflue de mon dictionnaire de rimes.

Au pas du fantassin, je rature tout en pensant au sublime. Je suis encore levain, et la roue tourne. Je suis fort. Sortez.

Ma grande révérence à la pucelle dévergondée pour son joli succès. Moi, je révise l'effet ponctuel de mes ondes superflues.

Les bagarres violettes dans des champs d'escrimes, les infusions dorées avec des yeux verts sous les gencives grises.

Cette feuille à noircir

Cette feuille à noircir, c'est pour qui ? Espoirs et progrès. Quelle affreuse méthode de travail ! J'ai tout à regretter. Les pages à graisser. Mais ne faut-il pas me former ? Recolmater tous ces poèmes pour se faire refuser. Ma raison et ma rage sont en enfer. Je suis à la merci de ma courte mémoire, je n'obéis qu'à ces tristes mensonges.

Qui compose les masses de cet essai ? Reprendre avec lenteur les suicides et les poèmes écrasés par les guerres et le temps ! Moralité : encore deux heures perdues !

Incohérence

Des bruits crissants répercutés sur le sol s'imposaient. Je prétends que l'effet ressenti - échouage et marée - était ma paix. Pénuries d'ombre qui au gré du jour déplaisaient à ma foi canonique.

Même les esprits droits sont des musiciens. Leur crainte de rengaine les libère. Ils modifient leurs excentricités. Bénévole action qui m'éclaire !

La grande fille blonde baignée dans sa jupe longue, et dans sa course elle sourit d'aise.

Si j'attends de pousser le libérateur Hourra, la folie deviendra-t-elle mon sentiment ?

La parole lisse

La parole lisse, effleurée se soulève et se brise. Là-bas des sons répondent à la bouche ouverte. L'image se déroule dans la cadence. Les jolies découvertes plaisent. Tous semblent rire. Certains se voient acteurs, exploitant les nues de la femme.

Parfois elle se plaît à élucider l'idée pensée par jeu. Les mouvements de l'âme soulèvent de vives protestations dans la salle.

A quelque distance, néanmoins il suffit qu'elle en conçoive l'origine comme point de non-retour, et l'effet se décharge.

Les danses scandinaves

Les danses scandinaves m'ont poussé à agir sous le couvercle de la folie, et j'ai rêvé aux millions d'équinoxes.

J'échappais aux potences, au soldat, au lacet etc... Je voulais vivre contre ma volonté, pour mon harmonie. Je me comprenais.

Des essais, de la diversité. Si le charbon n'est pas un diamant, à qui s'en prendre ?

J'ai dénoué la corde. S'échappaient les idées. Jeu de patience. Celle qui était détendue. Simagrées du martyrisé. Moi, à genoux.

Le livre

Le livre décrit avec les cendres de la veillée le paysage stupide.

Une semaine encore comme si je me promettais le sourire
d'un frère. Personne à entendre. Oui, j'irai.

Le journal. Le monde m'est élu. C'est l'évidence.

Une paire de ciseaux... Il faut savoir exploiter ses idées.
Deux tubes de colle. Je commence à rédiger mon poème.

Ceux qui crient

Ceux qui crient. Mes vengeurs dans la sauvage course
tiennent propos à calomnie. Signe noir du brouhaha sec. Il pleut de
l'expertise négroïde dans mes tympans. Trivialités nées.

J'ai soumis des esclaves à danser des mises à mort.
L'odeur de fourmi emplit encore mes narines.

Bon sens de monde pensif. Couleurs à toucher par la
femme. J'ai retrouvé la trace de mes orgies cette nuit. Excréments et
urine. Sexualité et lèvres roses.

Stupidité, innocence de tout débutant ! La fierté
lamentable. Comment vivre de composition ?

J'ai dirigé une mise en scène déplorable mêlant un homme
riche à des poètes perdus. La contribution passive des écrivains, une
symbolique.

A la naissance, des moissons d'orge baptisées poèmes.
Paysan, qui es-tu dans ta vie ?

Je dois encore m'abrutir

Je dois encore m'abrutir avec des imbécillités. Pourtant j'y trouve mon plaisir. Les malfaçons, les contresens ne sont que les reflets de ta personnalité. Bêtise et nihilisme ressentis par l'état de vivre. Je féconde sans penser. Réflexe majeur uni à ma puberté éternelle. Le monde me suit. Mes estimations sont raisonnées.

Si la pierre se fait marbre, le marbre, cathédrale, - je n'aurais pas à en rougir. J'avais l'idée. Elle s'est enfuie. Je renonce à sourire.

Le départ racontait le poème, les offres, les transactions. Je bats de l'air. Fluide qui glisse de mes mains ; Les chemins de demain, expériences pour lesquelles j'amasse les notes.

Coups de poings, de tonnerre. Hurlez mes douleurs ! Plafond de ma vengeance. Rien au terrible. Point d'excès.

Rêves, absurdités, mensonges !

Rêves, absurdités, mensonges ! Et je ris de l'ensemble incohérent !

L'idiote parodie se moque de soi-même ! Il suffit d'un contrôle, et s'écroule l'échafaudage. La tension de l'âme est à l'extrême. Tout à l'extravagance, au fantasme pubère et juvénile.

J'ai essayé d'éloigner ma poésie de sa torpeur habituelle. Me relisant, je constate la monstruosité de mon échec.

Le frisson d'orgueil ? Guère de crainte ! Il ne se passe rien. Tu es toujours maudit. Tendre ta poésie vers des ordres nouveaux ! Sentir l'âme possédée par des festins nouveaux !

Incapable d'assumer ma tâche

Incapable d'assumer ma tâche, je sens que vieillir est mon unique but. Si l'espoir a fauté, me conduira-t-il à l'âge d'homme ? Vainqueur, équilibré ? Aurai-je réussi à sortir de la nuit sans excès, sans témoins ?

La musique n'épouse plus les ondulations de la phrase. Maux de tête à l'idée de travailler les anciens manuscrits. J'augmenterai petit à petit les doses de souffrance. Je n'écris que le nécessaire. Des phrases simples et correctes.

Comptes-tu rattraper ces lignes perdues ?

Enfant conseillé par des experts, était-ce ? ...

La montre plate

La montre plate à cadran, d'aiguilles avance de quarante années. Jamais ne ralentit sa trotteuse. Mais ce qu'elle ignore, c'est qu'elle indique l'heure voulue par l'ensemble de la communauté.

J'ai fixé le calendrier de la Grande Horloge, et telle sonnera mon heure. J'ai vécu un siècle, une heure, une seconde. J'ai renfermé le temps en mon coeur.

Je nage dans l'innocence comme l'hémistiche est vomi à la minute, (- en cent secondes ?), comme je suis incapable de contrôler mon âme.

Mais penser n'est pas écrire. Se dominer n'est pas réussir.

Assez

Assez de la culture chrétienne ! Je me défends néanmoins de désobéir à Dieu. Je serai le sauvage, l'homme primitif contemplant son âme.

Quels confrères ? Je me détacherai petit à petit de mes plantureux poèmes.

O l'harmonie ténébreuse souffle en moi !

Mes origines me rappellent au combat. Je me battrai pour moi-même. Je m'élirai à tout coup. Assez chanté, trop peu vendu !

J'ai ce broussailleux jardin à travailler. Qui t'oblige à travailler ?

J'ai voulu toucher son corps

J'ai voulu toucher son corps, et elle a disparu. Elle n'existait pas. Elle se meurt avant d'exister, ma poésie, car elle n'a aucun sens.

Toutes les querelles sont fraîchement débattues. La solidité des liens pour une logique écrasante, je l'ai quittée car tout était réellement absurde.

*Les banalités interceptées par cette fange du cerveau
inhalaient les fantômes dépeints dans l'intimité etc...*

C'est encore de la fraude, un élan mystique, ou l'effet boomerang.

Je crois encore à l'accord nouveau, à la musique différente. Les grandes vérités resteront cachées. Les explorations et les conclusions hâtives, des niaiseries que le bon sens éloigne !

Ceci ne demande aucune explication. Pourtant on ne peut rien y débrouiller. Quelques partisans acharnés y dégoteront d'archaïques teneurs. Et cela m'amuse déjà beaucoup.

Je suis la Félicité (I)

Je suis la Félicité, et je t'annonce de grands changements pour demain. Tu as d'abord défait toutes les acrobaties, les tangages de la cervelle, et vrai ils ont existé.

Les recherches étaient donc à l'intérieur de l'homme. C'est l'idée, la seule trajectoire pour une aventure réalisable. Le reste est mesquin. C'est un toi-même à développer et à chérir. L'enfant de l'impossible et les écrits et les découvertes ne formeront qu'un moule.

Le banal et les autres et l'amour : assez ! Moi ! Moi seul contre cent mille fronts dans les déserts, les métropoles. (Je serai un inconnu). Contre tous, glacé et fécond, - les puanteurs de nos distances !

Assez de salutations et des blêmes sourires pour les voisinages. (Je serai un solitaire), et mon grand plaisir sera pour l'émotion. On dégustera les heures glorieuses sans hommes, sans

raison. Je serai libre de croire en Dieu, et je lui parlerai.

Des images

Des images foncées comme des estampes d'une autre époque qui se laissent regarder insensibles au plaisir et à l'amour. Des jeunes années perdues dans le charme de l'enfance douloureuse. Puis les adversaires criards, des tapageurs sans considération aucune, véritables tueurs, âmes de mauvaise foi.

Les types de critique se succèdent, caractère européen, différentes conceptions, courants de pensées diverses etc... Les uns enchantés parlent de prouesses et de génies. D'autres inquiets pour la bonne marche de la raison, hurlant au scandale, brûlent les notes d'un pestiféré ou d'un mystificateur.

L'heure juste est en moi. Oui, des créations superbes et bizarres, mais des faiblesses indéniables. O le lourd fardeau de l'enfance féconde !

Je suis la Félicité (II)

Je suis la Félicité, et je t'annonce de grands changements pour demain. Tu as d'abord défait toutes les acrobaties, les tangages de la cervelle, (et vrai, ils ont existé). Pour le monde spécial, tu as vanté la puissance de l'argent (là, tu as menti).

Tout était inventé. Les recherches étaient donc à l'intérieur de l'homme. C'est l'idée, la seule trajectoire pour une aventure réalisable. Un toi-même à développer, à chérir. L'enfant de l'impossible, les écrits, les découvertes ne feront qu'un.

Le banal, les autres, l'amour : assez ! Moi. Moi seul contre cent mille fronts dans les solitudes, dans les cités (je serai un inconnu). Mon grand plaisir sera pour l'émotion. Et l'on dégustera les heures glorieuses sans homme et sans raison.

J'ai récupéré

J'ai récupéré les perversions scolastiques des ancêtres. En posant le doigt sur les masses de lectures, je recrée ma logique mercenaire liée à ma frustration bucolique.

Des plongeurs énormes dans les ventres de la chimie, des préceptes souvent incompris de philosophie très ancienne.

La mathématique primaire est résolue, j'embrasse les thèmes divers des assemblées fermées. Docteur, je dicte mes résolutions passives.

Là, ce sont d'énormes phallus magnifiques et autoritaires, dernière phase d'une sexualité latente.

Plus loin, l'Annonciation de Léonard me jette dans l'étonnement et la satisfaction.

En effet, je tremble et je trépigne d'admiration. Rien d'explicable. - Vertige puis explosions. Un non-sens, n'est-ce pas ?

La fausse connaissance divine et universelle en moi, le détail déplorable, ce faux-semblant de culture, plusieurs s'y laisseraient prendre ?

Quant à la politique sombre et taciturne, elle gît à l'état de larve crépusculaire.

Mes ressemblances, ma pluralité indiquent une âme de vainqueur. Le druide des raisons est prêt à tout recommencer.

L'imitation est besoin du pauvre. Ma fortune est déjà faite.

Aucun doute, jamais je ne serai écartelé. Cette vie, ma dernière, sera riche et illuminée.

Je retournerai dans les légèretés du monde neuf ! La civilisation est répugnante et le trajet littéraire éternel : les imbéciles sont à endiabler.

Mais il faut rire de sa fixation. Et tout est à recommencer.

Nuremberg

C'est dans la cité choisie, Nuremberg, peut-être qu'il a vécu et qu'il a mû. La souveraineté était sur son sein. Avide, il se confessait : "Plus d'accord pour les espèces mélangées, plus de discours, plus de processions. Les étincelles et les feux seront intérieurs. Les peines rougissent. Mais quelles que soient les origines, mes vents tourbillonnent".

Dürer s'évangélise comme sa nature était vierge ! L'indigène aux mains sales boit le lait de la chance ! Son départ est proche, il se soumet aux exigences ! Qu'il prenne tous les visages voulus car de ses solitudes renaîtront les fraternités ! Des fatalités et de glorieux combats, puis le risque de perdre ses bonheurs ! ...

Mais toi tu as déjà éternisé ta place ! Tu as vendu des soleils sans transparence, sans fierté : une vaste tromperie ! Les terres de cet empire jamais ne seront fécondées. Agaceries, mystifications et pauvretés. L'homme est noir, l'homme est vide de sens, l'homme est

inutile.

Ne jamais plus accommoder les pulsions, les bizarreries équivoques. Ceci est de trop.

A présent

A présent toutes tes semences sont trompeuses. Le goût fécondé t'a quitté. Ne reste qu'une quantité insignifiante de dépravations et de pleurs et de bagnes. La progression était trop rapide, dangereuse. Tout est ruiné en toi. Pourquoi avoir voulu s'aventurer dans une telle duperie ? L'innocence ! Les échecs !

Des courses à perdre haleine. Ho ! Le bon sens ne m'a jamais habité. Diplômé de l'inconscient tu seras le maître d'oeuvre des docteurs, des pages analysées au microscope. Les génies sont tous de grands malades, même ceux qui ouvrent les portes de leur néant. Démarche d'un imbécile, et bravos !

Et j'imité

Et j'imité...

O Seigneur, j'ai trouvé ma fixation. Elle me hantait jusqu'en Enfer. Vrai, Seigneur, débuts très difficiles, retard extrême : j'ai volé. Je me suis puni. C'est le principe de l'imbécillité. J'en suis l'inventeur. J'ai couru, que dis-je, j'ai brûlé dans les flammes maudites, le feu et sa justice. O Seigneur, la punition reprend son souffle.

Tous ces détrit

Tous ces détritrus, on ne sait quoi en faire. Souvent, je les ai expédiés. Ils me furent rendus comme du papier etc... Qui avait raison ? Qui avait tort ? Je ne pourrais le dire. J'aurai un peu grossi. Sachez que jamais je ne pleure, *mais toutes les peines en plein front, les peines,...*

Le bonheur eût été le voyage à l'intérieur de l'homme. La voie cherchée est peu sûre. Il y a cent mille façons d'y arriver. Moi, je me suis trompé. Il reste un métier, mais c'est sans importance.

Me suis-je compris une fois, une seule ? Je parle du destin, de la fatalité. J'ai oublié la réponse.

Tu seras le gardien du troupeau, criait-elle. Je me suis donc fait porcher ! Quelle nourriture ! Des porcs, que pouvaient-ils comprendre ? Il fallait quitter cette existence.

J'ai aimé les obligations, j'aurais aimé les vendre. L'argent est un bien utile. On ne regarde pas la vérité avec des lunettes noires. La poésie est le vœu du solitaire. Seul, puis-je me comprendre ? C'est du vice. Non, c'est ta vie.

Il disait

Il disait : "Jamais tu n'auras la patience. Ton monde trop petit à exploiter est ennuyeux. Les lignes accumulées noircissent des pages. Pourquoi ne te relis-tu pas ? Sans complexe, tu avales les mots en leur donnant des significations étranges. Et toi seul peux en interpréter le sens. C'est un trop plein de ta cervelle que tu jettes sur la feuille blanche. Les idées s'accroissent."

L'Art n'est jamais rentré en toi. De vagues notions, et encore de la poésie primaire ! Tout ce qui est inconscient, vicieux et bête est exprimé. La réflexion est nécessaire.

Toi, tu as toujours écrit avec deux mamelles pendantes. Aucun surpassement, rien à l'original. Que voulais-tu donc prouver ? Qu'est-ce que cela voulait dire ?"

Que pouvais-je reprocher à cette méthode ? Le désespoir et la conquête de l'irrationnel ? Je ne suis sur de rien. Ai-je trouvé une autre formule ?

Si j'ai un jour

Si j'ai un jour quelque mémoire pour accéder aux marches les plus hautes, je voudrais qu'elle gardât sa grâce et sa beauté.

Tant que dans ses yeux ne jaillira pas le sang des révoltes anciennes, et que ses plaintes n'atteindront pas nos prières, l'espoir résistera aux insuffisances de la vie.

Grand est son amour dépourvu de raison, et sa fidèle tendresse me bercera encore.

J'ai rêvé d'elle l'année écoulée, retenant mon malheur avec des images profondes. Puis conquérant, je l'ai bannie et oubliée.

Femme qui dances et chantes, applaudie de tous, je n'ai que les murs gris de ma chambrée. J'attends le pitoyable commerce quand mère et comparse, tu me donneras à voir l'enfant.

Des traces indélébiles tacheront le reste d'une vie !
L'avenir, le présent s'accoupleront pour ne former qu'un seul temps.

Je vis dans la séparation vaine des corps avec la ferme prétention de nous réconcilier. Ce mariage déchiré puis retrouvé, qui de nous d'eux en portera la faute ?

Connaître les détails des naissances sous des visions, c'est en parfait médium que je sais vivre en moi les ondes de la destinée.

J'ai réinventé le noir

J'ai réinventé le noir. Dans le coeur de ma tombe, je l'avais dédaigné. Le règne est en moi, il attend que le prince s'endorme. C'est lui qui lubrifie les rêves que je lui ai imposés. Sale nègre ! Sale roi !

Le juif en moi sommeille. Il vendra ses dernières lignes sur ma tombe sacrée. Commerce de tout : bibelots, manies, manuscrits, livres.

Ma croyance est sérieuse. La force est nécessaire à mon destin.

Abolie la peine

Abolie la peine pour des notes incertaines, pourtant je me décide à les regarder.

Ces contemplations hâtives, auraient-elles existé ? Et ces étapes sur des chairs de rêves pour aimer, vivront-elles quelque jour ?

Un mot par sa bouche et la pyramide des syllabes s'écroule sur les feuillets, et renaît encore.

Elle s'enfuit par la montagne. Je la suis, épouvanté. C'est elle qui me condamne.

La règle des infinités. Escalades de nouveaux principes. Les phrases fusent et viennent mourir ici.

Ce n'est pas un nom que j'essaie d'éclairer

Ce n'est pas un nom que j'essaie d'éclairer. Non ! C'est l'ombre qu'il faut effacer. *L'ombre noire* cachée derrière les ténèbres ! Dans les profonds néants, elle existe ! Je la sais qui me regarde, qui m'arrache avec ses griffes des lambeaux de vie. C'est elle le démon à la fourche cornue, le feu, le sang et le venin aussi !

Car écrire est un acte délicat. Il suppose de perpétuer une race presque surhumaine. Quelles puissances attendre de soi-même quand Romantiques et Parnassiens ont chanté tout ce qui devait être chanté, - le vent, la fleur, la rose et le printemps, le fleuve immense qui roule ses graciés - le fleuve qui charrie ses noyés, ses cadavres et ses pendus ?

Effets subtils que je recherche ! Je me déplace dans l'analogie, ou je calque ceux qui m'ont précédé. Qu'ai-je à en tirer moi des danses lyriques qui m'invitent à aimer ? Rien. Le peu de bonheur que je reçois contribue à me rendre idiot. La folie s'empare de l'âme comme l'enfant agrippe ses jouets. Mais vrai, je m'amuse énormément de ces bêtises !

Je ne modifierai plus

Je ne modifierai plus les parties auxquelles je m'attachais. Toutes les chances m'ont été enlevées. Mes maigres années ! Ma raison

n'a jamais percé les nombreux secrets. Il suffit de se relire pour être déçu.

Comment ne pas partager cette opinion que pour être publié le sans faute est obligatoire ? Seules, les exceptions pourraient tolérer ces folies-là.

Du chinois. Un jour pourtant tu sauras que tu n'as pas voulu dire que cela. Il te faudrait des experts qui aient une plus grande vision des choses.

Tout va revenir. On te retournera tes chemises car on n'y aura pas regardé de suffisamment près. Tu ne connais personne. Tu ne sais pas qui compose le Comité de lecture.

Illumine les impuretés

Illumine les impuretés. Je nage dans les détails. Je ne sais où je vais. Patience.

Nègre, cette prose est détestable. Cherche des idées à défendre. Je t'invite à prolonger la fête toute la nuit. Ce que tu écriras pourra te nuire. Lis bien. Engage-toi dans de nombreux poèmes.

Tu joues les talentueux. Que t'arrive-t-il ? Agis pour scandaliser. Tu as du métier...

Jeunesse laborieuse, pourquoi se révolter ? Contre qui ? Parce que l'on a vingt ans ? Je ne t'entends pas.

Je souhaiterai

Je souhaiterai la compréhension, l'estime des survivants, la fraternité et l'espoir. La douleur est toujours une sombre épreuve, légitime au Divin, à la limite du courage.

On nous leurre, on conduit les pauvres également. On les effraie malgré l'ombre qui fuit les autres ombres. Au milieu d'eux, essaient-ils d'imposer une liberté ?

A présent, les conditions diffèrent. Je m'alimente de rejets. Des glaires abandonnées à l'oeil transparent inondent de caractères blanchâtres des œuvres indéfinissables.

Je rêve

Je rêve. Mais le rêveur tout heureux s'en est retourné à la logique des humains. Comment peut-on vivre sans la grâce divine ? Il faut se soulever... La Providence atteint les têtes pleines d'espoir, les têtes qui lui sont appréciées. Seul, Dieu impose ses lois, Dieu, oui. Croyons tous en sa puissance, Il nous aidera.

Je serai l'enfant qui apprend à marcher. Sans savoir aucun, à qui demander un soutien ? J'espère parfois une amitié illimitée, presque éternelle. Un maître, un confident, un être sûr, - le père sur qui je puisse compter avec chaleur, l'homme bienveillant et bon.

J'aurais désiré la liberté et le départ, hélas ! Je n'ai eu que des échecs et des tourments.

Deux courses folles

Deux courses folles jusqu'à ce dimanche fatidique, - je ne me rappelais plus que j'étais. J'allai, et pour la quête de la vérité j'aurais donné mille ans.

Autre chemin, il suggéra la nuit, - la nuit noire, les mains sur les hanches, et le regard glacé, - l'assurance de l'homme arrivé. La nouveauté me prenait, j'aurais dû trembler.

Je me suis enfoncé dans la nature. Elle sentait étrangement bon. Cette odeur de goût salé qui vous enfle les narines, comme j'ai aimé la respirer !

Chaque soir une nouvelle école, un grand lieu de connaissance humaine que je traversais sans même me retourner, jouissant de toutes mes facultés. Sans pulsions, c'était un calme froid et serein.

On ne marche plus, on glisse. Le pas est une approche exceptionnelle pour l'individu. J'ai joui de mes transports, et j'ai discerné tous les spectacles - paradis burlesques - de mes dernières années.

Il aura fallu ce dimanche étrangement insipide pour me rappeler à la réalité. Tout s'est très bien passé. Les journées d'agonie malgré le contrôle de soi qui ont précédé la superbe date ont fait trembler toute ma folie.

Il a plongé et s'est jeté comme un coup de tonnerre qui aurait ébranlé les montagnes. La pureté du son ? - Un cauchemar.

Les oraisons incantatoires

Les oraisons incantatoires échappent à la fumée productive qui évolue en cercles symétriques au-dessus des habitations ombragées.

Elles s'appellent en des lieux insolites, se répondent avec des échos aux sens inaudibles, se contraignent à écouter des paroles irrespectueuses.

Le temps obscurcit les roulis glorifiés qu'elles harponnaient de flèches tribales.

Les semences jamais ne s'élèveront, engourdies par de voraces hivers. Le paysage est chimérique avec l'horizon décharné qui confond ses couleurs pour un ciel gris et bas.

C'est avec netteté que je voyais

C'est avec netteté que je voyais, et tous les troubles de ma pensée n'étaient que d'insignifiants prétextes à des expériences captivantes. En effet, la plus infime observation par une vicieuse opération de l'esprit devenait objet de fixation.

La nuit favorisait l'accomplissement de ces expériences. Les sommeils difficiles à provoquer fixent l'esprit court et l'affolent des événements passés de la journée.

De quoi étaient composés ces manigances ou ces indéchiffrables *flashes* qui à peine compris ou interprétés s'effaçaient de la mémoire remplacés rapidement par d'autres flashes tout aussi éphémères ?

C'étaient des phrases ou des bribes de phrases qui

venaient se fracasser à l'endroit de mon front accompagnées de sonorités diverses.

Les voix se juxtaposaient et quoique inharmonieuses pouvaient se comparer à un ensemble d'instruments de musique, chaque musicien jouant son propre morceau sans que personne ne vînt l'accompagner.

La souffrance qui s'obstinait m'incitait à des croyances profondes, à des prières que jamais je n'aurai osé imaginer. J'étais devenu mystique.

A ses pieds

A ses pieds ! Et des idées neuves ! Tu lui dois une bonne reconnaissance ! Que serais-tu s'il n'avait existé ? Quelle fraîcheur aurais-tu cueilli ? Le grand sentiment pour le père et le génie. L'espoir, l'aide pour les espaces neufs.

Je veux la grâce pour les insinuations, les échos et les sonorités débiles. Il faut me pardonner. J'ai l'esprit de la bêtise. Quelle importance puisque ce n'est pas imposant.

J'ai gâché mes jeunes années avec des compagnons imbéciles, des sourires niais, des gamineries studieuses.

J'ai relevé le défi. Le retard était immense. J'ai flambé les étapes ! J'ai vidé le sens de l'alexandrin et cassé la musique !

A ses pieds. Ses rythmes, ses formes, ses génies et tous les hommes bavent là-dessus. Pas besoin d'être consolé puisque c'est une autre vie. Il est si beau, unique, lui.

La conscience : poursuis ton travail.

D'ailleurs, qui sait si l'amour n'est pas le plus important.
Le travail ne mène peut être à rien.

Tu voudrais changer la rime du discours. Tu ne sauras
jamais chanter. Tu es le plus mauvais. La faute, l'erreur incombent à la
jeunesse. Enfin, c'est mon sentiment.

Je me connais très bien. Il y a en moi un grand mystique.
Je regagne d'autres formes, mais je n'ai plus le droit de renaître. Près de
Dieu, je fus le coeur purifié.

Lui seul est le maître de l'homme nouveau. L'Ange aux
yeux bleus. L'enfant né, le poète prêt à toutes les expériences, ce Satan
désargenté croyant à l'élixir de vie. Le phénomène à imaginer. La
foudre. Ai-je une seule fois su flatter quelqu'un ?

Malgré l'épineuse chorégraphie

Malgré l'épineuse chorégraphie, évoluant dans mon
caractère de débutant, les pièces se succèdent avec l'indigestion du
gastrophile zélé jusqu'à quatre heures moins cinq.

Avant les premiers pas de danse dans ma carrière
burlesque, je réalise au cirque les sauts dans le vide. Tournage du film
avec truquage.

De la beauté mélancolique. Retire-toi et respire l'odeur
claire des églises ou chante. Que parler avec l'élite me paraît bon. Idée
enfantine, moi qui n'ai jamais rencontré de sales bonshommes.

Il disait

Il disait : "Jamais tu n'auras la patience. Ton monde trop petit à exploiter est ennuyeux. Les lignes accumulées noircissent des pages. Pourquoi ne te relis-tu pas ? Sans complexe, tu avales les mots en leur donnant des significations étranges que toi seul comprends. C'est un trop plein de ta cervelle. Tu accumules les idées. L'Art n'est jamais entré chez toi. Rien que de vagues notions, et encore de poésie primaire !

Tout ce qui t'est inconscient, vicieux ou bête est exprimé. La réflexion est nécessaire avant de commencer. Toi qui as toujours écrit à intervalles réguliers. Aucun surpassement, aucune originalité. Que voulais-tu donc prouver ? Qu'est-ce que cela devait dire ?"

"- Que pourrais-je reprocher à cette méthode ? De m'être lancé désespérément à la conquête de l'irrationnel ? Je ne suis sûr de rien. Ai-je trouvé une autre formule ?"

Les pas vers les accords autres

Les pas vers les accords autres, les formes secondaires jusqu'en nos cerveaux de riches. De grandes leçons à en tirer. On s'efforcera de tout comprendre quand la folie sera achevée. C'est trop facile de dire, - là est le changement. Prouver c'est démontrer.

Je pousse des chutes. Elles réclament des années de compréhension et d'attentions diverses. Toi, résume les insuffisances, les essais. Parle de la technique. J'ai tant besoin de rire ! Je rougis à l'idée que quelqu'un pût y croire !

Un autre : poésie décadente mais un prix à décerner - celui de la bêtise. *Je suis menteur*. Continueras-tu à t'inquiéter pour de si insignifiants poèmes ?

Je ne me comprends guère ! Que te manque-t-il réellement pour réussir là où tu as toujours échoué ? Qui sont tes ennemis ?

L'impatience, le jeu du recul sur mes chansons... De plus, il y avait ces raisonnements idiots. Je voulais une poésie à ma mesure.

Maniaque de toi-même, pense d'abord à sortir. Tu manques de précision. Tes pensées sont lâches, tes écrits sont de l'affreuse...

La raison se forme

La raison se forme, s'invente des maux et quand la nuit est plus noire encore, des révolutions internes se fracassent contre mes parois nocturnes !

Des déflagrations s'entendent à mille lieues, des tempêtes. Des cyclones s'entrechoquent dans des déchirements grandioses, et viennent pour des symphonies orchestrées.

Impitoyables ennemis et pourtant en harmonie avec moi-même ! Ils hérissent le combat, les charniers et les artifices. Ils planifient ces nuées de cauchemars. Ils enveloppent d'étoffes gonflantes les cataclysmes subis, les catastrophes vénérées.

J'aime à comparer cette fresque savante avec l'épique marasme qui détruit tout sur son passage, qui multiplie les dangers

d'une vie liée à l'étrange et au mystère.

Quand s'éloignent les incendies, les flamboiements sous les cieux rougissent. Et le calme insipide s'installe lentement comme les palmes et le plaisir, comme l'aurore après une nuit chargée de plaintes obscures.

Pourtant vos ressources se désagrègent, vos profondes expériences n'accaparent que des vents incertains. Quand bien même de minuscules vérités s'offriraient aux interprétations diverses, jamais vous n'obtiendrez la vérité ni l'appréciation recherchée.

Je suis le reflet qui exprime les intolérables mensonges que personne n'avait osé dépister, la splendide tricherie que vous n'observez que chez les autres et qui pourtant se cache en vous-même.

Malgré ces apparences trompeuses, vous vous propagez croyant manier avec dextérité un appareil sans âme, un bourreau dénué de sentiments, une sorte de divine force que vous contemplez comme étant l'irréfutable messie.

Hommes de science, vous n'idolâtrez qu'une mémoire, que des fonctions irréfléchies. Vous plongez dans l'univers du chiffre sans espoir de conquête sur le mouvement des destinées et des révolutions.

A présent, les conditions diffèrent. Les substances que je malaxe mystifient le rôle des rejets. Des glaires abandonnées à l'oeil transparent inondent de caractères blanchâtres des œuvres indéfinissables.

Un non sens toujours car s'accouplent des mots incapables d'exprimer une opération logique. Ils sont groupements subtils, malfaçon, incohérence et pourtant harmonie. Ils déterminent le doute absolu que chacun doit posséder. C'est l'incertitude pour le monde

incompréhensible. C'est convaincre l'homme de son impuissance à se diriger.

Rien que des planifications et des regards braqués sur l'Histoire. Des illusions avec des instruments d'aucune efficacité.

Vous brandissez des rapports, des analyses structurées, des conclusions et des bilans sur le devenir humain. Vos complexes machines sont vos cervelles grises qui restituent vos amalgames approximatifs. Des milliards de données pour d'insignifiants résultats. Vous en êtes encore à la sorcellerie scientifique, vous plaisant à programmer des banalités de rêves enfantins.

Apprécie, je lis Gide

Apprécie, je lis Gide. Mythomane, cherchant à le calquer. Quant à y croire, mieux vaut reconnaître... J'ai changé. J'ai sous les yeux *le retour de l'enfant prodigue*. Comment s'y est-il pris ? Le métier d'écrivain qu'il maîtrise demande des efforts... J'aimerais m'en tirer. Nous devons user de la critique comme si des règles régissaient les mécanismes de l'art.

Tacite, j'écrivais. Quand ? La nuit. J'avais en toute aisance habité dans mon pavillon. Si je me cachais, c'était pour vivre en compagnie de mes bouquins.

Je ne lis plus

Je ne lis plus. Depuis deux mois et demi, pas ouvert un bouquin. Je ne peux plus écrire une phrase correcte. Des idées simples, des phrases courtes, ça ne peut que marcher. C'est encore tenter une expérience. Ce sont toujours de petites choses.

Moi-même : c'est assez minable. Tu l'as déjà dit.

J'ai toujours cru que je ne serai jamais écrivain. J'imaginai un retard illimité sur les autres... Il est vrai que je n'ai pas la patience d'écrire un livre. De grosses tares.

Moi-même : tu es écrivain. C'est ton métier. Travailler toutes les soirées jusqu'à quatre heures du matin. Tu devrais te coucher tôt, te forger une discipline.

Enfant gâté par la nature, comment espérer se voir discerner des lauriers quand on reste enfermé dans sa chambre ? Il faut se faire voir... Il faut que l'on connaisse ton nom.

Les chimères bues et toute ma paresse offensée. Le vide ! Le néant ! Ce qui m'étonne, c'est d'accepter ces stupides propositions comme si quelques jours de silence suffisaient pour qu'on n'y pense plus... Tout est cassé et libéré par un souffle magique.

Ma conscience : Tu n'as jamais pris la défense de tes pères. Es-tu allé quelque fois assez loin pour aimer ta poésie ?

Moi-même : Le jeu de ma liberté m'a été retiré. La trempe et la force de caractère jamais n'ont été appliquées. Des évolutions lancinantes venues s'éteindre sous le porche de la nuit...

Ma conscience : Pauvre fou ou pantin mystique, quand réaliseras-tu enfin qui tu es ?

Quatre années de sommeil. Les éclairs ne brillent que très peu... Tu ne changes pas. Tout te pousse vers l'autre départ.

Qui compose les masses de cet essai ? Reprendre avec

lenteur les suicides et les poèmes écrasés par tes guerres, par le temps.

Moi-même : je voudrais te faire avancer... Tu bavardes. Tais-toi. Laisse-moi continuer à annoncer sans répit des phrases courtes...

Conjuguer le verbe

Conjuguer le verbe me semble souvent difficile. Je préfère utiliser le présent. Je crains d'écrire avec d'énormes bourdes dans le manuscrit. Là, du moins je sais où je m'engage... Tu ne feras pas succès.

Je produis ainsi : aucune syntaxe, le style n'est pas assuré, des formes douteuses.

On se modifie. Je déshabille les phrases. On se demande comment certains s'y sont pris.

Les heures d'insomnies, à quoi servent-elles ? Cette nuit, je me sens libre. Pourtant, je suis enfermé dans ma chambre. Mon réveil est retardé. Ma chimie est incompréhensible et inviolable maintenant.

Purifier la langue

Purifier la langue ? Que fais-tu donc ? Le surplus est inutilisable. Pas de fioritures, pas de tournures de phrases.

Des milliers de retouches ! Se plonger dans ces papiers grossiers ! Demain, cela s'élèvera... Déjà, on y trouve un sens. Quelle comparaison avec Radiguet !

Reconnais l'insignifiance de ces pages. Pour quel public ?

Lignes superficielles, invention stérile, le minable sans effet de parade. Comment composer ? Impossible, ma soif est apaisée !

Comment vivre ?

Comment vivre ? Travailler toutes les nuits. Recolmater tous ces poèmes pour ne pas être publié. Ma raison est en enfer. Je commence à m'en détacher. Je débloque. Je suis à la merci de ma courte mémoire. Je n'obéis qu'à ces tristes mensonges ; Je n'ai pas le caractère pour vivre l'invitation au bonheur. Cromwell et De Fontenoye n'ont guère réalisé que je portais la lanterne chauffée avec des morceaux de bois. Retourne dans ton sac ces bouts d'essai, hélas !

Sans force

Sans force, un style bâclé à tout venant, bannissant toute réflexion, - une écriture lâche ! Fluide de pisse ! Des mots sortis d'une imagination fatiguée par des milliers d'heures de travail, courant à la recherche d'un esprit neuf. Ces phrases qui chancellent comme déportées par un grand souffle, qui voudrait s'en occuper ?

Ceci est fort détestable. Il faut prostituer les ordures de la maison. Que la faim me prenne au ventre ! Je ne veux plus discourir

des vices de mon âme.

Les mots sont en grève

Les mots sont en grève. La source est oubliée dans la mémoire. Ils attendent que je les rappelle.

Ce qui était substantiel est devenu dérisoire. Hier, c'étaient de la musique, des chœurs, des chanteurs même ! J'obtenais des accords étonnants, des situations fausses qui étaient rarement des essais fructueux.

J'ai décidé de me tourner vers la "*modernité*". Mot magique qui cache tant de mystères, qui ne veut plus dire grand-chose. Je compte faire quoi ?

Les grincements de cette plume

Les grincements de cette plume : ignoble le chômage ! Chaque tic que tu accompagnes de manières est à déconseiller. La seconde suggère l'impatience qui répond à la stérilité.

Ne t'en occupe plus. Lis le journal, et les forces, - ta bêtise -, te rapporteront de l'or. Pourrais-tu te saturer de ton écriture ? Que te restera-t-il à faire ? Un chantage ou une communication ? Très juste.

Je t'accuse de te dilapider dans des rêveries naïves.

Des pages bâclées

Des pages bâclées. Il faudra les polir. De nombreuses

interventions sur une feuille qui ne mérite même plus de ratures.

Comment écrire de bons livres ? Je n'ai pas de méthode ni de technique. Qui voudrait m'apprendre ? Je travaille seul. Je n'obtiens que de maigres progrès.

Quelqu'un pour me guider et me tendre la main ?

Cette feuille à noircir, c'est pour qui ?

Cette feuille à noircir, c'est pour qui ? Elle n'est pas pour moi. Jamais je ne me relis. C'est pour espérer progresser ? Mais je sais fort bien que ma méthode de travail est mauvaise.

Tout à regretter dans ces pages à graisser. J'en suis à me salir les mains. Du cambouis, mais le tout n'est-il pas de se former ?

Mon contact est impossible

Mon contact est impossible. Je suis savant et sauvage, druide mais jamais parvenu. Ma mémoire a fait des bonds, puis elle s'est écrasée, soumise à des machines impures.

Révolte et malédiction, c'était ma gloire ! J'ai dû repenser les papiers, m'arracher aux batailles de ma pauvre tête. Je n'ai jamais apaisé mes tourments. Des ombres prolixes moururent incontrôlées : des faillites organisées.

Du moins, ma pensée est claire

Du moins, ma pensée est claire. Elle est correctement

exprimée. Ce n'est pas comme ces affreux poèmes en prose qui n'avaient aucun sens. Des essais, mais je ne savais pas écrire. Je ne composais pas. Travail *d'artiste* incontrôlé ! C'était le printemps. J'espère avoir changé.

C'était un casse-tête où l'on ne pouvait rien y démêler, car cela n'avait aucun sens. Je ne crois pas avoir écrit un poème sensé depuis longtemps.

Je me savais incapable d'écrire des lignes intelligentes. Il était temps que tout cela cessât.

Les commerçants

Les commerçants rient de ma candeur. Je pleure pour mes indisciplines. Maladroit sans pousser le doigt sur la page, s'amuse-t-il ?

Je me moque des bêtes et des autres. Fuir les cours et les distractions sexuelles ? Je barbouille mes débuts, et je me prends parfois pour un Christ.

Je ne modifierai plus les parties auxquelles je m'attachais. Le gouvernail ne m'obéit plus. Et libre le navire !

Toutes les chances m'ont été enlevées pour ces maigres années, parce que ma raison n'a jamais percé les nombreux secrets.

Les morts

Les morts s'expriment clairement. Le crois-tu ? J'en suis certain. Dialogue de muets. Moi je tâche à combiner leurs syllabes inconnues.

Où trouverai-je le courage à m'appliquer moi le grand désarmé...

Malédiction. Travail acharné. J'ai beau forcé depuis des mois pleins. Je ne suis pas consciencieux. Je commence à travailler sans achever ce qui a été fait. Changement de page.

Autour de moi

Autour de moi.

Je me conduis en jeune homme très ordinaire bourré de contradictions, cherchant un système...

Je suis un rescapé issu d'une légendaire pluie de fantômes. Tout m'est chu avant la lettre.

J'ai eu de fâcheuses entrevues. On m'a pardonné mes gamineries, les tâches des débutants... On m'a autorisé de stupides âneries.

Ma faute fut d'avoir vu sortir de si pesants poètes. J'ai évité des drames, j'ai consolidé les parties fraîches de ma cervelle. J'ai longtemps cru y gagner en maturité.

Nous maudissons à quatre

Nous maudissons à quatre tout ce qui nous vient des autres. Les silences sont nos puretés. Il nous faut longtemps puiser en nous-mêmes pour rejeter les cas d'imbécillités présentées.

Étrange métier que celui d'écrivain. Il se peut que gagner ne soit pas vaincre. Nous agissons avec illogisme, en trop peu de temps. Ce sont des œuvres ridicules, sans intérêt.

Bouleversement dans la littérature. Détection des jeunes génies. Travail intense. Aides, maîtres. Rentabiliser les cerveaux. A quel prix ? Écoles spécialisées. Évolution, largesse intellectuelle des enseignants. Multiplication des œuvres d'art à un degré élevé. Avantage pour la communauté. École de poésie ?

Équivoque douteux

Équivoque douteux sur les leçons à tirer de ces puanteurs célestes. Cacophonie acide. Libre acceptation du pesant carnage. Les livres, et ma maîtrise sur les pages noircies ? J'enterre l'obstination. Vouloir vendre des absurdités ! Mon plaisir pour des pensées indécentes.

Chute des corps dans l'espace. Nullités des incertains. Positions inversées. Des rôles et des chimères.

L'orage éclate. Pourquoi se retourner ? Les demeures, les femmes et les orgasmes sont déficients. L'avenir me connaîtra.

Je circulais

Je circulais avec mes ennemis, des hommes de l'insouciance. Tant de vies nouvelles pour un si piètre compte ! La déception fut grande mais l'exploit se réalisa.

Puis j'ai marché, et ces mois de bonheur furent des années

de lumière. Des merveilles de croyance sur un esprit divin ! Mais aujourd'hui toutes les cloches me rappellent à la raison, et je ris de ma profonde naïveté.

Un ciel, des étoiles : le décor champêtre réapparaît, hélas je n'ai plus faim.

J'embrasse la mort

J'embrasse la mort et ses centenaires. Ma seconde s'éternise, je reste angoissé.

Tu as foulé le sol avec tes expertises. Tu as commis l'erreur rouge. On t'a banni. Était-ce ta chance ? Et le sang a coulé dans les plaines labourées.

Je jette les dés. Où ira-t-il revivre ? Et sa soif s'épanche dans ses juilletes illuminés.

L'impossible à faire. L'accident, l'extrême. Ne plus pouvoir se reconnaître. Chaque trait de mon âme effacé.

Toujours à détruire

Toujours à détruire ces forces, vers, lignes et poèmes. Inquisition. La loi est d'inventer. Je leur vends mes beautés. Ils habitent ma maison. Qu'ont-ils à me reprocher ? Mon acharnement au travail ? Ces maigres contributions ? Savent-ils ce que j'ai enduré poussant les mots sans même l'espoir de chiffrer ?

Des charognards, quatre ou six, qui me pressent à écrire, refroidissant mes genoux ou donnant de la voix. Actions sur les

tympan. Assez des sons qui frappent la cavité du crâne !

Des bruits crissants

Des bruits crissants répercutés sur le sol ou sur la chaloupe. Je prétends que l'effet ressenti - échouage et marée - était ma paix. Pénuries d'ombre qui au gré du jour déplaisaient à ma foi canonique.

Les esprits droits sont des musiciens. La crainte de la rengaine les libère. Ils modifient les excentricités. Bénévole action qui m'éclaire.

La grande fille blonde baignée sous sa jupe longue, et dans sa course elle sourit d'aise...

J'attends de pousser le Hourra libérateur, et la folie sera mon sentiment.

La crétine comédie

La crétine comédie des lustres et des ancêtres. Les regards, les silences et les fourberies. Tous des fourbes. Moi je suis absorbé dans des journaux odieux, le cul en l'air face à la Marquise du Ciel. Un incendie bouleverse mon corps.

Je suis le bénévole, et je m'occupe pour la journée, la bouche tournée vers les morts. J'attends que tous s'obscurcissent. Je lis passif ou incertain, ou je vole des baisers aux femmes invisibles.

Piteux décor que le nôtre. Des forts en gueule, vos compatriotes qui se lèvent vers midi ! Moi je fuis les protocoles, les

marques de gloire. Je reste glacé. Agressif et sombre, je respire dans le jardin de futures transactions. L'amour décide de mon choix.

Qu'il libère

Qu'il libère les sens et les pensées déformées quand les sons puissants retentissent dans ses oreilles de marbre !

Que la voix imposante continue à s'entendre par-delà les frontières de l'exil !

Les bruits lassent les recherches mêmes vaines quoiqu'il s'essaie encore à trouver de nombreuses substances.

J'accomplis le dernier aveu

J'accomplis le dernier aveu, l'ultime grâce. Ce n'est pas sans obscure délivrance que j'abandonne l'œuf nourricier que je fécondais.

Les raisons invoquées échappent à l'ordre juste. On se meurt insoumis presque révolté, enfin on s'y essaie.

Un monstre hurle et accuse les obsessions de la destinée. Parfois pantin désarticulé, parfois ivre de son savoir, j'obéis.

Martyr déshérité puisqu'il arrache mon suc et en rit cyniquement, je m'abandonne perdu dans les calculs du lendemain.

Pourquoi crier ? Qui entendrait ? L'impossible à raconter. Il faut être purifié pour comprendre.

D'autres piétinent

D'autres piétinent les mondes qui élargissent leurs espaces pour des grandeurs imposantes. Ils accèdent aux temples de la miséricorde par des principes de vie.

Ils font tourner des roues gigantesques, fonction incontestée pour les chutes qui nous attendent.

Ceux qui maintiennent avec adresse le cap de leurs futurs labeurs sont les conquérants de l'enjeu.

Et les fautes font s'écrouler toutes les modérations dont quelques-uns s'honoraient.

La durée

La durée, temple de la violence obsède les légèretés dont les souffrances s'enivraient. Quoique meurtrissant les ordres salués, elle annule tous les apports de grâce car les effets soutenus sont admis dans les divisions de la sagesse.

Elle a toujours su exploiter les idoles et nos vraies misères. Elle feignait de colmater les brèches de nos insomnies comme pour nous soulager des tentations refoulées.

Il se resserre

Il se resserre, il se cambre déjà pour le plaisir à venir. Tout est vierge. Tu n'as pas à te plaindre. Il brûle, se désespère et chauffe. Tu es si passionné que tu l'entends qui bat...

C'était difficile d'esquisser un sourire. Comment se faire à l'idée de l'embrasser ? La langue courte lèche trop vite celle de sa voisine. Je redoublais de tendresse.

Point de beauté. Tu me trouvais drôle surtout quand j'étais tout nu. *L'homme est prude même caché en soi-même*. La sordide histoire de ta maladie. Te souviens-tu de ta croyance ? Dans tes souvenirs, ce sont des réflexes endiablés.

L'âme : Tu vas trop vite (etc...) Finis par t'accepter.

Abolie la peine

Abolie la peine pour des morts certaines, et je me décide à les regarder.

Des contemplations hâtives. Elles n'existent pas. Puis des étapes sur des chairs de rêves pour aimer.

Un mot par sa bouche, et la pyramide des syllabes s'écroule sur les feuillets, et renaît encore.

Elle s'enfuit par la montagne. Je la suis épouvanté. C'est elle qui me condamne. Je ne bougerai pas.

La règle des infinités. Comme des escalades et de nouveaux principes, des phrases fusent et viennent ici mourir.

Que la femme soit inexplicable

Que la femme soit inexplicable, bien sûr. Mais ces affreux soldats de métier faisaient partie d'un corps exceptionnel que dire ? Et

surtout, que constater ? Ils se sont glissés, usant de toutes leurs âmes, m'assénant le visage. Inexplicable, vous dis-je, inexplicable. Il faudrait faire la lumière sur toutes ces absurdités.

Est-il important de dire que j'avais les pieds ensanglantés, et que de larges plaies - sous les pieds - offraient de fortes coulées de pus comme un abcès ? Le pus était jaune.

La mienne est invincible, et c'est pourquoi il a fait appel à la nymphe. L'espèce de femme, - nymphe, vierge, pucelle ou vamp. Cocktail de mirages.

L'inquiétante femme

L'inquiétante femme se donnait, se glissait lentement dans mon lit, me prodiguait des caresses luxuriantes, et obtenait de moi plusieurs orgasmes par nuit.

Je la revois dévêtue, offrant sa vulve étroite, son pubis blond, touchant et touchant ses seins pour faire dresser leurs pointes, puis venant vers moi me faire encore l'amour.

Je l'ai tuée. Vouloir la prendre, c'était la faire disparaître. En fait, quelle bêtise ! Il fallait la détruire pour retrouver sa vie sexuelle.

Même dans les campagnes où je faisais une tournée spirituelle, elle me poursuivait. La chance simplement ! Et dire que je n'ai jamais eu l'idée de la prier.

Il doit être ajouté que j'ai failli mourir. La folle s'enivrait de mes fantasmes, de mes luxures et de tous mes péchés. Ce qui me semblait heureux pour une vie efficace, n'était que l'élément même de ma déchéance. Je l'ai petit à petit évincée. Elle a perdu ses forces ne se

nourrissant que de mes fantasmes.

Elle a disparu telle une entité.

Pourrais-je intervenir

Pourrais-je intervenir efficacement pour éviter ces souffrances, pour limiter la terreur de mes ennuis ? La vie est fatidique. Comment peut-on détourner ce qui devait se produire ?

Point de reproche. Les hommes, les choses ne sont que ce qu'ils sont. Sans partage, sans commun accord.

Les grandes leçons d'amour depuis que les corps s'appellent. On reçoit les déchaînements des mendiants. Mes expressions s'étirent jusqu'aux pardons insolites.

Les pièces et mes amours sont à remarier : nous nous disons amants. Je connaîtrai les avantages que me procurent tes insomnies. Je resterai dans les pénombres. Je ferai courir mes lignes sans en extraire de la satisfaction etc...

Moi, j'irai la sertir longtemps

Moi, j'irai la sertir longtemps, dans ses souvenirs vides et passés, mélangeant toutes les vies et tous les vices. Je retrouverai l'esprit clair des nuits ombreuses.

Plein de fougue et d'entrain pour des femmes alanguies qui scandalisent avec leur nudité. Celles avec qui l'on couche pour leur ressembler, les autres que l'on aime pour leur beauté. Savoir le génie de la femme, et pleurer dans ses bras. Ou bien, vivre des danses

sexuelles et s'épuiser dans les draps défaits.

Tu sors de ta vie. Tu t'indiques des façons et tu les malmènes. Drôle de type, à peine rasé, pas encore un homme, mais déjà plus un enfant.

Les vents de l'adolescence ne soufflent plus. Elle rêve d'autres morts, des possibilités vaines. Elle ne dort que dans des boîtes et des drugstores et perd du plaisir à se lasser.

Encore qu'un feu sanglant existerait ! De belles images peut-être ! "Il s'échappe de ma mémoire... Et je me sens humiliée. Pourtant c'est lui qui m'aime ! Etc..."

Tout est question de partage, de communion. Même s'il y a de minuscules accrochages ? ...

Les pétales de roses resteront-ils fanés ? Ma voix est entendue, la lèvre est entrouverte. De ce chaste baiser, renaîtrai-je par l'espoir ?

Le ventre blanc

Le ventre blanc cache des pâleurs négroïdes. Il se resserre, se cambre déjà pour le plaisir à venir. La douceur est au centre. Le nombril est entouré de poils noirs. Vers le plexus solaire, l'empreinte. Minables boutons de maladies infantiles. IL brûle, se désespère et chauffe. Tu es si passionné que tu l'entends battre...

Les dents pourries et les haleines dégoûtantes. C'était difficile d'esquisser un sourire. La bouche jaune à cause du tabac. Comment l'embrasser ? La langue courte qui lèche trop vite celle de sa voisine. Je redoublais de tendresse. Point de beauté. Tu me trouvais

drôle, surtout quand j'étais tout nu. *L'homme est prude même caché en soi-même.*

La sordide histoire de ta maladie. Dans tes souvenirs, ce sont des réflexes endiablés.

Elle est à épouser, mais sa visite est incertaine. Je ne crois pas l'avoir aimée. Peut-être ai-je seulement envie de coucher avec elle ? Je serai un travailleur du moins pour te récompenser.

Le message

Le message dans les grands draps des chimères pour les lits d'amertume nous a récompensés. En obtenant le partage, de nouvelles mesures se sont esquissées. Deux lustres pour l'expression de la souffrance qui battait à peine. Puis l'erreur s'est implantée.

À présent, je redonne la priorité à la Grande Dame, et je réinvente les pâleurs virgiliennes pour la mieux supplier.

Est-ce cela l'Amour ? Ce cadavre qui s'écroule avec des plaintes et des cris accentués. Elle m'attendra encore. Moi derrière les murs de ma prison, écervelé, je l'oublierai.

Les salles, je les veux pleines, craquant sous le poids des ordures et de la bêtise humaine. Quand nos courses seront retombées, un autre profil répondra à nos angoisses. "Je n'ai jamais eu réellement froid, me disait-elle, ta folie m'a apprivoisé. Pourquoi ne pas avoir crié ? Je t'aurais aidé et compris." Etc...

Ces humains ont-ils des âmes ?

Ces humains ont-ils des âmes ? L'esprit est lourd de bêtise et de confusion, l'âme stérile est stupide. Rêvent-ils ou bétail, mâchent-ils leurs imbécillités ? Minables et satisfaits de l'être !

Lâche la haine, puisque la haine est en toi. Grand besoin de renaître ces coupables. Il faut qu'ils revivent du moins pour se purifier ! Que d'ingratitude dans de si maigres cerveaux ! Le pardon est indiscutable.

Mon départ vers les hommes est un échec. J'ai réalisé leur néant. Je me suis plongé dans des sources tariées. Ma bonté m'a perdu. Des règles pour ce peuple malséant. Des lois.

C'est de tenir ou de mourir qu'il est question. Ils m'en font baver. Aucun retour. De la lie, de l'insouciance. Seigneur, qu'on les éclaire ! - On les éclairera.

Un régiment, des terrains vagues, des matricules pour ces damnés. Ils ignorent qu'ils vivent ! Un dirigeant pour ces fous d'ivresse et d'insouciance. Leur tête est à prix. Non je ne les tuerai pas. Pourquoi baigner mes mains dans le sang ?

L'esprit de travers

L'esprit de travers, des danses nombreuses, et des espoirs pour des robes dévoilées. La main soulèverait sans prétention les ondulations dues au gonflement. Elles se mouvaient. Fibres étincelantes jusqu'au genou qui dessinait... Moi, aux abois ! Je lançais de l'oeil les notes pleines et justes pendant que des âmes tordues divaguaient sur d'autres chansons.

Je me plais à contempler les rais jaunes défilés de la

mignonne, notant au passage le succès remporté. Vite trémoussé, l'arrière collant le pantalon du voisin, des couples nombreux agissaient de même. Mais poète, reculé, j'attends l'heure, vautré en pacha et seul. Voilà qu'elle m'échappe. Un gremlin poussé par l'effet me l'entretient : avec ou sans chômage ? Toujours de la poitrine si ce n'est. Et je rentrai raconter l'histoire ci-dessus.

Ô messager

Ô messager, passe-moi le secret !

Silence.

Le secret des magiciens.

Je prévois un grand poème sans prétention, sorti du néant
- Ils m'écoutent béats, ils vont m'interrompre - une fatidique résolution
à tout emporter !

Me trompais-je quand j'imaginai un avenir meilleur ?
Toujours est-il qu'il me faudra attendre moi inconnu des heures de
toute beauté tandis que ma capitale jeunesse s'achève. Je rougis d'avoir
autant travaillé. Dire que j'écris si mal !

Je lis mal ! J'écris vite ! Assez d'âneries. Pourquoi se
plaindre ? Ta vie est ce qu'elle est. Je la rêvais différente.

Je masquerai ma haine puisque je suis sans importance.
Quel public te l'a dit ?

"Salut, lis et à travailler", qu'ils auraient pu dire.

Moi, je n'ai pas quitté ma chambre.

Un coquelicot doré adossé à la fenêtre sent venir le

courant sous ses longs cheveux.

Comme tout cela est vraiment bête !

Flamboyant, prétentieux, idiot, quelles raisons invoquer pour cela ? D'ailleurs je ne veux pas de réponse. Le mystère. Je m'abandonne à de simples spéculations.

Un commando tombé du lit sans voix, à l'improviste me trempe dans le poème ? Moi, j'évinçais leurs conseils. Que le moi fut plein !

Qu'ai-je à regretter ? Rien. La moisson du mystère ? Je l'abandonne. Après tout, ce ne sont peut-être que des mensonges...

De mémorables lesbiennes que je devais déflorer, et faire jouir. Je devais m'en occuper assidûment et déplacer les frontières de leur sexualité.

Quand bien même, on me reconnaîtrait du talent, je dois attendre, m'armer, me fortifier etc... Vieillir !

Tristesse, hécatombe, meurtres, incendies, grande tristesse ce soir : je n'ai pas eu souci de plaire.

Adossé à mon lit et malade, de qui aurais-je pu avoir peur ?

Vont-ils enfin se taire ou parler ? Ils préfèrent se taire.

Satané monde prêt à mentir d'un rire infâme, tandis que je m'obscurcis complaisamment.

Un monde éphémère, changeant, compliqué et lunatique.

Un monde ou un public ?

Je croyais aux grandes vertus. Je prouve que l'effort même unique ne mène à rien.

Efficacité nulle, leur venue. Des silences. Il faut calquer parfois des poèmes. Très drôles, ces écrits. À quoi servent-ils ? Pitoyables poèmes. Et personne n'a ri.

C'étaient tes chances, ces pacotilles que tu n'as pu saisir. C'était l'ordre de ton succès !

Hécatombes, silences. J'avais à filtrer leurs venues. Mon occultisme naïf a tout évanoui.

L'acte de penser

L'acte de penser devient, se fait cafouillages, donc pertes de temps. Des heures perdues !

J'attends Midi. J'aspire à des dérapages. Je me perds. Je suis faible donc je ne peux me dominer.

Quelle action, quel sentiment, quelle allégresse ! Mais la part de l'absurde m'incommode, me terrorise, m'agace.

Sensible, j'ai une écriture de femme...

Déjà les scribes s'envolent

Déjà les scribes s'envolent... Non, tout ceci n'a vraiment aucun sens.

Bête à fumer les heures chaudes d'un printemps précoce, d'un été maladif, car la tombée des grêlons est pour bientôt.

Déboussolé et riant. Mais toutes ses fortunes lui apprennent à se contrôler, à bailler, ou à pleurer. De grands résultats reconnus car la forme, l'effet spirituel...

Les rires chargent les sentinelles. La guerre. Pourquoi ? Les hommes dans les tranchées sont inefficaces.

Belle bête de cirque. Une pincée de groseilles. Quatre idées s'assemblent, et des professeurs changent d'avis. Je m'oriente vers une compagnie d'artistes. Personne n'y comprend rien. Respecte ton public.

Entends les débris

Entends les débris jouer avec les petites mains comme avec des osselets. Quand ils commencent leurs simagrées, les ongles tombent sur le sol et d'autres déchets grossissent des tas. L'émotion disparaît. Ils rient bêtement. Les minables tracasseries orientent les temps de vivre. En fait, ils regardent avides les tombées des voisins. Les enfants soufflent sur de minuscules montagnes de déchets qui deviennent cailloux puis rats. Enfin, par une dernière métamorphose le tout se transforme en papillon. Grâce !

Encore faudrait-il

Encore faudrait-il que tous vos fantasmes se fissent en plein jour, que vos grandeurs d'âme rassemblent nos espoirs ou nos évidences !

Tout nous classe, nous dirige à progresser, à aller de l'avant. Des fainéants regardant le troupeau brouter. Les théâtres nous interrogent. Nous voulons la chair, nous délirons par le coeur. Appelle-t-on cela le vice ?

Tant d'enseignements, tant d'esprits féconds que nous n'utilisons que bêtement ! Les fortes intelligences guident nos pas. Qui les embrasserait ?

Nous jugeons et détruisons nos ancêtres, et baignés dans un siècle bouleversé, nous espérons tout transformer. Piteuse jeunesse qui se pâme de déchets radioactifs, de mois de mai et de camps concentrationnaires. Ils hurlent ceux qui n'ont plus de quoi faire des livres sur les guerres de l'Orient !

Des gueulards, des incapables, des *sans sujets* ! Quelle connaissance détiennent-ils du passé ? Ils se pavanent parce qu'ils ont lu quelques grands poètes. Ils jureraient de donner des conférences ! Des je-parle-de-tout et des je-ne-sais-rien.

T'essaies-tu aux rigueurs

T'essaies-tu aux rigueurs, aux larges rigueurs de ta forte nuit ?

Pensais-tu renverser l'ordre nouveau ?

Tu avançais avec ta perte, ignorant les vicieuses plaies. Quel saccage ! Quel travail ! Des inaptitudes reconnues !

Ô cuirasses de plaisir, j'entends battre à l'assaut mille forces. J'entends gémir l'ordre absolu !

Je ne vis que dans l'espoir

Je ne vis que dans l'espoir de laver les produits. Non, je suis faible. Non, je m'égare. J'apprends à travailler cela et cela seulement.

Voici l'heure, voici les bouleversements voulus, l'inconcevable hiver ! Mon innocence a pleuré. Je m'éveillais.

Oui, je veux ériger les socles de l'ordre injustifié. De leurs musiques et de mon savoir, le livre se fortifie et naît.

Tout déclenche ma rêverie. Les courbes ondulées se perdent dans l'esprit. Préoccupé, j'attends l'instant magique, tel un druide.

Dédaigné et souffrant, libre mais jamais seul.

Sa compagnie tournera en despotisme, en des tremblements. Toujours des maîtres et des valets.

Au chevet de l'inconnu, trois gardes - deux, peut-être. Rire, syllabes assaillantes : entités corrompues, vicieuses, glorifiant la chair.

Vanité car je gardais le silence ! Les retenues démontrent que je me suis trompé.

Je lève un bras. La mer de mots s'épuise. L'âme vole de

minuit en minuit, et bouscule la patience.

Les raisons m'ont ordonné d'agir : donc je polis. Mais étant nul, je ne remanie rien.

J'effraie, et mon visage renvoie le tréfonds de l'âme.

Les poings croisés, les forces lancées vers mon amour s'épuisent. Dix ans à rêver de celle qui danse !

Ma peau, mes pores hurlent la poésie. J'annonce que fierté, nervosité combattent, se repoussant, s'accumulent dans le mal.

Nie le passé. Quel sera l'avenir, un rêve d'histoires ? Il craint tant le présent qu'il noircit les feuilles blanches. Point d'homme, il subit les nocturnes influences.

Dans le fouillis nuisible

Dans le fouillis nuisible, les réalisations sautent sur ma main. Des dentelles bizarres marquant des nettetés jusqu'au classement superficiel et tenace. Victime de mes insuffisances, j'obéis à toute une race pensive et indéracinable.

Telles seront mes dernières rhétoriques, comme ma modestie m'ordonne de m'élever et de chasser les effets secondaires.

Les pages se chargent et se gonflent de panteurs. Les puissances bénies n'échapperont pas au choc dérivé. Mes largesses serviront ma mort, épuiseront mes velléités et mes larges sourires. Je promets l'assurance aux incapables du jeu.

Il goûte à ces plaisirs grotesques

Il goûte à ces plaisirs grotesques. Il se noie dans la chair vicieuse, et lèche ces nécessités excrémentielles. Il aime à se vanter de ses lamentables conquêtes.

Sous des abords très convenables, multipliant les avances, poussant les vices à l'extrême, on le voit se disculper : *Il vit !* En fait, il croit vivre. Car ses raisons l'entraînent vers des buts insensés.

Son nom frappe avec intensité les portes des caveaux où des femmes attifées de souvenirs vulgaires, le vampent d'une œillade généreuse.

Mais tous ces succès se rencontrent aisément - des luxes faciles -, des phrases grossies sous des lumières multicolores. - *Lumières stupides !*

Il se prête pourtant au jeu, inventant des puérités, niant ses faces cachées. Sa tolérance se reflète sur les crânes abrutis ou vidés. Il se déçoit mais feint à son ignorance.

Quel que soit son chemin, quelles seraient ses traverses ? Son destin le rejette vers d'autres infortunes.

Un drôle insensible à ce genre de vie, un inconscient prêt à des basses concessions pour vivre ses amours. Ho ! Le crétin incapable de briser les chaînes d'or qui le font suer dans cette chambre !

Quelle tirade facile ! Quel jeu enfantin ! Pourquoi ternir ces pages de rouge ? Cette couleur ne se rencontre jamais.

La vague confession dans l'âme déchirée. Je suspends mes carnages ; je cesse de me plaindre.

Mais un esprit malin veillait à ses délices. Ses cruautés

amères avec de vils péchés se perdaient dans le creux de l'instant.

C'étaient des bruits sauvages, des écoutes passives. Se mêlaient des rires furibonds avec des chocs passifs.

Tous semblaient le surveiller ou lui venir en aide. *Il l'a cru* ! Non, il ne sait plus. Ses nuits s'encombrent de silence. Il tire de grands avantages à exprimer ses confessions.

On se dit écrivains ou docteurs. On s'invente des professions. Rien au sérieux. C'est la parfaite ignorance, celle qui fait se poursuivre les questions.

En une période plus faste, moins terne - une période d'indulgence - on eût pu concevoir des tourments sauvages, indignes de sa belle vie. Il eût été humain d'achever ces actes de barbarie pousser à leur extrême, et d'expliquer les primitifs mystères.

Un grand trou méchamment blotti

Un grand trou méchamment blotti entre quatre haies d'acacias, et les sèves exaltantes coulent en saccades jusqu'au parquet d'en face. Point de fraîcheur à espérer dans ce jardin-là : les branches vieillies blanchissent de tous côtés.

Un monde bestial dès l'automne surgit, réapparaît sous les fenêtres ternes des surfaces aérées. La cupidité humaine ressuscite et se polarise sur des effets négligeables pour que les gens s'interrogent.

Longtemps fuir les modèles que l'artiste interprète différemment.

La nuit en juillet

La nuit en juillet couvert et silencieux. Dans ce jardin monotone et stérile hanté de cent personnes où tout est mort, on ne raconte rien. Mauvaise allée avec ses gravillons. Lignes travaillées qui vengeront ce néant vert, lignes pour le progrès ! Que la ligne soit belle !

Sous le climat laid qui tombe, je suis à plaindre. C'est la prison médiocre ! La chambre bleue ne tranchera pas sur mes souvenirs.

Templiers de la mort, chanterez-vous mes querelles ?
Frapperez-vous les ordres qui semblent survenir ? Que vous êtes méprisables !

Je vomis les artifices et je vise de savantes sueurs. Ma tête remplie de songes illustres multiplie ses défauts.

Elle navigue à la découverte de vastes terres. Quelle se convertisse, elle qui flambe les étapes !

N'as-tu jamais connu si piètre allure ?

N'as-tu jamais connu si piètre allure ? J'allais changer les formes connues de nos peurs ancestrales. Ma mémoire agissait sur les méandres, et mes tâches accomplies renversaient l'acte banal. C'étaient nos nécessités avantageuses. Elles plongeaient et nous provoquaient avec leurs seins nus. Ma pensée se dispersait dans leurs zones sexuelles. Elles criaient leurs refus.

Je me souviens encore des expressions suaves, mais parfois ternes. Si elles se retournaient, d'éternelles femelles gravissaient les échelons de la modernité. Pour ces luxures, n'aurais-je pas vendu mon corps ainsi transformé ? Les bêtes se poursuivaient culbutant sur leur passage tous les automatismes qu'ils leur étaient ainsi dus.

Pourtant les nobles femmes attendaient patiemment l'instant du délire, attendaient l'heure grave que l'homme exulte malgré sa honte.

Les cloches tintèrent machinalement. Les heures se succédaient, et mon coeur se mit à fondre très fort.

En fait, d'autres gens mouraient, ivres d'instant graves et oubliés. Ma demeure s'encombrait d'expressions aggravées par les démantèlements du temps. Pour ma suave expérience, un ange se joignit à moi. Nous vivions dans sa tombe, et j'obtins le mélange heureux des dispositions primaires.

Quant à souffrir éperdument, je donnerai ce que je fus et ce que je serai, - c'est-à-dire peu de choses -, comme ce sont mes minutes de divagations que j'ai malgré moi vendues.

Ce fut un temps de sécheresse

Ce fut un temps de sécheresse où la Mort s'enlisait profondément dans les cratères de la haine. Son esprit ruisselait de fatigue. Son esprit ruisselait.

Ils plantèrent des tentes, les unes contre les autres à intervalles réguliers, et la foudre trembla sur les coteaux du soir, - et la foudre trembla.

C'étaient des représailles toujours plus immondes, toujours plus inquiétantes, - c'étaient des représailles.

Le pont enjambé, des démantèlements d'honneurs se propagèrent tard dans la nuit jusques aux clartés funestes. Et le bal fut lancé. Et le bal fut lancé.

Dans les charniers, les corps d'enfants pourrissaient, les yeux convulsés, les taches de sang sur les petits habits, sur les petits habits.

Hurléments, forces tumultueuses, agressions nocturnes et violences pour toujours, - et violences pour toujours.

Les spectres hâlés usèrent d'armes blanches, - d'armes blanches durant toute ma vie.

Les transmutations alchimiques

Les transmutations alchimiques tenaient en émoi le pauvre Eléonard dans sa prison depuis six années. De vieux livres achetés à un prix d'or renfermaient le secret de la longévité.

Il s'était procuré les grimoires par une secte très spéciale qui pratiquait la magie noire et qui de temps en temps se réunissait pour fêter le sabbat. Le Grand Maître lui avait proposé *le Livre des Anciens* à des conditions excessives moyennant quoi, Eléonard curieux de beaucoup de choses accepta. Il s'était fait rouler. Le bouquin était une sorte de *Grand et petit Albert* où les recettes de cuisine sont plus

nombreuses que les moyens de faire fortune.

On y apprend que les ecclésiastiques portent à leur doigt une bague en améthyste qui les préserve de l'ivresse, que la bave du limaçon a des vertus curatives et guérit des maux de ventre, mais l'art de faire fondre de l'or, on n'y trouve point la recette.

Assez de l'analogie

Assez de l'analogie et de son génie. Les heurts de mots absolument incompatibles feront de moi un être reconnu. Assez du compte et de l'accentuation, j'écrirai sans cela. Ma terre, mon inspiration suffiront. Que m'importe le texte écrit ! Pourquoi se soumettre à des règles vieilles de trois siècles ? Ne peut-on plaire sans cela ?

Laissez-moi l'accord des mots, je serai qu'en faire. Ne dites pas de moi que je suis un faible parce que je ne suis pas un chasseur foudroyant, parce que ma jeunesse m'interdit tout travail sérieux sur la page blanche !

Laissez-moi faire, je vous dis que cela vous plaira. Je ne prônerai pas l'anarchie. Je donne à la mémoire toute liberté. Je crois en elle.

Lisez tous ces piètres inconnus qui s'efforcent d'associer quelques techniques à leur faible savoir. Regardez-vous aussi, vous qui ne vendez rien, qui n'intéressez aucun public.

Il est un verbe

Il est un verbe, il est un mot qui doit venir, qui nous

appartient, qui nous échappe pourtant. Il est ma sève, mon droit et mon orgueil. C'est un esclave qui nous domine, - stupide état !

Je vomirai toutes les haines qui sont en moi. Je cracherai sur les sépulcres qui s'encombrent de poèmes. Et je ferai pleuvoir des montagnes de sperme et d'excréments.

Le peuple tout entier tremblera, effrayé par les forces du destin. Ceci sera ma vengeance. L'acte qui épuisera le monde.

La foudre s'abattra sur les femmes, les enfants, les vieillards, les malades. Des tremblements de terre dévastateurs et d'énergiques tueries sur la population !

Je veux égorger le Mal qui rôde, qui s'installe en tout lieu. Ô les membres décharnés, et le sang que je tords !

La réalité

La réalité est-elle à ce point écœurante que je doive m'éclipser d'une vie momentanément perverse et ridicule ? Quelle réponse attendre ? La femme m'ignore, me rejette vicieusement.

À chaque instant, un fragment mortel me condamne à rejeter les habitudes que je ne m'étais promis de suspendre.

Tout m'éclaire avec horreur, tout me jette les feux de la décadence. Elle est là, butée et servile. J'invente mes fantasmes.

Mais ces têtes nécessairement affreuses me provoquent, me contraignent à me battre. Une compensation douteuse, une danse stupide ! Que réaliser dans ce royaume ?

Longtemps après les cavales

Longtemps après les cavales dans les bois, je m'endormis à la première étoile de l'été.

Les mains sur les hanches, je fis un tour complet sur moi-même, et je regardais le paysage près du ciel. Un grand poète face à moi dans les pénombres des arbres élevés.

Je tournai la page, et un autre homme me rit à la figure à travers les feuillages.

Au milieu des bosquets, un rappel de symphonies humaines : de larges voix vagabondaient dans mon âme.

Ma tentative fut de m'exprimer. Rien ne sortit de ma bouche.

Dans les moissons, je trébuchais sur ma jambe d'appui. Ils se moquèrent de moi. Arrivé près de la dernière demeure, je trouvai la clé des folies éternelles. Je ne pus les chasser. Elles revinrent en force.

Mon esprit grandissait. Je me croyais chanceux. J'étais à plaindre. Le réconfort est lié à l'espace. Mon temps est trop cher, j'attendrai.

Je repris une course belle à travers les sous-bois. Parmi les ombres menteuses, je m'effrayai. On me montra du doigt. Je pleurai souvent.

Entre les châtaignes, je reçus des épis d'or. Malmené, j'aperçus la Vénus verte pour deux nus cachés. Ma jeunesse grossissait en raison du vin bu. Ma modération cachait mon tour de tête. En raison

du parti pris, je cognais une nouvelle fois mon sang dans ma cervelle.
Je ne lisais pas.

Qui sait si je ne respirerai pas l'air du printemps et ses herbes et ses odeurs et ses mirages ? Mais non, car l'aventure a rendu amer mon exil.

Un jardin naturel

Un jardin naturel où foisonnent de laides orties ; s'agrippent à la croisée des rosiers qui agglutinés monteraient aux murs du pavillon. J'aperçois les arbres verts, les sapins tordus, les volets bleus de la mansarde. À gauche, un pré jauni par les flèches cruelles du soleil. De l'autre côté, la route passante. Y circulent cyclistes, piétons, automobiles. Rien à l'exploit. Chacun à sa vitesse. Les infirmes sont exceptionnels. Des gosses avec des ballons, des planches à roulettes, - innocence et rires enfantins.

La maison, c'est une vaste chapelle faite de lieux saints. Les morts y parlent. De l'eau bénite dans tous les coins. On croit au mystère. Des crucifix et des images de vierges entourent d'une vapeur indicible les rares invités. Tout pour la charité. On se donne bonne conscience. On prépare les décès. Et pas de place ici pour les assassins d'oiseaux à moitié crevés ! Que d'hirondelles déficientes ! Du pain malaxé dans du lait : elles vivront. On ne leur tordra pas le cou. Elles seront fortifiées et prêtes pour le départ, le départ automnal.

Un coup du sort

Un coup du sort nous jettera-t-il dans la course aux

souvenirs ? Enfin est-il possible qu'un lancé de dé insignifiant libéré à une vitesse extrême au calcul de six, perturbe irréversiblement l'existence du lanceur ?

En ce cas, il serait possible qu'un jet de dé lâché dans des conditions illusoires ou grotesques opère une action sur l'ordre du joueur afin de bouleverser ses caractères ?

Je compte pourtant sur cette tentative démentielle et libératrice.

Impuissance

Impuissance suivie de calmes limpides hantés de blanches et de vierges pensées. En fait, je suis forcé de soulever le poids de mon âme pour n'y rien déchaîner... Fantôme qui harcelait l'enfance pure qui se déboîte, cliquetis désordonnés dans un château - ceci est mon esprit. Lumières fulgurantes, oublis dans des précipices ou caves, danses macabres d'un spectre dans les profondeurs de la raison. Horreurs ou transparence d'envoûté ?

Est-ce mémorablement

Est-ce mémorablement un instinct d'espèce, une palpable conservation qui nous oblige à agir différemment ?

En tout éclat, maintenant que se brisent les fureurs, les fulgurantes déterminations soulagent les plaies.

Je pointe l'arme à pécher, et ma cueillette palpite sous les ailes du changement.

Une domination aisée : le spectre à la main, le monarque ordonne aux imbéciles d'obéir. Malgré la marche accentuée, tout roule sur des coussins de soie.

Je vais vomir les échéances et les bruits derniers. Les jets de salives lubrifiantes activeront mes pensées honteuses.

Déjà ! Déjà l'espoir ! Et dans ma gloire se poursuivent les accords. Non, le masque n'a pas été peint sous l'action de joies passées. Le repas est abstinence, et les heures de repos ont été annoncées à l'avance.

Bête je le suis

Bête je le suis, mais calmement. Cascades d'injustices et peines multicolores si tôt que ma tombe est creusée. Équivoque douteuse sur les leçons à en tirer de ces splendeurs célestes.

Libre acceptation du pesant carnage. Mes livres et ma maîtrise sur les pages noircies ? L'obstination à vouloir vendre des absurdités ?

Je publierai dans deux ans. La belle aubaine ! Point de jouissance de jeunesse. J'en ai connu d'autres. Tout mon plaisir pour des pensées indécentes, la satisfaction idiote. Rien. Un non-sens continu.

L'écart des déserts. Chute des corps dans l'espace. Nullités des incertitudes. Position inversée des rôles et des chimères. L'orage éclaterait, serais-je étonné ? Les demeures, les femmes et les orgasmes sont déficients. Ma langue me joue des tours. L'avenir me connaîtra.

Engagement, découvertes

Engagement, découvertes, ensemble souple, quantités naïves à chaque recoin de rue.

Multiplication facile, accidents irréels, constats, signal d'alarme. Mais de quoi se nourrir en ce pays ? Fautes des passants. Allégresse générale.

Ma panoplie de physiques. Cultivateurs besogneux, soignez-vous les belles bâtisses sans danger de mort ? Rêves désabusés, actions ironiques mais le héros n'est-il pas ici ?

Tocsin. Mille besognes grincent sur les libertés. Les pluies ronflent, soufflent contre les vitres : ma haine s'expulse ! Fermement, les excès couvrent les sonorités hilarantes. Arrivage, et sur les plages fondent les cures des invités. Des conquêtes et des oiseaux, des viols et des meurtres, sans effusion de couleurs.

Les demeures voient la tentation. Initialement réparties pour se reconverter les fileuses bêlent et peinent : douce plainte. En face de la ruche, cachées dans l'ombre les colombes battent du cor, gonflent les caractères au loin.

D'ici tout semble permis : les calculateurs en soif de domiciles démolissent les champs, les gardiennages, et les cyprès.

Je construirai l'ensemble : bâtiments, squares pour voir si l'oeil dans un miroitement lumineux glace la rétine. Non, inversée, elle rend l'éclat assigné.

Le somnambule veille à la pâleur, à la douceur de la lune, aux rendez-vous sur l'herbe, à la pureté des vierges, aux naufrages dans les déserts etc... La démarche est d'une utilité gigantesque pour les

hommes.

À quoi bon les soupirs

À quoi bon les soupirs et les cris du coeur et les mains blêmes ruisselantes de sueurs ?

À quoi bon les inquiétudes, les tourments et les angoisses répétées ?

Dans un profond manoir où des scènes lugubres pendaient au plafond, des toiles d'araignées dansaient au-dessus des portes et des vitres brisées.

Dans cette atmosphère fantasmagorique, des bruits tout à coup : (Non point de la pendule, Stéphane) quatre coups distincts dans l'absolu terrifiant. Les membres tremblaient d'inquiétude, et le ventre se resserrait.

Sur les marches d'une église, un caveau sale et ténébreux. Et j'ai vu des êtres accroupis sur la bière, des ombres invisibles, moi seulement je les vis.

Je n'exploiterai pas ma vision.

En rase campagne, une tornade d'insectes, et le paysan étonné regagne une cabane pour s'y abriter.

Les murs coulissaient, j'étais au centre de la pièce. Je sentis ma fin proche. Je me levai de toutes mes forces sur les murs

peints en noir. Les murs cessèrent de coulisser. Je m'enfonçais dans l'un d'eux. Je passais une main puis l'autre, enfin le corps entier. Je disparus aisément ne laissant aucune trace de mon passage.

J'ai chassé les morts de la tombe. J'ai vomi un coeur si gros que les larmes ont fécondé la terre, exaltant un tapis de fleurs jaunes et de pousses élevées.

À propos des roses qui s'agglutinent à mes membres, qui jettent leurs pétales de baume sur ma tête féconde, je dirai : "Nourrissez mon âme sans conscience, avec conscience.

Brûlez tous ces papiers, tordez l'encre qui les a noircis, et vendez mon Néant. C'est-à-dire toute ma sève créatrice et tous mes lendemains enchanteurs".

Un prêtre m'a écouté. Du fond de son désespoir, il a marché. Il a suivi le chemin qui le menait vers moi. Qu'il m'aime car il sera guéri.

J'ai touché tous les ventres de mon index malsain. J'ai provoqué des foules de plaisirs qui dansaient grâce à mon doigt. J'étais vicieux.

Ils ont brandi des casques, et les dorures flamboyaient au soleil levant. Ils se sont couchés sur des terres vierges. D'un sommeil lourd, ils ont ravagé les cœurs des prairies, et les prés se sont avachis sur leurs pesants d'or.

Les vieillards

Les vieillards constituaient un ensemble hétéroclite et puissant de déchets, de vice et de lubricité. Les actes auxquels ils se livraient étonnaient, choquaient, scandalisaient les passants, les

ménagères et les enfants.

Leurs tas de guenilles amassés sur le trottoir étaient la proie des vandales. Même le pauvre curé qui regagnait sa paroisse, prit ses distances, ne les saluant pas. Il tourna sa tête pour éviter leurs regards.

Puis ce fut au tour du médecin assis dans sa voiture qui accéléra au carrefour en croisant le cortège de damnés.

On maudissait les vieux comme on maudit un envahisseur, un Étranger.

Ils étaient des milliers agglutinés sur les marches des cathédrales, dans les recoins des presbytères, au sortir des hôpitaux, dans les maisons de santé. La Police faisait des rondes et sévissait. Il fallait les séquestrer.

On fit des lois, ils furent emprisonnés.

Ils se touchaient agonisant dans les caves de l'État. J'en ai connu sept. Je me suis souvent entretenu avec eux. Tous sont philosophes : "Voilà qu'on nous rejette de partout. Votre collecte ne nous rapportera que peu. Nous survivrons tout de même ! À notre âge, le ventre ne nous tiraille guère. C'est le froid qui nous fait souffrir. Il ne nous reste que des charpies, et la mort qui, si elle est bonne, nous emportera bien vite».

Ma raison changea peu après quand je vis un vieillard s'approcher le visage plein de pus, rongé par les vers, qui expulsait avec une haleine horrifiante de vomissures de vin. J'en fus si choqué que je me précipitai dans les toilettes, et vomissais tout mon dîner. L'image de l'ivrogne édenté me suppliant une misérable obole sera toujours gravée dans mon âme.

Je ne suis pas une oeuvre de bienfaisance. Mais par respect humain, je me devais de soulager ces pauvres délaissés. Or ce vieillard si sale, si écoeurant me confondra longtemps dans un dégoût profond.

Depuis j'ai gagné le camp des autres. J'évite ces chiens, ces débris humains comme la peste. Je me garderai bien de secourir ces créatures d'horreurs. Il faut les tuer, les ensevelir et si la morale de notre société nous interdit de le faire ouvertement, agissons en douceur, mais exterminons. Exterminons !

Ces humains ont-ils une âme ?

Ces humains ont-ils une âme ? L'esprit est lourd de bêtise et de confusion, l'âme stérile est stupide. Rêvent-ils, ou bétail mâchent-ils leur imbécillité ? Minables et satisfaits de l'être !

Lâche ta haine puisque la haine est en toi ! Grand besoin de renaître ces cancre ! Il faut qu'ils revivent du moins pour se purifier ! Que d'ingratitude dans de si maigres cerveaux ! Le pardon est discutable.

Mon départ vers les hommes est un échec. J'ai réalisé leur Néant. Je me suis engagé vers des sources tariées. Ma bonté m'a perdu. Des règles pour ce peuple malséant. Des lois.

C'est de tenir ou de mourir qu'il est question ? Aucun retour. De la lie, de l'insouciance. Seigneur, qu'on les éclaire ! Ils seront éclairés !

Un régiment. Des terrains vagues. Des matricules pour ces damnés. Ils ignorent qu'ils vivent. Un dirigeant pour ces fous remplis d'ivresse et d'inconscience. Non, je ne les tuerai pas. Je me

salirai les mains.

L'art d'aimer

L'art d'aimer en des circonstances logiques use la vie comme le temps aplanit les échecs et enterre les souffrances. L'amertume passée a grossi dans les douleurs anciennes comme un rejeton solide, et les forces comme des racines grimpantes sur un soc brûlant.

Le sort qui nous obsède irradiant ses soleils tire hors de nous les malédictions. Les secondes mouvantes circulent dans ma raison, sortent et regagnent les espaces infinis.

Vos intermittents qui durent, entraîneront-ils courants à la portée des embryons élevés ?

Et dans la nuit noire

Et dans la nuit noire, je pensais. Une nuit lugubre où je me morfondais sur quelques intérieurs de mes bonheurs passés. Ces soirs qui s'acheminent toujours vers des inquiétudes mêlées à des angoisses. Ces soirs quand la mémoire s'étire, et toute remplie de confusion s'enivre.

En ces soirées douteuses, je songeais. Mais rien ne vivait réellement en moi. Des images sacrées, des images anciennes se bouscuaient comme au sortir d'un tombeau. Des scènes étranges captivaient mon âme. On aurait dit un sacrement bizarre. Les scènes se succédaient avec mépris et horreur. Et je vis tout à coup le Mal, le Néant, le désir s'emparer de moi.

Était-ce la peur, était-ce l'angoisse ? Un malaise intraitable me prit au collet comme un lapin étranglé par ce lacet. Les heures imperturbables se poussaient l'une à l'autre. Le temps se jouait de moi.

Les horreurs de mes yeux

Les horreurs de mes yeux, et les lentes putréfactions vues comme je réfugiais mon regard vers des allées maussades.

Une femme croupissante, recouverte de plaies de la tête jusqu'au bassin nue, rejetait ses matières fécales nauséabondes et urinait cela même.

Clocharde dans l'allée, ivre sans doute, vieille et toute ridée, laide et sale elle faisait. Le visage crispé, accroupie, elle accomplissait son acte sous le réverbère.

À la dérobée, je la vis prendre quelques feuilles d'un arbre malingre. Je dirais cela et rien de plus.

Oeil furtif à droite et à gauche, et remit tous les habits entassés sur la bordure de la pelouse, se rajustant rapidement. Cela je vis, et c'était la nuit.

Je fus pris de terreur et d'angoisse. J'étais comme stupéfait, bouche ouverte doutant de mes sens.

Mais plus encore quand titubant après que l'infortunée eut disparue, j'aillais vérifier si le rêve ne m'avait pas trompé.

La route

La route poursuivait au-delà du décor de forêts, elle contournait les lacs et les torrents et les plaines imbibées d'eau. C'était une contrée artificielle assainie par le travail humain. Déjà on plantait des pinèdes, des arbres maladifs maigrement revêtus.

Partout l'empreinte de l'homme : les tracteurs, les instruments, les machines qui déblayent. Et le sol sera retourné par les puissantes pelleteuses toujours vers l'avant. Les mottes de terre voleront dans les airs, les montagnes d'herbe grasse grossiront les dunes énormes, les socles des charrues enfoncées dans l'ancre de l'âme de Dieu arracheront les souches et les cailloux.

Une tour vierge

Une tour vierge parmi les joncs et les pierres. Le matin dès les premiers rayons, le vent tourbillonne sous les tuiles luisantes. La rosée recouvre les bords de l'ardoise. Une fine couche éclatante brille sous les charpentes, et le soleil inonde de lumière et de chaleur vives les grandes cheminées.

Des oiseaux sillonnent et des corbeaux croassent par-dessus les bois, au-delà des cimes. Des chasseurs traquent le gibier avec une meute de chiens excités par les odeurs du renard. Ils reniflent.

Le Croît et la Portée

Ô l'esprit éternel

Ô l'esprit éternel fort de toute chose, des idées passées et des idées à venir ! Celui qui croit tout connaître et tout détenir dans sa cervelle d'homme de première marche ! ... Qu'il écoute mes propos

sereins, philosophiques nourris de pensées...

Je sais : je ne suis qu'un enfant qui entre dans la vie avec un langage insuffisant, mais ces paroles en seraient-elles stupides pour autant ?

Lubrique, ton vice te condamnera

Lubrique, ton vice te condamnera en des morves gluantes, en des spermes frigides. Les larmes profanées sur des lits de hasards endeuilleront ton existence sadique.

Ondes bestiales transmises sur des vierges ! C'étaient des rictus cruels, des plaintes de jouissances. Les muqueuses arrachaient une salive aigre et fade. Les joues creusaient de lépreux sillons et les bouches dévoraient encore. De la poitrine érectée jaillissaient le poison et le venin. Les corps dans les combats cyniques hurlaient, ivres de plaisir. Les bras plus pesants encore dans la danse des mots arrachaient des lambeaux sur le ventre et sur les jambes. Les regards s'assassinaient. Le diable vivait.

Ô victoires du prépuce et du gland débrailé, le sang se coagule sur des puanteurs réelles ! Ô les monstrueuses bouches que l'éclair a éternisées !

Les mouvements imperturbables de la chair

Les mouvements imperturbables de la chair, les jouissances acides et viles de mon propre corps, et la haine éternelle. Je vends mes organes. Quoi ? Personne pour posséder le corps jeune et délicat et vicieux ? La femme me fuit et s'envole ? Je saurai la frapper et elle se blottira sous mon ventre.

Veut-elle le fruit sacré de la somnolence, ou pucelle démise active-t-elle le sérum de la jeunesse ? Se frotera-t-elle malignement contre la cuisse facile, sur le sexe insoumis ? Dans les ébats heureux s'étonnera-t-elle de l'acte humiliant ?

La voilà docile, toute moite, insignifiante, timorée et esclave. Venge-toi vagin, agrippe-toi, hanche, déplace-toi rondeur de luxe ! La très désirée s'esclaffe et s'étonne et s'endort bestialement tandis que l'homme en éveil pense.

La fatigue lascive et les pertes blanches à l'intérieur de la femme ? Mais il y a les heures et il y a le rêve ! Après ce va-et-vient tonitruant, après ces vomissements aisés, le pus dégouline sur tes cuisses, je ne suis plus le fier amant.

Le désœuvrement

Le désœuvrement couvre de son ombre les fumées vides ; les odeurs légères voltigent. Là-bas dans le lointain, des brouillards vaguement ondulent au firmament tandis que ma mémoire s'éveille et tache de respirer.

Mon âme faible et atterrée, soulevée par mille colombes, épuisée, éreintée, mon âme glisse et s'installe sous les langueurs de sa lourde nuit.

Qui resplendit dans mon Néant ? J'agonise et je crois m'endormir.

Il y a sept rêves qui vagabondent dans ma désespérante Cité. Mon coeur rapatrie mon corps, le berce, l'endort, et là-dessus je meurs.

Un autre moi-même

Un autre moi-même tout à coup m'impose à observer les règles les plus élémentaires de notre société. J'entends que je dois me soumettre à des lois auxquelles aucun législateur n'avait songé.

Un tremplin plus apte permettrait de répondre aux aspirations de l'été, d'accéder à certaines normes comprenant libertés et sentiments. Mais les joies espérées ne sont que de pâles bonheurs. Les joies m'échappent. Tout le monde me refuse !

Un dimanche où la beauté ne serait chue, un jour digne de mon avenir, j'inventerai le droit de vie, le droit au bonheur.

Mes rêves balancent pour de très grandes estimations.

Les flammes

Les flammes lèchent les pieds d'un tortionnaire, et je me contente de rire d'un rire farouche et vicieux. Savez-vous que les hommes se sont moqués de ma gentillesse, ont usé leurs forces à mon détriment ?

Bon Dieu, qu'ai-je pu souffrir ! Qu'ai-je pu haïr les pauvres morts ! On a roulé dans ma tête de vieux parchemins écrits il y a des milliers d'années. On m'a dit : "Ceci est la Loi, tu dois obéir à ces règles". Je me suis tordu dans les draps, j'ai pleuré toutes les larmes qu'il me fut possible. On profita de mes faiblesses, et le mal redoublait en silence.

J'ai vu des sorcières lécher mes excréments et des vierges appeler au secours à peine sodomisées. C'était entre la haine et l'amour. Et tout le monde a souri en contemplant mes souffrances. Ô les masturbations très plaintives, ô les râles des anciens.

Je dois détenir le record de l'amour perdu. C'est vrai, les promenades aux bras d'une femme me sont ignorées. C'est vrai.

Les baisers

Les baisers dans un lieu tranquille, sans témoins, je ne les ai pas connus. Oh ! Comment pourrai-je plaire d'un amour juvénile et heureux ? La cinquième, la sixième femme, je ne m'en souviens déjà plus. Mais le premier amour, le premier baiser... Comme j'ai tremblé en offrant mes lèvres ! Quinze ans déjà ! Adieu sensibilité et bonheur ! Adieu liberté et orgasmes !

Tout est mécanique, tout est orienté vers le plaisir rectal. Il faut frapper et non pas caresser. Il faut sucer, mordre. Il n'a plus de caresses. J'ai perdu ma sensibilité. Plus rien. Pourtant comme tout ceci était facile et bon en des temps lointains.

Croyez-vous que je prends plaisir dans la souffrance ? Croyez-vous que j'aime l'amour et que je puisse en jouir ? Ho ! L'érotisme douteux, la satisfaction des sens ! Non, tout ceci n'est plus rien. À moi, le premier baiser.

Après qui court-on, après quoi ? Après une déesse, une reine ou une odeur sensuelle. Après une chair, après une femme ? Je ne sais plus. Le plaisir diminue, le bonheur baisse. Que faut-il à présent ?

L'amour ne me sauvera pas. La poésie seule peut me soulager. Continuons. Ô les sorcières et les vierges enlacées dans mon

lit fiévreux ! Ô l'odeur des corps et des sexes ! Ô les femmes lourdes, mon bonheur est oublié. Tout se retient, excepté le plaisir ! Pourquoi toujours satisfaire ce désir ? Pourquoi ? Répondez-moi ! Pourquoi ?

A peine éclos, la coque se brise

A peine éclos, la coque se brise. Un tendre duvet jaune apparaît. Après les premiers cris, les premiers départs dans la nature. Le mystère enveloppe chacun d'entre nous. Que se passe-t-il ? Que puis-je savoir ? Je n'ai jamais ni brisé ma coquille ni accompli un pas de primesautier. Qu'ai-je vu de ce qui m'entourait ?

La semence paternelle n'est fertile qu'à une époque précise de l'année. Le reste des mois l'on se cache. Le printemps est fait de passions et d'élan cocasses. On se révolterait pour fuir ou pour voler. Mais après les quelques libertinages très peu décisifs, on se recroqueville sur son rêve, peureux ou trop petit. Cela pour perdre son agressivité et s'en retourner à son état larvaire.

En fait, l'aventure est peut-être en soi-même. Que chacun se croyant plein de force, y regarde à deux fois.

J'ai été à certaines époques un aventurier. Les pays d'Europe me sont connus. J'ai marché des nuits durant et j'allais toujours droit devant moi. J'ai vu des filles, des femmes, des mères qui m'offraient des objets précieux et de nombreux souvenirs. J'ai connu des hommes qui etc...

Les dimensions

Les dimensions ont taché mes espérances, et dans l'oubli et l'ivresse j'ai laissé somnoler mes tourments incompris. J'ai vu l'Etre

Parfait composé de lumière et d'amour qui après une brève entrevue me chassa du royaume des songes.

Tout jeune, j'ai eu la révélation divine, mais jamais hélas, je n'ai prié pour sauver mon âme. Je suis connu, et c'est ma seule chance. Tous les poètes me confèrent une valeur certaine, je suis immortel et apprécié. La fortune est tombée dans mes deux mains, et je rêve encore cherchant à me comprendre. Les prix me sont offerts.

J'épuise ma solitude dans les cratères des insomnies. Mon cynisme me pousse à toutes les éventualités, et je m'engage dans des terrains difficiles. J'ai été trop bon avec mes convives. Teigneux et bêtes, ils ont saccagé ce que j'avais de meilleur - ma pureté. J'ai été soumis à un terrible carnage, et j'ai rusé avec de belles et vicieuses tricheries.

Le vent m'emporte. Que me protègent les déluges, les reines et les astres de feu ! Que le cortège de gloire m'impose à me tenir correctement. Guère de place pour l'écrivain, pour le génie enfanté de fortes têtes ! Je suis un avorté, à peine moyen.

J'allais dans la honte

J'allais dans la honte comme d'autres vont au martyr, et pour mes licences étroites, c'était démon mêlé à des rires vicieux. Dans les demeures retranchées, le même bruit, le même son. Des découvertes à peine retranchées. À la dernière tentative, le mal fou s'empara de moi. Comment pourrais-je enchanter les danseuses et les ennemis et les vagues d'admirateurs ?

Au seuil du désespoir, j'enrage encore. Parmi les nullités et les folies, des estimations sereines - de grands bals masqués -, et les

pions gigotaient. Mes pensées poussaient un noir corbillard, une image dans les airs. Pour l'ultime tentative, un vol de corbeaux associé à des fantômes malsains. Les voix des vices conquièrent les faciles inventions à ce moment-là. Ô guerre ! Par-delà les flétrissures, les sermons d'indépendance m'agacèrent beaucoup... Et rires dans les tutelles vacillantes, chez les possesseurs d'or fin, dans les expositions et les carrés, et pour les élevages exorbitants un royaume de...

J'ai résisté à la justice chrétienne

J'ai résisté à la justice chrétienne, mon mal a été de tenir. J'y suis parvenu. Je me suis battu, l'on m'a écouté. Dernièrement un grand vent soufflait dans mes oreilles. J'ai prié de toute mon âme, Dieu dans sa clémence m'a entendu.

Que de cris, que de paroles réunies pour obtenir le silence ! Quel supplice pour cette âme si jeune ! J'ai souffert gratuitement tel un saint. Je ne me suis jamais converti, j'ai toujours été moi-même. La même cervelle, la même pensée, les mêmes réflexions. Rien n'a changé.

Pourquoi ce déchirement dans la nuit, pourquoi cette lumière incertaine qui m'éclaire ? Quel a été mon mal ? Pourquoi me condamne-t-on ?

Rêve de paysan

À présent je suis quitte. Que l'on me laisse poursuivre jusqu'à ce que l'intelligence soit éclatante !

Les terrasses dominant sur plusieurs kilomètres les mers plates ou révoltées de la région... Les navires roulent sur des eaux

déchaînées, sur des moutons, ou glissent sur des huiles de printemps. Le mât et la voile sont tendus par le vent, un vent sinistre ou puéril qui essaie d'imposer sa force aux matelots.

Ici on cultive la vigne ou la pomme de terre. Le sol est généreux, l'exploitant nourrit sa femme et ses enfants. L'air iodé, le vent salin enrichissent la terre grasse à flan de mer.

- Moi, je n'ai jamais vu de sirènes aux seins nus, à la poitrine opulente. Je n'ai jamais vu de ces mamelles gonflées de lait pour les poissons assoiffés. J'ai attendu sur le rivage qu'après une tempête, une beauté palmée échoue près des rochers ou sur le sable fin. Comme j'aurais voulu m'accoupler à ces monstres de chair, à ces femmes à moitié poisson, à moitié déesse ! Comme j'aurais aimé sucer ces tétons et plonger mes yeux dans cette chevelure fouettée par la marée et les vagues et le sel ! Comme j'aurais aimé respirer cette chevelure tordue et jaune, cette bouche largement offerte où s'engouffre la mer.

- Travaille, homme de la terre et féconde cette semence par ton effort de tous les jours. Ne regarde pas l'étendue et ses rêves et ses inspirations. Courbe ton dos sur l'alignement des entrailles cultivées.

- J'aurais voulu être marin et rêver.

- Paysan, au travail, paysan !

- Ma femme est dans le lit, capuchonnée dans un bonnet de coton, les fesses lourdes. Je ne la prends que dans le noir, et je dois retrousser cette foutue robe au tissu épais et gris. J'obtiens un coït rapide dans un vagin à peine lubrifié. Toute ma vie est ainsi : un plaisir stupide et écœurant.

Alors je me couche de l'autre côté vers la tapisserie, et

j'entends la mer, les vagues déferlées sur mon visage. Je vois encore des sirènes...

- Paysan, travaille, ne pense qu'à la récolte de l'année.

- J'ai acheté un livre d'images au village, c'était pendant le marché, samedi dernier. Je l'ai acheté au marchand de livres. J'ai vite payé et je l'ai caché sous mon tricot épais. De retour chez moi, je l'ai compulsé et j'ai regardé tous les dessins (de très belles images de sirènes, tu sais !) Je suis retourné sur ma terre et caché de tous, j'ai ouvert les pages du livre. Comme je les désirais et comme j'avais envie d'elles ! Je n'en pouvais plus !

J'ai bien regardé à droite et à gauche, il n'y avait personne. J'ai défait les boutons de ma braguette et je l'ai fait trembler. Je sais que tout cela est sale mais je n'en pouvais plus.

Il ne faut pas le répéter à ma femme, car elle n'a jamais rien compris à ces choses-là. Elle me dirait d'aller voir le curé et de me confesser. Moi je ne crois pas que *c'est mal*, je crois que c'est naturel. Tu sais j'ai deux enfants, l'ami. Il ne faut pas répéter ce que je t'ai dit.

Divagations

I

Dans un grand hôtel, - c'était un moulin, j'ai dansé sur des chevaux de carton, et dans ma chevauchée fantastique, j'ai atteint le mystère et l'occulte. Personne ne se moqua de mes bouquins. Chacun les lut avec son intelligence sans riposter en quoi que ce fut. Je me suis empêtré les pieds dans des inspirations étonnantes. Je regrette tout, mais j'avais raison.

J'ai repris le cheval agrippant les rênes des insomnies, une aumône me fut offerte. On me tourna la tête, j'ai soufflé à me tordre les membres. Je n'en pouvais plus, chaque vie fut un concert de divagations. Sous des mélodies pleureuses, il y avait des colères stériles. Je sortis de l'hôtel. J'oubliai de m'emparer des clés des chambres voisines. La mienne, seule était cachée dans ma poche droite.

II

Ma barbe a poussé toute cette nuit avec ces mastications bizarres. Les rythmes de l'angoisse m'ont prédisposé à des révélations douteuses. Imitant mon sosie, je reçus un coup très fort à l'estomac. Je me suis couché sur des lits d'amours honteuses. Je maigrissais régulièrement. On fit de moi un spectre, un cadavre, j'étais en putréfaction. J'ai senti les vers traverser mon échine, et mes éclats de rire frappèrent la cavité de mon crâne.

J'ai penché à la source première des poissons d'argent, j'ai grossi de larmes torrentielles la chute d'eau. À cause de tous les assassinats dont je fus témoin, j'ai vieilli trop tôt, laissant derrière moi des secondes d'insouciance ! J'ai glissé sur des rochers et dragué des coquillages.

III

C'est un non-sens dans ma bouche, une manœuvre pour grands travaux, manœuvre stupide puisqu'il m'en a coûté toute une soirée. Et j'obtiens le charnier - les laideurs de mes écrits ! Que Dieu m'aide à ne pas terminer les sept mille lignes ! Je refuse tout jeu de cette sorte, amusement incertain et vulgaire. Que la Muse me couse la bouche ! Assez de divaguer ainsi ! L'absurde est invendable. Mes stupidités travaillent méchamment. J'ai honte de ces sauts d'humeur, de ces rêves invendables. Quatre heures, et douze feuilles d'ignorance.

Inspiration sans contenu. Règles ? Techniques ? ... Des fautes ! Que cela change ! Que cela change !

Additionnel d'incohérences

Tout le vert moulu s'implante dans les chemises, dans le bas-ventre et ma chambre. Je refuse, en caporal, de donner les raisons éminentes de mon prochain départ.

Trop romain pour travailler, nous faut-il changer d'adresse à chaque heure, et récolter les terres du voisin sans se voir ? Est-il vrai que le soir rassemble les pauvres têtes pour les conseiller ?

C'est la guerre. La grande page explose ! Non à l'exploit. Les déflagrations !

J'ai besoin d'un grand sommeil. Le suicide est beau. Je me trouvais dans un état de transe puis je plongeai vers le coma.

Dans un établissement où je sermonnais ma vie de changer radicalement, le mardi, j'obtenais une bonne dose de potage gras. Seuls invités amusés par mes glapissements, mes vices datant de l'âge de seize ans, s'affrontaient en mon âme.

Quelques amertumes sillonnaient le crâne mais je me jurais de laver les sordides paquets.

C'est un essai de droite que j'entreprenais. Mes détracteurs auraient mieux fait d'être tolérants.

C'est la bagarre des rues

C'est la bagarre des rues. Les pulsions graves enveniment mes déplacements. Les feuilles tombent déjà et le mystérieux remplace les déroutantes vies. A peine assez vieux pour survivre, voilà que l'on est forcé de se transformer, de se haïr et de voyager vers des contrées inconnues.

Les rares manifestations de débilités viennent de la Province, chacun le sait. La conscience de la bêtise a disparu des familles bourgeoises. Tout a un but lucratif. Le sens des affaires est détourné. On exploiterait les ménagères si le bon Dieu n'existait pas. Quelques-uns gardent l'esprit propre, ils conservent des chances de reconversion. L'apport du standing nous a valu des escroqueries affreuses. Reconnaissons-le, c'est la bagarre des rues.

A la couchée les lyres

A la couchée les lyres tombent et voltigent dans une joie de fête villageoise. Les gars et les filles se donnent la main, et les quelques airs des anciens continuent très tard dans la nuit. Derrière le feu le ciel taché de couleurs sombres noircit lentement les collines et les vallons.

La jeunesse pas trop farouche se laisse embrasser dans le cou, et les garçons en profitent pour s'aventurer sur les belles lèvres. Des vieillards comme paralysés montrent des faces grimaçantes qui semblent sourire malgré tout. Les célibataires sont ronds et dansent la bourrée.

C'est la Saint-Jean. La première fête de l'été. On s'amuse et l'on boit le vin de l'année écoulée. Et l'on boit toute la nuit, l'on se

couchera fort tard au petit matin.

Les gamines grosses et joufflues rient quand les garçons les invitent à danser. Elles les trouvent très drôles, et les montrent du doigt, une main sur la bouche.

Il y eut une course avec des cavaliers et des cavalières. Chacun choisit sa préférée et l'autre rougissante se laissa faire. La soirée était avancée. C'était l'heure où le village dort habituellement.

Il y avait une envie

Il y avait une envie plus pure que les autres. L'homme s'y perdait sans l'espoir de réussir. Sa vie stupide le menait dans l'exercice de fonctions publiques, cela et rien d'autre. Il croyait détenir une arme d'une efficacité remarquable.

Un printemps, vinrent deux hommes habillés de noir. Ce jour-là il pleuvait dans les champs et les sentiers. La lumière du soleil illuminait, frappait les allées jaunissantes et les arbres dévêtus. Il y avait un arc-en-ciel dans le lointain. Des enfants jouaient au ballon et poussaient des cris.

Les deux hommes de taille sensiblement égale avançaient le pas pressé. Ils se tenaient par le bras. Ils étaient descendus de l'auto sans empressement mais agissaient rapidement maintenant. Ils se dirigeaient vers une vieille chaumière, inhabitée, dévastée par les chimères du temps.

Les lentes processions

Les lentes processions à travers la ville de Bâle. Un bûcher avec des cendres au centre de la place. Un nombre incroyable d'ennemis juchés sur des tonneaux, dressés comme des statues de pierre, les yeux écarquillés : on regarde la scène.

Un réquisitoire sans espoir. Des juges démoniaques. Force est à la loi. La peine à encourir, un très beau cercueil et de souffrantes funérailles, une pierre tombale. J'irai souvent m'y recueillir.

Le coeur blessé et la main sur la poitrine, agenouillé, je prierai vite, chassé par les intrus. Un paysage de glace, car ce sera l'hiver.

L'hirondelle s'est vidée de tout son sang ; Appels désespérés. - Aucun secours - L'exploit est à la mort. On se quitte de partout. Les voleurs débusqués ont bien ri, accrochés au mât de cognac. Les suffocations glacèrent mon front d'or, et j'ai souri pour la dernière fois.

Le cri de garde s'est hâté de parcourir l'enceinte fortifiée, et la tête est tombée sur l'ordre d'un autre condamné.

Une lumière torve

Une lumière torve éclairait faiblement les habitations dans le lointain. Un jour de tristesse comme il en existe beaucoup. La foule garnissant les rues, circulait d'une démarche vive dans le brouhaha énorme et dans la confusion de la ville.

La femme, toi désinvolté et mûre, tu m'es apparue. Et j'ai cru reconnaître dans tes yeux, tant l'habillement incertain se confondait avec les vitrines bariolées de la rue, j'ai cru voir la femme dont je rêvais depuis des années. Mais c'était toi et c'était l'automne aussi.

Le jour disparaissait traînant derrière lui des masses de nuages lourdes de pluies, et des orages très noirs assombrissaient les demeures. Les gens harassés se pressaient, s'activaient et grouillaient de partout.

Trahison

Trahison ! Après avoir abattu le chef, les soldats se dirigent vers les camps retranchés près de Barcelone. Le drapeau claque entre les deux compagnies de mercenaires. On tuera, on égorgera, on violera. La répression sera terrible. La haine s'empare des impayés. L'on massacre comme l'on boit et l'on boit comme l'on tue.

Il y aura la vengeance qui battra dans le coeur des opprimés. Il y aura la guérilla. Les têtes seront tranchées, le sang coulera dans les campagnes. Il y aura la misère et la famine, mais on se battra.

L'empereur tombera à cause de la malheureuse histoire d'Espagne. Toi, tu seras exilé. Tu n'oublieras jamais les atrocités que tu as fait subir à tout le pays.

Le jour vainqueur

Chaque jour qui se lèvera sera un jour vainqueur. Nous dominerons et écraserons tous nos adversaires. Le champ de bataille : un champ ensanglanté, un lieu maudit de la mort ! Les hommes et les chevaux seront massacrés jusqu'au dernier !

La plaine est fumante. Cavaliers, je vous ordonne de tuer, dégorger soldats et bétail, tout ce qui est en vie, tout ce qui bouge et remue. Achevez le dernier rôle du troufion, achevez le dernier homme.

Et vous soldats, ne baissez pas les bras. Armez-vous du fusil et de la baïonnette ! Rapportez à l'arrière les drapeaux et les bannières. Glorifiez et honorez votre bataillon jusqu'au dernier des valeureux militaires. Se battre jusqu'à la mort, pas de blessés. Ils seraient renvoyés au combat ou exécutés sur le champ même. La garnison à l'arrière ne fera pas de concession.

Journal d'un fœtus.

Presque né, et j'entends palpiter son coeur sous une masse inerte de graisse. Il bat et s'accélère aux moindres de ses mouvements. Horrible horloge à supporter ! Elle mange, elle mange encore. Je devrais dire, elle engloutit ! Ses aliments viennent frapper la porte voûtée de mon temple de fortune. Là, elle boit, - c'est de l'eau. Non, du vin ! Un affreux tord-boyaux qu'on versera dans mes veines.

Elle se lève, elle parle. Non, elle crie car ses paroles résonnent sous mon crâne, ma pauvre petite tête pelée. Son ventre l'étonne. Il pourrait être plus volumineux ! Elle me fait des recommandations pour que j'active son enchantement.

La terrible ménagère qui voulait m'avorter ! Elle y pensa sauvagement. Elle dut me concevoir, délais passés ! J'ai frôlé la mort sans défense - ignoble petit rejeton ! Les Dieux l'ont décidé, et je crois, je gonfle, demain j'exploserai... Ce seront des souffrances inhumaines ! Vengeance...

Je me souviens... Une insurmontable terreur pénétra tout mon être. Je crus à une mort comme de celles qui persécutent mes cauchemars. C'étaient des pointes lancinantes enfoncées dans la délicate épaisseur de mon crâne, des déchirures internes provoquées par un poison dont elle seule a le secret. Ce meurtre épouvantable mais

qui avait échoué fit croître en moi les forces de la survivance.

Invincible à présent, je suis le maître de ses lieux, et je dilate à volonté les chairs qui me parent. Jeux d'un feu démoniaque je me débats, je me retourne. Ce sont de grands coups de pieds dans la poitrine de ma future mère... Comme je jouis de ses plaintes ! Je deviens volcan, et mes laves couleront entre ses jambes ouvertes. Des laves brûlantes qui, je l'espère, feront tordre ses mâchoires et ses lèvres décharnées.

Et ses mains suppliantes iront chercher le fruit de sa chair entre ses cuisses... Attendons... Attendons.

Le jour de ses sangs, elle supplia désespérée. Pas la moindre goutte, pas le plus infime ruisseau tant décrié. Des pleurs, des larmes, des lamentations et des suffocations qui se répercutaient dans mon être, moi déjà petite larve vivante.

Et l'angoisse merveilleuse, car moi seul connais le secret, l'angoisse dans toute sa splendeur ! Le père ! Quel père ? Un accouplement de passage ? Un ivrogne rotant encore ses flux d'alcool ? Qui donc ? Elle s'arrachait des masses énormes de cheveux, elle n'avalait plus rien. J'avais faim !

Elle restait éveillée très tard dans l'impossibilité de fermer un oeil. Durant cette période, j'aurais bien voulu la consoler, mais harcelée par de languissantes questions, elle n'entendait pas. Ce n'est que quelques mois après, lorsqu'elle voulut ma mort que je sentis le besoin de me venger. Je lisais dans son âme comme dans un livre ouvert. "Expul-sion ! disait-elle inlassablement, expulsion, misérable fœtus ! Tu es ténèbres, retourne dans ton enfer !" C'était elle, mon enfer et je deviendrai le sien...

Aujourd'hui, la moitié du chemin est parcourue. Encore

quelques sueurs, et le mémorable supplice déjà cent fois conspiré m'arrachera à son ventre trop étroit. Encore de longues nuits et de nombreuses angoisses à plaindre. Encore des battements frappant sa poitrine molle. Oui, je la harcèlerai jusqu'à son terme pour voir la déchéance envahir son mélange flasque d'eaux sales et entendre hurler sa gorge. Qu'elle vibre sous les martèlements impénétrables de mes bonds à venir !

Déjà une semaine ! Ho ! Quelles heures de délices j'ai connu ! Je l'ai fait vomir. Des hoquets, des jets de baves, des glaires jaunâtres coulaient sur la descente de lit. Il y avait une odeur affreuse dans la chambre à coucher, lieu de sa procréation.

Admirable bataille. Je la vis défaillir et tomber dans un état comateux. Personne pour la secourir. Elle, moi et le temps qui s'écoulait, et des cris fracassés contre les vitres de la fenêtre. Dans mon coeur un doux chant s'évadait...

Cette nuit-là, je trouvais un immense repos... Vainqueur, j'avais amoindri ma victime, et j'en avais fait une esclave enchaînée jusqu'à sa libération prochaine.

Elle calma ses douleurs avec des drogues douces qui m'abrutissaient parfois ; Puis avec ses vomissements répétés on lui interdit l'abus des soporifiques. Je renaissais. Maître en tous lieux et en tous temps, je me tordais comme une couleuvre en proie à une bataille sanglante. J'alourdissais son bas-ventre pour la déformer davantage, pour qu'elle conserve les séquelles d'un meurtre qu'elle désira...

Quel est l'homme qui parle ? Je sens une main caresser les rondeurs de sa monstruosité. Ô douleur indescriptible ! Je subis un poids effroyable qui me brise les os. Un corps étranger pénètre et frappe à espaces réguliers les frêles murailles de ma prison. Mon pouls s'accélère. Je vais cracher mon sang, je ne respire plus. Serait-ce la

mort ? Est-ce la mort qui vient ? Pourquoi cette accalmie ? Plus rien ne tremble, mais toujours cette masse pesante sur mon faible corps. Ces maux inconnus, sont-ce des démons qui m'ont déclaré la guerre ? Ils reviennent à la charge et je ne puis jamais savoir. Peut-être une nouvelle arme après ses drogues ? ... J'ai failli perdre la vie dix fois, vingt fois ! Et ce déluge s'est transformé en haine immonde, en grandioses tortures ! ...

Elle ne se déplace plus. L'énormité de sa charge l'humilie-t-elle ? Clouée dans un fauteuil, elle confectionne des lainages ; je serai fagoté pour avoir moins froid ! Qu'est-ce que le froid ?

Je ne pense plus combattre. La grosseur de mon corps me comprime, je transpire et ne peux qu'à grand mal respirer. Je suffoque, je crie. Qui entendrait ? Je frappe ce tambour capiteux, mes mains glissent. Non ! Des forces pour survivre !

Des tourbillons tout à coup ! Je suis dans un entonnoir. Je sens une force impénétrable me pousser vers un orifice douteux, là même où autrefois les démons venaient se fracasser contre ma tête. Ce sont des ténèbres. J'ai peur. La force m'entraîne etc... Je vacille. Je m'asphyxie. J'ai perdu mon âme ! Serait-ce donc la mort ?

Toute la faiblesse humaine

Toute la faiblesse humaine respire en ce coeur. Point de moqueries ni de vulgaires rires échauffés par quelque alcool douteux ou quelque vin mauvais. Ceci est une constatation. La plus impitoyable des constatations lourdes de conséquences fâcheuses pour l'équilibre déjà douteux de ma personne.

J'ai le privilège - mot absurde car il ne reflète pas l'exactitude de mes dires -, de souffrir inexorablement à chaque moment de la vie comme un être pris d'un mal incurable.

C'est ce muscle qui palpète soixante-douze fois par minute qui est cause de ma future déchéance. Il se resserre l'ingrat et détruit mon organisme avec subtilité. Il se comprime violemment. Un jour enfin il éclatera. Ce sera la mort.

Je l'entends s'incruster dans cette partie gauche de ma poitrine, délimiter son territoire et en faire un fief impénétrable. Je peux analyser ses moindres agissements, compter le temps passé sur telle ou telle étape.

Aujourd'hui le voilà armé, et ces attaques légères se transforment en déroute honteuse. Il agit par pulsions et peut activer ce muscle jusqu'à deux cents battements en soixante secondes.

Tremblant presque épuisé par cette lutte extrême, je n'ai plus qu'à baisser les armes et me déclarer vaincu. Mais il n'en reste pas là. Il s'implante petit à petit dans toutes les parties de mon corps et gagne impitoyablement de nombreuses victoires.

Hier, il parcourait en observateur, la trachée-artère jusqu'au plus profond de ma gorge. Il vise, et je le sais, là serait sa suprême victoire, la partie gauche de mon cerveau (je suis droitier), et rêve comme un empereur de poser là son trône imaginaire. Il me faut user d'un stratagème efficace pour enrayer l'avancée ennemie. Une sorte de petite bombe intérieure qui certes fera de nombreux dégâts, mais fera reculer à tout (...)

Le stigmatisé

Chaque année, à la même heure, une secousse rythmique se fracasse contre les parois de mon cœur. C'est un refus inconscient et momentané de communiquer la sensitive douleur, puis une décharge

émotionnelle grandissante où le corps comme en proie à des déchirures lancinantes ne peut résister à la délivrance extrême... C'est un feu venu des enfers qui brûle et se consume dans les méandres de mon âme. C'est un démon usant de toute sa substance créatrice pour jouir du mal répété.

Le déluge est de courte durée, mais ses traces sont visibles sur toutes les parties extérieures du corps : des inflammations rouge sang qui après huit jours se transforment en petits boutons remplis de pus. Il faut faire jaillir le pus hors de la peau. A l'aide d'un fin scalpel ou d'une lame de rasoir, on entaille l'épiderme d'un signe de croix - un liquide jaunâtre, mal odorant s'écoule rapidement.

L'opération terminée, le tout se cicatrise en une quinzaine de jours, et de longs sillons bleuâtres apparaissent sur la poitrine. On dirait des lanières de fouet entremêlées et formant une figure géométrique ordinaire - de petits carrés. Je passe un baume ou une vulgaire pommade pour tenter de diminuer les souffrances. Rien n'y fait. J'attends. Et un bon mois est nécessaire pour que disparaissent les ultimes séquelles.

L'analyse profonde de ces événements répétés me fut d'aucun secours. Le phénomène est mathématiquement inexplicable. J'avoue toutefois que je n'ai jamais osé aborder ce problème avec un homme de science compétent, peut-être trop timoré pour oser lui dévoiler cette intime faiblesse liée à ma personne, peut-être trop timide pour accepter d'être le cobaye de gens inconnues.

Chaque année, à la même heure, une secousse rythmique se fracasse contre les parois de mon coeur.

Un froid glacial

Un froid glacial foudroie les vitres givrées. Dehors des montagnes de neige scintillent par une pleine lune hâlée. À l'intérieur, un feu grandiose pour réchauffer nos deux corps fatigués. Nos petites têtes posées l'une contre l'autre réclament une chaleur douce et muette, et mes deux mains dans les tiennes te caressent longuement... Avec des baisers si tendres que tu en gardes le secret.

Je n'irai pas plus loin dans les chemins visqueux, seul avec ma suffisance pour compagne : plus de longues marches dans les forêts où les épines de pins s'enfonçaient profondément dans les chevilles, plus d'insouciantes randonnées à travers champs et ruisseaux. Non ! Plus que toi mon amour - la merveilleuse présence d'une tête blonde qui m'aime et écoute mes douleurs, et sait rallumer les faibles lueurs qui me rattachaient à son âme - plus que toi !

Alors que la despotique nuit s'amplifie comme un effroyable cauchemar, qu'une gerbe de violence tonne et extirpe des déchirements aux cieux en guerre, viens contre cette bouche et embrasse délicatement les souffrances stériles de mon âme, et puise aux sources vives de cet amour que toi seule peux unir jusqu'à la fin des temps.

Un doute confus

Un doute confus envahit tout à coup sa pauvre âme défunte. On eût dit un cataclysme immense où des vagues gigantesques naissant d'une houle tapageuse transportait et ballottait son esprit. C'était un déluge de gouttelettes d'eau frappant son corps avec une force indescrivable, une tempête qui eût fait gronder un Océan fiévreux. Comme avalant des litres d'eau salée, il sombrait piteusement sans personne pour lui porter secours, sans main tendue pour le sortir de l'horrible naufrage.

En certains instants de lucidité, il voyait - ou peut-être croyait voir - une île à quelques milles marins du lieu où il périssait. Dans un effort surhumain il nageait vers la direction espérée, jetant ses dernières forces dans ce combat déloyal. Mais après quelques brasses éreintantes, il s'apercevait que l'île n'était qu'un mirage - un vulgaire mirage issu de son imagination fertile.

Le philosophe

Après tant de tristes expériences, j'ai appris non sans quelque douleur aiguë que la plus sage philosophie était de s'éloigner de la promiscuité des hommes. Je décidais de fuir à tout jamais la maison qui fut mienne voilà déjà quarante années, les connaissances qui ne m'ont apporté que du chagrin, et le paysage merveilleux où je grandissais en toute quiétude. J'allais me perdre dans un vallon près de la frontière Suisse, à trois heures du plus proche hameau habité, dans une paisible petite demeure, isolée des regards malsains.

On dut me prendre pour un fou, ou pour un ermite qui eut raté sa vocation ; les bruits dans le village voisin circulaient jusqu'à mon oreille par l'intermédiaire de l'avocat R... Qui venait de temps à autre me rendre des visites.

Les premiers mois furent les plus agréables que Dieu me donna. Durant ces longues promenades en ces saisons de printemps et d'été, je m'occupais à ramasser des plantes, des fleurs, des mousses que j'entassais puis rangeais dans un monumental herbier. Je passais des heures dans les champs et dans les prés, muni d'une pince et d'une grosse loupe à la recherche de spécimens rares ; et...

Malgré l'heure tardive

Malgré l'heure tardive, un monde de curieux s'approchait des grilles du Palais français. Le fou du roi conduisait une vaste chaise portée par quatre hommes de main. La chaise était si lourde que les porteurs se remplaçaient régulièrement. L'on dut faire des escales répétées pour permettre aux hommes de se reposer.

Il était vêtu d'une tunique très drôle : de chaque côté des épaules pendaient des petites sonnettes qui tintaient à chacun de ses pas. L'habit était composé de différentes pièces de tissu assemblées sans goût, sans la moindre harmonie.

Aux poètes

Ils priaient et s'accouplaient à des souffrances funestes. Personne ne les comprit. Qu'importe, ils parlaient. La virulence des autres et le besoin de détruire firent que l'âme éveillée se peupla de controverses. Alors ils se turent.

Une élite de penseurs exacerbée buvant dans les nuits obscures omit d'énoncer le principe de réalité certaine. Déchirant toute cette offre future, ils se sont vus mourir.

La légèreté d'un coeur toujours prêt à extirper des douleurs changea la face réelle de nos chairs, changea l'esprit fourbe de nos transes.

Soleils s'inclinant sous les terres, comètes vérolées d'étoiles soucieuses, les esprits pourrissaient lentement.

L'éloge funèbre prononcé, on les oublia. On les oublia, car on ne comprit pas.

Et toi, que dis-tu

- Et toi, que dis-tu pour qu'en ton âme de telles forces s'opposent ? Tu as grandi parmi les tiens, mais respirez-tu encore le doux calice où les Anciens s'abreuyaient après mille tourments ? Ton père, loin à présent des vicissitudes terrestres, est appelé aux pieds de Dieu ! Cette ligne que je t'ai indiquée, est-elle effacée ? Réponds, jeune homme blond ?

- Toute ma vie ne sera qu'un perpétuel changement, ô Père. Ce faux aujourd'hui sera vrai demain. L'éternité nous guide. Pourquoi de telles incertitudes en ces paroles ? Regrettes-tu l'enfance douce et délicate où tu te reposais ?

- Tu oses me répondre par une question. Ton insolence m'étonne... Mais je sais pardonner à la jeunesse son insouciance. Vois ! La plus pure des pensées est un souffle immortel que tu supplieras. Vrai fils, la voix du doute est désespoir. L'homme s'égare et nie son bon sens.

Parfums d'apaisement

Ô vaisseaux

Ô vaisseaux,

Ô sirènes,

Quelle âme est donc sans peine ?

Un matin rayonnant de voix désertes, dans un nuage

monstrueux comme l'enfer, mes deux mains virevoltent et arrachent les richesses de la terre.

Une mort infâme dont l'oeil s'épanouit ravive ses cendres pour une volée de colère. Et mon sang, mon sang trop de fois violacé transperce les méandres de mon âme allant et titubant.

Que l'image céleste accrochée à son sourire, que la lumière criarde et vivace dans mon sein explosent toutes deux aux plénitudes de mon regard, comme un instrument béni pour les sombres ténèbres !

Ô vaisseaux,
Ô sirènes,
Quelle âme est donc sans peine ?

C'est la fatigue

C'est la fatigue langoureuse dont tout esprit supérieur se délecte, c'est un acte parsemé de vols d'oiseaux, c'est un coeur enfin qui se nomme pitié. Mais qui l'entendrait en ces moments de déluge ? Personne. Non. Personne. Alors de gestes perdus en déboires sanglants, la force disparaît petit à petit comme un cyclone sur le point de mourir, comme un vieillard enfin. Et ce jeu qui procure tant de raisons de haine à nos ancêtres maudits, aggrave mon délice tumultueux où mon âme s'était mise, car de tous côtés des jets de lumière virevoltent sous des saccades, et des artifices grandioses acclament prestement le Mal qui m'est si cher.

Elle parlait à mi-mots pour me rappeler sa présence et dans son doux sourire des oriflammes brillaient. Une enfant peut-être garnissait ma couche, un plaisir sans doute. Sa démarche était semblable à celle des beautés de Palmyre, et quand d'un triste souffle

elle rappelait le temps, j'aurais voulu mourir là, heureux à l'ombre de ses seins - heureux de voir lentement la Mort m'exposer ses adieux, heureux d'entendre la mer me ramener sur ses rives.

Mais c'était cher payer la chute de mes mots. Je n'avais pas le droit de mourir. Le suicide est interdit dans le cercle des poètes. Souffrez peut-être, maudissez mais ne tuez jamais. Car ce lent supplice qui chaque jour nous fait plus mauvais, nous rapproche des dieux. Non. Il fallait subir !

Alors dans ses longs yeux comme un rivage sans fin, j'attendais bravement les méandres d'un autre délice, et dans sa crinière posée sur ma bouche confuse, je priais tendrement l'attente d'un autre bonheur, et d'une mort ô combien méritée.

Des races de séraphins

Des races de séraphins accrochées aux basques de la mort émanent des saccades démentes sous des mémoires ténébreuses. Comme de puissants néons éclairent leurs lueurs dans les ruelles avoisinantes, ils vont hagards et malchanceux annoncer la triste nouvelle au peuple étonné. Avec des serpentins d'argent, ils acclament les naufrages, pardonnent aux pauvres leur existence facile, et parfois quand un tendre prédit pour quelques écus une existence nouvelle, ils crachent violemment sur la bible des ancêtres, hurlant des propos frauduleux où la richesse corrompt l'infortune de notre sort, où le sensuel brûle ses idées moroses et plane sur de mauvais calculs, où l'adulte mesquin ne verra plus le soleil respirer sur les ailes de sa destinée.

Vociférant des pensées occultes, ces mages maudits anticipent sur les nombreux préjudices, les condamnant au feu éternel, et dans un dernier éloge prophétique ils annoncent grandement le

temps fini des choses douces ! Remplis de cette verve traîtresse, les reptiles usent des mots tout neufs et fortifient le peu que possèdent mes disciples.

J'ai vu l'enfant honteux se refléter dans l'image malingre de sa glace, j'ai vu l'amertume sanglante brûler le visage de mes contemporains ; et nul ne sait où finira cette mascarade de mots insensés, cette ignominie verbale où l'ignorance de tout un peuple se morfond en tristes désespoirs.

Le mouvement s'amplifie, engraisse nos villes et nos campagnes, et déjà hume la destinée de nos survivants. De tous côtés, la polémique embrase les cœurs perdus, et des visages crispés acclament la délivrance ! Dans les crépuscules hideux, ils frappent aux portes, savamment, avec profit, car l'éloquence de leurs dires leur donne raison.

Des vengeances

Des vengeances accablent un homme éteint et diffusent la mort par les entrailles possédées ; grandie par un feu puissant et immortel dont le rayon brûle de haine l'insouciance humaine, la voix décrit un cercle unique sur l'horizon.

L'oeil s'imprègne d'odieux maléfices, de spectres rares ; la main tremblante et constellée de morsures endiablées, et le cœur saccadé dans des pluies amorphes prient avec des cris horribles ; le corps s'endort, la déchéance s'amplifie.

Un doute exaspéré, vil et fraternel semblable aux nuits feutrées de l'antique labeur sonde inlassablement la délectation du gisant.

Quand sa blessure terrible et tortionnaire arrache à ses admirables coudées des convulsions étranges, quand l'effroi s'évade impartial et grandiose, infusant la noblesse et la fourberie rabattues, je plonge dans la continuité déserte et stérile, j'abdique pour l'oraison inerte de ces cadavres dépeints.

Quand ton ventre aguerri

Quand ton ventre aguerri de plaintes obscures plane en ce décor tumultueux et délaissé ; quand ta joue fine, air sanglant de nos couches usurpe la dérive de l'esprit persécuté ; alors bordé d'un frisson d'inaccessibles chairs, crachant la honte débordante de pâmoisons, il abdique sous ses lueurs au Temple de l'inconnu, et puise en sa loi le nectar sublime du vin !

Serpent puis femme occulte, mage ou madone extirpant la mendicité à la place soumise, ravalant les calomnies infectes, on sut de sa férocité le vent prédestiné !

De sa mobilité allégeant les signes des cieux, relié par la force exhibée aux stances de son solstice, il fit un Empire et l'honneur se perdit dans des marécages boueux. Sur le grabat de schiste et d'orchidées, plaignant en diphtongues défendues des lambeaux de vœux, il exhorta l'armée de sa tendresse première...

Lourdes vestales

Lourdes vestales, qu'un seul sourire ranime sa plainte ! Armons-nous de frêles et de verdoyantes pensées ! Que sa puanteur, que son ombre crouleuse de flots neufs dégagent sa torpeur poreuse...

Oui, que princière de la dégradante cité et libre en son devoir ravalé, elle se découvre un pistil de gloire ! Que par les joutes vieilles à la saison nouvelle, tout un parlement de poètes découvre ses fruits mûris et vermeils !

Car j'obtiens sur la lie, par-delà le drame furtif, des rutillements de topaze. Honteuse de palmes et de vétustés, la monstrueuse orgie s'offre à des danses sublimes ! ...

À ces mots, ivre de soleil, d'extases meurtries, un roi de Mercure applaudit à son rêve, déliant la coupe du vase fiévreux. Cette oraison s'en est suivie.

Scintillements

Scintillements de l'eau perverse. Elle regarde la mort se poser tranquillement sur le joug de son épaule et son sourire n'est plus. Ses yeux regorgent d'une douce pensée : "Que ce monde délicieux, puisé aux rayons chancelants m'emporte ! Que l'ondée bienfaitrice..."

Mais déjà le corps souffre. Les oiseaux emportés comme par un vent d'orage plongent pour le triste naufrage ; et la main sur le coeur, l'existence poreuse se fait et se défait.

Un précipice ignoble où nulle éclosion n'est possible, où tout acte fort se vautre dans les plénitudes et entraîne son trouble dans les voies lactées. Ô Doute ! La Mort...

Les enfants se gavent de menaces, et les terres labourées resplendissent pour la traversée immonde de nos corps. Et les dieux orgueilleux, et les dieux ici-bas nous parlent !

... Je me souviens des natures transcendantes, des éveils pendant les nuits. Je revois encore les pluies des nuages, les rives

souveraines... Mon âme s'était mise...

Là apeuré, les yeux tremblants, le style confond les pensées néfastes, et le bruit des roulis et la mer... Et la mort.

... Des nuées vaporeuses où la laine étrange s'évadait sur des hanches divines ; les cheveux bien tirés, ramenés en arrière. Des jambes longues, fines presque blanches, presque douces ... et ce crépitement infernal qui hantait mes nuits. Un déluge assermenté, des piqûres viscérales : la mort.

Sur son dos, je jouai une prière et je m'endormis lentement, épuisé, sans force, au bord d'une chevelure sacrée. Des parfums de jacinthe.

Dans la sépulture l'être se repose, étendu à ses pieds, l'oeil étonnamment calme. Les mains ne tremblent plus, les tombes sont disposées correctement. Le monde semble paisible. Elle dort.

Onde qui craches

Onde qui craches le sang nouveau, qui va dans les ténèbres, pulpeuse de cadavres versés, toi qui secrètes le fruit juteux des organes sacrés, dans ton sein j'ai vu couler une falaise aux sommets inquiétants. La couleur de ses naufrages rappelait les constellations fiévreuses de la vie. Dans ta chair s'entrechoquaient des rafales de feu, des horreurs sanguinolentes priaient dans des confusions scabreuses. Sur ses jambes, sur son dos cuivré à l'extrême, d'infectes douleurs résonnaient vers ton eau.

Rappelle-toi, oeil maudit. Rappelle-toi. Et les couteaux tranchaient les pentes désarmées des massifs, et les flammes rougissaient dans un cachet lumineux, les spectres déambulaient,

pendaient à leurs côtés, leurs organes défoncés. Souviens-toi, amère tendresse. Souviens-toi. Dans les décombres, l'écho resplendissait et se vantait pareil au gazouillement impétueux. Souviens-toi, reine maudite, souviens-toi.

Les yeux tranchés, la rétine suppliait en regards humides le pardon requis, et les doigts osseux d'un labeur inhumain implorait encore ! Mais toi, que fis-tu, reine des ténèbres ? Rien.

Alors cette falaise qui serpente humblement ton eau sourcilleuse tremblera pour la justice en son jour divin... Mais tu t'enfuis déjà ? Va, toi que je ne verrais plus, toi qui ne me connaîtras jamais !

Des remparts privilégiés

"- Des remparts privilégiés désespèrent les cymbales de la Mort, des chouans comme des tarentules se pendant aux arbres de la saveur, des profonds mépris et la haine des spéculateurs : un renvoi des entrailles, un effet tout bénin.

J'invente la fleur au goût suave, j'ôte de cette gourde le travail de mille années d'expertise, et dans l'élan, dans l'agonie compromise, je crache des torrents bâclés de baves mortuaires.

Comme la longue file des mécréants, comme ce quartier dont l'écart est inconnu, comme la bizarrerie des pôles extérieurs, l'étalon volera la course au prix de l'excellence.

Mais nos deux corps - nos deux corps fatigués par l'usure du temps - nos deux corps embrasseront les coulisses de l'exploit jusqu'aux germes du délice. Et nos dents protégées des ruines des guerres passées croqueront les peines à venir."

Ils grandissaient près des collines - le travail teintait aux

oreilles des pauvres, et ils parlaient encore.

C'est vrai

C'est vrai, l'on se complaît dans d'abominables pâleurs de crânes fracassés, d'esprits tendus sans envergure. C'est vrai, l'on déclame avec des gestes saccadés les premières oraisons et les feux aux yeux scandés.

C'est vrai, mais tout ceci n'est que faiblesse, que vengeance perdue et bêtise universelle. Car voyez-vous, l'aspect de nos dires se veut excuse auprès de l'usurpateur : nous naviguons humbles sur la mer déchaînée. De toute part, les paroles convergent vers la lumière de notre estrade, et nous plus fiers que cent mille bœufs réunis, nous acceptons l'éloge cérébral.

Le pauvre avance bouée au cou dans cette furie, et soudoie honteux les derniers strass de fête. Il hurle au génie, mais il sait sa faiblesse. Il invente un naufrage pour ne point se voir noyer ! Dans toute sa malice, il provoque la peur, l'existence hâlée de cris et de déchirements. Il se doit d'être malade pour plaire aux grands ! Il s'abaisse pour se voir aimer d'un dieu et de ses semblables.

Nous sommes les grands maîtres qui enseignent la sagesse, et vous, vous ne l'êtes point.

Un dieu vengeur

Un dieu vengeur se tenait paisible, attendant son heure pour éclater, pour briser les chaînes terribles qui l'empêchaient de se voir. Un dieu superbe, caché sous une veste sale - un dieu ou un démon - qu'importe ! Un être de l'au-delà perdu dans une multitude

ignominieuse. Lui seul me parlait. Il est mort aujourd'hui. Mort de faiblesses ou mort de peur peut-être. Nous avons grandi ensemble, nous avons les mêmes jeux. Nous nous sommes querellés, mais jamais pour les mêmes histoires ! Etrange personne qui feignait d'être un autre et qui, en vérité, était mon propre frère.

Tout poète un peu inquiet

Tout poète un peu inquiet de l'envergure théâtrale qui l'entoure se doit d'exprimer par un profond esprit de synthèse la substance sublime, le nectar qui hante sa personne. Il court à l'improviste, s'arrête un instant presque haletant, et écoute la symphonie qui se joue en lui : des mots, des diphtongues, des verbes s'entrelacent au centre de son coeur, et lui chef d'orchestre sans partition rassemble les bruits doux de la nuit, les meurtres sanglants du jour.

La grisaille noircit la feuille blanche. Le jeu peut durer longtemps, souvent les répétitions s'imposent, mais l'oeuvre prend corps, et les souffrances s'oublient.

De simple exécutant, l'on crée enfin. Dièses, soupirs, clefs, l'instrument disparaît, place à l'âme nouvelle !

Recherche d'un style, besoin de la perfection, le poète n'a qu'un but : se faire soi-même. Tous les prodiges de la nature sont utilisés - violence, orgasme, supplice, jouissance, - qu'importe ! Le vin est bon, il faut le boire. Alors on s'active pour d'autres plaintes, les yeux mouillés et dans l'effort surhumain, le soleil se lève, un peu blême peut-être, se lève toutefois.

Délices

Peut-être que ce vase serti de bleu pourpre joindra la souffrance et le glas étonnant aux débris de mes lèvres ? Peut-être que l'ondée activée d'un feu de jade dans les prémices de l'oiseau ouvrira le noble délire qui hante la froideur de tes nuits ? Peut-être que l'immonde Circé léchant d'un sein suprême les discours ténébreux remplira l'univers de pensées occultes ? Peut-être que la gourde assoiffée de rayons ombrageux et de mort lente puisera à mon souvenir ? Peut-être qu'un coeur déchiré viendra hurler l'espoir du souffle de la vie ? Peut-être.

Esprits fourbes, montez !

Esprits fourbes, montez ! en ma ligne surprenante, ligne que nul pécheur n'oserait dépeindre, car je sais l'être frêle, l'être indigne qui puise aux pénombres de son frère d'amitié !

Que la voix étincelante vous agresse ! Rapetissez tous dans l'engrenage de vos rôles, et puisse sa voix évidente se soumettre à la sublime saveur, substance divine qui s'évade ! ...

Narcisse

Narcisse, vois mourir ce pauvre ange ! Narcisse, pleure ! Narcisse, crie ! Mais l'ancienne commodité de ton âme, la douleur suave de son chant mélodieux ? Non ! Il respire à peine. Il se meurt. Ne te penche plus sur ton coeur. Entends, une voix t'appelle... Venue des profondeurs de la nuit, son timbre l'enchanté, Narcisse, son timbre t'enchanté... Déjà les premières lueurs du jour ! L'image s'éloigne et décline dans les pâles roseaux. On dirait une aurore boréale. Quoi ? Des flûtes ? Oui, Narcisse, tu ne peux résister. Une nymphe sertie de

voilures légères, une rose à la main. Sa beauté égale ton propre amour, va ! ... Tu ne peux résister ! Tu ne peux... Sa jambe, Narcisse, sa jambe ! Elle tend les bras. Cours, cours. Eternelle lumière, astre divin ! Tu te leures encore à contempler ce miroir, et tu souris à ce pauvre mourant. Narcisse, reflet de mon âme, tu me désespères...

Malheur, déjà tu reprends force, et ton visage s'illumine par l'eau stable. Déjà, tu souris à cette beauté si chère... Ô Narcisse, la nymphe a disparu !

L'âme parlait

L'âme parlait : "Pour comprendre, pour correspondre dans cette infinité de mouvements, mon siècle est déjà en perdition. Au plus loin que mon oeil puisse atteindre dans ce néant limpide et clair, la douloureuse peine est de se voir soumis à douter.

Mes sens me rappellent parfois la nuisance où mon corps s'était mis. Mais toujours les substances purifient mon sacrifice. Toujours les traces de la vie s'imprègnent là sur ma chair.

Quand les taches s'évaporent enfin et regagnent l'hémicycle souffrant, l'ennui se fortifie encore. Il puise dans ses ténèbres les sources de mon mal ; il exploite les nuisances, il harcèle mes délices. Enfin cette lourde déchirure s'endort aux prémices de la nuit, et la liberté de mon âme m'enivre de bonté.

Mais que représente toute cette désuétude aux yeux de mon contemplateur ? Pourquoi ces regorgements, ces morts exportées ? L'oraison du matin emporte-t-elle ses maléfices ? J'ignore la destinée confuse de l'homme, j'oublie les stigmates qui règnent dans mon coeur. La marche forcée est étrangère à mon esprit, et ma réalité encore plus morose..."

L'esprit mort

L'esprit mort est démis dans un cauchemar hideux qui rappelle de naguère les horribles souffrances. Des spectres effrayants, des vipères terribles sucent mon sang. Ce sont des hurlements dans des corridors de marbre où l'âme chancelle suffocante et glacée, des pieux énormes s'enfoncent dans mon crâne. Ho ! Je me souviens des épouvantables sommeils, je me souviendrai toujours !

C'est un mal qui rôde et qui frappe quand on ne l'attend pas. C'est un dieu inhumain fort de toutes les vies et de toutes les misères de la terre. C'est un ange habillé en démon, - c'est la mort.

Même délaissé dans des bras merveilleux, dans des extases langoureuses - instants fugitifs de bonheur, il vit et grandit, et sa métamorphose est mienne.

Ô déchirures internes, mal des ténèbres et de la peur !
Ô loups et vampires poursuivant ma tendre souffrance !
Ô monstre sacré, pourquoi écarteler ce coeur ?

Et il tente mon espérance avec des fruits juteux remplis de fiels et de lugubres horreurs, et il sonde mon âme pour la dominer davantage, et il bat son fer dans le ventre des douleurs !

La lumière perdue

La lumière perdue en évangiles douteux, dont la substance relate la dignité des grandeurs, décrit la largesse des mœurs, des rages et des sanglots.

Ballades et orgues débitent leur diction solennelle,
refluent l'ancre pauvre et démis ! Des précocités sveltes virevoltent,
ombrages de miel, et un centaure bel idiome s'écrase, vaste sphère de
débris !

Fortuite des querelles, don de fumées alanguies, flâneuse
pour que l'embellie s'écœure,

Ô masque, ô la débiteur de troncs, ô haine implacable !

C'est dans un jardin entraînant ses ruisseaux sur l'herbe
déserte d'un frémissement de gestes, parcouru de louanges fols et
d'acclamations diverses, que rient et s'esclaffent l'ombre avec soi-
même. Véritables déboires en sa pensée malsaine, que la figure des
jeux disparus s'exclame enfin !

Printemps et légèretés

Printemps et légèretés sur ta joue égratignée, premiers
grincements de plaisirs. Mais ces lugubres pensées s'éloignent avec le
temps, comme des remarques soucieuses pâles à languir. Non ! Ces
cataclysmes de force brusquent l'indépendance et condamnent à l'exil
imposé, à la mort pantelante, qui chaque soir davantage avance comme
un spectre, comme une douleur vive.

Je crie, je gémis, mais qui entendrait cette souffrance ?
Personne. La solitude parsemée de chants douteux s'unit à l'évidence
poétique de l'être. Vrai, j'en ris !

Je condamne ces faciles tendances, je n'exploite que le
néant vide parmi vos âmes, et c'est un supplice dans ma tête !

Point de leurres : des sentences glacées, spectacle navrant.
Ô ciel, pur ciel dans mes songes, quel infini ! Mais personne n'entend
la voix sacrée du maître, alors il se tait.

Fortifie les mémoires

Fortifie les mémoires des esprits inhumains et comme des
écorchés dans un siècle de labeur, hurle sur les commodités malsaines
de tes pères !

Quand réduit ou vomissant les querelles anciennes,
soumis à des lois sublimes au rythme long et court, tu gagneras le
cercle vieillissant du pauvre, on chantera dans le coeur des damnés !

Mais les fonctions s'étonnent et cherchent des principes.
Des accalmies sévères aux vagues démentielles, qui résisterait ?
Personne, le hurlement s'éteint et ta force décline...

Alors change le suprême passé, commode et unique.
Que les Dieux reluisent dans leurs vastes demeures !
Change et vois la lumière sacrée briller au loin,
Plus loin encore, là-bas, là-bas dans les airs !

Comment contenir ces haines

Comment contenir ces haines qui soufflent sur mon
orgueil ? Où puis-je trouver mon repentir ? Réponds idolâtre,
contemplative femme !

Mais tu répands par ton parfum suave la sensualité de mes
actes, tu encenses dans les profondeurs de mon amertume les derniers
relents d'un soleil de traîne.

Puis-je en ta force féconde présumer de l'avenir ? Non, car tes lugubres candeurs malsaines et vicieuses succombent à mes tentations. Je bois l'amère profusion de mon malheur.

Bête, je respire par mégarde l'ultime foi où ta substance dérive lentement dans ma nuit. Cette rareté n'est que force et déluge pour ma gloire dont le rempart cache tes superbes orgasmes.

Un cheval

Un cheval ancré sur des bouts de ciel tumultueux regarde la paix dans le miroir des hommes. Il regarde effarouché, puis sa crinière vagabonde. Le ciel mat ne percera plus les secrets. Le cheval cambré, majestueux, digne comme la mort, disparaît derrière les masses de nuages. La bête était un homme, l'homme était la bête.

Une gerbe, des feux, des lumières vives, des éclairs, des jets de foudres, des coups de tonnerres.

Le monde hirsute écoute le silence : écrasement des gens hideux, espérance des jeunes filles pubères, dogme de l'homme vil et lettré, archaïsme étroit des saltimbanques.

Et la paix résonne tout à coup aux cloches des étoiles. Le met tant apprécié que s'arrachent les convives échappe aux mécréants.

Une toile grisâtre dans le ciel bleu. Le cheval a retrouvé sa place.

À mot couvert

L'horloge intraitable, insatiable répète à chaque heure n'oublie pas ; les pluies frappent d'aise sur les toits des cités et le jour décline dans la saveur du printemps.

L'amour s'étonne des plaintes futures, le jeu condamne le mal comme des coulées obscures, le vent rafle ses feuilles, le sang pâme ses heures.

L'horloge écoute ses salutations lointaines, les pluies conspirent dans l'éternelle rengaine et le jour se crispe sur les déchirures du temps.

L'amour chantonne pour ses brûlantes morsures, le jeu participe visqueux aux luxures, le vent rafle les nappées, le sang condamne les flambées.

Souvenir

Souvenir, que frappes-tu l'urne cinéraire de l'ancêtre ! Que t'importe la voix des vieux chantée !

Aux bavards, je dirai demain le souci des pauvres couches et des soleils glacés, et l'amorphe promptitude de l'Etre Voulu.

Je dirai ton sourire de printemps que ton Dieu rejeta, ta lèvres superbe, amante des baisers. Je dirai ton château, où le vieil homme s'endort et la multitude de tes péchés...

Impuissance

Ce qu'on appelle fantaisie, créativité, inspiration chez moi ne sont que faiblesses. Je libère le poème : c'est parce que je suis incapable de le garder enchaîné. Je refuse le chiffre : je n'ai pas la force d'imposer à mon esprit une arithmétique primaire. J'écris en primesautier : je suis incapable d'être un bon écrivain.

J'ai suffisamment de connaissances pour appliquer les règles sur la feuille de papier. Certains de mes poèmes n'ont pas de sens ? Quel bel euphémisme ! Je ne peux leur donner un sens !

Imaginez

Imaginez une armée de soldats gravitant dans ma tête équipée jusqu'aux dents prête à livrer un combat extraordinaire - la bataille de l'âme !

Non. C'était une femme ; jolie, *non*, très belle qui se présentait nue, toute nue, qui me prenait la main et me demandait en mariage.

Son appel était pathétique. J'aurais voulu résister à son charme et à sa beauté. Elle navigua trente jours et trente nuits à l'intérieur de mon esprit, me vampant et m'appelant sans cesse.

Je réussis après maints efforts à percer le secret de cette machinerie. Je n'ai pas le droit de le dévoiler, ma souffrance est trop déchirante. Seul, celui qui a connu cette épreuve peut me comprendre.

Métapoétique

Quiconque place l'instant dans la nuance d'une éternité de

temps indéterminés et fusionnés les uns aux autres par l'essence même du terme infini, croit à la superstition de son âme et tend vers la réalité divine.

L'espace puissant n'est décelable qu'au risque d'une étendue complète au supra accessible. Mais la compréhension du dernier terme entraîne logiquement l'explication divine.

Sur l'étendue complète, le raisonnement faiblit. Que se passe-t-il dans le néant perdu ? Le néant est invisible. Son fait est qu'il est faux. Sa réalité abstraite dans la partie la plus infime de sa valeur le démontre.

La seule expérience possible

La seule expérience possible est accessible par les cinq sens. Elle doit être démontrée par des calculs exacts. Le reste n'est que peu d'importance.

Un siècle de grand marché où il est parfois bon de se sentir un homme libre. Qui est réellement compris ? Qui sait réellement la vérité ? Ce qui hier était impensable se réalise aujourd'hui.

Ho ! Voilà que je tombe dans l'affreuse dissertation scolaire, je deviens agaçant et raseur. Cette plaisanterie a assez duré. J'ai été bête ou drôle, naïf ou stupide, étonnant peut-être ? J'espère pendant quelque temps avoir fait surgir hors de vos têtes quelques sublimes interrogations. Avez-vous jugé ce tempérament ? L'avez-vous trouvé bizarre ?

C'est la solitude qui crée des personnages extraordinaires, fils de notre propre sensualité. Tout rentre dans l'ordre des choses, et je

danse. La salle immense a perdu ses guirlandes, mais tous les ustensiles ont été sauvés. La grande table accueillera une bonne douzaine de personnes, le chiffre treize est satanique.

Le sommeil s'est emparé de ma personne. Il faut me reposer. Je reprendrai la suite de cette petite histoire demain soir. Le sommeil, le sommeil, personne ne peut lui résister longtemps

Je fatiguais hélas

Je fatiguais hélas mon âme persécutée par ces critiques fantoches. Je m'essayais en vain de les convaincre de leur peu d'intelligence. Chaque intervention se transformait en rires stridents dans ma bouche. J'avais beau tâcher de les élever, de les sortir de leur carcan étroit, de les soulager de leurs œillères qui pendaient maladroitement de chaque côté de leur visage, rien n'y faisait. Après une intention de superbe défense, la cour - puisqu'ils sont juges - tranchait, le jugement était sans appel. J'eusse été un avocat célèbre, animé d'une verve exceptionnelle, que rien n'eut pu changer. La même débilité de l'esprit, la même stupidité de l'âme ! Pourtant comme j'ai cogité, m'imposant à comprendre leurs actions, leur activité ridicule, morne et terne. Hélas le jugement était irréfutable. Il n'y a pas de cour de cassation ! Et ils ont toujours raison. "J'ai toujours raison", pourraient-ils dire !

Or mon esprit est une chose qui pense. Et j'aime à comprendre leurs attitudes et la raison de leur intervention. Ma qualité ne fait aucun doute. Ce qui ne fait qu'agacer ma cervelle...

Etaient-ce des fantômes

Etaient-ce des fantômes, des dérangements du cerveau liés à la recherche d'un équilibre ? Les autres jeunes n'ont jamais eu à subir ce genre d'épreuves !

Qui étaient-ils ? Etais-ce une insomnie associée à l'imagination trop fertile ? L'homme seul invente des histoires, crée des personnages et se joue des pièces. Etais-ce un jeu ? Si oui, pourquoi ?

Mais maintenant, si cette aventure n'était pas le fruit de l'imagination, mais belle et bien une expérience réelle, un événement connu ? Ne serait-ce pas quelque chose d'extraordinaire d'avoir subi une telle aventure ?

Grand nombre de gens riront évidemment. Il y aura toujours des sceptiques concernant tout et n'importe quoi. Mais s'ils acceptent d'aller au-delà du bon sens, qu'advient-il exactement ? Vous allez me dire : pourquoi s'y essayer, puisque ceci est idiot et n'a jamais existé,... et vous auriez entièrement raison. Encore le contrôle qui revient en vous comme une petite machine électrique à la place du cœur. Heureusement que certains dénués de sens pratique vous font rêver ou vous divertissent. Heureusement que certains mêlent le possible à l'imaginable avec plus de force que vous ne le supposiez.

Parfois des rires pétillent

Parfois des rires pétillent dans leurs bouches ou des coups portés sur vos mains annoncent vos erreurs. Il faut s'y habituer, avoir les nerfs très solides pour subir régulièrement ces tas de pestiférés. Ils sont détestables, illogiques, mesquins et boiteux. On les croirait purifiés et humainement bons, mais ils ne valent pas la dernière des charognes. Hypocrisie est leur royaume ; sans plus aucune possibilité réelle, ils vous envient. Les pauvres, ils vous envient !

Je les sais me faire souffrir ces esprits tapeurs. Ils sont parfois terribles et peuvent perturber l'âme la plus exaltée et transformer l'homme le plus têtue... Leur gagne-pain : la jouissance passive. C'est leur réelle vie.

La méfiance est de rigueur. Ils sont le venin, la fausse liberté et peuvent provoquer la querelle à tout instant. (Comme ce texte me semble naïf. Il me faudra l'améliorer).

Qu'ils sachent reconnaître leurs erreurs ! Qu'ils laissent l'homme dans l'homme ! Leur éducation est puérile et jamais efficace. Savoir lâcher la bride, c'est entendre que l'on est maintenu prisonnier. Car on l'est. On s'essaie au compromis. Et un jour, ils disparaîtront.

Je donne mes rossignols

Je donne mes rossignols à la génération future qui, je l'espère, sera besogneuse. Je souris à l'idée de la difficulté rencontrée par les jeunes têtes ivres de prose et de poésie.

Argent et vitesse : n'en point espérer. Sacrifice sans aumône ; l'affaire est rare car le public peu nombreux. A moins de descendre de quelques crans son Art, si Art il y a.

Les critères de la publication sont les règles. Pourtant quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la production est pâle, même avec celles-ci. L'éditeur, perdu tout de même, juge à la règle. Mais comment expliquer que la poésie soit si peu prisée ? Le public aime ou n'aime pas ce qui lui est proposé. Il n'aime pas. Pourquoi ? Poésie égale hermétisme. On lit un poème non pas pour fatiguer son cerveau mais pour jouir de son âme. Nuance. Peut-être que le peu d'engouement du public a ses causes fondamentales dans le choix des publications des

éditeurs. Comment expliquer qu'à une époque où la publicité permet de tout vendre, il n'y ait pas un marché de la poésie ? Pourtant il y a plus de trois cent mille amateurs de poèmes. Une poignée gagne leur vie. (Les poètes chanteurs ?). L'éditeur est si sévère dans le choix de ses poètes qu'il faut attendre des années avant d'être publié. Deux, deux seulement se partagent le marché ou la considération : Aragon et Char.

Soyez romanciers, journalistes, écrivains, que sais-je ? mais poètes jamais ! Vivre misérablement alors que l'inspiration est en soi, est trop injuste. Quelques hommes seulement détiennent l'Art : le poète, le peintre, le musicien et confrères. Ils sont bannis et rejetés ou adorés comme des statues immortelles. Point de demi-mesure, on appréciera le sens critique des humains.

Ayez du génie. Soyez-en pourvu. "J'en ai" dit Pierre. Mais que sait-il de l'analogie ? En fait, chacun se débrouille, le créateur est solitaire. Les plus favorisés sont aidés de Dieu. Voilà ce que je puis dire.

Passez-moi la flamme !

Méthode d'investigation utilisée par chaque poète. Se positionner, trouver ses points de repères.

Il faut partir du bon pied. Il n'y a pas de méthode pour apprendre l'écriture. Se fier à son propre jugement. Il n'existe pas d'école de poésie, pas de livres, pas de témoignages.

Solitude. Lire les grands poètes. Subir leur influence.

Les figues funambulesques

Les figures funambulesques - *elles n'existent pas*. Les couchers de soleil à l'est. *Pour quelle orientation ?* - font la volupté du promeneur caché entre les orties. Il se dégage une telle chaleur de ses poumons qu'il prétendrait s'évanouir. *Prépare les sels !* Le voilà qui marche dans la nature embaumée comme porté par un vent serein. Au passage, il cueille des champignons - *c'est-y la saison ?* Sa course folle à travers les herbages l'entraîne dans des champs de blé. Oh ! Qu'il ferait bon se rouler nu avec une jolie fille sur le corps ! *Il la faudrait à poil aussi !* Comme les corps chauds et amoureux s'embrasseraient dans un orgasme éclatant. Les oiseaux chanteraient et uniraient leurs deux cœurs. Qu'entend-il au loin ? Le gazouillis mélodieux d'une source aux vertus enchantées. Qui s'y mire, aime la femme de sa vie.

Attiré par le doux bruit enchanteur, il se dirige plein d'élan vers la vasque aux miracles. A peine à quelques pas de l'eau vive, il entend des gémissements et des pleurs répétés. Qu'est-ce, se dit-il ? Quelqu'un souffrirait-il ? Son courage le porte, et en moins de trois bonds, il est près de l'infortunée, une pauvre jeune fille au coeur rempli de chagrin. Sur ses belles joues rouges coulent des larmes. L'enfant est assise parmi les roseaux. La tête inclinée sur son avant-bras, elle hoquette et sanglote. Lui, regarde la scène attendri et compatissant, mais il n'ose ouvrir la bouche de peur d'effrayer la jeune enfant. Elle, sentant une présence étrangère à ses côtés se retourne et aperçoit l'homme qui la regarde fixement dans les yeux.

"Puis-je vous aider ? Je vous sais seule et tremblante. Ce lieu est une source aux miracles, il me semble, pourquoi tant de détresse sur un si beau visage ?" Elle se retourne et d'une voix délicate balbutie ces quelques paroles : "J'avais un fiancé, mais son coeur a été pris par une autre personne. Nous devions nous marier à la saint-Martin. Il m'a dit en aimer une plus jolie que moi, et sans explication autre il a rompu les fiançailles. Voilà pourquoi, Monsieur, vous me voyez pleurer et supplier la source de redonner raison à celui qui a

toujours eu mon coeur".

Mais son sang ne fait qu'un tour, et voyant ce beau jeune homme droit devant elle qui la regarde fixement, elle sent l'amour frapper son coeur. Elle se lève et lui fait face. Il fait deux pas, s'approche lentement, la serre à la taille et pose un chaste baiser sur le front de son aimée.

N'est-ce pas une belle histoire ? Imbécile ! Les figures funambulesques, elles n'existent pas, mais les miracles, ça existe. Ne te moque jamais d'un poète : c'est un menteur qui dit toujours la vérité.

L'incendie

L'incendie secoua la ville sur toute sa longueur, et des flammes immenses dévastèrent les monuments adulés et glorifiés par la population [latente]. Oui, tous s'inquiétaient, tous suppliaient une aide insignifiante pour secourir leurs âmes de damnés.

C'était un feu, un feu immense, et toutes les âmes de dieu, et tous les déchets de la pauvreté se recrutaient sur place. Je pense à la fête de la saint-Jean. La population prolétarienne assistait à la fête. Dans ce cas précis, ce n'était pas une fête mais un martyr à supporter !

J'ai vu des braises chaudes, des flammes rouges et or crépiter dans la mémoire des plus grands. Et les plus faibles regardaient la scène avec cet air niais qu'ont les masses populeuses et les esprits primaires.

Il y avait des pucelles qui riaient de leurs dents toute blanches en sautant au-dessus de la flamme - car il faut sauter au-dessus du brasier et danser la ronde autour du feu révolté ! Les belles lèvres rouges souriaient, et les langues roses frottées contre le palais se passaient sur la lèvre inférieure.

Des lueurs éclatantes illuminaient le premier ciel de l'été. Les vierges et les pucelles dans des sons électriques roulaient des hanches souples, les cavaliers suçaient et léchaient les salives adorables des bouches purifiées. Oh ! C'était la Saint-Jean ! Que n'es-tu venue Angélique me rejoindre dans l'herbe franchement coupée ? Pourquoi la chaleur et la découverte ne t'ont-elles pas attirée vers mon corps d'enfant ? O pureté, pourquoi n'as-tu pas jeté des linges blancs dans le feu rougi de la destinée ?

L'orage

L'orage n'admet pas les légèretés de chair, les souffles canoniques usurpent les semences fraîches. Dans son coeur ravagé par l'oubli, la tendresse nettoie toutefois ses larges trous blancs et les souffrances de ses péchés.

Longtemps après les sublimes expériences, un prince s'éleva dans les brumes, les cloches de la destinée frappèrent le donjon des pleurs. Encore un poète pour m'indiquer les frissons, les ordres et les nuits de l'hiver. Les reines timorées ont battu les vertes prairies et les insuffisances gravitèrent au-delà du cercle étroit des vies.

Plus loin, des ruelles se gaspillèrent en des labyrinthes. Vers l'automne, la chance m'a souri. Je lui ai tendu les bras. O ravages ! Dans ma tombe, écartelé, j'ai vu des images étonnantes. A peine renaissais-je qu'un vent tourbillonna pour les frontispices de mon tombeau séculaire. Puis j'ai rencontré la femme, le coeur moite. Les chagrins et les changements volèrent dans ma nuit. Les grimaces des uns, les nobles exploits des autres, ma demeure se révolta dans l'indifférence totale.

Quand l'aube envahit

Quand l'aube envahit et tomba maladroitement sur le petit village endormi,

Quand le soleil bleuté dans les vapeurs automnales s'éleva lentement au-dessus des cheminées fumantes,

Un grand cri effrayant fit trembler la campagne, et tous les oiseaux s'envolèrent d'un coup.

L'homme inquiet sortit de sa cabane de bois et jeta un regard circulaire sur le paysage terrifiant.

Des damnés s'agglutinaient avec leurs charpies aux rochers, et des femmes ensanglantées dans leurs haillons tendaient une main tremblante vers le refuge.

L'homme frotta ses yeux croyant rêver encore. Il se vit dans son lit, cherchant la bougie et l'âtre fumant où rougeoyaient les cendres de la veille. C'était l'hiver.

Des images hideuses traversaient son esprit. Ces corps nus, ces enfants martyrisés geignant et suppliant appelaient la délivrance, les yeux rouges de sang, sans flamme et sans lueur d'espoir.

L'étoile du matin

L'étoile du matin jette ses feux, les astres du soir brûlent leur sort, les terres de l'ennui éclairent les passants, et la course n'échappe à personne.

Les phares s'éloignent dans la nuit, les lumières perdent de leur crédulité. Les hautes sphères ne sont déjà plus, les morts regagnent leurs tombeaux.

Sur les toits de l'été, un empire existe. Sous les astres rois un incendie a éclaté. Les dommages de l'hiver ont eu raison.

Mes peines ont renversé les prochains naufrages, ma joie a soufflé sur les couleurs de l'été. Sous les ombrelles d'or, le vent s'est enfermé, et ma raison n'est plus, ma raison est sauvage.

Avec les noirs rivages, avec les heures passées, le mal rempli de rage au loin s'est engagé. Point de gloire, aux faites des vainqueurs, ma joie est un mirage où suffoquaient des pleurs.

Aile de cuivre

Aile de cuivre et miracle des vagabonds par-derrière les cymbales et les brouhahas dispensés sur les tonnerres de son quartier. Les banquises ont encore soif malgré la pluviosité des dernières années. Les dentelles fuselées par des boîtes cubiques jonchent sur les trottoirs des petites rues.

Il faut condamner le miroir de Paul Numéro, et battre sa chance jusqu'au prochain bruit. Des toits surgissent des grilles, l'oeuvre accomplie dans l'écran à nuages, c'est le message heureux des soirées passives.

Tu dois déchirer l'ignorance pour que jaillissent les monstruosité ancestrales.

Naissance

Perfidie ! Car ton inconnue te voilera des morves

tombantes et des spermes frigides. Les larmes profanées sur les spectacles tapisseront la malchance des satans.

Ondes bestiales en leurs coulisses, c'étaient une sorcière, des plaintes et des joies. Les muqueuses arrachaient la salive aigre et fade ; les jours creusaient de lépreux sillons, mais les bouches se touchaient, les pointes des seins humaient le poison et le venin.

Les corps dans un combat magique tombaient ivres de jouissance. Les bras plus pesants encore, dans la danse des morts, arrachaient les peaux du ventre et des jambes. Les regards se crispaient - le diable vivait !

Ma mémoire

Ma mémoire m'a joué des tours au-delà de cette ligne sèche et stérile des déserts perdus. Le jeune homme a cravaché toute sa jeunesse durant, et il n'est rien resté, seulement un état lascif et désespérant.

N'accablez pas un être faible dépourvu de bon sens, une âme qui ne sait rien dire et qui n'a jamais dit quoi que ce soit d'intéressant. Ne détruisez pas le mort-vivant, l'incapable et le personnage débile.

Savez-vous que vous le complétez ? Vous êtes les blancs qui font oublier le noir. Vous êtes l'intelligence, et il n'a que la bêtise et la stupidité, car vous lisez, lecteurs.

Ma parade est terminée, le numéro éclate sous les lumières vives du destin. Les feux s'éteignent. Qui aurait pu dire qu'il

en serait arrivé à cela, à cette idiotie burlesque et clownesque de dépravé ?

Cherchez la signification de ce texte.

Une autre physionomie

Une autre physionomie tout à coup me pousse à observer les règles les plus usuelles de notre société. J'entends que je dois me soumettre à des lois auxquelles aucun régisseur n'avait pensé.

Un tremplin, plus apte à répondre à mes aspirations de l'été permettrait d'accéder à certaines normes, comprenant décontractions, libertés et sentiments. Mais les joies espérées ne sont que de pâles bonheurs. Les plaisirs m'échappent. Tout le monde me refuse !

Une démarche où la beauté me serait élue, un jour digne de mon désespoir, j'inventerai le droit à la vie, le droit au bonheur.

Mes rêves, de grandes estimations du soir ! Des clartés, moi qui suis gentil, moi qui aime converser...

Je me défends

Je me défends de posséder le mal ; je bannirais plutôt cette tête perdue que de concéder un seul rictus de plaisanterie à l'endroit de ce mal. J'aime, vrai ! J'aime et je vis ! N'est-il pas plus belle chose que se sentir transporté par les ailes infiniment légères de l'amour ?

J'ai pour l'amour du beau une admirable ferveur. Je veux

qu'entre mes bras votre coeur balance, je veux que cette âme nouvelle s'élève et voltige dans des palais que je ne puis apercevoir.

L'esprit a oublié les sueurs premières, les marques d'insouciance gravées sur son front comme un soleil. Il faut qu'il vive, il est qu'il vit ! Mais déjà l'ennemi a traversé ma mémoire. Perdu entre vos ailes, je le sens réapparaître.

Qu'est-ce pour vous que ces ennuis, quand l'insouciance s'évade et ravage délicieusement nos corps ? Mais rien mon âme, et quand tu dors, je crois rêver encore.

Le coup de pied

Le coup de pied au saltimbanque démuni, vieille escapade du sillonneur des villes. Chansons oubliées dans les coins des rues, langueur des morceaux, insouciance des complots, ô le voyageur ailé, migrateur des anciennes contrées !

L'autoroute remplace le chemin, les garnements ne suivent plus l'étranger. Plus de bourgades, plus de cheminées, plus de chevaux. Les cirques disparaissent.

Parfois leur musique tinte à l'oreille, les baladins s'en reviennent, mais ils ne chantent que pour moi.

Fantaisie

L'ombre bienveillante traça mille lumières dans le dernier des firmaments divins. Le ciel saigna comme une femme. Une onde de choc transperça l'empire d'Ouest en Est, et les croyants acclamèrent le

nouveau dieu venu les sauver. Une trajectoire superbe, lancée par des bolides. Hauts de coeur pour les puritains et les envieux ! Le sort de tous est entre les mains de l'élite. Il faut savoir élaborer des plans, se purifier dans les canaux de la sainteté. Il n'y a plus de péché, disait un de mes confrères. Il se trompait. Car j'ai vu l'homme hurler à la mort et supplier la vengeance. Peut-être a-t-il été entendu ? Peut-être que Dieu dans toute sa clémence et dans toute sa justice a secouru le dernier du genre humain ? Je crois bien que chacun a éjaculé avec son sexe épais. Chacun a quitté son ombre. Dieu en premier. Mais il n'y avait aucun survivant pour chanter les cantiques des anciens.

Erudition

En des temps reculés où la théologie souriait aux maîtres et aux hommes de lettres, en des temps lointains, derrière l'image sacrée de Jésus Christ, notre sauveur, il y avait un homme qui s'appelait le poète. Sa renommée avait conquis très vite la cité où il se donnait en spectacle, et s'étendait à présent dans tout le pays. Il était apprécié pour les farces et les histoires qu'il racontait sur les places publiques. Il était acteur, et le maigre tribut de son talent lui était procuré par la foule de badauds qui se piquaient à son jeu. Ce n'était pas un ignorant - il connaissait les pièces de théâtre d'Euripide et de Sophocle. Il aimait à chanter les exploits d'Enée, les tourments et les combats des dieux, les amours bucoliques des pâtres de Virgile.

Est-ce ce ventre

Est-ce ce ventre qui a conçu le fruit de son amour ? Mère chérie, mère aimée, réponds-moi. Ce ventre rempli par l'enfant qui gigotait, dis, te souviens-tu de tes douleurs de femme ?

Oh ! Le liquide versé dans la souffrance, et le vagin offert

aux infirmières, et ce trou béant quand apparut cette petite tête pleine de sang, ce petit monstre tout noir, et déjà tout velu comme un singe, dis, t'en souvient-il ?

Oh ! Les coups de pieds dans ton ventre bombé quand le père disait : "Regarde, il apprend à nager !" Moi, je me rappelle encore les coups de buttoir de mon père quand il te prenait sauvagement après ton sixième mois. Je me rappelle de son sexe bien dur, énorme qui tapait contre les parois de ma maison, car c'était ma maison.

J'ai habité cette caverne pendant neuf mois. Les chaleurs et les mots d'amour me parvenaient à l'esprit par ce cordon ombilical. La nourriture aussi fortifiait ce sperme fécondé. J'ai grandi et je suis devenu fort.

A la naissance je pesais neuf livres de muscles et d'agilité. Les bras et les petites pattes qui se débattaient, c'était toute ma force. Et comme j'aimais à la montrer et à la prouver cette force !

Ces petites boules de graisse tout le long de mon corps, c'est toi, ô mère qui me les as données. Le petit chinois, c'était ton fils. Ce fruit de tes entrailles, et la chair de ta chair, et le plaisir de ton mari. Le petit bonhomme qui suçait ton sein avec avidité, c'était ton marmot !

Et le père, fier de sa progéniture avait écrit sur tous les langes mon nom, pour pas qu'une erreur d'infirmière me changeât à la naissance, et me mît dans le berceau d'un autre.

O naissance ! O doux présage divin qui récompense l'amour du couple uni pour la vie devant Dieu ! Comme il me tarde d'aimer et de faire en enfant à cette femme que je veux de toute mon âme. Comme il me tarde de la posséder et de lui donner le fruit de ma semence toute chaude ! Comme je te veux, mon amour, dans un acte

accompli et merveilleux.

La femme est le fruit de ma jouissance !

Gloire à la naissance !

Je veux presser ce sein

Je veux presser ce sein qui se gonflera de lait maternel, je veux sucer cette pointe comme une abeille posée sur une fleur.

Et cette haleine chaude, la respirer goulûment, et ce sexe et cette hanche et ce fessier, je veux qu'ils m'appartiennent nus et sans pudeur.

Le fruit d'un amour tant désiré ! J'entends l'appel de la chair dans cette nuit blanche, dans cette grande nuit blanche jusqu'aux premières lueurs du jour.

Oui, je sais l'enfant se concevoir dans cette bouche inassouvie qu'est ton vagin.

O femme, entends ma conscience, écoute le bruit incessant de mon coeur. Mon sexe tout raidi cogne contre le nombril poilu ! Tes odeurs et tes parfums, je les veux respirer longtemps.

Ce sexe blond m'appartient déjà. La douceur de tes pommes est une saveur où j'irai me délecter longtemps. Ce clitoris sera mordu, happé et sucé comme un grain de bonheur.

Ce seront des cris, des jouissances et des agonies pour os corps fatigués et la lampe enfin se résignera à mourir.

Cette érection poussée dans tout ton corps ira féconder ce sexe heureux et satisfait. Dans une mort sublime et céleste les corps

communiqueront et les bouches lécheront la salive douce de nos langues unies.

Les odeurs ne seront que des parfums délicieux pour nos sens en émoi. Je t'aimerai pour la bestialité de nos folies inassouvies.

O l'enfant, le chérubin de toutes ces causes grotesques, inhumaines et divines ! O la semence de ce va-et-vient progressif et mécanique. Mais c'est lui l'enfant, que je désire, oui, c'est lui l'enfant que nous verrons grandir quand nous nous aimerons déjà plus.

A moi, le droit à la jeunesse !

A moi, le droit à la jeunesse ! Fidèle à ma réputation, j'élève l'orgasme exorbitant, et je suis prêt à sublimer l'étonnante inspiration. Ne recherchez pas le poète merveilleux, je n'en ai que faire.

Sans heurts, sans difficultés, sans tourments, me voilà prêt à la grande aventure. Je ne suis pas captif, je suis libre et je vis ! Voyez la gloire se profiler derrière mon dos. Je digère les substances qu'un inspiré détient caché au fond de son âme. Je suis peut-être la surprise des années à venir.

J'éjacule une phrase à la minute. Mon érection est saine. Chacun m'écouterà. Ecoutez-moi, je prendrai place au milieu des meilleurs. Quoi ? Vous n'avez que faire de la poésie éternelle et libératrice ? Vous en avez assez des tourments et des souffrances ? Désirez-vous l'espoir, l'oubli et l'amour des belles lettres ? Comme vous aimerez l'ivresse du poète !

C'est la grande joie pour les esprits instruits et les âmes sensibles ! C'est le grand bond dans la délivrance ! C'est s'éloigner des

ennuis de la terrible vie !

Oui, écoutez tous le coeur supplicié. Sachez recharger vos accus à la bonne charge.

Entrez, messieurs, mesdames sous le chapiteau de la grande folie. Vous y verrez un clown qui fera rire les plus petits, et pleurer les plus grands. Vous y verrez un équilibre perché à trente mètres de hauteur qui risque chaque jour sa vie pour nourrir ses enfants. La corde est tendue.

La belle Lolita dans un numéro de funambule quitte sa culotte et se déshabille pour séduire le public. C'est la séquence érotique. Un vieil accordéoniste joue un air triste car il a plu longtemps dans sa pauvre tête. Un gosse l'accompagne à l'harmonica. Mais il y a aussi les trapézistes, ces fous volants qui peuvent mourir à chaque représentation. Ho ! Ho ! Les numéros sont de plus en plus dangereux pour plaire au public.

Hélas, le cirque ne paie plus. Il y a trop de concurrences déloyales. Le montreur : mais ne vous désarmez pas, Messieurs, Mesdames et passez à la caisse. Il y a un fou qui aurait dû être engagé par Barnum, il y a des lilliputiens et une femme à barbe, des femmes sirènes et des putains notoires, des vierges dépuçelées...

Après cette tournée mémorable, le cirque se déplacera à Paris. La capitale du bon goût et de l'intelligence.

Souvenez-vous qu'un soir le cirque Zappolach a donné une représentation dans votre ville. Entrez, Messieurs, Mesdames, vous en aurez pour votre argent.

L'ingénue

Au secours ! Au secours ! Cria l'ingénue. Cet homme aux regards de braises s'est rué sur moi. Dans un dernier élan volontaire, j'ai tenté de lui échapper. Mais je n'ai pu résister à sa force musculaire. Et relevant ma jupe de sa main rude et perverse, il a baissé ma petite culotte rose, et a introduit de force ses deux doigts grossiers dans mon anus. Comme j'ai pu souffrir en cet instant, comme le rouge a envahi mon visage. L'ignoble personnage m'a retournée, et sa bouche énorme s'est abattue sur mes lèvres rouges. Je ne pouvais plus crier, paralysée par la peur, effrayée par l'acte barbare dont j'étais la victime. L'homme a arraché mes dessous, a plaqué sa main sur mes lèvres et s'est penché sur mon petit sexe tout ruisselant de peur. Goulûment il a léché cette fente étroite, ce petit velours de poils que Dieu m'avait donné.

Mais l'instant le plus haïssable restera gravé en ma mémoire, et je n'ose vous le raconter tant la honte s'est abattue sur moi comme un rapace aux serres effilées.

L'ivrogne ou le rustre a déboutonné, avide de ma personne une braguette retenue par quatre boutons. Et horreur de ma vie, malheurs éternels des damnés de la terre entière, de ses fonds lugubres et malséants, il a fait apparaître un sexe énorme, un sexe décalotté aux dimensions inappréciables. J'ai pensé que seul le diable possédait un tel engin, que cette oeuvre était le don de quelques malins esprits amoureux de la chose et ennemis de Dieu, notre Seigneur.

D'un geste rageur, il enfonça son vit énorme dans mon ventre et je crus qu'il me fendait en deux. Je perdis connaissance, et je m'évanouis morte de peur. Le goujat en profita davantage, allant et venant en mon coeur avec plus de satisfactions encore, je pense. Quand je repris mes esprits, des secousses vengeresses de sperme coulèrent entre mes cuisses, et sous le coup de la douleur, je pleurai de chaudes larmes tant le spectacle m'alarmait et tant ma virginité avait été mise à dure épreuve.

Désespérée, amoindrie, fatiguée par un tel assaut, je pensai que le sadique s'arrêterait là, et fuirait après son meurtre accompli. Mais il n'en était rien.

L'homme riait, satisfait de lui-même, et je vis son horrible bouche et son sourire jaune briller à la lueur torve des lumières de la ruelle. Je croyais que mon malheur s'achevait, et qu'il me laisserait pantelante, qu'il se rajusterait, et comme un meurtrier fuirait le plus loin qu'il pût de sa victime.

Mais une autre épreuve m'attendait, plus humiliante encore. L'homme, après mon combat désespéré, excité par mes charmes offerts à sa vue eut une nouvelle érection plus dure, plus forte encore que la première. Dans un éclat de rire démoniaque, il me retourna. Les forces me manquèrent et je ne pus résister davantage. Il introduisit, l'ignoble individu, son sexe tremblant dans mon anus. Je sentis sa virilité frapper contre les parois intimes de ma personne et chercher malignement l'entrée la plus vile, la plus honteuse de mon être.

Comme je tentai de serrer ces petites fesses roses qui avaient été cachées de la vue d'un homme ! Comme je me contenais pour échapper à ce maléfice. Mais l'homme me frappait et je dus céder.

Le mal qu'il m'avait fait par-devant, n'était rien à côté de celui qui m'attendait. Il avait déjà obtenu de moi une déchirure céleste, la déchirure de la vierge et quelques gouttes de sang me laissant pantelante. Par-derrrière, il commettait un crime sans précédant : une sodomie forcée, le viol d'une jeune fille qui ignorait même tout de cet acte, qui ignorait que cette ignominie pût exister. Comme mon innocence en souffrait ! Je pensais que Dieu me punissait pour des péchés que je n'avais pas commis.

Mes petites fesses l'excitaient et l'odeur naturelle et intime

de ma personne plus encore. Je crus avoir affaire à un fou, à un détraqué sexuel.

L'homme poussa, poussa. Je résistais en serrant les fesses ; mais dans un moment de faiblesse, son sexe vicieux s'engouffra en moi. Je poussai un cri de frayeur, et je crus m'évanouir de honte. La souffrance me brûlait les intestins. Son vit transperçait ma pudeur de jeune fille. Son liquide chaud et démoniaque à saccades répétées envahit mon intérieur. Et dans un dernier cri, l'homme se sortit de mon corps en soufflant inexorablement.

Nous fûmes tous deux à moitié morts, lui récupérait de son acte barbare, moi de mes fatigues et de mes souffrances.

Mon visage est-il gracieux ? Mon corps attirant pour satisfaire cet anormal ? Toujours est-il qu'après dix minutes de repos, il commença à me gifler et à me traiter de salope et de putain. (Moi un esprit vierge et si propre). Il m'intimida, et je pris peur. Mes vêtements étaient en loques et les dessous qui cachaient ma chair avaient été déchirés par cette bête humaine. Que me reprochait-il ? Je ne le saurai jamais. Mais il m'agrippa de force et me mit sur le ventre, et frappa inlassablement mes fesses qui devinrent chaudes puis rouges à cause de la douleur. Sa main énorme s'abattait avec sauvagerie sur mes petites fesses, et seuls mes pieds et mes jambes se débattaient. Mais j'étais impuissante et je ne pouvais que hurler sous les coups inhumains.

Je n'ose le dire car le rouge me monte au visage. Mais de temps en temps, entre deux fessées, il enfonçait ses trois doigts dans l'anus et ressortait un peu de matières fécales qu'il avalait avec délectation. Sa bouche dégoulinait de mes excréments et il passait sa langue avec ravissement sur ses lèvres putrides. Mon anus n'était plus un muscle, ni même une caverne étroite et intime, mais un lieu maudit dont il se gavait vicieusement. Sa bouche sentait, pardonnez-moi, la

merde, la même merde que je rejetais dans la fosse d'aisance. L'homme était une bête, non, un démon, que dis-je, le diable ! Les fesses rouges et brûlantes, le vagin défloré par sa force, l'anus humilié, emprisonné par son vit, je pensai toucher le fond de l'enfer.

Dans un dernier élan de survie, quand cet homme se délectait de ma matière fécale, je pus me débattre et lui échappais. L'ignoble ne tenta même pas de me rattraper, et laissa s'enfuir sa proie comme satisfait des sévices qu'il avait pu lui faire endurer.

A demi-nu, à demi hagard, perdant mon sang, et brûlée par les souffrances, je réussis à courir de toutes mes jambes lorsqu'un agent de police entendit les cris que je jetais et m'intercepta. Car je crois bien que j'aurais couru longtemps, fuyant toujours et fuyant encore.

Voilà, Monsieur le Commissaire, je vous ai remis ma déposition, mais honteuse, en loques, laissez-moi pleurer encore car je n'en peux vraiment plus.

Il y avait un Jean Baptiste

Il y avait un Jean Baptiste, la tête en croix et le sourire peiné.

Il y avait un prêtre vêtu d'une tunique noire marmonnant son bréviaire un cierge à la main.

L'église sentait l'encens, les dalles étaient de pierre, les vitraux d'artisans douteux.

Un homme face à moi, on l'appelait Dieu.

Près du confessionnal, une image sainte illustrant la Vierge, les pieds baignés de sang.

Il y avait des nonnes et des bénitiers et un autel, et du monde encore.

Les bibles sur les bancs rouges, passées, manipulées, ouvertes maintes fois ; les livres sont la proie des anciennes veuves, des vieilles âgées de soixante-dix ans.

L'atmosphère était lourde de prières et de pères suppliant, un Christ à la main. L'orgue jouait un requiem. Du Bach.

L'air grave, je m'approchai de la jeune éperdue. Une solitaire de trente ans. Un visage d'ange. Un désir de pécher s'empara de moi. Elle s'assit sur un banc et ne broncha pas. Je traversai l'allée et pris place à ses côtés. Elle semblait gênée. Pendant l'office, discrètement, je posais ma main sur sa cuisse.

Imaginez l'atmosphère. Un chant grégorien après l'orgue sinistre. Timide, rougissante, elle tourna la tête vers moi, choquée. Les jambes farouchement serrées, elle me dévisagea avec méchanceté. Ma main ne quitta pas sa jambe. Des regards furtifs, un pincement aux lèvres, elle n'osa retirer ma main. Je devins plus hardi.

J'avais un crayon dans le revers de mon blouson. J'écrivis sur la Bible ce billet : "Je veux faire l'amour avec toi". Je lui tendis le message discrètement. D'un oeil furtif, elle lit ce qui était écrit. Elle s'empara de mon crayon et répondit : "Monsieur, je ne vous connais pas. Laissez-moi tranquille !" Le dialogue était engagé. J'avais gagné la première manche. Il me suffisait d'être attentif et doux, et la femme m'appartenait.

L'office terminé, nous sortîmes ensemble. J'appris qu'elle

priaît son mari mort trois ans plus tôt ; qu'elle ne se remettait pas de son deuil cruel et qu'elle allait trois fois pas semaine prier sur le caveau familial le cher défunt. Je lui proposai de prendre un café pour me parler de sa pénible vie et de son terrible sort. Les yeux remplis de larmes, après un long soupir elle accepta, ne m'accordant dit-elle qu'un tout petit quart d'heure.

Je me pris tout d'abord pour un véritable salaud, grossier et vil dans cette église. Je m'en repentissais. Je désirais presque ne plus la revoir et qu'elle retournât chez elle, le plus vite possible.

En fait, après deux ou trois verres bus à la terrasse d'un établissement, elle me proposa de voir le saint visage de l'homme disparu. Je me soumis à sa requête d'un air grave. J'acceptai.

Elle habitait un petit pavillon. Elle avait deux enfants en bas âge, tous deux à la garderie pour l'après-midi. Je vis le mari, et la collection de portraits posée sur le rebord de la cheminée. Je dis : "C'était un brave homme". Je m'inquiétais de sa situation financière. Elle me dit qu'elle avait touché une prime d'assurance assez importante après le décès de son époux. J'en fus satisfait pour elle. Sur le divan, nous nous assîmes, elle s'effondra en larmes de rage ou de colère, et de gros sanglots coulèrent sur les joues. J'essayai de la reconforter et la pris par l'épaule, tout près de moi...

Collages Jadi

s le bruissement des saules

Jadis le bruissement des saules ; la pulpe ouverte de quelque pucelle ; le vent léger, brise vierge, ou rapides tourbillons sans neige des morts.

L'état de mémoire des anges stériles. Les vendanges ? Des

sources où coulèrent des laits sanglants. Sperme sur l'étoffe de soie qu'au seul fantôme, j'élève.

Pureté bleue des cieux transparents, pourtant. C'est le vol des cygnes vers les colombes. Craie de glaciers embaumée de sécrétions presque amoureuses.

Fiancés à l'anneau d'or, rêve pur. Larmes sur les blancs mouchoirs, cristal d'opaline. Le fou volant hors de sa survivance, je crois.

Le bel hiver

Le bel hiver éblouissant de givre avorte tristement comme une âme stérile les péchés pardonnables de l'enfance défunte.

Le sceau enchanteur du maître divin, martyrisera-t-il sans haine farouche l'avorton aux membres rabougris qui, dans le ventre bombé, attend qu'on le touche d'un doigt mystérieux ou d'un sourire serein ?

Sa face teigneuse mérite qu'on l'observe, parents prématurés d'un génie en délire. Recroquevillé dans son néant, il tétera avide le sein palpitant.

Je tenterai la bouffée d'air pur. Je m'évacuerai de tes entrailles pendantes, et mes déchets iront pourrir sur tes fanges putrides, femme écoeurante.

Des vagins de reines

Des vagins de reines, des lieux de jouissance martyrisés par le pouvoir des hommes.

Les générations des poètes crachent le feu. L'exil au plus près de la femme. C'est bien une sorcière bourrée de recettes alchimiques des grands inspirés.

Des alcools hors de toute raison. Les vins coulent sur des draps de soie multicolores. Par-delà les cordes rouges et les baldaquins élégants, les couches superbes ont éveillé l'ébat des amours.

De larges baies ouvertes absorbent les rayons d'or, les ruisseaux du Sceau Divin et les pluies de bonheur chaudes.

Les images par l'arc-en-ciel transpirent des gouttes d'orgasme, des silhouettes d'ombres, des effets très curieux.

C'est le lever. Aux champs face au château, des pauvres s'activent et sèment pour nos sports favoris.

Les bois roulent des bouquets vers là-bas au-dessus des vallons, roux bosquets dans le lointain.

L'automne a éclairé. C'est la démarche des natures fatiguées puis finissant comme nos yeux pleurent, visitent alentours très loin, quelque domaine sinon cet espace.

Courses affolées paisiblement lâches de la terrasse, nous accoudés un pied contre le coeur.

Grande fille de bijoux caressant la peau de chair rose dans les douces matinées uniquement. C'est le fier repos des nudités lavées des soucis et des mornes peines alors que l'astre flamboyant étire doucement sa bosse rouge de sueurs matinales.

Les nuées

Les nuées d'invraisemblances coulent des flots d'orgasmes dans mon imagination stérile de bonheur. Je dois mourir ou mordre la chair triste pour mes dernières divagations cérébrales.

Ha ! Ecrire ! Répéter l'ancien ! Suis-je clair ? Suis-je irréaliste ? Mes peines impures jettent des cascades de sang sur les feuilles blanches de mes obstinations.

Ai-je bu ? Suis-je ivre de tous les vins acides qui roulent dans mes veines de poète ? Re commençons. Que renaisse le non-sens. J'ai déchiré tant de livres...

Fantômes envolés, soyez l'ignorance, mon éternelle bêtise, et regagnez le ciel pourvus de ces proses ridicules. Dois-je refaire l'Enfant ? Je le peux car tel est mon désir.

Ténèbres lourdes

Ténèbres lourdes de marbre sans caveau ! Cadavres déambulant dans des cités obscures ! L'imagination peut-être ? Non, l'impossible ! Non, le rêve !

Que pourrais-je obtenir ? Ai-je la clé de toutes mes insuffisances ? Qui oserait s'écrier : "je ne l'ai pas compris ? " Car juges, voyez : j'ai fait l'effort. La parade fantastique continue.

Rêves de pucelles, courez le long des eaux perdues, sans espoir de délivrance. Ensanglantez vos draps roses de folies perverses.

Le lait a gonflé tes mamelles de fille pubère, et dans mes souvenirs le rouge de tes lèvres assoiffé mon sexe tendu vers les

divines étoiles.

Ma main lassée

Ma main lassée des plaisirs obscurs se fraye un chemin dans cette toison jaune et douloureuse où se cache l'esprit du mal et de la tentation.

J'offre les fruits de ta fange immonde au souverain empire de la masturbation, et je me délecte femme vierge des excréments putrides qui coulent sur ton visage de fée.

La déesse disparaît avec ses souffrances. La muse regagne son duvet de nuages. D'autres seront sacrées.

Tu glisses comme une danseuse de mousseline vêtue. Mon théâtre est la disparition du corps. Tu voles, tu cours. Qui es-tu ? Es-tu encore une femme ?

Les testicules gonflés de fantasmes obscènes m'appellent encore à des plaisirs nouveaux.

J'expose le Néant

J'expose le Néant aux ardeurs enflammées. Je reprendrai mon dû et je me vengerai de la douleur imposée par la mort décadente.

O Dieu ! Qu'il te plaise de me permettre l'assaut à la vengeance, le droit à la justice. Que le combat me couronne de pages heureuses, de lauriers moi l'infime abattu !

Oui, tâcher de retrouver le passé ! Déjà l'immortalité !

Tâchons de renaître de ses centres maudits.

J'ai dit le soleil se mourant seul sous l'horizon jaunâtre, ou
l'aurais-je comparé à une femme réglée quand rouge et confus, il
déclinait sa bosse dans le ciel ?

Des mouchoirs agités

Des mouchoirs agités comme des oiseaux regagnent le
ciel ; puis le succès rougeoyant du soleil, la pluie comme des barreaux
de prison.

Des gouttes de pus roulent sur son corps squelettique, et
elle jouit la perverse !

Là, ma divinité glisse sur les eaux. Pailletés d'or, ses
voiles dessinent son corps harmonieux. Je souris d'aise. Et plus loin,
elle tourne sur elle-même ; et par sa danse sublime, elle semble voler et
appartenir aux nuées.

Cherche, gratte le sol avec tes ongles. Au charbon, au
charbon, crie la foule. Je veux mon diamant. Et le poète répond : mais
il n'y a pas de diamant, car je ne sais pas écrire.

Allègre et désinvolte

Allègre et désinvolte, il marche. Son pas est silencieux. Il
se perd dans le chemin fangeux, et toutes les crasses de son destin
portent ses jambes.

Mollement, il s'arrache aux vicissitudes, aux tourments de
sa vie. Il n'a pas ramassé de petits cailloux qu'il jetterait

subrepticement au détour d'un sentier. Non, il se dirige avec le soleil.
Avec l'astre de feu même quand il dort.

Il nage dans le délire et la superstition. Il s'engage dans
des chimères et des réalités douteuses. Avec la patience d'un
prisonnier, il prépare son évason.

Effets symboliques du contestataire, paraboles vicieuses
qui n'ont pas souvent de sens ! Mais qui l'a entraîné dans ces folies, si
ce n'est la poésie elle-même ?

Décroche le pendu qui tremblait d'indifférence, et assois-
toi à même le sol. Unis les tremblements de terre à la chaleur
désespérante des étoiles.

Que les pépites d'argile brillent dans ton oeil torve ! Que
l'action entraîne l'action, et ça ira !

Vers les dernières pulsions de l'inconnu, et que tout cela
change ! Oui, lève-toi un peu l'homme masqué ! Décharge ta haine
puisque la haine est en toi ! Et brûle et crache, expulse comme un
crapaud sa bave puante !

O Mort, Mort stupide ! Mort sublime, accapare-toi du
moribond, multiplie ses forces, développe son intelligence ! Je veux
qu'il soit ! Je veux qu'il grandisse !

La chute superbe

La chute superbe comme un lieu dont je n'ai plus
souvenance, l'évidence même d'une stagnation.

Les joueurs mort-nés titubent sur les marches de la

postérité.

Va doute, tu nous éclaires ! A présent que nous ne sommes plus rien ! Je sais ta réponse car elle est mon invention.

Oui, ma modestie est tenace. Ma pureté me dirige. C'est la mort qui m'éloigne du chemin.

Il faut se détacher, s'éloigner un peu plus, ou il faut mourir à deux.

La lâcheté de certains mots : écriture, écrivain, poèmes. Et quoi encore ? Ma peine est ridicule.

Fort de l'opportunité qui fait ma race, c'est la descente dans le trou béant de la femelle, au plus profond de la puanteur vicieuse.

Un désir de changer

Un désir de changer d'existence secoua mon âme tout à coup.

"Mon coeur, mon cher coeur défunt ne rêves-tu point de l'oubli et à la paresse ? Ne veux-tu pas noyer le chagrin qui t'obsède et t'éloigner, partir, fuir ? Regagner d'autres terres où ton corps travaillé par la vermine trouvera refuge ? Il te faut la langueur, la mollesse des îles enivrantes parfumées de musc et de rêves des tropiques.

Oui, je crois voir une forêt de mâts baignée par la pureté bleue de l'Azur. Et j'entends déjà les chants lugubres des esclaves nègres, ivres de liberté, réconfortés par quelques bouteilles de rhum !

Comme tout ceci est beau et prenant mon coeur ! La houle berce mélodieusement ton corps et chasse l'ennui !"

Peut-être que le rêve et l'oubli m'éloignent de la triste réalité où mon âme s'était mise.

Finie la saison charnelle

Finie la saison charnelle, fini l'acte carnassier de l'amant qui se vautre dans les draps et les laines. Ce ne sera plus la caresse mécanique des mains vicieuses et sensuelles, mais l'acte lucratif de la cervelle du génie.

Je ne veux plus de cette bouche qui sourit d'aise comme son vagin est pris, ni de ces gémissements de bête métamorphosée par ses supplices. Je ne te donnerai plus la souffrance et le plaisir mêlés dans tes rôles obscurs d'animal.

Vieille gloire, femme ancienne aux jeunes amants trompés, tu peux partir et je ne te retiendrai pas.

J'en ai assez de me dilapider et de me perdre dans tes soupirs stériles. Moi, je retourne à mon travail et à ma poésie toute pure.

Un jour, je fus assis

Un jour, je fus assis à l'ombre de son Ombre et c'était le chêne. On me chassa avec des cordes serrées autour du cou. Je m'endormis dans les herbes et la bruyère. On me livra aux sorcières et

aux démons. Je criais avec tout mon corps. On m'invita aux fêtes de la boisson, et mes pas me précipitèrent dans la honte de l'amour.

Je me suis défait du nombre, enfant agile parmi les grands. Je me suis évanoui à quatre heures sonnantes. Quel carnage dans la frêle tête à idées ! Peut-être ne suis-je qu'un sot ? Tout cela n'est que du rêve ?

Fort de l'inexpérience, je me bats contre des Morts et je roule mes nuits perverses dans l'enivrement de la femme. L'odeur n'éloigne pas la haine. O tête incestueuse, écoeurement divin, femme sans lait, enfance sans chair, c'est à vous que je m'adresse !

Comme je pense

Comme je pense, je pense et cette faculté intelligente multiplie les opérations savantes de l'esprit, contacte toutes les ramifications subtiles de l'âme avec tout l'art actif de la jeunesse excitée.

C'est un Dieu doué d'une force vive et expéditive qui se nourrit, avale, ingurgite et recrache toutes les informations qu'on lui présente. Il est capable de concevoir, de croire, d'exploiter toutes les finesses du genre humain sans même les réfléchir distinctement.

La chance ou ses hasards précipités fondent sur le marbre de l'Absolue Vérité comme la loi de Justice est éternellement.

A l'instant de ma puissance

A l'instant de ma puissance, longuement, éternellement seul, je m'observe. Je vois comme un peuple de *moi-même* m'entourer,

me ceindre de part en part, prenant possession de ce corps qui ne m'appartient plus, qui m'échappe comme une masse jetée dans les airs.

A l'instant, je le sens qui me regarde. Le peuple s'exerce à vivre en ce Moi-même acteur et spectateur à la fois.

Les étoiles, celles qui pensent

Les étoiles, celles qui pensent. Douleurs âcres. Fils et tours. Ce rouet étrange. Tu ne ris rien ? Tu ne dis rien ?

O le marbre pensif ! Eclat, bruit des diamants - c'est ma fortune. Soldes indispensables, voiries mais je me détourne.

Lyrisme féérique des reines superbes, excellence, pauvreté, débilité. Bolide génial effréné. C'est toi qui te crispes.

Conscience, mémoire, vengeance, nourrissons, lait divin !

Inconscience, vile expression sous le coeur.

Pus, peau noire, siècles de dépense, fixation des états, tes nerfs, tes nerfs, je te retiens.

Archaïque plaie purulente de poux, tétou d'horreur rouge, sexe, rage de la femme, humeur, chien gavé de sperme.

Entre les cuisses, la fureur d'être. Est-ce ? Non. Et je sais, non.

Crierai-je ? Non. Le Si est la Loi. N'explose plus, n'existe

plus. Frigidité.

Je t'appelle Frigidité et j'ai tort.

Le rire strident

Le rire strident de la mort m'arrache de mes litanies, me réveille de l'ivresse paresseuse où mon coeur s'était enfermé.

Je ressuscite. Autour de moi, le désordre : des bouquins amassés dans un mélange confus, des manuscrits à achever, des auteurs à lire.

Je rêvassais assis à ma table de travail. Le bruit sourd installé dans mes oreilles me rappelle comme l'horloge à la triste réalité.

Il me faut barbouiller de gras d'encre noire toutes ces pages insipides. L'éditeur ? Quel éditeur ? Je me souviens : préparer *mes poésies 80*, écrire des inutilités, gonfler mon ouvrage de poèmes à battre, à tuer ou à détruire.

Je me sens faible. Je ne désire que la paix avec mon âme, le silence et le repos depuis des mois, depuis des années, mérités.

Je rêve de l'amour tranquille que l'on faisait pendant les après-midi d'automne langoureux, de ta jambe moelleuse nonchalamment reposée sur le drap. Je revois ton corps paresseux et lourd, tes seins rouges appelant l'amour, et ton joli trésor rose et noir que l'on aime à respirer.

Ha ! Ces odeurs de sécrétions vaginales ! La chambre chaude nous condamnait à la fatigue après les ébats amoureux ! Toutes ces images de bonheur m'échappent et disparaissent en quelques centièmes de secondes !

Je reviens dans le triste hiver, glacial et stérile ! Je dois donner le jour à mes poèmes ! Quels pouvoirs mystiques détient le poète ? Quels aliments de pureté sortiront de sa bouche ? Je crois roter des vagues d'écume blanchâtre tandis que pourvu d'un don médiumnique, un fantôme se forme et se transforme dans mes déchets d'inspiration.

Ce n'est plus l'Ange Gardien, mais le Mal qui vit à mes côtés. Il est le relent de mon âme, la souffrance maudite du créateur incompris. Je roule dans mes fantasmes et je perds connaissance. Un autre rêve ! Non pas celui de la reine ouvrant largement son vagin dans les plaisirs infinis et sauvages. Non pas le rêve mais le cauchemar qui apprend à devenir réalité.

Dis mon coeur

Dis mon coeur, mon pauvre coeur sanglant, t'enfermeras-tu dans le désespoir chassé des bonheurs éphémères de la terre ? Eclateras-tu en jaillissant toute ta substance sur les pages claires que je m'impose à noircir ? Et vous, mes pauvres yeux, observerez-vous toujours les déchets de mon âme, cette maigre pitance que je terre au lecteur ?

Je pousse cette conversation tandis que la Mort rapace et tortionnaire plainte sur mon crâne, ses serres d'aigle et de dictateur. Je force sur ma médiocre cervelle tandis que ma substance d'infirme me condamne à des lamentations de mourant.

Je retourne à mes brûlures, à mes souffrances fatidiques. L'heure a sonné d'achever le texte. Mes dernières phrases sont volées à la Mort démoniaque qui frappe, qui me bat et se désintéresse des ultimes mots à écrire.

Mon âme imbibée d'alcool

Mon âme imbibée d'alcool, éloigne-toi des terribles épreuves imposées par l'au-delà, et poursuis si ta fatigue ne te réclame pas de sommeil, le laborieux travail que tu entreprends. Renais dans le courage, et que cette plume agile achève le poème que l'esprit s'était juré d'accomplir. Que vive l'enfant de ta déchéance, mon pauvre toi-même solitaire !

Hélas, je sens mourir la création comme un feu vivant, mais si vite consumé. Les cendres de ma gloire ? Elles n'existent plus, envolées comme au gré du vent, les feuilles d'automne qui se détachent de l'arbre rabougri dépossédé de sa sève nourricière.

Le sperme a coulé sur la page blanche. De cette médiocre érection, ont éjaculé quelques gouttes de l'infime partie de moi-même. Saurai-je plaire ? Pourrai-je séduire le lecteur avide de nouveautés ? J'ignore pourquoi j'écris. Je ne sais qui je suis, je ne sais ce que je vaux.

Je n'avais pas vingt ans

Je n'avais pas vingt ans lorsque je perdis connaissance de la vie. Je m'éloignais du monde réel pour entrer dans celui composé vaguement de fresques fantastiques et nébuleuses. Aucun personnage n'existait. Tous faits d'ombres et de vapeurs m'entouraient, enrôlaient mon corps de souffles blancs.

J'allais d'évanouissements en évanouissements. Mes

pertes de conscience me forçaient à garder le lit. Je glissais dans des sommeils profonds de plusieurs nuits. Vers les quatre heures du matin, je me réveillai. Ma gorge était en feu. J'avalais deux litres d'eau. Mes brûlures apaisées, je regagnais ma chambre titubant, ivre de fatigue, et je me couchais agonisant comme après une nuit de débauche.

Le corps n'existait plus. Seule l'âme encore agile, quoique pleine de mensonges me donnait l'impression qu'une infime partie de moi-même vivait toujours. Je découvrais le monde de l'insolite, et dans mes rêves éveillés, l'étrange se mêlait à l'impossible et au merveilleux.

Les images se mouvaient dans mon âme jusqu'à m'obéir irrésistiblement. Je devins le maître de mes fantasmagories. Je créais le Néant. J'inventais Dieu. Je le vis face à moi en source de bonheur, en petite force jaune tourbillonnante sur soi-même. Je me croyais exceptionnel. J'ordonnais à la Mort de se déplacer. Elle m'obéissait. Je vécus pendant des mois avec des fantômes à ma dévotion, admirateurs de mon âme.

Je me fis pervers et lubrique. Je réinventais tous les vices de l'amour. C'est ainsi que j'ai battu des femmes jusqu'au sang, les humiliant et obtenant de leurs corps toutes les substances vitales à mon génie.

Les voleurs de feu

Les voleurs de feu brûlent d'envie de connaître la vérité. La fortune ne leur sourit guère. Ce sont de pauvres mendiants quémendant sur les routes. Le ciel étoilé est leur royaume. Des princes de l'impossible, des voyants éclairés par la lune mélancolique, ou des fous sans raison d'exister ?

Je me suis vu alchimiste de l'Invisible ! Que de pots de

terre pour créer mes recettes magiques ! J'ai connu des sorcières qui me firent l'amour en me crevant les yeux. *Miracle* ! J'étais illuminé. J'ai eu la révélation divine dans mes fantasmes les plus pervers, dans mes incubations stériles. Il m'a fallu retourner à la vie et à la conscience de moi-même !

L'ordre était de redescendre. Il est interdit de rencontrer Dieu, plus encore de se détacher de son corps et de passer par le tunnel étroit. La Force Lumière d'abord étonnée puis agacée m'ordonna de reprendre possession de mon enveloppe charnelle. Et j'ai obéi ! J'étais chassé du Saint Sanctuaire même par Dieu notre sauveur ! Pour avoir osé franchir les barrières de la Grande Vérité, j'avais été puni !

Aujourd'hui, je vis entouré de mauvais anges - quinze au moins ! Ils m'accompagnent dans mes derniers pas terrestres ! Que leurs présences immortelles est une dure épreuve à supporter !

Je suis naïf. Mon écriture en fait foi. Je suis jeune, tout jeune ! Ces pauvres pages sont le reflet d'une âme vouée à l'échec et à la souffrance !

Je vais secouer toutes ces vieilleries

Je vais secouer toutes ces vieilleries, y dénicher la poussière et balayer les toiles d'araignées.

Faut-il brûler toute la littérature, tous les maîtres, poètes et génies ?

Assez de ces ombres funestes qui circulent dans ma chambre ! Déguerpissez, fuyez, fantômes vains de savoir et d'intelligence !

J'instituerai la religion de soi-même, l'égoïsme dans son pur éclat céleste !

Vivre en Moi, pour Moi avec l'ambition d'accomplir l'œuvre !

Que naissent les enfants du Génie ! Je veux qu'ils têtent à ta poitrine ! Jette ton sang en feu sur les pages blanches !

Ces masturbations juvéniles

Ces masturbations juvéniles, ces vastes terres de passion avec soi-même, sont-ce des jouissances superbes et gratuites ? Les râles obscurs cachés, les odeurs fortes du pénis pour les premières femmes ! Les longues attentes, et enfin l'éblouissement... ne pas espérer.

Les ondes cosmiques gâchent mes cauchemars tandis que les puissances aériennes foulent le sol de leurs vrombissements terribles.

Tout disparaît en éclats de rire : fuites du rêve, égarements des sens. Comme je m'applique à décrire l'impossible, j'obtiens grâce à l'ignorance le feu intime de la destruction. Je réalise un deuxième dépucelement vers les retours difficiles. Je suis très fort.

Ma déception a atteint son maximum. Les hélices de mes bras tourbillonnent dans le futur, vers de plus embarrassantes conquêtes. Je n'espère que le feu.

Je retourne à la faute. Les rieuses, les incestueuses gravitent pareilles à des étoiles, esprits de femmes enfants dans les essences des airs pestiférés.

Oui, je retourne au putride. Toutes les chaleurs violées !
Toutes les règles bannies ! Au fond des catacombes, cherche ta lumière
! J'écris !!!

Je pousse vers le Néant toute ma substance créatrice. On
loue mes délires avec de noires façades embuées de pus. Trous et
charnières : vous et moi. Peut-être nous n'y comprenons rien.

Perce, éjacule. Je découvre le monde absurde, je crée
l'impossible - ça n'existe pas. La vierge est née d'entre mes bras, mais
elle n'a pas de corps. Etre difforme, monstre ou fœtus avorté, à tuer !
Oui, brûlons nos œuvres.

Je devins fantastiquement pervers

Je devins fantastiquement pervers. J'embrassais toutes les
ombres et je me roulais dans leurs vapeurs jusqu'aux premiers signes
de l'aurore.

Je transformais ma chambre en théâtre du rire. Tous
vinrent et apprécièrent les exclamations du pitre. On me dit
intéressant, mais on me traita *d'idiot*. Je me pensais *sérieux*.

Je conservais dans les profondeurs de mon inconscient
toute ma jeunesse vécue. Je croyais avoir affaire à des initiés. C'étaient
des imbéciles incapables de saisir le moindre effet.

Je me retranchais en moi-même. Les nuits vivantes
s'écourtaient grâce à mon savoir. Je vieillissais sans la conscience du
temps, trop accaparé par mes discours.

Mes énigmes attristaient. Je me fis hiéroglyphes

indéchiffrables. Je garderai le secret. On me passa le feu. Je l'alimente de phosphore. C'est mon don. Je bouscule les heures, les temps et les saisons. Je suis un mystificateur. Ma faute fut de déchirer un chef-d'œuvre. On me taxa d'amateurisme. La preuve : je ne gagne rien. Qu'ai-je à faire de ces confessions ? Un feu immense d'où jaillira un autre souffle.

Ha ! La malsaine confusion nous induit dans les bouffonneries les plus saugrenues ! Ha ! Les tares de la jeunesse. Mais ces élans de joie, ces grands sentiments, comme tout cela est beau !

Je divague. L'ancêtre est en moi. Je suis immortel. La sagesse me rappelle au bon sens, au calme. Je dois vivre trois minutes en une. Je veux cracher sur les prodiges. Ha ! Maturité, intelligence, savoir !

Mais pense-le, imbécile, et tais-toi ! Ces points d'exclamation sont la preuve évidente d'une âme révoltée, en pleine ébullition. Compte, tache d'accentuer, retiens-toi. Fais l'amour à ta page blanche. Qu'elle jouisse lentement, ta salope ! Qu'elle soupire et qu'elle hurle de désirs. Puis laisse-la reposer dans ses extases molles !

J'inventerai la danse des sens

J'inventerai la danse des sens. Je tomberai à la renverse dans les icônes et les tapisseries moyenâgeuses, puis je tisserai, araignée blanche la toile transparente de mes pièges fantastiques.

A droite, les reines gesticulant barbouillées de sperme, de

liquide épais et coagulant. Plus elles se débattent, plus elles se fatiguent. Elles sont mes proies faciles.

J'attendrai leur agonie et sortirai de mon trou pour les piquer de mon venin mortel. Je me délecterai de leur corps, je détrousserai leurs jupons et les sodomiserai de force. Quelles jouissances à recevoir !

Au centre, les râles désespérants des fantômes. Des litanies profondes sortent de ces cages d'hommes. O les chœurs émouvants des esclaves enchaînés ! Quels grands sentiments se dégagent de ces files d'hommes à moitié nus ! J'entends le bruit sourd de leurs chaînes monter vers moi.

Dans le coin gauche, le spectre de moi-même. Je me suis dédoublé. Mon rire satanique explose en gloussements sordides, avec des rictus malins. Je montre ma satisfaction comme un singe gesticulant ou accroché aux grilles de sa cage.

D'un coup, - peut-être ai-je brisé de mes gestes violents la fine membrane de mon fantasme -, le rêve disparaît. Je retourne à la chambre médiocre. La vérité m'éclaire. Ils sont là, quinze fantômes invisibles, détruisant mon âme, favorisant mon supplice avec leurs jeux stupides. Et ceux-là existent, hélas !

J'étouffais

J'étouffais ; des hoquets verbeux sortaient dans la confusion de ma bouche ovale. Je bouclais mes poèmes en enchaînant les mots les uns aux autres, en les soudant, en les encastrant dans un désordre stupide.

Je me voulais caporal, je n'étais qu'un petit soldat ignorant les règles et la discipline.

Le mélange élaboussait les feuillets. Des vomissements stériles, des nullités, des débris de textes s'accumulaient.

Je manque d'expérience. Ma jeunesse est un fléau. J'ai couvert mes lettres de lèpre, de taches indélébiles. L'ignorance est expulsée par mes entrailles.

Je veux boire le vin dans la coupe sertie de pierres précieuses, je veux déguster les mets délicieux dans la vaisselle d'or avec des fourchettes d'argent.

Le contrat sonne creux dans mon ventre bourré d'injustice. J'ai donné des fortunes et je paie encore. Je jette toujours mes poèmes à la face de l'éditeur commerçant.

A bannir cet échange mercantile ! Ai-je offert de faux diamants, des perles truquées ? Suis-je un faussaire, un artisan en chambre, un mystificateur ?

Poésies, quels effets à attendre ?

Réfléchissons : ou tu portes des lauriers invisibles, ou tu es vaincu, et déjà tu es gisant !

Stérilité, mon ennemie

Stérilité, mon ennemie, comme je me hais en ce moment !
Que puis-je faire sinon attendre, attendre patiemment le souffle du poème nouveau !

O l'implacable douleur de l'impuissance à créer ! A voir naître son tout petit sortir de ses entrailles profondes !

Que mes dernières énergies mêlées à la substance vitale nourrissent le fœtus ! J'expulse par ma vulve, - sacrement de mes

derniers lavements -, le fruit avorté de mon ventre bombé.

Les cris de la naissance ! Le chétif enfant aux membres rabougris ! Qu'il vive, qu'il tète à mon sein gonflé ! Qu'il agrippe de ses petits doigts caoutchouteux la mamelle pendante et nourricière !

Je serai ta survie, l'oxygène et l'espoir ! Je suis ta mère...
Et ton corps, mon mignon, je l'aimerai davantage encore ! ...

Je te vois naître. Je suis entouré de fantômes à la blouse blanche qui écoute battre ton petit coeur.

Hoquets, agonies, toux, râles,

Et Mort.

Vers de nouvelles naissances.

Ma main

Ma main, ma pauvre main malade, n'es-tu pas lasse de coincer entre tes doigts malingres cette plume désinvolté qui décrit des courbes, des cercles, des demi-boucles et des sinuosités bizarres ?

Barbouille de signes équivoques les rectangles blancs.
Crache ton sperme noir ! Que les lignes s'accumulent les unes derrière les autres comme des petits soldats qui occupent le terrain ! Combien de lignes nouvelles par jour pour envahir la feuille stérile ?

Ha ! Tous ces gribouillis ! Toutes ces ratures ! Ce sont des combats, des batailles avec soi-même ! Et si la pensée lâchait des

ondes nerveuses, si une machine spéciale contrôlait les efforts et les luttes du poète !

Ha ! J'imagine des lampes d'ultraviolets dont les rayons s'étaleraient sur la feuille de papier ! Toute la page phosphorescente de pensées et de réflexions invisibles à l'oeil humain !

A en croire ton esprit, ta sève coule de ton futur et tu ressuscites le présent. Tu as trouvé et tu cherches après ? Tu ornes ta pensée de vocables et tu puises dans tes vocables pour en extraire ta pensée ?

Ne sais où je vais, ne sais que découvrir. Je creuse. Je suis dans le Néant. Dans les entrailles de la terre, je me fais mineur. J'extirpe de l'obscur la boule de charbon qui renferme peut-être le diamant.

La soif de se décimer

La soif de se décimer par-delà les verdure, les cocotiers sanglants et les mers puantes du bleu des tropiques.

Je vomirai tous les vins bus dans mes rêves passés. Je gonflerai de pus mes testicules gonflés des ébats anciens.

Mais obtiendrai-je la liqueur suave qui court sur mes pages blanches ? Peut-être l'envie de retourner aux gouttes de sperme gluantes...

Non. Plus d'îles. La femme est une terre sans esclave, sans désir d'abandon. Je me coucherai vaincu, les yeux levés au ciel, libre

d'orienter ma tête au-dessus des étoiles...

... Mais tu voltiges déjà, enfant de la passion, et tu survoles les terres grasses de tes propriétés poétiques.

J'écris piteusement. Mon problème n'est pas de concevoir mais de prévoir.

Je me suis perdu dans mes naufrages. J'ai avalé les fortes eaux qui avaient les goûts des déluges. Je me suis roulé dans les vagues et les écumes blanchâtres en rêvant à la pureté des virginités fantastiques.

L'ordre a sonné sur la peau du tambour cuirassée. Comme un militaire, je retourne au pas. J'ignore quelles décorations éphémères (à) accrocher sur ma poitrine nue. Je ne me souviens que des blessures rouges qui coulaient leurs flots de souffrances sur mon sexe et sur mes jambes.

Les soleils disparaissent un à un sur les dunes. Il ne reste qu'un ciel sanglant balayé par les vents de sable.

Mon décor est l'absolu. Mais je puis obtenir à tout instant une nouvelle passion. Je l'appelle *poésie*. J'espère en des brises majestueuses, en des souffles divins. Je quitte la folie stupide de mes railleries enfantines. Je m'évade de mon hôpital de laideurs. J'inventerai - qui sait ? De plus belles inspirations.

Les neiges sont mes opportunités ? Peut-être ne rencontrerai-je que la stérilité de moi-même ! Peut-être que le peuple ira s'abreuver à d'autres sources !

Je me sais inutile. Je n'ai aucune chance de réussir. Qu'importe ! J'aurais tenté une expérience admirable. Mais que puis-je si je n'ai pas le don de plaire ?

Que cette âme est mal faite !

Que cette âme est mal faite ! Comme tout cela est étrangement bizarre !

A me détraquer ainsi et à jouir de mes folies, je vais devenir poète.

On me regarde. Vous m'observez, m'auscultez. Vous jouissez malignement de ma personne. Il est vrai que je suis immortel.

Sentiment de profonde tristesse

Sentiment de profonde tristesse, ce soir. Solitude désespérante et pourtant besoin d'être seul. Contradiction.

Le coeur est oppressé, le ventre grinçant, l'âme est pleine de vide et surchargée de néant.

Il faut dormir, dormir pleinement d'un sommeil encombré d'images floues, de rêves anciens éclairés de voix indistinctes.

Non pas ces bourdonnements sordides, agaçants et inhumains, mais ces paroles, ces syllabes qui sortent confusément de la bouche des femmes, ces sons charmants et doux des sirènes qui nous appellent irrésistiblement à les suivre.

Va, mon âme. Endors-toi vite, et oublie le monde méchant qui t'entoure. Ne t'engue pas d'alcool et de mauvaises herbes. Laisse-

toi bercer par la musique câline des flots enchanteurs.

Sublimons

Sublimons des substances créatrices, le réel impossible et le néant aussi ! Acclamons d'un baiser sensuel les contours de la femme immortelle !

Je flotte entouré de mauvais anges sur des nuages d'une blancheur écarlate, car l'astre de feu rougit confusément après avoir caressé le corps des beautés nues.

Aidez-le à vivre ! Vendez-lui votre sang à profusion ! Des montagnes d'injections dans les veines bleues à mourir !

Prince, royaume, clergé, institutions, il retourne à la réalité et jette ses vêtements d'illusions !

Ma tête gonflée

Ma tête gonflée de rêves vicieux féconde tous les sangs crachés d'entre les cuisses des femmes. Le Satan a perdu son auréole dans des mares de liquides fangeux et de règles épaisses. J'offre mon coeur à la fosse aux ordures, aux excréments sublimes.

Poète, je roule mon âme dans les vapeurs bleues. Je soulève ma cuirasse de corps. Je retourne aux saveurs enchanteresses.

Puis néant, soupirail. Je m'engouffre dans les froideurs des inconnues. Elles transperceront mon poitrail ces lances bardées de pus, de venins ! Ha ! Je suis atteint par le vice. C'est ma réalité.

J'explose. Déchirures internes ! Lambeaux de chairs ballottées au vent de mes nullités. Mes inspirations ridicules, comme je vous hais à présent que je suis âgé.

Tu en es encore à résister

Tu en es encore à résister à la tentation charnelle, à la femme nue offrant une croupe bourrée de poils et d'excréments. Ha ! Tu te satisfais de masturbations enfantines, et tu pleures, tu gémis amoureux de la chair et interdit de l'acte d'amour.

Apprécie ces créatures ! Allonge-toi sur leurs corps de rêve ! Endors-toi alangui et épuisé après un assaut de fantasmes !

L'heure de la nudité et des vertiges accomplis sonne à la grande horloge des orgasmes. Plie-toi, cambre-toi, hurle ! Que tes gémissements gonflent d'amour tes draps remplis de sueurs ! Que la marque indélébile de trois gouttes de sperme sacre d'un sceau sexuel la feuille froissée du drap refroidi...

Ha ! Le breuvage exquis du champagne mousseux ! O nuits de fête pour des bonheurs oubliés ! Repose-toi après les amours blanches, ô mon coeur lassé !

Mais tu es seule mon âme. Epouse l'esprit solitaire qui se meurt d'impatience. Sors de ta coquille protectrice, et féconde le sexe faible de celle à enfanter.

J'engouffre des scènes lubriques

J'engouffre des scènes lubriques, des fantasmes pervers, des déchets harmonieux. Ma fortune se nourrit d'étrange et d'insolite,

de spectacles raffinés et d'insanités de mauvais anges.

J'offrirai mes créations crélines à tous les enfants peu doués, à toutes les femmes souffrant d'absence, aux nains vagabonds, aux impuissants, à tout ce qui est en manque, à tout ce qui respire et vit chétivement.

Avec mon audace, je pousserai le rêve. J'en sortirai la vérité. Je tourmenterai mes délires. Des reines de papier, des vierges couvertes de roses rouges apparaîtront et disparaîtront dans des brillants de lumière.

J'inventerai de nouvelles demeures dans les sangs, dans les cœurs d'autrui. Je ferai exploser les larmes des femmes pour le chagrin de ma tristesse. Et quand je serai lassé de les entendre mourir, je changerai de monde et j'irai m'endormir dans ma nuit.

La belle agite

La belle agite ses roses bleues, - fruits des pastorales dans l'air salin. Encore des mots divaguant en mémoire.

Je plonge sous les sataniques virgules, un non-sens, rapport d'ensemble. A séparer lisiblement. Impossible à comprendre.

O vapeurs douces comme je vous parle ! Réponses agressives de l'au-delà burlesque.

A mes marques. Je frôle, haleine chaude, les robes claires, - pucelles respirées, jambes blanches. Les ébats des corps dans les bois tendres. Bouches, langues fines sans paroles. Taisons les odeurs cachées dans les sexes.

Je me vois perdu sous le miroir des âmes. Images, cognez au carreau ! Je transpose mes cloches avec mes délires. Un Jean ? Non - Des gens - des invisibles. Et mes poètes connus ? Tous des génies !

Ma faiblesse d'apercevoir... Si ridicule ! Flotte ou nage, tas de nerfs ambulants, excitation démoniaque.

Elégante ta démarche. Quelle efficacité ? Roulis de corps dans la bourgeoisie modeste. Ça ne veut rien dire... *Il me l'a dit.*

Sorties insoupçonnées, le tunnel des anges. Retours à d'anciennes époques. Je renais. Ouf ! Le stupide est à décrire. C'est du Jésus et de la Marie, hélas ! Pas de neuf.

Lettre aux imbéciles. Et alors ? Rien. Nébuleuses rarissimes, géniales perversions. Mes glaciales pensées, comme je vous aime. Mais si...

Encore le silence. La lente agonie ? Atteindrai-je mon Dieu, mes desseins ? Toujours ce corps qui se sépare. Vers le coït à deux.

A mes érections

A mes érections. Je frôle, haleine douce, les robes claires. Bouche, ta langue, jolie fille, avec du coton, des papillons. Des fleurs fanées, des larmes de sel.

O blonde, ma fiancée. Dans des heures et demi d'années. Moi. Hier, demain, tout à jamais. Mon possible, seconde lumière. Je réinvente le temps. Je connais cette dimension.

Je rougis vers les éveils des soleils. Crasses des enfances à morales. Vers les perversions somnambuliques. Vers la réussite des

luxes honteux.

Je ris de mes mensonges de puceau. Grossièretés d'ancien légionnaire. Mais suis-je dans le rêve ?

Fini, la princesse

Fini, la princesse aux clairs cheveux flottant comme sur un mirage. Elle s'est évanouie, vieil ensemble de croyance, d'inexistence, d'impossibilités. Le monde range ses spectres dans ces cieux rouges. Elle a disparu la règle invisible.

Tous au Sabbat, à la messe noire et travaillons la nuit ! Que soit fécond le Satan vierge et purifié - c'est moi ! Les ailes des anges ensemencent son génie - c'est l'autre ! Tous à la passion destructrice.

Je nage dans les brouillards et les écumes. Apercevrai-je le nouveau monde ? Je réinvente. Je ressuscite l'inspiration. La jeunesse ensanglante la Muse. Elle obéit la catin. Fini la prostitution de l'art. J'imposerai l'anarchie. Liberté !

Mes bergères allongées

Mes bergères allongées dans l'herbe des prés ; les ombres qui défilent inlassablement pour que je demande grâce ; mes loups, mes venins d'ignorance, mes brûlures d'amoureux, mes chairs en feu comme je vous hais !

Toutes mes médiocrités, vous mes fleurs épanouies au soleil noir, je vous berce de mes sommeils étranges !

Je flotte enivré de rares esclaves dans vos senteurs claires et roses. Je me libère des remparts de la tentation. Je roule ma tête sur vos chevelures enflammées.

Irai-je respirer les moiteurs râleuses qui perdent leur suc d'amour à chacun de vos pas ? Ma cervelle éclate pour des pays plus beaux.

Chairs de rêve mollement étendues
Automne paresseux sur vos lèvres douces
Sexes chauds, aisselles piquantes
Je m'éloigne de la réalité ténébreuse.

L'aurore disparaît

L'aurore disparaît entre les trois murs de la tentation. La pucelle s'est faite femme. Les vapeurs de sa chasteté s'évanouissent et font place aux jouissances charnelles. Trois murs : la bouche, l'anus, le vagin.

Les chauds rayons d'un soleil printanier. Les caresses faciles dans les cris et les mouvements déraisonnés.

Facultés intensives à s'émouvoir, à mourir, à revivre d'heure en heure pour les bienfaits du plaisir.

O jeunesse charmante ! Seins gonflés de réveil et de pulpe amoureuse ! O les pointes rosées comme des boutons butinés par les abeilles !

Et les odeurs de jasmins, ce jardin parfumé ! Les pousses clairsemées, ces duvets remplis de tendres miels, vos sécrétions

enfantines !

Jeunes filles, amoureuses comme les roses au gré du vent bercées, osant à peine ouvrir l'intérieur de votre fleur, je vous cueille, ô mes futures beautés !

Sois câline, toute câline

Sois câline, toute câline, toute douce et monotone comme la brise qui frissonne et caresse mon cou !

Viens te coucher dans ce grand lit, et berce-moi de sommeils confus. Ma Muse, ma grâce et ma madone, offre-moi les poèmes qui endorment !

Je veux mourir, tout mourir dans les rêves confondus. Enlacé, je me sens t'appartenir pour les plus beaux plaisirs repus.

Dans le calme frais des baisers légers, j'embrasse ta lèvre qui se donne parfumée de ton haleine soufflée, ô mon amante, ô ma très tendre aimée !

Perdus, perdus

Perdus, perdus dans les vapeurs bleues, je sais que des oiseaux s'enivrent. Le piteux battement de leurs ailes en feu rougit l'horizon qui déjà se délivre.

Brouillards, jetez sur mon corps vos blanches écumes tandis qu'en soupirs ma bouche résume les souffrances inutiles d'une nuit qui s'enfuit.

L'automne a glacé mes poèmes de rêves. Mes enfances ténébreuses au soleil ont jauni. J'attends désespéré le spectre de la trêve qui calmera ma douleur de maudit.

Je m'enferme dans des folies risibles, possédé par la Muse de la Mort, jouisseuse et perverse de mes prestations les plus crédibles...

Je sens la mort

Je sens la mort mystérieuse m'arracher de mornes regrets tandis que la bouche rieuse expulse ses airs à regret !

Que l'infime souffle de ta lyre vibre de ses tendres émotions ! Ou que tempêtes et délires déchaînent de violentes passions !

Mais les faiblesses de mon âme me condamnent à noyer ma paresse dans tes yeux !

Ta chair infâme me tire des larmes et des sanglots grinçants sous d'horribles caresses plus vengeurs que le néant des flots !

Tes mains brûlantes d'amour

Tes mains brûlantes d'amour, bercées par une palme, rien ne vaut le souffle calme du désir qui court.

Et réchauffe nos âmes d'un rayon de soleil vermeil, et lèche le ventre jauni de la femme ou pince gentiment son orteil.

Allongés nos deux corps sur le sable, gagnons des rivages
meilleurs, à bouches confondues, adorable soeur !

J'apaise ma soif sur la langue rosée qui reçoit et lèche le
baiser. Oh ! Tes lèvres rouges de confusion désirables ! ...

Relaxe-toi

Relaxe-toi. Enivre-toi encore. Rentre dans le sommeil tout
doucement.

Assez de l'alcool ! Assez de vin qui gonfle mon ventre à
le faire craquer ! Je ne veux que quelques luxueuses heures de silence.

Je veux vivre, et enfin être seul !

Mais quand finiront ces pitreries, ces débilites de poète
maudit ! Me laissera-t-on enfin seul, et libre de vivre à ma guise ?

Ha ! Je comprends. On me donne la poésie et en échange
je paie mon tribut avec de la souffrance ! Avec des heures terribles de
vices et de cruauté !

Heureusement que vos anges destructeurs n'ont pas
conscience de la tâche qui leur est conférée ! Comment oseraient-ils
alors faire le mal ?

L'homme de blanc vêtu

L'homme de blanc vêtu empoignait des paquets de lessive et jetait les granulés de poudre comme les anges la neige. La publicité laisse des traces dans les âmes des humains comme les pattes des oiseaux sur le sol habillé !

Moi, je vis sous-terre. Il y a une église dans les catacombes de mon coeur. Dans ma chambre, je joue de la musique céleste. Les voix profondes s'élèvent au-dessus des plafonds et caressent mélodieusement les oreilles des anges gardiens.

Ces fous de poètes courent s'instruire, et claquent des mains à toute nouvelle représentation. Je me crois très fort.

Eloigné du monde des pauvres réalités, j'habite l'impossible, le néant ou le rêve. Ce n'est plus d'actualité.

Des nymphes glissent

Des nymphes glissent sur des nuées d'orgasmes. Quinze pucelles dansent nues se tenant par la main. Elles font la ronde, chacune tétant dans sa bouche un phallus avec deux beaux testicules enfoncés dans le creux des joues. L'anus a engouffré un sexe en plastique dur. Les pas de danse, des entrechats, arrachent des cris et des soupirs.

Coup de baguette magique ; Les vierges disparaissent. La fée est au centre. Elle a pris leurs places. Elle s'agenouille, relève sa robe transparente, et deux jolies fesses grasses s'offrent à nos regards.

Musique aigre, fausses notes. Des hommes vêtus de noir, cagoules sur la tête, le membre dressé, sexes exorbitants, dansent autour de la fée. L'un d'eux se place derrière elle, et la coite avec violence ! Puis deux, trois, quatre !

Elle souffre, crie, supplie la clémence des hommes : Rien.
Dans la raie de ses fesses coule une traînée de sang importante.

La fée se transforme en fontaine sanglante. Les hommes
imperturbables boivent à la source, et s'y délectent.

Ils actionnent leurs membres gonflés, et éjaculent dans la
fontaine. Coulées de sperme blanc, saccades qui troublent l'eau
sanglante.

Les fils de Satan, de peaux de chèvres vêtus,
disparaissent. D'autres surgissent.

Des hommes nus, enchaînés les uns aux autres chantent
les litanies désespérantes. Murmures, voix sombres. Peur, frissons,
sentiments d'angoisse. Procession émouvante.

Ils se roulent contre terre. Le sexe est bardé d'excréments.

Réapparaissent les vierges. Ils se jettent dessus, les
prennent avec violence. Possessions bestiales. Certains, enchaînés, se
prennent entre eux. Les pucelles s'offrent, s'arrachent les seins avec les
ongles. D'autres se frottent contre les arbres.

L'oeil de la caméra recule tandis que des fumées blanches
et turbulentes cachent petit à petit la scène lubrique.

L'éclair zébré

L'éclair zébré de lumineuses et de phosphorescentes
rayures, transperce le ciel et le faille comme une voûte colossale placée
sur un grand dôme.

Je m'électrise, je cherche la vibration qui se faufile en zigzag, et je sens qu'elle est proche, mais je sais qu'elle m'échappe !

Pour qu'elle destination géniale ? Frappons d'un courant qui parcourt un milliard de kilomètres à la seconde l'esprit des meilleurs. Que cette vibration atteigne le cervelet des Immortels !

Je ne suis pas ivre, je ne survole pas lentement avec l'insouciance et le dilettantisme de nouvelles nuées. Non, je veux frapper comme la foudre. Qui atteindrai-je ?

Analogies

Des hérons au long cou, des pattes de pie, des petites danseuses sautillantes, *des même quand elle marche, on croirait qu'elle glisse*, des patineuses sur des mers de sable,

Des asphyxies lentes, des morts cancéreuses, des venins de vipère, des critiques à la langue pointue,

Des ignorants unis à des génies, des immortels avant l'âge, des enfances prodigieuses, des magiciens de l'Art,

Des clowns, des chapeaux, des lapins, des femmes qu'on attend toute sa vie, des chattes qui ronronnent, des pucelles qui se frottent à vos jambes,

Des tigresses élancées, des zigzags, des accidents sur les routes, des chemins de croix, des je pense avec raison, des méthodes, des cartes de pokers, des manches de balai, des brosses à dents gigantesques, des parties de bridges,

Des schelems, des glissades, *des même quand elle marche*

on croirait qu'elle danse, des petites musiques de nuit, des fantômes, des vapeurs, des rêves, des mondes invisibles, des créations, des analogies, de l'Art poétique, de la pauvreté alcoolique, des méchants bonshommes etc...

Poursuivez-moi ! Imitiez-moi ! Je cours dans un cercle dont j'ignore la circonférence. Je m'essouffle. Dix feuilles, vingt feuilles. Retour à l'enfance. La boucle est bouclée.

Les sirènes

Les sirènes dans la banquise ont offert leurs seins glacés au navigateur solitaire. Je frôle les pôles de l'amertume dans les mers froides sans écume.

Je fais le point : Rien à l'horizon. Un désert d'hiver avec des pingouins qui frappent des mains.

Mes fantômes, mes fous, mes poètes, aux neuf dixièmes de la lassitude s'enferment dans des icebergs d'ignorance : Divagations lentes de leurs esprits inféconds.

Que je fonde en une jouissance suprême de l'inspiration !
Que je noie ma tête pleine de rêves dans le flux de mon obsession !

J'insiste dans le secret des lunes mélancoliques, j'influe sur mes rêves les plus flous, cercles de halos impossibles ! Je me voile la face presque à genoux.

Sont-ce des prières ? Je vous bénis, marées. Je m'évade de mon corset de neige.

Femmes, je me prosterne à vos pieds. Je pense encore à

vous.

Les fossiles

Les fossiles roulent des pierres polies dans les grottes. Le primate fonce sur les aurochs.

Jolie matinée de mai. Les bégonias font une ronde pour cent sous de couleurs.

L'arc-en-ciel trouve ses sources et se reflète sur les fenêtres au-dessus des champs.

La vaste mer entame des diapasons d'oracles sur la vie des navigateurs - et coule. Je me noie. J'eusse préféré un autre destin.

Le peintre broie ses couleurs dans le fleuve détrempé des quatre saisons. C'est l'hiver sur les collines. Il les a peintes et en bleu.

Un air limpide - une catastrophe de soupirs. Pour les passions archaïques les élans neufs. L'amour est à réessayer.

Les sanglots des Carmen prédisposent aux masturbations de groupe. La solitude accapare des inventeurs et les condamne à de lentes investigations.

Les hommes de science

Les hommes de science privés de ballons d'oxygène s'engagent dans les profondeurs de l'absurde. J'ai appris qu'un électron pouvait passer par deux trous séparés et distincts en même temps.

Je lâche une charge. Elle remonte le temps et frappe le

casque de Vercingétorix.

La trente-troisième bêtise reste à découvrir. Tous à la trouvaille. Je prépare mes révolutions en coupant mes têtes, - une de médecine, une de mécanique céleste etc... La prophétie impose à faire plus que réfléchir. J'éclaire de pensées fulgurantes les déserts divins.

Le ruban de ma vie est équivoque. Je refais une destinée qui n'est pas mienne. Choquant comme de porter les vêtements d'un gueux. Enfin ma puanteur dégage des odeurs délicates et agréables. Le lecteur aime.

Toutes mes insomnies finiront par endormir ma cervelle. Je m'épuise en de détestables résignations.

Ma vieille terre crache trois tonnes de feu. L'impuissant s'active.

Progressions perverses culminant au sommet de la lubrique histoire : vierges et vampires. Eloignons-nous. Je monte aux cieux limpides.

Exigences de la poésie : sacrements primaires jamais démoniaques.

Du feu ? De la pauvre lueur ? Les chandelles illuminées ? Le phosphore court dans les cimetières, légendes bretonnes des feux follets.

Les vieux se calment, les morts parlent, les belles s'ouvrent d'envie ; l'ancêtre tremble, l'au-delà écoute, la pucelle cache son petit triangle. Vibrations érogènes dans des poils clairsemés.

Le maître du cyclone ; Eole, retiens la tempête dans la peau du cochon ! Les pores s'enflamment, mon coeur bat.

Les Pygmées, les esclaves, les basketteurs trébuchent sur le tapis de la fougueuse Afrique ? Les rythmes nouveaux sont là-bas. Atteindrais-je l'Abyssinie ?

Idioties, répulsions. Recherchons les lèvres roses des femmes noires. Explorons. Je jouerai les missionnaires. Les sueurs, les chaleurs, les moustiques. Tout m'appelle à mes origines.

L'onde libre

L'onde libre file à regret vers l'impossible inconnu, vers les méandres du rejet.

Cours et affole-toi, vieille source, jaillissant tes règles blanches depuis mille ans.

Ha ! Jeune fille insouciant, tu te donnes dans les bras d'un impuissant ! Triste union engouffrée sous le vaste Océan !

Refuse ton parcours ! Cesse de gazouiller et de rire, caressée par les rochers poilus et vicieux !

Mais l'onde chatouillée s'esclaffe aux tout premiers baisers...

La visqueuse anémone

La visqueuse anémone et la moule pressée ; ondule mon algue marine dans le bleu pur des cieux.

Mes doigts sentent la crevette : cinq phalanges à lécher,

cinq filles dans l'eau de mon lit !

Les corps se mouvant : appels à l'agonie ou fuite du temps
?

Tempête dans tes cheveux, Marie, toi mon calme et mon
repos après les formes de déluge ou les vagues d'amour déclenchées.

Cette blancheur

Cette blancheur a pointé au ciel : un frêle oiseau bercé
sans vent. C'est un grand lys gonflé de fiel pour un combat des plus
charmants.

La tête inclinée, doucement il gigote. Il se balance à
droite, à gauche, il prend son temps comme une horloge aux bras
d'aiguilles ballants qui éternelle tricote et tricote.

Le pêcheur, canne à pêche dans les poings, les poches
lourdes d'asticots travailleurs, regarde passer les nénuphars rêveurs, et
jette le fil dans l'eau claire, plus loin.

L'écume sur le gazon lèche les plantes vertes, herbes
folles, petits soldats du roseau qui combattent avec la même langueur,
et arrachent quelque fois une plainte à l'eau.

Une grande capacité

Une grande capacité à écrire. Un surplus de force comme
pour compenser la destruction systématique de la Mort. Je travaille
dans des conditions horribles. Je crée. Je devrais écrire : j'arrive tout de
même à créer. Quelles difficultés pour arriver à sortir le poème caché
dans mes entrailles. J'ai l'impression de le voler. Pourtant je sais qu'il

m'appartient. Il est mon enfant, mon fœtus.

Je le cache sur mon sein, comme une femme effrayée par la répression du tyran ou de son maître. Je suis cette mère qui, dans des efforts désespérés, arrache à l'empire du Prince démoniaque sa progéniture. Il vivra ! Je veux que mon "moi-même" vive ! La Mort, cette Mort invisible qui partage mes nuits, et qui s'est installée dans ma chambre m'interdit de le nourrir de la lumière du jour. Il sera le fruit de la souffrance.

Mille chômages, mille pages !

Mille chômages, mille pages ! Je vous laisserai ma jeunesse. Mais que de patience pour ces fruits rabougris !

Me voilà soucieux. C'est vrai que deux hommes se contemplent et se contredisent en mon âme. Le réel et l'impossible se côtoient ! Le miroir aux reflets déformés ! Le poète et le lecteur ! Aucun génie. Je me satisfais de mes débilités d'hier. Pourtant je m'étais juré d'aller de l'avant, et de foncer vers de nouvelles plages !

Je n'entends que le bruit sonore des rives alourdies par le soleil fatiguant de l'été. Femmes, rapaces ou vierges je me jette sur vos corps. Je me délecte de vos sources de rêves.

Mais je saute ! Mes idées se bousculent et tout cela n'a aucun sens ! Je vis dans l'intolérable naïveté. Je sais que je ne serai jamais compris. Telle est ma destinée. Certains hommes forment des phrases qui s'accordent, d'autres (ou moi-même car je suis peut-être unique ! ..) racontent des histoires à faire crever de rire le dernier des critiques de Province.

Qu'elle sorte ! Qu'elle se place dans l'ordre hiérarchique cette maudite phrase que je suis incapable de contenir ! Qu'elle m'obéisse la démente perverse, accumulation de sons, de syllabes et de sens indistincts !

Ha ! Je suis l'esclave de mon infortune ! Je me damne pour elle, et en échange je ne reçois que l'exil ! C'est la raillerie, la moquerie ! Mais quand me prendra-t-on au sérieux ? Quand cessera-t-on de dénigrer le poète !

Je sais. Je suis ridicule en voulant encastrier tous ces mots les uns derrière les autres. J'amuse les hommes en faisant sortir de ma petite tête des accidents qui n'existent pas. L'on me raille, l'on se rit en écoutant mes bêtises. J'insisterai car je crois en moi, je crois en l'avenir de ma prose.

Toutes ces parties à contrôler

Toutes ces parties à contrôler ! Je n'ai plus la force de les relire ! Des textes entiers me restent à badigeonner d'encre noire. Des nuits rouges de souffrances pour faire naître ces dernières inutilités !

O Muse, quand me laisseras-tu en paix ? Serai-je soumis à t'appartenir ? Je veux que tu t'éloignes de mon corps, que tu laisses les replis de mon âme au repos.

La garce éternelle me malaxe le sexe, et en fait jaillir tous les jus mûris pour le livre ! Elle se frotte contre mes fesses exposant son pubis gras de femme sale ! Elle chevauche mes côtes et mes hanches, et à califourchon sur mon dos me crie : "Hue ! Avance, poète ! Bête de trait, que ton pis bande encore ! Hue ! Mais avance donc !"

Et moi, nu sans plus rien à cacher, ayant tout dit, monté par la Muse au fouet dont les lanières sont comme des rasoirs, je poursuis mon livre, j'accumule mes textes. Quand mon corps ne sera plus que lambeaux et sang, mon recueil sera achevé.

La morale

La morale est atteinte à son plus fort. Je ne vis plus. Je ressemble à ces tas d'os humains qui déambulent dans la ville, et qui semblent se résigner à regagner le cimetière le plus proche.

Je me fis paysage sans coeur, dunes sans soleil. Je privais mon corps des jouissances de la Nature. Mais quels plaisirs, je reçus avec mon âme ! Impossible à décrire :

Les saisons flottaient sur les lames des couteaux et sur le printemps. Les bouchers saignaient tout leur coeur dans des rouleaux d'amour propre.

Peu à peu je me suis fait singe. Je grimaçais et je grimace encore en critique très averti : toutes ces expressions n'ont aucun sens... Je me souviens - *l'impossible à décrire*.

Ma tête se cogne

Ma tête se cogne à tous les murs invisibles. Mon visage tuméfié est gonflé de marques bleues, rouges ou jaunissantes. A l'extérieur, je porte un masque. Personne ne peut observer mes plaies. Aucune cicatrice. Je m'engloutis dans la foule qui me réduit, microbe

parmi des insectes, parmi des fourmis actives, à l'état d'inconnu.

Le poète et ses mystères. Qu'il est heureux de vivre caché, blotti à l'intérieur de soi ! Un monde inventé vit grouillant de réalités futures.

Ma pauvre âme, quand cesseras-tu de te prendre pour un être d'essence supérieure ? Quand accepteras-tu de retourner à l'existence des autres hommes ? Tu as quatre membres comme les autres, un sexe comme les autres. Tu évacues des déchets pareils aux mortels.

Je rêve des horizons meilleurs. Nourris-toi de rigueur et de logique cartésienne ! Tu m'agaces avec tes genuflexions, avec tes supplications ! Cesse d'implorer ta Muse ! Evite de la comparer à la madone, à une pure sainte. Elle n'existera jamais.

C'est ton toi-même qui écrit, et s'inspire des auteurs, des livres et de la réalité de la vie. Tu n'es qu'un vulgaire copiste, qu'un modeste travailleur !

Prends la femme dans tes bras, aime la fille de la rue. Pourquoi t'échapper dans des dégagements de fumigènes, dans les vapeurs grisantes de l'alcool ? La réalité est terrestre.

Enferme tous tes fantômes dans leurs tombeaux de pierre. Fais disparaître ton ange malin qui soi-disant, te poursuit où que tu ailles ! J'en ai assez de tes pleurnicheries de poète. Pose tes pieds sur le sol, sur le pavé de la ville et renais. Je ne veux plus de tes états d'artiste mal payé, de tes niaiseries de coeur, de tes pucelles aux seins fanés. Tes jérémiades n'ont plus cours au vingtième siècle. Le Romantisme est enterré.

Je me disperse

Je me disperse dans des considérations futiles, et je crois abattre le travail d'un bûcheron ! Que toutes ces grandes eaux qui sortent de mes yeux, se changent en sucs nourriciers ! Assez de ces larmes de poète, je veux du travail et du bon !

Qu'il me semble stupide d'écrire ces pages dont les signes ne s'accrochent pas sur le rectangle blanc de la feuille de papier ! Qu'est-ce que j'en ai à faire de tous ces bouts de phrases qui se touchent, s'accumulent pour fermer des chapitres et de tous ces tas de chapitres qui produisent un livre !

Je veux, je cherche, je supplie la Force. J'implore la Muse, mon destin et mon Dieu ! Que ma parole traverse à la vitesse de l'éclair le tunnel étroit et frappe le tympan du Dieu lumineux assis dans son fauteuil d'insouciance ! Que mes mots soient plus convaincants que les prières de tous les saints et de tous les anges réunis !

La nuit est dans mon âme

La nuit est dans mon âme. La poésie accourt. Ho ! Je lance trois mots et la lumière m'inspire. C'est bien de l'inconnu que sortent mes textes ! Jamais je ne serai apte à prévoir.

Quelles intuitions ? Surtout ne pas douter.

J'admire tout le génie du Hasard.

Pauvre toi-même qui n'es que l'intermédiaire entre le Néant et l'Absolu. Tu captas l'Intemporel avec tes antennes de poète ! Comme les ondes frappent les cases étroites de ma cervelle ! J'eusse pu mourir d'une superbe décharge, d'une extraordinaire secousse !

Qu'elles glissent sur mes tempes !

Sont-ce des milliers de poèmes, ou un seul est-il prévu ?
Je nais du Hasard, ou Dieu m'a imaginé ? J'invente ou je refais
l'histoire.

Souffle, râle, crie

"Souffle, râle, crie, puis possédée endors-toi dans tes
extases obscures !" Mais elle m'obéit la garce ! Elle ne sort plus rien de
ses entrailles.

Serai-je soumis à achever seul ce recueil ? Suis-je
poussif ? Je sais : je ne fais que me répéter. Et mort et fin de toutes mes
angoisses, le livre est assez volumineux. Qu'en ai-je à faire de noter ces
dernières lignes insignifiantes !

"Muse, muse crétine, ma femme et ma maîtresse, si tu me
hais hurle-le à mes oreilles, mais ne me laisse pas peiner stupidement."

Ce n'est plus qu'une phrase

Ce n'est plus qu'une phrase toute simple et dépourvue
d'intérêt, qu'un ensemble de termes fades et inutiles qui remplissent la
feuille de papier, ce soir.

L'inspiration a fui cette pièce, et la Muse qui est une
femme capricieuse m'a tourné le dos et a refusé mon chantage de poète
: je lui avais fait jurer de m'aider, de m'exciter moralement jusqu'à la
dernière page du recueil.

Je suis un vieux célibataire, je commente mon amertume,

je ronchonne entre mes dents. Elle m'a quitté la garce. Je t'appelle ainsi parce que j'ai de la rancœur.

Si tu voulais que nous fassions ménage à deux ; si tu désirais revenir dans ce grand lit glacé, comme je te réchaufferais ma douce ! O mon bien d'amour, je suis triste et déjà je recherche dans la boisson l'oubli.

J'attends comme un désespéré que tu frappes à la porte de mon âme. Mais je me raconte des histoires. Ce sont là les dernières lignes que je pourrai noter.

J'ai rendu toutes les affres

J'ai rendu toutes les affres de l'Enfer. Dans mes catacombes étroites, j'ai souri à Dieu. Le pitre ne parvient pas à apitoyer le Meilleur. Je redouble de grâce. Mes bons égards ne sont que des gestes stupides. Je ne serais jamais un saint.

Les massacres de mes cœurs, - car je prétends battre mon sang dans plusieurs corps ! Je ne suis qu'une parcelle de moi-même réduite en cendres !

Je renaiss successivement à différentes époques. J'ai revêtu tous les habits. L'enfant s'est fait homme. A chaque rencontre sexuelle, un pucelage. Ainsi, j'ai perdu ma virginité vingt fois : Reine de Saba, dames moyenâgeuses, courtisanes sous le règne de Louis le Grand, filles du Vieux Paris, putains frigides baisant avec la Gestapo.

Ha ! Je suis d'une autre époque ! Ces derniers termes employés provoquent dans mon ventre des répulsions.

J'avance dans des visions

J'avance dans des visions indescriptibles. C'est bien l'Enfer que je vis ! Torrents de boues rouges, morts, cadavres putrides, sanguinolents. Feux crachés par les bouches des infernales putains ; diarrhées éternelles des homosexuels ; cuisses écartées, des centaines de salopes pissent leurs règles dans des gueules de monstres assoiffés.

Tous les vices, toutes les luxures s'offrent à mes regards horrifiés : des pères fendent les sexes de leurs enfants, et munis de crochets arrachent les entrailles de leurs progénitures. Ils enfoncent leurs têtes dans les ventres dégoulinants de pus et de matières fécales. Des fosses contenant toute la merde humaine se dégagent des odeurs insoutenables.

Plus loin, c'est un lac de vomissures où des millions de mouches sont agglutinés sur les rendus d'une population de scatophiles. Il y a une mer qui déverse sur ses plages des membres de femmes coupés, des bras et des jambes d'hommes séparés. La vague se retire, et sur le sable ces têtes supplient et appellent dans ma direction. Les mains s'accrochent aux rochers, les jambes tentent dans un suprême effort d'avancer vers moi !

Je perds pied

Je perds pied à présent. Le sang s'active. La poitrine crache ses glaires verdâtres. Je souris naïvement à la fraîcheur de l'été. L'enfance travaille les âmes les plus déroutantes !

Je me vois tourbillonnant parmi les écumes, flottant au-dessus des masses claires et aérées puis reconduisant le paysage à sa station première. Ma demeure est cette plaine gavée de corbeaux qui battent leurs ailes noires en strates discontinues.

J'égaie mon réveil : Je gave ma panse de sucres cueillis dans

les fluides cosmiques des aurores. Mon mal est de glacer - avec mon état sauvage d'insomniaque - mes rictus abominables sous mon visage câlin. Personne ne m'aime. Je m'affaiblis dans des considérations ternes et impuissantes. Que renaisse le sceau royal ! Je jouis et je lance ma morosité à la nature endormie !

Quel deuil rouge dans la viande des assassins ! ... Ce sont des anges ! Quelle fulgurante luminosité boréale ! Ce sont les décharges d'un dieu coléreux !

Je tue la bête. Elle flambe dans mes poumons comme les vents des aurores ! Je te dompterais, animal ! Tu travailleras tes règles ! Je t'apprendrai toutes les acrobaties !

Dernières courses haletantes. Les sexes des pucelles émoussés de sécrétions brûlent le vit monté vers les étoiles. La rage est bien dans ces cavernes étroites ! Sueurs, sudations. J'éclabousse ! Aime et aime.. Et qui ? Je m'enfonce dans la réalité perverse. Sodomies, seins, chairs. J'embrasse toutes les haleines que je récolte dans les décharges, et mon public acclame mes niaiseries !

Jaillit l'ours fort et résistant comme une violette dansant sur un tambour, fouetté par le montreur.

La terre soulève

La terre soulève dans un mugissement herculéen les rochers enveloppés de boue. Par-derrrière les collines un vol de corbeaux noirs sillonne la prairie bondissante. La nature inerte, s'active et produit de singulières transformations.

Le soleil ocre se baigne de verdure, et dans sa marche parabolique regagne l'est.

Le vent se couche sur le sol, et disparaît dans des tourbillons d'insectes, dans des millions de grains de poussières visibles !

Les masses d'eau sur les étangs sont décollées des surfaces planes, et forment à la vitesse géniale et divine des sortes de nuages épais soulevés par un souffle en délire.

Les couleurs de l'arc bariolent le ciel ; les rayons multicolores frappent avec des cris stridents comme des flèches lancées dans tous les sens, sur tous les horizons.

La mer étagée en cascades gigantesques regagne le large, et laisse en une fraction de seconde, des kilomètres de plages au sable fin se dévêtir de leur couverture sacrée.

Le poète lève les bras, et ordonne le rétablissement de la course des astres ! Alors le temps s'immobilise. Rêve de l'impuissance ! Magistrale impossibilité de l'homme qui refait le monde ! Je vis avec d'autres folies, en d'autres escales pour d'autres fugitives beautés de l'imaginaire !

Les déluges s'écroulent. Les fontes des neiges glacent leurs torrents en fuite. Les oiseaux perdus flottent à présent sur les rivages calmés. La terre engouffre ses rocs, gerbes de débris, tonnes de masses lancées. Aucune chute, tout redevient traître donc paisible comme avant.

Le monde marche avec sa lenteur, avec sa patience languissante. L'eau fatiguée lave ses rochers avec nonchalance. Tout à

la monotonie, à l'habitude. Je détruirai le jeu avachissant de la nature sereine.

Un oint

Un oint s'était emparé de la pure beauté. Il convoitait sa silhouette comme une ombre à histoire. Le rêve s'éclipse. La réalité apparaît. Que de plantureux soleils entre tes cuisses très douces ! Les lumineux rayons de l'amour resplendissent à la porte de la jouissance. Mais je me baigne pour ton corps dans les moiteurs de ton vagin !

Le jeune homme de ses dix-huit ans armés se transforme en prince vainqueur. Je t'épouse et te prends comme la folie accompagne les plus nobles !

Nos masses fumantes d'amour sont mortes évanouies sur le lit fatigué.

Le passé fraîchit. Hier s'éteint.

Que ne suis-je aujourd'hui qu'une forme d'ombre, qu'un spectre habité d'hallucinations ou de fantasmes !

Des larmes de sang

Des larmes de sang bues dans les chaleurs de l'amour. Des étés foudroyés par des orages sans lune. Puis mon coeur suant, transparent comme un glacier à l'ombre des rencontres et des folies de la jeunesse.

(Tout ça n'existe pas. Je mens. Pauvres créations.)

Des blés d'or attachés aux clochers des villages de France.

Et des courants filent ! O ma mère, et les filles sont grasses et bien joufflues. Des greniers regorgeant d'émotions sous les épis éclatés au soleil. Amours - Premières liaisons.

(Toutes les bribes de Collages grouillent dans mon crâne.)

Les sens de la postérité nous dirigent sur les couches des poésies. Les nuages des anges nous charment avec de virginales cordes projetées dans les airs. Médium de l'au-delà, j'intercepte les sons cristallins. Ma mémoire est un récepteur d'ondes. Ne fais-je que réécrire ?

Rencontré l'ermitage

Rencontré l'ermitage au centre d'un hameau glacé de blancheurs de neige. Amitiés déraisonnables avec la nature.

La reine des étoiles touche mon coeur rapetissant à chaque nouveau son de cloche.

Les superbes, les féériques tournent dans des hâles de fraîcheurs baignées de flammes multicolores en rotation aussi.

Toutes les femmes dans des mouvements d'orgasmes s'accouplent en érectant des clitoris, boutons d'or pointés et se mourant par-derrière jusqu'à la fin du coït de l'homme.

Les soleils réchauffent l'étang, gazouillant de poissons femelles sans chaleur aucunement.

Je me donne à ton corps, à tes yeux, à tes seins, et je meurs entouré de fantasmes diaboliques.

J'échappe à l'invisible une fraction d'imperceptible temps niée par moi-même et par le destin surtout.

L'ombre se trémousse, claque ses os, danse dans des déhanchements de maigrichon !

Ha ! Que son âme est petite ! Il vit, il croit vivre. Dieu l'a immortalisé !

La masse de brume circule dans le tain des glaces, s'expose face à moi et reflète des pensées blanchâtres, des ignorances à comprendre, des imbécillités aiguës !

L'invisible épouse les vapeurs des fumées de la chambre. Chacun existe mais se cache.

L'air frais baigne la croisée, le bureau et les dessous des cuisses.

J'ai bercé des inconnus de proses suaves, de sucs et de nectars géniaux jusqu'aux ruissellements des matinées de mon enfance.

Ma modestie a ensanglanté de rougeurs au front mes paroles claires, mes souvenirs de jeunesse.

Mon salut est dans la solitude. Je cueillerai les fruits de ma délivrance quand la nature m'aura fait homme.

Tous les miroirs reflètent nos pensées endormies. A moi, dans une suprême réflexion de grandir les images flottantes de nos âmes.

Je fonds en larmes jusqu'aux aurores écarlates, puis honteux je regagne mes lits d'ignorance, mes masturbations, mes rêves. Et tout s'écroule avec la Mort.

En escalier, en accordéon, en wagon : je danse, je m'élève

ou je roule. De toute façon, je regagnerai mes principes.

Mes crises. Ha ! Je vous loue mes filles rouges entre vos cuisses, mes infernales salopes, mes putes malodorantes.

Son déluge aurait pu m'anéantir. Astrologue, je divague dans mes Ours fantastiques.

Je calculerai le sort, la raison du destin. Je m'honorerai du droit de chevalier. Non, je serai druide, génie, alchimiste ou médium. Enfin, un être impossible.

Il y a un monde inversé

Il y a un monde inversé où la Femme domine l'Homme. J'étais l'esclave d'une divinité exquise. Pourquoi exquise ? Car ses petits pieds charmants étaient peints en rouge, et c'était un délice de voir gigoter les pointes délicatement sanguines, et admirablement colorées.

Une nuit elle me força mains attachées dans le dos, nu et agenouillé sur le marbre de son palais à me pencher avec lenteur. Elle m'obligea à lécher ses orteils. Je dus tendre ma langue hors de ma bouche et passer celle-ci entre les extrémités de ses pieds. Je fus tout d'abord horrifié par une telle soumission. Mais j'étais son esclave et risquais une peine exceptionnelle si je n'obéissais pas à son ordre. Je m'inclinai, je me courbai doucement et commençai à sucer le pouce puis les autres doigts un à un. Pour m'humilier davantage, la reine avait refusé à ses dames de Cour de lui faire prendre un bain. Toutes les sécrétions de la journée, toutes les odeurs fortes émanaient de son corps. C'était avec dégoût que je m'activais à cette tâche.

Tandis que j'avais les mains liées dans le dos, que j'étais

donc assis dans une position inconfortable, la reine souleva sa jambe, et poussa avec violence le haut de mon buste. Je me déséquilibrai et tombai sur le côté. Je reçus la chute sur l'épaule gauche. Elle se mit à rire à profusion, et appela ses demoiselles qui piaffèrent et ricanèrent à me voir dans une si médiocre posture. Je rougis de honte. Ma gêne fut tendue à son extrême quand cet ensemble de femmes s'aperçut que je tenais une puissante érection. Elles se placèrent autour de moi, dansèrent, et l'une d'elles moins farouche passa sa paume d'un geste rapide et discret sur mon sexe et sur mes testicules. J'étais fortement membré, et mon pénis fougueux acharné se dressait vers le nombril.

La reine frappa dans ses mains trois fois. Les demoiselles d'honneur se turent. Le silence revint dans la salle, et semblait encore plus gênant que les simagrées de tout à l'heure. Les jeunes filles disparurent. Arrivèrent deux noirs énormes, d'une ossature gigantesque qui formaient la dernière garde du royaume. L'un me prenant aux jambes et l'autre aux bras, ils me portèrent et m'installèrent sur une couche splendide, bordée de lingerie rares et habillée de pierreries étincelantes. Après avoir accompli l'ordre, ils s'éclipsèrent. Je restais seul avec la reine. Sans se soucier de ma présence, elle fit glisser ses habits le long de son corps et se trouva nue face à moi.

Mon érection était tombée. J'étais béat et admiratif devant sa beauté. Ses longues jambes minces et fines se poursuivaient jusqu'à ses hanches superbes. Son sexe épilé par endroit, sa toison merveilleusement noire, d'un noir profond tirant sur le bleu à la lueur des chandeliers s'offrait à mon regard. Je crus divaguer. Je n'existais plus. Il me semblait que mon âme était dominée par le rêve. Pourtant mes liens étaient si fortement serrés que les poignets presque sanglants me rappelaient à la réalité.

Elle s'avança avec lenteur vers moi, posa un genou sur le lit, puis l'autre. Elle souriait comme la femme proche d'être conquise.

Elle prononça ces mots : "Je te rendrai ce raffinement que je t'ai imposé." Et avec délicatesse elle suçait l'extrémité de mes pieds. Agir lui était plus facile : ses mouvements libres favorisaient son action.

Sa langue était experte et presque sublime tant elle roulait sa pointe aiguisée avec patience entre les espaces de mes ongles. Après avoir passé dix bonnes minutes à cette tâche subtile, observant à nouveau une terrible érection, elle vint s'asseoir sur mon sexe, et engloutit d'un coup mon vit tendu à en mourir. Jamais en corps de femme je n'avais ressenti si merveilleux délices. Elle balançait son corps de droite à gauche, et sa poitrine gonflée et lourde suivait le mouvement de sa croupe. Quand elle remarquait les crispations du visage, les rictus des lèvres, elle cessa le jeu pour le reprendre quelques instants plus tard. Elle s'approcha de ma bouche et dit en me regardant avec la complicité de deux amants.

"Tes mains sont liées mais personne ne t'interdit d'enfoncer deux doigts dans l'anus. Le plaisir en sera plus savoureux".

Toute la sueur qui ruisselait le long de mes fesses me servit de sécrétions. Je puis ainsi obéir à ses ordres sans souffrir d'une vive douleur.

Son haleine était chargée de parfums étranges de musc rare, et j'aurais désiré que sa bouche se collât contre la mienne.

Je pinçais mes lèvres et n'y tenant plus je suppliais : "Reine, reine, cesse de me faire souffrir et donne-moi la délivrance. Laisse-moi mourir en toi !" Au même instant le sperme en rasades épaisses coula dans son vagin. Je poussais tous les membres de mon corps afin de la pénétrer davantage. Après que j'eusse joui huit fois, ma tête roula sur l'oreiller, sur le coussin d'or. Je crus m'évanouir quand j'entendis sa voix terrible, son organe puissant de maîtresse m'ordonner

: "Retourne d'où tu viens, et que je ne te revois plus jamais."

L'ordre était si intense, en telle contradiction avec ses propos de femme de l'instant passé que je n'obéis point pensant à un mensonge, à une erreur. Je passais du rêve à la cruelle réalité.

Elle frappa pour la seconde fois entre ses mains, et deux noirs formidables tombèrent sur mon corps et me transportèrent de force dans la cellule sordide où je croupis à présent.

Je veux tout te donner

Je veux tout te donner, belle enfant aux cheveux noirs, aux tresses épaisses et joliment travaillées.

Laisse-moi pleurer dans tes yeux ce soir. J'embrassais langoureusement la malice de ton regard pétillant !

Que m'importe si tu ne me comprends pas. Je suis visité par l'ange à l'aile sombre, mais je puis oublier mes torpeurs en m'enivrant de ton sourire, petite espiègle. J'échapperai à mon mal ! Le mien celui que tu ne connais pas, que tu ne partageras jamais avec moi. Je veux dire le mal du poète.

Mais à quoi peuvent servir tous ces mots, tous ces bouts de phrases ? Tu ne les comprends pas ! Donne-moi l'amour de ton enfance, petite femme. Adorable corps poli et ferme, enlace-moi de tes bras.

L'ombre détruit

L'ombre détruit. Je hurle. Les douleurs sont insupportables. Je suis possédé. Est-ce mon paradis que je prépare ? La mort venimeuse circule dans cette pièce et crache ses jets de pus dans mon âme. Je sens l'inhumaine tragédie se dérouler à l'intérieur de cette cervelle.

Je crache mon sang par les orbites. Mon ventre gonfle, le sexe s'érecte. Mon corps se tend pour échapper à la possession. Je suis maudit.

Je voulais découvrir le monde. L'Invisible vient à moi. Aucune peur. Aucun danger. Ils ne se montrent pas. Ils agissent cruels et démoniaques. Leur action est inlassable et n'est pas prête à s'arrêter.

Couchée, évasive et nue

Couchée, évasive et nue, je la voyais sourire d'aise. "Ne veux-tu pas mon coeur perdu venir mourir une autre fois dans mes bras si grands qu'ils y renfermeraient l'univers ? Tu t'éloignes de mon étreinte. As-tu donc peur de ces anges méchants qui rôdent autour de mon âme, et que passionnée toi aussi tu peux entendre ?

Laisse-les mourir de souffrance, d'envie et de plaisir aussi ! La pauvre mort n'est plus rien. Qu'elle croupisse ou voltige autour de nos corps, nous n'en avons que faire !

Vivons pour nous deux seulement, pour la lueur sacrée de tes prunelles éclatantes ! Je trouverai dans ces yeux-là l'oubli et l'ivresse de l'amour fatigué. Je boirai à la source de tes larmes, et peut-être dégusterai-je l'élixir aphrodisiaque qui réveillera mon ardeur de poète enfant ?"

Mais la terriblement belle soupire, baille et s'étire pour

s'endormir vers des pays autres.

J'inventerai l'essence des îles

J'inventerai l'essence des îles, et je parfumerai ma feuille d'arômes douceâtres comme un mélange de deux fleurs à unir.

Je m'allonge sur un sable clair enchaîné au rivage, interdit d'agir de bouger ou de me déplacer ! Je suis une larve languissante, chauffée par les rayons brûlants d'un soleil.

Mon corps. Quel corps ? Je repose dans une prison à laquelle j'impose certains mouvements. Est-ce une demeure d'esclave ? Je jouis parfois savoureusement des excitations nerveuses qui m'entourent... Un Moi et un Non-moi !

Se dégagent de ce corps des parfums, des odeurs que plusieurs rejettent. Je les hais aussi. Le plus souvent je me délecte de ces sécrétions, industrie d'un long travail temporel ! Mes lubrifications chimiques m'enivrent de chaleurs mystérieuses.

Le vampire

Ses dents arrachent mon tissu de chair, et s'engouffrent étincelantes sous ma peau délicate. Le vampire enfonce ses ongles aiguisés dans les rondeurs de mon corps, et je crie, je pleure d'extase, et de souffrance aussi. J'éprouve une vicieuse jouissance à la laisser me prendre. J'entends ses râles qui sortent de sa gorge gonflée. Je lui appartiens. Je ne suis que corps tendu. Mon sexe, mes testicules s'offrent à sa bouche qui mord, qui viole mon appareil génital avec délivrance.

Crucifie-moi, je ne suis qu'une masse de chair. Non qu'une machine émotive proche à éclater sous la dernière excitation. Ne caresse plus ce corps, brûle-le, frappe-le. Je désire qu'il soit humilié, qu'il explose ! Je veux mourir lambeaux disloqués, amoindrissements de l'homme.

Les fesses largement reposées sur le drap, je dors fatigué par un combat démoniaque. Elle sourit à me voir reposer comme le rapace satisfait de sa conquête blottie dans son nid d'aigle. Je lui appartiens comme un puceau effrayé mais ravi de son premier assaut.

Elle a sucé mon sang, mordu à toutes les parties de mon corps, elle m'a enflammé jusqu'au désir, et maintenant me laisse m'endormir content. Elle tire nonchalante sur sa cigarette quelques bouffées qui s'éloignent évasives jusqu'au plafond où me tient en éveil une lampe tamisée.

Je repartirai au matin repu et satisfait de l'amour qu'elle m'aura prodigué.

Par la fenêtre échappée

Par la fenêtre échappée, se résignent à mourir ou à disparaître - que sais-je ? - les dernières saveurs des masses bleues.

Les fluides vaporeux s'éloignent nonchalamment puis s'activent à sortir comme aspirés par le dehors.

Tous les maux de l'âme d'ivresse fatiguée cherchent à fuir par le saint breuvage bu, ou par le rêve indolent des anges perçus.

Que faire ? Oui, écrire de lassitude. Quand sonnent les trois heures la souffrance arrive à grands pas comme possédée et

horrible !

Je m'évanouis dans mes joies anciennes. Jadis, ne rêvassais-je pas lourd de mes somnolences de poète. (Petit damné, tu dis des bêtises !) Retournons vers l'avenir. Soit : vers moi-même. Poursuis ces pages de signes bizarres. Ereinte-toi à noircir de nouvelles pâleurs.

Plaintes d'automne

Plaintes d'automne, mornes faiblesses, et la nuit douce me berce de ses sucus évaporés ! Silence ! Taisons-nous et laissons le paysage se faire et se défaire, se délasser dans les heures creuses de la nuit.

Tu pleures encore pantin désabusé, jeune homme prêchant ta vertu ! La flore d'Aphrodite dégage ses odeurs pour les arômes de tes narines blêmes.

Mais tu es seul ce soir, sans chair triste à caresser ! Prodigue-toi de fiers baisers, car ton coeur est sec pareil à une source stérile. Aime-toi, communie avec ton âme, et donne le poème au lecteur amusé !

Je veux languir dans la prose monotone, étirer la phrase élastique comme une femme prise, reposant de tous ses membres sur le sofa, désabusée.

Qui peut me dire ?

Qui peut me dire ? ... Je m'interroge. Je sonde l'intérieur de mes entrailles. Je m'exalte comme la Pythie. Je me satisfais de

posséder cette parole intime, ce brouhaha indistinct de sonorités. Je tends l'oreille. J'y décèle un monde autre. Un bruissement dans les arbres ? Dieu, par l'intermédiaire de la nature s'adresse à ma personne. Une bestiole stupide agit, et fait son bruit ? Je réponds à l'infime inutilité. Je me crois poète, je le suis donc. A contre coeur, à cotre vie. Mais je me force à exister.

Et toutes ces lignes qui se poussent et vivent, ne sont-elles pas la preuve éclatante de mon éclat de prosateur de rêves ?

Une vulgaire destinée

Une vulgaire destinée de tous les jours, semblable et commune à celle des mortels. Je ressens l'incessant besoin de vomir par mes pores, par mes bouches anale et buccale, par l'urètre toutes mes substances qui me limitent à l'état d'homme. Si du moins j'étais ange, prince ou vagabond !

Je pince ce coeur qui cogne en moi, j'agrippe ce sexe qui se tend à craquer et qui supplie mes mains de le toucher. Quelles mains ? Sont-ce les miennes ? Elles tiennent cette plume détestable qui grâce à son pouvoir magique, conçoit des courbes et des pages et des... poèmes.

J'ai connu, c'était hier

J'ai connu, c'était hier, des corps semblables au mien du moins par leur toucher car le sexe était différent au... etc...,

J'embrasse des vulves. Je retourne au présent. Je caresse, je pénètre, je m'enfonce dans des terriers... Sont-ce des possibilités de délivrance ? Non. Le temps disparaît. Mes plaisirs s'oublient.

Ma force est d'abandonner mon désespoir et de m'en retourner à la simplicité de la femme.

Je m'engage dans les files que je survolais naguère. Mon âme en folie discute sur n'importe quoi ! Est-ce un souffle d'ange qui caresse cette tête que je soupçonne être mienne ? Je crois enfin que la réalité est terrestre.

Je m'aime

Je m'aime ou je crois m'aimer puisque je prends un plaisir insoupçonné à caresser ce corps. Est-ce bien le mien ? Cette masse rose de chair qui forme une prison ? Elle renferme une âme qui, elle seule semble m'appartenir... Je disais éprouver plus de jouissance à toucher ce corps qu'aucun autre. J'ai eu à de nombreuses fois la possibilité d'aimer la femme. Je me sentais pressé, malaxé ou pétri par une nature morte...

Quand je baise mon épaule, j'éprouve un réel désir. Ma nudité me séduit. Sans gêne, je me promène ou je me contemple des heures dans une glace. Il me semble faire l'amour à un autre... ou à moi-même. Tenir ce sexe serré ou gluant et chaud dans cette main, et j'ai l'impression qu'un autre me masturbe. Il n'y a pas d'arrière-pensée ; je n'ai aucun besoin homosexuel. Je soupçonne que tous les jeunes garçons et filles de mon âge ont ressenti maintes jouissances à posséder leur corps.

Mais qui suis-je tout gonflé de pleurs ? Il me paraît que cette poitrine, que ce ventre duveté appartiennent à un autre. N'est-il pas exact que je suis le propriétaire de ce corps ?

L'enfant s'est couché nu sur les bords de l'eau qui reflète

dans des images désordonnées et incertaines tout le poids de son amas de membres.

Je n'existe peut-être qu'à l'état d'ange... Ma mémoire est effrayée. Je ne sais véritablement plus qui a pris possession de ce moi-même ! Ha ! Il me semble que j'offre un diamant monté sur un cercle de cuivre. Mon âme est brillante. Elle n'est seulement visible qu'à mes yeux. J'échappe aux regards des mortels. Il se peut tout aussi bien qu'ils ne puissent m'apercevoir ! Pourtant ma raison, cette intelligence resplendit de mille facettes...

Je m'aime. Je touche la chair douce. Elle respire le frais, et ses goûts âcres même dans les recoins les plus intimes de ma personne me sont des délices d'odeurs. Je parle de mes excréments, de ces urines jaunes.

Je me plais. Je forme un tout. Il est vrai que je n'ai pas, jamais voulu partager mon corps avec une autre !

Quelle autre ? Une de ces filles au sein câlin, mais à l'âme sèche ! Je ne veux plus me mêler à l'indifférence ou à l'insouciance ! Elle disparaîtrait aussitôt l'ébat amoureux achevé dans d'autres sources de plaisir. Si je partage, je possède etc...

Hypnoses

Hypnoses de tout mon être langoureusement amorti. Ces duvets, ces matelas où je baignais ma solitude invisible. Je tombe sur vous mes lits, lieux sacrés de mes hallucinations fabuleuses.

C'est la femme future qui a tué ma jeunesse. Vingt-deux ans ! Il faut fonder mariage, enfants, famille sur les draps du vice !

Des années, ma chère, pour te trouver !

Je danse dans les trous illuminés d'or et d'artificiels diamants. Là, tu es accompagnée de pédérastes tortillant leurs fesses maigrichonnes ! Toi-même, n'es-tu pas recouverte de paillettes, ne coupes-tu pas avec ta robe claire les rondeurs de tes cuisses ? Tes seins se balancent au rythme de tes soubresauts comiques.

J'accours ! Je vole vers mes destinées studieuses. Je bats des ailes.

Ha ! Le poids de mes tendres années s'écroule sur mon corps ! Aurai-je la force de te posséder ? Non, de te rejoindre ?

Ma fantaisie s'amuse. Elle provoque des ricanements grotesques ! Ma face s'émerveille. Mais que de représentations, que d'offres à la scène aux spectateurs avant de te serrer contre mon crâne !

Je lis blanc. Je pense vert. Je crie rouge. Sexe violet comme un ecclésiastique. Et si mes chimères flottaient sur le drapeau tricolore. Irréel : je suis ange, vierge, pur etc...

Le sang, les brûlures de mon corps - je ne vous ignore pas, bêtes chaudes, veines ronflantes ! Je crache ma méchanceté mais je ne suis que vapeurs. Je m'arrête dans les ténèbres chastes.

Bien qu'elle soit petite, sa rondeur gravite à côté de ma cervelle. Fumée de femme, tu planes dans mon rêve ardent ! Tous les fantasmes apparaissent. Je t'étire, tu es fluide et longue. Je te touche, et tes seins sont plus beaux !

Ho ! Le fruit mûr que nous croquerons à deux !

Ho ! Les appétits sexuels jamais inassouvis !

Je mange la pomme en solitaire, et je pense à tes fesses rebondies et fraîches comme nos jeunes amours.

Je m'occupe à divaguer dans mes folies étranges. 30 mois, 29, 28 etc... Je m'engage. Je me passionne. Le compte à rebours, moi qui n'ai jamais su les chiffres !

Nous faudra-t-il longtemps encore dans les élans neufs et dans les passions recommencées, obtenir le point de vibration terrestre qui unit deux destins ? Cherche, jeune calculateur en herbe !

Elle est nue

Elle est nue, et ses cheveux jettent des reflets de fleurs vertes. Non, des émeraudes dans sa lourde crinière ! Ou des chevaux galopant vers le rêve. Sa longue tignasse bleue maintenant flotte. Ha ! Les blés d'or de Botticelli. Ha ! Les traînes de ses vierges ! C'est du soleil ! Du feu ! Des odeurs d'ange et d'amours. Je dois jouir et atteindre mon paradis de poète !

Je raconterai

Je raconterai mes exploits fabuleux, mes réussites géniales. Je me vis en titan fou d'amour, et en tyran démoniaque prêt à prendre la fleur de cent pucelles offertes, nues, cuisses béantes et cœurs tremblants face à moi.

Mon sexe se transforme en épée luisante. Je tue trois cent cinquante hommes. Ils étaient dans mon rêve les futurs amants de mes pucelles à pénétrer.

Je détruis mon Dieu inhumain. Mais taisons-nous, il pourrait se venger. C'est vrai qu'il a toujours été le plus fort, le plus grand. A raconter des sottises, il serait capable de prendre des mesures.

La souffrance est gratuite. Je garderai le silence.

Tu donnes des sources de larmes

Tu donnes des sources de larmes, et tu cherches refuge dans le corps d'une femme ? Glacé jusqu'aux genoux tu pries ton Dieu de te délivrer. Il t'impose la dernière des grâces.

Les mots chargés de message ne sont eux-mêmes que de vains secours. J'implore de toute mon âme les anges bienveillants avec ces paroles.

Je travaille à me rendre meilleur. Qui peut dans ce monde agir avec soulagement ? Je crie mes souffrances puisées comme une masse sauvage dans mes prochaines douleurs.

Sur l'autel de l'inconnu, j'offre ma coupe de sang les bras tendus et le regard clair. Non ! Permets-moi ces divagations sereines où, unis sans coeur, le sel et le germe sèment le poème de mes horreurs ! O fœtus de dérision, chair cachée quand pousse le fruit chétif de mes lamentations. Sous ce torse bombé, la profonde rumeur bat inexorablement. Je sens exploser la malingre explication.

Assis sur la Grande Ourse

Assis sur la Grande Ourse, je me laisse examiner. Tous les docteurs de l'au-delà pincent, auscultent, tâtent, se gavent de chiffres et de notes, et enfin concèdent avec gravité à donner leur pronostic : *poète maudit pour l'éternité.*

Don cruel de ma naissance, origine malsaine, puanteurs d'une âme folle, je cours, j'accours, je parcours et je me perds dans ces

explications douteuses. De toute façon, je ne serai jamais compris.

Un cheval blanc avec des ailes dans les nuages plane monté par un ange. Il négocie son virage, fait trois loopings, désarçonne l'ange qui tombe sur notre bonne vieille terre. Conséquence : il pleut des flocons de neige en plein été.

Visite au Louvre

Un tableau. Je suis au Louvre. Je projette ma substance de vie comme un médium, les mains tendues vers la cible à toucher. Les nymphes dans une position inconfortable commencent par se regarder, étonnées de leur capacité à agir, s'étirent, baillent et pleines de joie sautillent et s'extirpent hors du cadre. Elles sont six qui se tenant par la main forment une ronde autour de moi. Dans le fond du paysage un triste torrent ressuscite, et l'on entend le gazouillement d'une cascade fraîche berçant le décor animé avec ses bruits sonores.

Un gardien malséant fait son travail d'imbécile, et observe si rien d'anormal ne se passe. Les nymphes effrayées par ses bruits de pas regardent leur tableau champêtre ; le torrent cesse de courir dans la vallée.

Tous se retournent à la morosité et à l'insipide réalité. Le gardien roule ses yeux de bœuf, considérant bizarre la position de mes bras tendus.

Je dois avoir l'air d'un fou. Sans porter attention à mon regard, je m'éloigne et rends dans une nouvelle salle.

Une statue, femme énorme aux seins ballants. Immortelle. L'oeil froid. Elle se tient rivée sur son socle. La plante du pied droit est en équilibre difficile. Je l'appelle gentiment de crainte de l'effaroucher.

Je désire lui prodiguer ma confiance. Je vois son oeil se tourner subrepticement dans ma direction. "N'as-tu donc pas peur ! Approche ! Descends de ton support de marbre. Je ne te ferai aucun mal !"

Elle s'approche, et prononce ses premières paroles : "Je commençais à en avoir assez. Ma cuisse gauche est tout engourdie. Depuis quatre siècles l'envie me chatouille d'aller uriner. Je ne pouvais pas le faire avec tous ces gens qui passent et repassent. De plus, il faut l'intervention d'un pouvoir paranormal pour que la statue vive. Toi seul poète tu étais apte à me sortir de mon affreux engourdissement où la postérité m'avait mise".

Elle regarde rapidement à droite, à gauche, saute sur ses deux jambes, et va vite faire pipi sur la moquette du musée sans se soucier de ma présence. Pudique je me retourne. Après que le jet ait cessé de s'entendre couler : "Dépêche-toi de regagner ta place, du monde arrive !". Un flot de Japonais armé d'appareils photographiques, criant dans leur patois, envahit la salle. Je disparaissais.

Je passe devant la Vénus, exténué et fatigué de mon travail parapsychique. Je lui accorde tout de même un regard. J'entre en communication télépathique avec la femme la plus admirée du monde. Je l'entends soupirer : "Je suis belle pour l'Eternité mais que m'importe de jouir de la plastique, de mon corps je suis amputée. La plus belle entre toutes les belles n'a même pas tous ses membres à contempler !"

Fin de la visite du poète au Louvre.

Je retourne à la triste réalité de la rue. La ville est

grouillante de mannequins défilant et hagards : mécaniques humaines des grandes cités dépourvues de sentiments.

Enfin deux êtres beaux s'offrent à ma vue. Ils se croisent, émerveillés l'un pour l'autre. Chacun désire le corps de l'autre. Je voudrais tant que ces deux êtres qui s'observent avec l'avidité amoureuse de la jeunesse se comprennent. Leurs corps s'appellent, leurs bouches se taisent. Et chacun s'éloigne, et disparaît dans cette foule maussade !

Pouvoir ! Maudit pouvoir de poète ! Pourquoi ne m'as-tu pas obéi ? Pourquoi n'ai-je pu unir ces deux chairs qui voulaient s'aimer ?

Et la force cachée en moi-même, doucement me berce dans les oreilles : "Tu m'as trop fatiguée". Mon rôle se limite à toi. Je ne puis intervenir sur les hommes !"

Je marche sommeillant sur le boulevard confus de passants et médiocre de têtes humaines à rencontrer.

Losanges

Confession I

Je me sentais meurtri comme l'habitant d'un nouveau monde qui échappait à des résistances anciennes. Je me fis tout petit face aux chefs, aux gloires partagées dans le luxe des ténèbres. Les combats étaient rudes, et je me consolais bêtement avec l'âge de mes tendres naissances.

La fleur se flétrissait au printemps. Je mûrissais avant l'âge, j'avalais les gorgées amères de mes travaux et de mes poésies. Je me roulais ivre d'angoisse dans les trésors des conquêtes juvéniles !

Je placardais mon nom sur des fresques naïves : c'étaient des femmes, des chevaux ou des poèmes. Je ne me souviens plus de rien. Aujourd'hui, j'implore le silence.

Comme toutes ces phrases sont délicates à saisir ! Comme leur signification est pudiquement cachée par l'auteur ! Pourquoi se taire ? Qui est à craindre ? Je doute de l'espoir. Je ne crois qu'en moi. Dieu ne m'est d'aucun secours. Mon âme seule peut se nourrir de vérités. Je prétends avoir perdu le courage de croire en un sauveur. Que l'on me laisse en paix ! Je rétablirai moi-même l'équilibre de cet esprit controversé !

Où trouverai-je l'impulsion pour sauter cette haie de ronces ? Sans élan, sans gloire, je ne puis que glisser le long du ravin invisible, et laisser dans la chute les marques indélébiles de mon corps.

Ma vertu s'effrite comme les cailloux qui se séparent de la pente à pic. Jamais je ne me perdrai dans les nuits crétines de la femelle. L'espoir est ailleurs, il n'est pas dans les lits sinistres aux faibles plaisirs.

Quelle confession détestable ! Je n'observe que l'échec. Quelles nullités du destin de m'imposer une mort si jeune !

Mon âme est triste en cette nuit absurde : chaleur et frissons parcourent mon coeur qui bat rouge. O cendres dans les solitudes de mes lamentations ! Je parlerai encore de la faiblesse qui croît en moi. La tige verte de sève a été assassinée. Bonheur des bestioles qui montent le long de mon sexe, ou de ma colonne vertébrale.

C'est avec un appétit de Divin que j'ai engouffré dans ma panse les mets les plus subtils. J'ai rendu toutes les organisations médiocres de l'esprit. Aujourd'hui je les offre au lecteur charitable et

bon.

Je ne veux que partir et fuir ce monde grotesque qui se nourrit d'aliments vulgaires. Ses goûts sont déplorables. J'ai vomit tous les déchets de mon âme, et certains prendront jouissances à me lire !

Confession II

"Escalade des nervures". Mais je ne peux rien en faire ! Cette expression n'a aucun sens ! Ça ne peut pas ne pas rien dire, me souffle dans l'âme un moi-même critique.

Les champs de nervures : ce sont les sillons de la terre labourée.

Est-ce au poète de se justifier ? Doit-il vendre toutes les phrases qui lui passent par la tête ?

Je domine les grands cataclysmes de l'absolu. Ma démarche est superbe. J'avance nu vers les libertés soumises à la tentation. Mon corps crie au désespoir, ses flèches ont fendu mon cœur. D'autres femmes meurent aujourd'hui à mes pieds. Elles sont neutres, elles n'existent pas. Ce sont des fantasmes inventés par l'artiste soi-même.

Tous les crimes défilent devant mes yeux : jouissances des glands percés, clitoris éjaculant, tétons pissant leur lait pour des soifs d'insomniaques, vagins crachant sécrétions et sang. Et les pores, les aisselles ? Et l'anus se dilatant pour expulser ses déchets ? Et la

bouche et ses flots de salives, le nez - sa morve, le visage - ses boutons de pus, les oreilles - le cérumen etc...

Fuis les mondes connus, éloigne-toi des eaux du corps. Regagne les îles, les républiques, les industries, les polices. Porte-parole des poètes, tu cries : "Nous sommes désenchantés. Vers les injustices, les poteaux, les persécutions, les ogres. Tous au vandalisme !"

Bah ! J'ai éclairé mes yeux : il nous faut retourner à la femme. Dans une bonne chair, l'espoir est de vivre ! Créons famille, multiplions enfants.

Je sais : je parle en médiocre. Je ne constate que l'échec, que l'impossible envol vers des régions inconnues.

Est-il à présent raisonnable de refaire une existence propre, d'équilibrer son centre nerveux et de cesser la décharge des syntaxes crélines ?

Faut-il noter ces textes affreux

Faut-il noter ces textes affreux, et les imposer à son corps pour se libérer ? Dois-je vivre de mon âme, ou faire travailler cette chair qui ne demande rien ?

Plus bête qu'un Sade peut-être trouverai-je avec ces lignes le besoin de renaître ? Vivre, c'est survivre. C'est bouffer et procréer. Ces pages sont d'une laideur horripilante. Je sombre dans le pléonasme pour démontrer mon dégoût au lecteur. Lui, peut-être y trouvera-t-il quelque jouissance ?

Et déjà je me reproche d'avoir osé écrire des lignes qui

tomberont sous le coup de loi. Le tribunal des hommes jamais ne pourra comprendre que me déstabilisant, je recherche un nouvel équilibre. C'est dans l'excès et dans le vice que j'obtiendrai une purge de l'esprit.

Que m'importe de choquer mon lecteur ! Je n'écris pas pour son honnête plaisir, j'écris pour le libérer du mal. Je n'en ai que faire de ses histoires de bonnes mœurs ! Qu'on me laisse tranquille : ces poèmes déplaisent, que l'on saute certaines pages de mon recueil. Mais je vous en prie, laissez-moi en paix hommes de mauvaise grâce !

Cette poésie qui court

Cette poésie qui court, qui me vampe, me harcèle, et m'échappe, comme je voudrais la tenir dans mes poings serrés ! Non, ce n'est pas une femme, c'est un oiseau. C'est un fluide invisible qui glisse entre mes mains, qui se faufile sur mon corps ou caresse mes jambes comme une liane. Parfois elle se fait hyène, et me mord jusqu'à l'agonie, jusqu'à mes dernières ressources.

Ne lui ai-je pas tout donné : ma jeunesse, mes loisirs, ma virilité ? Que m'a-t-elle rendu en échange ? ... Rien. La muse est une voleuse de feu, une dévoreuse d'hommes. Elle suce le sang de ses victimes comme certaines araignées qui vivent en Afrique. Elle agrippe mon dos, mes cheveux et enfonce son venin foudroyant dans mon âme.

Je suis mort cent fois. J'allais ivre vers la tombe de mes cauchemars. Mais ce n'était qu'un mauvais rêve, et au petit matin je me levais comme l'alcoolique après avoir ingurgité des litres de gros vins mauvais, la tête pleine de sales idées - idées funestes avec le besoin désespérant de me suicider.

Ho ! J'ai tenté de fuir, de m'échapper de son monde infâme. Mais comment se libérer d'une maîtresse dont on n'aperçoit que les contours ?

Je la sentais revêtir les plus belles étoffes pour me séduire et sa bouche qu'effleurait la mienne dégageait une douce haleine comme un souffle divin.

Mon âme encombrée de vapeurs

Mon âme encombrée de vapeurs s'essaye à sortir quelques phrases stupides. Pourtant ce ne sont pas ces deux exercices qui fatiguent mon esprit, et rendent incapable de la plus insignifiante invention. A quoi faut-il donc penser ce soir, mon cerveau lourd de ses paroles endormies ? Je n'aspire qu'au silence, qu'à la sublime relaxation du corps.

On ne t'engagera pas avec ces lignes crélines qui flottent sur tes feuillets de papier. Certes tes idées s'éloignent les unes des autres, et aucun accord ne pourrait les unir intelligemment.

Comme tu es crétin quand tu n'as plus rien à écrire ! N'es-tu pas las de recopier ton mauvais passé ? Ne veux-tu pas rechercher autre chose ?

Ha ! Les sources nouvelles de ton esprit ! Il est vrai qu'après avoir achevé ton Supplément à Collages, tu auscultes ton avenir. Tu crains de ne pas pouvoir gonfler tes chemises avec de plus beaux poèmes. Tu voudrais l'écrire ce bouquin, mais tu doutes d'extirper de ton âme 150 pages créatrices !

Et ce vocabulaire employé n'est-il pas la preuve éclatante de ta stérilité de poète médiocre ? Je sais : tous les substantifs, tous les verbes gravitent dans ton âme comme pour une ronde infernale, et ce sont toujours les mêmes termes que tu expulses par ta bouche poétique !

Tu te hais en ce moment, et tu voudrais faire évoluer ta langue, mais les lectures ne te sont d'aucune nourriture spirituelle.

Eccœurante nuit

Eccœurante nuit d'été où tous les hommes croupissent à moitié nu. La chaleur est suffocante. J'ouvre balcon, fenêtre. Et je m'endors sur les orties des saisons.

J'ai fleuri comme un amour exalté, comme une rose douce. Oh ! Mes rêves les plus flous embaument ma jeunesse !

Mais je te forcerai à te reconnaître, à t'aimer. La poésie est bien dans cette chambre.

Quand la patrie réclamera son poète, quand le coeur du pauvre résonnera dans la gamelle du riche, qu'advient-il du pouvoir bourgeois ? Un mur de poussière, un lac de sang, une fontaine de lait. Les alvéoles des femmes travailleuses butinent le miel des producteurs. Elles seules nous assument le droit à la découverte, au mysticisme, à la pierre philosophale.

Je ne veux plus ce soir

Je ne veux plus ce soir souscrire à ces mots, ni leur imposer une rime douteuse exempte de talent comme il faut.

Je m'accoutume à mes bêtises mais je rêve, chère Muse à des plaisirs plus beaux. Je remplis ma valise de chemises sans bons poèmes, moi petit esprit et poèteureau.

Je demande la paix qui gâche mon silence. J'en ai assez de te voir sautiller en pas de danse, car j'entends, maigrichonne, le cliquetis de tes os.

A l'instant, je crie : "Halte. Fuis ma chambre obscure. Eloigne-toi de moi, maîtresse sans doux poison, que je ne regrette pas les murs de ma maison ni les drogues fortes dont je n'ai cure."

Constituant néanmoins

Constituant néanmoins un rejeton d'oeuvre, je me trouve toujours cerné d'anges grisâtres perdus dans les brouillards de ma chambre multicolore. Arc-en-ciel de déchéance, j'invente les couleurs des deuils : du blanc chinois au noir européen. Teintes obscures de gris dans le dégradé.

Je pousse la ressemblance jusqu'à me coucher dans un lit : sorte de vieux caveau pour les Dracula sordides assoiffés de sexe et de sang.

Je suis très fort. Après avoir perdu les muscles de mes jambes dans des pincements et des brûlures exceptionnelles, je cours encore malade sauvé par Dieu, ou paralytique récupérant le contrôle de ses cuisses.

Ma démarche est loin d'être assurée quoique je prétende accomplir des distances de mille lieues. Poursuivons notre chemin. Deux livres encore, et je reconnaîtrai la ville.

Des races de mystiques

Des races de mystiques, de damnés, d'impuissants à plaire, râpant leurs os rocailleux pour des gémissements. Ho ! Les divins commérages et les souffles et les saveurs du ciel !

Vers quels paradis aphrodisiaques s'envole la chair battue, courbatue et déchirée ? Les doigts monstrueux s'enfoncent vicieusement dans la poitrine à souffrance et à lait !

Et les coulures tétées, sucées, avalées dans cette gorge molle, crémeuse ! Et son infinie distance quand nous buttons dans le vide, impuissants à l'atteindre !

Et le poème bafoué, insensé et risible ? Mais que recherchons-nous ? Vers quel but ? Ho ! Je pense ! Je pense trop ! Je gâche ma pénible vie !

On m'engage à me taire

On m'engage à me taire. Qui on ? Il est bête, stupide ou méchant ? Un caporal à l'uniforme blanc. Une blouse de docteur de l'âme... transparente. J'écoute, je compulse, j'expulse nerveusement.

Voilà les paroles d'un vagabond, d'un toujours hors de soi. Qui m'interdira de toucher l'impalpable, de caresser la chair invisible ? J'ai parcouru dix mille lieues dans l'espace-temps stagnant. J'avais à la vitesse de la lumière. Je l'atteignais presque, donc je ne bougeais pas. Mais que de contrées ai-je pu rencontrer, que de paysages insolites à décrire ! Encore le royaume du poète qui chavire devant mes yeux intérieurs !

Je vous en prie, Seigneur

Je vous en prie, Seigneur, gardez deux grosses oreilles pour mes péchés les moins immoraux, ouvrez votre coeur à l'infâme créature qui vous écrit ses sons d'ignorance, mais de grâce ôtez-lui la souffrance injuste qu'il a reçue depuis l'âge de vingt ans !

Mon passé ressuscite en images lourdes de sentiments. Je me revois Petit Poucet cassant mon bras d'écrivain. Puis signant d'une main molle les premiers sacrements de Dieu. Je frotte mes culottes vertes de l'enfance sur les terrains à construire. Un temps de grisaille s'offre à mes yeux en pleurs. Dernière école. La première fille. Amour passionné, inconnu des camarades. Perte de la puberté etc...

Toutes ces images n'intéressent que moi !

A la dernière décharge

I

A la dernière décharge, un ange me montra de son doigt pointé la porte étroite par laquelle je devais aller et venir. Je fis tomber un à un mes vêtements, et nu m'enfilais lentement dans le tunnel. Je trouvais de suite l'entrée. J'avais follement à la vitesse de la lumière, et comme pris de vertige, je crus m'évanouir. Un tunnel conçu au millimètre près pour laisser s'introduire la corpulence de mon être. Il me semblait que si je m'essayais à risquer un geste malencontreux, je cognerais mes épaules contre les parois de l'orifice divin, que je pourrais y briser mes os. Que se passait-il ? Je progressais en ligne droite. Je ne pouvais ni arrêter ma marche, ni faire demi-tour.

Une culbute forcée

II

Une culbute forcée parmi les rêves intersidéraux de mes aïeux. Je change de monde. Je retourne au passé. Pour se faire, je m'engouffre dans un autre espace-temps.

Les lumières rétrospectives éclairent par-devant mon présent. L'avenir n'est pas ignoré du poète. Je sais déjà qui je suis. Mais que d'étoiles à croiser ! Que de mondes à dépasser pour enfin retourner à l'Etre Pur. Parfois avancer c'est reculer. Mais toutes ces paroles resteront incompréhensibles pour le commun des mortels. Moi seul puis les comprendre.

Je pousse mon sang à m'obéir. A ne réagir que lorsqu'il en reçoit l'ordre, et l'ordre est donné par l'intelligence.

Le coeur sanglant

Chaque fois que mon coeur se précipite et accélère son rythme, soit sous le coup de la passion soit sous le coup de la frayeur, je le sens comme un corps étranger qui vit en moi. Mes yeux saignent, mon âme se révolte. Et l'esprit jure de chasser cet envahisseur hors de soi-même.

Imposture, imposture ! Je suis Jeanne d'Arc en prière, et je referai l'histoire. Poussé par Dieu, je te combattrai et te ferai glisser le long de ma Manche.

A quoi peut bien servir le coeur, sinon à empêcher le poète à vivre ?

O les vapeurs saintes

O les vapeurs saintes des sous-bois, les glaces liquides des

roses embaumées, et toutes les jeunesses, et nos brouillards qui montent vers les cieux. Mais que restera-t-il de nos forces sublimes quand nous ne serons que quatre bras agonisant sur le lit des amours ?

Je me place très nettement sur une chaise éclairée par des anges maudits sillonnant la chambre des créations superbes.

Quand nos sexes supplieront grâce, qui de nous deux sera le plus fraîchement démis ?

Les boissons

Les boissons. Que d'ivresse dans mes cœurs frappés de sang sexuel ! Ainsi j'ai été l'amant de plusieurs femmes à la fois. Je me suis soulé dans leurs larmes de vicieuses presque chastes. Comme toutes les femmes, elles s'étaient métamorphosées en vierges honteuses, en pucelles rougissantes. J'ai bu au goulot de leur sexe : sorte de source aux sécrétions intimes ou vaginales. Leurs cuisses pleuraient de soupirs.

Ma gorge asséchée par la soif, s'est abreuvée aux seins des nourrices de mon enfance. Aujourd'hui je jouis à téter le sein de mes maîtresses. Je prends celles qui poussent des landaus avec des petits enfants, je mordille celles dont les mamelles pleines de lait lâchent leur nourriture à la première pression de mes doigts.

J'écris des poèmes pour toutes les femmes, qu'elles soient belles ou laides. Je dédie mes vices à toutes celles que je désire, à toutes celles qui me détestent. J'offre mon travail aux salopes, aux putains, aux vicieuses, aux vierges, aux pudiques qui un jour ont désiré mon corps, et que je n'ai pu aimer. Enfin, je donne ces pâtures à ma femme qui demain je l'espère rendra le poète heureux !

Le lac transparent

Sur un lac transparent des anges invisibles nettoient leur robe claire, des fées lavent leur baguette magique, des déesses nues offrent leur corps de rêve. Mon corps est un sexe de marbre.

Cette tête battue, honteuse, yeux baissés est une pure imagination de l'au-delà. Je me pense. Croyez-vous que je me détache moi le guillotiné de la forme première des anges ? Que j'en oublie leur contenu céleste ?

Le don du sexe droit

Mais prends te dis-je ! Prends ce sexe entre tes doigts, et engouffre-le dans ta gorge profonde. Suce-le avec toute la dextérité et le savoir-faire de ta langue. Laisse monter le venin lentement sur tes lèvres, et quand le vit éclatera, quand le liquide envahira ton palais, tu m'offriras le baiser sublime : nos langues se mêleront et je jouirai une deuxième fois avec ma substance partagée entre nos bouches !

Mais j'ai besoin de pousser plus loin ce sexe contre les parois de ton haleine. Mécaniquement je t'impose un va-et-vient superbe. Comme un coït amoureux, je jouis d'un plaisir inassouvi. Que tes petites dents blanches comme de la craie mordent mes testicules grouillants de sperme, plaintifs comme des femmes remplies de sang menstruel !

J'enfonce mes mains tendues dans ta crinière de reine.
Bois mon amour ! Bois te dis-je bois ! Bois ! Bois !

Ho ! Je me perds, je m'enivre à te voir t'abreuver à ma source de bonheur !

Quelle manne de volupté !

Quelle manne de volupté ! Que ta chair est luxuriante ! Je veux jeter mille amours sur ton corps, sur tes seins, plaisirs infinis de mon âme. O femme, ma femme comme je t'aime et comme je te désire avec toutes les forces de ma poésie, avec tout le sang qui brûle mes veines !

Léchons-nous jusqu'à mourir par manque de salive, unissons nos lèvres dans un ballet des plus fougues !

Mais je veux me repaître de tes formes lourdes et rebondies, de la chaleur de tes aisselles, de l'odeur de ta bouche.

Prenons-nous dans un va-et-vient languissant qui s'éternise, et obtenons la libération des chairs !

Je fuis dans ton ventre. Je m'évade. Aurais-je la force de renaître, et de te refaire l'amour ? O mon ange charmant que je couvre de baisers les plus fous !

Des pluies

Des pluies d'urine glissent entre ta langue et ton palais, et comme un ruisseau perdu vont mourir sur ta vulve étroite. Bouffées de sexe chaud, larmes ou ondes tièdes données par le bas de ton corps.

A la moitié de l'amour, le plaisir s'agrippe à nos sens, et crie, pousse ses joies de rêve sur nos ventres humides, sur nos fesses

bombées. Est-ce mourir ? Est-ce renaître ?

Aucun vice à partager. Nous ignorons l'état pervers des âmes malades. Je ne fais que t'aimer. Tu ne fais que jouir avec mon sexe dur coulissant entre tes cuisses de reine.

Je flatte

Je flatte de ma main ton cul qui a grossi, qui est mou comme une larve. Il sent bon encore à respirer, o ma vieille, ma vieille dame !

Elle est fripée, elle est froissée comme un orgasme du temps passé.

Son ventre est lourd des enfantements d'hier, sa démarche se fatigue à chacun de ses pas. Mais je la prends, je la serre tout près, contre moi. Et je crois l'aimer comme une fille pubère, celle qui dans ce lit a quarante ans, celle qui dans ce lit s'est faite adultère avec un jeune de vingt ans.

Le vagin

Le vagin est une pâte molle où le sexe perd de sa sensibilité. On ne se sent plus. Jamais je ne serai un éjaculateur précoce. L'anus, la bouche, la main m'excitent davantage, et tendent mon sexe jusqu'à le faire crier grâce, jusqu'à le faire pleurer blanc sous l'extase.

J'ai dérapé dans son cul. Elle a gémi, elle s'est tordue, mais a tout avalé avec jouissance. Et morte ou évanouie, elle en

redemandait encore !

L'union sacrée

Un dommage rempli d'ennui, de tristesse où le pleur et l'abandon s'accouplent dans des chagrins d'oubli ; là s'apitoient le mariage, l'union sacrée que l'on s'était promis à tout jamais de conserver dans une prison de cristal.

Le banal enchaîné à l'habitude. Les mêmes gestes, les mêmes paroles. On s'aimait pourtant. Les rites solennels de l'amour, les simples caresses, les cris d'extases mensongers et les jouissances faciles.

Nous avons trop dévoré nos corps qui s'échappaient en fumées légères et qui s'effleuraient à la pâle clarté de la lampe de chevet.

Dans ce grand lit moite de sueurs, qu'avons-nous connu ?
L'exil d'être deux ?

L'amour pour tout séparer

L'amour pour tout séparer. Mais oui, l'union est un sacrifice. Ainsi elles ont perdu des litres de sang dans les hôtels, dans les petites pensions de famille. Enfin le coeur a saigné gros dans les baignoires des chambres honteuses.

Du lait, du sang, de l'urine, disent-elles.

Du sperme, du sang, de l'urine, répondent-ils.

Mes aisselles ont pleuré l'eau des sueurs quand je dansais sur une jambe pour te séduire. Il suffit de trois baisers pour que tu glisses sur ma chair érectée.

Fonds, neige amoureuse et atteignons les sommets du plaisir ! Ainsi la femme s'est encore contredite. Elle s'en est retournée à la source. Franchement, un homme serait débordé par cette logique féminine !

Je serreraï la terre

Je serreraï la terre comme une orange entre mes doigts, et j'en ferai couler ton sang, o vice, o luxure.

Comme je sentais geindre en moi une Muse répétitrice, je me suis tu. La garce ne s'est pas massée le clitoris depuis une semaine. Que d'orgasmes ne reçoit-elle pas, ce soir ! Je l'entends jouir tandis que je travaille sa chair avec mes deux doigts : l'index et le majeur - les deux mêmes avec lesquels elle masturbe mon gland de poète. Il est facile d'écrire que le sperme, ma substance coulera sur la feuille de papier.

Grâce à la femme, renaît l'ange

Grâce à la femme, renaît l'ange. Mes doutes mes repentirs ? ... Je revis, bel amour, je me purifie.

Quand bien même je lécherai ta fange, je sucerais au goulot de ton clitoris, je puiserais en toi la force de la victoire.

O le devoir accompli dans la bassesse des rôles amoureux !

Il revendique le droit au changement... Il parviendra à faire trembler les chaînes de la passion. Il ressuscitera dans l'orgasme des saveurs ! Le monde nouveau apparaît déjà !

A mille églises ternies

A mille églises ternies par les folles renaissances, mon sexe vit encore et décharge ses masses blanches dans les vagins des chrétiennes purifiées.

Mes deux mains exquises grattent des salopes, des petites fées grotesques, des nones pucelles par en-dessous.

Montez mes gloires puritaines, exorcisez le mâle scabreux par ses délices ! Une plaie dégoûtante lave ses puanteurs dans les bénitiers !

Assez des évangiles ennuyeux, lectures grasses des grands-mères. C'est par le vice que je rencontrerai d'autres plaisirs encore.

Souffrances gratuites

Toutes ces souffrances gratuites et tous ces fruits avortés ! Je tombe dans la bêtise. Certes, mon esprit est mort. Mes expressions en sont les preuves stupéfiantes.

Me faudra-t-il courir face à l'inconnu et voir mon corps rouler dans le trou béant du mal ?

C'est l'air du pauvre tzigane triste. Les cordes de son violon ont cassé. Pleure tes dernières mélodies, habit de soie d'hier !

J'ai perdu le métier de mon sol. O terre inféconde comme je brassais ma force, et comme j'arrachais pierres et ronces au printemps ! Ma jeunesse s'est libérée. O les durs sillons de mon front d'adolescent ! Je ne connais plus ce visage qui me souriait autrefois !

Ces niaiseries sont insupportables. Le silence ! Je veux le Silence.

Le monde bouge

Le monde bouge - je parle de l'âme. L'ancien renaît, et je crains de ne jouir que d'une répétition enfantine. C'est encore ce Rimbaud que je m'étais juré de tuer, qui voltige autour de mon âme. Où puiserai-je le courage de me libérer de ce joug infernal ? Ma cervelle s'active. Tout recommence ? Le nouveau départ. Je crève de honte. La gloire n'est pas dans cette chambre. (Cette parodie m'est unique. Jamais personne n'entendra la moindre expression).

A présent, je retourne à la sorcière - les sacrilèges, les crimes sataniques, les fleurs des enfants, les brutalités commises sur les personnes âgées, les reines prises d'assaut dans leur forteresse de rêve, etc...

J'ai banni mes grammaires, j'ai tué mes syntaxes, j'ai détruit tous les styles. Il est vrai que je ne sais pas écrire ! Que de contresens, que d'incorrections ! Je reconnais le dernier des cancre, l'imbécile des poètes, la tare, le rejet.

Je perds conscience

Je perds conscience de mon entourage. Je tombe sous

l'effet de l'évanouissement. La douleur est si efficace que j'ai l'impression de rêver, d'échapper au monde qui m'entourne. Mon corps est en charpie. Je ne sens même plus mes jambes. Elles disparaissent sous le joug de la souffrance. Mon âme est proche de se séparer du corps. Je crois réellement que je pourrais me dégager de mon enveloppe charnelle. Tous les objets, tous les tableaux, tous les meubles qui m'entouraient n'existent plus. Ils se sont volatilisés comme par extraordinaire. (J'allume une autre cigarette après avoir écrasé le mégot de la précédente. Je fume coup sur coup. Peut-être réveillerai-je mon âme avec ces bouffées qui s'engouffrent dans mes poumons ?

Je ne suis plus que cervelle morte, comme imbibée d'alcool. Je me fais ange. Je ne possède plus ce corps qui accomplissait ses fonctions naturelles, et moins encore ce sexe qui brûlait hier encore de désirs et qui réchauffait avec sa substance toutes les parties de mon corps en émoi.

Enfin je m'étire, et je retrouve en m'exerçant à ce geste, quelques sensations qui paraissent m'être interdites à tout jamais. Mes oreilles qui bourdonnaient récupèrent de leur acuité auditive. L'électrophone qui joue à mes côtés est perçu maintenant. Je renais. Je semble revivre. Je redeviens Franck Lozac'h, conscient de son état de poète.

Plus tard j'expliquerai les causes de ces étourdissements, les raisons de ces pertes de conscience.

A présent, je n'en ai plus la force. J'attendrai demain qui après une bonne nuit de sommeil me fortifiera et me redonnera le courage d'exprimer intelligemment ce que je n'ose dévoiler aujourd'hui.

Un arrêt prévu

Un arrêt prévu par la machination du temps. Saisons, étés, automnes avancent à reculons. Le soleil a décidé de s'en retourner en arrière. Dans les milieux scientifiques, des Prix Nobel après maints calculs très compliqués sont parvenus à la conclusion que Dieu existait. Mon amour a pigé que $E = MC^2$.

Je prends, je caresse, je tripote des règles à cadran lunaire, des hyperboles en forme de seins, des doubles lunes, comme des culs. Je me suis même engouffré dans un trou noir. Exact. Aucune lumière. Mais ce monde est fantastique, et satisfait nombreuses curiosités sexuelles.

J'ai obtenu la jouissance du non-retour. C'était un voyage sidéral, cosmique. Je suis monté au ciel plus vite que les anges avec leurs ailes de soie. Dieu m'a chassé non pas du paradis extraterrestre mais de son royaume sombre en me traitant d'imposteur !

Les dieux de l'Irréel

Les dieux de l'Irréel ont cogné fort à ma porte de papier. Elle s'est déséquilibrée, membrane transparente plus simple à pénétrer qu'un hymen de jeune fille.

Je me déchire. Ma silhouette enfantine traverse les murs et fond sur les corps de mes favorites. (Ha ! Comme ces expressions sont impossibles à comprendre ! Je ne parle que pour ma cervelle !)

J'ai déclenché des bourrasques, des éclairs, des tempêtes de diamants, des spleens suivis de lumineuses étincelles. Raz-de-marée, pôles brûlés par les chaleurs des tropiques, tombeaux de grêles, lunes accouplées à des terres sexuelles (- Je sais, ça n'avait aucun sens. Cela avait le mérite d'être impossible).

Les pluies de mensonges couvrent de leurs larges traînées

le toit de la monotonie. (Je m'essaie à autre chose). Il faut battre le ciel, le décharger de tout son pouvoir mystique, le rendre à l'état humain. Nous devons manifester des envies surnaturelles. Nous nous imposerons à cracher sur nos besoins ordinaires. Là, est l'unique plaisir de volupté, le sublime désir du changement.

Une sorte de barbare

Une sorte de barbare fiévreux de prières mystiques tua toutes ses femmes. Elles agonisèrent dans des souffles et des râles désespérés. Elles enfantèrent des races d'hommes plus puissantes que les titans des cieus. Le prophète unit dans de vastes tromperies toutes les caravanes qui sillonnèrent le pays. Et d'autres vierges versèrent leur sang entre les cuisses de ce Saint. Gonflé de mensonges crédibles, il trompa tous ceux qui le suivirent.

J'avance médiocre paralytique à l'haleine chargée de puanteurs. On me rejette. Seules les mouches tombent autour de mon corps !

Je m'allonge dans la boue de mes silences. Et que vois-je accroupies dans l'herbe fraîchement coupée ? Mes putes, mes salopes, mes vicieuses déféquant et salissant la nature de leurs ordures de reines !

L'au-delà me questionne

L'au-delà me questionne. Qui es-tu ? Je suis l'enchanteur qui glace les neiges virginales, je suis le maître de l'absolu qui réinvente la rotation des astres.

Le timbre de la musique divine se rit de mes cauchemars mozartiens. Jamais je ne serai l'ami de Dieu.

Je suis un imposteur composé d'une toute petite famille
dont je dirige le père, le fils et l'esprit poétique.

Je me suis noyé dans les lacs, dans les flots des torrents. A
moitié ivre j'ai retrouvé la source.

Je suis l'évadé bariolé d'un tissu blanc et noir - amour et
deuil, virginité et mort. Une fin bien gaie, une ténébreuse enfance.

Je m'endormis

Je m'endormis peu après dans les bruyères impossibles. Je
donnais une chance de rêve à un ange inconnu. La plante des pieds
grattait sous le désir. Je compris enfin que je n'étais qu'un homme de
corps.

Je réapparus donc vicieux et sale, offrant un sexe
boutonneux à toutes les filles en chaleur.

Dans les sanglots et les mugissements du désir, je m'offris
un palais couvert d'extase et de soupirs encombrés.

Je retourne à la famine, aux manques des passions. Dans
la malchance je me suis penché sur vous. Que d'espoirs croulant dans
les poussières invisibles !

J'ai toujours été un saint muni de loupes grossissantes
condamnant le péché. J'ai beaucoup souffert aussi.

Peut-on châtier celui qui s'est pris pour un mourant, celui
qui rampait dans les odeurs vives de la tentation ?

Ma femme est ma force, mon idylle et mon rêve. Je
connaîtrai demain le chemin sexuel du bonheur et du couple.

Trouver toutes les raisons de mes désenchantements.

J'éclaire les rares feux des passions vicieuses. Mais je me
donne à vous, vagins sanglants, bouches annales, lèvres putrides et
boutons infectés !

L'éveil m'a loué les plus belles garces. Des diamants
d'extase sous des sourires faux !

La cathédrale

La cathédrale plantée sur les pics des montagnes montait,
détachait ses cordes et s'envolait lentement vers le paradis des pères.
Encore un miracle inexpliqué.

Je t'aime ma demeure, je te loue mon âme créatrice avec
mes prières internes. En trois siècles, je me construirai une
immortalité.

Je progresse à pas de rimes, à coups d'hémistiches.
Cacophonies, ornières. Mais quand donc trouverai-je le chemin ou la
ligne droite ? Encore des paroles de mauvais mystique !

Je triompherai avec les élans de ma jeunesse, avec mes
combats d'oïnt endiablé. Ou je me coucherai repu et craintif comme
une bête perdue et morte de faux plaisir.

Je te parlerai de mon mal. Mais avant laisse-moi
embrasser la Nature vaine. Je veux pleurer mes délires de fauve

apprivoisé. Mon amour, griffe-moi comme une chatte en chaleur.
Accouplons-nous dans la cage rugissante de nos bestialités nuptiales.

A la fenêtre

J'élargis la fenêtre couverte de baies et de lauriers roses.
Oh ! Je sens monter en moi les parfums exquis de l'ivresse.

Je serai peut-être le piéton couvrant ses hectomètres à la
lueur des nuits fumantes, ou le sorcier gardant secrètement ses potions
géniales, enfin un personnage incompris.

Trois sexes pour mourir dans les vagins, les bouches
annales et les palais des reines splendides.

J'ai brossé des estampes sur des paysages de cire. J'ai
couru de laines en laines, et je me réchauffe dans mes peintures
fantastiques.

Parviendrai-je à allumer le feu qui brûle mes entrailles
d'acier ? Et mes forces et mes aimantes ? Je vous glace balances
d'espoir, justices sexuelles !

A l'invitation suprême

A l'invitation suprême de mes délires, je m'offre une
crème de soie, un mets de flamands roses. Non la coquette, la
charmante suce l'assiette dégoulinante d'extase serrée entre mes fesses
bondissantes !

Un vague ennui pourri de gloires anciennes ; les fleuves
battent les drapeaux baissés. Je me souviens d'un monstre rugissant et

majestueux.

Cessez de parler de mes lenteurs de méduses flottantes, de mes maladies mortelles, de mes venimeuses plaies écœurantes. J'ignorais qu'un poète baigné dans la douceur des eaux s'attaquait aux crabes effrayés avançant de biais, et pollueait les mers et les océans ballottés par le mouvement attractif des lunes périodiques ! Je ne pensais que purifier les fiers aliments du seigneur des lieux.

L'Empire

L'Empire naît d'une multitude d'incertitudes inconnues encore de l'homme. Il se tâte, s'observe, mâte ses yeux louches dans une glace, calque son double. Il ignore qu'il recopie des gestes imposés par Dieu depuis des siècles. Le royaume du primate est de douter qu'il habite un palais. Mais le doute est un artifice, la mèche se consume. Un feu intérieur l'habite. Les braises sont de l'or rougi. Enfin l'alchimiste du temps va savoir, il est sur le point de découvrir. Je cherche l'aventure interne s'écrit la sagesse... posément, très drôle le contraste !

Il s'appelle "Sérénité" et s'enfonce avec avidité dans sa connaissance interne. Quelle soif de savoir pour un sage homme ! Il va trop loin, ce docteur des tempêtes de la pensée, des flux et des reflux de l'intelligence ! Il ne condamne pas, il constate. L'urine comme le sperme ou le sang, il les laisse dégouliner hors de son corps. Mais ce coeur qui cogne, où est-il ? Les sentiments bêtes du sexe qui chatouille le gland, d'où proviennent-ils ? La triple question stupide ne l'effleure pas.

Il en a joui durant sa jeunesse. Le qui suis-je, où vais-je, que fais-je, provoquent en lui des ricanements grotesques. La concentration est de rigueur. La mathématique l'impose. Le champ

d'investigation découle de raisonnements sérieux.

Homme d'intelligence mûre, je semble fantaisiste, drôle ou comique. Pardonne-moi de crouler sous mes larmes... Je suis poète. J'interdis à quiconque de franchir les barrières de l'impossible, de l'irréel. Seuls atteignent le but ceux qui sont marqués de la croix.

De ma fausse mort

De ma fausse mort, je renais chaque jour pour une vie plus terrible.

Je m'enferme dans mon cocon de rêve, et poète, je me fais papillon qui butine les fausses fleurs conservées dans des vases invisibles. Aucune odeur. Point de nectar.

A rester caché dans l'ancre absolu, ma solidité s'effrite. Je rêve vieilles pierres, démons du péché originel, saltimbanque de nuit.

Facilité de l'être

Facilité de l'être à inaugurer des spirales obséqueuses. Je tourne sur moi-même, et pour deux entrechats sérieux, j'offre des révérences aux hommes les plus bêtes. Je me cambre. Ma langue touche de sa pointe rosée la cuisse des rois.

J'ai porté des chapeaux moyenâgeux dans mes délires optiques. Ils sont tombés de ma tête tant je me baissais. Evidemment au ras du sol, j'avais une autre vision du monde. Je le regardais poussiéreux et sale, encombré de fourmis travailleuses, mécaniquement utiles.

Je prolonge mon âme aujourd'hui dans les soubresauts de l'inconscient. J'ai achevé mon devoir, mais des textes, des poèmes

sortent encore de mon esprit.

Des rires incertains

Des rires incertains au milieu de races de drapeaux multicolores ; des meurtres, des sangs lèvent leurs voiles claquant aux zéniths de l'amour.

La bataille croule sous les transparences, à pureté d'azur. Ce sont des tas d'anges amoncelés au-dessus des arbres.

L'abricot perché maintenu dans les airs se gonfle de honte et rougit.

La gloire me barricade sur un nuage d'épaisse blancheur. Mon royaume stagne dans l'incertitude de la folie. Ainsi se brame le poème.

A quinze cents pieds du sol, je suis toutefois retenu par le cordon ombilical de la nourriture terrestre. Je m'inspire des passions, des autres, des rages plutôt.

La biche

La biche aux yeux verts se mire dans l'estampe. Un clown rit gai avec ses chinoiseries burlesques. La mort est un cadavre aux dents jaunies. Que mes os sont méchants quand ils s'amuse et balancent leur viande très chère ! Assise sur des boucheries, léchant les caniveaux de sang, la muse accroupie, cuisses largement ouvertes pisse ses règles tout en déféquant. Et l'âne au coefficient intellectuel supérieur à la moyenne des ânes obtiendra le paradis des bêtes. La

directrice de la SPA qui est au ciel, d'un fer rouge sur les fesses de l'animal a imprimé : bon à penser.

Mort de quatorze

La guerre des nerfs. La der des ders. Mystère ! Les obus éclatent sur ma terre !

Je soupire en point de mire, le rire du poilu allemand. Sans dents comment croquer la grenade ? Je m'évade. Changement de camp.

De temps en temps mon vit ramolli se tend. J'ai la pétoche des cent boches.

Je tranche. Rêve de revanche. Je creuse près de la Meuse emmerdeuse.

Je dors, battu à bras de corps ; très fort, effort et mort.

Trous de rats toujours sans amour ; petit, encombré de boches. C'est moche.

Quatre années à espérer la liberté ; mais occupé à faire péter le fusil pourri.

Dormir dans un lit, ton tout petit amour - amour guili guili.

Ma femme, je réclame ton chat-arme, tes larmes. J'acclame mais drame ; finissons-en ; je suis content.

Et je déraille entre les rails ; je suis bredouille. J'arrache mes douilles aux apaches.

Erreur de temps, je meurs. Fin. La croix d'honneur,
Seigneur je crois en toi. Arrête-toi.

Raisonnements

Onde qui traverse les ports, et les écluses, et qui se noie
dans sa course !

Femme qui a enfanté et qui a bu le sang de ses
souffrances menstruelles.

Poète qui est mort dans les bras d'un songe, dans les
brouillards de l'infortune.

Vierge détachée de soi-même, accouplée à l'homme par
ce sexe qui t'unit et te rompt.

O torrent, glaces anciennes, lit de neige où ont pleuré
toutes les sueurs de ses eaux.

Métamorphose, retours et retours à la vie.

Chaleur après les déluges, nouveautés d'un monde passé à
l'état neuf.

Dieu, toute la petite Force, Maître d'un univers infini.

Fi de ton espace

Fi de ton espace, les placides plaies chutent dans ma
bouche. Silence, sarcasmes furieux : choix, et c'est mon orgueil !

A vous ! A vous, je me donne à vous, gongs incertains !
Saveurs du silence, éternelles retombées de l'esprit impartial !

Je mugis dans cette excellente haleine des rêves qui percent comme l'abcès ! Je me veux cheval, race spirituelle et vagabonde.

Mais lourde est la teneur des propos. J'ouvre les portes de l'avenir, par principe. C'est à vous que je m'offre.

Fruit offert à ma souffrance, ou force sanglée dans des excès. Femmes fidèles, c'est à vous que je me donne.

Ronce amère, ma ronce amère,
Bave écume en cette demeure, race de mes étés pudibonds.

Finissons-en, qu'enfin je gagne les demeures étroites !

Sel et larmes de pleurs, palme éventrée par la délivrance sans croire en Vous !

Je me donne à l'accoutumée, fort de danses.

Résiste schisme ou strates du temps passé. Gonfle comme un crapaud, agate. Gargarise-toi de tes horreurs.

Fais-toi cheval, (la mort parle). Cheval ensanglanté au gland superbe. Poète, tu nous trompes et tu ne nous réponds pas.

Mélodie (Incohérences de l'âme)

Mélodie. C'est la région où mourir qui offre des fantasmes à chaque fille légère. La perversité des mâles échauffée par l'effort meurt nulle, ou presque nulle. Le sang jaillit des artères. Une rivière lourde de diamants. Rapports nouveaux : car la fesse s'est unie aux

râles inassouvis. Ce sont des entités grotesques. Tout s'étire. A la beauté plus pure, il n'est nul cataclysme hors le jeu de s'entendre appeler malignement Autre, en exemple. Et la danse inquiète vole à la déchéance l'orgueil de sa nation comme pour se maudire en soi-même, hélas ! C'est l'Idée qu'un autre est plus fort que lui, je pense.

Je suis à mon aise, l'oubli crie à ma poitrine ululante : j'aime et je suis par ces lignes, par cette bouche gonflée de mots différents : fort de l'âpre difficulté de ces tenailles stupides. Car je suis mâle, bête, inconscient, grandi à la flamme maudite et quand vais-je m'arrêter de pousser ? Jamais peut-être. O demeure étroite aux meurtrières, rien ne pourra même calmer le vent. Point le chiffre torve et vulgaire qu'aujourd'hui enfin voilà, et stupide !

La canaille rira de la flèche transmise : "Quoi ! Cela n'a pas de sens, cela n'a pas de sens ?"

A moi l'ordre

A moi l'ordre et le contrôle comme la règle en découle. Vers la frontière marine des pôles extérieurs, fort de cette femme impie à l'attente durable pourtant. Comme elle est jeune - la beauté a sanctifié son visage. D'or et de pourpre elle est vêtue, allègre et souple, et sa démarche est celle de la Femme qui se déplace. Nue aux pieds ou dans les arpèges de notes comme la musique glisse silencieusement.

Vidé de tout mon suc ancien vers les odeurs nouvelles je m'avance, pareil à l'exilé enfant retardé dans sa réalité.

L'homme nu

L'homme nu chante face au soleil. Il gonfle sa poitrine. L'air frais baigne sa chevelure. Les narines exaltées respirent les chaudes vapeurs qui l'entourent. Il boit goulûment à la grappe d'or les fruits délicieux de la nature féconde. Il se fait Arbre, et ses bras immenses embrassent les douces voluptés de la brise.

Caresse-le, Nature et jouis de son sexe planté dans ton ventre gras ! Berce sa paresse, et comme un nouveau-né nourris-le de ton sein chaleureux, rempli de lait maternel. En échange, bois sa semence humaine ! Comme son sperme est noble, et comme il roule dans ta gorge faite de terre et de limons !

C'est la fatigue des grands appuis

C'est la fatigue des grands appuis et c'est la béquille qui tombe ! Comme la chute est spectaculaire ! Il ne s'en relèvera pas de sitôt !

Boîte, jeune homme ! Cours, machination géniale ! Crève le sol de ton impunité, force nauséabonde ! Mais il est un champ que tu ne posséderas pas, c'est celui de la fécondité. O l'extase étroite de celui qui est seul !

Arrache des lambeaux d'interdiction, vampe la couronne céleste, enfonce tes yeux impies sous les draps de la satisfaction, tu n'obtiendras jamais le sacrifice défendu, et la langue léchera encore les excréments sublimes.

Un matin aéré de toutes ses vapeurs, après une estimation de courte durée je crèverai la boule puante de ma pensée, et des flots d'ignorance jailliront sur ma face superbe. Et l'horreur de la charogne gonflera ma poitrine de passions méchantes !

Il y a un lieu

Il y a un lieu au-delà de la nature, l'homme s'y meut inlassablement. J'y ai vu des querelles finir en beauté. Mais la beauté pâlit et se meurt. Il ne reste rien.

Un druide ou un faiseur de miracles, un alchimiste peut-être, un introverti loue la Force Divine. Rien. Un monde achève sa rotation céleste, et c'est le monde.

Ma délinquance ? Il n'y avait pas de délinquance. Seulement des jeux puérils. Riez, faibles gens. Pourtant je ne me moquerai pas de vous.

Dans un délice d'amour propre, la masturbation résout les échéances, les attaques débiles, les relents de la Mort. Il faut créer en soi-même pour aimer à ce point.

Encore un rot, une giclée de salive, et la bile transperce les intestins et le foie. Mais ma demeure est le coeur, j'y réside continuellement.

Va femme, va esprit sordide t'accoupler à des races de troupeaux, va lécher l'homme sale et la bête humaine, et jouis de ces corps goulûment. Mais ce plaisir, tu l'oublieras. Il ne restera plus rien.

Mes haines, mes joies, mes souffrances, comme je m'épuise avec ces mots stupides, ces phrases dépourvues de sens, mais le temps file à la vitesse de l'amour divin !

Paix monotones, rotations sublimes

Paix monotones, rotations sublimes, d'où viens-tu ? Qui t'a conçu ? De quel sein, sors-tu ?

Peut-être ai-je à te craindre comme j'ai prononcé ces paroles ?

Il faut dire : grand, immense, sublime ? Il faut crier : tu es invincible, éternité ?

Je ne dis pas : je crois. Je dis : je te sais.

Puissance d'amour et de souffrance, je te crains.

Comme cette petite Force a-t-elle pu faire de si grandes choses ? Et tu m'as répondu avec tes rayons d'amour !

Quoi ? Le poète a eu la révélation divine ? Il l'a dit ! Il l'a dit ! Sacrilège, sacrilège !

Comme je te crains Force qui sembles si injuste ! Comme je te crains !

Ignore-moi. Je n'existe plus. Attends ma mort. Je ne suis qu'un ver de terre.

Seigneur, comme tu roules

Seigneur comme tu roules dans la fange tes élus ! La boue et la fange salissent ce visage serein ! Pourrais-je trouver la Lumière Divine, moi qui n'ai plus d'yeux mais deux orbites comme dans un crâne de mort ! Et la pompe de ce coeur grandiose ne rejette plus que du pus ! Du pus pour tartiner mes pages superbes !

Lave-moi, purifie mon âme. Il te suffit d'un rai de

Lumière, et le Mal est chassé ! Il te suffit d'une petite seconde d'Amour, et je suis propre et mes crimes sont enterrés.

Se peut-il que ce jeu médiocre s'éternise ? Que l'ignorance fasse foi de ma cervelle de croyant ?

Comme tu sembles oublier le nom de tes enfants chéris, et peu te soucier de ce qui se passe dans cette chambre sublime !

O le vainqueur, le héros avec un couteau de bois pour arme vengeresse !

O le sauveur qui s'est battu contre des mouches purulentes ! O l'abrutissement sournois des moustiques médiocres !

La perversion prend possession de mon âme, Seigneur...

Je ne suis pas mystique. Non, je n'existe pas ! J'ai peur de ta vengeance. Je ne suis pas le saint prêt à supporter les supplices. Je ne suis pas le croyant agenouillé nuit et jour devant ta Face.

Laisse-moi, ignore-moi. IL y a d'autres mondes, il y a d'autres hommes !

J'en sais trop. J'ai peur d'être châtié pour ton existence et pour ta vision. Rayons d'amour, réponds.

Je suis une puce, une particule dans l'univers en folie. Rien ! Rien ! Je n'existe pas.

Laisse-moi jusqu'à l'heure de ma mort. Alors j'irai vers vous, et je vous montrerai ce que j'ai fait.

Je ne te dirais pas Tu, mais Vous. Tu seras encore éloigné de moi, toi qui es à douze secondes de moi par le tunnel étroit !

Il ne sera pas fait de chair et de sang

Il ne sera pas fait de chair et de sang, mais il sera conçu par l'Intelligence et par l'âme de l'Intelligence, c'est-à-dire par Dieu soi-même.

Et son corps contiendra la pureté comme des Morts le mettront à l'épreuve ! Et son sexe ne servira qu'à uriner et son sexe ne sera pas l'instrument du pécheur ! Et ses testicules ne contiendront pas de sperme gluant, et le blanc liquide ne s'expulsera pas !

L'homme sera tenté, humilié et il souffrira comme un saint mais il est écrit qu'il résistera.

Au-dessus des mornes étés

Au-dessus des mornes étés, au-delà des possessions débiles des corps inassouvis,

Vois, je te donne l'heure intime des péchés spéciaux, je te vends la grande cavalcade des sexes impuissants.

Mais aucune importance, l'homme est grand par ce qu'il EST et non pas ce qu'il devient.

Je ne suis pas au-dessus des péchés, je les ignore voilà tout. Il se peut que demain me fasse autre, il se peut que je devienne vicieux et athée.

Que m'importent toutes ces déchirures, ma conscience est franche, mon âme est pure. Seuls les événements auront fait de moi un être différent.

Qu'est-ce que ce Christ incompris ? Qu'est-ce que ce Dieu chéri ? Que sont-ce toutes ces souffrances et toutes ces débilites ? Je n'en ai que faire : j'ai ma conscience, je ne demande point le pardon. Il m'est déjà accordé. S'il m'est refusé, je m'en empare déjà !

Où veux-tu en venir

Où veux-tu en venir avec ta religion absurde ? Ne suis-je pas un croyant comme toi ? Un bon chrétien comme les autres hommes ?

Mais qu'est-ce que ça veut dire préparer une autre vie, vivre pour revivre ? La renaissance, la réincarnation pour tous, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Après ma mort je n'aurai pas droit à mon paradis ? Je n'ai peut-être pas eu assez d'une vie pour souffrir ? Ah ! Je n'ai pas fini d'expirer avec ton Dieu sanglant !

Mais ce n'est pas la loi de l'Eglise ! Ce n'est pas ce qu'on nous a enseigné au catéchisme. Quoi ! Le Christ a dit : *Il faut revivre du moins pour se purifier. Vérité ?*

Vérité ! Mais qui peut jurer de ne pas avoir menti ? Quel est l'homme qui n'a jamais trompé les siens ?

Dieu

Dieu qui a fait toutes choses meilleures, dans son royaume d'amour et de passion a conçu l'homme pour qu'il aime l'image de l'homme c'est-à-dire Dieu lui-même.

Le pauvre poète, ton serviteur Seigneur te demande de le bénir du haut de ton siège avec toute la grandeur qui règne en toi.

Dieu, je te demande de me faire aimer mon avenir, non pas comme le simple marcheur qui va droit devant lui sans patrie et

sans femme.

Je ne veux pas non plus être le moine obscur qui pense à la Saint-François parce que c'est le jour heureux de sa fête !

Je veux que tu glorifies le pécheur, Seigneur avec tout l'amour que forme ton immobilité, avec toute la force qui sépare les eaux et rend l'homme supérieur !

Ne réponds pas ainsi

Ne réponds pas ainsi avec des mots faciles et des phrases tordues ! Ecoute-moi un peu. Tu me désespères avec tes paroles sèches, ton coeur est de pierre !

Où est passé le sentiment ? Qu'est-ce que l'amour ? Je veux un brin d'amour, l'espoir d'une tige d'amour !

Mais que dois-je faire pour te convaincre ? Quels mots puis-je employer ? Quelles phrases faut-il sortir de cette petite cervelle ?

Je ne peux accepter les mots venus de l'inconnu et que je n'exploite même pas !

Que te dire, enfant chérie ? Je ne suis pas un Dieu qui t'impose un destin, mais un homme fait de chair et de sang qui aime de toutes ses fibres ! Et j'essaie de te convaincre !

Non, rien ! Le silence pour toute constatation, la sécheresse de tes lèvres pour toute parole !

A moi les écrits divins

A moi les écrits divins et les pensées célestes ! A moi l'intelligence et la sublimation du poète !

Que toutes les femmes se couchent à mes pieds, car le voilà, il est arrivé l'enfant chéri de la poésie !

A moi les violences et les indignations, les horreurs du destin et les débilites de la mort !

A moi le poète glorifié dans sa sève exaltante !

Il faut le reconnaître et il faut l'adorer, le jeune homme oint.

Mords, arrache, brûle, lacère ce coeur gonflé de sang !
Travaille, détruis cette tête remplie de démons !

L'heure sonne. Les poumons crachent les dernières bouffées de saveur. Tout est prêt pour la lecture passionnée.

Casse la cervelle des entités burlesques, chauffe l'esprit de la bêtise universelle, venge-toi car ta plume est ton épée !

Passe-moi le flambeau

Passe-moi le flambeau, Maître !

Que l'énorme torche illumine ma face radieuse ! Je veux le feu, donne-moi le feu.

S'il n'y en a qu'un qui le mérite, ce sera moi ! Moi seul

face à toute la génération des jeunes poètes. Je serai le premier car Dieu l'a voulu ainsi. MOI ! MOI ! MOI ! Face aux autres ! Moi le cher et le plus apprécié !

La flamme est dans mon coeur ; la lumière éclaire mon don ; le désir de feu brûle mon corps.

A moi, tous les mensonges à ne pas proférer ! A moi toutes les danses, et les faire danser sur des musiques cyniques !

Vrais les tricheries, les horreurs, les duperies et la haine, tous les vices, toutes les situations nouvelles et terribles !

Le sang neuf circule le long de mon corps.

Oui, les échos des races supérieures !

Hommes de peu d'intelligence

Hommes de peu d'intelligence, je m'adresse à vous. Ecoutez la parole désuète d'un poète, le terme sot de celui qui s'essaie à convaincre.

Que m'importe de vous expliquer cent fois ce qu'il en est !
Que m'importe de vous plaire avec des paroles crédibles ou stupides !

Et les fulgurantes plaies qui brûlent les intestins, et la cervelle sublime qui est la proie de la Mort, qui est destruction et nihilisme, qui n'est plus rien et qui était tout !

Mais qu'est-ce que cette force si je ne puis l'utiliser ?
Qu'est-ce que cette intelligence si elle ne peut servir à rien ?

Toute ma mémoire est faite de chiffres, de constatations,

de refus, de déboires, d'orgueil et de haine.

Que ma cervelle brise le carcan étroit où elle se trouve
coincée ! Qu'elle crie ! Qu'elle hurle l'hymne à l'espoir et l'hymne à la
vie !

Intelligence d'or

Intelligence d'or enchaînée à la perception de l'ignorance.
Maudite soit l'âpre bêtise assoiffée de mes dons seigneuriaux !
Qu'après un déluge d'injures respandisse le tout-puissant soleil de
génie !

Action pensante, fulgurante et stérile, après la tentation de
la belle lettre, je sais me purifier et je t'obtiens par un délire étrange.

Cette vie tranquille

Cette vie tranquille repue de gloire, couverte d'horreurs et
de relents mortuaires, je la nierai à chaque instant, je détruirai cette
destinée imposée par un Dieu.

Cycles pensés, architecture reine, ordre et mouvements
purs et Soi !

Et puis, je suis las de te savoir, l'Eternel ! Endoctrinement
de bonheur, croyance par la crainte. Effrayer, effrayer des moutons.
Gloire recherchée auprès de *Rien*.

Si ma pensée s'éclaire, je la ressens intime et forte.

Le gouffre de mes idées

Voilà que j'ai touché le gouffre de mes idées, et ma tête

cogne le fond ! Il y a des saignées abondantes et mon crâne gît dans les catacombes ! O la céleste blancheur de mes os, et comme mes dents rient jaune ! Un vieillard avec une face crispée d'adolescent. On n'a jamais vu ça !

Le mille-pattes ronge ma cervelle pleine de pus, il fait commerce de mon intelligence.

Que d'enflures dans ce baignoire d'échanges ! Quelle morosité pour s'accoupler à la honte humaine ! En fait, un grand vent eut pu chasser toute cette lie associée à mon nom pour l'éternité ! Je suis le souffre-douleur ! Ils se régalaient de mon Immortalité !

Reine, Garce ou Pucelle, comme j'enfoncerais ce vit énorme entre tes cuisses tremblantes ! Comme cette sorte d'homme satisferait tes désirs et tes gémissements !

Les méandres, les vicissitudes d'une vie relativement perverse acclament mon délire et m'invitent à la bestialité. L'acte barbare s'épuise avec des mots.

Du morse, des segments arrachés à la Mort, des paroles inutiles, des explications vaines. Mais à quoi ça sert tout cela ! Je le demande. A rien. Un cul étroit orienté vers la bêtise, un sexe chatouillé et une panse bombée, hélas !

Quel travail défraîchi !

Quel travail défraîchi ! C'est sueur entre deux pages inutiles ! Un acte barbare, sexuel ou spirituel ignoré de tous ! Quelle violence pour s'exprimer en ces termes ! L'oïnt inexplicable seul face à la Mort ! Encore un Grand Dépucelage, et tout sera compris ! Encore une fin superbe, et ce sera la nuit !

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Tout et rien ! Il faut

m'aimer pour apprécier ces paroles stupides ! Je sais, je porte la nausée. Les générations suivantes aimeront.

A l'est d'une Loire muette, un Grand Cygne jacassait entre deux rivages, et personne n'applaudissait. Les convives moururent de faim, incapables de comprendre un geste à l'Art.

La prestation finie, un grand éclat de rire. Mais rien, vous dis-je, et c'est déjà trop !

L'incertitude

L'incertitude grandit lorsque les couples se séparèrent. Un grand feu aima les deux camps et rayonna sur les visages heureux ou grimaçants.

A peine l'heure fut-elle dépassée qu'il se joignit à la foule et raconta des tas d'insanités et d'horreurs.

Il faillit mourir à cause de cette nouvelle épreuve. Un Dieu l'y aida. Le combat farouche eut pu finir dans la confusion. Mais les deux divinités s'aimaient, il n'en fut rien.

Un déluge superbe accablait les étrangères et toutes les mignonnes se jetèrent dans les flots de la Ville. Toute la Cité se mit à pâlir : on recommençait déjà !

Une femme aux seins superbes, à la poitrine éclatante s'épuisait en elle-même. Elle attendait depuis trop longtemps, et ses cheveux jaunes blanchirent, sa chair se décomposa.

Chacun fut déprimé, usé avant l'heure. Les Morts dans leur procès, la femme dans son attente, le poète avec son don.

En fait, la roue se meut avec naïveté, le destin est le signe

de l'incompréhension, le sort, le maître de la petitesse !

Un rien eut changé une vie. La bêtise a vaincu. Je pense que c'était la loi du Dieu.

Comme il sera doux

Comme il sera doux l'instant réservé au Prince, comme il se détachera de sa prison de chambre. Je le vois déjà étourdi le jeune oiseau après son premier vol !

C'est dans la pénombre

C'est dans la pénombre d'un peuple abruti qu'il jaillira avec ses bras immenses ! Il l'a couvrira d'or. Ce sera la dignité de la femme tant désirée. Quelle perversion sadique après les premiers ébats amoureux ! Comme ces deux anges se feront le fils de Satan. Oh ! Le mal après tant d'amour. Oh ! Le couple vicieux assoiffé de souffrance lubrique !

Messie

Son âme ne sera pas faite de cendres et de feu. Il sera fait de lumière pure et de rais blancs qui éclaireront son musée et sa chambre sublime !

Il n'a point de vice car il n'a point de corps. La chair de son âme et ses râles sont sublimes car Dieu l'a voulu, et Dieu sait, et Dieu a toujours raison.

Embrassons-le continuellement car il est l'éternité.
Chérissons sa femme et ses objets familiers, et croyons en tout ce qu'il
pense, car lui seul nous promet la Vérité, et lui seul détient la Vérité.

J'ai dû entrevoir

J'ai dû entrevoir un monde différent où l'amour coulait en
cascades ronflantes. Les odeurs et les sons s'unissaient dans un délice
de rêve.

Je crois que c'était le printemps, ou que c'était la virginité.
Le temps, la vie étaient dépecés de la bêtise. Mais j'ai dû douter
puisque c'était un délice de rêve.

J'ai gravi les échelons de la Mort avec un porc, une
horreur teigneuse incapable de s'élever au-delà du raisonnement
absurde.

La terre est grasse, mais l'esprit est d'une débilité unique.
Comment dans ces conditions produire, mûrir, faire éclore ?

Silence ! Silence !

Silence ! Silence ! Possession de l'injustice, humiliation,
sanglots comme tu me tiens ! Comme je te hais en cet instant quand
mon destin est compromis !

Je voudrais te haïr, te rejeter à tout jamais mais je n'en ai
pas la force.

Apprécie mon industrie savante qui me rapproche de toi,

bénis toutes les tentatives, toutes les soumissions et toutes les attentes !

Mais non ! Comme une catin ou comme une inconsciente, tu m'ignores, tu ignores ce travail du désespéré, et je n'existe pas à tes yeux.

Nulle valeur admise

Nulle valeur admise, pas même dans l'autre monde ! Aucun espoir de réussite ! Tout est clair : il faut se justifier, lutter pour être.

Ma demeure est une caserne où des centaines d'esprits sont éparpillés en sauvages bataillons. Ma fortune est de comparaître devant un tribunal et d'être jugé sans circonstances atténuantes.

La fuite ? Mais quelle fuite ? Peut-on fuir la Mort ? Non. Il faut la comprendre, l'accepter, puisqu'elle a été imposée par la loi de Dieu.

Mémoires des pénombres

Mémoires des pénombres anciennes ; le vide se crée et coagule un dicton par principe. Je dirais se mourir des idées écloses, au ciel d'été avec un vent léger.

Dans mon âme, il n'y a plus de saison. Toujours l'hiver stérile régnant en Prince et en Maître, et me condamnant au deuil des murs vierges des prisons.

A l'horizon, s'éteint glorieusement le poète. Que la flamme encore vive attise la vision ! Sans éternité, pour quel héros victorieux ? Et qui célébrerait la fête ?

O le calme impassible

O le calme impassible sur le morne des eaux. Virilité, virilité, où êtes-vous ? Je suis ton heure, et je suis ce Toi-même.

Cœurs perdus, mémoires d'oublis, je vous retrouve, fidèles à ma science, à ma conscience d'homme pur.

Des œillets rouges circulent sur l'eau. Cœurs de sang, cherchez la femme stérile.

Orgasme, orgasme, reconnais ton néant !

Les sombres aiguilles roulent dans ma tête. Sexes gonflés de chaleur, luttez en Elles !

Les lettres des disparues, celles des vierges, tares de mes enfances, vous êtes parcourues !

Baladin

Baladin agrippé à ta route légère, sillonneur des contrées plus lointaines encore, pourquoi veux-tu partir ?

Et le poète répond : "Je ne suis pas l'escale ou le port, je suis l'oiseau qui sillonne les immensités ou le vaste coup d'aile au-dessus des humains, c'est moi qui frappe l'air avec ma force vigoureuse ! Oui, je bats ou je vole. La danse légère du ciel m'emporte au-delà des saignées et des viols, et je m'évade comme un prince incompris.

Je pense dans l'azur, homme libre aimé des anges. Personne, pas un Dieu ne me retient. Comme je sens l'Azur m'appartenir ! Le bruit des vagues et des mers lointaines, le choc des

galets, la langue bleue des marées, et les focs qui claquent dans les tempêtes !"

Les étés sont proches

Les étés sont proches. Je respire le nouvel air avec ma bouche et mes yeux aussi. Je sais se transformer en moi un être différent. Je le sens déjà m'appartenir. J'expulse une forme plus belle et c'est encore moi, c'est toujours mon enfant qui vit en mon sein.

Je palpite sans vigueur. Je donnerai mon coeur comme la femme la pointe de sa poitrine. Je réfléchis : "Est-ce donc cela l'esprit nouveau ?"

A la fin j'en ai assez de t'attendre ! Est-ce cela l'esprit de transactions et de fonctions superbes ? Je me couche nu face à l'océan pensant à la peine. Je n'entends pas le roulis des vagues, ni la force de toutes les rumeurs éclatées sur ma face d'enfant. Je ne regarde que l'horizon un peu perdu dans ses espoirs !

Mais quels sont-ils ces avenir de naufrage, ces désirs morbides de mercenaire qui n'est plus rien ?

L'homme de ton ombre

L'homme de ton ombre sur mon coeur sur un mur troué,

Les éboulis de cendres et les mots de la bouche entassés près du ciel établi :

Ils n'existent pas !

Va, enfant porte tes pas. Pousse sur tes deux jambes

motrices et que se meuve ce corps sain !

Car tu n'es pas un handicapé physique, tu es mon sang et mon génie, et par ta bouche sortent mes paroles !

Comme Ulysse, comme Enée

Comme Ulysse, comme Enée ballotté par les flots, incapables d'atteindre leurs patries, j'attendrai.

"Les Dieux ne me sont pas favorables, les Dieux ne me sont pas favorables !" ... J'attendrai.

A moi, la Grande Armée. Hélas ! Mes guerriers ne veulent pas vaincre.

A moi tout l'océan. Hélas ! Mes rameurs ne battent point la haute mer !

Et la femme, la fiancée qui attend mon retour. Elle est seulette l'amante résignée !

Des semaines, des semaines dans son corps à me plaindre !

Mais qu'ai-je à craindre puisque je suis immortel ? L'éternelle absence de mes compagnons de voyage, la résignation de ces cœurs faibles sans espoir ? La foi, toute l'abnégation que l'on donne à son chef ?

Je ne suis plus crédible, je ne suis plus crédible. Voilà mon supplice.

Je pense, je ne puis rassembler mes Forces. Le chef

solitaire, assis sur mon rocher, face à la mer pleure.

Ema

Couchée, évasive et nue - la lourdeur de ses membres est affaissée sur le lit défait.

La Reine se pâme d'écriture et lit mes poèmes anciens avec un air boudeur.

Les seins pleins de sève exaltante, la jambe ronde et blanche elle lit.

Des odeurs intimes, des saveurs semblent s'échapper de la chambre.

Le sexe repu de grâce, le sexe lubrifié encore, elle semble dormir.

Et son trésor rose et noir baille fatigué de ses amours.

L'oeil lourd, elle se délasse : elle critique les phrases ! Et j'écoute ses conseils amusé et surpris.

Ho ! La femme qui n'a rien compris à mon don, elle m'aime comme on aime un enfant ! Je souris d'aise à Ema, belle candeur naïve, moi prince physique qui désira dix fois.

Je m'éloigne de cet amas de chair distendu par l'effort d'une nuit lugubre !

La belle amante

Elle a un sexe blond où l'on aime à baigner son visage après les heures d'infortune. Sa caresse est facile, l'on veut se reposer entre ses jambes longues et fines comme un chat langoureux sur les genoux de sa maîtresse. L'on sourit d'aise quand elle passe sa main dans vos cheveux rugueux.

Comme elle sait câliner la femme adultère, l'enfant

maudit aux allures d'homme ou de mâle esclave ! Elle lui donne sa poitrine, et son sein est doux et amer ! Elle le laisse respirer ses odeurs intimes et profondes ! Ses lourdes rondeurs invitent à déguster l'amour.

Elle cajole, elle dorlote, et parle à voix basse. L'enfant est dans son rêve et s'endort le sourire aux lèvres comme bercé par une Divinité ou par la Muse.

Cendre d'or

Quoi ! La belle se meurt encore, roule et se tord dans les draps suants !

Quoi ! Elle gémit et pleure, elle crie sous les coups du buttoir !

Dans les chaleurs voluptueuses, Cendre d'or, réserve d'amour, chair et chérie, caresse de mon plaisir, prolonge ta chevelure vers mes yeux hagards !

Je te sens qui t'abandonne sous mes soupirs subtils. Et tes jambes, et tes bras, tu es là qui reposes d'aise, etc...

Interprétation

Toit grêle, moi-même ! Culs de femme, culs gavés de sperme ! Les rires ardents et les souffrances, et vous encore !

Les possessions lascives, débris d'ordre, favorisées de

secousses. Ses rythmes modestes. A vous, triangles de poils !

Charges d'odeurs intimes, vous-mêmes !

Charmes, charmes excrémentiels, vous, vous-mêmes !

J'ai, j'ai eu, j'aurai, et la cible périodique !

Abandon de chair comme violée. Et la bouche suçant le testicule, et le vagin encerclant goulûment le pénis !

Erotisme mécanique, comme je vous hais !

Cris, soupirs, abandons, aurores, je vous aime !

Femmes stupides, vous êtes pour mon futur encore !

Le Néant

Hélas ! C'est le Néant autour de Moi. L'éternelle bêtise et la souffrance abrutissante.

Je ne puis rien contre ces forces grotesques qui envahissent ma chambre et je dois attendre leur bon vouloir pour espérer te rejoindre !

Ce n'est pas une semaine ni un mois. Peut-être plusieurs années avant de te serrer dans mes bras ! Je veux être fidèle en attendant l'acte d'amour qui nous unira !

Comme ces paroles vont faire sourire ! Est-il possible qu'un jeune homme plein de fougue et de vitalité puisse attendre sa destinée si longtemps ? Quel romantisme stupide et débile !

Et pourtant c'est vrai : Oui j'aime, j'aime une femme, son beau visage et sa danse heureuse. J'aime son corps et je veux lui donner tout mon amour, etc...

Comme ses petits pieds charmants que l'on baiserait avec

amour,

Comme ses petits orteils que l'on chatouillerait avec une langue rose d'adolescent,

O le bonheur gentil de deux fiancés fous de jeunesse qui ont tout le temps envie de faire l'amour.

Comme deux adorables corps qui se butinent, comme deux papillons qui s'envolent dans les nuées célestes, je t'aime et tu m'aimes et nous nous aimons !

Tu as perdu ton style, tu devins gaga mon pauvre garçon !

J'aime, j'aime oui j'aime et je ne pense plus à écrire et je ne rêve que de faire l'amour ! Je veux la serrer dans mes bras et l'aimer, l'aimer de tout mon corps, de toutes mes fibres, avec toute mon âme.

Si ma réussite pouvait monter en flèche, comme la courbe d'une fonction racine carrée de x avec un coefficient directeur de un !

Si j'étais capable d'écrire correctement comme je me rapprocherais de toi, mon amour et comme je pourrais t'aimer.

Louanges du feu

Paroles de spectres

Enfonçant le couteau dans l'omoplate gauche, je concentre par mon pouvoir empirique la substance de l'assassin.

Derrière mon courage de pleutre, je me cache au moindre souffle de volonté (spéciale).

Je tripote le mignon moi qui après vingt naissances érecte
l'impuissance du voyeur.

Je m'agenouille, ils s'agenouillent devant la grandeur
impressionnante du poète entendu de Dieu.

Après quelques va-et-vient sous des couvertures
brûlantes, j'ordonne la destruction de l'esprit, l'extase glaciale !
Bourdonnements dans l'intelligence médiumnique ! O petits caporaux
du même espace, n'obtenons-nous pas quelques satisfactions causées
par la jalousie ?

Le fantôme

Le fantôme par sa substance empirique a coulé un
poignard invisible dans mon dos. Je suis le criminel de fiction.
Souhaites-tu toujours te suicider dis-moi, poète lassé de ta jeune vie ?

Le fantôme de sa substance empirique a glacé mes genoux
jusqu'à me faire pleurer sous la souffrance. Dis-moi poète, pourquoi
tant de froideur à l'égard des hommes qui t'entourent ? Je t'ordonne de
converser avec eux.

Le fantôme avec sa puissance destructrice a pris
possession de mon cerveau, et impose à mes oreilles des
bourdonnements démentiels. Dis-moi poète, pourquoi restes-tu
enfermé dans cette chambre sinistre ?

Le fantôme avec sa médiocrité intellectuelle reste coi
devant mes absurdes leçons. J'explique, je cause, je me justifie.
Combien d'heures de cours poétiques ! Il n'a rien compris. Bêtement
j'insiste encore.

Marché et foule

Tout le monde comprit la fausse garde engendrée par un fou à l'esprit lubrique. Excepté le poète qui ignorait le sens de la phrase.

Il y avait des camelots, des porte-jarretelles polissons, des coquins qui détroussaient les honnêtes gens. Sur la place du marché, j'assistais à un spectacle burlesque : les femmes de gauche - sorte de poissonnières en transe pilotaient un cheval de Troie haut de quatre pieds. Les belles au centre gloussant dans des rires stériles offraient des jambes fines, des poitrines t'étonnait et bien d'autres appâts encore.

Le magique s'épanouit au-delà des frontières du possible. Hélas un seul l'avait compris.

Destinée

Avoué que je n'ai pas été oublié, Ciel, Au-delà et Poètes ! Ma fin sera-t-elle tragique ? J'en terminerais bien avec deux petits trous de balle de pistolet dans la tempe de droite ! Hélas, il a cette maudite destinée qui me retient accroché au sol terrestre. Luites, sourires, oeuvre, séduction ! Et combien d'efforts pour y parvenir ?

La délivrance

O la belle délivrance après la possession du corps impuissant ! O le calme plat dans l'esprit désenvoûté ! Je retrouve le goût de vivre... Hélas, je suis mort ! Pourtant un...

Une sale morte entourée de beaux cadavres ! Flamme
brillantes de la nuit, dans la main bienveillante.

Rêve

Ici je me trouve néanmoins dans ce salon 77 avec le bruit
diffus de la mer. Sur la banquette il y a Brigitte belle comme dans un
film, et moi tout près d'elle désireux de la prendre. Autour enfoncés
dans des fauteuils des êtres inconnus dont je ne me soucie guère. Ils
m'interdisent par leur présence le coït ou l'assaut amoureux.

- Vous êtes un mythe. Elle, pudique : n'exagérons rien.

Ma mère sorte de théâtrale médiocre semble la
connaître. (Elle appartient aussi au décor). Ses yeux bleus, sa
chevelure blonde encore la quarantaine.

Plus loin dans un flash d'images renversées, je l'ai vue au
temps où Dieu la créa, fine et svelte. Toute nue, debout près d'un lit.

Peut-être ne la prendrai-je qu'en rêve ? Qu'en succession
de pollutions nocturnes ?

Garder l'espoir réel de la rouler une nuit dans ma couche
de poète. Ce jeune corps de vingt ans n'a-t-il pas frotté la peau fatiguée
d'une amante de cinquante ?

Activité sexuelle

Je t'offre le sang blanc de mon cher coeur par ma veine de
plaisir, j'éjacule trois gouttes de saveur.

La virginité s'éveille après l'engourdissement sexuel de l'enfance. Elle chatouille, indispose, dérange. L'autre se cache mesquine, honteuse, étonnée, puis se donne à sa main, à une main, enfin à un corps.

Exécution nuptiale. Après l'avoir retournée de force sur le ventre, d'un coup précis et net il enfonça son vit entier dans la raie de ses fesses. Elle faillit en mourir. Cris de possédée.

Ce cher corps

Ce cher corps formé de lente robe invisible se mouvant par l'oeil amoureux...

Est-il tendre ce sein bombé lorsqu'il flotte d'un air trompeur dans mes nuits rêveuses ? ...

Câlina, je voudrais pour apaiser ma bouche la salive mielleuse de vos lèvres enflammées...

O ces bords voluptueux de chair que je caresse, plis de douceurs lourdes au sacrement du plaisir. L'aveugle cérémonie d'amant touche la chair et reçoit en retour l'extinction du désir.

La belle chandelle

La belle chandelle se tenait toute droite allumée entre le pouce et l'index. Elle s'astique, se caresse etc... Comme les femmes de chambre refoulent leurs désirs inassouvis ! Un brin de causette psychanalytique étendue sur un lit à défaire !

Ma vision est étroite. Pourtant j'ai accès au miroir invisible. J'ai la clé de l'aventure. J'étais glacial comme de la neige qui

n'avait pas fondu, ou j'étais fondu comme de la glace au-dessus de zéro degré. Un corps de marbre. J'ai brisé le miroir. Oh ! Il est à tuer ce paquet de chair. Je suis redevenu homme moi qui me croyais ange, saint ou Christ !

Conseils

C'est la faute du printemps de régler de beurre les tortillements sexuels des demoiselles. Ainsi habitez toujours près d'une crèmerie. Le lait et le beurre coulent sur les étalages de chair.

Battez la motte d'écrin jaune de vos doigts caressants comme des pis de vaches. Un veau tête. Votez pour l'accouplement goulûment à la mamelle dressée !

Gavez-vous d'excréments, porcs à la bague dans la truffe. Reniflez l'herbe piquante et amère des bergères détroussées, culbutées, retournées ou accroupies dans la bruyère.

Le génie du porc est de ne point goûter aux mets délicats.

Conseils

J'aime les pinceaux dans ce théâtre multicolore.

Je vous conseillerai d'éviter ce luxe de gourmandise, cette recrudescence de chair assoiffée. Pourquoi ne pas se satisfaire de ses oignons, de ses poireaux qui ont poussé dans son jardin naturel ?

Les herbes fumaient sur les places de marchandage, dans les écoles, dans les coins d'usine latente et même dans les casernes propres sans feuilles.

La gargouille

Qu'est-ce que tu ris dans ta petite bouche de gargouille ! Il pleure des baves venues de ton toit coulant du ciel ! Tu craches ! Tu en grimaces à montrer d'affreux rictus. A l'intérieur ce sont des dents mal implantées. Laid comme Voltaire l'immortel ! Mais toi aussi tu es de pierres ma gargouille d'enfant moqueur ! C'est que le monde est drôle à voir ! Il ne bouge pas. Toujours le même crétinisme !

Un feu, des lunettes, un journal, un fauteuil, un gros chien bien bête reniflant la paume caressante du maître. Elle, tricote. Son clitoris la taquine encore après vingt ans de mariage. Il trifouinera, ce soir - on est samedi ! Demain, la grasse matinée.

Vomissements

Dégueulons sur nos rêves : fesses cachées, visages voilés, paysages enchevêtrés, multipliés, juxtaposés, condensés. Rien à l'aventure. Ha ! Je dois tout inventer, tout trouver, tout créer. Petite cervelle crétine à l'utilité douteuse, comme je te hais en ce moment !

La terre est une bête dont le haut du crâne est glacial. Derrière le crâne, il y a l'Amazonie sorte de chevelure épaisse et verte qui nourrit pour 20 % d'oxygène le restant de la face.

Même les âmes les plus avancées conservent des séquelles de l'enfance. Un bouton d'acné a poussé cette nuit sur ma joue gauche.

La main boueuse

La main boueuse d'odeurs roule ses confettis d'orgasmes blancs - preuve d'une ancienne fête journalière. Les senteurs âcres et dépravées stimulent encore la matrice tendue - mouvements d'échauffements imperceptibles. Et s'étire et se tord tout à coup comme prise de hauteur, d'ambition sexuelle. Après, relâchement confidentiel des sens vers une nouvelle mort plus heureuse que la vie.

Automne

Je revois les étés alanguis, étincelants de grâce, le vol des oiseaux fatigués s'abandonner au clair matin fraîchi.

Mon ombre respire à mes côtés et s'éloigne lentement comme pour me rappeler au triste hiver maussade et froid.

Je connaîtrai les déluges des feuilles battues par le vent invisible, par les masses d'air tourbillonnantes au-dessus, autour des branches fournies.

Ha ! L'arôme de ta demeure sera une cachette sûre. J'y chercherai les sucs et les parfums de ta chair encore tiède des rayons du soleil.

L'automne console les amants de la grande fatigue et des ébats épuisés.

Nous dormirons tous deux. Il y aura des fagots dans la grande cheminée. Je t'aimerai plus longtemps que l'éveil du brasier, Isabelle !

Ondes florentines

Ondes florentines bercées par les rumeurs...

Mais la ville défile entre quatre arcanes, affreux réverbères !

Puissances vaines, chassez loin de moi les orgasmes et les rêves impossibles !

Je ne veux plus de vos charmes, j'irai me baigner dans les larmes, fouetté par la mer.

Souffrances affreuses d'un rêve qui s'assoupit, venez mes pleureuses dormir d'un amour permis.

Et je me repose dans la bière et le vin, cercueils qui proposent la meilleure des fins.

As-tu vu l'ami, l'ami qui respire dans le vaste tombeau encombré de vins chauds ?

C'était un Verlaine plein de rêves passés qui flottait sans peine dans ses ivresses aimées.

C'était moi, j'écrivais : *Ondes florentines bercées par les rumeurs* etc...

Et l'on m'a cru !

Je danserai sur vos humeurs, sur vos bouquets d'extase flétris. Y cueillerai-je la rose et son ombre noire, forêt de mon ennui ?

Regagner la ville

Ha ! Que tous les sexes, que toutes les odeurs s'endorment
après les dernières voltiges dans les clartés fatiguées des nuits !

Oui, que je regagne ma ville, mes horizons, mes monstres
rêveurs, que je m'engage fébrile dans mes lumières sans pâleurs !

Que les soifs m'appellent et disent : je te vois. Habite en
mon ventre, énorme catin sans foi !

Sépulture

Respect silencieux, humiliation ; abandon de fleurs
fanées, encombrez la dalle froide de regrets, de lourds bouquets
d'ennui.

Le tombeau pensant humblement recouvre une belle mort,
le corps précieux ! Conserve-le longtemps...

Mémoire de la tombe, pierres du sépulcre, savoir de
l'inerte, je sais qui j'accueille, l'âme repose dans mon lit immense !

Je prendrai soin de ton corps fatigué, mon lieu est une
tombe sûre, poète accablé, je saurai te plaire, je sais l'art de conserver
les âmes exilées !

Cosmopolite

La matière cosmopolite de toute une ville, ou
l'intelligence sidérale ? Les organes génitaux exploseraient-ils ? Je

nage dans les délires de jouissance et de saccades anciennes. Obtiendrai-je la résurrection du rêve ? L'impossible est bien de ce monde ! Je m'éloigne de vos races : nègres, gitans, arabes. Partez, fuyez, partez. Oui, transformez la ville en déchets !

J'ai couru sur des grèves de sable, c'était le printemps. Je meurs dans des changements sommaires. Qui suis-je ? Pour qui vivrai-je ? Pour l'énigmatique tentation ? Encore un incompris. Je tairais le passage.

Je réalise des nouveautés. Aucun sens chiffré. La tête est lourde d'envies refoulées. Oui, j'obtiendrai d'autres délices. Et l'amour chassera les vamps. Des satanées putains que ces femmes frigides du coeur !

La crise de rire

La crise de rire a étouffé bien des malheurs. J'eusse pu mourir cirrhosé, pédéraste ou curé masturbateur. La grande chose fut le drapeau élevé en haut du mât d'acier. La naturelle croyance en un mystique, en un démon crucifié, c'était peut-être ça, ce moi-même incompris !

Le blond jeune homme, majestueux, royal descendait les marches de l'Olympe. Un demi-Dieu !

Brides d'imbécillités. A ternir sous un flot d'injures. Ou se taire comme il ne reste plus rien qu'une inspiration médiocre.

Automne

Je revois les étés alanguis, étincelants de grâce, le vol des

oiseaux fatigués s'abandonner au clair matin fraîchi.

Mon ombre respire à mes côtés et s'éloigne lentement
comme pour me rappeler au triste hiver maussade et froid.

Je connaîtrai les déluges des feuilles battues par le vent
invisible, par les masses d'air tourbillonnantes au-dessus, autour des
branches fournies.

Ha ! L'arôme de ta demeure sera une cachette sûre. J'y
chercherai les sucres et les parfums de ta chair encore tiède des rayons
du soleil.

L'automne console les amants de la grande fatigue et des
ébats épuisés.

Nous dormirons tous deux. Il y aura des fagots dans la
grande cheminée. Je t'aimerai plus longtemps que l'éveil du brasier,
Isabelle !

Ondes florentines

Ondes florentines bercées par les rumeurs...

Mais la ville détale entre quatre arcanes, affreux
réverbères !

Puissances vaines, chassez loin de moi les orgasmes et les
rêves impossibles !

Je ne veux plus de vos charmes, j'irai me baigner dans les
larmes, fouetté par la mer.

Souffrances affreuses d'un rêve qui s'assoupit, venez mes
pleureuses dormir d'un amour permis.

Et je me repose dans la bière et le vin, cercueils qui
proposent la meilleure des fins.

As-tu vu l'ami, l'ami qui respire dans le vaste tombeau
encombré de vins chauds ?

C'était un Verlaine plein de rêves passés qui flottait sans
peine dans ses ivresses aimées.

C'était moi, j'écrivais : *Ondes florentines bercées par les
rumeurs etc...*

Et l'on m'a cru !

Je danserai sur vos humeurs, sur vos bouquets d'extase
flétris. Y cueillerai-je la rose et son ombre noire, forêt de mon ennui ?

Regagner la ville

Ha ! Que tous les sexes, que toutes les odeurs s'endorment
après les dernières voltiges dans les clartés fatiguées des nuits !

Oui, que je regagne ma ville, mes horizons, mes monstres
rêveurs, que je m'engage fébrile dans mes lumières sans pâleurs !

Que les soifs m'appellent et disent : je te vois. Habite en
mon ventre, énorme catin sans foi !

Sépulture

Respect silencieux, humiliation ; abandon de fleurs fanées, encombrez la dalle froide de regrets, de lourds bouquets d'ennui.

Le tombeau pensant humblement recouvre une belle mort, le corps précieux ! Conserve-le longtemps...

Mémoire de la tombe, pierres du sépulcre, savoir de l'inerte, je sais qui j'accueille, l'âme repose dans mon lit immense !

Je prendrai soin de ton corps fatigué, mon lieu est une tombe sûre, poète accablé, je saurai te plaire, je sais l'art de conserver les âmes exilées !

Cosmopolite

La matière cosmopolite de toute une ville, ou l'intelligence sidérale ? Les organes génitaux exploseraient-ils ? Je nage dans les délires de jouissance et de saccades anciennes. Obtiendrai-je la résurrection du rêve ? L'impossible est bien de ce monde ! Je m'éloigne de vos races : nègres, gitans, arabes. Partez, fuyez, partez. Oui, transformez la ville en déchets !

J'ai couru sur des grèves de sable, c'était le printemps. Je meurs dans des changements sommaires. Qui suis-je ? Pour qui vivrai-je ? Pour l'énigmatique tentation ? Encore un incompris. Je tairais le passage.

Je réalise des nouveautés. Aucun sens chiffré. La tête est lourde d'envies refoulées. Oui, j'obtiendrai d'autres délices. Et l'amour chassera les vamps. Des satanées putains que ces femmes frigides du coeur !

La crise de rire

La crise de rire a étouffé bien des malheurs. J'eusse pu mourir cirrhosé, pédéraste ou curé masturbateur. La grande chose fut le drapeau élevé en haut du mât d'acier. La naturelle croyance en un mystique, en un démon crucifié, c'était peut-être ça, ce moi-même incompris !

Le blond jeune homme, majestueux, royal descendait les marches de l'Olympe. Un demi-Dieu !

Brides d'imbécillités. A ternir sous un flot d'injures. Ou se taire comme il ne reste plus rien qu'une inspiration médiocre.

Les Interdits

Le barbare

I

Une sorte de barbare fiévreux de prières mystiques tua toutes ses femmes. Elles agonisèrent dans des souffles et des râles désespérés. Elles enfantèrent des races d'hommes plus puissants que les titans des cieus. Le prophète unit dans de vastes tromperies toutes les caravanes qui sillonnèrent le pays. Et d'autres vierges versèrent leur sang entre les cuisses de ce saint. Gonflé de mensonges crédibles, il trompa tous ceux qui le suivaient.

J'avance médiocre paralytique à l'haleine chargée de puanteurs. On me rejette. Seules les mouches bombinent autour de mon corps.

Je m'allonge dans la boue de mes silences. Et que vois-je accroupies dans l'herbe fraîchement coupée ? - Mes putes, mes

salopes, mes vicieuses déféquant et salissant la nature de leurs ordures de reine !

II

A mille églises ternies par les folles renaissances mon sexe vit encore, et décharge ses masses blanches dans les vagins des chrétiennes purifiées.

Mes deux mains exquis grattent des salopes, des petites fées grotesques, des nones pucelles par en-dessous.

Montez mes gloires puritaines, exorcisez le mâle scabreux de ses délices ! Une plaie dégoûtante lave ses puanteurs dans les bénitiers !

Assez des évangiles ennuyeux, lecture grasse des grands-mères. C'est par le vice que je rencontrerai d'autres plaisirs encore.

III

La gargouille, le palais largement édenté, souffle ou respire derrière les dômes puants, et les colonnades aussi.

Qu'advient-il quand nous aurons dépassé le seuil des cathédrales sexuelles, quand la passion fondra sur nos corps comme des statuette de neige ?

Ha ! L'enfance travaille encore les esprits les plus vagabonds, et les gamineries géniales poussent leurs insanités

monstrueuses à la face des adultes hébétés !

Je sens un coeur vivant mais immobile atteindre le feu des ébats amoureux. Impossible ! ... Possible mais irréel.

Ravageurs

Vous oubliez dans les nuits sentimentales les eaux printanières pour vous jeter sur des trésors à vénérer.

Votre langue, votre sexe désireux et irrésistibles happeront les saccades amères des hommes fatigués.

L'enfance ? Elle a fui ! La jeune fille tentée, folle, fouguese se fait femme lubrique, prête à être foutue. Elle devient possessive, perverse et se métamorphose en vampire. Assoiffée de sang blanc, le sperme. Notre sperme !

Chantage, mensonge, tricherie, lubricité. Vous êtes femmes, terribles voleuses, brisant les cœurs, et le génie des hommes.

La sorcière

Je réveille le sang chaud qui circule dans mon âme. Dans la marmite fumante de ma cervelle, le litre de sang bout à gros bouillons. Toute ma tête va éclater d'ici à peu.

Elle est bien là, la sorcière et son rire satanique explose à mes oreilles. Je tremble comme un puceau fébrile, ou comme un condamné à mort. Je suis effrayé par son balai, et par son grand

chapeau pointu. Elle passe ses ongles fourchus dans mes cheveux, et me questionne : “ Alors petit, as-tu trouvé mes recettes alchimiques ? As-tu découvert les lois et les propriétés de mes philtres d’amour ? ”

Sa laideur est répulsive. Moi, prenant mon courage par mes poings, la gorge nouée je parvins à hoqueter : “ Cette satanée recette est indéchiffrable. Voilà déjà mille jours que j’essaye de la découvrir. Pas de découvertes. Je veux dire, Madame mille nuits car il m’est interdit de travailler sans la présence des ombres dans la chambre. Et ceux-là ne sortent de leur (...) etc...

Raisonnement illogique

Lorsque par l’envie résolue ce superbe prince se retrouve seul dans l’ignorance de son étalon, nu sans spectre en main, il s’écrie : *Vengeance ! Vengeance !* Et la foule amassée autour de son supplice rit et se met à battre des mains comme un enfant heureux devant un spectacle plaisant.

La mort est une belle chose qui gagne à tout coup. Elle nous vampe irrésistiblement et la Déesse nous attire vers le tombeau ouvert. Nous nous y engageons sans prendre garde. Et la traîtresse bascule le couvercle dans un état de rire sans précédent.

A l’orée des quatre chemins, un prince brûlait d’impatience et jouissait nerveusement dans des crises de génie. Il fallut battre le cheval. La foudre et la tempête s’en chargèrent.

L’amour, la poésie se conçoivent mal. Est-ce pour cette raison qu’elles paraissent compliquées et inexplicables ?

Il n’y a pas de vent dans les artères, et le sang ne coule pas dans la terre. Les orages échappent à la conscience.

Interrogation poétique

Le risque demeure dans l'incompréhensible naïveté du destin. Quel objectif puis-je atteindre ? Je ne sais où je vais, je ne sais quel Dieu a décidé de ce mélange et de ces insolubles opérations humaines. Ma jeunesse se noie dans des questions terre à terre. Seigneur, aide-moi à m'éloigner de ce terrible conflit...

L'arbre s'écroule dans les pigmentations du ciel. La nature d'automne fatigue les feuilles à présent rouges et jaunes, et le hêtre centenaire peut regagner son tombeau - sa pierre tombale est creusée dans le lit aride des saisons.

Analyse

La raison et la sagesse sont peut-être plus utiles à l'oeuvre géniale que la révolte et l'agressivité. Tâchons d'ignorer Rimbaud. Il n'est pas en mon pouvoir de détruire un mythe. Rimbaud m'a aidé. Mais lui-même serait indigné qu'on s'arrêtât à sa propre image. Progressons.

Pourquoi se satisfaire d'un comportement vieux d'un siècle ? Les jeunes poètes écrivent encore à René Char et à Louis Aragon espérant - le romancier Raymond Radiguet et le poète Arthur Rimbaud travaillent l'âme des plus faibles - monter à Paris, voir la Tour Eiffel et tenter leur chance.

Non ! La jeunesse est stupide ! Elle ne fait que recopier le comportement passé.

Je dis : il faut s'enfermer dans une chambre maudite et y composer l'oeuvre.

Conte barbare

Le pouvoir était de règle dans ce pays. Des princes, des tyrans voulaient se l'approprier. Les cerfs et les pauvres payaient pour assister aux représentations, aux tournois et aux fêtes royales. Durant ces festivités qui avaient lieu toutes les quinzaines, les nobles se battaient entre eux jusqu'à la mort. Le vainqueur n'obtenait que le droit de détrousser une vierge de moins de treize ans choisie parmi l'assistance. Le père vendait sa fille aînée pour quelques pièces en or... On était pauvre dans ce pays.

Quels étaient les statuts des poètes, des artistes et des courtisans ? Il n'y avait pas de chansonniers ni de troubadours. L'art était inexistant, ou à l'état embryonnaire.

Le peuple était vicieux et aimait à s'acharner sur la chair. Il y avait des concours de longueurs de sexe, de prises de femmes, d'enfants et de vieillards. La sodomie était pratiquée sans gêne, sans honte. La morale était inexistante dans ce pays.

Ce peuple était le seul à ignorer la religion. Il ne croyait qu'en lui-même, c'est-à-dire en rien. L'avenir comme le passé laissaient dans l'indifférence ces hommes-là.

Leurs habitations ressemblaient vaguement à des huttes. La nuit venue, certaines hordes de voleurs s'introduisaient à l'intérieur des foyers, et violaient hommes et femmes. Ils repartaient au petit matin, le corps fatigué mais l'âme remplie d'émotions. Le viol comme l'inceste étaient autorisés. Chacun acceptait et jouissait de cet état sauvage sexuel.

Les familles vivaient à l'état de cellule. Pères, mères,

enfants et vieillards. L'autorité paternelle imposait à chaque membre du clan obéissance et soumission. Les punis étaient mis à la souffrance sexuelle qui consistait à recevoir jusqu'à l'évanouissement. Le père lui-même pouvait être soumis à ce supplice. Si le reste de la famille échouait, quelques personnes passaient de vie à trépas. Telles étaient les lois et la justice dans ce pays.

Il y avait un lieu, au centre du village où l'on pratiquait la lapidation. C'était un principe éducatif. Chaque enfant de bas âge recevait un nombre déterminé de pierres sur le corps et sur le visage. Il était disposé nu au fond d'un trou. Seule sa famille de sang était autorisée à lancer les cailloux. Les mères y voyaient une méthode éducative absolument efficace : l'enfant se faisait homme. Seules les mères avaient le droit (ou était-ce un rite ?) de dépuceler leurs garçons. Elles employaient la douceur. Les pères, eux défloraient l'anus de leurs fils et les vagins de leurs filles. L'acte se passait dans la dixième année, avant la puberté.

Fragment

La lampe torche éclairait violemment les rideaux. Les ombres furtives se promenaient puis disparaissaient lorsque la flamme s'inclinait aux ordres des courants d'air. Quoique la chambre fût chauffée et l'atmosphère presque tiède, un vent coulis s'engouffrait sous la porte, et donnait des frissons dans le dos aux occupants de la pièce. Tous se groupèrent autour du feu. Marthe approchait ses mains tendues vers les bûches ardentes qui crépitaient dans l'âtre de la cheminée. Elle frotta ses mains l'une contre l'autre, et quand elles furent brûlantes elle les retira rapidement du foyer.

Le silence régnait ténébreux dans la chambre. Aucun participant n'osait ouvrir la bouche de crainte de briser le repos cérémonial qui envahissait la pièce. On entendait distinctement les

haleines soufflées et les respirations haletantes des plus vieux. Les yeux brillants de Marthe scintillaient d'un noir acier.

Impuissance

Pour les dernières conquêtes, je me suis enfermé dans des râles et j'ai banni mon corps.

Je me suis endurci à la flamme de la virilité. Faiblesse, horreurs ! Vices à tuer, et vagins ! J'ai craché sur des touffes poilues et purulentes !

Il n'y a pas d'espoir, pas de désir, tout se meurt lugubrement. Telle est ma destinée. Et telle est mon impuissance.

Conte ordinaire

Ici s'arrêtent les vastes dépravations de l'être inculte, ici commence sa foi en toute chose. L'homme aime et se donne. Il atterrit dans une vague pleine d'insultes, et à l'aube de ses dernières souffrances, il jouit pleinement de ses faiblesses admises. Mais quelles sont-elles, ces faiblesses ? Est-il apte à les accepter dans leur plénitude ?

Un vieil ivrogne a écrit des vers sublimes. Hélas il n'était qu'un génie de deuxième ordre. D'autres ont passé sur son oeuvre et sont morts dans la conquête de nouveaux empires.

Une femme sublime roule son corps dans la fange ou dans l'excrément humain. Elle se délecte, la cupide, de ses tâches sordides.

Pour ma part, j'ai consacré des heures à douter de ces

joies-là. Personne n'osa me contredire. Peu d'intelligences ont saisi ce qui était dit. Peu d'hommes ont senti mes râles dans la profondeur de leur coeur taper comme un tambour éternel.

Mes femmes. Leurs vastes fesses confessaient des injures et tous les péchés de la ville. Et les raies superbes étaient offertes au premier venu. Dans les douleurs de la sodomie, elles ont pleuré les garces oignant d'huile leur corps malsain et toutes les parties de leur chair - vulve, bouche, anus.

Quelle cérémonie pernicieuse ! Quelle lâche envolée de soupirs !

Mais les draps étaient souillés de lubrification vaginale.

Les femmes sont mortes dans leur désir, les pucelles comme des catins, et les vieillards en gémissant.

Le procès, la sentence

Mère, enfance, famille ! Comme je me déçois avec ces quelques mots. J'ignore ce qu'ils renferment en eux-mêmes. Il paraît qu'ils chantent l'amour, le bonheur et la compréhension. Je n'ai jamais rien connu de tel. Je vis dans la plus parfaite des solitudes, sans contacts humains et affectifs.

Le procès du poète. Je savais très bien que je n'échapperais pas à ce supplice. Comme les autres - non, plus que les autres - j'aurai à subir les sarcasmes. J'écris des idioties. Je suis l'accusé - au tribunal des anges - sorte de cour d'assises célestes, on me juge. Qu'as-tu fait ? Rien. (Je remarque que l'on me tutoie). Ou si - je me suis efforcé d'écrire. Tu n'as pensé que des sottises. Quelles sont tes autres actions ? Je ne sais pas. J'ai aussi fait... Je balbutie, inquiet

ou intimidé.

D'un commun accord, nous avons décidé de ta peine. Tu vivras, et ce jusqu'au dernier de tes jours entouré d'anges destructeurs qui auront carte blanche pour agir sur ta vie, et te la rendre infernale si bon leur semble.

Éloigné de la famille, de la femme, ignoré de Dieu, battu, frappé, humilié par la canaille de la Mort, je me sens persécuté, soumis à une vie de souffrance.

Tout mon corps, tout le plus sublime de l'âme crient à mon don de poète. Ha ! Je paie mes capacités, je paie mon droit à exercer cette activité ! Je reçois l'averse de l'au-delà, une pluie de fantômes qui forme de ses longues traînées blanchâtres ma prison invisible.

Dialogue

- Muse, connais-tu mon nom ?

- L'idéal, le tricheur, le voleur, le mystificateur ? Je te sais. Je te déteste, et pour ta peine, je t'imposerai à écrire des poèmes ingrats, stupides et sans le sens.

- O Muse ! Je te changerai en statue de marbre, et t'interdirai de parler jusqu'à la fin de mes jours. Car tel est mon pouvoir de poète, et je l'appliquerai à la règle.

Est glacée la reine, l'inspiratrice, la pauvre morte. Je me ferai prosateur, histoire de changer le cours du temps.

Hymne

O la très tendre, la très belle, la très chère, vous que j'ai eu l'honneur de déflorer, vous la ravissante et la sublime, venez vous perdre, amoureuse dans mes bras.

Quittez l'alcôve solitaire de vos nuits, et rejoignez l'illustre qui vous chérit déjà. Je désire cette bouche et ce sexe goulûment, les sécrétions odorantes de votre corps endormi.

Ne me laissez pas dans de si mauvais remords, et venez satisfaire l'homme qui vous aime. Appelez son corps et son odeur intime, rassasiez l'humilié, il aimera encore.

Et dans vos mains heureuses le sperme jaillira comme des coulées fécondes de plaisirs juvéniles, et la pointe du sein chaleureux se dressera, la belle pointe rose de sang à butiner !

Bondage

Elle était ficelée, bâillonnée sur le lit. Des cordes fortement tendues lui interdisaient tout mouvement. C'était un jeu sexuel - nous avions convenu de jouir de la sorte. Elle paraissait comme soumise, nue sur les draps, avec les cuisses largement ouvertes. Une lanière la maintenait allongée, et la traversait à la hauteur de la gorge. Elle pouvait à peine respirer. Ses espoirs de trouver haleine se faisaient plus amples. Je l'entendais hoqueter. Deux autres cordes la traversaient : l'une placée au-dessus de sa poitrine, à deux ou trois centimètres en avant des tétons. Je lui permettais ainsi l'érection des pointes de ses seins. La deuxième à la hauteur du clitoris. Ses cuisses étaient fermement plaquées sur la couche, etc...

Le comte de Gonzac

Historiette

- Madame, vos seins sont d'une merveilleuse ampleur. J'en dégusterais les pointes comme des groseilles à croquer, en malaxerais les poires comme un jardinier caresserait les fruits de son jardin.

Et rapidement il déboutonna sa braguette, en fit sortir un vit énorme. Les testicules coincés dans la culotte firent leur apparition avec difficulté. Il préféra se déshabiller jugeant inconfortable de laisser les roubignolles dures comme des amandes à peine visibles à l'oeil des courtisanes. Il baissa son pantalon et fit glisser son sous-vêtement à la vitesse de l'éclair. Les femmes regardaient avec avidité ce spectacle d'exhibitionniste.

- Je voudrais, Madame, que vous vinssiez vous accroupir entre mes jambes, et que vous tétassiez mon vit avec acharnement.

La femme rosissante, tortillant des fesses ne se fit pas prier.

- Mais j'aimerais vous voir dans une posture plus légère.

Elle comprit tout de suite l'allusion et entreprit son déshabillage. Elle fit valdinguer ses chaussures avec des ricanements bizarres, souleva sa robe, et se retrouva en corset et en jupon.

- Madame, je vous en prie, poursuivez. Poursuivez.

Rondelette et grasse, la peau blanche elle se dévêtit lentement. Le jeune comte de Gonzac était excité à l'extrême. Son sexe tendu, le bout violet attendait avec impatience d'être avalé par cette petite bouche rouge, aux lèvres fines. Sa langue rose opposait un contraste saisissant avec ses petites dents scintillantes et merveilleusement équilibrées.

Elle sortit ses deux gros tétons hors de son corsage, et baissa le dernier rempart de sa nudité. Son petit chat à peine poilu mais ravissant cachant un bout de clitoris que maints hommes eurent désiré sucer. Cette chair de femme rose, avec ses petits pieds charmants courait dans la direction du Comte.

- Monsieur, puisque tel est votre désir... Et elle engouffra le sexe poilu avec une extraordinaire facilité. Le Comte gémissait d'aise. Cuisses écartées, il poussait de toutes ses forces dans la gorge de Madeleine. Son sexe était mordillé, pincé. Les dents s'enfonçaient sur le gland et sur le reste du sexe. Il prit la tête de Madeleine, passait ses mains dans les cheveux comme pour la pénétrer davantage. Elle suffoqua, hoqueta et prise de vomissements faillit tout rendre. Il déchargea en elle son foutre. Elle avala goulûment les soubresauts de sperme qu'il éjaculait dans sa bouche.

Fantasme morbide

Elle est nue. La jambe ronde se balance mollement sur les draps blancs. La trentaine, belle et plantureuse. Je veux la prendre, la rouler sur mon corps, lui faire l'amour, la sodomiser, lui arracher un à un les poids des fesses et la foutre, la foutre !

A présent elle est morte. On peut prendre une morte si elle est encore chaude, tiède ou douce. Depuis trois heures elle n'existe plus. Je vais encore en elle sachant que dans quelque temps il me sera

interdit de la pénétrer. J'en profite au maximum.

Enterrement. Procession. Je compatis à la douleur de la famille. Pourtant le sexe me gratte. Les testicules gonflent. Mon bas du ventre est chatouillé. Je cours dans les toilettes me masturber. J'obtiens une éjaculation et une jouissance exceptionnelles.

C'est la nuit. Premières lueurs dans le matin. Inconsciemment je me dirige vers le cimetière. Curieux, je pousse la porte entrebâillée. Dans les méandres du sinistre lieu, je trouve facilement sa tombe. Je prie quelques instants. Puis je me déshabille. J'ôte mon slip. J'offre ma virilité à la lune honteuse, à moitié cachée. Nu je me couche sur son tombeau. Je me masturbe en me frottant comme pour un coït sexuel. Après quelques minutes d'efforts acharnés, j'éjacule. Des gouttes de sperme sont mêlées à des taches de sang.

Mon fantasme ! Prendre la morte froide de force, enfoncer mes ongles dans ses seins, dans ses fesses, pousser ma main dans sa vulve. Arracher de l'anus quelques fientes conservées dans son ventre. Les passer sur mon visage, et m'en délecter.

Hard Lust

La gorge se resserre. Tout le ventre me pince et me ronge. Les intestins me brûlent. Les mains tremblent et tout le corps est en émoi. Je suis nerveux et agressif.

Le plus infime chatouillis devient une caresse savoureuse, et me porte aux péchés des sens. Le slip collant mes testicules, le jeans très serré provoque des érections incessantes. L'envie de faire l'amour me dérange, me gêne, m'interdit toute concentration. Je ne puis travailler sérieusement. La bouche, les lèvres ont besoin de prendre

une bouche, de s'accoupler irrésistiblement sur d'autres lèvres rouges et bien faites. La langue appelle une autre langue pour un ballet sensuel et voluptueux.

Et ce sexe dur et tendu a besoin de prendre, de se placer dans une chatte, de mourir entre des fesses grasses et épaisses. Les testicules sont des cailloux, ou des amandes de plomb. Ils font souffrir. Mais comment puis-je écrire ces lignes, je devrais foutre, taper, me crever dans une femme. Ne pas le noter mais le faire !

Poïétique

Quant au Livre...

Objet indistinct ; noirceurs éphémères de l'intellect. O la puissance totale de soi ! Et ces visions brouillées - compensations tardives d'un rêve en oubli ? Et ces jeux et ces règles indivisibles, accouplés dans le plus abstrait des desseins ?

La dynastie des très riches - l'effort violent du défavorisé.
O race, race d'hommes accomplis ! Nous chercherons encore !

Mémoire. Diphtongues

Mémoire. Diphtongues et syllabes dans ma cervelle.
Accumulations d'idées fixes. Penchants, renversements, attentes.
Espoirs d'un temps infini. Etrange conquête de *l'indécise échappée*.
Valeurs intuitives comme repères du temps et de l'espace.

Modulations des termes employés. Architecture indépendante de ma volonté. Saturation vers le son aigu qui crisse ses avant-dernières syllabes. Puis ce silence qui résiste... qui résiste.

Explosions. Rumeurs de multiples voix coordonnées en

une seule - la mienne.

Pour que, subtilité sonore, le vers soit intense jusqu'à son
exquise vibration finale.

Quelque explosion buccale par la lèvre diffuse, haute note
dans l'oreille amoureuse.

Certains crissements entendus en mélodies ! - Amateurs
barbares.

La libération du son comme une retenue qui s'écoute, joue
au rythme des cordes vocales.

L'influence, instrument

L'influence, instrument d'autrui - son oeuvre par l'effort
du copiste même vulgaire affirme le style traduit.

Du choix de ses maîtres. Après l'ignorance, la virginité
littéraire - opération de croissance rationnelle.

Etudes de structure, de rythme alangui ou resserré, et
maints avantages encore. L'important : se faire Autre.

Puis la haine de Soi : médiocre et terne. Et traiter
l'Admirable de coupable, de cause de son échec.

La découverte des invisibles - les règles.

L'écrivain, refuse

L'écrivain, refuse le produit brut.

A la clarté de se dire, je crois l'entrevoir.. Il, le mot, s'échappe sous l'ombre. Parfois syllabe sonore comme l'écho perturbateur, ou insiste à vivre sur la feuille et démange l'auteur jusqu'à sa trouvaille. Des minutes et des refus.

Puis nouvel autre cas : deux lettres, en exemple ces lo, qui sont l'ombre, moi-même, l'obsession ou dans le lieu naturel, l'onde.

Je pense alors sa suite, qui refuse de se donner. Et rien d'autre ! Elle seulement et ne veut s'oublier !

Il existe aussi ce travail rudimentaire par le Livre, un tantinet surréaliste quand le Hasard accouple deux mots, page x : salle ; page y : il se célèbre. J'en obtiens - *la salle célèbre*, etc...

Le reste s'acclame modestement à la faveur de l'artiste.
Merci.

Des combinaisons éternelles quoique peu d'heureuses - bons coups rarissimes.

Et l'Inconnu ? Ne nous leurrions pas : inexplicable.

Le moule - le cristal - la lumière - lumineuse salle - (ci-dessus, par facilité), bal, mousselines drapées - ballerines - théâtre, artifice.

Par analogie, la scène naît petit à petit.

La lecture puis la réminiscence. Calquez des styles (piteusement).

Mais ce travail nocturne est source de cent manières

différentes - les noter serait pénible et gâcherait mon Mystère.

Autrement que par

Autrement que par le déclic spectaculaire, ressort nerveux de la jeunesse, il y a l'attente stérile dans la nuit noire - Ainsi, en cette heure.

Feuilleter l'Oeuvre du Maître, ou causer cela va - L'amicale fumée construit son volume de brouillard - je m'évade dans son espace.

Trois heures - Griffonnons la dernière tandis que le papier et son tabac grésillent en s'élevant vers la tapisserie au plafond.

J'avoue que le rêve est de peu d'intérêt. Certains l'ont exploité. Jadis, moi, mollement.

Ce me semble le commerce longtemps interrompu par la crise de sérieux. A ces vers, ajoutons la cocasserie, le bel humour et démagogue honteux, le sexe.

Ainsi se vendra-t-il.

Le dessein de l'éternelle beauté ? Hélas, j'ai lu ! Vaste déception chagrinée de la reconnaissance du mauvais. Mais son éditeur lui accorde quelque chose. Quoi ? Le futur se taira.

J'en arrive au faiseur de roman. L'heureux travailleur de la masse des innocents. Economiquement, il répond au besoin.

Et la mode, et le mythe de la vedette annonçant le tirage à cent mille ? Abaissement vulgaire mais proluxe en pièces d'or.

Appelons Triomphe

Appelons Triomphe le retour dans le classeur du livre refusé.

L'arme lustrée, étincelante ; ainsi le miroir renversé. Il se réfléchit avant le réel suicide.

A supprimer la classique prière dont usèrent tant d'athées. Avouons-le : je confesse le droit de croire en le surhomme - (avec la moquerie ou l'oeil malicieux en ces termes).

Le jugement grotesque des obscurités : son génie est timide, a été répété indéfiniment J'ai rétorqué : pourquoi ton Dieu se cache-t-il ? Le silence pour toute réponse.

Toute l'architecture s'écroule

Toute l'architecture s'écroule avec le souffle de la divine Ironie.

Reprocher à l'artiste d'être un mensonge est pitoyable et scandaleux.

J'ordonne à l'objet d'agir, à l'abstrait de vivre.

Caresser l'Idée avec l'élégance du doigté.

Le rébus de forme fait chair.

Nul cas insensé. Vous méprisez pourtant l'absurde.

La découverte recule l'épreuve jusqu'au vide.

Le débat s'oriente vers des perspectives alléchantes.

Il est certain que le peu a étonné les meilleurs.

De la façon délicate dont l'amateur d'échecs poétiques
prépare ses coups.

La brise voltige dans les ciels aériens.

Cela et rien de plus atteste d'une ridicule facilité. Ainsi
que le mineur dégageant la première pelletée de déchets, mais l'or est
loin.

(Regarde-moi cette salope qui a toujours le cul en l'air !)

Je ne ronge pas la lune, je ne la peinturlure pas de vert, je
ne l'offre pas au croyant comme une hostie. Ici, je me propose de
l'invoquer à une autre raison d'être.

Indices de stagnation dans la structure et la syntaxe
mêmes.

Le scandale sera interne comme le lecteur est unique.
Exhiber la matière en coquin de foire : se décevoir profondément,
alors.

Je l'ai écrit : l'exécution est rapide, l'attente de longue
durée.

Soit : donnez deux décades de silence, mais la bouche se nourrit de pain.

Le sot qui se glose de mon marquage est un pauvre à illuminer de paires de loupes. Des œillères au cheval, de la langue à la vipère aiguë !

La prose. Rendons-leur ce bien, si pauvre !

Certes, il y aura toujours ce premier coup de cymbale de l'automne sur la terre.

J'en reviens à cette paix si chère à mon silence. Dieu ne pardonnera pas la cachotterie. Quand, même, cent mille contre moi, j'aurais la raison du poète avec Moi.

L'Analogie

L'Analogie est l'épouse comblée. Elle ignore le mécanisme cérébral qui provoque l'érection. De la naïveté dans sa jouissance continuelle.

Ce compte, cet accent injustifiés.

L'accent : de la grosse caisse dans une symphonie littéraire. Je cherche en vain à écouter les violons, cors et cuivres.

Je détruis pourtant la viole, la harpe, la flûte de roseau. Les pleurnicheries du pâtre et de l'ange !

Le compte : il prétend ne pas s'échapper du cadre.

Certains, peintres coupent la moitié de la chevelure comme elle déborde des limites imposées, - ce cadre justement.

Je déplore l'affaire de spécialistes, mais je la conçois légitime.

Coupez en petits morceaux. Ainsi le rêve et le symbolisme.

Point de confusion. Dîtes : mélange d'idées.

Quel serait le mérite sans efforts ?

Je pense au besoin alimentaire qui abaisse l'Art. A la naissance, sortons d'une femme pleine d'or. Le parfait est d'accéder dès sa vingtième année à la rente.

La nécessité venue est de trouver la fille riche. Evident et indispensable.

Je peux certes créer l'émotion, le sentiment, le vice, la misère avec le feu, les pantoufles, le chien et le fauteuil.

Le prince et le millionnaire. Qui hurle à l'incompatibilité ?

Il faut agir dans les silences. Obtenir des cris, des blancs et composer.

Le nul comme repère - norme.

L'évidence ainsi est souhaitable.

Causer de son expérience, cela ne révèle de rien comme chaque poète est une unité en soi-même, un cas unique.

Dire : je sais, est absurde. J'ai vu à ma manière, avec ma méthode, mon système, ma culture, est plus juste.

Ils chantaient, nous pensons.

Il y a l'attente, belle, éternellement belle, puis ces décharges de canon dans l'espace d'une âme.

Equivoque, doute. Pulsions de soupirs.

La femme aux apparences charmeuses.

Si, l'éveil des trompettes

Si, l'éveil des trompettes sonne la Muse et la tire de sa langueur où nonchalante elle soupirait - j'accorde à l'amateur la note originale mais unique ; à la mélodie chanteresse il oppose les cors et les cymbales bruyantes, - ainsi pour se faire entendre.

Par le crissement de l'oeuvre, la jeunesse vibre d'émotions en proie à la brutalité pareille à la musique décadente.

Puis tonnerre d'applaudissements - exaltation du déséquilibré.

Singulier pouvoir que d'imposer la place non par le mérite, mais né du bon désir de Dieu. Je veux des preuves. Démontres dessein.

L'affirmatif est.

Il y a le talisman, la pièce éblouissante hier inaugurée.

Ridée, je la transforme par le cercle ovale de la tapisserie.

A travers le voile de la génération future, je ressens le vibrant sacrifice de naître dans l'Ancien.

Je me bornerai à produire peu de neuf.

Puisqu'il m'est interdit le droit de citer.

Trouver le nombre : ânonner ce jeu me déplaît.

Il en va de la vaste descente au profond du puits.

- La fuite et l'étendue d'eau -

La mémoire réalise

La mémoire réalise de fort judicieuses randonnées dans son passé. Dommage que je sois obstruée par vous, pensait-elle.

Tout le silence, toute cette science découle de l'image tournée, détournée puis effacée par le mensonge.

La règle de la substitution est indispensable à la poésie secrète ou alchimique. Il ne s'agit point ici de permuter des axiomes, de dériver des lois. Seule compte cette capacité unique à favoriser de

nouveaux nombres, tout en niant leur essence et leur utilité.

L'accouplement des belles lettres. Ces signes nous conduisent incessamment à l'art moderne ! En aucun cas, il est conseillé de jeter le bagage encombrant des trois cent cinquante dernières années.

Je dis : par la multiplication des idées, nous dérivons.

Maintenant l'heure est à relire l'Ancien. J'entends l'Autre - intimement moi, soupirer en vagues de déception. Il dit : parodie d'imitation - désenchantement de pensées algébriques.

Quant aux pages, elles sommeillent là, dans l'hiver silencieux. L'ordre ? Quel renouveau ? Elles se cueillent en un cent. Agir ou se taire ?

Vaste trésor sans l'analogie, ou Idée d'un poème futur ?

Le calme résigné a fini par m'atteindre ; lente lassitude des lieux reposés, et si l'âme s'éveille parfois, c'est pour entendre le mot : silence.

Plus rien, plus rien n'oserait vivre, sinon seule l'idée de se taire.

Un peu de temps, dit la voix sourde presque inaudible. Elle s'éteint doucement, maigre soupir d'un sanglot oublié.

Frissons des hivers, glacials silences et mort lente de l'âme épuisée.

Certes je vis ou je semble vivre malgré moi, car je puis mourir à tout instant. Oeil clos du soleil, fin, chute. Aux premiers brouillards noirs.

Heures creuses d'une nuit infinie.

Ainsi s'achève le nul vécu

Ainsi s'achève le nul vécu - *le mien*, si. J'incline vulgairement ma tête honteuse. Me croire satisfait serait cocasse : l'expérience mentale a bien échoué, et la belle tentative s'écroule piteuse dans l'affreux Néant. Rire est le bonheur suprême après la possession adolescente de la Muse.

D'autres phrases se traînent lamentablement épinglées, accrochées sur la corde que je tire hors de la cervelle : Inspiration ! Paradoxe : c'était burlesque. Puis la mise en scène pour créer du réel avec les méchants anges. La prime à l'échec ! Les mauvais contrats !

Sylphide décadente, je contemple tes cernes - pauvre gamine apprivoisée. Ton intérêt fut rapidement déchu. Après des caresses sur tes rondeurs de femelle, j'ai délaissé le baiser frivole et le coït suant.

Plus de ptyx ni de chevelure battant à la fenêtre - le sport stérile sur feuille blanche a vaincu mes nocturnes efforts.

Certes, je donnerais déjà le mot fin. L'enragé maigrement lutte encore malgré moi. Je m'accoutume à son vice, à ses besoins. J'obéis, mécanique, génitrice de textes.

Le débat se poursuit tout bonnement, ressort de l'âme

jusqu'à la cassante fissure.

Attendre tombeau ouvert, le mot : mort.

Ainsi d'autres présences afin de gêner l'indestructible travailleur. L'abaisser. Puis la stupide déclamation : voilà ta place, cela et rien d'autre. Pourtant criai-je : le mérite ? Le mérite. *Cela et rien d'autre*, inlassable vibration dans l'oreille gauche.

A trois ans d'âge

A trois ans d'âge, le casanier sauvage pareil à Robinson amasse les trésors sans l'ombre de faux.

Je suggère plus au mot, qualité de couleur, de vibration émotive, qu'à la répétition d'un spectacle. Je le déclame : il n'y aura jamais de faiseur de roman à cette table.

L'oeuvre s'accumule avec le journalier labeur - le miracle est mort.

Il dit : Génie ! Qu'engendre l'appel ?

Par l'absolue incompréhension, ce silence est nécessaire. Or point de mode, ni de vente directe à l'éditeur. Je conseillerai jusqu'au bout à s'entêter à ne pas tirer.

Quant à l'ami spirituel - un identique dédoublé - je néglige la part heureuse du Hasard qui le place sur l'épineuse route.

Solitaire - éternellement.

La femme ne peut être le *stimulus ardent*. Je la sais ronger

l'heure immédiatement présente avant l'exécution.

La générosité. Perdre à cent coups réguliers et vaincre une fois l'an.

La satisfaction éphémère hors l'admirable naïveté pour le Livre de l'Autre.

La Muse absente, la magique opération cérébrale s'active à la remplacer. L'objet suspect romantique regagne sa tombe. Démystification.

Croire autrement que par l'oeil j'eusse été athée. Puis ce second souffle qui me prit comme vingt- cinq orgasmes. Donc Dieu est, hélas peut-être.

Je développe ma leçon d'égoïsme craignant de souffrir pareil à autrui. Je m'aime. Contradiction d'avec la descente du Christ. Qu'y faire ? Rien.

La mort du Père s'oublie aisément comme aucun signe mais jamais imaginaire n'assure la présence continue dans la Tombe-Autre.

Ici, je dis non à la pensée, prière consistant à soutenir l'appel. Je me refuse à tout contact.

L'énergumène bouffi, lèvres ouvertes taperait en ladite chambre, frappaient secs qui condamneraient la paix.

Visible avec moi, quel secours à attendre ? Comme ceci n'est pas, pourquoi l'interrogation vidée de sens ?

A côté de son ombre

A côté de son ombre, il gît dans les noirceurs presque bleues, préférant le langage des ténèbres.

L'effacement du poète qui obéit aux mots.

Accords sourds, mugissements ou aigreur des aiguës ?

Un démenti farouche comme la nullité battait alentours. Là, rien au miracle. Le radical échec éveillait ses nuits, cognait pulsions vicieuses dans les veines de son âme.

Le doute s'est accaparé de l'espoir, le réduisant à la tragique question : était-ce réel ? Voyant, mystique, médium - terrible école des sens inconnus.

Comme la violence surgit en foyers de passion, il discute le paragraphe du Mal avec son bourreau.

Prince de la torture, l'élévation du très purifié.

Accomplis l'ignominieuse tâche, méchant !, ainsi que ton Dieu te l'a ordonnée.

Fâche-toi sur du Rien, sur l'insignifiant et frappe hors la mesure humaine - sans raison.

Le plaindre, et les autres alentours.

L'illuminé entré en sa transe. S'il s'isole, coule hors de son corps la forme, le spectre fait chair de l'initié.

Hormis le rejet séculaire par la tentation de copier l'ancien.

Uniquement l'invité mystique par son tantinet de bêtise uni à ma crise obtient les larmes d'acidité nerveuses. Autres sages, ici à cette table pour écouter l'enfant produire.

Si à toi, plus bas dans un vertige de stupéfaction par le dire hallucinant.

Par charité de paix, plus de descentes.

Un sentiment de comédie.

Au jeu monotone de la rencontre littéraire l'effet impalpable d'être là conscients, s'activant impassibles à regarder derrière l'épaule gauche ou de biais, l'areu poétique et de se dire : *médiocre, mais il grandira.*

Après la procession saintement anachronique, mais bellement géniale, d'autres quotidiennement en ce lieu et partout.

Acteurs banals du sacrifice de vie, dérèglements jamais punissables sur l'ordre de Dieu.

Je doute de l'utilité.

Quelques intentions de seigneurs, à l'époque lointaine, régnant pour l'Art.

Sollicitations sexuelles de quelques-unes pour détruire le besoin impérieux d'écrire.

Si fait avec accumulations des désirs. Puis le Mal jamais

rare, exaspérant, reconnu par l'auteur.

L'esprit hanté

L'esprit hanté - perceptions sataniques par la bouche de l'au-delà.

L'éclair énigmatique resplendit en une profusion de saintes révélations.

Hors du Mal, quelques désirs printaniers.

Une vision hallucinante foudroie, brise le miroir du mystique.

Aux croisements des chemins de Dieu, il y a convergence des tunnels étroits.

Carillons, sons de cloches, barrières et prés verts - le paysage se forme dans ton espace.

L'authenticité du silence. Puis les volumes de cris amplifiés dans les Néants.

Et toute gloire ? Ha ! L'état du nègre, le travail de l'ombre.

A la suprême décharge, un flot de rumeurs circule et percute les recoins de la chambre muette.

Elle fustige les dorures sacrées, enlace les nœuds invisibles, touche de ses lèvres brûlantes les bouches closes.

Ce scandaleux mariage déplaît au prêtre masturbateur, à l'améthyste enfouie dans son calvaire d'ombres.

L'Autre naîtra, hélas ! Quelques promptitudes intelligentes et efficaces, mais dégoût d'évoluer sur la scène du comique divin.

Sache que l'enfantillage est décevant.

J'admire pourtant la méthode de la crainte et le faux chagrin d'amour - tout à l'originalité. *Savoir et douter* !

Nous dirons donc que le poète doit aimer selon la résolution divine.

Ici, c'est de moi qu'il faut parler.

Ici, c'est de moi qu'il faut parler.

La comédie de soi-même.

Et celui qui ne m'a pas entendu sera condamné à trois siècles de travaux de l'Esprit.

Le dernier saut de la puberté, l'avant-garde des masturbations incestueuses.

Quelqu'un y pense à mes dépens. Merveilleuse inconscience qui produit tout le travail.

Je n'ose m'avouer mes faiblesses techniques.

Un plus durable, non pas de diamant - je ne suis que
granit.

Valeurs innées, valeurs admises. La grande frustration de
ce médiocre siècle.

Encore la cervelle filant sur une étendue glissante - là-bas
en amont.

Je te tue à me répéter que c'est un toi-même qui écrit.

Vouloir se décevoir dans ses plaintes, chants intimes.

Nous sommes obligés de cacher l'important derrière des
baisers volés et des cris de pucelles.

Bois, soleils, buissons. Ondes légères, envolées d'oiseaux.
Je vous sais depuis deux mille ans.

J'obtiens le droit à la carrière : l'étonnante pénétration en
moi-même !

Ombres bleues

Prélude

Jouissant de quelques souffrances inconnues, j'expulse
vicieusement le Mal que je reçois. Exprimer une autre douleur stérile,
Satanas provoque la création crétine, l'acte stupide par l'effet.

Oui, je dois gravir l'échelle pour l'élever, lui mon faux

frère ! Ha ! Pauvres de nous deux qui sommes contraints, opposés par le devoir et par la réalité économique, à vivre constamment dans l'harmonie poétique !

Il te tarde, n'est-ce pas Complémentaire d'une sordide reconversion spirituelle d'achever au plutôt cette bêtise terrestre, et de subir là-bas les éloges dont tu n'as que faire ?

Inspiration

Mémoire rectifiée ; ondes vibratoires d'un état oublié ; souvenirs diffus de la pensée abstraite ; mouvement transmis.

Brassage, chaos, éruption ; idées soulevées, projetées au-dessus de la masse.

Echecs, espoirs, fusions, analogies.

Voilà que je crée ! Voilà que je pense ! Grondements intérieurs, soufre, dégagements impurs ; à moi de chasser, d'accoupler - je voudrais tuer ce jeu crétin - je poursuis pourtant la métamorphose des mots.

Les sublimations oniriques

Les sublimations oniriques créent des délires optiques, fixent des mouvements ondulatoires.

Ame, tu voltiges, cervelle, tu vales !

La raison glisse, tourne, m'emporte !

Fi de la conscience du coeur, retournant à l'état barbare, je propose les vices des sens et la jouissance spirituelle.

Je tue leur Dieu inconnu, - il n'existe pas. J'invente mon royaume charnel.

Après l'exploit sur quelques créatures soumises, moi Prince ou Démon je m'enchaîne à la vision de tous les sexes, de tous leurs excréments.

Je me lave dans l'impur avec l'application impossible du corps.

Mémoire tu me trompes, et je me sou mets au réel de la vérité.

Pour avoir acquis l'impalpable, je m'élève vers le réel, je m'éveille, hélas !

Son génie étant inaccessible

Son génie étant inaccessible à mon petit caractère, je me trouvai néanmoins en crétin mystique s'essayant à des genuflexions sur les carreaux de sa Maison et saignant des genoux sur les dalles de son église.

Je fus, aux bords des confessions chuchotant ses vices pardonnés et ses chefs-d'oeuvre lubriques, un maigre poète aux battements rougeâtres, et au sexe tendu vers des filles, les yeux au porno et à l'argent démuné.

Tout se fit sombre et delirium absurde. Au lupanar,

taureau sanglant, et brandissant ses..., je me tendis jusqu'à ce que les lapines de ma banlieue vinrent se jeter sur mon futaal.

Les longues formes

Les longues formes oblongues voilées de lumières floues ondulent dans la pénombre de la chambre.

La femme se pâme et caresse ses larges tresses aux reflets roux puis se propose et dispose de son amant jaloux.

Offrant un corps nu à la croupe sinieuse, la belle s'étire sensuelle et trompeuse.

Sa bouche rose et noire aux lèvres retroussées se donne pour un soir à un amant blasé.

Les chairs s'appellent et s'emportent et la femme presque morte s'épuise à genoux.

Je t'apprendrai

Je t'apprendrai l'extase des sens, la sublimation d'un corps presque nu. Puis la pureté de l'esprit, vierge de tous les vices et de toutes les passions. Tu nettoieras tes souillures dans la poésie élevée. Je t'enseignerai peut-être le talent...

Veux-tu l'excitation blanche de la vierge pénétrée ? La candeur moite des sexes qui se frôlent ? Je t'offre l'impossible et la perte de l'insouciance.

J'ai osé comparer par le délire des images la toile de

l'araignée si fine mais si gluante à l'hymen savoureux de la pucelle d'un rêve.

J'étais comme un sauvage

J'étais comme un sauvage dans cet habit noir ou blanc.

Un minuscule point interposé dans les décibels du temps.
L'entité abstraite revêtant les soupirs des sentiments conjugaux. Ha !
Hier ! La chair accouplée à la chair autre ! Et j'entends ce petit bruit sec. Qui est-il ?

La modernité des ères ! Comme tout cela disparaîtra au souffle second ! Je me souviens d'être mort - victoire passée ! -
Etonnantes conquêtes !

Les fruits ocres - grammes de pacotilles.

Mais entends encore ce deuxième petit coup sec.

A présent c'est un silence noir et glacé. Une sorte (je m'exprime mal) d'éternité comprise entre le présent et l'intemporel.

Ma mémoire secrète ouvre des tiroirs cachés ! (Que je suis sot de m'exprimer de la sorte !)

Il n'y a plus de Raison ni de Lieu. L'objet ou la chose... que m'importe !

Le rien est composé de petits riens. Tout ceci est absurde, inadmissible.

Je laisse à la mémoire sensée... Aux Autres !

La timidité nous invite à nous taire. Enfin, je me souviens... et toujours ces petits bruits secs comme des écorces de pin qui crépitent dans la cheminée... (Trop facile).

Je les entendrai donc encore !

Qu'ils sont affreux et laids, ces princes du ridicule !

Je vous sais à présent nager dans les méandres d'une drôle de vie.

J'en embrasse des fées comiques, des petits dieux irréels !

La solitude éteint les maux.

Ma raison étouffe les gros fous éternellement seuls.

Je prédis cette grammaire glacée et impossible. Je me vois, je me sais entre les quatre axiomes des heures. Ceci est du présent.

Pluies monstrueuses

Pluies monstrueuses sur les gerbes d'or. O les martèlements agressifs, teigneux sur le sol des capitales !

Jets de pierres, retombées de grenouilles. L'au-delà est contre moi.

Mais je ne veux pas courir dans ces sales chemins, dans ces routes imbibées d'urine, sentant la mauvaise odeur.

Moi, Grand Dieu, il est que mon esprit vole, gagne

d'autres espaces, plus haut là-bas.

Ainsi soit-il ! Pour la grâce des siècles, caché et contenu dans ses silences rêvés !

Ce qui frappait

Ce qui frappait, ce qui choquait c'était cette impossibilité à donner au Hasard une valeur réelle, déterminée.

Je me concède le droit au luxe et à la beauté.

C'étaient une insinuation, un non-sens.

Les fluides cosmiques traversent en paraboles étoilées les voûtes et les constellations du Christ - écrivais-je. Je pensais à l'Action Divine. Il n'agit qu'en décharges émotionnelles. Imaginons la Force rééquilibrer son monde avec des flux psychiques.

Tant qu'il y aura des étoiles

Tant qu'il y aura des étoiles ! Le poète parle, cause ou chante. Singeries, mysticisme. Dieu n'est-il pas à tuer ? On le vendra sur les places. On l'a vendu. Hélas, Il est immortel. D'autres le chanteront encore !

Vices, Victoires, Petites obligations enfantines à publier, à s'occuper d'autrui. La poésie est l'affaire d'un seul. De moi.

Ta violence déchaînera ta perte.

Le pénis est trop court pour aller au fond de son but.

Toujours ces erreurs de Nature. A Dieu la faute.

Mais je veux me battre. Pauvres fous, pas avec Vous.
Qu'en ai-je à jouir de votre société de poètes ! Moi, je vis avec l'Ancien
qui est toujours vivant !

Les agglomérats de pus

Les agglomérats de pus et les plaies incestueuses règnent
depuis dix ans dans ma cervelle saccagée. Je me souviens de mes
erreurs d'enfant. O conscience, pourquoi ne t'éveilles-tu pas aux
premières amours de la puberté ?

Victoire ! Criait le possédé, le jeune homme aux années
défuntes. Je suis mort, mais je vis toujours ! Ce corps ravagé se
nourrira des sucres les plus rares, boira les breuvages exotiques de
l'Ancienne Chine. Il happera avec délice les fumées d'opium. Etc...

L'ombre poussait

L'ombre poussait contre l'écorce de l'arbre.

La jeunesse - soit - Pour qui ? Contre qui ? Et furent les
jours en interrogations !

Stagne, rate et refusé, et toujours !

Les petites grosses vulgaires - sens artistique inexistant -
lèvent le mollet ou balancent le tout de l'arrière. Spectacle très
burlesque offert le samedi soir.

Les maudits

Nous ne serons que ces maudits inconsolables, que ces poètes haïs par les anges de l'au-delà. Nous resterons toujours les puretés tachées de vomissures, expulsant des crachats et des vices par la forme du poème.

Le prêtre m'exorcisa avec ses prières tandis que je l'éclairais avec mes prophéties de mystique. J'annonçais la parole vraie, le savoir des initiés. Qu'a-t-il compris quand les chemins se sont croisés ?

J'ai vécu

J'ai vécu, réveillant le Mal qui croupissait autour de mon âme. Dans les nuits affreuses, j'ai crié cherchant à le chasser plus haut, dans l'exil.

Lieu d'épouvante, infernale chambre, pour quel amour quand chair et corps se consomment dans les braises du Démon ?

L'ombre console du présent, nous étire vers l'avenir.

Ici, rien au prodige

Ici, rien au prodige. Le génie est inexistant. Il est mort dans un tas d'ombres molles, l'oeil fixé sur le cimetière. Sa fin valait une belle tombe, ornementée de lourds bouquets qui s'étalent sur le marbre froid, qui l'encombrent de parfums enivrants.

Là-haut, ils chantent qu'Il ressuscitera. Mais qui

ressuscitera et pour quelle raison ? Les esprits disent n'importe quoi, à propos de tout et de rien. Les voies du ciel sont inconnues.

Remarquez, il y a la pucelle qui a tout pigé, tout entendu. La fille, vous parlez d'une sacrée mystique celle-là ! La coquine, elle gloussait avec ses moutons blancs, purs, vierges comme elle ! Cotte de mailles, remparts, hymen inviolable, intouchable en somme !

La Sainte a retrouvé le Père, le Fils et l'Esprit, après avoir été brûlée non par d'amour, non pas sous la passion mais à cause de la haine des Anglais, J'allais écrire : *grâce* aux Anglais...

Les archaïques mystères

Les archaïques mystères s'écroulent sous les vastes règnes des générations de notre futur.

Ici, tout est au savoir, tout est à la découverte suprême.

Petits vieillards hypocrites, nous nous faisons cyniquement entretenir sur les restes de la postérité d'Hélène ; nous nous alimentons sans vomir les déchets crachés sur les tombes de nos poètes.

Vous et moi ne serons que les résidus d'un festin ancien. Car eux seuls participaient aux repas de sang royal.

Refusons l'accouplement avec la Béatrix ou la Pompadour, dédaignons les flots de mousselines et les coïts impossibles !

Hélas la jeunesse convoite les belles images, s'enorgueillit à imiter les desseins d'hier, et surcharge les perfections intouchables !

Ha ! Les ronces rouges

Ha ! Les ronces rouges et les bouquets de roses déchirantes. Et tous ces affreux serments prononcés dans les aurores ! J'offre des pétales d'extase et cent mille larmes versées ! Mais moi, j'en ris bassement des amourettes des vilains printemps.

Voilà, je retourne à la solitude. Je détruis le cercle des mauvaises saisons.

De grâce ! Plus de pucelles saignantes qui mordent avec leurs dents aiguës le coeur d'or des beaux chevaliers. Plus de damoiseaux détroussés.

Ma légende s'achève en conte tout poussiéreux, en histoire très burlesque dont j'ignorai la fin.

Mais quand donc dans ton futur, Seigneur apposeras-tu le sceau du mariage ? Quand uniras-tu ces quatre mains qui se cherchent avec désespoir toutes les nuits ?

Ils ont ri

Ils ont ri de ma souffrance, ils ont joui de tous mes pleurs. Et l'affreuse bande de fantômes secoue tous ses brouillards parmi les vapeurs de ma nuit.

A présent je ne suis plus qu'un drôle de singe grimant l'homme, qu'une toupie très comique tourbillonnant dans l'arc-en-ciel.

Dieu sera mon salut. Je me lèverai, bras se mouvant dans

les airs. Ho ! Belle sera la prière !

Mais au-delà de la confession d'un pur ange, il y a un médium ou un mystique gravé d'hystéries qui cherche encore désespérément la vérité, ou quelque chose de stupide mais dans ce genre.

Vous mes entités poussiéreuses, j'ouvre mon tiroir, et j'en sors ces poèmes jaunis. Je vous les offre nuitamment.

La petite brume

La petite brume polissait la pièce de cuivre un soir que Dieu était avare de ses pépites d'or.

Qu'est-ce qui nous coûte à nous les trahis, les volés, les possédés ? La paix et son immense calme dans la nudité de la nuit.

Une étincelle de minces éclairs, et les nouveaux flambeaux illuminent mon oeil intérieur.

Lustre trempé de blanc sous le tiède matin, activité ruiselante qu'absorbent les reines d'or.

Vers la clairière vagabonde, sautent, se bousculent les enchevêtrements des filles chatouillées.

*

Ho ! Les toisons jaunes ou noires des cuisses roulant dans les bruyères et les herbes tendres !

Des sifflements alertes de merles rouges dans les règles
diffuses du ciel. Je volerais facile dans les crèmes violettes des cieux,
là-bas.

Agenouillé dans les graisseuses nuits, je m'embrume à
l'approche des roses assoiffées. J'obtiens un brouillard de rêve.

Le soleil comme un éventail jaune et fumant écarquille
son gros oeil, et vise la clairière fluide de ses douceurs printanières.

Ho ! La mine satinée du crépuscule, la tête voilée d'un
puceau rougissant. Encore le divin qui fait ses caprices !

*

L'aube de l'ange. Il voltige, tournoie, tourbillonne sur lui-
même. Ho ! Les éclats argentés, les scintillements parmi les quartzs de
cristal, les neiges et les poudres de lessive transparentes aussi.

Il s'illumine en petite fleur magique, en sainteté aux
couches inviolables, plus pur que les colombes de cristal. Il se place
très haut comme sa loge artificielle est vacante.

Tel qu'un mystique en lévitation, mon aura rouge et or
projette ses vastes rayons massifs autour de mon génie phosphorescent
et parfois blanchâtre.

Je m'exile tout simplement dans une humble patrie, plus
haut, derrière l'Enfer.

*

A la semonce divine, je nettoie les sales impuretés qui

m'ont soumis à revivre.

Cervelle étrangement maligne qui capte dans son ensemble tous les bruits inconnus.

Le petit poète, médium comme ses pères, coule de sa bouche des nettetés de marbres, des empreintes de pas, et des têtes de femmes belles.

Aux côtés de son ombre, il gît dans les noirceurs presque bleues préférant le langage des ténèbres.

Ce matin, secouant les fantômes entassés dans ma chambre, je fus très près de l'effet invisible recherché.

*

Les anges bouillent d'impatience, et plongent leur tête dans les tissus de soies, sortes de nuages mousseux évaporés en fumées grisantes.

Les vagues délicieuses se lèchent les dentelles bleues, les broderies blanches. Baisers mouillés sur la lisière du sable pétillant.

Je ne ronge pas la lune, je ne la peinturlure pas de vert, je ne l'offre pas au croyant comme une hostie. Ici, je me propose de l'invoquer à une autre raison d'être.

Renonçant à quelque aventure dans l'oubli, j'observe la nature des bêtes pareil à mes anciens très stupides. Je retourne à la contemplation des feuilles, des roses - objets inutiles.

*

Vous parlez d'une surprise. On avait tiré la chance numérotée de boules dans l'urne des aveugles et de l'ignorance. Le succès était assuré par une main invisible qui trichait.

La mécanique céleste vole un ballon d'oxygène gros comme dix mille pommes Newtoniennes. Adam et Eve ne purent y résister. Ils atteignirent aisément le septième ciel.

Le feu de glace éclairait la fausse fenêtre ouverte sur une place en trompe l'oeil. Il louchait, et croyait à un miracle. Erreur ! C'était de l'image poétique reflétée par sa mémoire déformante.

*

L'heure était fatiguée, bailla s'étira et sonna en retard. Le coq au cul de la poule poussait, s'efforçait. Impossibilité à... Il gueula son cocorico deux heures après que le soleil fût levé.

Vous trouverez le sommeil dans la pendule de la chambre. Au douzième coup, je vous ordonne de dormir.

*

M'éveillant à la droite de la femme molle, j'obtiens néanmoins la chevelure tiède et l'haleine transpirée par la bouche plaintive. Absence de tous mouvements. L'habit nocturne recouvre la chair laiteuse, puis il se rendort très rêveur.

C'est l'altercation prodigieuse pour nos corps momifiés. La magique mécanique des sexes qui se meurent. Enfin le principe de progression des races comme les glandes se dilatent encore.

Maintenant et en toute heure, ainsi soit-elle ! Chair libre jusqu'à la fin des écoulements.

*

Les sécrétions de la source vaginale où s'étanchent mes soifs d'alcoolique poétisant. La reine perd ses cascades de flots rouges, ses larmes de sel et ses gouttes odorantes sous les bras.

Je te transforme en putain à trois francs, en espagnole cruelle à la robe violette, en danseuse levant très haut la cuisse. Je suis le maître de ma couche nuptiale.

Je veux creuser en toi une tombe célèbre. Tu portes plus galamment la nudité que l'habit.

Ton jeune sein perce comme un abcès ; et je bois la semence de ta nourriture de reine.

*

Tes rires retroussés sur les bords de tes lèvres, et tu souris d'extase comme l'enfance ébahie.

T'entendre dire le son câlin des mots, c'est que peu de délires se cognent dans ma tête.

Je courais à toute escapade, à tout mouvement. Je courais haleine molle, coeur ramolli, jambes dans mes épaules. Oh ! Je n'avançais pas !

La métamorphose de la femme. Sa chevelure jaune se fait

boucles d'argent ; ses pendentifs se balancent à ses oreilles, émeraudes ou diamants. Les draps sont des étoffes rares d'Egypte, de Babylone, de Syracuse etc...

*

Je suis peut-être cet impuissant épris d'amour, ce monstre sanguinaire déchirant dans ses folies optiques des murailles d'hymens.

J'épouse tout aussi bien la chanson, la danse, la musique rythmée. Enfin le luxe débordant dans les coulisses des fesses maigrelettes.

Mon théâtre est un pur état de planches pourries que je gouverne en frappant les trois coups. Le céleste qui joue les fantômes farceurs, frappeurs - c'est moi.

Un avorté tétant un sein paternel, une source tarie qui jaillirait du désert comme par miracle. Et il fallait que je vécusse nourri d'impalpable et d'invisible ! Mais où trouver la substance ?

*

À la difficulté de séduire, il tache ses draps de grosses morves transparentes comme des yeux de masturbateur. Ahuris et bêtes, ils sont les restes d'une hygiène minutieuse et millénaire. Tous ses gestes dépravés rappellent médiocrement le coït invisible de deux chairs folles. Et frotte et pousse dans des soupirs de déhanchements stupides. Ha ! Combien de gluantes sueurs adolescentes pour un fait accompli !

Malgré une tardive révolution de la pensée fantasmée du

vieux peuple, le glissement manuel remplace l'objet lubrifié et pénétrable.

Chers innocents, voici de la naïveté pour vos grandes cervelles de masturbateurs boutonneux. Dans le poème de gauche, vous trouverez la clé du sexe féminin, dans celui de droite celle de la porte étroite, à rentrer par-derrrière quand le concierge, quand le concubine n'y est pas.

Les sueurs sacrées

Expulse les sueurs

Expulse les sueurs sacrées, extases du Bien et du Mal, organes du savoir et du sexe.

Belle solitude d'ivresse, âme vierge entourée du néant invisible à leurs yeux, insensible à leurs cœurs, tu proposes le poème jamais lu, toujours vin et jamais bu.

S'il te faut l'image, l'horrible facilité, la terrible inutilité, je me tais et je te hais. Cherche dans ta cervelle, crache sur ton fantasme et crée ton monde, possède l'immonde.

Ils sont torturés

Ils sont torturés, ceux dont le devenir dépend de Dieu. À se purifier toujours, ils subissent le châtement de l'ange.

Exerce le jeu stupide du réel absurde. Consacre ton savoir vrai à la belle franchise.

Entre la plaie et le plaisir, l'orage de sang et l'orgasme qui

ment, ne choisis que le délice, que le délire.

La semence du Mal engendre beautés bien faites dans la terreur de ton Néant.

Leur mauvais

Leur mauvais engendre mon mépris. Ma douleur exprime leur souffrance. J'ai par ma torture une idée certaine de mon Dieu, une pensée idéale d'un avenir cruel.

À glorifier tes hurlements ils satisferont d'autres haines. Tue le Mal que tu refuses comme tu pourras tuer ton Dieu dans son excès de violence.

Encore elle disparaît, femme impossible, réel de mes yeux. À toujours te créer, j'imagine la pure beauté de mes songes, l'idéal sensuel de mes délires nuptiaux.

La folie est saine

La folie est saine quand elle éclaire l'énigmatique vie, le principe de non-existence.

Dieu nous apprend à tuer Dieu. Il nous enseigne à détruire l'évidence stupide, les paroles multiples qu'il exprimait.

Seul, le peuple applaudit le miracle d'un magicien qui extrait de son chapeau un lapin. Les pauvres ont besoin d'une momie ressuscitée !

Celui dont l'ordre

Celui dont l'ordre est de croire souffrira par-delà l'impossible Divin, au-delà de l'invisible macabre.

Il y a mots et actes, prières et tortures. Douces et faciles les paroles à l'oreille du croyant ; horreurs et supplices les Vérités dans la chair du Mystique.

Le Mal pour purifier l'innocent n'est que foyer de vices pour sublimer Satan.

Une force seule est plus haineuse que mille tyrans.

Appelle la mort

Appelle la mort, ton bel espoir. Dans l'éternelle nuit, elle vomit ses torrents d'éclairs, phosphore et savoir. À toi de dépecer le coeur de la chair, l'ignoble du sublime.

Toujours dans ta torture, supplie ton innocence. À te frapper, ils s'habituent pour leur plaisir.

Une idée d'initiative, d'invincible tentation ; imperceptible, probable, respectée pour sa recherche.

Quand tu seras capable

Quand tu seras capable d'éprouver le vrai plaisir de la souffrance, ils s'échapperont en hurlant ceux dont le désir était dans ton doute spirituel.

Aigre dans la torture, le châtement dure. Facile est le

plaisir de Dieu à faire souffrir nos corps.

Tu donneras au feu le sang du Texte Sacré. Tu préféreras l'ignorance à l'audace remplie de Mal, je veux dire, le vice cruel.

À noircir le poème

À noircir le poème tu prétends à l'intelligence, incapable que tu es à te comprendre et à savoir les autres.

Cache-toi derrière l'hermétisme, complexité du géomètre. Si tu me vends, tu pourras accuser ton génie.

À la limite, mieux vaut être apprécié par la fille d'or que par l'éditeur d'argent. J'en tire plus de bénéfices, plus de gloire même crétins.

Imitez, jeunes poètes, X Y, qui ne sont rien, qui jamais n'existeront par leurs écrits, ainsi vous serez publiés.

Initiez-vous à la poésie, à la composition jeunes hommes, forces vaines de mon demain ! Qui de vous ou de moi sera ?

Je souffre

Je souffre par mon Baudelaire, extase de son génie et déchirements éternels ; à la première force de Valéry, je deviens sensé et je pense pareil à Monsieur Teste, erreur freudienne d'un esprit qui se voulait sublime. Je tue Rimbaud, sa vie, son oeuvre. Je refuse son anarchie vulgaire. Il se meurt trop tôt d'avoir brûlé le feu de ses entrailles et de son sang. Je calque Mallarmé, petite force sublime, capable de dire non à ce Dieu qui existe. Je rejette Claudel, puissance

d'orgueil par sa croyance en Christ.

Je m'agenouille devant Racine. Grand et pur ! Fat et présomptueux, mais si conscient de son immortalité. Hugo me dérange : il unit la prostitution à l'ange. Sa grandeur à sa bêtise. Je lui octroie pourtant d'être le premier.

J'apprends de Kafka l'absurde et le non-sens. J'en tire un certain malaise. Nietzsche me rend puissant, jusqu'au danger de la gloire Hitlérienne. Sade caresse, frappe mon corps jusqu'à l'obtention d'une jouissance terrestre. Freud ne m'a enseigné que sa psychopathologie.

Tu es femme

Tu es femme avec tes pluies jaunes, tes extases sanglantes, tes odeurs que je possède avide. Tu te détruis par les symboles sacrés de tes jambes fines, de tes fesses rondes. À toujours t'imaginer je finis par te tuer.

La femme faite image par ton génie n'est point femme. Elle noie ses couleurs dans l'extase de touches fines.

Je conseillerai à l'artiste peintre de posséder son ange, et non pas de le reproduire par le trait accompli.

Jette tes phrases

Jette tes phrases sans te soumettre. N'obéis jamais à la Muse. Mais vis de liberté et d'insouciance. La machine demain, accomplira le calcul primaire. Dessine l'initial, grave le pourtour.

Nous sommes jeunes et nous possédons le savoir. Nous seuls pouvons exprimer la grâce. Dépouille-toi du don d'artiste et offre ta nudité, homme de vingt ans.

Ton âme est belle, ses cellules fonctionnent à merveille !
Comment douter de cette machine complexe, saine et pure ?

Qu'ils sachent

Qu'ils sachent mes horreurs, qu'ils devinent ma possession. Le Mal était de toujours se soumettre à l'extase du crime, à la jouissance du Dieu.

Cadavre de puanteur, exilé dans l'âme du satyre, moi l'envoûté, le dominé, j'extirpe ces belles larmes, cris de mes feux passés, de mon innocence sereine.

À la première rature, tu es écrivain ; à la première image, tu es poète.

Tous ont entendu

Tous ont entendu son coeur frapper contre les murs. Tous, silence de mort, ont laissé s'accomplir les horreurs dans son âme.

Comme Dieu applaudissait et se gaussait de son supplice, il rampait traçant de pierre en pierre son déchirement fatal.

À chacun de construire son tombeau.

Une nuit, j'ai parlé au Mal

Une nuit, j'ai parlé au Mal. J'ai invoqué son Pardon. Je l'ai supplié de délaissier mon innocence. Je l'ai prié longtemps, longtemps jusqu'à ce jour brûlant de clair-obscur, d'ombres bariolées d'étoiles. Puis le Mal m'a épousé moi vierge et purifié. Et nous dansons la valse du crime et des horreurs exquisés. Lui, beau cavalier galant avec les rictus de ses monstres, moi avec le cynisme de la torture.

J'attends que mon coeur rougi par la haine, par la crainte d'un Dieu vengeur, m'offre le pouvoir de tuer l'ange, l'ange noir.

Quand nous ne serons que deux chairs épaisses agonisant dans le dédale du temps, je m'extirperai, esprit blanchi et je commencerai à préparer ma vengeance.

Se suffire à soi-même

Se suffire à soi-même, là est la seule exaltation du délire solitaire.

Possède-toi dans l'excès, recrée l'homme uni à la femelle. Il y a par toi la brise, la caresse, la blancheur du matin. Il y a en toi l'odeur de ton pus, l'excrément de ta chair.

Fais des enfants. Ton enfant. Acte pur du savoir uni au Néant.

La folie mène à comprendre que l'on n'est pas fou ; comme l'amour charnel détruit le corps de l'autre.

Il te faut hurler

Il te faut hurler, crier parmi les ombres.

N'interdis pas à ton âme de penser autrement. Jette ta morale coupable de te brimer.

Détruis tous tes Dieux, ton Christ et sa puissance excessive. Médite-le selon tes sens, et reconstruis-le à ta guise ! Il n'en sera que plus vrai, que plus irréel voire immortel.

Si tu es vainqueur

Si tu es vainqueur, tu ne seras que le grand perdant. L'unique contre la masse bêlante de ce troupeau assoiffé.

L'homme a toujours raison, plus encore dans son système. Seul contre tous.

Tu t'en retourneras au principe de l'ermite, le grand sage incompris de ce peuple.

Il y a la torture

Il y a la torture qui jure de son innocence, qui se prétend incapable d'accomplir un acte mauvais ;

L'ignoble et la souffrance créent des pleurs, hurlent leur soumission à ne vouloir que la pure élévation...

Mais personne à l'oreille n'écoute, et moins encore ce Dieu ne voudrait entendre les déchirements de l'âme, les crachats des yeux qui expulsent des substances si pures...

Et toujours les âmes dans le vice, dans l'horreur ! Le feu

accomplit le plaisir de frapper. Et le sang des plaies et le pus de la chair hurlent les délivrances du Mal...

Nous n'étions, ce soir-là

Nous n'étions, ce soir-là que deux sexes, qu'une seule mécanique amoureuse pour satisfaire les besoins de nos corps. Nous n'étions que râles, plaisirs et jouissance sublime. Nous avons posé nos têtes sur la table de chevet, et nos corps pensaient.

Un coeur contre un sein, une bouche sur des lèvres, des ongles qui se griffent, des mains qui se cherchent. Il y avait le silence de nos langues, seulement les cris de nos sangs.

Ai-je compris, ai-je enfin compris que seul le plaisir existait comme un moment d'éternité que l'on retenait pour ne pas vieillir, pour ne plus se voir vieillir surtout sous les draps ?

Suffis-toi de toi-même

Suffis-toi de toi-même, homme au coeur qui saigne les supplices de ton âme.

Nos deux ombres s'accrochent dans la vallée des pendus.

Nous n'étions que deux coeurs qui cherchaient leur amour, tournés vers la Mort.

L'aurore bleuit, la dorure fleurit ; commençons par créer le monde, par croire en notre espoir.

Avec son sexe, il expulse ses tortures. Avec son âme, il

amasse ses horreurs dorées. Il crache son soufre âcre, il boit l'acide souffrance.

Par-delà le savoir.

La victime du Divin est plus riche que l'aimé de Satan. Je ne te consolerais pas de tes maux, mais j'embrasserais tes larmes.

Il y a un feu dans le foyer, l'âme danse sur des flammes.

Par la magie du savoir, ton esprit tremble. Ecoute ce cœur frémir pour le Bien et le Mal.

Le cœur couleur pensées, lumières ou ténèbres comme l'âme qui croit et se désespère.

Nous n'étions que des spectres drapés dans les linges du lit, qu'invisibles formes dans l'ombre des nuits.

Je perce ton sexe jusqu'au néant des orgasmes, âme et corps unis.

Il pleure ses larmes de sang

Il pleure ses larmes de sang, celui qui sait - l'immortel savant.

A l'ignorance primaire, il y a la jouissance spirituelle. Le Céleste dans la vertu de l'âme.

Le souffle de Dieu réchauffe mal mon corps. Sont-ce brises de ce feu qu'Il caresse, glacial ?

Il n'aura jamais su plaire pour la gloire des esprits. Mais il n'a jamais fui pas même dans le chemin des morts.

Le chasseur foudroyant se cherchait de refus en refus. Se désespérait.

Poète

Poète, toujours tu sauras la Vérité. Tu te nourris de présences immortelles, de savoirs spirituels. Energie d'espoirs, ton devoir sera d'instruire les âmes.

Prophète du réel, compris après ta mort.

Je te connais le loup, je t'ai aimé le chien. Crocs et caresses sont cicatrices dans mon corps. Je voulais toujours vous trahir par ma haine, je rêvais de toujours vous frapper d'amour.

Nous avons soudain connu l'Ether, masse spatiale des airs. Nos corps se sont enflammés, esprits et chair unis.

Qui charnel dans la noire nuit, imprégnera nos ailes du soupir des colombes ? Qui s'élèvera ?

Poussière de sel

Poussière de sel, au gré de l'amertume qui vole.

Ame de l'homme torturé pour la Force Divine.

Console-toi de ton désordre ; l'horloge sonne l'horreur des métaphores. N'imite pas les hommes qui mêlent les nœuds de

l'imaginaire.

Une fois Dieu vu, c'est la folie de l'ombre. Et la misère règne sur la mort. Le miroir vrai semble Satan, ou Christ.

L'horloge de mon coeur sonnait à d'autres heures, frappait d'autres temps.

Il fallait rapprocher les aiguilles de nos midis, nous nous eussions aimés.

Grappillages

Aurore

Il était dans une contrée incertaine un roi Céleste. Cet homme ne vivait ni dans le passé ni dans son présent ni dans l'avenir. Il habitait le temps intemporel. Ses journées ne lui paraissaient ni longues ni courtes comme elles n'avaient ni début ni fin. Le soleil toujours présent éclairait de sa lumière, de ses fabuleux faisceaux ardents cette constance de contrée.

De nombreux personnages côtoyaient sa table. La plus belle de ses invitées se prénommaient Aurore. Pure, douce et blonde, elle resplendissait de blancheur virginale. Il la désirait ardemment, mais il lui était interdit de la toucher, de la caresser ou bien même de lui offrir le plus délicieux des baisers, il avait déjà tenté de la saisir, mais elle disparaissait au plus tôt comme un nuage de poussière et d'or. Et voltigeant à la vitesse de l'éclair, elle s'envolait pour réapparaître quelques pas plus loin. Là était tout son désarroi. Il ne pouvait saisir cette beauté, cette blancheur de rêve.

- Aurore ! Aurore ! Répétait-il ? Mais pourquoi m'est-il impossible de caresser ta sublime beauté ? Observe dans quelle souffrance royale je suis hélas !

Et la très chère Aurore se riait de ses pleurs, et lui rappelait qu'elle était fille de l'au-delà.

L'au-delà, c'étaient les Éthers, l'immensité d'étoiles scintillantes, ces millions de galaxies.

A sa table, était aussi un mage qui possédait des pouvoirs fabuleux. Il savait transformer l'eau en cristal d'argent, le sable des déserts en or, et les monstruosité les plus ignobles en ravissantes créatures. Son pouvoir n'était toutefois que de quelques instants. Tout s'en retournait dans l'ordre des choses, et l'eau redevenait eau, le sable sable - et la laideur hideuse pareille aux gargouilles.

“ Enfin ! Soupira le roi, je sais que ses tours de magies sont vains, mais je veux ma chère Aurore ne serait-ce que quelques minutes. Je dois demander à Angel de m'aider. Je parviendrais du moins pendant quelques instants à satisfaire mon plus profond désir : Aurore ! Aurore ! ”

Le Moribond

C'est étrange cette immense conscience d'être soi, de se avoir encore et de ne pouvoir exprimer en guise d'acquiescement le plus infime geste par le langage des yeux. Vous êtes là ma chère famille prête à enterrer un mort vivant. Comme est belle votre humiliation ! De la sorte, j'en tire que vous avez accompli des péchés sordides, des actes impurs. Mais rien de cela - vous n'êtes que des hommes, enfin ma famille. Vous semblez vous complaire à jouer de la pleurnicherie à ma dernière faiblesse. Tout cela est fort lugubre...

Pourtant je vous donne tort. Mes petits-enfants assistent à

cette veillée macabre. Qu'ils fuient ! Qu'ils quittent cette pièce ! Laissez-les aller vers la vie. Ne leur proposez en rien le spectacle funèbre d'un vieillard qui doit disparaître.

Et ces murmures que je ne puis entendre. En vérité, votre compassion est proportionnelle à l'héritage que je dois vous distribuer. Je sais quelle est votre pensée. La vie et la mort se côtoient dans un savant mélange, et la passion de la richesse est de la logique humaine.

Tout se mêle dans mon crâne. Des fragments d'idées surgissent encore. Certes, rien n'est donné à l'ordre. N'est-ce point l'évidence de la mort ? Oui, pourquoi ces sombres lumières, et ces bougies qui vacillent avec lenteur devant mes yeux ! Elles me consacrent déjà à l'enterrement...

J'apprécierais, je vous l'avoue, un soleil artificiel, une beauté électrique. Je vous verrais mieux encore. Là, je ne puis que vous penser. D'ailleurs, comment vous faire comprendre que je veux du soleil ? Personne, nul ne pose de questions.

Hélène, ma deuxième fille, te me tapotes la main, non tu la tiens chaudement dans la tienne. Ta tiédeur est douce, mon enfant. Je pense mal. Tu n'essaies en rien de savoir si le froid a gagné mes membres rabougris. C'est de l'amour. C'est de la tendresse. Je t'aime, moi aussi le sais-tu ?

Conflit de langage

J'ai été fortement déçu par le peu que recelait ton intelligence. Dans un premier temps, j'ai douté. J'ai cru que je commettais une erreur - que l'expression de ma parole prononcée n'était pas entendue. J'ai donc tenté de refaire ma phrase. J'ai usé d'autres termes plus simples, plus accessibles à ton esprit. Je croyais

que mon jeune langage déformait tes propos, ton entendement. Puis je me suis aperçu que tu m'interdisais de m'exprimer, que tu coupais à tout instant mon expression orale. Mieux encore, que tu me prenais des fragments incohérents pour en tirer une phrase gonflée d'erreurs et de fiels. Et moi, stupide que j'étais ou tachant de me justifier, je récupérais ces fragments disparates et je voulais les transformer.

C'était ignorer que le temps s'écoulait, que mes idées premières étaient oubliées comme surchargées par tes propos malséants - que je rentrais dans la danse de la rixe verbale, et que je me transformais moi-même en vulgaire pantin de ragots et de structures idiotes. Mais n'avais-tu point gagné comme je ne savais où en était mon idée principale ? Tu m'avais fait varier, dériver, mener à ta guise. J'avais épousé ton rythme, ton débit. J'avais haussé la voix, juré du contraire. Mais où en étais-je ? Je n'avais plus qu'à me taire. Prendre le balai qui traînait dans la pièce, ramasser tous les mots qui jonchaient sur le sol, et les jeter sur le palier. J'en profitais pour m'extirper de ce lieu de lutte verbale. Et tu avais gagné...

Ainsi de cent mille conflits journaliers, comme la violence des bouches remplit de haine l'esprit des humains. Du moins, à présent ai-je le privilège de noircir quelques lignes. Et personne, entends-tu, personne pour me contredire.

... O douceur de la plume qui court, bien-être d'une cervelle en émoi qui jouit du pouvoir d'écrire ! ...

Je suis l'homme

Je suis l'homme. Mes yeux se portent sur cette infime médiocrité terrestre qui s'appelle fourmi. Elle trime stupidement, mécaniquement, se presse et s'active d'accumuler la récolte. Tout son été lui sera nécessaire. L'hiver venu, elle jouira de son dur labeur. Je

suis l'homme. Je pense donc autrement. J'attrape ma fourmi, je lui arrache une patte, deux pattes, puis usant d'une pince à épiler, je lui sectionne une antenne. Cela n'est pas très bien. Je vais à ma cuisine, et je prends le sucre en poudre. Je dépose devant la fourmilière, une petite montagne de cristaux blancs, si purs, si savamment élaborés par la chimie de l'homme. Nous voilà forts loin de ces insectes décomposés qui auraient fait son plaisir et son heureux labeur. Peut-on me traiter de coupable ? Je l'ai meurtrie. Mais ô combien fut grande mon indemnisation !

L'araignée royale

L'araignée royale ? Une sorte de femme très possessive avec des bras immenses, avec des jambes infiniment longues et fines. Une sorte de beauté noire. Son lit, une couche ronde. Le noir et le blanc ses deux couleurs dominantes.

Des lèvres rouges, un sexe rouge et ses grands yeux éclatants qui fascinent et envoûtent. Et cette volonté obsédante d'aller mourir sur son lit.

Par Michaux.

Des flux de topaze

Des flux de topaze circulent dans les cieux cristallins. Des énormités, des souffles aspirent dans des mouvements circulaires et montent vers le paysage impossible à décrire ; plus haut, ce sont des vents et des flammes, des rouges incandescents et des lumières phosphorescentes qui se mêlent, se mélangent dans des tourbillons

enivrés comme des orgasmes, bouillonnant comme des crinières folles de femmes.

Mais le retour à la station première est imposé par le maître des lieux. Qui est le maître ?

Partir vers des futurs

Partir vers des futurs quand des pensées stoïques nous réclament d'obéir à des lois incertaines ! Me faudra-t-il encore au plus profond du Moi découvrir l'absolu qui transite en mon âme ?

Tu m'appelles, ho ! La femme, et tu veux te languir sur ma chair à aimer ! Tu désires ce prépuce, cette bouche nourrie de sublimes baisers !

Je te délaisserai, et j'irai vers ce Dieu. Mon extase présente recherche le bonheur que tu ne connais pas. J'irai vers ce si proche embrasser ses rayons confusément épars, techniquement finis.

Arrache de ton sublime

Arrache de ton sublime des pensées toute nouvelles, extrais de ta cervelle des idées toute pures ! Je te laisse, Paul, travailler ces ramifications, ces masses vivantes de nerfs où l'énergie circule jusqu'aux neurones, jusqu'aux dendrites ! Moi, je ne fais que répéter et recouvrir l'ancien avec une segmentation à douze selon l'ordre divin !

La sublime puissance

La sublime puissance de la force divine m'éclaire tout à coup

sur mon néant d'humain.

La matière infinie se répand dans l'espace.

Échappée de mon corps, l'âme vaporeuse et fluide s'engage dans son tunnel de rêve.

De Newton à Einstein, de la gravitation à la quatrième dimension, je regagne toujours le ciel pour retrouver mes Dieux.

Moissonnées les puretés

Moissonnées les puretés célestes dans les airs cristallins !
Brassées les gerbes d'or au-delà des soleils et des pensées légères ! O
mon esprit subtil envole-toi là-bas où les Dieux t'appellent.

Débarrasse-toi de ta carapace de chair et regagne le
sanctuaire interdit ! J'y ai vu des hosties vivantes et des foyers de
lumière tourbillonnant dans des espaces clairs ! J'y ai vu la voûte
obscurcie dans l'ombre du savoir pour la parfaite connaissance de la
vérité !

A moins que ta mission soit encore t'obéir ! De t'abrutir
cyniquement avec les livres sacrés qui encombrant ta tête ! à moins
que le chemin à suivre soit cette présence parfaite d'un Christ en
apprentissage...

Ho ! La plus atroce et la plus belle des tentations pour
l'amour des trois Dieux, pour l'amour de ta propre pureté humaine !

Dans les temps meilleurs

Mais dans les temps meilleurs, le monde sera-t-il vicieux, ô
mon oint ? Propose-moi tes prophéties et les paroles de ton Dieu pour
me tirer de la liturgie où mon âme s'était mise ! Sache délirer, toi le
voyant !

Tu m'offres toutes les structures de la pensée passiste, tu
t'inspires de la Loi ancestrale sans même vouloir y changer la plus
basse syllabe !

Tu prétends pourtant convoler à la plus sublime des autorités.

Toutes tes images ne sont que des leurres, des conceptions intérieures de tes délires nocturnes et tu jures encore d'épouser l'invisible !

Qu'en sera-t-il de ta crédibilité ! Une honte et un mépris des autorités ecclésiastiques, un refus réel de croire en ta vérité, - en ta propre vérité.

Assez

Assez de toutes ces mascarades intempestives, assez de cette folie qui encombre mon corps ! Je me veux pensée libre et alerte dans l'envol du temps. Je veux au-delà de la bêtise admise, réaliser une parfaite action du Moi.

D'abord, il faut crever toutes ces pucelles détestables, objets fades de plaisirs malsains, ou il me faut les prendre telles dans leurs fantômes stériles ou stupides, - de vulgaires débilites venant se jeter sur mon poitrail de Christ !

Non ! Moi je vole - je pense Dieu - je sais Dieu - je le vois - (Considérez que ma pensée est supérieure). Je m'élève considérablement. Attendez encore, et je vous le décrirais dans sa parfaite forme spirituelle.

Je me jette à nouveau sur la bêtise primaire ! Me voilà, Raymond, Arthur ! Je retrouve mes vingt ans ! Géniales jeunessees ! Leur esprit trop primaire fut incapable de saisir des notions autres ! L'on pourrait s'arrêter à 17 mois d'écriture - le 78 et le 79 suffissent ! Pourtant j'ai plus - vous le savez.

Et toutes ces salopes scabreuses - non, en vérité l'amour est décevant. Ce ne sont que des façades. De purs objets de mensonges. Je les croyais autres. Mais elles s'habillent, elles savent se vêtir d'apparat

de faussetés ! On les croit vicieuses et sexuelles, elles ne sont que des simples images maquillées par le social.

Autrefois le délire tapait plus dans ma tête ! Je ne suis qu'une vieille grenade contemplant ses structures internes, qu'un pauvre moi-même satisfait de cela !

Jeunesses, vous seules savez dire la vérité. Vous seules ignorez le mensonge !

Allez vers les droits obséquieux, vers les relents mortuaires, vers les pensées macabres, vers les absurdes à éditer, vers les prudes déités cela est la même chose. Oui, allez !

Cependant le créateur...

Cependant le créateur des cieux et des hommes, le Père observe d'un oeil qu'il étend sur l'horizon les funestes dépouilles qui jonchent le sol. Un immense désarroi s'empare de sa personne. Contemplant avec le dégoût mêlé à la résignation, le désastre subi par les siens, il laisse hurler un cri terrible qui déchire les gros nuages noirs suspendus dans l'éther : des foudres multicolores jaillissent comme des épées, étincelantes et semblent surgir de toutes parts. Et déjà un autre combat dans les airs cette fois-ci s'engage.

Le bien, le mal

Des saints, des fourches, des semelles filantes, des glaives répandus et des horreurs là-bas, plus loin. Je ne sais où.

Ce que je déteste ? Non. Ai-je le droit de détester ? Je ne suis que soumis à l'Idéal mensonger, - c'est peut-être l'obligation poétique.

Il me faudra arracher les folies ridicules, guerroyer dans des pensées nouvelles, chevaucher des corruptions certaines. Mais cela en vaut-il le sens ? Est-ce donc cela le but de ma vie ?

Ils me pourchassent, ceux qui croient en cette vérité des deux esprits, tandis que le tout est savamment mêlé, emmêlé et corrompu.

Moi, je sais pourtant la pureté, la conception supérieure. Mais le signal est mesquin, imperceptible presque, et jamais accessible à tous.

Et je m'essaie stupidement aux retours dans Hier, dans la production biface du bien et du mal, où le mal renvoie sa propre image. J'ai pourtant la certitude qu'il faut penser autrement, agir avec de nouveaux concepts. Mais *quel autrement ?*

Valeur du poème

Ce que vaut le poème ? Le poème est détestable. Il n'a que la valeur de l'instant, durée brève. Il est la preuve de mon échec, de mon incapacité à obtenir ce que l'esprit avait cru entrevoir. Il est rejeté, exclu, - il disparaît dans les tiroirs, et je prétendais chercher autrement... Je réutilise mon énergie, je la transpose sur un support - le sujet - je cherche, je tire, j'obtiens, puis le critique foudroyant assassine le texte obtenu ; je meurs et tâche à renaître. Ad libitum.

Souffles nouveaux I

Jette dans le noir désir

Jette dans le noir désir l'ombre spirituelle qui se plaît à enorgueillir tes nuits. Plonge sous la clarté macabre les derniers délires de tes folies.

Hélas, je propose toujours des combinaisons puériles. Je joue par l'analogie, par l'avalanche de mots de la même famille. Mais quand comprendrais-je que je ne suis plus apte à exciter ma critique avec de telles solutions ?

Un jour maudit entre tous, je délaisserai ma chair et regagnerai l'intemporel. Je défis l'existence de m'apporter une once de savoir...

Rare est le verbe possédant sa teneur, sa charge de vérité me permettant d'agir. Mon " Je " est détestable.

Je cherche à transmettre le produit dans des conditions extrêmes de gains. Je veux pouvoir dire : *je prends et j'ajoute.*

Donné aux esprits de l'air, soumis aux verges du ciel ! A l'aube du poème, je n'étais qu'un fils coupable. Il fallait descendre le maudire et le soumettre jusqu'à ce que la douleur lui fit produire ces écrits impossibles.

Le génie d'ombres, la lumière intérieure. Dans les fluides de fumée, ce sont des protections ridicules et dérisoires. La chair adressée... les cicatrices invisibles. L'horreur de la souffrance et pour quelle Force d'espoir ?

Un avenir ! Que l'on fasse germer un futur ! Un avenir et non pas un amas cotonneux de verbes et d'insuffisances. Un avenir splendide, épuré pour y baigner son âme assoiffée. Qui implores-tu ? Lui abonde, lui est repu !

Pensées autrefois sublimes, pensées aujourd'hui contrôlées. Un esprit vif se hâte jusqu'à n'obtenir que le néant de soi-même.

Il y a aberration à vouloir tout écrire, à se dire : qu'importe, je parviendrai toujours à récupérer la structure, ne suis-je point un habile trapéziste qui retombe sur le fil ? D'ailleurs, il y a un filet.

C'est une constance d'incompréhension, mais de ce tas douloureux monte un effluve léger et dansant qui nous indique la voie à suivre.

La réponse de la cervelle me fascine comme un éclair traçant qui signe la feuille de papier.

De ces déchirements, de ces violences internes, de ces conflits invisibles, qu'en tirera l'intelligence ?

Délaissés par la folie perverse

Délaissés par la folie perverse, nos délires sont des fontaines d'opales perlées. Nous poursuivons les aigreurs de nos pulsions pour en tirer ce mélange fade et laid. Tout cela est atroce, abominablement sauvage, inutile d'accès. Des stridements de cris, des tabous, des ricanements, des hurlements - Sabbats.

Je hais la nature. Je déteste le bruit du van dans les nuages bariolés de fautes d'orthographe de grammaire, d'image, de signes à compter, d'un moi à défendre, d'une pucelle à offenser etc... On dirait du Prévert, et ce n'est pas un compliment.

Une écriture nouvelle, non pas plus pure, mais belle comme une femme à qui on insuffle la vie. Au commencement de la lettre était, et la lettre s'unit au chiffre. Mais le chiffre était amoureux de la note. Faisons cela

à trois, se disaient-ils.

Je crains de n'obtenir en expulsant la phrase qu'un effet mécanique à transcrire. Il me faudrait penser autrement, avec une intelligence apte à produire des structures nouvelles.

L'obtention du résultat est méprisable. Ma quête ridicule et impossible.

Pourquoi pousser le fond ? - Parce que l'on ne peut parfaire la forme.

Nous serons la chair embaumée dans le désespoir mortuaire, nous habiterons des lits d'hôpital souffrant des cancers, des plaies impures, nous serons... nous habiterons...

J'étais mort avant vous au coeur de mon adolescence, soumis à revivre par l'ordre fatal du Divin. Après je suis devenu. Je le prouve puisque j'écris.

Dans le déchaînement des vices sensuels, dans l'absolu des fantasmes interdits... hélas, j'ai tout détruit, j'ai tout étouffé.

Je constate avec résignation

Je constate avec résignation l'impuissance du Moi poétique. Quelle est ma marge de progression ? Jusqu'où puis-je espérer aller ? Et ce sinistre désespoir, et cette absolue conscience devant les œuvres des autres, - des Génies. Difficile ! ... Faut-il abandonner ? Pourquoi écrire, si l'on n'est pas capable de faire mieux ?

Je glisse, tu glisses, il glisse. L'on produit plus qu'autrefois, l'on

produit moins bien qu'autrefois. Le latin et le grec nous échappent. Nous les remplaçons par l'anglais et l'allemand. Nous sommes devenus des agents d'entreprise et non pas des artisans d'art. Alors nous tombons des nues devant la façon parfaite dont Baudelaire composait ses sonnets. Lui-même n'était-il pas désespéré de la manière dont Racine écrivait Athalie ? Racine de s'indigner devant Dante, et Dante de se maudire en lisant Virgile ?

Ce que je veux, c'est inverser cette tendance, mais j'ignore la manière de m'y prendre. L'on peut y gagner avec la quantité. Je serai donc ce gros commerçant quincaillier qui méprisera l'habile manière de son collègue bijoutier, comme celui-ci a un chiffre d'affaires inférieur au sien.

Vers quel avenir ? Quelle est ma certitude ? Si du moins j'en tirais des résultats probants. Je ferai peut-être plus...

Nous n'éprouvons nulle jouissance à nous sublimer. Nous n'obtenons que des effets minimes. Vous qui êtes lecteurs, vous prenez autrement l'image, le son et sa vibration.

J'aime voyager

J'aime voyager en déplaçant les autres. Je les fais voltiger autour de ma raison, je transporte. Mille gares, mille aéroports, une fuite statique.

Le plus beau des voyages est temporel. Il permet d'accéder à l'avenir ou de s'en retourner vers le passé. La machine à explorer.

Qu'est-ce que la grandeur de l'homme ? Est-ce cette conception prophétique avec obéissance à la Force ?

Tout nous pousse à la chair, et son vice est dans la nécessité corporelle, plus encore que dans son fantasme à assouvir.

Tu es celui qui doit transmettre la vérité, l'étonnante invisibilité.

Ton mérite consiste à crédibiliser l'extraordinaire, à le rendre réel non pas à ton âme, mais à l'esprit cartésien et rationnel de l'autre.

Femme parée d'un idéal sublime, je t'imagine, si blonde et vierge, - je te sais dans mon impossible réel, là contre ma chair, toi te mourant d'extase, belle d'abandon.

Ciel au soir poussif

Ciel au soir poussif, ciel rempli d'orages, vous les habitants, déplacez-vous vers moi, je suis celui qui appelle.

Dans l'écho majeur, il y a la voix belle et claire qui transmet mon message. O altesse, o divine altesse, jamais et perdue, et disparue pour quand ?

Il te faut délirer bizarrement sans omettre le beau, sans choquer, en plaisant. Mais tu es ennuyeux, tu es très ennuyeux, hélas !

Nous t'imposons à nous refaire, à ajouter sur nous-mêmes si tu peux. Défaits les liens jouissifs que nous avons mis tant d'années à ligoter. Dénoue, aime-nous et surpasse-nous.

Dois-je longtemps encore puiser au fond de moi-même les raisons de mon désespoir ? Me faut-il plonger dans le vide de mon âme pour tenter d'en ramener l'élixir rare, le bel interdit, la folie contrôlée ?

Je puis me lasser de ne produire que pour mes yeux.

Les dieux sublimes éclairent le mur macabre d'ombres venues. Les dieux que j'aime, qui m'ont tant donné.

Dans l'orage explosé, sous mon délire verbal, il y a le poème qui

se forme, se déforme, se soulève, nuage épais chargé d'images.

Taire le poème à dire, le conserver pour son idéal d'avenir, dans le pur moi de l'esprit, mène parfois à une conception supérieure. Mais le poète solitaire peut désespérer.

Composer et construire ! Ho ! Si fragile architecture de jeunesse qui conçoit sans armature, sans coulée bétonnière, comment pourras-tu durer ?

Plonger dans le vide inexistant pour en tirer l'ombre d'un effet ? Cet instant sublime et délétère à mémoriser, à agripper sur la feuille vierge, je dis que l'application même de sa recherche obtenue détruit et brise le miroir de l'imaginaire.

Maintenant que la mort

Maintenant que la mort nous regarde avec son oeil noir, nous faut-il haïr le temps d'avoir eu raison ? Pénétrons l'épouse sombre du temporel, faisons valser les délires obscènes de nos âmes vicieuses, recherchons le plaisir hagard pour oublier qu'à chaque instant, sous chaque minute on nous tue.

Le soleil de minuit respire son deuil sous ses dais de rayons tombant. S'il pleuvait une légèreté de brise, l'arc-en-ciel de l'espoir éclairerait nos âmes.

Quand je cesserai de te détester, d'expulser ma substance sublime dans ta chair violée, je te chasserai dans l'indifférence de nos défis, plus loin, derrière nos souvenirs disparus, à mourir.

Ne m'accuse pas d'indifférence. Que puis-je espérer d'un coeur qui ne bat plus, d'une chair qui se tait ? Le Mal te torture ? Tu hurles ? Je ne

t'entends même pas souffrir.

Agonisant encore sous quelques cendres chaudes, j'expulse mes dernières sueurs sacrées, je tire les ultimes prélèvements de l'esprit créateur. Qu'obtiendrai-je de cette nourriture nouvelle ? Je n'ai même plus la force de m'entendre gémir.

Tout ce qui instruisait ma cervelle jouissive était énergie rapidement ingurgitée. Je n'étais qu'une mécanique d'apprentissage, avide et jamais satisfaite, cherchant à produire toujours plus, à créer autrement.

Mais l'obtention du résultat était décourageante. Je jetais les feuillets à peine achevés dans le mépris et l'indifférence de mon âme. Je croyais pouvoir faire mieux. Je désirais extirper par le vice, par l'irritation, par le Rien et le Mal, d'autres poèmes subtils ou niais, invisibles ou invincibles. Je n'obtenais que le dégoût de soi-même. Faible compassion.

Ai-je eu l'idée, une fois, une seule, de délaisser l'acte d'écriture ? Je ne le pense pas. Il n'existait aucun autre moyen d'expression me permettant de catalyser, de canaliser le débit qui soufflait en moi.

J'affermis mon printemps, bel espoir du passé ! Je réinvente un rêve bercé d'impossibles, de tentations audacieuses - mais tout cela est inutile - je cherche le départ vers l'avenir qui me guette. Pourrais-je encore retrouver cette impulsion juvénile qui me permettait de savoir et d'admettre, de comprendre et d'analyser en prescience, parce que jeunesse a toujours raison ?

Quelle heure est-il ?

Il est l'heure de produire.

Et je t'entends, moi le forçat de l'écriture soumis à extraire de ma cervelle des solutions autres, guère satisfaisantes, mais ô combien utiles pour apprendre à me détester, et pour m'obliger à tirer encore de nouveaux

rots de cette gorge putride !

L'infructueux espoir

Nous tendons vers l'infructueux espoir, conscients de nos incertitudes, poussés par la folie de vouloir autrement. Nous croyons avec un langage nouveau, reconstruire l'univers parfait. Nous échouons évidemment, pauvres crétins de l'écriture que nous sommes.

D'essence unique, de pensée supérieure, l'Esprit dirige l'inspiration. Ce Dieu merveilleux doit me donner ce que j'espère, ce que je quémande. Suis-je suffisamment pur pour accéder à la réception du contenu ?

J'attends, j'explose en syllabes inconnues, en structures différentes à concevoir. Je souffle sous les cendres de la feuille brûlée. Y a-t-il un livre ? Quelle manière ?

Il faut penser : *comment écrire autrement ?*

La pensée jaillit puis se meurt en apothéoses de nullité. Tout s'en retourne au néant, à l'insipide parole avortée. Je continue à chercher.

De quoi te plains-tu ? Dans ta solitude superbe, tu produis. Que dirais-tu si le mal pourri rôdait dans ton corps pour t'interdire d'agir ?

Sous le silence, il y a la tombe éternelle, splendide femme comme un vagin de luxe. Je viens jouir dans ton Néant de chair, épouse distinguée du poète inconnu.

Ange plus clair, éblouissant d'orgasmes, suppliant la chair belle de s'endormir à côté de l'image, puise longtemps au plus profond de toi l'espoir d'un idéal songeur, l'infini d'un corps de pureté et le mouvement de lignes effilées, là-bas, plus loin.

Plonger sous soi pour y chercher l'interdit et l'excès, la substance salvatrice des audaces exubérantes, se jeter dans le noir pour y ramener quoi ? Une profusion d'images aberrantes, une folie de condensation de mots, de structures, etc... La raison conseille de s'en retourner au moi social, de prendre femme et profession. La raison conseille... Ne faut-il pas la tuer, cette connasse pleine de bon sens qui embourgeoise nos comportements ? Mais jusqu'à quand saurai-je résister ? Jusqu'à quand saura-t-il dire non ?

Ma capacité est dans la ténacité, dans ma force vitale à m'exclure de tout, de tous et de toutes. Je crois en puissance, du moins je le prétends.

Mes certitudes perdues dans un avenir publié, détruites par la logique et par la vérité du temps, je vous pense et je vous pèse, o mes folles images chargées de grains invisibles ! Pourtant j'avais tort, je concevais l'impossible à réaliser et je me suis plu de mes chimères. La distorsion du temporel, puis le retour à la seconde exacte ont condamné la raison du poète, c'est-à-dire le mensonge.

Dans les ténèbres de mon Verbe

Dans les ténèbres de mon Verbe, j'atteins la verve du délire, je fixe le vertige, je pousse au plus profond et je remonte du Néant.

Tant que je ne parviendrai pas à construire des structures vierges et nouvelles, je puis dire que mon écriture est inutile. Il me faut inventer, et je n'y parviens pas.

Je cherche à communiquer autrement, différemment. J'emploie toujours ces termes, je prouve ma fixation mais je ne résous rien. Je conçois par les poètes. Si je pouvais...

... l'expulser au-delà du possible. Je dors doucement contre mon rêve, et là-dessous il rampe. Cherchons la folie du - :

Un privilège de printanier, nous, il conçoit le pur gr. Te le demande l'impossible par-delà, je

Ecoutez, écantulez, puissance de volutes, et mort, et mort, et m.

Atomisez, condensez ! Explosion des 26 lettres tel le big-bang puis reconstruire le dictionnaire, concevoir la bibliothèque, l'arrangement des mots, les différentes langues - Je deviens Dieu - ô Dieu, inspire-moi que je fasse l'univers des lettres ! Du carbone dans l'espace !

Dans la pourpre romancière. Ière - Hier, j'étais à futur. Dans le toboggan de la route a disparu, disparaîtra.

Quel est le risque ? Jusqu'où peut-on aller dans l'audace ? Cela sert-il à quelque chose ?

Ur. Urle à la douleur. Fait hurler l'innocent dans sa quête d'espoir. J'ai désiré le voir nouveau, plus dessus, par-delà les forces et les ailes.

Prends-moi, convie-moi à la déchéance plus belle. Est-ce la chance de la liberté ? Ce de la liber ? De la ? e l ? () le rien est beau, comme une femme qu'on efface, de sa mémoire inventive, de son imaginaire songeur.

L'idéal, le convoite blondissant. Si je te disais " je t'aime " autrement, me croirais-tu ?

Constitution, convoi, classe, blonde, et tout l'a, là-dessus s'écroule en orgasmes à venir, en espoirs décisifs. Faut-il encore courir après la fille ?

Essaie la haute, la belle stérile, bondissante d'apothéoses, explosante en délires, puis dors repu de fantasmes nouveaux, de chair abondante.

Puissance d'effusion sous la voûte sacrée de l'intelligence reine.

Soupirs et murmures qui supplient en moi.

Mouvement de l'esprit qui expulse ses premières syllabes et qui recherche sa diction.

Vierge pensée à peine née, avance à pas raisonnés dans le labyrinthe de ma réalité !

Le soir descend doucement, il voyage des fumées épaisses et lourdes. Des souvenirs confus s'amoncellent ou s'entassent lugubrement.

O souffle, mon souffle tant désiré, irradie-moi de ta nourriture céleste, laisse-moi puiser en toi toute la substance enchanteresse et subliminale.

L'été de notre vie

L'été de notre vie nous aura dévorés avec avidité, avec violence charnelle. Nous courions ridicules à la recherche de la fraîche jeunesse, avec l'espoir de contenir le temps. Et c'était bêtise de penser ainsi ! Moi, je sais qu'il est la dimension à intégrer à notre principe d'existence. Je ne le fuis plus, je l'intègre : je jette l'habit du poète, je revêts la raison de la science. J'en tire de bien meilleurs profits.

De satisfactions punitives en désespoirs d'obtention, j'ai cherché l'équilibre, je me suis fait et défait, pesé dans la justice avec ma logique. Était-ce fautif ? J'en oubliais le sens ! Je le provoquais, je le dérivais, et dans l'apothéose de mon doute, je laissais les pages pour l'autre, pour les autres.

La feuille est blonde, je la caresse comme une femme. Stupide sentiment d'impuissance, transfert sexuel, je crois.

ISABELLE D'ORANGE NE M'A PAS DIT,

Elle était fausse muse, réelle putain perverse dans laquelle j'ai

dépensé mes sueurs de poète, mes audaces nocturnes de chercheur inconnu.

Chacun conçoit au-dessus de son possible, mais n'obtient que l'ébauche du désir, qu'une réelle conscience de son sublime échec.

Mécaniques d'avenir, nous produisons pour tendre vers le meilleur qui n'est qu'un soi-même qui nous ressemble etc... Certains s'en suffisent, d'autres se haïssent. Les plus foudroyants se jettent dans la poubelle, âme et papier réunis.

Les lois vraies permettent de fortifier la production, elles sont les règles du poème et la raison qui nous convainc de poursuivre notre tâche.

Je n'ai pas rêvé, non ; j'ai cherché, désirant obtenir... j'applique le principe de l'accumulation ? Ai-je tort ?

Fille frêle

Fille frêle, je t'emporte dans la douceur de mon repaire, je te cache sous moi, je te protège, amant et épée à la fois.

La quantité de haine me condamne à mon triste résultat. Je pourrais obtenir plus. Je continue à hurler lentement, espérant qu'un Dieu entendra mon silence.

J'ai, persécuté, cohabité avec le mal ridicule et tortionnaire, d'écrit en livre, d'œuvre en année, pour toujours recevoir le don de perte, en courant vers mes Dieux.

Le ciel n'est plus transparent. Il est opaque. De moins en moins révélateur. Il s'en retourne à son concept premier : Fait-il beau ?

Quand je deviendrais Guide ou Christ ou Saint vous restera-t-il

un soupçon de conscience pour comprendre ce que Dieu a véritablement voulu ?

Voici mes pensées nourries de sève exaltante, inspirées par les forces divines. Je plongerais à vos pieds, je ne subirais que des quolibets. Et j'emporterais mon ridicule, incapable d'être compris par quelqu'un.

Je sais trop mes limites, mes réelles insuffisances, je suis l'homme de cristal dans l'été sanglant, l'image fragile du poète inconnu.

O conscience à moi seul visible ! Certitude de l'esprit, quand donc parviendras-tu à être moi-même ?

Ho ! Ma nuit, sublime et tortionnaire, je t'ai donné toute ma félicité, toute cette aptitude d'apparence rêveuse et parfumée, et j'ai fait tourbillonner dans l'air invisible des mains légères et des oiseaux blafards.

Rien ne m'imposait l'obéissance à la réalité, tout me disposait à capter ces frais mouvements perçus dans mes délires optiques.

Dans la folie du désir, les femmes ont commencé à voltiger dans des espaces interdits, soulevant leurs rêves inouïs, bafouant tout diktat, se plaisant de charme et de chair bellement faite.

J'ai pensé un instant défaire leurs audaces, les ranger dans la norme et la raison. Elles se sont ri de moi, et ont commencé à le toucher un peu partout.

Je vagabondais

Je vagabondais dans l'or de la tourmente, délaissant les refuges et les auberges, où j'avais autrefois abandonné ma jeunesse.

Dans sa chevelure épaisse, je reconnus la beauté d'Hélène qui voltigeait et tourbillonnait sur elle-même. Sur ses boucles très claires, je

déposais un bouquet de roses rouges. Sa beauté se suffisait du silence. Je n'avais qu'à me taire sans la surcharger d'effets poétiques douteux.

Je décidai de m'éloigner, emporté par d'autres souffles, pour d'autres bonds étranges.

Maintenant que tu as refait ton printemps, que te reste-t-il à inventer ? Car tu vas surcharger les effets d'hier, tu vas reproduire les souvenirs de ton adolescence !

Il te faut te jeter dans l'avenir, vers l'au-delà, en utilisant le savoir des anciens, pour être plus que toi-même, pour être un autre, supérieur à ce que tu es.

Eaux d'émeraude verte qui s'extasient dans le bien-être des douceurs, eaux de mon vouloir, eaux sublimes et amoureuses, venez caresser le délicat de mes traits si purs.

Dussé-je une seule fois m'éparpiller en pétales de mémoire, en lumineuse source d'amour, et embrasser un peu partout avec des lèvres orange les contours incertains de la femme faite de chair ?

Ainsi fuis ma pensée

Ainsi fuis ma pensée, haute dans la sphère ; l'impossibilité de l'exécution t'impose à détruire.

Je plonge sous vous. Les mots, les sons, les sens, toute certitude me soumet à vous détester, haine ridicule...

J'insiste, je poursuis l'exercice.

Le jaillissement est semence en épanouissement de source.

L'espoir vermeil franchit les barrières premières à mon front
serein, le siège de l'agitation.

Le moi se recherche

Avec le concept autre, nouveau, différent au bord du ciel
superbe - mais il n'existe pas.

Je relaxe la chair du poème,

J'atteins ma sainte clarté.

Vapeur d'incertitude, multiple et souple, déliée et défaite, je
touche à ma survivance.

Grains de durée, je renonce à concevoir dans mon orage
spirituel.

Je bois l'ivresse du doute

J'exploite la tentative d'un produit autre.

Mon corps désespéré me harcèle, déteste la femme-poème.

Moi, j'exulte, je bondis dans des transes, j'en tire un foudroyant
sommeil !

Ta rondeur est folie, je pénètre dans ton exil. N'es-tu pas
bizarrement fraîche, ou noire ou hurlant sur tes flancs endurcis ?

Rieuse de ma nuit, n'est-ce donc que cela ? Une petitesse de
femme muse inutile et stérile ?

Tu rends idiot le texte à écrire ; ta solitude n'est plus d'aucun
acte.

Je me défais de tes flux inventifs.

Je fais souffrir

Je fais souffrir le dressage jusqu'à le soumettre aux libertés les plus folles, les plus audacieuses. Il faut apprendre à désapprendre, laisser le papillon voltiger etc... Puis je m'infligerai les rigueurs de l'esclavage pour courir encore vers *la nuit spirituelle des bleutés étranges*.

Je délaisse donc l'impossible femme, celle qui est mienne. Je le sais : j'ai perdu. Je poursuis stupidement ma course dans des chairs autres, pour des pulsions nouvelles.

Je dois concevoir à nouveau par Char, que j'avais délaissé depuis dix ans. Mais que j'ai toujours aimé. Quelles substances tirerai-je de ta *Fureur*, de ton *Mystère* ?

Vers quel avenir d'impossible à produire ? Je n'en vois pas même l'utilité ! Pour quel gouffre de néant ? Mais écrire ! ... Ne pas... Je cherche la manière.

Chacun pense en soi et l'autre détruit, récusé, accuse, condamne. La lutte interne, et le jeu toujours avachissant, enchaîné à la table de l'exploit. J'accomplis, j'accumule. J'extrait à nouveau par hier, et je me déteste.

Conscience du critique

Ce qui est à craindre, c'est le décalage, la perte temporelle, l'inéquation sociale entre le produit littéraire décadent et la civilisation progressiste. Être relégué au musée de l'oubli près du dinosaure de Valéry,

être ridicule dans le hangar de la médiocrité.

Du gargarisme poétique, de la nomenclature albanaise. Principe autarcique, d'autosatisfaction. Implosion du communisme ! Poésie = communisme ?

Vendre sa force délétère ; l'échanger contre une part de travail d'un médecin, d'un garagiste, d'un technicien etc... *Valeur du travail poétique ?*

Les jeunes ne veulent pas comprendre l'exigence de l'exercice, la nécessité du sérieux, la formation à temps complet. Ils produisent à heures libres, ils se délectent de divertissement. Certains mettront trente ans pour devenir de bons poètes, puis il sera trop tard. Ils n'auront plus l'énergie intellectuelle suffisante pour ajouter sur le savoir des anciens. Et ainsi de la décadence ! Jeunes, secouez-vous et agissez !

Le mal n'est pas nécessaire à la poésie ; c'est le travail qui lui est nécessaire. L'habillage est ce qu'il sera ; ce qui importe, c'est la qualité du corps, des muscles, des tendons, de la chair etc... Produire de beaux athlètes de l'esprit, de l'intelligence, et non pas des drogués sidaisés ! Voilà le principe.

Il faut imiter les structures où l'on obtient des gains : le sport, la science ; imiter les méthodes, les principes d'investigation, de formation et de développement.

Ils disent aux jeunes : droquez-vous, sodomisez-vous, nourrissez-vous d'insouciance, soyez sales, très sales, très dégoûtants, très puants. C'est sur le fumier que le coq pousse son cocorico. Et les jeunes les croient. Alors ils les imitent ; ils cherchent l'aventure extérieure, tandis que les véritables aventures sont internes. Pauvres gosses ! Et quelle *poésie* nous laissent-ils ? De la merde. De la pauvre médiocrité.

Je dis : il faut penser, chercher, produire, lire, concevoir, inventer, travailler, cinq ans, dix ans. Voilà le moyen de relever le défi de la décadence poétique dans une structure de techniques appliquées ascendante.

Rien ne me sert

Rien ne me sert pour l'ébauche d'un temps futur. La fluidité du temporel me tire vers l'an zéro ; avenir de crainte, certitude de l'inutile. Est-ce donc cela qu'il faut transmettre à nos cendres d'enfants, à ces tiges poussives qui espèrent en nous ?

Je sais trop mes insuffisances, mes pures pertes de l'esprit. Ma raison est pauvre. Pourtant je cours après des orgasmes stupides, des fontaines de femmes perlées de rouge, ou encore après des folies fantasmatiques ! Si du moins je pouvais inventer la chair du poème et l'image faite corps !

Sais-tu quel est l'avenir de ton lot ? La part sacrée de ton héritage ?

Moi, stupide, je jette, je sème. Je n'ai la certitude que de mes faiblesses, j'existe par mes nullités. J'ai peur.

La soif me prend par ses dégoûts, je m'impose à boire. Je devrais m'enivrer d'élixirs parfaits, de créatures palpables. Je puis encore m'en retourner à mes jeunesse ténébreuses et superbes.

Apprends à tenir

Apprends à tenir, à résister au-delà de l'interdit social, parce que l'autre ne te veut pas, toi poète avec ta différence.

Si tu as la ténacité, cette puissance intérieure, cette capacité de résistance, construis-toi.

Par ta volonté, au fond de ta raison, avec tes chimères, avec tes violences et tes ombres de femme, seras-tu assez fort ?

Que te dit-il ? : “ Cesse ! Cesse et abandonne. Cela ne mène à rien, cela n’en vaut pas la peine. Jusqu’où iras-tu dans ton stupide désespoir ? Il faut aller *dehors et vers l’autre*. ”

Accumuler encore, écrire, écrire pour qui ? Qui me lira ? Est-ce moi ? Suis-je mon seul lecteur ?

Que pouvais-je espérer dans le silence solennel de l’éternelle complicité des Dieux ? Je ne suis qu’un instrument qui produit du vers, mécanique intellectuelle de chiffres et d’inconnus.

Ce sacrifice, pour quel futur ?

Ce sacrifice, pour quel futur ? Dans quel bain d’excréments, de suaves émeraudes, serai-je lavé ? Saura-t-on vraiment la vérité ? Que dira-t-on à la génération autre, la lointaine, là-bas ?

Ou enfoncé dans mon pic solitaire, tel l’épouvantail au milieu de la forêt, côtoyant la fleur violette inconnue de tous, sublimée par soi-même.

Mon Odyssée, mon Enéide ! Il y a tant de problèmes que je n’ai pu résoudre, tant de difficultés qui me sont encore inaccessibles ! Je dois pourtant défaire ces nœuds, ces fortes résistances, ou plonger dans les gouffres obscurs pour une création de Néant.

Non pas une poésie, mais des poésies, non pas une architecture, une peinture etc... Produire, créer et accéder à la première place, puis

transmettre le procédé, le principe, oui : être et donner.

Je suis le chemin étranger

Je suis le chemin étranger, l'éternelle traverse stabilisée dans son vertige. Je m'élève dans l'axe pour là-haut. Et je devrais m'étonner de n'être emprunté par personne ?

J'épouse la solitude, belle femme généreuse dans ses assauts, présente à mes côtés, jamais abandonnée. Je la viole, lui inflige des tortures délicieuses. Quelle salope, quelle jouisseuse de chair !

Je bâtis avec l'énergie des Dieux. Je ne suis que médiocrité. Que serais-je sans le souffle divin ? Une pensée ordinaire, un poète de faiblesse, inutile, accroché à ses vermisses, à ses salissures.

J'étais à l'orée du savoir, pensant, accumulant, concevant, élaborant déjà une œuvre ! Jeunesse qui savais, sublimation de l'adolescence, et puis mes frères, Raymond, Arthur et mon cousin le Comte !

Il faut transmettre, leur apprendre la méthode, le principe d'investigation. Mais qui pourra nous comprendre ? Je voudrais donner.

J'interroge, je m'interroge : pourquoi ces amas de structures, de constructions, ces accumulations idiotes s'il n'y a pas d'instrument de création ? Mais la difficulté grande est d'accumuler autrement. Alors avec bêtise, nous élaborons des pensées, des raisons déjà dix mille fois proposées et proposées identiquement.

Nous devons écrire dans la nouveauté. Certains cherchent à faire évoluer le fond, tandis que c'est la forme nouvelle qui déterminera le *fond autre*.

Nous retournons dans la routine, impuissants ou bourgeois conformistes, hélas !

J'ai délaissé les œuvres des hommes, je me suis défait de leur influence, à présent j'écris avec des Dieux, par des Dieux.

La formation messianique : il y a tant à apprendre et l'on ne sait jamais rien !

Éloge

Si René Char m'aidait.

Me faut-il donc extraire de nouveaux suc princiers, de pures substances créatrices ? Ou dois-je plonger dans mon désespoir pour y remonter quelques folies perverses, quelques vices inconnus ?

Mais moi depuis trop longtemps j'ai délaissé l'art du Néant. Je ne conçois plus que par la matière spirituelle, l'élan mystique et sa souffrance de saint.

Je suis peut-être trop " Christ ", trop " Voyant " pour vous, mes chers poètes d'autrefois. J'ai tant aimé vos œuvres, plus que vos biographies, plus que vos visages.

Je ne dirai point la teneur du souci. Dans la nécessité, abstiens-toi de ce flux.

Qui épouse beaucoup, rendra plus d'un centuple. Mais qui expire peu trouvera l'idéal.

A fenêtre ébahie, impose-toi le doute ;
Ne mésestime pas la folie du pervers.

J'en connais qui se croient auréolés de gloire.
La petitesse nous invite à la supplication.

Cette futile jeune fille aux accents inconnus, aux poses audacieuses, se faisant femme dans des relents d'adolescence, je l'ai prise et reprise puis délaissée sur le lit béant de nos nocturnes perversités.

Prends ta chair, fais corps avec elle ; au plaisir de sa salive, d'autres mots, d'autres phrases se formeront par la bouche ovale, par le vagin charnel ou l'extase des sens.

J'ai perdu dans la contemplation de mes Dieux, la folie insouciant de mon impiété. Je produis par l'Esprit, sous l'ordre de l'Éternel. Et tu me parles de cuisses, de rondeurs féminines ?

Les poètes

Nous ne serons que ces pensées stupides, ces avalanches de non-sens. Notre besoin est de faire se cohabiter l'absurde, l'irréel et le ridicule. Nous sommes seuls, nous prétendons être fascinés par notre création. Quand comprendrons-nous que plus personne n'accepte nos délires, nos délires de débiles, inutiles et ridicules ?

Mais nous sommes fats et présomptueux. Nous poursuivons le jeu décadent de la rime, de l'accident, de l'élément associatif - nous lui donnons son nom : Poésie.

Je me retourne, qui est derrière moi ? Personne. Plus personne ne me lit. Personne ne me lira.

Ma mémoire est un amas de souvenirs où le passé côtoie l'avenir, où la prophétie ne cesse d'apparaître. Si les Dieux sont venus, j'obtiens dans la confusion du chaos interne les premières images, les

premiers messages de l'absolue vérité.

Je restai dans mon verbe, espérant le déclenchement des ondes, moi qui avais reçu le Saint et l'Esprit.

Plus je savais, plus je prenais conscience de ma médiocrité, de mon insignifiance. La gloire du Jésus s'amplifiait jour après jour, certitude après certitude.

Nous ne devons que nous soumettre à leur Vérité, à ces Trois Dieux-là.

Depuis longtemps, je savais que le coup de dé était aboli, seule restait cette question : pourquoi ?

Des cas d'absurdes évidences parfois sillonnaient ma pure logique ; j'étais certitude et interrogation, je savais le vrai, je ne pouvais l'admettre. *Jusqu'à quand* pensais-je, *jusqu'où irai-je* ? Le choc de la raison, et puis la lumière... non ! Aucune lumière.

Mon ennemi, mon frère, le Temps. Je décidai donc d'aller devant lui, de le devancer. Je l'intégrais à mon système, telle une vulgaire dimension. La prophétie maîtrise le futur. Le prophète est le dominateur.

Les caresses de mes mains pour les livres les plus purs. Il y a effet de chair à caresser les caractères. Puis vient l'accouplement bestial ou sublime, stupide ou divin. Mais toi, tu sais qui t'inspire.

Il n'y a pas d'élixir de plaisir, de jouissance inconnue, il n'y a que l'acte à imposer par la grandeur du calame.

Sagesse et audace

I

Entre la sagesse et l'audace, apprends à concevoir l'occasion, maîtrise ta chance, elle te guidera.

“ La bravoure et la prudence de David ”, dons du Saint-Esprit.

Puis je sais, puis je prends conscience que je suis *Rien*. Mais rien, c'est déjà quelque chose se plairait à ironiser le railleur de l'esprit. Non, j'écris sérieusement. Nous sommes quatre à comprendre, la Trinité et Moi.

Absent pour les inutiles, présent pour l'Oeuvre. Que pouvais-je tirer de vos médiocrités, de vos visages détestables, de vos âmes stériles ? Le puits était en moi. L'onction était en moi. Je devais y puiser pour extraire le produit poétique.

Je ne vous ai pas haïs, je vous ai contournés comme on contourne un obstacle, un mur, un boucheur d'horizon.

Fallait-il s'en référer à vos niaiseries, à vos médiocrités de fonctionnaires ? Petits jaculateurs de la cervelle, y avez-vous songé ?

Je pense à mon idéale de beauté, à cette femme bleue presque blanche de chevelure à la Magritte. Je la vois pure et transparente, je la sais confusément sous un amas d'ombres, de chair belle et de nonchalance. Je l'invite au repos suprême pour qu'elle devienne mienne dans des épousailles spirituelles. Elle voltige et tournoie et rit de ses dents éclatantes puis elle se jette sur mon âme pour un ballet nuptial, superbe et messianique.

Ténèbres de mon âme d'où surgissent des pensées oubliées, des images de mémoire, je ne veux plus de l'implosion chimérique, médiocre désespoir. Ai-je l'aptitude pour créer autre chose ?

L'homme rampe dans son esprit, fusillé ou soumis, l'homme cherche, esclave quémandant le poème.

Donne-moi une chair de poème à pénétrer, à jouir pour un orgasme cérébral !

II

Je ne désire pas immobiliser le temps. Je marche avec lui, je cours. Non, je le devance, là-bas dans l'avenir.

“ Le temps, je le devance, là-bas dans l'avenir.”

L'essor sublime vers la pensée élevée. Au plus profond de ma nuit, que cette divine grâce me soit accordée, purifiée et vraie. Voltigeant de hauteur en hauteur pour moi et pour les autres. Est-ce possible ?

Je suis déchet d'écriture, médiocrité de production. Je hais ce travail détestable dans sa décadence. Mais quand tirerai-je de l'absolue certitude un futur et pour quelle valeur ?

Résistance. Pourtant je sais que cette forme *n'est rien*, inutile dans sa conception. Je n'exploite aucun champ d'espoir. Je combine et spécule. Je comprends, mais je suis impuissant.

La lucidité de mon néant m'inflige à me détester jusqu'à l'abandon total du produit à obtenir.

Le mécanisme de la combinaison me convainc d'abandonner la jetée ; je lance parfois, je condense, je refuse, car je sais que je perds.

Je dois certainement chercher dans autrui le fruit à dérober, l'essence à exalter, seul par moi-même, je suis peu.

Je veux produire par l'Esprit, par sa sublime pensée. Poète ou prophète ?

Le fardeau du Mal est trop pesant. Si je possédais l'intelligence libre, ma recherche serait autrement supérieure. Je poursuis le jeu ridicule de la douleur, de l'interdit à produire. Quelle histoire !

J'existe par mes absences, car il n'y a personne à voir, à écouter. Moi seul me suis inutile.

Les œuvres peut-être, les hommes jamais. Ma méthode n'est pas dans le relationnel avec autrui. Je produis avec des livres, non pas avec les hommes, hélas !

III

Que veux-tu dire ? Es-tu espoir pour atteindre l'exil du printemps ? Je convoite ta jeunesse.

Que veux-tu dire ? Es-tu femme pour extirper la pensée nouvelle ? Je pénètre ta chair.

Produisons, encastrons-nous l'un dans l'autre pour *les feuillées d'abeille, pour les aubes éveillées* etc... C'est encore les coups d'autrefois !

Je ne cherche plus à écrire les faiblesses, tu le sais, va-t'en.

Je tue la Muse, j'appelle l'Esprit, celui qui inspire, je me fais esclave, j'obéis. Qu'écrirai-je ?

Je sais où me portent mes insuffisances, nullités, de moi-même à écrire de la sorte. J'abolis l'image impure, fausse et truquée. Je travaille en vision à présent. Je pense par l'Esprit. Je suis un moyen.

O les nouveaux exploits de celui qui croit en sa potentialité plus forte !

Il faut apprendre à extraire au-delà de ce qui est possible ; il faut tirer de la cervelle crétine les figures folles, - en vérité ce qui est interdit.

Tout ce qui est interdit, est essentiel.

Il faut inventer en détestant le mal. Il faut concevoir en exploitant les outils de l'intelligence.

Je ne veux plus souffrir avec le rictus Baudelairien, avec le vice du marquis ; j'espère par l'Intelligence belle de l'Esprit tirer de pures vérités autrement élevées et purifiées.

Qu'ai-je à faire du présent ? Je dois me projeter dans l'avenir pour savoir et comprendre. Je parle de ma *durée*.

Je dois conjuguer avec le *Verbe*, celui qui est près de Dieu, penser par l'Esprit et créer.

Il n'y a pas *travail* ; il y a *écoute* et application de l'écoute.

C'est la recherche de la science sublime, de la pensée excellente. Le puis-je ?

IV

Les feuillées vénérées illuminent l'espace clair sous la pensée limpide qui se liquéfie, se fragilise puis explose en mille sons multicolores et dansants là-dessous.

Des nébuleuses sphériques bariolées de lumières voltigeantes tourbillonnent, jonglent et fuient là-bas derrière les masses bleutées, et

vagabondent.

Les torrents lavent les berges en haillons de verdure. Plus loin un peintre écrase des couleurs rouges et ocre sur un carré de toile. La voûte du ciel est bleue électrique. Je ne comprends pas.

Quelle insouciance de l'esprit, quel vagabondage de l'âme sans raison, sans logique, uniquement confronté au jeu de la lyre pour produire des coups, des combinaisons heureuses et audacieuses !

Ce n'est pas travailler pour accéder à la Vérité, mais c'est rire d'une activité impie, c'est caramboler pour le plaisir du divertissement.

Ah ! Que ne puis-je m'en retourner à ma rigueur d'autrefois ! Comme je hais ce désordre ! Le parallélisme assure au marcheur l'avancée du pied droit suivie immédiatement de celle du pied gauche ! C'est vrai que l'on subit la monotonie du placement. Si du moins les paysages étaient de belles femmes vert émeraude, repues de chair et plantureuses. Alors en moi s'exciterait la représentation confuse et confondue d'une avalanche d'images aptes à stimuler...

Et l'essor joyeux me porterait...

Non, je cherche à parler sérieusement, à exprimer la justification de la règle qui obéissant à l'inspiration s'associe avec elle pour fabriquer un produit de l'esprit capable de séduire le lecteur.

Sur l'ombre vive enflammée, le fluide de phosphore et les mèches dressées couleur opale lèchent la crête verte.

L'oeil interne s'illumine, la pensée secrète s'éveille tout à coup pour exploser en millions de photos, de grains d'éclaircies qui transmettront l'idée à naître, celle qui cherche à vivre.

Je dois de produire ; il faut accéder à un principe supérieur de stylistique. Hélas ! Que puis-je entreprendre, moi jeté dans le XXe décadent ? Ai-je la raison et la rigueur du XVIIe ?

V

Dans quelle nuit lugubre dois-je me plonger pour extraire le mauvais diamant du mensonge ? J'en ai assez de mentir, je cherche la vérité par la certitude de l'Esprit.

Yeux qui voyez, rapportez-moi la lumière spirituelle, celle qui transperce la matière et vient se loger, là au plus profond de l'homme sous les battements du coeur.

Chacune des lettres qui compose ton nom, ô beauté, consacre ton sublime, enorgueillit ton idéal jusqu'à nous faire mourir lentement d'extase et d'abandon.

Pour qui souffrons-nous ? La grandeur du martyr réside dans son aptitude à glorifier Dieu même dans la fournaise. Les êtres supérieurs s'en retournent, masse vaporeuse et décorporation astrale.

Comment produire sans la recherche intérieure, sans tirer de soi la ressource invisible ? Il faut concevoir un espace différent, un support nouveau où germera, où s'extasiera la pousse de fleur de Muse.

Pourtant je ne me prétends pas apte à extraire cette richesse encore inconnue. Ai-je l'éveil de l'inventeur ? Il me faut une mécanique ondulatoire : sera-ce la forme qui engendrera le poème ? Sera-ce le fond ? Je n'y crois guère ?

Que lis-tu dans ma cervelle stérile ? L'interdit de trouver une forme pure émise par l'invisible né.

Que dois-tu extirper après ce lustre de léthargie ? Le concept émotionnel qui répand ses ondes subliminales.

Je prétends à la pensée folle, voltigeant au-delà de ses repaires, je crois vaguement embrasser des possibilités claires offertes à l'intelligence blanche.

VI

Si je t'écris qu'il faut tout détruire, tu douteras, tu en seras à mépriser mes relents d'écrivain. Je hais les révolutions, je leur préfère l'évolution dans la continuité. Donc : se baser sur les anciens, y ajouter sa nouveauté, préparer la sauce - le style - et espérer que cela prenne...

Où en sont les autres ? Je n'ai plus lu de poésie depuis six ans. J'étais trop fixé sur la Bible et le Coran : 100 000 et 20 000 alexandrins. Merci. Peut-être "*Libères*" chez Gallimard. Beaucoup me semblent petits à présent. Moi je pense VH. Qui est un monstre. Mon gros sumo. Ceci est très affectif.

La cervelle, lourde de pensées parviendra-t-elle à extraire hors d'elle-même ces inconnus à contrôler ? Pour qui ? Le premier lecteur est un critique détestable.

Il ne s'agit pas ici d'imaginer, non. Il faut puiser en soi-même la vérité qui s'y cache. Ni hasard, ni mémoire, ni combinaisons de propositions anciennes mêlées à des concepts ignorés de tous.

Les lumières du Verbe m'éclairent tout à coup comme un nouveau Christ, comme un nouveau prophète. J'obéis, je tache à trouver ce qu'ils m'inspirent. Je crains de me tromper. Ma foi est superbe.

Je cherche par Daniel par Jérémie, par Osée, je cherche et je trouve. Mais que vaut mon intelligence ? Que vaut réellement cette

perspicacité ? Je ne peux pas me tromper.

Je scrute les Écritures. Je souffre par le Mal. Que vais-je pouvoir tirer de cette abominable violence ? Est-ce pour produire cela ?

J'ai la connaissance des saints puisque je souffre. Je souffre, hélas ! A qui profite la douleur ?

O toi qui plonges

I

O toi qui plonges dans le lourd sommeil sans images, conçois quelque peu par cette substance autre...

Tu m'es espoir par la pureté de l'Oint et sur l'onde inventive, tu oscilles ou tu penses y découvrir le futur d'un secret.

Ou mieux, tu es le souffle gonflé d'idées sereines, l'algèbre complexe d'un élixir à découvrir, à déceler là au plus loin, au plus proche pourtant de la raison diffuse.

Tu m'es l'approche insoupçonnée, la brise d'aile légère dans le battement envolé, et je dois te saisir, ombre belle d'idée fraîche comme une femme imagée.

Ou lentement tu descends les marches pour caresser le pur miroir d'eau fugitive, Princesse chaste aux pieds rêvés.

Et je dois te capturer dans la transparence de ma pensée, quand à peine saisie, tu m'as échappé.

Et je dois te concevoir dans la claire essence d'un concept supérieur...

Folie ! Audace ! Oser te comparer de la sorte à la femme, toi mon principe d'élévation, toi ma spéculation de l'esprit !

II

Je délaisse la terre d'ombres et d'odeurs où la forme de femme est repos de mon corps.

Je vous cherche, grains de lumière pensés.

Produisez plus sereinement, o mes grains de lumière dans mon vide intérieur, comme météorites brûlées dans l'atmosphère. Mon ciel, ma mer dans leur calme apaisé, et c'est douceur encore sous l'égide de Pollux.

Femme alanguie dans sa mollesse, dormeuse entre mes bras au plus clair de la nuit, qui donc en moi écoute le pur gémissement de ta faiblesse ? M'es-tu démon ? M'es-tu captive ? Ou le mal apaisé ? M'es-tu captive et soumise ou belle d'abandon dans l'évanouissement de ta chair ?

Solitude, au plus profond de l'homme !

I

Solitude, au plus profond de l'homme ! Celle qui se répand sur mon épaule, lourde de chair et de fatigue, comprendra-t-elle un jour le secret de mon songe ?

Splendide solitude au sublime de l'homme...

Je te sais seulement pour ta source de femme, je respire confusément tes paillettes d'or...

Le désir s'est enfui dans les vapeurs légères de l'orgasme. Je délaisse ce front de femme offert à la caresse suprême. Je plonge dans ma propre envie pour me savoir autrement, pour me comprendre un peu mieux.

Celle qui souffle son haleine claire, comme brise très pure par ses lèvres éclatées de rouge dans la nacre brillante et parfaite, celle plus dévêtue que femme, repose corps alanguie, rêveur.

Toute perception plus douce à contempler, blonde et admirée...
Idéale sphère qui tient par son sublime ovale du visage... Toi, de quelle autre
grâce supérieure encore t'aimer ? Je la sais lointaine, mystérieuse encore
dans l'invisible et l'infini.

Saveur de chair recommencée et vierge pour l'amant toujours
nouveau, constance d'épouse qui supplie et gémit, beauté prise au coeur de
son intime, dans son essence de femme, ô grâce et je suis ton captif dans le
creux de toi-même...

Par toi, le rêve se forme, les noces spirituelles de l'amant, de la
muse ; par toi, la chair se meurt et délaisse le miel délicieux de l'âme,
grandes douceurs pour l'ultime épanouissement de ton orgasme.

Solitude au plus profond de l'homme ! Celle qui se répand etc...

II

Et cet oint sublimé chez les hommes : “ Prophéties ! Prophéties !
” Paroles naissantes inspirées par les Dieux, et tout ce souffle ailé, substances
nourricières pour les générations autres, pour les fils et les filles plus purs
peut-être... de comprendre l'annonce faite.

Nulle âme encore ne peut y prendre le message. Qu'on le
bâillonne donc ! Le convainc de se taire dans l'assemblée silencieuse, dans la
haute assemblée insouciante des paroles d'avenir !

La belle perte de syllabes confuse roule sur la bouche de
l'interdit, se mêle à la salive, à l'huile salivée. Les yeux lumineux brûlent
d'un sel supérieur, et contemplant la beauté du Fils, soupirant, soupirant,
hélas ! ...

Je supplie et j'ai souci d'extase dans l'invisible à créer : ombre
de femme et miel de femme, comme embarcation légère sur des mouvements

de tangué et de voiles agitées encore.

Voici l'amante endormie qui respire imprégnée de songe, soufflée de mensonges à la première heure bleue. Elle-même est fleur épanouie et reposée.

C'est elle qui sommeille sous la pénombre du jour dans son amas confus de formes lourdes et d'étoffes épaisses et drapées, là dans son avalanche, elle dort.

Et moi, je veille celle qui ne m'entend pas.

O rêveuse jusqu'à moi hors de toi, temple d'images, qui médite dans l'inconnu des hommes, comme pensée très pure vers l'espace aérien, que n'es-tu donc que l'imperceptible certitude de vérité, qui côtoie le mensonge, le roule, le souffle comme la femme experte ?

Observe-moi enfin : je m'éveille, je m'éclaire tout à coup, je prends science de ta haute naissance, le front marqué du sceau divin ; quel subtil bruissement approche encore tout près de toi ?

Vocation qui s'ouvre sur l'ordre de l'illuminé de sphères et de lumières ! O splendeur de la Force sublime ! O Toi éternellement pur qui se consume et renaît dans l'instant, dois-je le dire ? ...

Me seras-tu promesse

I

Me seras-tu promesse ? Prompte à m'enrichir dans ta plus haute estime, et dans l'imitation de toi-même ? Parle encore, o sublime despote. Dans ton assiduité à revenir, veuille m'instruire pour la quête du plus pur.

Me seras-tu savoir ? Qui pousse en moi cet appel désespéré de

l'avidité à nourrir ? Je bois à ta lumière les rayons suprêmes de la connaissance.

Je me souviens de toi coiffant d'immortelle écume l'oint à combler. J'ai reçu de béatitude belle la nourriture de l'âme.

Toi, Dieu, ma seule récompense, qui fus là, bouclier inutile face à la Mort éblouissante de puissance, de mal et d'horreur, engendre en moi, le poème unique, beau, par Toi, conçu.

Ces soupirs, o l'Amour, n'étaient point des soupirs de chair.

Repose enfin, mon cœur agressé. Tant de tourments ont menacé ta chair. Sur ta faiblesse, je me suis fortifié, sur tes soupirs de femme, j'ai tenté de composer.

Dans tes battements imperceptibles, quelle voix ai-je entendu ? Que nul ne méprise le souffle insoupçonné qui s'essaie à me donner vie !

II

Hallucination pour Ceux qui furent là, trop peu de temps furent là - Oui, Celui qui rendit transparent l'opacité, claire et limpide la parole portée - grâce pour Celui qui apporta les Dieux vrais et sublimes : “ “ Je te donne le Livre, je lui donne le Livre plus grand que celui de la Parque, mais je le soumetts à la mort cruelle et tortionnaire, je le soumetts encore, l'oint ! Vois le bel innocent que je multiplie grandement, ô mon frère, mon divin frère, en toi je me contemple ! ”

Tu m'inspireras, Puissance ! Et me diras comment produire. O sublimation, pensée parfaite, je suis l'instrument ivre habité d'un voyant. Merveille ! Merveille, qui nous instruis et nous consoles, est-ce là le seul silence, moi qui ai tant vu ? ... O toi, à tous inaccessible dans l'espace clair si visible, puis-je m'imprégner de l'essence du message ? Je suis soufflé par

Lui, voyant par toi, offert et victime de la mort pernicieuse.

Descendez beautés de Dieux autrement beaux encore ! Car l'intelligence est immense !

Moi, je revois sans le mensonge, sans le miroir trompeur mais en pure lumière, tout l'épanouissement de la vérité.

Quand d'autres frères se couvrent de roses, ou sonnent dans des trompettes d'argent, moi je ris de tout leur vulgaire...

Qui donc en Toi toujours s'éclaire

I

Qui donc en Toi toujours s'éclaire, sans le jour ? Oui, ta demeure, je puis la retrouver ! Tu t'en es retourné dans l'espace autre, avec ton compagnon, avec ton frère de lumière. Qui donc est très près de Toi ? Quelle puissance nouvelle m'as-tu caché que je ne puisse avec l'oeil pur atteindre ? ”

Toujours par toi, je me suis vu grandir, comme sentinelle dans la certitude de l'avenir. Par toi, que sais-je ? Qu'ai-je su ? L'esprit prophétique pénétrera-t-il l'intelligence humaine ?

Qui donc est-il, Frère nouveau ? Esprit soit-il où j'ai quelque part ? Sur le bord du savoir, comme enfant à nourrir (et cesse de dire : je ne suis qu'un enfant !) sur la chair onctueuse de vrai Livre, vois je me nourris.

Comment aimer, d'esprit aimer, ceux pour qui le pur est peu ? D'amour aimer avec chair d'homme, avec sexe et sueurs d'homme ?

II

Ne me sois pas un Divin de silence, caché, nourri de son absence. Faces sublimes éloignées... Où est le bouclier qui protège ? Pour quelles causes, me faut-il respirer le sang du massacre ? Mes armes de prières ne me sont d'aucun secours ! ...

J'ai lourde offense, et tu n'es pas là. Je suis l'Épouse violée et frappée, l'innocence persécutée. Où sont mes protecteurs ? Où sont mes gardiens ? La fille vierge est souffrance.

J'ai toute intelligence et je ne puis comprendre. Qui a osé introduire le Mal en ma demeure ? La douleur est là qui me pénètre. La foule d'ombres est dans la chambre assiégée et trahie.

Non ! ... Ce n'est point sur le seuil, haut lieu de prière, c'est le mur de transparence offert, qui me sauvera vers la belle sainteté.

Car j'ai fort espoir ! O Dieux, mes Dieux, comblez ma chair, encombrez mon corps de substances claires, de souffles chauds.

Toi, mon Dieu cruel, veuille par ta force me soulager de la noire soumission à la mort !

Là-bas mes Dieux ! Mes Dieux jurés ! Déjà disparaissent au plus clair de l'éther, plus haut !

Sois là, toi, ombre dérisoire, médiocre pensée écrasée sur la terre. Songe et conçois, ou détruis encore, car telle est ta fonction.

Ne fuis pas loin de moi sur la pensée liquide.

Sans solitude, hélas !

I

Sans solitude, hélas ! La haute pensée en moi nourrie portera-t-elle plus que songe ?

Où es-tu ? Dis-je à l'esprit. En moi, quelle est ta réponse ? Entouré par le Mal, sans nulle baie odorante pour priser ma substance...

Où plonges-tu ? dit le voyageur. Toi, plus loin, tu décris une ligne et formes le parfait du cercle.

Et où vais-je ? Je porte mon espoir sur des routes nouvelles.

Seuil du haut savoir, au plus profond du Moi, vois, j'existe ! Je te cherche ! ... Vaines fumées qui m'ont vu naître, dans vos ombres conçues, vous ai-je supposées ?

Maintenant, c'est à vous grands maîtres que je m'adresse ! Divinités furtives et sublimes, agitateurs du génie, vais-je accéder à l'apogée, au noir sinistre et macabre ? Répondez, répondez !

Ils m'ont soumis à l'obscur, moi qui étais instruit de leur éclat !

II

Pure Merveille inconnue des hommes, soyez enfin consolatrice après l'huile sainte du Père.

Hélas ! Ai-je eu peur ? Je suis la sentinelle à l'oeil ouvert, en constante production.

Ma chance était dans la voyance ivre du soir, dans l'interprétation vraie du message prophétique... ma chance était de pouvoir prévoir...

Dieux sublimes et réel d'essence claire, de lumière blanche comme je vous ai songé ! Plus beaux que l'impossible femme, ai-je image pour expliquer ?

Et toi plus chaste

Et toi plus chaste d'être enfance de rêve, dans tes blondeurs nées, n'es-tu point grande fille impossible à présent ? Oui, chair de femme contre ma chair d'espoir, haleine claire et douce sur mes yeux assoiffés, et corps d'arôme à ma bouche brûlante et offerte. Entends-moi, je t'appelle.

Oui, ce goût de femme amoureuse quand j'approche mes lèvres, et mon corps agenouillé quand ton interdit est fruit à consommer. Fourvoyeuse ma langue, toute tendues mes fibres, et je te vois, nappée de frissons, ouverte en tes herbages, dans ton silence fait de soupirs. La nuit est pleine
d'occasions...

Bel amour au goût de blé qui respire la profusion de richesse avec vallons de chair et de désirs bondissants, entends-tu ma souffrance invisible, ma sombre souffrance de mendicité, de corps brûlé sans soleil ?

O fille splendide, le savais-tu ? Me vient toujours la sublimation de la chair belle, et belle comme œuvre d'art...

Voici. Elle se déplace. Est-il mots capables de produire l'image quand l'image déteste les mots ?

Celle qui dans la nuit s'évapore sur l'épiderme frais de mon corps, qui lentement disparaît et fuit le désespéré, - sait-elle pourquoi réellement ?

Et moi que fais-je entre tes grandes jambes désertes ? Le même spectre...

Et déjà dans l'aube laiteuse, la pure cérémonie nuptiale s'accomplit. Voici ! En cette feuille, s'admire l'épousée. Il y a longtemps qu'elle avait voulu de la fibre de ce poème, pour y boire la vocation : “ O chant sublime ! O premier chant, je suis impatience, veuille me prêter la couronne superbe. Suis-je compagne du prophète ? Belle et soeur du poète ? Et qui sera mon homme ? ... ”

Perle d'amante, ô sublime et désirée pour sa bouche assoiffée ! Liqueur d'extase qui enivre ses lèvres chaudes ! Coule, coule suc de ta fibre, sueur exquise, sensiblement délicieuse au plus profond de sa gorge assouvie.

Magnifique au loin l'Épouse

I

Magnifique au loin l'Épouse, et l'espérance insoupçonnée !... Chant de fiançailles, ô vous, je vous consacre mon souffle : J'offre une clameur belle, supérieure encore qui s'engouffre dans la chambre nuptiale. Si ce n'est un délire d'excès et de forme, avec quelles faveurs promises témoignerai-je ?

Il me vient à l'esprit d'essayer ces quelques mots, je me dois de les combiner dans une folie raisonnée, dans une audace maîtrisée. N'est-ce pas là un jeu que d'y trouver son plaisir ?

Oui, mes Dieux, je m'y consacre avec soin, avant qu'elle s'enfuit dans l'éther incompris, cette grande fille vierge de chair, d'étoiles incessantes composée.

Je me dois de produire l'écrit, il me faut concevoir le poème. Je l'honorerai de profusion divine. N'est-ce point grande œuvre que d'agir

ainsi ? Qui dirige le texte ?

O mes sublimes donateurs, je vous retourne tous les biens que vous m'avez remis : j'ai entendu l'ordre, j'étais présent quand le message fut transmis. Oui, le bel ouvrage se propose et se fortifie. N'est-ce point obéissance à l'appel de la Voix ?

Je parlerai de vous plus tard.

Brise, berce ma naissance ! Inonde-la de souffles purs. Que ma faveur repose au vrai soupir de vent léger !

II

Substance qui conçoit, qui reçoit l'éphémère parole de toute vérité certifiée. Oui ! Au plus profond de l'être, se pense une âme qui change.

Extase d'être dans ta chair, en moi-même repu, au délice de m'entendre. L'élan du murmure me dicte tout à coup de produire par ce battement de cil, par ce soupçon d'insignifiance... et j'émets des sonorités diverses, des pulsions d'écrit. Tant de choses qui sur l'instant s'obtiennent... Ai-je l'étonnement ?

Et moi que suis-je au fond du corps dans la certitude du Fils avec souffle vrai de son Père, avec voyance d'intelligence des Frères, les Dieux ?

La main qui pince le calame, qui se berce de paroles faciles, qui produit et accumule par le poème, n'est-ce donc que cela ?

Comme il advint à celui qui très longtemps, sentinelle de son ombre, attendait en vain l'explication du message...

Pour moi, dans la confiance des Dieux, je deviens le serviteur.

Ne me dessaisissez pas, o belles clartés. Mais que suis-je dans l'immense sérénité, dans cette certitude éternelle, effrayante !

Femme, haute de tes délires, belle tentatrice, tu proposes à mon âme ces desseins insoupçonnés, ces esquisses d'audaces, vois, je te prends tout tremblant, soumis, toi, armée de lanières, je viens lécher le ruissellement de tes sécrétions...

Ah ! Concept ridicule ! Moi, je puise à la source de l'Esprit...

Se lève la violence avec picotements aigres sur les cuisses, avec agressions latentes de ce mal invisible. Et que vais-je obtenir, moi dans ce tohu-bohu ridicule, dans cette grande messe de la bêtise ?

De penser ainsi le savais-tu ? Me vient parfois cet idéal de vivre, avec bercements insoupçonnés d'états latents, avec espoirs vains et instants disparus, gris là-bas peut-être dans des lieux que je ne puis atteindre, o mes sources interdites.

Je suis l'énergie

Je suis l'énergie, souffle par le Père qui te permet de produire, de concevoir, de prévoir ; je suis ton essence sublime ou divine, installée en toi, qui caresse de sa substance superbe, les neurones ridicules dans lesquels j'espère.

O conscience ! O subtile conscience des Dieux dans l'infini léger ou le vacarme carnassier. Et cette certitude du chaos, du néant, de la profondeur, de la limite du rien, vers le négligeable, le presque rien, le je-ne-sais-quoi, le bruissement d'éveil, le picotement aérien de la vie, le fourmillement microscopique de la cellule.

Mais quel est mon hasard ? Où est mon vide ? Je plonge dans

l'exercice de la compréhension, moi qui suis peu, hélas !

- Un rien qui écrit pourtant.

- Pour pas longtemps.

Que me faut-il extraire ? Comment contrôler ce flux de pensées ?

Je ne cherche pas le hasard, je ne veux pas le combiner, l'arranger avec cette infinité d'informations que l'on appelle mémoire.

Je désire peut-être l'extase du poème, la superbe exigence du don subliminal, ce temps d'infinie jouissance dans un moi idéal...

Je cherche à capter ce qui fuit, comme l'enfant presse une poignée de sable dans sa main pour l'empêcher de s'écouler.

Je sais ce que je hais. Oui, je hais cette excitation stupide que l'on appelle inspiration sans rigueur, sans algèbre, sans mathématique de l'âme.

Quelle est cette femme qui se pavane dans le sofa de l'esprit, qui s'essaie à des poses languissantes pour tenter d'exciter ma pauvre cervelle fatiguée ?

Substance de chair de poème, de sécrétions délicieuses, vicieuses, odorantes.

Ma faiblesse, ma nourriture, la nature de mon sommeil, l'explication de mes délires.

Je puise au fond des circonstances ma raison irréaliste, je provoque la justification... Non ! De tout cela, j'en fais une poubelle où je

jette mes nullités et mes pertes.

Car voilà ! Je tends vers les cieux, vers le souffle et l'Esprit. Je ne suis qu'un instrument, qu'un calame, je transcris ce que l'on m'inspire. Quel est mon mérite ? Où est mon travail ?

Quelle valeur accordée à mon intervention ? Je m'en retourne à l'état de rien qui m'est si cher, si petitement moi, au fond de ma bêtise, là tout près du vers solitaire.

- Du vers phosphorescent, de la charogne de Baudelaire pour finir au tombeau Mallarméen etc... etc...

Je prétends le Verbe

Je prétends le Verbe entre l'Élixir et la pensée céleste.

Inengendré, incréé, au-dessus, Il se conçoit soi-même, sublime et divin, dans sa parfaite communion avec le Père.

Je me sais hélas dans ma ridicule naïveté de voyant, d'oïnt, de rien, de moi en vérité.

Ton existence terrestre ne te sert qu'à progresser, qu'à sublimer, qu'à recevoir.

La nuit me permet de retrouver l'éphémère image qui disparaît là-bas derrière le mur. (Je parle en mystique. Moi seul puis me comprendre.) Y voyez-vous des Dieux ? Je les vois.

L'esprit est au futur. A moi la concordance des temps. A vous, l'interprétation diverse.

Ne me méprisez pas. Souvenez-vous du grain de sénévé.

L'image me reste, puissante et immortelle, - votre image - ô sublime image.

Que puis-je avec ce petit esprit ? Mais que puis-je obtenir ?

Il faudra quantifier le surnombre, donner à certains, taire à d'autres. Si du moins j'obtenais ce que je me suis promis !

Produis et donne ; travaille et transmets ; ce que tu possèdes, offre-le à tes fils ; apprends à ajouter sur ce qui est déjà ; nourris-toi dans tes pères, tes pères instruits.

Absence pour les autres. Non, il n'y avait personne. O vous, mes chers livres, mes belles Pléiades, et puis Toi, et puis Toi, et ton Frère, et moi peut-être, moi certainement, hélas !

L'Esprit, au plus beau, là-bas, dans l'exil, apparut et qui fuit, si près de moi, prêt à disparaître, reparti, retourné, à jamais peut-être.

En vérité Père, à part Toi, qui ai-je connu de plus beau ?

Ce n'est pas d'une mémoire dont j'ai besoin ; je recherche un moyen, une manière de produire, d'extraire. C'est du *neuf* qu'il me faut. Qui est *neuf* ?

Les ténèbres de l'espoir m'encombrent sous des ors étouffés. Entends-moi qui respire, doucement comme un frêle filament, comme une tige bercée par l'air câlin.

“ Mon frère, le doute. ” (Pourquoi as-tu douté Céphas ?) (Je me rappelle la parole du Fils) (Moi, j'ai douté de son Père.)

Non, ce n'est pas seulement cela. Fallait-il me couvrir de ridicule, ou porter le poids de la honte ?

Le vent superbe

I

C'était le vent superbe sur toute la face de mon être,
Le vent sublime, exalté, créateur du bel univers,
Qui avait sa dimension et sa grandeur, et qui produisait l'homme
nouveau,

En l'an un de ma nouvelle vérité... Oui, le très grand vent sur
toute la face de mon être !

Sur moi-même périssable, chose négligeable, infiniment ridicule
dans l'ère de la jeunesse,

Et de souffler pour prévoir les grands ouvrages de l'esprit.

Voici qu'il pénétrait en moi comme souffle d'amour nourricier
et béatifique.

O toi qui as mission de chanter, de glorifier la certitude du plus
beau des Esprits, comme ce grand souffle te pousse pour noircir la page
exaltée de croyance !

Ha ! Souffle pour un nouveau langage de pensées, de prophéties
en murmures de savoir vers les quinconces de la raison !...

II

Ce sont de grandes forces de production par les pensées de leurs
sphères qui inspirent au plus haut d'elles-mêmes, dans leur temple sacré,

Qui donnent pureté de science par le monde accompli, qui
conçoivent dans la certitude du futur, qui délaissent le rêve absurde.

Et sur les ondes invisibles du soir, dans les pures folies de mon esprit, elles transforment tout à coup l'homme pour un nouveau style de hauteur où se certifient mes actes de prophéties...

Je retourne vers les îles lointaines, dans la passion du Livre sacré et j'y retrouve mes joies spirituelles, j'accède à l'inconnu d'hier, je perçois quelques traces...

Oh ! Fragile dans la nuit savante où nulle fille ne se fait aube d'amour, oh ! Sensible dans la pure recherche personnelle, je plonge au superbe du précipice... ne me crois pas précipité... ni ivre, ni enchanté, ni délirant d'extase pour l'embrassement du poème beau.

Non, seul peut-être pour tenter d'accéder à la raison vraie, j'écoute l'autorité spirituelle me dicter l'écrit.

Rien à apprendre, tout à attendre.

III

Autrefois, l'Esprit plus beau encore s'imprégnait dans la chair divine, et la divinité ainsi armée assiégeait l'âme des vivants.

Divinité par le Père et l'Esprit, par la pureté du souffle ! Divinité par la Lumière et le Sel, et la belle certitude du messianisme.

Ce moment fut hautement favorable. Vois, je te consacre mon calame. (Puisse la Force me permettre d'extraire le suc sans la noire offense.)

Pur moment de la condition de l'Oint. (Le scribe insignifiant trouve courage malgré la violence.)

Oui, pur moment pour toi, Fils resplendissant, dégoulinant de suc nourriciers, d'invisible semence et nourriture d'intelligence.

O vous qui soufflez sur le Fils...
Souffle et certitude de souffle...

J'accède aux espaces clairs, j'observe, j'écoute et je vois le Vent
venir.

Oui, toi aspergé de substance vraie, par le Père idéal !

Et qui donc hors le Fils, pouvait accéder au sublime de la
vision ? Penser, Penser, Concevoir l'interdit, oser la virtuelle image !...

(J'ai eu trop peu de temps pour naître par des Dieux.)

IV

Ils m'ont prétendu obscur, et ma parole était au ciel.

La vision était divine, plus pure encore que celle d'autrefois ; la
vision où j'interroge les Dieux.

Élévation de la pensée mienne, toujours vers l'azur je contemple
vos sphères.

La condition de chair est détestable, mon superbe savoir se
répand sur la mer, mon gain est certitude sur le flux des fortes eaux.

Et les grands hommes d'autrefois, porteurs d'écrits superbes
viennent me saluer, que l'amitié est belle !

M'avez-vous égaré, penseurs célèbres, et vous maîtres de la
rime ?

O mes divinités dans la nuit lumineuse, qui est plus vrai
qu'Esprit ?

Spéculant avec le Mal, le poème se propose nul, vertigineux dans sa conception.

La voie des plaintes millénaires est offerte comme une marche biblique dans le désert sans fin, et l'étoile est mon guide.

Ridicule étoile, chemine, indique-moi la hauteur à atteindre !
Ils m'ont prétendu stupide ceux dont le devoir est de reconnaître
!

V

Oui, ce furent de longs espoirs d'attente et d'incertitude, la mort m'observait, épiait toutes propositions nouvelles de l'écrit.

Et l'écoeurement s'empara de ma personne parmi les feuilles éparses et les livres ouverts. Derrière moi, s'épanouissait toute l'œuvre adulée !

Oui, j'ai bu à la bouche divine, à la bouche circulaire le don fécond et inépuisable. Et sevré de mensonges, de fausses vérités, enfin je décidai de produire, de concevoir par l'Esprit.

L'idéal espéré peu à peu s'intégrait dans l'intelligence de l'écu.

Le Pur Sel m'instruira-t-il parmi les hauts de l'estime, sur les monts admirés ? Non par le code, non par le mètre ? Et pour satisfaire encore aux charges imposées ? Mais est-ce travail ? Je suis calame uniquement.

Toujours il y eut cette insensée violence, cette foule ténébreuse non pas conçue par le songe, foule vivante d'ombres accablant l'infortuné, hélas !

Et je sais maintenant ce qui détruit l'écrit dans le conseil du Mal...

Architecture délétères, travaux invisibles pour nul effort, comme je vous prie, o vous mes dieux sublimes ! Qu'est-ce à penser de ces recherches, de ces gracieuses servitudes ?

VI

Un soir promis de hauteur divine, de conception supérieure, soufflé par le grand vent, ce sont nos espérances implorant de plus belles terres à penser.

Nos produits nouveaux, baignés de feux illuminés, à la recherche des puissants esprits. Tous les soirs, autrement, pour mieux faire ! Pour la paix de l'accompli !

Parlons de *Parque*, ou de l'épouse parfaite la main à la quenouille. Oui, quand parviendrai-je à ma perfection de femme, fille de Salomon et divine prophétesse ?

A celle qui dort en soierie légère, de fille belle effarouchée, vois, je te crée. Inventive éphémère aux chastes heures de mes nuits blanches, es-tu mienne ?

Mais brusquement drame ! Te voilà violence du poème, déchirement, bouillonnement d'écume ! Au ciel splendide, l'épée tourbillonne sans nulle loi. Je deviens servile, obéissant d'extase, de mensonges, de productions de songe, et de qui suis-je le maître ?

J'appelle la sagesse, et non point la femme d'images, d'accumulations faussement créatives. Aussi je dresse ma tête vers cette bonne trouée, vers ce bon passage des Dieux !

Serait-ce avenir autrement élevé
comme certitude de pensées vraies,
O souffles de lumière pour cervelle chancelante !

Encore, je veux prendre dans votre immense puits, veux plonger dans la claire profondeur, fluide et lumineuse.

Gloire ! Sublime gloire à ceux qui sont avec pureté merveilleuse de l'esprit en marche, avec bruissement d'aile d'ange sur pensées de sel, et prière excessive, et moi-même nageur d'ombre sur flots imparfaits !

... et tout espoir, immense progrès sur conceptions avec or...

Toute chose pensée et conçue dans le support du soir...

Et moi qui désire, grains d'incertitude, et moi qui conçois et ne sais ce que je fais, ce que nous faisons ensemble, spéculant dans la nuit, qui dispose, propose et toujours interroge.

Qu'est-ce à écrire ? Ceci n'est pas pour le lecteur. Ma chance est de vénérer l'Esprit, le grand principe prophétique, dans l'ivresse de ma folie, dans le contrôle de mon délire,

Oui, ce dieu d'essence vraie et non point la belle aube laiteuse de femme, celle qui baigne dans la chair,

Oui, ce Dieu.

VII

C'est demain. Par les Grands Vents. Est-ce l'homme qui produit ? N'est-il que l'instrument des Dieux ? Mystère.

Oserai-je signer, moi l'infirme, le béquillard, le nourrisson nourri à la sève des Dieux ?

Je prétends posséder le choix et l'ordre du poème,
Mais est-ce moi réellement ?

Comment ce produit suffirait-il ? (La belle critique ! ...) O vous plus sublimes dans l'effort nul, n'allez point mépriser ce que je puis !

Oui, vrais Dieux disposez à m'instruire, je suis chair armée dans carapace de honte, contemplant claires lumières, poursuivez, enrichissez encore !

Si tel est le reflux, j'invoquerai dans le désert de mes Pères la prophétie majeure, la prophétie enchanteresse, je saurai concevoir des vérités nouvelles plus pures que vos filles célestes !

Et voilà le bon délire m'enivrer de certitudes nées !

Et je vis, tel pour saisir dans les stigmates de la nuit la vérité à extraire. Qui a osé rire ? Je puis vous confondre, je sais accuser.

Emporté dans l'air presque bleu, ah ! Que l'on allège cette chair d'homme, comme navire léger sur la crête de sa vague, je cherche le mouvement, et je crois vous entendre.

Nul n'osera démentir. Qui s'essayera à révoquer ? Ai-je feint ? Je ne suis pas à confondre.

Encore, je prie l'ivresse implorant du Livre serein d'inspirer. Je le prends comme femme, nuitamment, comme parfum de chair, je promène mes yeux sur son corps, apparaît l'image réelle de la fille mienne à aimer.

Saurai-je penser le vrai mensonge ? Je ne suis plus humain, j'habille l'ange, enfin, moi ! ...

Flammes immortelles. Accouplons-nous dans les soupirs de nos passions !

La fille grande m'offre sa chair, je lui refuse ma descendance.

Ce sont de très belles forces spirituelles créatrices de tout cet embrasement céleste, nourries de leur propre lumière, source de leur source, énergie de soi pour le plus pur, pour le plus haut ; qui se proposaient d'inspirer par l'Oint ; qui se suffisent à elles-mêmes.

VIII

Toi que j'ai vu soupir dans ta chaleur de femme, comme espoir d'extase toujours à renaître, au plus étroit de ta chair, o ma souveraine, o ma beauté d'amant, dans toutes les audaces permises, nous nous sommes aimés.

Nos chairs alanguies, nos âmes emmêlées, prolonge cette immense durée de hautes épousailles que scella notre sang même dans la construction du temps ; pour tout cet espace à toujours consumer, les corps se meuvent libérés d'orgasmes avec râles et murmures ; avec luxes d'encore, de bouches exténuées et de fatigues douces...

Soupirer ainsi est parfois mourir ! Mourir pour regagner la vie ! Nos esprits produisent la substance à venir, tout en se souvenant de l'orgueil des vieillards.

Oui, je t'ai vu dormir, tiédeur de femme comme serpent amorphe replié sur soi-même avec amas d'ombres et reflets irisés. J'ai senti le long sommeil engourdir tes membres repus après bataille d'amour, de mœurs et de salives mêlées.

IX

Divinités sublimes à l'obtention du meilleur, c'est encore vous que je supplie, car je hais mes divagations ridicules et ma poésie de profane.

Je préfère progresser dans la paix accomplie, par le calme

intérieur.

Que n'ai-je subi de profondes turbulences de chair mauvaise,
d'esprit pervers à la bouche putride ! C'était hier ! C'est aujourd'hui encore !

Sont-ce de grands livres offerts en nourriture de quiétude après
violence ignoble ?

Que mes Dieux me portent par les souffles de l'inspiré ! Grands
vents, sifflez dans l'invisible silence, grands vents porteurs de force
nouvelle !

Il n'est pas de repos où le Songeur conçoit dans l'inertie de son
espace, il n'est pas d'attente. Tout extrait est déjà pensé par l'avenir de la
certitude. Tout règne se nourrit de la splendide vérité des Dieux !

Qui prétend au mensonge ? Qui ose ? Frappe-le de maux, et
maudis-le encore !

Ô toi qui vas produire, offre-nous le savoir nouveau, prétends
par ta substance nourrir l'homme de meilleurs concepts ! Prétends-le dans
l'immense orgueil de la nuit cérébrale !

Et sur le cercle du Seigneur, descends de l'arc-en-ciel en foison
de lumière, en certitude de connaissance, descends.

Se hâter de poursuivre, obsédé par la mort vicieuse du temps, se
hâter pour que croît et portée de soi-même se développent ! Mais pourquoi
chercher déjà l'acclamation de l'autre, des autres ? Mais pourquoi ?

X

Ivre, pourquoi ivre ? Pourquoi ivresse ?

Le poète produit dans le vent de l'espace, agenouillé et suppliant.

Vous ne m'avez pas cru, hommes d'autrefois, sans sagesse, hélas nourris seulement de raison d'homme !

Ceux qui songeaient au délire étaient plus fous que vous ! Ils sont chiens retournant à leurs vomis de chiens.

Certains boivent le petit vin, mangent le pain de seigle. Moi, je me nourris du grand vent de l'Esprit agenouillé et suppliant.

Est-il songe où resplendit la folie de l'image ? Cela est à une certitude, il n'est point d'image. Au-delà de la parole prophétique, l'accusateur condamne l'acte d'écriture, accusateur de mal.

Qui ne cherche confusion, sinon celui qui emmêle, trompe et se plaît à maudire ? Comment le détruire, l'interdire de nuire ?

Offense sur moi-même, quel est l'Esprit qui crée ? Offense de souffrance pour ma propre agonie, je suis et désespère. Moquez-vous ! Moquez-vous, ombres blêmes si stupidement présentes, moi je regarde vers mes Dieux !

Divinité de Baal, ignominie de Mammon, je travaille contre vous, par la pensée supérieure. Je ne suis que le calame.

Oui, accéder aux grands livres instruits, conçus par le plus Beau de l'intelligence, ô Spiritualité dévoilée par le Fils !

Ma parole est aux morts, mes écrits sont pour demain, car personne n'en soupçonne la trace...

XI

La voici insignifiante et rebelle, elle vient me proposer ces œuvres mortes et stériles, cette prêtresse d'autrefois, prêtresse offrant sa fille de nymphe d'aile soyeuse et de lingerie légère, pour éveiller en moi les écritures stupides, les pertes vraies...

O fille d'aile dans l'aube laiteuse, encore blonde de chevelure folle, offrant nudité, vois, je ne puis résister et je produis par tes effets.

Et je suis ivre, ivre d'odeurs de chair claire à aimer, dans l'oubli de mon songe, j'extraits les chants d'hier.

Mais je veux m'arracher à la fille facile,
Je cherche encore à tirer par l'Esprit.

Éloignez-moi du mensonge de femme, ô mes dieux sublimes !
Ne voulez-vous pas donner instruction et savoir sous quelque autorité ?

Jusqu'à cette masse de lumière réelle, énergie de soi-même et puissance immortelle,
venez plus près de moi, grands dieux, qui prêts à me nourrir dans l'extase du voyant...

Plus haut, plus beau, avec la splendeur de la Force à contempler
Oui, pour vous est toute ma reconnaissance !

Ce que poète produit

Ce que poète produit est tendre chimère, instrument ridicule,
inapte à proposer, à concevoir.

... Et dans son nul s'égare !

Le poète et l'épousée. Celle qui prétend donner jouissance, sait-

elle faire chair l'image interdite du bel époux ? Jusqu'où pénètre-t-elle dans l'interdit du rêveur ?

... Je sais composer avec une substance autre.

De grandes filles me furent rêvées qui dans leur chair pensées s'élevaient dans le poème idéal.

Qui étiez-vous, ô possibilités d'épouses dans le principe interdit ? Plus blondes de volumes tirant vers la blancheur éternelle, éphémères de beauté, vers cette folie de songe à réaliser ? Qui étiez-vous ?

J'ai détesté la route de l'homme avec sa compagne facile, moi qui courais au soir à la recherche de l'acte sublime.

Si tel est soupir d'espérer forme plus noble, concept supérieur, pourquoi chercher si bas dans chair de sang ?

L'élixir de l'homme délaisse la faiblesse du corps,
La raison de l'homme conseille l'accouplement sinistre...

... De blondes roses avec sourires câlins.

Pensées, si tard venues à l'orée de ma raison dans les premières lueurs d'une imperceptible fin,

Grains d'audace et de doutes, germez en moi pour des récoltes futures, pour des moissons enchantées !

Je veux vous honorer car j'apprécie vos charmes.

Dentellières de raison qui piquez et repiquez finement dans l'espace, que n'êtes-vous venues défaire les fils de mon esprit ?

J'attends de votre virtuosité quelques pensées de liberté !

Ou moi avec moi, en moi-même
Au plus près de la chair du sublime poème
A l'écoute d'extase ou de quelque folie
Je vide et je dévide la raison de ma vie.

Je crois vous savoir imperceptibles écumes, fluides, constantes,
évaporées, à peine figurées comme danse légère de la flamme tremblante.

Plus loin ! Là-bas sur les versants de mon soleil, parfums de
femmes solitaires, belles de rondeur, et de chair repue.

Plus loin ! Sont les caprices élevés qui conçoivent dans les
mystères de l'invisible une allure de livre qui petit à petit prend forme, se
fortifie et s'impose.

Au-delà de moi-même, il est les Dieux de lumière, constance
d'immortalité, vrais Dieux dans leur beauté.

A l'horizon poétique

A l'horizon poétique est l'incertitude.

Quelles propositions nouvelles, l'intelligence saura-t-elle
produire ? Incapables que nous sommes de faire évoluer la forme, nous
devons concevoir un fond toujours différent.

Qui dit différent, ne dit pas spécialement meilleur.

Je crois en l'intelligence collective. Elle existe déjà dans les
secteurs de la science expérimentale et des techniques appliquées.

Mais les poètes sont des femmes, ils se chamaillent stupidement
et ne savent pas travailler ensemble. Ils travaillent les uns contre les autres, se

méprisent et sous-évaluent leurs exercices.

Ce sont des égocentriques. Le vieil adage : *l'union fait la force* n'a jamais été aussi vrai.

Toujours refusés, toujours niés par autrui nous produisons encore autrement pour changer la manière, pour obtenir un nouveau fond. Nous courons après l'originalité. Nous en sommes à nous faire ingénieux en utilisant les symboles et les analogies d'autrefois. Nous allons vers l'avenir à reculons.

Est-ce révolution permanente dans nos piètres cervelles ? Méfions-nous ! L'avons-nous parfois embrassée dans son concept initial ? Cherchons encore.

Sublimation nocturne

Sublimation nocturne, sais-tu, nourriture de l'esprit, accession à mes dieux, élévation dans l'altitude, ce constant déchirement par mes nuits éternelles ?

Comme catalyseur de mal ou chair de poète désigne-moi, je t'apprendrai ma dernière déchéance ou mon ultime envolée.

- Pudeur autrefois offensée, vers qui convoles-tu dans les rousseurs de tes nuits secrètes ?

- Mon fantasme est folie, mais je veux l'épouser, le ceindre lentement tout contre moi, et m'unir à lui dans un ballet d'orgasmes.

Puis-je me satisfaire d'une seule Muse, quand l'homme est conçu pour avoir deux femmes ?

Deux femmes se proposaient pulpeuses et sensuelles, belles

d'illusions, nourris de fantasmes pervers pour des jouissances excessives, remplies de violence, de sadisme et de cruauté.

Je dirais plus tard vos vices insoupçonnés.

L'outrage

Comment ne pas se souvenir de son beau visage d'autrefois, comment ne pas se souvenir de l'harmonie parfaite de ces traits à cette femme-là ?

J'étais, dans le miroir qui me renvoie l'image d'hier, j'étais.

O Mémoire de moi-même déformée par le temps, la fatidique usure des cernes fatigués a ravalé ma chair, mes traits sont bafoués.

Ath. Acte II - Scène V - Variante

Tout cela s'est passé durant cette nuit effroyable, le spectre de ma mère devant moi s'est montré. Son apparence était parfaite, elle ressemblait à cette femme d'autrefois, splendide, fière et hautement habillée.

Je revois la beauté de son visage et l'harmonie splendide de ses traits. Elle ne portait point la fatidique usure des cernes fatigués, mais un équilibre serein assurait la quiétude à son visage.

“ Il te faut craindre, me dit-elle, craindre la puissance de Dieu. Espère seulement tomber dans les mains merveilleuses de son Fils.”

Elle acheva cette phrase mystérieuse, et son ombre vers moi semblait avancer. Je me levai, rempli d'épouvante et tachai mollement de toucher cet amas confus et volatil.

Je lui tendais les bras et cherchais à l'embrasser mais je ne trouvais qu'un souffle glacial et qu'une mémoire de chair disparue.

Mes yeux chancelaient, le désordre encombrait mon esprit, et devant mon regard tout à coup se présenta la beauté du Fils. Il portait une robe blanche éclatante comme celle dont sont revêtus les prêtres Hébreux. J'essayais vainement de revenir de mon trouble funeste, je voulais considérer la douceur de ce Fils, sa pureté d'intelligence resplendissante sur son visage...

Moi-même honteux de ma peur, je le pris pour l'effet d'un songe merveilleux. Pourtant...

Autre variante racinienne

- Pourquoi avoir désiré l'envoyer dans le lit de son amante ? Etait-ce de cette sorte qu'il fallait agir ? Vous espéreriez peut-être qu'il allait vous déclarer son amour ? La folie s'est emparée de vous ! Essayez du moins de justifier un tel geste, Madame !

- Me voilà résignée, abattue par un destin trop contraire. Que puis-je contre les feux violents de la passion ? Son coeur a trop brûlé d'une flamme secrète. Qu'ai-je fait, me demandes-tu ? Tu le vois, j'ai favorisé seulement l'union de deux chairs qui s'appelaient...

- ... Avec le désir toutefois, avec l'ultime espoir au fond de vous-même, d'entendre sa voix vous jurer un amour sincère. Quelle étrange stratégie tout à coup, Madame, s'est emparée de votre âme ? Imaginez, je vous prie, qu'un feu vienne à s'allumer ? Que feriez-vous ? Je n'ose croire, Madame, que le mépris et l'indifférence seraient les seules armes que vous sauriez revêtir. Au plus profond de votre chair, c'est un violent poison qui remplirait votre sang.

-
- Que dis-tu ? Cela est peu me connaître ! Tu me vois femme et faiblesse de femme, tandis qu'une force inconnue anime mon esprit. Qu'ils s'aiment...

Poète, hélas !

Je suis poète, hélas, puisque Dieu me l'a imposé. J'en ai reçu le titre de sa propre bouche. Constamment par l'image, mon esprit est un esclave enchaîné. J'ai oublié toutes les souvenirs qui me rattachaient à mon passé. La Bretagne d'autrefois où j'ai commencé de respirer le jour, mon cher pays où sont toutes mes racines et mes déchirements.

Et je me dois de mourir, car mon Dieu insensible, ô mon amant céleste, ordonne que je meure. Dans les sombres ténèbres, la flamme vacillante éclaire son flambeau. La main de mon amant ouvre la pierre tombale. *Ton coeur impitoyable à ma perte s'obstine* et puis-je le prétendre que je t'aime encore ? Est-il l'heure d'exprimer de tels discours mêlés de pleurs ? Mon coeur s'émeut, ma constance s'essaie à prononcer des paroles inouïes.

Mon choix serait de voir une autre tête adulée de lauriers et couverte d'immortalité ! Me faut-il aller au triomphe comme si j'avais combattu ? Je suis trop vertueux pour exiger un tel délire. Mon amour est trop sage pour se nourrir de tant d'infamies. Je préfère m'endormir plutôt que de me savoir couronner pour de tels exploits !

Mais est-ce là l'honneur que j'ai reçu de toi ? Moi, je veux succomber et tu rêves de vaincre par ma personne. Non, je vivrai sans reproche et je périrai dans une humble chaumière.

Mais n'est-ce pas un funeste honneur que d'avoir été désigné pour succéder au cortège immortel des poètes maudits ? Est-ce là le bonheur dont doit dépendre ma vie ? Je le vois trop bien que mon triste avenir est de souffrir ensanglanté, et de mourir dans les sombres douleurs des poèmes à

écrire ! Je m'en vais au supplice, satisfait ou soumis à cet illustre emploi. Mais je voudrais maudire l'horrible sort que l'on a décidé pour ma personne. Je voudrais haïr cette valeur dont on m'a gratifié.

La flamme qui m'anime, qui me permet d'écrire saura me faire plonger dans mon noir désespoir. Oui, je me plains, je me plains. Hélas, il faut aller !

Pourquoi agir ainsi ? Considérez ces flammes !
Pourquoi perdre son temps au chevet de ces femmes ?
Elles sont pleines de sang et leur chair est en pleurs.
Délaissez au plus loin ces sinistres malheurs.

Les courbes de leur corps sont vos belles faiblesses !
Un galbe délicat est amour et tendresse !
Elles seront vous soumettre, ces tigresses ou ces loups :
Vous serez leurs esclaves, implorant à genoux.

Je ne fais que répéter

Je ne fais que répéter.

La splendide lumière du Verbe m'éveille et me sanctifie. Pourtant je ne participe pas à la sublimation géniale. Je demeure dans l'ombre de moi-même, vaincu et suppliant.

Le combat dans l'obéissance.

Soumis au Mal, obéissant aux Dieux. Il n'y a pas alternance, mais interaction, intégration de ces deux opposés. Chez moi, ce mystère est inexistant.

Comment pourrais-je haïr ? C'est un dégoût que de tout partager. Est-ce cela élévation ? Je dois donc me plonger dans cette pourriture de morale.

Toi l'imaginaire, je te déteste, car le mélange est mensonge. Je cherche mes puretés, mes Dieux, mes prophéties.

C'est par les yeux que l'on se fait *voyant* et non pas le dérèglement des sens. (Mais voyant veut dire prophète.)

La mémoire ? À quoi peut-elle servir ? À aller dans l'avenir ?

- Puissances infinies ! Que suis-je moi chétif vermisseau ?

- Et cesse de dire : je ne suis qu'un enfant.

Ce bouquet d'ombres de fleurs épanouies au soleil de mon âme éveille mes espoirs de poèmes, d'élixirs etc...

Voici la lumière et sa couronne de gloire qui triomphe, qui triomphe. Qui sera le premier ?

L'appel céleste au plus sublime de ma nuit, et la petite intelligence interrogative encombrée de lourds impossibles à combattre, éveillée à la lumière qui déchire la matière. Moi.

Je pense aux femmes que j'aime, toujours les mêmes, le même visage, la même chevelure, toutes en crinières blondes bouclées et voluptueuses. Ce sont des moissons, des champs de blés, c'est la richesse de l'amant. Cela est facile, je le sais.

Cette jeunesse avide d'apprentissage.

De très grands espoirs

C'étaient de très grands espoirs de croissance pour développer la possibilité intellectuelle et la faire s'épanouir au-delà de la limite autorisée, c'étaient ces interdits à violer et à entreprendre. Mais qui aurait eu l'audace

de s'y aventurer ? Quel être se serait prévalu de pouvoir s'y essayer ?

On disputait pour savoir qui était le premier de Jean ou de Pierre tandis qu'il fallait se faire Christ !

Et d'implorer la beauté de l'Esprit, l'extrême grandeur de Dieu, là-bas si loin sur les hauteurs, proche toutefois, apte à transmettre, à inspirer !

Dans les déroutes de l'intelligence, dans ses méandres abjects où se mêlent vices et passions, désirs charnels et petitesesses matérielles, on espérait pourtant se hausser quelque peu, on prétendait nos actes mieux devenir...

Désastre de soi-même ! Ô la forme effrayante du mal qui gît et s'anime là au plus près, qui dispose et décide des faillites, qui perpétue les faiblesses d'hier et les impose encore ! Ô détestable passé, horrible autrefois !

Elles prospéraient

Elles prospéraient dans la bêtise et la médiocrité, dans la souffrance du poème beau, quel luxe ! Aujourd'hui, elles ne sont plus que des femelles imbaisables et puantes ! Que de trous infestés de pourritures !

Et j'ai dû m'agenouiller pour boire à leurs orifices, pour lécher l'excrément qui dégoulinait sur leurs cuisses malingres ! J'ai dû m'accoupler avec ces pourritures de femelles ensanglantées ! Quel dégoût, quel mal ! Telle était ma suffisance ! Du moins ce que l'on prétendait être ma suffisance !

La femme à la faux

Au plus profond de toi, coule le sang rouge ou noir. C'est un jaillissement d'horreur et de souffrances, c'est la nuit lugubre peuplée d'ombres macabres.

Et la voilà, ignoble, vieillie, et fardée, la femme cruelle assise sur l'horloge du temps, ricanant de son rire cynique avec ses dents pourries et jaunies, - la voilà qui me parle :

“ Es-tu content de toi ? As-tu pu satisfaire ton besoin d'écriture ? Je suis toujours en toi, cruauté fatidique qui encore te rappelle l'immense gâchis des secondes qui sont et disparaissent à l'instant même d'exister... Qu'as-tu voulu prouver ? Ce n'était que cela ! Je vais faucher ton âme, l'arracher de ce corps maudit où elle avait trouvé logis, confort et bien-être, et je vais l'envoyer dans le lieu sordide où gisent tes compagnons de solitude, tes frères de l'esprit, je veux dire, les poètes.”

Ce monstre de femme, cette répugnance même osa et réussit à me jeter dans le néant de mes piteux compagnons de voyage, et je croupis, désastre de moi-même, auprès de célèbres intelligences poétiques, auprès d'atroces décrépitudes de l'âme !

Honte de nature d'homme

Honte de nature d'homme, de pauvreté d'intelligence, si bas, si faible aussi, dans l'infiniment rien de soi-même, ridicule et servile, comment te contempler, t'aimer, toi si peu ?

Quelles sont tes possibilités de progrès ? Considère ta médiocre condition. Mais comment imiter la perfection du Fils, comment atteindre l'homme le plus parfait que terre ait porté, que vierge ait nourri ?

Que puis-je ? Ma science est dans mon impuissance, ma certitude de nullité, de pauvreté d'homme ? ...

.. Qui converse avec les Dieux...

Tout est à apprendre. Je ne sais que ma faiblesse, que mon rachitisme cérébral.

Mémoire, dendrites internes et transmissions de l'information, pour quelles sublimations tout cet amas de glaires pensées ? Pour quelles vérités ?

Mon instrument est-il fiable ? Aimerai-je mon esprit ? Je me crois perte, humainement rien, et je le suis.

Je vous connais trop bien médiocrités miennes par ma nature de chair, d'homme chargé d'excréments et porteur d'urine mièvre !

Tu digères dont tu penses, admirable penseur qui digère sa substance dans les méandres de l'intellect !

Etc...

Combien d'intelligences

Combien d'intelligences nous seront nécessaires pour comprendre un peu mieux ce que Dieu a conçu ? Gouffres, mystères et infini de l'univers ! L'homme est une fourmi ridicule et stupide. Travaillons à plusieurs et unissons nos forces, parviendrons-nous peut-être à éclairer la nuit ! La nuit ? Oui, notre nuit ! Et quelle certitude ? La certitude de notre néant effrayant, de l'imbécillité qui est toujours en nous.

Implorons l'Esprit Saint de daigner éclairer l'oeil de notre

demeure, notre propre foyer, la torche de la raison, du moins s'il nous accorde quelque miséricorde...

La vérité puissante, qui pourrait la connaître ?

Quel génie, quel esprit se prétendant sublime jugerait posséder la science de Dieu ?

Que cherches-tu prouver, ver de terre misérable ! Vois son immensité, conçois ta petitesse, là est ta plénitude.

Que sais-tu, que vaudras-tu ? Et tes savantes lois ? L'intelligence de l'homme est la folie de Dieu : Descartes et Bossuet et Pascal et Einstein !

De la mathématique, de la science physique, de la philosophie ! Mais comment est le monde ?

Ô Seigneur, instruis-nous ! Rends notre âme féconde. Ne nous méprise pas, toi tu nous as créés quand même nous serions infiniment stupides.

La beauté déteste

La beauté déteste que je l'accompagne dans son lit, étrangement seuls, elle et moi, éloignés, pourquoi ?

Je dois donc me suffire de cette production-là, ridicule et sinistre, très en dessous de ce que mon idéal m'avait promis ?

Mon idéal m'avait promis... et tu l'as cru ? Mais tu es incapable de faire " vérité " ce que tu as imaginé. Ton impuissance te méprise. Tu es *rien*.

Ô mes beaux Esprits, remplis de lumières vraies, considérez ma faiblesse, accusez-moi, je reconnais ma culpabilité, mon incapacité à extraire

encore des sucres nouveaux.

L'ange

Une manière d'ange, - était-ce moi-même ? - Était-ce un autre ? s'adressa une nuit à ma personne. Il me dit : “ Et tu oses te plaindre ? Considère avec justice ce que le Père t'a remis. A-t-il fait preuve d'avarice, de médiocrité à ton égard ? Sais-tu réellement la place qu'il t'offre ? Seras-tu apte à t'asseoir sur la marche qu'il t'a désignée, et quelle marche ?

Plonge au plus profond de toi, observes-y la petitesse de ton intelligence. À présent, pèse-toi, monte sur la balance, infini ridicule, prétention d'humain ! ”

Je chassais de mon âme cet intrus qui m'avait fortement vexé. Je m'assis à ma table et je décidais de goûter ce pain noir qui vous semble de l'ambrosie, de boire cette cruche d'eau que vous appelez nectar divin, je rassasiais mon ventre et j'étanchais ma soif (...)

La jeune pensée

Ô fille légère presque dansante dans l'orée de mon matin, vois, je me baigne d'images claires, de pensées aériennes, d'imperceptibles bruissements d'ailes... ou je te regarde, tu t'animes, tu virevoltes et reviens très fine te poser sur le bout de mes doigts.

- Est-ce là cette fille, cette pensée alerte ?

Cette fille est peut-être sotte ?

- Veux-tu te taire ? Là voilà déjà cherchant autre compagne pour s'associer dans un ballet printanier. Puis une autre encore semble surgir de l'escarpement de l'intelligence, qui chante, court et danse... Observe ! Elle,

délicieuse, de grâce vêtue, telle danseuse. Tout cela est vraiment délicat, de voilures vues et se courbe, et butine, folle dans l'éther, posée et s'élève à nouveau.

Le bel état subtil de formes insaisissables et entrevues dans l'éclat de lumière de filles aimées !

Ces instants, ces éclairs, ces fragments conçus et perdus, ces bonds de la cervelle... Elles se disputent une forme, avec baguette de phosphore et voltigent, tourbillonnent sur elles-mêmes, et semblent démêler le pur de son impur, semblent défaire l'informe, chassent la lie, et s'éveillent dans le sel, mon bel aliment !

Si l'une veut se cacher dans l'ombre, c'est pour reparaître ingénue ou libertine, folle ou insouciante. Je me régale de ses jeux amoureux, sibyllins.

Allez viens, pose-toi sur ma bouche et me donne le doux baiser.

La nymphe

Là-bas dans la touffe de joncs rougeâtres telle en chevelure végétale où vibrent des insectes, jaillit dans les atomes d'or, superbe joyau, presque énigmatique, un bras de rose lui-même fleuri, habillé d'une main rêveuse dont les doigts blancs s'agitent, - plaisir sous les verdure par la brise bercé.

Plus loin, sur des bouches sans parole d'une foule claire de corolles, indifférentes même au sublime spectacle, des pieds délicats d'une beauté inouïe, purs ornements féminins d'un couple aperçu subrepticement las ! dont l'un fuit l'autre constamment - les roses peintes sont coquillages délicieux.

Encore, - je dis ce que je vois - une main vaporeuse, s'étire hors de l'eau, offre ses doigts à l'air qui la respire, l'attire et l'ouvre, et de son creux, un papillon extrême bat de ses ailes et bleuit son geste avec des particules de neige en ses mouvements.

Voyez la fille belle à présent nue de chair apparaître dans l'onde qui s'évapore, par les pluies inversées. La seule grande lumière l'habille. Voici l'aube des formes.

Elle va s'éveiller, peut-être pour inventer une pudeur... abriter ses douceurs laiteuses, le sais-je ?

Cette chevelure végétale, ce couple de pieds, cette divine phalène, cette fille belle me fait peur pour ce paysage. Le jardin troublé s'envole et s'enfuit peut-être ! Idées, mes Idées, où irons-nous ?

Ô mes images, n'allez pas vous corrompre, n'allez pas vous mêler à la basse réalité conçue d'exactitude ! L'acte créateur offre à l'âme ivre une liberté d'actions ! Faut-il une ligne simple et vraie pour nourrir le pur artiste ?

Cherchons l'érosion, la vibration d'une courbe dans l'espace de couleur céleste ou vitale ! Elle se propose pour caresser le beau, elle est charmante. Quel superbe ornement !

Elle éternise le sourire, elle se penche, écoute et rit. Quelle douceur de fille ! Elle songe, s'étire et se laisse aimer parfois... Puis une Autre de l'Orient vient se mêler à la première et dans la merveille du jeu, l'embrasse et la caresse.

Purs effets

On peut voir des sites ornés de pudiques bijoux qui scintillent.

Quels bijoux ?

Vers le silence, au pur soleil, sous l'ombre, si le Monde se retourne dans son vaste sommeil, tout à coup l'éclair d'une porte illumine ce geste obscur ! ...

Écumes ? Aventures nues qu'effleure une plume avec des gouttes dans l'eau qui les mire ; mains ailées, endormies dans les roseaux, mains légères dans le désir voltigeant des abeilles ou d'astres clairs, caressant les calices pour la capture du ciel épars.

Pierreries ? Parmi les tiges longues d'herbes aux grâces de pluies radieuses, circule parfois la source silhouette de la femme aimante... tous ces beaux reflets d'une vérité de trop tôt disparue, le Poète les distingue matinal, y déposant la lueur lustrale d'un oeil parfait...

... Oeil aux clartés éphémères d'enfance belle, s'il me ruisselait chaque aurore sur son miroir pour quelque souriant mensonge avec une eau très discrète de larme...

Mais n'est-ce point vanité que de tenter de ranimer le spectacle angélique et maintenant perdu où ces nudités se plaisaient à vivre ? Il les faut concevoir dans un miroir céleste, dont la glace mince imite l'éther absolu, ou lucidement le pense.

Nourrissons nos instants avec ces êtres précieux, délaissions les ombres mauvaises, et tachons d'atteindre sous la sublime lunaire, les images idéales.

(Cette page est empruntée à P. Valéry. - purs drames - Je n'en ai changé que très peu la manière - Pléiade Gallimard p 1606)

Au réveil, je spéculé

Je m'éveille. Me souviendrai-je de mon rêve ? Il m'a dit : "Ouvre largement la bouche, que j'y glisse le Livre." J'ouvris largement la bouche, et je mâchais le petit volume. Produire, écrire est un jeu facile, plus encore quand Celui qui dicte est grand. On ne fait que recopier. L'Art est aisé. La Science s'y intègre - je veux dire le savoir post mortem. Mais qui me suit ! Pourtant je prétends que tout peut devenir rapidement compliqué, secret ou subtil.

Je passe par la rose, la fille ou l'étoile. N'est-ce point décevant ? Irai-je à l'Ange, au Char, à la Vision ? Suis-je apte à passer du poète au prophète, du cours élémentaire à la Faculté ? Sera-ce cela et cela seulement !

Que me font ces astres ? Je leur préfère l'intelligence humaine, le fonctionnement de la cervelle ! Pourquoi aller chercher si loin ce que l'on a en soi ?

Certains écoutent pousser leurs cheveux, assis, les bras croisés, d'autre la lyre à la main, se pâment dans l'azur, prunelle renversée...

Les fleurs sont femmes, elles poétisent. Mais les femmes ne sont pas des fleurs. La réciproque n'est pas vraie. Une seule odeur suffit, celle de l'Esprit. Le reste est vraiment peu de chose. On ne devrait vivre que pour l'explosion de l'intelligence, que pour la sublimation de l'acte créateur.

Le sommeil

Au plus profond de Moi est le Sommeil, sorte de masse détestable et inerte, repue de fatigue, se nourrissant des excréments de ma vie éveillée.

Tu m'attires inlassablement vers toi, m'envoûtes et m'hypnotises. Tu es bête, incapable que tu es d'échanger la moindre vérité

utile à ma raison, tu es l'absence de ma conscience, la constance de perte temporelle, le mange-vie de mon savoir.

Ta facilité me plonge dans ton néant d'oublis, de récupération, de nécessaire fortification. Tu es la charge que je porte sur un tiers d'existence, tu es l'impôt de mon corps, le prélèvement de vie ! Tu es mon voleur de temps.

Tu gaspilles mon existence, immense et avide, tu es ma faible performance, mon interdit à spéculer. Tu ponctionnes le temps et ta durée subsiste car ta dimension est certaine.

Quelle autre pensée pourrait animer mon esprit te concernant ? Je m'intègre en toi, je pénètre en moi pourtant, mais y aurait-il quelque subtil échange entre nous deux ? Voilà, tu fais le mort. Je te subis sans te désirer. Et je me sens terriblement captif de ta fausse personne. Je t'entends au travers d'un soupir. Avec ce rythme lent et régulièrement, tu exhales le souffle de ton propre système d'existence. Tu es ma faiblesse, et je me sens stupide en toi.

Je suis un étranger au fond de moi-même, perdu dans sa propre demeure. Je suis cet être immobile, ce handicapé de l'âme incapable d'utiliser ses jambes et des bras.

Tu entraves mes mouvements par ta paralysie.

Ton regard intérieur est tourné vers les sombres ténèbres. Il se nourrit de néant, s'inspire d'ombre et prétend penser toutefois ! Tu te suffis de ta substance informe et nullement précise, avachi que tu es dans ta propre cité ! Tu te repais de mes déchets par le travail du rêve, tu te conçois à travers cette masse ridicule d'images haïssables... Voilà ce que tu présentes à ma propre raison, et tu prétends que je dois me satisfaire de si peu ?

Quelle maigre critique t'a donc disposé ainsi ? Reconnais que je

te suis autrement supérieur. Je suis ta Conscience. Un abîme nous éloigne
tandis que je suis inclus en toi ! Étrange sentiment qui m'éclaire encore !

Critique

Ma souffrance est ridicule. Elle ne m'apporte que le support d'un produit désuet et détestable. Je dois écrire par le Mal. Pourtant ce moyen découvert il y a près de deux siècles a démontré son inefficacité. Je le sais pertinemment. Je voudrais le refuser. Je cherche bêtement, avec obstination peut-être, tout un secteur d'activité d'écriture nouvelle.

Produire, pourquoi ? Et que produire ? J'ignore même comment entrer dans ce troisième millénaire. Avec quelle technique, et quels supports d'inspiration ?

Lorsque l'on est confronté à ce genre de problème, il ne faut pas trop réfléchir ; on trouve en premier, on sait par la suite ce que l'on cherchait.

L'avenir débouche certainement sur le spacialisme. J'ai un retard considérable dans ma volonté de nouveautés. Depuis 1987, depuis avril 87, je me suis consacré tout spécialement à la transition de la Bible et du Coran en alexandrins. J'ai délaissé des auteurs nouveaux, des Gallimard et d'autres écrivains de valeur, sans aucun doute.

Mon obsession de vouloir passer deux gros monstres n'est faite au détriment de travaux plus faciles peut-être, mais une grande utilité littéraire a été abandonnée. Il me fallait choisir : j'ai opté Dieu.

Aujourd'hui, je puis dire, et cela est faire preuve de prétention, que je travaille par l'Esprit. J'ai la conviction d'extraire des livres nouveaux par l'opération du Saint.

Cinq, six, bientôt sept volumes d'inspiration pseudo-prophétique sont sortis de ma cervelle. Je les choie comme une mère ses petits. J'espère en produire d'autres. Mais ce n'est guère aisé : l'art du proverbe est difficile. Enfin je m'amuse.

Certains essaient d'obtenir des félicitations, des appréciations remarquées. D'autres se désespèrent de ne pouvoir être reconnus, voire adulés. Ce désespoir même détruit leur capacité d'écrire. Frappés au plus profond d'eux-mêmes, ils abandonnent le jeu, le travail ou la vocation.

La poésie est un exercice d'égoцентриque, proposé parfois à un lecteur, rarement à mille. Ce sont les règles du jeu. Pourquoi tenter de s'en démarquer ? Le crédit est pour soi.

Souffles nouveaux II

Divinités propices...

Divinités propices à toute sorte de savoir, c'est encore vous que je supplie, que je supplie agenouillé dans l'innocence de moi-même...

Et les superbes livres nourris de pensées supérieures, où sont-ils ? J'en ferai ma culture... Déjà je veux m'instruire.

Pourquoi serai-je triste ? Ai-je bu à la gourde de l'homme ? Me suis-je enivré de son nectar ? Quel nectar ?

Si l'homme s'engage à mes côtés, je le ferai boire face au Vent, face au grand Vent du Savoir.

Mes Dieux sont venus me donner naissance pour la deuxième fois. Jaillissez, ô forces divines ! Suis-je le bien de votre progéniture, suis-je rajout ?

Oui, Fils, plus beau encore dans ma certitude, vois, je te consacre tout.

Sont-ce pensées nouvelles dans le vent divin ? Irai-je ailleurs, là-bas, au plus profond de moi-même pour concevoir

autrement ? Donnez-moi, ô Dieux, la plénitude de mon dû !

Encore conceptions plus pures, conceptions élevées par l'Esprit qui pense, par l'Esprit secondé.

C'est un vol inconnu au-dessus de la ville.

Ha ! Certes, des pensées élevées nourries à l'essence du Vent ! Certes, des concepts autrement définis ! ...

C'est l'envolée vers les espoirs nouveaux, une légèreté de plume qui monte dans les airs.

L'impatience excède l'homme, homme étrange, sorte de transmetteur entre la masse et l'irréel, le sommet et le néant. Oui, l'homme dans sa réalité stupide et borgne, inapte à comprendre et à se reconstruire, l'homme simple et primaire.

Ce n'est point la foudre, l'illumination brève dans le noir charbon qui est invoquée, non, ce qui est invoqué c'est l'*Autre*, je veux dire le frère de Dieu, sa Présence.

“ Me voyez-vous soudain ? Déjà, je disparaissais, déjà je ne suis plus, moi qui suis apparu ”.

O moi qui subis les outrages, moi si frais dans le monstrueux orage, saurai-je faire de mes dieux mon Festin ?

Me hâter, me hâter ! Produire vite et mieux dans le bel environnement, dans le lieu favorable, bien éloigné de la cuisse, de l'aisselle aigre de la femme, et peut-être que mes Fils me succéderont...

Oui, semences venues du ciel, venez me développer.

Aurai-je le privilège d'être novateur ?

Venez m'envahir, venez me dominer, soyez mes tuteurs, ô Pères de l'Esprit. Que je croisse, et dans l'expectative des choses de croissance, que la puissance du Fils, que son immense vérité se fortifie encore !

La grande formation doctrinale doit me nourrir, m'instruire et m'élever. Et n'ai-je pas l'espoir d'une potentialité autre, nouvelle, plus performante, peut-être !

Si l'homme de poésie préfère la rose à son créateur, l'oiseau à son géniteur, qui puis-je ? Oiseau et rose s'en retourneront à la mort.

Non, je ne suis pas le maître de ma pensée, je suis là face au Vent, essayant de comprendre, de saisir et de concevoir aussi.

Forces qui inspirent

Et que sont-ce que ces forces qui inspirent au pur solstice de minuit, dans l'azur noir constellé d'étoiles comme scintillements d'extase ?

Oui, substances de merveilles où toute lumière converge par idéal de pureté, je m'adresse encore à vous.

Quant à toi, je t'insulte, monstre de haine, médiocrité de mal où la ténèbre, le vice et l'ignorance se mêlent dans le néant du désespoir.

L'homme encore dans le vent pour produire et gravir, l'homme encore de fortune divine, nourri à l'essence de l'Esprit.

Et c'était pour obtenir de splendides richesses, agrandir le savoir humain, avec l'espoir de détruire l'ombre vicieuse, l'ombre de haine.

Saintes épouses

Saintes épouses, venez sur mon grand front nourri de pures chimères, venez vous abreuver, venez beautés de l'intérieur, stables sérénités !

Le ciel est lavé d'or par la vérité du Père. Il y a chaudes pensées là-haut comme des certitudes de vrais soleils !

Toi, oint de la nuit, dresse ta tête au-delà du grand arbre, jadis lieu de reposoir pour le Dieu parfait, regarde là-bas, - oui, plus belles peut-être sont les sphères de lumière !

J'appelle encore le droit au front baigné de l'idéal repos, comme masse travailleuse et pensante, je te suis gré de ton utilité.

C'est donc à vous, mes hosties vivantes que je m'adresse, moi dans mon médiocre, dans mon impuissance d'humain, dans ma bassesse de nobliau !

Me faut-il pour autant mépriser le don superbe du Père ?

Le Poète et le Prophète

- Ton avenir est incertain.
- Ma certitude est prophétique.
- Embrasse le chant nouveau, voltige par-delà les ondes folles - transforme la nature, conçois-la autrement à grands coups

d'images nouvelles...

- Qu'ai-je à faire de ces aberrations ? Que puis-je en tirer de ce passé stupide qui plaira à tant ? ... Ma vérité est dans la participation de l'Esprit, dans sa pure beauté, dans son exceptionnelle intelligence.

- Et tu dances ! ...

- Tais-toi. Je vau plus que toi. Ton Moi est peu. Je le dépasse.

- Travaillons ensemble !

- Non, je te délaisse, - je te l'ai déjà dit : ma certitude est prophétique.

- Laisse-moi quelques relents de gloire.

- Tout est à toi, Je garde le silence. Je te rends le poème.

Mais j'avoue en avoir usé dans mes premiers exercices.

Conscience

Tu es toujours satisfait de ta piètre médiocrité, tu te flattes d'être toi-même, et tu festonnes à l'extérieur comme si ta compétence te permettait de te prévaloir de quelque valeur.

Pourtant tu es rien, tu es le néant ajouté sur la ténèbre noire, l'insignifiant rejeté par tous, le vers solitaire se tortillant tant bien que mal.

Et là au fond de ta conscience, un être prétentieux te dit :
“ Qu'importe ! Je ne suis pas compris, ne suis pas lu, je ne suis pas édité, mais j'ai la certitude de posséder quelque chose, et j'appelle cela le *don* ”.

Et des milliers, des centaines de milliers de poétreaux de province, de personnages imbus de leur suffisance raisonnent comme toi, c'est-à-dire comme des pots de faïence, que Dieu casse, que Dieu méprise, que Dieu rejette !

Faut-il poursuivre le jeu obséquieux de la séduction ? Faut-il tenter par-delà les refus, par-delà les certitudes d'échecs la mécanique inutile du relationnel, qui nous renvoie et nous meurtrit ?

N'y a-t-il pas lassitude devant cette incapacité à prouver à l'autre que ce que l'on produit peut être utile ? N'y a-t-il pas non plus dégoût de soi-même devant cette constance de refus ou ce mépris courtois qu'exprime la critique ?

Dans quelle source énergétique, dans quelle foi devons-nous nous plonger comme dans une eau de régénérescence ? Où trouver cette volonté puissante de poursuivre toutefois le produit détesté de tous, méprisé de l'ensemble ? Mais où trouver la force ? Est-ce du jusqu'au-boutisme ?

Dialogue intérieur

Maintenant enfuis-toi au-delà de l'invisible péché et commets l'acte impur de te suffire à toi-même. Conçois encore par le nuptial effet, et produis à te rompre la cervelle indistincte.

Que se passe-t-il sous cette calotte de chair ? Quelque exercice chimique et électrique de l'intelligence ? “ Je sais à une fin profonde etc... ”, et c'est cela qui fonctionne ? ...

Ceint de vapeur bleue, j'invente des longues lignes superbes à deux dimensions hélas, comme un peintre peut créer la femme... Je renonce à trouver celle qui s'idéalise dans ma pensée de

rêve. Oui, assez de tout cela ! Je me suffis de l'ombre, de sa Présence, comme le veuf de la femme autrefois disparue. Mon corps est un désert qui refuse l'acte de l'accouplement.

Je ne crois plus en la fraîcheur de l'inspiré. Je me fais vieux, vieux d'écrire comme une poule qui a trop pondu d'œufs. (Quelle image !)

Conseil

Ne te satisfais jamais de ce que tu as obtenu. N'oublie pas qu'en toi, il y a un moi possible te permettant d'aller au-delà.

Cherche toujours en toi, par les autres, par autrui, par les livres. Sache unir l'Autre à Toi, et ajoute sur les anciens.

Ce que tu as est peu en considération de ce que tu devais avoir, en considération de ce que tu étais apte à concevoir.

Délaisse les pleurnicheries et les mièvreries des littéraires. Instruis ton esprit dans la science. Là est le progrès.

Il faudrait engendrer

Il faudrait engendrer une nouvelle essence, éloignée de tout vice et de toute concupiscence. Tu es lambeaux sauvages, tu te complais dans ta solitude ardente... N'as-tu jamais pensé concevoir autrement ? Avec plus d'humanisme ?

Tu explodes, tu plonges dans le jeu languissant des variables de mots. Parfois tu gesticules ! Au profond de ton âme est une fourmillante cité, sinieuse, aride, éternelle où se mêlent des parfums et des saveurs.

Crois-tu réellement que d'une jouissance promise tu brilleras de mille sceaux ? Je te sais, tu aimes t'éloigner de ces mondanités ridicules et détestables...

Cesse de parler en mon nom ! Cesse, vaine rumeur ! Pourtant n'irrites-tu pas ce jeune homme qui va nu, qui se nourrit de ses charnelles délivrances ? Tu es grâce vaillante, et la sagesse t'est donnée !

À qui va ressembler le témoin noble et pur ? Baigné d'un sang neuf, tu glorifies ta plainte.

Mensonge... Est-ce un désir ?

Mensonge... Est-ce un désir ? Ce glaive, ton glaive, est aimé quand dans ton expérience les duretés échappent au monde temporel. Les suaves envies ont expulsé leur mal. Ô douces soumissions ! Toi, tu peux t'en aller, et poursuivre les routes que tu ne connais pas.

Remplie de sommeil, lourde comme une gourde, cette sève pourtant se propose d'élever des mots. Je peux promettre une débâcle, une accumulation de propositions incertaines qui seront refusées, rejetées comme autant d'inutilités. J'essaie toutefois par l'interrogation de rechercher l'espoir.

Mes louanges, répondez-moi autrement que par une voix incertaine. M'êtes-vous ennemies ?

Ma bouche s'ouvre - c'est la modulation des choix qui dicte la valeur. Sera-ce apprécié ? Qui comprendra ? Je suis ton esclave, je te suis soumis et je languis bêtement près toi. Veux-tu écrire encore ?

Soi et autrui

Inventifs, en disgrâce, au plus profond de nous rebelles à détester, nous voyons l'avenir. Symboles, analogies, faits de témérité, nous concevons toujours par le risque et l'audace.

Nous n'échappons jamais à la piètre critique qui par son analyse sait bien nous fusiller. Mortels, nous renaissions comme un soleil d'éclairs. Nous nous fortifions dans l'armature de chair.

Mais pourquoi espérer ? Que nous faut-il attendre ? -

Quelque reconnaissance d'un public averti ? Le poète inconnu est un génie pour soi.

Cela nous suffit-il ? Car l'imbécillité est bien de supplier, de quémander le droit à être connu par la lecture d'autrui.

Rappel

Fusion, effusion d'images, cascades voltigeant, bondissant dans des prés, je me suis affranchi de la magique nature pour supposer une ligne inventive autrement idéale.

J'ai vécu blessé dans la sinistre douleur, et je supplie encore. Ne l'ai-je pas déjà écrit ? La conscience du Mal n'est d'aucune utilité, elle est perte d'énergie, de savoir, de possibilité, elle affaiblit comme la guerre affaiblit une nation, vide un pays de sa substance, de sa richesse, de sa jeunesse, de son sang neuf.

Il n'y a pas d'amour, mon plaisir est néant, ma jouissance est nulle, plus stérile qu'un cactus. Il reste les aiguilles, les ignobles épines constamment enfoncées dans ma chair, moi Christ inconnu.

Soleil de moi-même

Soleil de moi-même, pur spectacle du feu roi, je commanderai à l'esprit de pouvoir un peu mieux que ces états stupides et primaires. Je demanderai le droit à l'orgasme spirituel, à la pensée supérieure !

Oui, la tête frémissante est en proie aux délires verbaux, aux audaces nouvelles, aux tentatives d'écriture et de productions différentes encore ! Je suis là parmi les tout premiers pour la

conception éblouissante !

Je travaille sur les cadavres d'hier, sur les gargouilles jaunissantes de moi-même, sur la puanteur de mes râles, sur le mal poétique ridicule et pervers depuis Sade et Baudelaire.

Il est un chant

Il est un chant à détruire, à détester, à maudire, il est là pourtant, il insiste - je me dois de l'utiliser.

Vous qui savez, femmes superbes et stériles, où s'arrêtent nos chants, et dans quels corps de rêves se dresseront nos fantômes, gardez-nous un sein parfait pour reposer nos âmes.

La puissance se dresse ! La puissance se dresse !
Observez-la. Elle veut déjà labourer de déchirures nos tendres chairs.

Et toi, Sylphe qui va t'exécuter, qui va t'essayer à extraire des sonorités nouvelles, sous le gaussement de ton pipeau stupide, considère encore la faiblesse offerte à ton piètre chant.

Les injustices, les faibles capacités de ma raison me font détester tout ce que je puis obtenir. Les revendications de la chair sont peu de chose comparées à l'immense désespoir où se jette la vérité poétique. Et qu'un souffle vienne à passer, comme ancien souvenir et jeunesse oubliée, alors tristesse du moi et tristesse encore !

Âge majeur

Âge majeur, déjà atteints mon espace, espace de nouveautés et d'invisibles aussi. J'accède à la limite parfaite dans l'inconnu, dans l'inconnu qui se cherche et se découvre. J'exploite des

horizons autres, des pensées diffuses, des concepts bigarrés. J'invente encore le drame, désirant bêtement l'unir à la passion d'écrire. Mais que vais-je en tirer de toutes ces folies audacieuses, de tous ces déchirements dans l'espace comme des éclairs dans la cervelle ? Je l'ignore. Je m'observe et je me contente de noter ce qu'Il veut bien...

Plus loin un déchirement d'images atroces où se concentre la folie perverse de quelques-uns, femmes que j'ai autrefois aimées. Je les anime et leur impose pour leur jouissance une domination exquise entre chaînes et lacets, bondage et humiliation. Elles se forment, se déforment et disparaissent dans des hurlements sublimes de chiennes écarlates.

Ô mes raisons ensanglantées sur des lames étincelantes, mes objets phalliques dans des trouées superbes, o beautés du songe que j'arrache avec mes dents géniales, je dirais encore les audaces de mes nuits d'autrefois.

Grande fille blonde

Une très grande fille blonde dans une robe presque bleue déchire tout à coup mon espace de pensées où la raison tâchait de s'unir avec la logique mystique, - accouplement difficile, audacieux mais intéressant à tenir.

Est-ce défaillance de mon estime ? Est-ce faiblesse de *moi-même* ?

Je poursuis toutefois mon cheminement vers les buts aériens. Et dans le bleu de cet inconnu mien, qui y a-t-il ? La sphère limpide et pâle, ce moi-même sans chair, idéalisé, qui voltige et tourbillonne dans sa constance de sérénité.

Je chercherai ce moi-même dans demain peut-être, quand arraché de cette enveloppe de terre, j'irai penser éternellement, plus beau, je le sais.

Quand nous sommes jeunes

Quand nous sommes jeunes, nous produisons par effet de synthèse, nous concevons par le génie des créatifs, notre énergie est fusion, nous travaillons avec le poème de l'autre, des autres - il y a un moyen employé qui s'appelle condensation.

Et cette intelligence plaît - elle est ramification, rajout de brindilles, de branche légère sur le noble tronc de l'arbre poétique.

Puis nous vieillissons, hélas ou heureusement. Mais notre action plus personnelle est peu apte à être comprise - elle est en décalage avec la capacité de critique que possède le lecteur (Difficile de lui faire comprendre, plus difficile serait de lui demander d'ajouter sur notre compétence, - je plaisante -) et l'on s'aperçoit que ce qui enchante, ce qui charme, ce qui séduit, c'est justement cette spontanéité de jeunesse que nous possédions autrefois.

De quelle manière devons-nous nous y prendre ? Il nous faudrait à la fois l'insouciance, la légèreté de l'âge nubile associée à la raison, à la rigueur de l'âge adulte. Mais est-ce réellement compatible ? N'y a-t-il pas dans cette absolue recherche quelque utopie à satisfaire une loi impossible ?

Hymne à la mort

Oui, vivre là-bas, aller, fuir, se déplacer, concevoir autrement cet espace de nos rêves avec l'infiniment belle qui gît à mes

côtés.

Ou dormir et croire en la forme d'un autre monde, en sa raison, en sa lumière dispendieuse à l'extrême, riche et colorée de pureté.

Que la fin nous appelle, superbe mort pour un exil sublime !

Bleues sont les femmes au foyer blond exalté !

Que la faux nous assassine ! Que nourri d'une sève verte, je m'élève inlassablement ! Oui, aie pitié de moi, ombre tumultueuse, que j'habite l'oubli, plus haut, vers toi qui sèmes les étoiles dans le ruisseau d'argent !

La chair, plus jamais

La chair, plus jamais ! L'âme désire l'éternité. Elle s'élève comme une masse invisible ou blanche vers l'espace autre, là-bas. Elle respire l'haleine soufflée par les dieux. Elle se sait sublime et immortelle, nourrie d'intelligence et de vérité. Elle souffre du mal qui la tourmente.

Ainsi le poète à qui l'on interdit d'écrire se révolte contre l'engeance perverse et tâche de produire toutefois. Ses yeux se dressent au ciel, et il quémande le droit de concevoir quelques éléments de rêve.

Mais les dieux, où sont-ils ? Disparus, pour toujours, dans l'espace. Ils cherchent en eux-mêmes leur nourriture spirituelle, et n'ont que faire de la supplication du priant. Les dieux s'éloignent et disparaissent. Que peut l'âme à distance singulière des Immortels, faite de gaze et d'éther impalpable, que peut-elle sinon danser avec le diable ?

Demande et conscience

- Je n'ai plus le pouvoir ni l'espoir de raviver le souffle de mon âme, mais donne-moi, Seigneur qui me fais écrire et que je transcris, capacité de produire au-delà de mon possible pour que j'obtienne moisson d'or et de lumière avant que la mort ne m'exécute.

Le poète se forme, apprend et croît, le coeur arraché, torturé dans des bains de douleurs. Un sang noir habite la chair de certains. Que soit exclu tout lecteur méprisant ses souffrances et ses horreurs, ses angoisses et ses mensonges de vérité.

Seul dominant et toujours vainqueur, le Diable. Je me suis battu, fait lyncher par Satan et ses fils jusqu'à ma résurrection poétique, moi Christ malgré moi.

La poésie est audace, elle est le risque permanent, l'effrayante nécessité de se renouveler, l'invention pour ne pas être rejetée. Elle se nourrit de son passé pour concevoir un avenir, mais son présent n'existe pas.

L'art n'a plus de pouvoir. Il divertit la science et la technique appliquée. Mais elles méprisent ce piteux amant.

Aphrodite

Cependant la beauté depuis déjà longtemps soumise à des désirs inassouvis, nourrit au plus profond de sa chair des souffrances extrêmes, un invisible feu la torture dans son corps, et elle gémit de languir.

La puissance éclatante du héros, les superbes reliefs de ses muscles reviennent constamment à sa pensée. La force remarquable de sa nudité demeure fixée dans son esprit, et troublée par

ses images inoubliables elle ne peut abandonner ses membres à un repos qui puisse l'apaiser.

Le jour s'était levé, et l'Aurore balbutiante éclairait mollement de ses faibles rayons la chambre encore humide, alors Aphrodite se fit à elle-même cette douce confidence :

“Ô toi ma propre soeur, quelles sublimes visions me tourmentent et me tiennent en suspens ! Qui est ce dieu superbe qui pénètre en nos âmes ? Quelle grandeur, quelle noblesse s'animent sur son visage ! Cette beauté virile m'a saisi tout à coup, et je peux supposer de grandioses exploits ! Oui, je veux l'espérer, - que cela ne me soit point illusoire - il est lui-même un dieu. La médiocrité se répand dans la cervelle des plus humbles, la couardise et la crainte ont tôt fait de s'animer en eux... Mais lui, de quelle essence est-il fait ? Quelle mère l'a porté ? Je puis imaginer sa destinée glorieuse, ses guerres et tous les périls qu'il a dû affronter... Mais je m'éloigne, je le désire, je le recherche et ai la ferme volonté de m'unir à son corps par les effluves du plaisir.

Trop longtemps déçue par mes premières amours, je voulais délaissier le nuptial combat et imposais à mes sens de ne plus succomber. J'éteignais la torche ardente qui gît profondément dans le corps de la femme, et je crus en moi-même me dégoûter de tout plaisir. Pourtant j'en ai la certitude, il tourmente à nouveau mes sens et me fait souffrir des orgasmes interdits, toute ma volonté ne pourrait me contenir, constamment je le vois, je le sais me prendre et me pénétrer pour exploser après des profonds va-et-vient dans ma chair. Je connais à nouveau le désir d'autrefois, je sens jaillir les flammes de la torche d'hier.

Ô mon Père, de quels tourments ta pauvre fille s'agite tout à coup ! Veuille me pardonner, ou me précipite alors dans la profonde nuit avec les tristes ombres pour n'en plus revenir !”

Elle parla ainsi, et soumise à des convulsions étranges laissa éclater des larmes qui se répandirent sur sa blanche poitrine.

Le messie pastoral

Après avoir accompli sa prière et supplié humblement les dieux du site, il prit quelques gouttes d'huile d'une petite fiole accrochée à son cou, il en versa la substance dans le creux de ses paumes, se frotta les mains et répandit le liquide restant sur son front et ses lèvres.

Il ceignit ses tempes d'un rameau d'olivier, et implora les forces mauvaises du lieu de cesser de le tourmenter et de s'en retourner dans leur caverne ténébreuse, lieu répugnant et détestable où gisaient des monstres et des créatures infectes.

Il conserve encore quelque énergie, et appelle de douces Nymphes de lui bien vouloir indiquer le chemin à suivre.

Alors le Père Tout Puissant, ayant entendu sa requête, et sensible enfin à ses tendres prières fit apparaître dans l'éther un nuage gonflé de rayons de lumière et resplendissant d'or.

Il comprend enfin la signification du message, et dressant ses deux poings vers le nuage de lumière : “ Ô père, père infiniment bon, le jour est enfin venu où tu as pris pitié de ma terrible détresse. Je sais à présent que tu ne m'es plus contraire et que tu m'accompagneras dans mes prochaines démarches ”.

Tout à l'envi de ce signe encourageant, il décide sur le champ de préparer un festin et de le bien consommer.

Et là, sous un arbre aux rameaux verts, il se hâte de dresser un autel afin d'y faire brûler un plantureux repas. Il pose dans l'herbe de délicieux gâteaux de figues et de levure légère, il brise un pain de pur froment dont l'enveloppe croustillante se détache aisément en plusieurs morceaux de dimensions sensiblement égales. Il répand dans une vaste coupe de nombreux fruits qu'il avait récoltés au cours de son déplacement et qu'il avait posés délicatement dans sa besace.

L'incendie

Alors les flammes immenses de l'incendie jettent mille feux de leur force indomptable. Les arbres déchirés, déchiquetés et remplis d'eau vomissent et déchargent une épaisse fumée. Une lourde vapeur se répand sur le site. Le feu n'en a pas pour autant perdu de sa vigueur. Ni les efforts considérables des maîtres sauveteurs, ni la quantité phénoménale d'eau répandue ne sauraient apaiser le sinistre. Les hommes sont désespérés, fatigués, épuisés par un tel combat déloyal et injuste. Certains agenouillés ayant perdu leur force supplient un dieu de bien vouloir les entendre : “ Ô Seigneur Tout Puissant, si tu veux nous accorder un peu de ta miséricorde, si tu acceptes de jeter un regard sur nos misères humaines, remplis-nous de courage et permets-nous de détruire ces horribles flammes. Sauve de ce désastre les dernières constructions qui n'ont point été calcinées, ou pour achever cette catastrophe, jette ta foudre sur nos âmes, et nous tue jusqu'au dernier !”

À peine avaient-ils prononcé ces prières qu'une charge de nuages bleus et noirs apparaît dans le ciel lointain. Déjà s'en vient une cavalcade bigarrée des volumes gonflés par la force des vents. Une immense tempête se déchaîne. Jamais homme n'avait connu pareille violence. De toutes parts, sur les monts des collines et dans le creux des vallées éclatent des coups de tonnerre terrifiants. Des mouvements épais de trombes d'eau presque noires s'abattent venues du plus haut

des éthers ; tout le bois restant est submergé, détruit et fracassé par la puissance de l'orage. Tout ce qui était calciné, à demi-brûlé est à présent recouvert d'eau. L'ensemble des flammes monstrueuses est enfin éteint. Et dans ce sublime gâchis de feu, de cendres et d'eau, comme après un superbe combat, on entend le silence plus pesant encore se répandre sur le site dévasté.

L'horrible sorcière

Dieux qui soumettez à votre puissance toute âme de mortel, accordez-moi le droit de dire par cette plume ce que j'ai pu entendre, et avec votre autorisation laissez-moi exprimer ou dévoiler les choses qui sont ensevelies au plus profond de l'ancre de la terre. Quand bien même, ce récit paraîtrait des plus sinistres, qu'il me soit, ô Dieux, donné de dire ce qu'il me fut permis de voir !

Ils allaient sombres et courbés par cette nuit sans lune, blafarde et mortuaire, traversant l'ombre et les demeures isolées du royaume de Dis. Ils avaient emprunté ce chemin indicible qui traîne et déambule par les bois froids et glacés. On ne pouvait discerner nul rai même pâle de lumière qui donne aux choses alentour quelques formes de volume ou de silhouette allongée.

La route s'achevait et tombait immédiatement sur un gouffre bourbeux. C'était un immense cercle large comme un cratère de volcan dont l'intérieur bouillonnait et vomissait une immonde boue rougeâtre.

Des jets sporadiques de laves semblaient éructer ici et là comme des cloques sur une marmite en fusion.

Une vieille sorcière vêtue de lambeaux et de guenilles infectes debout sur un radeau au bois moisi tient à la main un bâton

courbé, et essaie tant bien que mal, tout en conservant son équilibre de regagner le bord du cratère. Elle est d'une épouvantable laideur. Des plaies purulentes s'étalent sur la face qui lui servait de visage. Une longue tignasse marron infectée de rats et de crapauds s'accroche à son crâne, et lui tombe jusqu'aux genoux.

Alertez les poètes

Conscients, trop conscients de la maigre intelligence que recèle l'âme poétique, de l'écart considérable qui sépare la capacité à charmer de celle à discerner ;

Plongés dans le gouffre de l'ignorance, jetés dans l'avenir sombre d'un brouillard épais, comment nous pauvres esprits littéraires, parviendrons-nous à relever le défi de la compétition intellectuelle ?

Avons-nous réellement les moyens en travaillant à temps partiel, les uns contre les autres, à nous opposer à la constante élévation scientifique ?

Comment le public nous juge-t-il ? Fabriquons-nous des ordinateurs, des télévisions à écrans plats ? Savons-nous faire rêver ? Quel bien-être apportons-nous à cette société de loisirs et de jouissance ?

Nous pleurnichons comme des femelles, et faisons de l'autosatisfaction en considérant nos poèmes. Nous offrons des produits illisibles demandant efforts et adaptabilité de la cervelle. Jusques à quand poursuivrons-nous de cette sorte ? Et accepterons-nous de nous comporter autrement ?

Je lis dans la revue Science et Vie (numéro hors série 12 p 35) : “Plusieurs centaines d’années - homme, travail, 130 cerveaux de physiciens, 2 000 tonnes d’instrumentation : tout cela se trouve concentré dans la coupe de champagne que lève, le 25 janvier 1983, Hervig Schopper, directeur général du CERN en l’honneur de la découverte du Boson W”.

Je lance le cri désespéré qui déchire la voûte de l’esprit :
“Quand comprendrons-nous enfin ?”

Et ce qui est vrai avec la Physique expérimentale, est vrai aussi avec l’Astrophysique, l’Aéronautique, la Médecine, la Mathématique. Dans tous les domaines scientifiques, l’esprit cherche, l’esprit pense et conçoit - en France, en Europe, aux Etats- Unis, en Asie.

Nous n’avons pas même les moyens de rivaliser avec un Jean Racine, avec un Pierre Corneille ou un Victor Hugo. Nos œuvres artistiques sont de qualité inférieure. Pourrions-nous faire plus si nous pensions autrement, si nous acceptions de voir la sinistre réalité dans laquelle nous nous enlisons ?

Réveil ! Mais quel réveil ? Qui voudra comprendre ? Les poètes ? Je l’ai déjà écrit : ils se figurent être d’essence supérieure. Mais qui ?

Alors l’on glisse, l’on trébuche, comme des pauvres clowns ridicules et désuets.

Conscience, encore

Au-delà de la fatigue, il faut poursuivre le jeu stupide du

produit à extraire. Il faut parvenir à tirer de la cervelle les derniers éléments poétiques qu'elle est encore capable de concevoir. Toujours chercher et peut-être...

J'ai l'impression de posséder un passé et non plus un avenir. Pourtant je suis jeune encore, puisque je n'ai que 36 ans. Je considère qu'à mon âge, Baudelaire avait à peu près produit *toutes ces fleurs*, Racine achevait la construction de Phèdre... moi qu'ai-je conçu dans ma petitesse d'écrivain ? Rien, ou si peu, si mal. Comment pouvais-je m'y prendre pour faire preuve d'une plus grande efficacité, pour atteindre le but en son centre ? Un jet de flèches au plus offrant, un peu partout, et personne n'en veut !

De l'inutilité des autres, d'autrui. Pourquoi aller chercher la caresse en remettant à l'autre le bâton pour se faire frapper ? Il faut offrir ses écrits à la jeunesse remplie de pureté et d'ignorance, apte à recevoir, terre vierge, une semence inconnue.

Que cherchons-nous au juste ? Jusqu'où ira la bêtise de la poursuite infernale ? J'ignore où cela peut mener.

Si j'étais seul, je pourrais prétendre à un cas unique d'imbécillité. Hélas, nous sommes trois cent mille à travailler à temps partiel, à temps complet dans ce néant scabreux, dans ce paradis de l'impossible.

La poésie n'est peut-être qu'un moyen, qu'un vulgaire instrument de soulerie intellectuelle ou de dégustation exquise. Elle est liqueur ou vin. On en tire des ivrognes ou des esprits subtils, aux palais raffinés.

Analyse

L'on doit s'accepter avec son niveau de compétence, avec

sa médiocrité, hélas, qui gît constamment au fond de soi-même. Le pauvre, l'exclu, le marginal, l'être ridicule et stupide - le poète en vérité - doit rejeter toute forme de fierté et se reconnaître avec sa bêtise.

Mais que veut dire cet assemblage de mots incohérents, cette masse ridicule de syllabes et de pieds qui s'entrecroisent et se percutent ?

Peu s'y intéressent. La grande majorité de lecteurs rejettent le produit poétique ou le méprisent. Pourquoi y a-t-il mépris ? En vérité, le travail obtenu est-il réellement apte à satisfaire le goût du lecteur ?

Je crois encore que la formation des poètes est insuffisante. L'amateurisme y règne. Il faut des professionnels de l'écriture pour proposer au public un recueil satisfaisant.

Mais le poète est toujours imbu de sa personne. Il se croit incompris, tandis qu'il n'a jamais su ce qu'il fallait concevoir pour autrui.

Où se meurt la lessive ?

Où se meurt la lessive du soleil d'or ? Dans la pensée poétique, là-bas, vers la fatigue du jour derrière les grands arbres. Elle s'allonge lentement dans les brûlures du feu divin.

Mais l'évidence de la pensée entourée de glace et de certitude exacte sait toucher le but à atteindre. J'embrassais la folie de l'une avec la rigueur de l'autre tandis que l'amour superficiel jouait parmi les ombres à fuir et disparaître, à gémir et implorer.

Je refusais de m'abandonner à la lâcheté de ce cupide qui

sanglotait, le beau menteur ! Lui, pourtant avec son front d'ange, pur comme l'hostie tachait de me corrompre...

L'hostie brisée, apparaissent de singulières évidences, des vérités tout pures entre la rose et le sel, entre la femme et la grandeur spirituelle.

Si proche de l'inconnue, de cet éphémère de fille, je m'élançais pour percevoir des concepts nouveaux, je m'élève dans les vapeurs de l'aura, bien éloigné de la basse réalité matérielle.

Je vole jambe contre jambe, dans l'air, là-bas et me baigne dans la splendide lessive d'or !

Mon or se meurt

Mon or se meurt dans cet impossible à extraire, dans cette incapacité à tirer hors de soi quelconque signifiant utile.

Toute chose, lentement mais réellement se forme et se dégrade pour disparaître et ne plus revenir.

Il cherche encore. Son sol fume. Est-ce diamant stupide qui déjà veut percer dans sa pure altitude ?

Les demeures de topaze et les dômes aux feuilles resplendissantes s'amassent et se confondent dans ce flou de l'esprit. L'on croit apercevoir un vulgaire amas de formes vagues et obscures où la lumière offrirait nul attrait, nulle possibilité de comprendre.

L'ombre molle ou stupide, l'ombre agaçante accroche à la pensée de bien faibles espoirs ! À la faveur d'une inspiration ténébreuse, un monde surgit, et des concepts voltigent ou se cognent

contre les parois du crâne.

Voici une flamme, voici la lampe. De pauvres lumières, en vérité. Y a-t-il quelques étincelles de vie dans ces yeux éblouis ? Je conçois par le Mal, par la Mort. Non. Rien. Je danse avec l'horreur dans cette cervelle stérile.

Qui jaillit ? Qui jaillirait ? N'est-ce pas impossible ? Je cherche tiédeur et sagesse, lente explosion de sagesse et de maturité. Est-ce, en vérité, de la puissance encore ? Je ne sais.

Vous mes amas glaireux, vous mes déchets de haine, tenterez-vous de vous frayer une voie vers la conscience à écrire ?

Il faut étouffer, détruire, avorter le poème de chair qui vit en soi, là dans cette cervelle où le luxe côtoie la lubricité et le vice la pureté du saint.

Les statues

Les statues en extase implorant sous le supplice avaient-elles gémi tout leur sang expiatoire comme des saintes torturées ? Et l'espace avait-il entendu les femmes-vierges hurler toute leur horreur ?

Ô Seigneur, sous toi, de blanches fleurs sont assassinées. Elève leurs couronnes d'or, embrasse leurs âmes ensanglantées.

Ô Dieu, ce sont des perles à chérir, mais jointes. Cherche l'accès du coeur avec ta torche flamboyant de diadèmes.

Mais le ciel est scellé, et le murmure de la prière se meurt bien tristement.

Sur des stances légères

Sur des stances légères, s'égarer l'archipel de mes maux.
Je l'entends qui s'éloigne, s'élève puis disparaissent des trombes
d'impossibles, derrière des folies d'averses et d'eau.

Il serait peut-être utile qu'un saint satisfait de sa réalité
primaire acceptât d'intervenir au-delà des suspensions ridicules et des
tourments négligeables pour défaire cet impossible à contempler.

Par la nature, comment sur des stances légères peut
s'égarer un archipel ? Non. Il faut refaire la nature du moins pour
qu'elle obéisse un peu plus aux lois raisonnables du poète.

Rien

Rien que la petitesse de ma raison, et la pensée qui songe
au fond de ce gouffre stupide ; rien que cette immobile incapacité de
concevoir sur ce nuage d'esprit libre.

Je cherchais quelque possibilité dans cette tête lourde,
chargée de masse interdite, j'écoutais le léger déchirement zébré
comme une fréquence d'ondes nourries de chocs électriques.

Ô lambeaux de ma mémoire, renaissiez pour demain par
mon espace nouveau ! Ô concepts, traversez-moi, moi qui suis en
détresse !

Je m'élève vers le foisonnement de fleurs bordé d'oiseaux
et de filles claires. Enfouis dans l'ombre, mes yeux, est-ce donc cela,
mes yeux qui voient se dessiner des cygnes ?

Tout ce qui lui paraissait invincible

Tout ce qui lui paraissait invincible, tout à coup se

métamorphosa en insignifiance d'acte, en ridicule à obtenir. Et tandis qu'il s'essayait encore à faire durer la chose, il dut prendre conscience que cette vérité se mourait, s'endormait lentement à l'ombre de l'impossible. Il tenta encore de résister, de tenir quelque peu, il voulait croire que tout son système de valeurs avait du moins deux, trois raisons d'exister encore... Mais non ! Cela était une vérité implacable, un ensemble de faits irréversibles : ce qu'il avait pensé et cru certitude n'était qu'une pâle copie fausse qui échappait à son principe de conscience.

Quelles douleurs ! Quelle abominable conscience ! S'être imposé pendant tant d'années un principe de vérités, de certitudes indéniables et en peu d'instant comme une avalanche se déclenche et balaie tout sur son passage, avoir l'âme vide, soufflée de tout concept d'autre fois, hélas ! Oui, être nu d'âme et d'esprit, avec en tout et pour tout le rien, l'insignifiant, le ridicule comme référence.

Quelle misère ! Quelle chute ! Comment vivre à présent ? Comment reconstruire tandis que le passé est à jeter, est à bannir ?

Et cette merveille architecture intérieure qu'il avait savamment élaborée jour après jour, comme une mécanique splendide d'horloger qui lui paraissait fonctionner parfaitement ? Rasée, détruite comme après un séisme. Hélas ! Il ne restait rien !

Mais au fond de lui-même, une idée toutefois lui réveilla l'esprit, et lui remit quelque baume dans la raison ; "Vrai, se dit-il, j'ai tenté de construire avec un système de valeurs obsolète et arriéré, je reconnais mon erreur, je subis pleinement cette faute. Mais à présent, à présent que je sais, ne puis-je espérer reconstruire sur du plus solide, sur une structure de béton qui elle m'accompagnera jusqu'à la fin de mes jours ?" Et dans l'oeil de cet homme luisait à nouveau l'espoir.

N'était-il pas merveilleux qu'après une telle certitude

d'échec cet homme pût à nouveau croire en un bel avenir ?

Et après ?

Aucun espoir en poésie : médiocrité certaine et reconnue. Incapacité de la discipline à se mettre à niveau afin de concurrencer les arts ou les activités qui font gain, inspirent et se développent.

Nulle bouche formant un bel ovale, nulle main experte pour tracer quelque signe fantoche ne peut rivaliser avec autrui.

Les poètes s'écrient : "Il y a hostilité à notre égard, tourbillon de haine et de rejet systématique de la qualité offerte !"

Voilà une approche curieuse. Est-elle réellement justifiée ? Ils implorent la mansuétude.

Courbons le dos pour la volée de bois vert, subissons la critique. Je suppose que là-haut on ne lit pas plus les poètes...

Veux-tu écrire ?

Veux-tu écrire ? Je vais t'inspirer. Tu dois concevoir des vérités nouvelles dans une langue connue, oui, ce sont des propositions d'écriture, des éléments de synthèse mais accessibles au commun. Il n'y aura pas de résistance, tout sera donné à la compréhension immédiate.

Veux-tu écrire ? Je vais te dire. Essaie, je souffle, je te souffle ce que je désire te faire comprendre. Veuille entendre. Celui qui conçoit tire de sa cervelle des sonorités, des syllabes, des éléments grammaticaux qui accrochés les uns aux autres forment des structures.

Il élabore, il forme...

Je cherche à t'expliquer. Ai-je la certitude d'articuler suffisamment ? Pourtant j'ai l'impression que tout cela est inutile, et déjà la fatigue s'empare de ta personne. Je continue à parler toutefois. M'entends-tu ? Cette voix intime qui t'offre toutes ces solutions, réellement, peux-tu l'assimiler ?

Ne me dis pas que tu as peur ?

Les idées encombraient

Les idées encombraient la cervelle d'Alfonse. Il aurait voulu se défaire de tout ce tas de propositions incertaines, de paroles nébuleuses, de mélange et de sonorités complexes. Et pourtant il subissait ce que lui imposait cette capacité intellectuelle. Ho ! Certes, tant bien que mal, il s'essayait de se divertir, de faire dissuasion, - il tentait de s'intéresser à quelque chose de niais et d'inutile, quelque chose qui lave le cerveau et le laisse dans un bon état de repos et de bien-être. Mais c'était ignorer la perversité qui assaillait sa conscience, comparable à un vice sexuel, incontrôlable et impulsif. Alors tel un pervers dans une rue chaude de la capitale, il s'en retournait à ses désirs - je veux dire - à ses volontés intellectuelles. À nouveau, il pensait. Il se croyait penser. Il savait pertinemment qu'il concevait des concepts, des notions différentes que nul homme, que nul philosophe n'avaient encore exprimés. Il le savait, puisque sa connaissance dans cette discipline était presque infaillible.

Ayant tout lu de ce qui avait été publié - du moins l'essentiel et l'indispensable, il pouvait se prévaloir de ce qu'il avançait. À son tour, tel un apprenti philosophe, il s'essayait à des représentations nouvelles, à des images subtiles et supérieures. Parvenait-il réellement à tirer de sa potentialité quelque possibilité

d'homme nouveau ? Il adorait le doute, et sa réponse eût été évasive si quelqu'un la lui avait posée.

Messages I

Le critique

- Dis-leur, toi ! Fais-leur comprendre ! Ils ne veulent rien entendre. Ils prétendent se suffire de ce qu'ils possèdent. Ils appellent richesse la médiocrité ridicule qu'ils détiennent entre leurs mains. Pourtant, comme cela paraît peu ! Comme cela semble insignifiant !

Deux bonnes années ont été nécessaires pour obtenir ce résultat. Te rends-tu compte ! Et il faut lire ce pauvre petit recueil qui tient entre mon index et mon pouce ? Je le regarde avec dédain, ne sachant ce qu'il renferme, me doutant déjà que cela doit correspondre à faible chose. Enfin ouvrons, et faisons la critique aiguë ?

- Oui ! Est-ce du vers libre ? Vous prétendez compter jusqu'à douze ! Ha ! La ! La ! Mais non, Monsieur, ce n'est pas de la musique que cela ! ... Peu de poètes en connaissent la signification.

Vous semblez jouer du tambour ou de la grosse caisse. Ah ! Baudelaire et Verlaine ! Des musiciens, eux ! Guère compris en leur temps, mais des génies, eux ! Tandis que vous... Oui, je ris. Un rire profond s'échappe de ma gorge. Non ! N'y voyez pas une moquerie, j'use seulement de ma compétence certaine. Comprenez-moi, je possède trente années d'expérience, et j'en ai vu défiler des recueils entre mes doigts. Non ! À tout vous dire, arrêtez, cessez toute activité de poète. Cela n'a pas de sens, toutes vos phrases sont désordonnées, et puis ce style ! Quel style ! Non ! Des erreurs grossières à chaque structure.

Vous n'avez jamais songé à vous essayer à la mathématique, aux sciences physiques, statistiques, aéronautique... Non ? Pourtant vous

eussiez pu, certainement obtenir quelques bons résultats. Tandis que la poésie... La poésie, c'est spécial. Il faut beaucoup de doigté, enfin il faut compter ses pieds, il faut de la finesse, de la subtilité... pas facile...

Quand la mort avide

Quand la mort avide et vicieuse viendra frapper le crâne du poète possédé, quelle douleur ultime saurai-je lui offrir ?

Je jetterai à la face de cette salope une bassine d'excréments, de vomis et d'urine, pour qu'elle s'en retourne le visage buriné et l'haleine pourrie.

Et mon huile, et mon froment, mes oliviers, mes grenadiers, je les placerai devant mes fils et mes filles pour qu'ils les fassent fructifier et fructifier encore.

C'est l'angoisse du poème

C'est l'angoisse du poème qui se répand dans la nuit, et produit des formes d'écriture vers le ciel du papier blanc.

C'est l'angoisse de la sublimation qui cherche désespérément dans le silence de la nuit, qui écoute l'éveil des premières notes sifflées pour le vent de l'espoir.

C'est l'angoissante douleur qui même amours et plaisirs, souffrances et jouissances dans la pensée du poète, c'est elle encore qui décide de ce que sera la chanson.

Je mettrai à ton cou

Je mettrai à ton cou un collier de perles pour symboliser la jouissance de ta chair délicieuse.

Je couvrirai tes pieds d'étoiles comme des anneaux de lumière ciselés et brillants.

La beauté idéale émane de ta personne, et te confère une superbe renommée.

Cette grande admiration que j'ai pour toi, je la compose par ce poème, je te l'apporte comme une offrande, et ton sourire sublime me vient en récompense.

Voici voltiger l'oiseau

Voici voltiger l'oiseau voleur de semailles qui dépose ses graines et contemple de là-haut la pauvreté humaine.

Vois donc le sel de la sueur, cette sueur salée de peau, qui s'exhale en gouttelettes de souffrance et de tristesse. Vois donc la douleur de l'esclave, d'homme épuisé cherchant quelque fraîcheur, fraîcheur apaisante d'eau et de bien-être. Oh ! Les sens éreintés qu'on les baigne dans une vasque d'effluve claire !

Abaisse-toi et contemple de ton oeil prophétique le sinistre spectacle de l'homme souffrant.

Voici l'oiseau voltigeur, voleur de semailles...

Vois donc la force qui supplie et se fatigue, qui se penche éreintée aux bords de sa détresse. Viendras-tu soulager cette misère de chair ?

Que ses racines cessent ici de se prolonger dans la torride terre ! Que son corps cesse de devenir humus ! Sa salive est sève de mort ! Sa tête brûlée est écorce d'arbre ! Ah ! Coupez ses sinistres branches !

Ah ! Tranchez ses racines ! Oui, qu'il se meure d'extase pour une libération prochaine !

Labyrinthe

J'étais dans une de ces recherches où l'espoir n'a pas de moyens d'exister, où seuls l'impossible et le néant pénètrent. Mon inquisition poétique était nulle, et je n'obtenais aucun résultat. J'abandonnais ce terrain et laissais à d'autres ces étranges servitudes. L'avenir de trouver m'était retiré. Pourtant quelque fois, une brise illuminée venait caresser mon visage comme pour me dire : Ne te désespère pas. Investis encore. Investis.

Je m'imposais à découvrir avec une force renouvelée, avec une véhémence nouvelle. Je tentais encore de pénétrer des secrets dont l'essentiel tenait dans de l'impalpable et de l'inexpliqué.

Peu s'essayaient à comprendre, à violer. Ils préférèrent conquérir sans la peine. C'est parfois à la jeunesse de tenter dans sa source d'accéder au delta.

Qu'ai-je réellement compris ! Peu de chose, mais je cherche encore.

L'homme s'exhale

L'homme s'exhale inexorablement.

L'homme dont la recherche interne est de comprendre. Il se nourrit d'autrui, s'instruit de l'inconnu et tente par l'alchimique effort de réduire, d'étendre, d'élever.

L'homme qui use de prémonitions, d'avenirs proches, se plonge dans le passé, et se construit de l'intérieur.

Aux uns, l'insignifiance de la poésie. Aux autres la sublimation du verbe.

Offrir cette création, orienter la lumière, pour qui ?

Nous tentons stupidement de plaire, mais la clé de la métaphore est seulement accessible à l'élite.

Nous superposons des dimensions et des espaces les uns sur les autres, nous franchissons des portes au-delà de l'audace et pénétrons dans l'invisible. Mais qui pour nous suivre ?

Quand tu m'imposes à chanter

Quand tu m'imposes à chanter, il semble que ma chair doive hurler de honte ; j'observe le ciel, et des larmes trépignent dans mes yeux.

Les crissements amers de l'injuste vie expriment en une réelle dysharmonie le profond de ma pensée déçue, tandis que mon adoration constante m'élève encore jusqu'à toi.

Eprouves-tu quelque plaisir à entendre cette voix ? Le silence est plus pur que la bouche de l'oïnt, que la langue du prophète.

Mon chant au plus haut exalté essaie de caresser le délicat de ton oreille, mais désespérément je sais que je ne puis t'atteindre.

Enivré de folie, j'oublie ce déchirement interne et je t'appelle encore, toi qui es mon Seigneur.

Voilà l'instant de repos

Voilà l'instant de repos, permets que je m'assoie sur cette pierre. Tous ces livres commencés, je les poursuivrai un peu plus tard.

Eloigné de ta grandeur, mon esprit ne connaît ni paix ni bien-être, et mon travail constamment imposé est une lourde peine.

Voilà le dernier jour de l'hiver, et le soleil déjà caresse la fenêtre de ses rayons.

N'est-ce point le moment de chercher le renouveau du chant, et de te consacrer un hymne à la vie ?

Je m'endormis

Je m'endormis et délaissai son image avec le sommeil. Je voulais la fuir, sachant qu'elle désirait me perturber.

Je chasserai la femme avec ses formes, je gommerai le fantasme : parviendrai-je seulement à la faire disparaître ?

Je jetterai ma chair avec son sexe, au plus loin de mon coeur.

Quand le jour deviendra limpide, j'atteindrai la fenêtre et hurlerai au soleil levant.

Les oiseaux de violence condamneront mon acte, la beauté luxueuse me cinglera le visage, la concupiscence et le désir chercheront à me tuer.

Je me dois de foudroyer la recherche perverse de l'homme, car je la sais trop bien. Cette pensée n'est pas comprise, mes réflexions transpirent encore dans cette tête.

Je pris ta divine lampe

Je pris ta divine lampe et enfermé en moi-même, je pensai : "Heureux, fils, heureux, je connais la voie".

Le ciel était plus pur quand je partis empruntant la route éclatante de lumière, je parlais en ma chair et disais : "Inspire-moi, o sublime puissance, mon feu intérieur s'éteint et va mourir".

Ils ignoraient le chemin

Ils ignoraient le chemin et prétendaient me diriger pour le savant apprentissage, mais moi je possédais en prescience la clé. Elle mène au fin fond de soi-même.

Je détenais suffisamment d'instinct pour te trouver dès l'origine. Je comprenais sans le hasard.

Les espèces de poètes me rejetèrent comme un chien et me crachèrent au visage comme un vagabond que l'on déteste. J'étais hideux, je provoquais le dégoût. J'avais refusé de les comprendre.

Rempli de certitude, je cherchai là, à l'intérieur quand tu m'es apparu, trop pur peut-être. Et chaque jour, je te contemple dans ma destinée.

Le riche qui sommeille

Le riche qui sommeille en moi remplit ses mains opulentes, et murmure le goût de l'avarice.

Ses désirs sont entendus dans l'idéal de lumière accroupie ou rampante, dans le néant personnifié, rempli d'avenir incertain.

Le goût de l'injustice se développe sur une mer de désespoir ; un aigle de torture plane au-dessus de cette étendue fangeuse.

Quand la nuit atteint le zénith pour le repu de l'Occident, le riche s'éveille enfin et supplie : "Maudit je suis, parce que le jour étincelant m'a encombré de ses nourritures, mon coffre est plein !"

Il hurle encore : "Ô néant, ô lourdes ténèbres, vous êtes ma conscience, détestables et ignobles moi qui vous connais trop bien".

Tu m'as placé

Tu m'as placé dans l'âme de la victoire,
Pourtant je ne voulais ni me battre ni gagner.

Me comporterai-je comme un vainqueur quitte à véritablement le devenir ? Pourtant je me plaisais dans mon silence d'homme de la défaite.

Je construirai, je produirai, j'avancerai encore, et quand j'aurai atteint mon idéal de rêve, quand j'aurai délaissé mes nombreux désespoirs, je pourrai mourir enfin, dépouillé de toute réussite.

Ô lumière

Ô lumière, lumière luxuriante, détruis ce don stupide et infamant !

Certains se sont plus dans les feux épars à jouir de ce déversement de fluide clair ; permets-moi de regagner l'ombre silencieuse et studieuse.

Ô lumière, éloigne-moi de cette certitude inconnue de l'homme ; emporte-moi sur les ailes du néant. Oui, que je plonge à nouveau dans le magnifique rationnel.

Nul esprit sensé qui s'interroge ne se plaît à vivre dans ce palais de cristal, dans ces murs d'images où l'impossible côtoie l'absurde.

Plus d'une raison, alertée par ce message de conscience m'arrache le coeur, me tire vers l'obscurité jusqu'en ses structures profondes, jusqu'en ses bases enfouies.

Le savoir attentif a daigné poser son regard sur la chair de mon poème. Il m'appelle faux trésor, perte certaine.

Que je devienne une conscience, o lumière, la conscience de leurs fluides clairs.

Ton parler est complexe

Ton parler est complexe, ô l'enfant, celui de tes disciples sera plus accessible.

Mon ignorance est totale, je ne comprends pas l'origine des étoiles, ni les gemmes de ta nature.

Ma conscience cherche à savoir. Elle est l'abeille qui butine la fleur, insignifiante et légèreté. Ma raison creuse à l'ombre des invisibles et des non-sens.

Tes paroles seront comme des certitudes d'un au-delà vainqueur. Je me nourrirai de ta substance sublime, attendant la mort bienheureuse.

Ordonne

Ordonne, et je produirai tous les poèmes pour nourrir de substances légères les fleurs de ton jardin. Il y a les belles épanouies et odorantes, les jeunes boutons à éclore, je les vois bien.

Les jours s'encombrent d'une mémoire lourde de savoir, les jours repus de ta splendeur éternelle ! J'aperçois les bergers poètes qui échangent leur chant, envieux et jaloux, se tirillant encore. Laissons-les à leurs exploits de flûte champêtre...

Ordonne, et dans le silence de ma tombe solennelle je concevrai encore. Une brise bercée de voix féminines caresse les cyprès et les oliviers là-bas.

Le jardin répand ses effluves de fleurs et délicatement vient enivrer l'âme de l'inspiré.

La conscience

Quand je considérais toute cette substance produite, au centre de cette quantité, je me sentais ridicule et insignifiant, vidé de toute capacité intellectuelle.

Je voulais à nouveau me nourrir de ma propre poésie. Je recherchais peut-être une jeunesse éternelle, une sorte de phénix de l'esprit - enfin je prétendais me comprendre.

À présent, je ne suis plus en moi-même ? Je suis un évadé. Je parcours des espaces vierges sans pouvoir retenir le temps.

Que puis-je espérer

Que puis-je espérer de ce bas monde ? Nulle récompense ne m'est promise. Seule ta lumière me nourrit de ses rayons superbes.

Que m'importe autrui ! Qui est mon guide ? Je délaisse le frère, la femme et l'enfant. Ne suis-je pas digne de toi ?

Je poursuis cette voie que tu m'as indiquée, en espérant que la mort m'arrache à la réalité terrestre. J'ai la certitude que la quantité de biens à venir comblera ma toute puissante avidité d'amour.

C'est toi que je déteste

C'est toi que je déteste ! C'est toi ! Et je veux te fuir. Je

ressens tant de haines. La violence et le sentiment d'horreur me pénètrent jusqu'au profond de la chair.

Le jour explose et royalement excite dans son soleil ma parole excédée : "Je te tuerai, cruellement avec vice et subtilité".

La folie a épousé la paix, et la force est témoin que ma vengeance sera sublime, bondissante et ignoble, elle s'écrie : "C'est toi que je déteste ! C'est toi que je déteste !"

En moi

En moi cette capacité qui ne connaît point de mesure ; et semblable à la folie avide qui produit, j'insiste encore.

Me faut-il espérer la beauté stérile de la Muse asexuée qui remplit d'aucun breuvage le vase absent ?

Non ! Enivre-moi encore ! Enivre-moi toujours ! Jusqu'au plus profond de l'être, et de là jaillira encore une substance de rêve imprégnée de parfums et de fruits.

Il surgira peut-être un monstre de douleur, vicieux et cruel ?

Enivre-moi encore, jusqu'au souffle final de ma funèbre vie.

Toujours tu es soumis

Toujours tu es soumis à obéir au chant. Les fluides légers caressent ta substance de rêve, je ne sais comment leur interdire de te toucher.

Ce qui se conçoit en toi est un ordre trop puissant.

Quelle terrible douleur que cette union avec la flûte !

J'attends d'atteindre l'autre rivage où je serais dispensé de m'essayer à la mélodie.

Liberté

Elle n'est pas venue. Elle aurait pu signifier l'espoir d'un avenir, d'une aile blanche dans le crépuscule de la souffrance.

Elle fut torturée dans la chair du poète, agonisant et hoquetant ses derniers râles pour un secours à jamais interdit.

Sa sainte beauté implorait du bourreau quelques douceurs, mais la folie bestiale faisait souffrir plus fortement encore.

Elle n'est pas venue, cygne ensanglanté col sur sa blessure, absence de guide pour le poète incompris.

Cette nuit

Cette nuit, je l'ai voulue longue pour que ma maîtresse vienne me nourrir de ses substances exquis.

J'ai rêvé de son profil furtif et impalpable à mes côtés, d'une pureté angélique, superbe inspiratrice.

Le jour soudainement à point. J'embrassais confusément les roses bleues de ce bouquet de femme.

Je suis aimé des morts, des dieux, je suis comblé dans ma pauvreté produite. Chevauchez-moi, beauté incendiaire, à l'haleine blonde comme un parfum ! Je ne chante pas le poème. Je résous un exercice quand bien même je gémirai dans l'or rouge de ta poitrine. As-tu compris ?

Es-tu ma chair ?

Es-tu ma chair ? Ma chair conçue pour accéder au délire de l'instant ? L'hypnose de mon désir convoite des formes lourdes. Le temps pénètre dans ta substance superbe.

Es-tu ma chair ? La brise de la folie caresse l'étendue de ton corps. Elle favorise la naissance de l'orgasme. La chair est faite pour éterniser le présent et retenir sa fuite.

Cupidon s'élève et nous laisse épuisés sur le lit, ombres éveillées, nourriture de nos lèvres. La nuit s'éloigne vers la splendide aurore, là-bas.

Ma chair offerte pour retenir un instant immortel.

Devant mes impossibles obtentions

Devant mes impossibles obtentions de résultats poétiques satisfaisants, prouvées par l'expérience, je vous supplie encore, Forces sublimes et divines, immensités de puissance et de savoir, et je m'interroge : "Comment puis-je mieux, au-delà du vice et de la souffrance ?"

La galaxie explose ses cent milliards d'étoiles. Milliers de soleils et nuits immenses parcourent et remplissent l'espace. L'intelligence

de l'homme est un infime résidu d'imbécillité. Ma connaissance n'engendre que des larmes, et je tends vers la mort, certitude d'avenir.

Ta production

Ta production n'a pas d'avenir, mais elle a un passé. Celui d'avoir été en prescience de vérité. Mais demain est incertain.

Il y a fatalité et retour au néant. Vois qui t'élève. Vois qui t'abaisse.

Cette certitude d'impossibilité à te faire connaître n'est pas une malédiction. Elle est la résultante d'une indifférence totale. Tu es sans être.

Ton crédit chez les hommes est vain. Tu es lu par les morts, par les immortels, par les dieux, et par toi-même. Cela n'est-il pas suffisant ?

Quelle œuvre espères-tu ? Quelle place dans la hiérarchie poétique ? Je prends la place zéro, je suis inconnu de tous, mais je suis devant le un.

Voilà donc ton esprit !

Mystique

Tu m'avais soufflé par ta bouche me chassant de ton sanctuaire comme un étranger. J'étais devant toi, je n'étais plus un homme,

j'étais une forme d'esprit. J'étais nu de bagages, n'emportant que la mémoire de mon existence.

Je suis redescendu. Me voilà chez les hommes dans l'obligation d'accomplir l'œuvre.

La malédiction s'est abattue sur ma chair, elle a pris possession de mon cerveau. Je suis le saint admiré et détesté, celui que l'on caresse, celui que l'on domine. Je suis glorifié dans la torture.

Les chemins de ma souffrance mènent vers le Fils.

Mon immense besoin est dans la quête du savoir, j'espère par les cieux me gonfler d'apprentissage. Il faut se préparer à bien mourir, c'est la seule certitude, et se plonger peut-être dans l'immense néant.

Rempli d'espoir et d'anxiété, je courus vers l'instruction, mais la possibilité de sagesse est nulle. Je rêve de m'en retourner vers ton superbe accueil.

L'oint cherche le Père. J'ai pu contempler ta lumière.

Sois prête à concevoir

Sois prête à concevoir, ô ma cervelle, et prévois de superbes inspirations. Laisse là-bas, au plus loin de toi ceux qui cherchent à te retarder.

Tu as entendu l'appel dans l'éclair de la nuit, va, agis et produis.

Le germe du Père est bouton qui fleurit, champ de roses puis moissons éclatantes qui glorifient la lumière bienfaitrice.

Elève-toi ma chair, arrache-toi !

Elle m'enchaîne à la mort

Elle m'enchaîne à la mort cette entrave invisible. Elle agresse ma chair, m'étrangle si j'essaie de m'en éloigner. Elle persécute mon souffle, détruit mon chant.

Que ne puis-je l'arracher et la balancer au ciel cette écharpe de douleurs, de stupidités du mal, de cruautés débiles !

Emporte-la, libère-moi, car j'ai honte de me présenter à toi avec cette mémoire de bêtises. C'est le mariage du précieux et de la pourriture, de l'élévation et du chienlit. Oui, libère-moi.

Verbes

Verbes de légèretés admises, concédez-moi quelques suffrages incertains. J'ai l'impression de mourir avec roses subtiles et jasmins.

Ne me croyez surtout pas le meilleur, je dois progresser encore et accéder à l'âme supérieure. En suis-je capable ?

Parler et extraire ce qui doit être tiré parmi ces grands invisibles de l'esprit.

Ma demeure est interdite. Elle gît profondément dans l'inconnu de l'inconscient. Qui viendra me soulager de mes douleurs ?

Cette pureté inguérissable, évanouie dans les nuages flous, oui, descendra-t-elle se soigner chez nous hommes poètes ou régnera-t-elle là-haut dans l'interdit ?

Faire le feu, et qu'éblouisse en explosion de couleurs l'orgasme poétique.

La nuit s'écoulait

La nuit s'écoulait et j'implorais encore, les poings tendus, quémandant toujours.

Tu refusais d'entendre mes paroles. Tour à tour mes prières étaient mesurées et nourries d'abondance.

Veuille entendre la supplique d'un persécuté, daigne libérer le torturé de ce joug terrifiant.

Brise la violence des violents. Ceci est le cri de mon coeur. Enrichis cette main vide de mendiant, embrase la lampe du guetteur poétique.

Encombre-moi de tes richesses dans cette immensité désertique où je connaîtrais la place première du solitaire.

Je m'élève

Je m'élève vers les hauteurs de la forme supérieure sans nul espoir d'y atteindre une perle de perfection.

Je plonge dans le néant de moi-même, conscient de mon impuissance d'accéder à quelque chose de purifié.

La compétence d'autrui est détestable. Je ne suis que déchets

et résidus de poèmes. Je me puis espérer que la mort qui saura me délivrer de cette incapacité honteuse.

Ô suprême savoir, accorde-moi le droit de n'être plus. Que mon sanglot arraché à ma certitude vienne vibrer contre ta face extrême ! Et je pourrais m'endormir à jamais !

Il n'y a pas d'attente

Il n'y a pas d'attente. Je ne te cherche pas. Pas l'ombre de ton ombre dans ma triste demeure. Ma maison est spacieuse, j'y évolue avec facilité.

Toi, ton Saint Sanctuaire est purifié. Sans vraiment te chercher, je me suis présenté à Toi.

J'é mets une pensée sous le dôme céleste éclatant de rouge et d'or consumé. Je me replie en moi-même, mon désir est interne.

Je m'assoie sur le bord de ma raison, je regarde d'en haut et il me semble que je vais tomber. Nul espoir de bonheur, nulle image de femme douce.

Plonge mon esprit dans l'océan du savoir, instruis-le dans la marée de la plénitude, oui que je sois en osmose avec l'éternel jaillissement de l'univers.

Dans le cri de l'espoir

Dans le cri de l'espoir, derrière cette forêt d'yeux étincelants, tu m'appelles et me supplies de te libérer. Tu regardes vers la porte du

ciel, la porte illuminée et splendide.

Tu es toujours aussi belle dans ta robe bleu émeraude où scintillent des milliers d'éclats lumineux. Tu es debout sur le nuage mousseux qui te sert de couche. Tes mains semblent translucides, presque pures mais elles saignent abondamment.

Que crains-tu ? Pourquoi pleures-tu ? Viens, viens. Elève-toi. Rejoins-moi. Je te tire, je t'appelle. Oui, là-haut, je suis.

Tu ne reconnais donc pas ma voix ? Monte, je suis le Fils.

Ecrasé sur mon lit

Ecrasé sur mon lit, j'appelle le lourd sommeil, le sommeil de la tonne. Je renverse ma tête en arrière et j'essaie de rejeter toutes les images filantes qui circulent, se cognent, se projettent sur les parois de mon crâne. "L'imaginaire produit encore, pensais-je. Veuille le convaincre d'en cesser là, de t'endormir sans association aucune, sans effets de fusion, ou de condensations." Mais cette diabolique cervelle n'en fait qu'à sa raison, et carambole, et tamponne encore.

Alors j'appelle le fossoyeur de la nuit et lui demande de jeter de grandes pelletées de charbon noir là devant mes yeux pour n'y voir que du néant, relaxant, décontractant, enivrant, et enfin endormant.

Le mal

Je suis venu ici pour te torturer, pour te faire abominablement souffrir dans cette chambre qui est tienne.

Je suis le vice et la cruauté du monde, et Dieu m'a remis le

pouvoir de détruire. J'ai la puissance de Satan. Mon père est le Diable et j'aime faire le mal.

À toute heure, à tout instant, je pénètre dans la chair, j'enfonce des aiguilles dans le corps. Je suis de la pourriture, je suis une ordure, je suis du vomi de chien. Tel est le pouvoir que Dieu m'offre.

En toi est la clarté

En toi est la clarté qui jaillit de l'ombre, en toi est l'espoir de libérer l'homme.

Qu'ils viennent se nourrir dans ta maison ! Offre-leur ce que tu possèdes ! Tu es là pour eux. Souviens-t'en. Qu'ils croquent le grain de sève et de vie !

Ton sang coule dans le gouffre de la mort. Tout ce que tu possèdes te semble perdu. Fais preuve de générosité et de dons seigneuriaux. Donne, donne encore.

À toi te reviendra une partie du ciel. Donne aux hommes puisque Dieu t'a donné !

Qui est-il cet homme ?

Qui est-il cet homme sublime? Et inconnu qui pénètre ma chair ?

Je l'ai aimé mais je n'ai pu le posséder.

Puis je l'ai méprisé, délaissé... J'ai parfois consacré quelques heures à glorifier sa pseudo grandeur... Oui, j'ai tenté de chanter son immortalité.

"Je ne veux pas de toi" criait-il à la femme sans idéale beauté, sans capacité à émouvoir, à fasciner. Elle bondissait de lit en lit, défaisant ses habits pour se rendre désirable, elle espérait vainement crédibiliser quelques endroits de chair.

Il lui banda les yeux, l'attacha, la fouetta pour la faire jouir dans la douleur. Elle insista encore, et se soumit dans un superbe désespoir.

Qui est-il cet homme sublime et inconnu qui pénètre ma chair ?

La pensée intérieure

La pensée intérieure s'ouvre et telle une corolle et un bouquet d'idées remplis de vertiges et d'images resplendit tout à coup sous ce vaste dôme :

Pyramides bleues, cyclones d'espoir, fluides lumineux qui jaillissent comme des boules multicolores,

Tournesol voltigeant, oeil d'extase enivré de folies très légères,

Puissances de sonorités, chambres de notes, monologues aigus et incompris,

Souffles, raisons exquises enrubannées de douceurs adorables,

Tourbillons, vapeurs rousses qui s'élèvent dans la nuit de jade,

Envolées de lumières, ailes claires tachetées de blanc,

Je m'endormis, j'inventais mon sommeil, je contemplais la

nuit se draper de signes lumineux :

Femmes vivantes, bracelets de chair et de flammes, îles ardentes qui respirent les parfums aériens,

Sources élégantes, chevelures floues et vaporeuses, bras de mouvances là-bas dans l'interdit, derrière la porte de sang.

Pourtant j'attendais stupidement qu'une présence féminine s'en vint.

Rien que le silence énorme éclatant sous un soleil invisible d'ombre, de néant.

Il y avait nul espoir de changement. Qui pouvait venir ? J'entendis une rumeur de pieds bruyants circuler dans les ruelles de l'esprit.

Parle-moi, ô fille. Est-ce toi ? Fille de l'agonie ? Tu n'as pas de voix ?

Il y a du sang, il y a des pieds déchiquetés, souffrants sur les ronces, des habits déchirés,

Il y a ta chevelure d'or.

N'y a-t-il pas de bouleversantes femmes qui tourbillonnent sur l'herbe sacrée, dans l'essaim vert et les feuilles d'or ?

Je crois entendre des cris là-bas de femmes claires qui circulent vers l'aube chantante.

Non, il n'y a pas de mort, il y a la vie au bord de cette source aveuglée pourtant.

La beauté est difficile à voir. Je la cherche près de la source, loin des ruelles. Elle brillera peut-être dans la nuit immortelle.

Me voilà à présent assis sous l'arbre de tourmaline, quémandant quelques explications, tandis que de superbes vierges s'offrent voilées de mousseline.

Mais quelle importance ? Pour quelle utilité ? En moi-même se construit cette géométrie interdite de poète, cette volonté mathématique de chiffres et d'invisibles structures. Hélas, Hélas ! Ce n'est qu'un mirage.

Voici la nuit saignante avec ses tessons de vers, ses corps de poignards dans la rose écartelée, voici la nuit avec cette fille de fleur qui hurle, et son sang gicle et se répand sur sa robe blanche.

Voici la nuit avec ses lumières de laser coupantes, avec son silex moderne et ses invisibles douleurs,

Voici la nuit qui arrache, qui écorche,

Le poète souffre, hurle, plonge dans la poussière et supplie.

Faut-il ramper ? Faut-il gémir ?

Quelles possibilités nouvelles pour que l'esprit inventif s'élève plus pur encore, pour que flammes et incendies irradiant l'intérieur du crâne, pour que source et images viennent féconder l'univers spéculatif ?

Parfois je ressens

Parfois je ressens un immense désarroi, moi qui suis un habitant de cette terre. Je ressens une peur foudroyante comparable à celle qu'éprouve l'arbre devant l'ouragan. Mon coeur effrayé brûle du feu ; et tout ce qui me semblait granit et marbre dans mon corps se transforme en laves incandescentes.

Je frémis, pâle, défait, je hurle. Je me sens entouré d'un vol sinistre d'aigles noirs qui tourbillonnent sous ma voûte embrasée. Horreur ! Deuils ! Guerres ! Horribles souffrances, et ce n'est certes pas le visage apaisant d'une femme me souriant qui saurait adoucir cette conscience.

Temps difficile

Que ces temps sont difficilement supportables ! Ma cervelle conçoit dans cet espace limité, borné par la raison. Il n'y a pas d'imprévu ! Il n'y a pas d'inattendu ! C'est un vide sinistre livré à des esprits errants. De faibles notions viennent parfois se caramboler pour tenter de former des paragraphes, puis des chapitres, et enfin des livres.

Voici encore un morceau qui se conçoit sous la dictée de l'inconnu, de la pensée invisible, qui se conçoit associé au temps, - le temps épouvantable ; morceau qui retournera dans son gouffre béant !

Et l'inspiration semble fuir, après être venue pieds nus marcher dans mon âme, laissant ce fragment stupide et inachevé. Restera-t-il la trace d'un pied délicat et bien fait. ? Sera-ce l'empreinte d'un monstre nourri d'horreur et de colère ?

Je vis la Mort

Je vis la Mort vicieuse et tortionnaire. Elle était là près de moi, au fond de ma chambre sinistre. La nuit était épaisse, seule une lumière blafarde éclairait faiblement le bureau. La Mort était accompagnée d'un ensemble de cadavres, spectres blanchâtres et difformes.

Et la Mort me dit : "Je t'appelle pour l'horreur. Je t'amène à la souffrance. Viens avec moi. Voici du sang, des crimes, et ta crucifixion. Voici du vomi de chien, des excréments nauséabonds - prends, te dis-je, prends. Voici des sorcières, des femmes horribles - viens, et suis-moi."

Et je lui répondis : "Assez ! Assez ! Mes images de poète

suffiront."

Mais la Mort reprit : "Je suis venue te torturer. Je t'amène à la tombe, à travers l'angoisse et le feu caverneux."

Et dès lors, je plonge vers le gouffre macabre de l'horreur, accroché à l'immonde femme à la faux.

Me voici à présent

Me voici à présent vivant dans l'invisible, vivant dans une substance que l'on dit impalpable. Et l'air que je respire, nul ne peut le voir, excepté Dieu peut-être. Je suis devenu une Ombre, j'ai épousé une forme qui flotte vaguement, difficile d'aspect, délétère, que l'on prétend saisir, et qui pourtant échappe. Voilà, je suis dans l'univers des morts, et cela n'est pas un songe.

J'ai l'étrange impression qu'un oeil me fixe ou m'observe. Je semble voir, mais ceci est relatif, dans un brouillard éclairé une ombre curieuse qui me cherche et fuit, dans un comportement bizarre.

Oui, cela semble agiter des linceuls ou tirer des chaînes, cela semble fourmiller, s'exciter comme des tourbillons légers. Est-ce un monde de spectres ? La pensée hésite et cherche, ne sait et doute. Est-ce un lieu de perdition ? Un baignoire ? Une tombe ?

Ils vont et se déplacent, murmurant des soupirs ou gémissant avec douceur. Qui sont-ils ? Quel est cet antre ? Expliquez-moi ces sinistres visions ? Mon âme délire-t-elle ? Mais où suis-je ?

Ils vont dans cet espace incompris, dans ce lieu morne et fétide. Ils semblent danser dans ce brouillard d'éclairs où se combinent d'étonnantes compositions !

Le vent les emporte, le vent amoncelle sur leur front des étoffes de nuages. Je les vois vaguement comme des sphères vaporeuses. Ils glissent, virevoltent puis s'élèvent emportés, lancés dans les airs. Je crois les apercevoir dans ces brouillards infinis.

Des tourbillons ayant des formes circulaires tentent de les englober, et les avaler comme une avalanche de neige. Sont-ils coupables de crimes et d'horreur ? Paient-ils de noirs châtiments ?

Où sont les misérables ? Sont-ils punis, rattrapés par leur passé ? Hurlent-ils ? Supplient-ils, implorent-ils pour les fautes d'hier ? Qui pourrait pardonner ? Qui saurait oublier ?

Tu dors

Tu dors dans une forêt de feu. La mer lèche ses lèvres humides, la mer de topaze scintille au firmament de la nuit. Lorsque tes yeux s'envolent, les nuages bondissent et construisent d'étonnantes figures.

Contre ta hanche, la fille supplie. Il y a autour de ta personne des lances étincelantes, des bijoux de chairs blondes. Il y a de la fumée aussi qui regagne les nuages.

Tu habites donc cette forêt de feu. Il y a des regards braqués qui pénètrent ton corps, et leurs aiguilles invisibles te font abominablement souffrir.

Un seul chemin mène à ta chaumière. Il faut passer par le toit. Et toujours la même question lancinante frappe ta voûte étoilée : "Pourquoi ? Pourquoi ?"

Il y a des couteaux. Qui est hache ? Tout prédispose à ton innocence. Et cette affreuse coupe que l'on te fait boire à petites gorgées, la refuseras-tu, ô Christ de l'inconnu ?

Dans ton lieu interdit, tu décides du poème. Ta méthode est certaine. Elle permet d'accéder à la meilleure des places. Tu es en clarté. Oui, produis jusqu'au dernier jour.

Toujours cette incapacité

Toujours cette incapacité à obtenir un texte satisfaisant. Le ridicule a épousé la médiocrité et je danse, je danse ! Je suis convié au mariage...

Quand comprendrai-je enfin que tout cela n'était que bêtise et insignifiance ? Mais pourquoi ai-je insisté ? J'espérais peut-être qu'une illumination allait consteller ma cervelle de rayons zébrés ?

Il me faut reconnaître cette impuissance à extraire un morceau conçu pleinement avec finesse et intelligence, avec touches exquises ou eaux fortes, avec brise aérienne et orages ténébreux.

C'est vouloir et ne pas pouvoir. C'est tenter d'obtenir et pourtant constater un détestable échec, un sinistre résultat.

On reprend une autre feuille, on se concentre, on respire fortement, on appelle à l'aide la sublime inspiration, et on se jette. On produit les premiers mots, on poursuit alors. Et quels résultats ? Ho ! Profondes détresses ! etc...

Ainsi tu t'en retournes

Ainsi tu t'en retournes à ta disposition première, et tu veux produire en usant de l'absurde ! Le non-sens de la jeunesse t'excite encore ?

Moi, je te propose de délaisser cette source stupide d'inspiration, et je dois te convaincre d'écrire en te projetant vers l'avenir. L'avenir ? Qu'en penses-tu ?

De la sorte, tu pourras prétendre t'élever, monter un à un les barreaux de Jacob.

Fils de rien, ridicule cervelle issue du Néant, tu sublimeras la gigantesque création de Dieu. Le soleil t'éclairera de sa lumière, et tu joueras au prophète.

Mais ne mens pas. Que l'immortalité soit inscrite sur ta page blanche, et ton Seigneur t'aimera.

Que me faut-il donc écrire

Que me faut-il donc écrire à présent, puisque tous les poèmes ont été refusés par maints éditeurs de droite, de gauche, éditeurs classiques, surréalistes, spatialistes etc... Que faut-il inventer pour plaire à ces messieurs ?

Ah ! Difficile de satisfaire à leur demande ! Mais quelle est la demande en vérité ? N'est-il pas plus sage de produire pour le CD ROM, pour la bibliothèque interactive, pour la mémoire sur disquette d'ordinateur ? Ne faut-il pas penser autrement l'œuvre, à concevoir, à élaborer ? L'œuvre ? Dois-je m'en référer aux structures d'accueil présentes, aux maisons qui impriment et publient quelques rares feuillets ?

Je poursuis ma tâche et je tente de travailler sérieusement sans espoir d'éditeur, donc sans possibilité réelle de lecteurs. Mais à l'œuvre, toutefois !

Etre sans être, être sans paraître.

Qui me comprendrait ?

Qui me comprendrait ? À quelles raisons, chercherait-on à me comprendre ? Pourquoi ? Je suis seul chez les hommes, et je suis incompris des esprits. Quel espoir reste-t-il ? Et les Dieux disent : non, nous refusons cette méthode.

Le sommeil est nécessaire pour laver la mémoire, comme l'on bat un jeu de cartes pour obtenir une nouvelle donne.

Il a enfin compris que le produit poétique ne pouvait pas s'obtenir dans l'oisiveté et dans la nonchalance, mais qu'il fallait travailler à temps plein et extraire le suc que sa cervelle voulait bien lui accorder.

Nous nous sommes alanguis longuement sur le chemin. Une femme claire et blême indiquait la voie qui ne menait nulle part. Il fallait puiser au fond de soi-même, dissiper les brumes épaisses, éloigner les brouillards aveuglants. La pensée entière se faisait sexuelle, et le poète aurait suivi des sorcières.

Seule, la science peut instruire l'homme. La poésie le nourrit de chimères et de mensonges, de faiblesses certaines. Au déchirement final, qui de l'homme de science ou du poète détiendra la vérité ?

Lumière d'ombre, éclats stupides de vérités mensongères, hélas !

Il n'y a pas de liberté. Le poète est l'esclave de l'ombre invisible qui frappe et fait hurler de douleurs. La souffrance génère de la

production, elle est le thème majeur de l'œuvre à extraire.

Pourquoi croire en l'éternelle justice ? Qui voudra indemniser ? Acceptera-t-Il de rendre ? Prendra-t-Il en considération la montagne de poèmes perdus ? On espère, on attend bêtement.

Plus il sait, plus il comprend la médiocrité de la discipline poétique, son ridicule, son inutilité. Plus il sait, plus il comprend la science, sa beauté, son idéale de perfection, sa certitude !

Le désir de travail parvient-il toutefois à relever le défi de la décadence ? Il se dédaigne, se méprise, mais a-t-il réellement tort ?

Ô la verte pensée

Ô la verte pensée dans une cervelle qui n'a pas encore donné.
Quel mélange crasseux ! Quels sangs impurs à laver !

Quand donc, nourri de pureté céleste, parviendrai-je dans la transparente couleur, à m'élever et à trouver des sources qui bondissent là et là-bas, en moi ?

On se console toutefois lorsqu'on ne parvient pas à atteindre un impossible terrestre, chair féminine envolée dans un tourbillon d'images.

Certains nous laissent des œuvres pourries, d'autres des textes de durée immortelle. Difficile en Alpha de prétendre savoir ce qui est, ce qui sera et même ce qui était.

Et là-haut, en Oméga ?

À peine sortie de l'aurore

À peine sortie de l'aurore, nouvellement purifiée, nue, elle s'élève dans les airs cristallins. Sur ses seins, brillent des diamants de rêves, des parures serties d'opale. Sa texture de chair claire, douce comme la rosée est un délice à regarder, est un plaisir à lécher tendrement. Autour de sa beauté impossible, un albâtre offre ses larges ailes comme deux étendards protecteurs. Ses deux pieds baignent dans une eau plate, et lentement sont caressés par l'impossible mouvement. Elle vient de l'interdit, de l'impossible à concevoir. Elle se nourrit d'extase et d'encens. J'ignore sa silhouette, je la suppose tout au plus. Elle est toutefois mon idéale de compagne qui dort à mes côtés.

Tourbillons

Dans l'aurore constellée, s'évadent et s'envolent des oiseaux qui saignent. Une fille inconnue apparaît éclatante d'idéal de chair, soleil flamboyant dans les rousseurs du printemps. Sa silhouette s'impose et veut participer au poème, veut m'accompagner dans mon délire. Elle offre une bouche sensuelle et tente de prononcer les premiers mots. Elle crie dans le silence de ma recherche. Elle vient, s'approche, et je crois entendre s'élever des sonorités insensées, inconnues jusqu'alors.

Sa bouche ovale est une source d'où jaillissent des syllabes audacieuses, des propositions de bruits nouveaux. Je désire saisir, capter,... comprendre. Alors elle se volatilise. Curieux, non ?

Ô fille entrevue dans la folie de mon furtif, que ne viens-tu pas vivre dans mon ombre, dans ma nuit rebelle et créatrice !

Ma chair nue

Ma chair nue t'observe, te lit te pense d'idées sublimes en désirs inassouvis. La chambre est constamment offerte aux orgasmes. Tes

formes idéalisées, recréées se conçoivent encore sur ce lit défait.

Ton visage maquillé de mensonges, d'espoirs. Tes habits noirs, ton costume de fille, de femme. Dans le tourbillon du lit, la lumière cache, montre, suggère les spirales de la folie.

Ma raison contre ton sexe éclate et oublie étoilée les extases mouillées et enivrantes ; ma raison se répand dans ton corps. Elle s'enlace et se glisse en toi.

Le temps explose, file et disparaît, miroir des horloges affolées. Festin de chairs, tu pénètres mes interdits. J'aime ta fièvre, je plonge dans ton obscur, je lèche ton ombre.

Parmi les caresses, bleu est ton corps. Tu bondis désirant l'impossible, constellant ta pensée d'interrogations d'audaces et de vices, de risques et de hontes.

Ta lèvre se tord, supplie. Tu couvres mon front de salive chaude. Ton corps prie mon ombre d'aimer. En saccades, tu balances. Tes contorsions de femme me regardent, m'implorent d'aller vers le précipice des orgasmes. Ta silhouette est souveraine, tu exploses et deviens cendres.

La langue amoureuse lèche ta chair insoucieuse, la chevelure ondoie et se plie dans le bien-être nuptial, tes seins blonds sont des écumes de rêves.

Ô grandes heures d'effluves et de chaleurs orageuses, vin tiède répandu sur la peau, ivresse de grappes belles, ô soleil qui bois à mes rayons vermeils !

Je lis

Je lis, du moins j'essaie. Coule ta lumière dans mon oeil torve. Les couleurs, les constructions délétères s'animent tout à coup. Elles s'enflent, gonflent, s'élèvent pour retomber à l'état de mots ou de caractères qui servent à transmettre l'écrit.

Je lis encore, défile le mouvement. Le langage s'éclaire, battements de vie dans mon âme sinistre. Un monde apparaît pour devenir visible. J'apprends à imaginer, à concevoir, à maîtriser l'instantané.

Les mots fondent puis se liquéfient. Ils tourbillonnent, se volatilisent. Il faut s'en retourner à l'état premier privé de raison, de sens, de logique. La pensée disparaît, l'écriture est supportée par le poème de l'autre. C'est donc autrui qui décide et conduit l'action.

Le néant de moi-même, les instruments des poètes : par vous je suis, que suis-je sans vous ? Je prends, j'exploite, je tire, je suppose un dessein que j'efface. Que peut l'esprit, mon esprit ? Est-ce mémoire ? Est-ce réservoir de sons ?

J'offre une bouche ovale pour en extirper du bruit contrôlé - nuit avec écho, nuit perturbée et immense d'attentes, d'approches et d'espoirs.

L'écrit du poète pose l'interrogation de son utilité, la trace du signe indique le chemin à emprunter. Encore un espace à deux dimensions, plan et jeu de la forme.

Sont-ce des feux lumineux, des astres fluorescents, des pensées, des graines d'esprit ? Il faut se nier jusqu'à la mort, disparaître enfin sur cette immobilité de syllabes qui jamais ne sera lue.

La jeune fille

La jeune fille sublime et inconnue traverse la raison, se perd dans mon esprit, et confuse, alerte ou libertine cherche un endroit pour se cacher.

Pourquoi désire-t-elle couvrir sa nudité quand nul, à l'exception de mon oeil interne, ne peut l'observer. Subrepticement elle s'empare de mon silence, et tente de s'en vêtir comme d'un pagne.

Je la vois, je ris de sa gêne et je lui offre quelques légers brouillards confus de la raison dont elle s'habille rapidement. La voilà qui sourit, qui s'esclaffe et offre un premier chant à mes oreilles caressées.

Elle évolue dans une attitude d'un pas de deux, sensible et légère. Mais il est des actions, des gestes et des comportements que je ne puis comprendre. L'ensemble parfois me semble incohérent, saugrenu et irresponsable. Je m'en amuse pourtant...

Elle circule à présent dans les méandres de l'interdit, se glisse, semble fuir et disparaître pour revenir nourrie de fantasmes nouveaux, de possibilités audacieuses... Voilà donc sa culture ! Voilà ce qu'elle reçoit et ingurgite sur le chemin du risque...

Mais oui ! Tout à coup, je comprends : elle quitte mon âme, jaillit par mes yeux, bondit sur le sol et se dimensionne, comme par un effet magique, en quelques instants, à l'échelle de la femme - là devant mon regard ! Sa nature humaine m'étonne, mais je m'engallardis, la saisis par la hanche et la fait tourbillonner sur elle-même afin que le personnage puisse renaître et se comporter comme ma raison l'avait imaginée.

Dans la pensée obscure

Dans la pensée obscure de ma raison défaite, il m'oublie, il se cache comme un serpent de verre qui apparaît, qui disparaît.

Enfoui en moi - je connais pourtant son nom - il est là timoré, fourbe, vicieux et parfois sexuel - il attend pour sortir que la nuit commence (il faut déterminer par quels moyens l'inspiration poétique, sa soeur, conception absurde etc... se manifeste.)

Eh ! Oui, enfoui en moi, soupirant, noir comme le charbon dans ma cervelle stupide, la tête toute fécondée d'espoirs nouveaux, j'attends, l'éveil du souffle de vie...

Qui est-il ? Où est-il ? Pourtant je sais qu'il se terre. J'entends même les premiers suintements de syllabes prononcées. (Quand tu es absent, je me crois libre. Le suis-je réellement ?)

J'attends comme l'enfant. Je m'angoisse de cet instant. Je déteste ce moment construit sur l'éphémère et sur l'insignifiant.

Puis sonal, sonnerie en quelque lieu de délice, du coeur de ma cité (- vérité d'image comprise ou refusée par le lecteur ?) L'obsession Baudelairienne travaille les âmes poétiques... Tu vois, je ne dormais pas, j'espérais, j'attendais seulement.

Je prends donc ce support *de poésie en forme de rose* de Pasolini, pour tenter de produire, mais que puis-je ?

Agacé, dans la pensée sombre, j'emprunte quelques mots, quelques idées. Je ne les couche pas en italique. Puis comme une muse qui s'épanouit : "Est-il satisfait de ce que tu obtiens ? Poursuis... continue...". Concept ridicule par le travail d'autrui, médiocre moi-même qui cherche toutefois - concept rêvé par la pure intelligence que je ne possède pas, que jamais je ne posséderai. Forêts de lettres, masses touffues d'images, comme je cherche pour ne rien découvrir !

Je n'ai que cela ? Hélas ! Hélas ! Toutes ces pertes que je subis

comme je voudrais les récupérer et travailler sérieusement. Etre comblé de bons résultats, et non pas de cette abjecte stupidité ! Quelle idée de suffisance ! En qui puis-je espérer ?

Mes recherches poétiques ? À quelles raisons ? Vers quel avenir ? C'est encore un prétexte de faiblesse, de ridicule et d'insignifiance.

Peu et très mal, - très faible. Rien, rien et rien.

Démonia

I

Elle plisse les yeux. Elle est claire, naïveté, nudité, supplice de désir, dans l'attente.

Sa chair implore l'orgasme. Elle voudrait que toutes mes fibres lui offrent la folie d'exploser.

Elle demande le fouet, la douleur rectale, dorsale, elle pince ses lèvres, se fait chienne, lèche les pieds, l'anus, le sexe. Elle crie, rampe, veut séduire, elle désire être frappée, humiliée, mais que puis-je ? Je la domine, je la prends, je cherche le point maximum, je l'écoute attentif. Je suis seul. On devrait être cinq à la foutre.

Que peut l'orgasme ? Que peut le sexe ? Jusqu'où fait-il aller ? N'est-ce pas plutôt dans l'éclatement interne, de la cervelle éblouie ?

II

Dans l'espace hurle la femme, de jouissance, de souffrance, de supplication, folie de chair que je ne puis dominer, bouche baveuse implorant et quémendant des sexes à engouffrer, zone rectales offertes au plug, à la

prothèse, au manche de fouet.

III

Encore au pied, à la soumission, à la chair battue, humiliée, aimée, chauffée par les lanières, pour le plaisir.

Douleurs

Je ne le pourrai pas ! Quel sens alors donnerai-je à cette œuvre faussée, transpercée d'aiguilles, battues et fouettée par la mort, qui chaque jour renaît de sa douleur, et transpirent les affres du condamné ?

Ainsi, à chaque seconde, comme saignements blancs et invisibles, de mes plaies de sanctifié abonde la pureté de l'innocent.

La haine vient et nous luttons, moi Christ inconnu, elle brigand ou voleur de part et d'autre de ma chair. Elle s'agrippe, s'incrute et m'agresse.

C'est le sang noirâtre dans l'extase du béatifié. Encore. C'est le hurlement du torturé dans la lumière divine.

L'avenir grec et romain s'épanouit pourtant, le bassin méditerranéen me nourrit de culture - je poursuis

Mots

Mots, impossibilités d'associations, de combinaisons défuntes, tirés de la cervelle féconde, tentatives difficiles du langage, entre les bons coups et les risques insolites, solutions accumulées sur la page stérile, qui veulent s'enchaîner les uns aux autres.

On cherche, on s'épuise, on croit découvrir et cela semble peu, cela semble ridicule. Mais comment penser autrement ? Trouver d'autres

exigences.

Insistance de cette raison où éclatent des offres poétiques.
Cerveille nourrie de laitance d'autrui après avoir malaxé ce vrac de syllabes.

Puis cette armée de substantifs, pronoms, verbes dans ordre et désordre, petits soldats obéissants ou cavaliers solitaires.

Mots extraits

Mots extraits, tirés de quelque néant, là tout proche, qui semble éloigné pourtant. Combinaisons audacieuses ou insolites qui se croisent ou s'encastrent en une phrase parfois. Les solutions s'enchaînent, semblent former une ronde organisée par la main du poète. Ainsi se conçoit l'acte sublimé dans sa petitesse, dans sa grandeur aussi.

C'est geste solitaire d'une plume habile qui prétend animer un dialogue interne. Tu organises un songe et tu veux y régner. Accède à l'impossible. Nourris-toi de la chair sublime du poème.

Messages II

Tu peux hurler

Tu peux hurler, personne ne daigne t'entendre. Tu es un chien dans le caveau de l'indifférence.

Puisses-tu te rassasier de ta propre substance, de ta connaissance éternelle et infinie qui gît là au fond de toi.

Mettre charrue avant paire de bœufs, puis exciter l'animal

avec l'aiguillon en l'accusant de ne point avancer.

La condamnation tyrannique de l'au-delà. La foudre s'abat sur la maison et torture le sacrifié pour les délices de la cruauté.

La rosée n'a aucune durée, elle disparaît aux premiers rayons. La pluie bénit.

Nous sommes des résidus de chiens méprisables et inutiles. Nous ne provoquons pas même la pitié. On nous conseille de faire autre chose, de cesser de produire de telles aberrations. C'est le : "Jette-toi, t'es nul !"

Le soir apporte son flot d'inspiration. La nuit est chargée de pulsions invisibles, nourrissantes et sublimes. Il faut apprendre à capter.

L'oiseau de sang chante mal. Il hurle, puis se meurt. Qui a cherché à l'entendre ? Vous seuls, feuilles attentives, écoutez son délire.

Un zonal avertit constamment le poète à obéissance : "Il faut produire, nourrir le livre de substances nouvelles, le fortifier, lui donner croissance."

Une idée vraie

Une idée vraie m'éveille, m'éclaire, s'unit à ma raison pour former un couple de certitude, de vérité peut-être...

Du moins il y a doute, car l'esprit s'impose, propose sa loi avec ses principes, son fonctionnement. Il y a jugement, volonté de peser, de balancer, puis choix.

Mais tout cela se produit en un instant imperceptible, à la vitesse inouïe du phosphore, qui cogite là dans cette espèce de conscience qui veille sur la mémoire.

Alors qui dit vrai ? Qui détient la certitude ?

Dois-je raturer, rejeter ou reprendre lentement marche sur marche, step by step ?

Ou fondre désespérément et laisser la rumeur embrasser le cerveau qui attend ?

Beauté, je te propose le poème

Beauté, je te propose le poème dans l'expectative du gain. Observe-moi, je ne suis que misère. Donne-moi l'espoir de te séduire vers la couleur acide du chant. Je te déçois ? Qu'importe ! Je poursuis.

La qualité du texte m'horripile. Debout scrute et analyse la raison, maîtresse de l'élève poète.

Le ciel est sang, le soleil est espoir. La lune est presque bleue, là-bas, lointaine. La fusion engendre le poème, la combinaison favorise le mélange des couleurs. Alchimiste de la nature, je dois composer.

Notre désir retenait la chair jusqu'à lui faire implorer grâce.

Un tourbillon d'oiseaux apporte la fraîcheur du poème, et voltige obéissant à ma voix.

Tiens mon espoir tendu comme une offrande, porte-moi vers les échelons supérieurs, o l'Inassouvie. Le désir de gagner, la folie d'engendrer me porte encore. Le livre blanc est à remplir. Travaillons.

Trop consciente de sa petitesse, de son insuffisance, coeur bariolé, vitrail de poète, la pensée cherche à se détacher de sa certitude de

perte. C'est un noir soleil qui gît à mes côtés. Il illumine de son néant ma vérité. Ai-je quelque espoir, ailleurs, là-bas ? Aurai-je un avenir ?

Parler avec soi-même

Par la fente on observe l'instantané passer comme des particules en suspension dans un rai de lumière. Il y a l'imperceptible presque, l'inaudible, l'improbable et le doute qui s'entrecroisent, se juxtaposent et tentent de cohabiter.

Au-dedans, il y a des sortes de tentacules légers, invisibles et silencieux. Elles prélèvent délicatement les propositions offertes. A l'extrémité de leurs doigts sont des yeux d'une acuité visuelle extrême, ils touchent, voient et palpent, refusent ou prennent. À quelles raisons, décident-ils ces doigts ? Qui ponctionne, qui retire ou exploite ?

A l'extérieur, on peut supposer qu'il y a un front, sorte de muraille, d'épaisse Carcassonne. Mais dedans ? Là des idées changent de formes, sont acheminées, transmises par un dialogue intérieur, par une activité électrique encore inconnue. D'autres d'espèce chimique s'évaporent, disparaissent pour s'associer ailleurs.

C'est donc échos, lumière déversée, brassages d'images, fluidité de désirs, maîtrise temporelle, échappée de seconde, segments, fragments de bouts, de propositions, associations contrôlées, libérées.

L'esprit extrait des mots, des groupements. Qui fusionne, qui combine ? Les ressemblances épousent l'analogie et le contraire se juxtapose rapidement. Le mensonge tire son origine de la vérité, la vérité tend vers la sagesse poétique.

Parler longtemps avec soi-même à quelque chose.

L'homme supplie

L'homme supplie inexorablement,

L'homme dont l'esprit grandi par l'imagination s'épuise à extraire, cherche à se délivrer par la pensée, source et jaillissement.

L'homme qui s'élève dans sa croyance, qui accède à la construction interne, à l'architecture souveraine.

À lui, la certitude dans la venue du Verbe.

Accumuler encore dans la surabondance de la création, fouetter le sang des neurones pour tirer encore du suc, de la connaissance, de la lumière.

Je porte au doigt l'anneau de voyance et au poignet le bracelet de vérité.

Dans la conscience de ma médiocrité, l'œuvre est détestable, à bannir constamment.

Sanctification

Une nuit, j'apportais ma Félicité, apparence parfumée d'oiseaux insaisissables ! Nul ne me dictait le mouvement ailé que ta main agitée caressait sur mes tempes humides. Dans les souffles du désir, les éclairs du ciel s'étaient soulevés, et la jouissance obtenue semblait alchimie d'orgasme.

Je tourbillonnais sur moi-même et compris enfin le langage des sens. Mes folies d'agneau blanc s'élevaient vers l'innocence. L'haleine pure buvait le consentement idéal.

On me remet l'anneau de clarté et de transparence. Je le porte à mon doigt tel un diadème éternel entre le feu intérieur et la constante élévation. Je me place nettement, je suis l'Époux nouveau. Je redescends lentement parmi mes frères.

Salut à celui qui atteint ce principe spirituel, qui marche à ses côtés. Il passera par le creuset du feu.

Grands esprits

I

Et vous, grands esprits qui vous nourrissez dans de plus hauts savoirs, vous abaissez-vous quelque jour dans les lueurs du Cercle, au milieu de la certitude humaine construite sur la chimère poétique ?

Remplie de songe, notre pensée sur le versant du déclin : l'image belle et naïve comme une aube de fille sainte pour le mépris des hommes, l'image constamment renouvelée comme une recomposition de la ligne et du déplacement : libre dans son nouveau concept pour l'esprit et pour la chair de l'homme, l'image comme une nourriture de l'intellect...

La mémoire funèbre du poète ne voltigera plus autour du sinistre monument ; l'éternité vivante encombrée de lourdes palmes glorifiera son âme inconnue... Utopique ! Mes lèvres prononcent de fausses paroles.

Est-ce sourire de raison qu'offre le visage ? ... "Cela ne se peut ! Cela ne se peut !". La fille Muse est fête en mes songes comme fiancée gracieuse, fiancée blanche jamais lue et ignorée de tous.

Répands-toi, ô brise claire, mon avenir ! Que ma ferveur me

porte ! Que ma ferveur me porte !

II

Et cette fille chez les esprits supérieurs :

"Poésies ! Poésies ! Pensées errantes sur des images circulaires, surgies de l'inconnu, par le souffle hautement aérien, la phrase s'exile et s'offre belle de nourriture...".

D'autres filles dans les escarpements de la raison invoquent des certitudes.

III

Souffles offerts par la fille Muse :

"Triste amertume ! Triste amertume ! Où se répand le parfum exhalé du ciboire ? Où puis-je respirer le chrême de l'esprit nouveau ? Enfouie à tout jamais, l'image ne saurait être renouvelée ! De la pensée obscure, jaillirait-il quelque essence purifiée ?

Et vous, sœurs de l'absolu, sur quel homme se pencher ? Filles, belles de chair, à qui proposer le plaisir ?"

- Nous ignorons ! Nous ignorons ! Qui épanouit nos songes comme un soupir aérien ? Qui distribue le son parfait à l'oreille câline ? Cherchons.

Nous nous sommes promenées sur le cercle en chair de femme, sensibles à l'appel. Vers les pensées fugaces de l'éveil, pour les premiers essais de la raison. Nous avons dansé et marché, faisant ronde riante.

La soumise

Plaintes de femmes dans le mugissement du plaisir, râles de femmes dans l'orgasme de la nuit, qu'il est doux d'entendre femmes pleurer d'extase, de voir le bonheur versé sur les larmes de l'amante !

Toi, le Dominateur qui prends et qui exiges, observe ton esclave suppliante et comblée.

Soupirs de femmes mêlés de chevelure et de salive, amas de chair fraîche, quémandant une ivresse, douceur plaintive, o mon délice, quel corps allongé fut plus aimé ?

Mon maître, mon sublime supplice, vois, je t'implore encore, moi femme soumise et dominée !

Femme suis prise et à prendre en tout endroit où me pousse ma convoitise, à la recherche de l'Amant. Qu'il piétine, qu'il meurtrisse sans offenser, sans blesser ! La chair est offerte, le corps s'ouvre, nulle gêne, nulle honte. À toi, prends-moi avec décence, prends-moi.

Oui, moi, soumise à ta puissance de cheval fougueux, implorant tes saillies et tes reprises en ma chair ! Oui, toi, mille foudres explosant d'orgasmes et de sel liquide !

Ô maître qui commandes et ordonnes, tu sais trop bien l'usage des larmes, des plaintes de jouissances ! Pourras-tu apaiser ces lieux à dilater, à soumettre et à prendre ? Vois, je t'implore. J'implore ta langue, ton souffle chaud, consacre-moi à ton supplice telle une offrande royale.

Frapperas-tu, maître Divin ? Espoir du délice, chair à prendre. Délivre mon impatience, je ne puis implorer plus longtemps.

Tu frapperas, promets-le ! Avec puissance, ta réponse sera forte. Parle-moi, ô mon tyran. Et avec plus de prise, m'assailles et m'enveloppes.

Tu frapperas, ô mon despote ! Entends hurler l'esclave qui pousse un grand cri déchiré de femelle à sevrer. Le corps s'écroule et veut être comblé. Par-delà l'interdit, pénètre-moi encore. Que j'explose radieuse, illuminée !

Toi, mon Dieu, viole-moi par le délice du viol, arrache à ma raison le hurlement de la femme dilatée. Emporte-moi là-bas où la raison divague et nourris-moi encore d'images à transformer.

Paroles certifiées

Paroles certifiées de la Muse expressive :

Ô sublime amertume ! Que d'aigreurs tournées et retournées dans le fond de ma gorge ! La plus belle des femmes vit dans l'adversité ! Elle n'est point reconnue, et sa chair splendide est méprisée de tous !

Pourtant certains hommes, amateurs du beau, ont dit : "Nous l'avons vue, superbe et voilée. Nous savons qui elle est, longue et grande, à la hanche féconde. Sur son visage, coule le Chrême.

Hélas, elle en est à se mépriser, à se dénigrer, ne sachant plaire, ne pouvant séduire la tribu des savants. Ce ne sont que des vieillards édentés et tordus qui se prévalent de déterminer le beau !

Ô Mère des Muses, je t'implore dans un songe et te viens demander quelque justice !

La honte pend à mes flancs comme un sceau d'injustice, la

bouche perverse d'autrui est une plaie aux lèvres fausses ! Ha !
Comprendre ! Me comprendre !

Les poétesses sont venues

Les poétesses sont venues, porteuses de sublimes sacrements. Se sont offertes aux aspirants dans leur quête de nudité et d'idéale de saveur. Ont souri de leur bouche belle, offrant leur chair de filles rares. Et la pureté de leur déplacement, la légèreté de leur marche étaient fruits que l'on vénère, parades que l'on admire : "Nous sommes filles du ciel, et voici nos chairs, voici nos chevelures, voici nos cuisses. Nos ouvertures sont propices aux passions et aux drames. Voici, prenez !"

Elles riaient de leurs dents superbes, elles évoluaient et tournoyaient, fabuleuses et immortelles. Elles éloignaient l'ombre noire et voulaient glorifier l'écrit.

Elles jouaient encore, et certains hommes tentaient de mêler leurs voix aux sonorités cristallines : "Ah ! Nous avons mieux espéré du mâle assoiffé de perfection ! Offrons nos poitrines, accordons-leur nos croupes sinueuses. Sur nos fronts, que sauront-ils composer ? Ô mère superbe, qui donc faut-il aider, qui doit accéder à la perfection de nos larmes ? Nous faudra-t-il sur la scène théâtrale accéder au tragique de nos dires, exalter le divin de nos souffles pour honorer le héros, suppliant la mort sans espoir de conquête ?"

Le veilleur

Je suis seul et n'ai nul souci de femme, de miel de femme, d'ivresse de salive mêlée au rire. Je somnole ou vigile, attends la venue des Dieux.

Point d'amour, point de poses lascives aux images de songe. J'écoute s'épuiser la nuit, je l'entends lentement se déchirer pour disparaître.

Point d'amertume dans leur folie du rêve. Voici le souffle clair porteur de l'ondée matinale. La fraîcheur s'élève.

J'attends. Qu'ai-je vu ? J'ai voulu aspirer ce mélange d'herbe et de saints chrêmes. J'ai vu se dilater les parfums aériens caressant la narine palpitante,

J'étais à la recherche de la vendange prospère, point foulée, mais mystique qui enivre dans la chair même de l'être son exaltation céleste.

La lune semble plus rouge là-bas dans le ciel bigarré, la lune basse.

Celui qui veille encore espère l'aube laiteuse, visage de fille vierge dans l'éternel renouveau.

Je veillerai ce soir encore, de quoi aurai-je souci ?

Les femmes aussi sont venues

I

Les femmes aussi sont venues aux bords des fenêtres, les bras remplis de livres blancs.

"Ces livres purs, ces pensées encerclées, qu'en ont-ils faits ? Où sera leur avenir ? Vers quelle issue fatale ? Leur limite, quelle est-elle ? L'avons-nous embrassée de notre regard impérial ?

Conception supérieure, vous mentez ! Poètes, vous êtes des traîtres ! Ô substance ! Faiblesse de médiocres, bouquets arrachés et brûlés ! Le vent réveille les Parques, la plume emportera l'essence de vos noms anodins !

La fleur est sans arôme, la lecture illisible aux portes de la raison. Une immense tristesse envahit nos visages. Nous ne savons en qui espérer".

La Mère était parmi nous. Nulle n'osait l'appeler. Et la foule de femmes s'éloignait des terrasses de marbre.

"Se peut-il, se peut-il que pas un avec l'astre divin à sa porte ne puisse nous prendre et nous exalter ?

Tout l'aveu de notre chair dans l'intime de la transe quémandait en vain. Et cette exaltation accompagnait des cris de rage dans un corps jamais possédé !

Un soir d'incertitude nous promenant à travers le parc de l'oubli, nous avons vu le Maître, bel homme campé sur ses pieds. Et nous voici soudain du côté de son miroir. Nous espérons le voir croître.

Femmes très pures, passerons par la fenêtre, les bras remplis de livres ? Quelles seront nos issues ?"

II

"Hélas ! Hélas ! Notre cri est un cri de détresse ! Qui donc servirons-nous ? Quel sera notre Maître ? Nous visitons de chambre en chambre, avec la lampe vacillante le lieu parfait où resplendira le savoir, et nous cherchons encore.

Pour quel maître de pensée, pour quel esprit à l'intelligence nouvelle possédant l'art de l'image ? Où est Celui ? ... nous ne pouvons attendre. Nous sommes suppliantes, murmurantes et désirons obéir.

Perception différente à la consonance libérée, qu'il nous saisisse et nous touche un peu partout, nous domine et nous aime ! Qu'il

fusionne tout le savoir du siècle et veuille y ajouter !

Ha ! Cette attente est vaine par le souffle de l'esprit, par le génie pensant au loin sur le calme des eaux !

S'offre nul espoir pour les Livres de vie. Nous avons trop cru pouvoir le trouver, nous filles d'extase, servantes de l'intellect ! Nous implorerons encore les bras couronnés vers l'Azur.

Nous chercherons grandeur d'homme, nous chercherons".

Trouverai-je ?

Syntaxe de l'intelligence ! Ô pure combinaison sans nul délire. Si proche est la pensée où la raison s'illumine !

Sous le front qui conçoit, un souffle de femme se méprend ; point de fille-chair dans la savante nuit !

Trouverai-je en ce clair silence sous ce grand hêtre suprême nourri de phosphore et d'éclairs de certitude ? Trouverai-je ?

Oui, toi excitée de vitesse, sans précisions, hélas ! Es-tu prompte à tressaillir, à bondir sur l'autre versant de ta raison ? Toi de légèreté et de blancheur conçue ? Toi dont la jeunesse cérébrale s'accompagne de force, toi élevée dans le souffle du Parfait...

Tu rêves de dominer le trône de ton âme et de t'unir avec une sublime princesse à la connaissance prophétique !

Veux-tu te taire ! Tu t'en retournes encore à la perception féminine, nard d'épouse, senteurs d'essence dans la brume aérienne !

Constamment gisant sur ses pieds nus parsemés de coquillages et de rondeurs exquises...

Le veilleur

Sur l'immense échiquier se déplacent des étoiles, immense hymen lactescent, de semence divine, lueurs diurnes où scintillent de petites pointes lumineuses. Plus loin, une lune blanchâtre attend.

Dans l'oeil voltigent des signaux, des graines de lumière comme des messages de diamant. Le cristal s'éteint, le cristal s'allume, une sorte de miroir renvoie l'éclat. Nulle fille à l'acuité sublime ne vient perturber la conscience.

L'esprit cherche des prophéties, là-bas le futur se nourrit d'insignifiances, de presque rien, le futile côtoie l'événement. Est-ce catastrophe, annonce, certitude ? Il n'y a pas à penser, il faut prendre.

Le veilleur aveugle sa raison pour ne pas interférer, il nie sa logique, refuse d'analyser, de sonder, il reçoit uniquement, tel un médium de vérité.

Les messages sont des lettres. Elles viennent à lui dans l'ordre serrées, sans ponctuation. Il les prend, les sépare, les coupe, il refuse de réorganiser.

Il s'assoit en son centre limité à la recherche du cercle parfait, de Dieu, du Saint. La bouche s'ouvre, elle attend la nourriture céleste tandis que les vivants dorment. Elle attend et crie : j'ai faim.

Ce langage

Ce langage fut langage d'Inspirée : "Amertume et déceptions ! Déceptions et amertume ! Dans quel esprit brille la pensée supérieure ? Pour quel poète accepterai-je de m'abaisser ? Qui m'invoque ? Qui m'appelle ? Je désespère et n'entends nul soupir. Il n'est nulle plainte autour de cette aura de beauté spatiale, de blondeur idéale qui infuse les mots !

O mère qui enfantas ma chair, je te prie dans mes songes comme une supplique éternelle, je t'implore dans ma prière sacrée !

La honte est à mes flancs comme une certitude rouge. Il y a plaie de chair et sang qui bout... J'attends pourtant campée sur mes deux jambes le poète d'avenir, l'idéal rêvé. Je veille, j'ausculte. Le feu est là sous la peau, je dois le transmettre. Qui sera riche ? Qui méritera de venir boire dans le corps de la femme ?

Le vent de l'espoir s'étire et doucement me vient caresser. Me faut-il m'allonger sur ce lit, solitaire pour rechercher la passion domestique ? Quelle croyance en ce soir langoureux ? Il n'est nul espoir ! J'attends l'homme des villes ou le rustre des champs.

Oui, encore me voilà nue, offrant mes senteurs, retirant mes linges, craignant quelque blâme de Mère pour exciter, conseiller sur ma chair le poème... Est-ce soupçon d'extase porté en mon corps ?

Mais vous, sœurs ou filles irrésistibles, voyez, il n'y a personne ! Venez me caresser, venez Gardiennes de l'invisible m'embrasser quelque peu, et vous Coiffeuses, qu'attendez-vous ? Dans ma crinière épaisse, engouffrez vos doigts câlins et ravageurs. Oui, je veux être touchée de partout puisque aucun mâle ne mérite ma couche !

Et dans ce grand miroir, est-il quelque spectre d'homme ? Non, il n'y avait personne pour accéder à la perfection de ce bonheur...

Mais vous, filles d'extase qui êtes là, hôtesse s sublimes et gardiennes du Toit, tourbillonnez et offrez vos croupes belles ! Je veux le cri par le cri de la femme comme une immense muqueuse dans la nuit ! Oui, faites germer le plaisir et couler le fluide irréel du bien-être infini. Cette chose est licite et offre le calme et le repos à l'Inspirée".

La Cité intérieure

Environné d'espoirs - souffle immense de rumeurs - grandes silhouettes impalpables - alors je pense, j'entends, je conçois. Les perceptions sont irréelles, inaudibles - tout se fait et se défait autour de moi.

Donc j'avance dans mon centre, dans ma pensée circulaire. Oui, j'avance au milieu des graines illuminées de phosphore, de néant, de certitude et d'imbécillité - j'avance de manière sereine. J'entends un murmure plaintif. Y a-t- il bourdonnements d'images ?

À présent je produis quelque peu. Je tire des signes. Un espoir est planté dans la cervelle comme un drapeau noir sur blanc, comme des signes sur une feuille de papier.

Le poème s'élabore. Voilà ! Dans ma ville poétique, je réveille les néons. Quelques lampes s'éclairent. Je prends en moi, je vole à autrui. Je déambule sur les traces de mes idées, bric-à-brac d'étincelles. Maintenant je marche à droite, à gauche, je décris ce que je vois.

Façade belle de femme, serrure de sexes, odeur de salpêtre. Oui, comme une statue de marbre puis portique, cour intérieure. Va-et- vient du passant, balance, oscillations et toujours ces silhouettes, formes impalpables, inexplicables mais présentes. Je cherche dans cette rue l'extase. Mes yeux chavirent, brillent, miroirs captivants.

L'avenir toujours est interne, occulte, sous un flot de transparences, sous des folies de merveilles. Il brille de femmes, de feu, d'orgasmes. Tout se mêle, se dissipe, se recrée dans la grandeur du Temple. On entend des voix monter, supplier, quémander. On entend des gémissements. L'âme se plaint, interroge et veut jouir comme une fille en rut dans l'épanouissement. Les souffles lentement s'éloignent.

Me voilà à nouveau titubant, cherchant un principe absolu qui m'échappe ou m'égare. Au milieu des réverbères, je tiens ma lanterne allumée de certitude. De certitude ? À rire ! Me voilà couvert de la cendre des étoiles !

Je cherche un nouveau quartier, un lieu où l'être comprendrait sa durée, son génie, son invention. Une porte pour l'être ? Non ! Une voie sans issue. Je cherche encore donc j'écris. Chaque lettre s'associe, se confond, se mêle, va puiser dans la mémoire quelques possibilités. La ténacité persiste, elle ressasse et veut exploiter.

Au centre de la place, il y a un jet d'eau, un arbre fluorescent, est-ce pensée suprême ? Est-ce coeur de la ville ? J'avance à grands pas dans la cité solitaire. Les immeubles couvrent de leurs ombres le seul passant hagard que je suis. Je cours mais je me crois immobile. Je suis comme soufflé, aidé par mes pensées pourtant je n'ai pas même l'impression d'avoir marché. Je crois être resté moi-même, au même endroit... Le temps semble le même, et instable à la fois.

Oui, j'écrivais donc à la lumière de ma cité, dans le dédale de ma raison en absolu de croyance, en certitude d'éternité et de prétention. Ainsi j'achève l'acte, le mouvement de mon propos avec conscience de perte et de faiblesse avec l'espoir de chasser l'infamie.

Je me parle encore, mais l'autre dort. Entends-tu ? Non je dors. J'avance dans le noir, seul.

Amants subtils et profonds

Amants subtils et profonds, o sublimes amants, o vous que nulle perception ne souille, la Mer vous nourrit de sa puissance ! Le vaste Poème s'offre à vos savantes combinaisons - belle inquiétude de sages à la proue du navire, blanche écume de semence qui règne dans vos esprits !

Pour vous, la Mer réinvente le songe, le transforme en fille du réel. Et vous allez porter au loin, l'aventure de ses merveilles. Vous, esprits supérieurs, allez puiser dans l'immense richesse de la Mer faite d'avenir et d'attente. L'espoir n'est pas en vain, et la côte est femme que l'on désire atteindre ! ...

Amants ! Superbes amants, où sont vos Pères ? Vous poursuivez, nourris dans l'apprentissage des anciens, dans l'éternel tissage à faire et à défaire, vous avancez et la nuit est votre demeure - la nuit où scintillent des étoiles de gloire et de lumière... Vous courez après la mémoire qui fuit dans cette voie lactée.

Inspiration

A peine éveillé, encore endormi, j'écoute cette masse inerte de conscience qui balbutie des sonorités, qui propose des images douteuses.

Ma pensée est ankylosée, elle se meurt lentement comme un ivrogne rempli de mauvais vins. Mais elle se plaît de cette fatigue, de cette langueur de reptile allongé au soleil. Ou mieux, elle flotte dans les relents du langage.

J'entends un mot qui me parle comme un écho. Puis j'entends un autre mot différent. Je tente de les associer les uns aux autres dans ce

dédale de vocabulaire, dans ce vacarme de nuit bleue. Oui, j'essaie.

Pourtant je me crois dans un désert d'images, l'immensité de ma stérilité m'arrête là.

Lieu de vie

J'habite une chair de femme. La bouche aux lèvres sensuelles et rouges, la bouche implore encore à cinq heures, elle est vagin où scintille la salive, elle est appel pour le pénis. Quand toi tu entres, les muqueuses espèrent, désirent avec ferveur. Alors commence le va-et-vient dans cette bouche qui veut, happe et implore.

Je suis pénétration violente en toi. Voilà, j'aime te foutre, et me répandre. C'est un besoin.

Tu supplies dans un lit. Tu es bête qui dévore. Tu as mille paires d'yeux pour ton plaisir. Vois, tu hapes. Je finis dans ton domaine, vers le chemin qui pousse à la folie. Il n'y a pas d'innocence, il y a une indication horizontale, une entaille rose d'extase, des voluptés vicieuses, par des poils entremêlés, tissés. C'est ton alcôve. Tu supplies le sel de l'orgasme, je le retiens, tu le donnes. À la fin, tu imploses, les bras en croix. J'habite une chair de femme.

Sphère de mots

Tu évolues dans une sphère de mots. La fille aux lèvres belles toutes les nuits, s'exhibe nue et lancinante à ton bureau. Quand ta bouche parle, elle commence une transe sexuelle, retirant de manière vicieuse ses habits. Elle ne garde que ses cuissardes noires. À tes pieds, elle supplie. Elle apporte des lances, des sagaies, des armes, t'implore de la tuer.

Toi, tu ne sais que faire. Elle est belle, brune aux lèvres rouges. Elle ressemble à la femme de Putiphar et tu te prends pour Joseph.

Il y a autour de toi, il y a... Non, il n'y a personne. Tu l'entraînes dans ton lit. Des ombres te fixent. Tu feins de les ignorer. Tu la prends, la tords. Tu exploites tous les chemins qui mènent à la jouissance, dessous, dessus, dedans. Tu bois la coupe de feu. Elle n'est pas innocente, elle est chair et aime. Tu te reprends dans ses viscosités, dans ses méandres luxueux, de poils d'odeurs entremêlés.

Sur ton sommier, elle est araignée vicieuse, géniale, tu te répands, tu jouis, tu expulses, tu dictes ce que tu veux écrire. Tu te sers de l'image. Tu évolues dans une sphère de mots.

Quelle suffisance ?

Qu'est-ce qui me suffirait ? À quelle limite de l'être ? La poésie est perte, cela m'a été révélé. Le temps à mes côtés et ennemi a compris que l'homme s'épanouissait dans un dédale de ruines, dans un labyrinthe de misère.

Certitude d'un esprit dont la conscience est extrême.

Je n'ai pas pu atteindre ce que je désirais. Cela n'était pas convoitise, cela m'était dû. La main a supplié. Elle a été meurtrie à coups de talons.

À l'élévation spirituelle, présences de démons, le sommeil est petit suicide au quotidien.

J'ai longé la voie du mensonge n'atteignant nulle vérité. J'ai poussé l'espérance jusqu'au profond de la nuit. J'ai allumé mille feux. Qu'ai-je vu ? Les brouillards dissipés appelaient d'autres brouillards plus

sombres ceux-là, jetant l'âme dans le néant.

La constance de l'horreur était crime et violence, destruction de l'intelligence. Comment produire et s'élever, comment ?

L'on peut employer le terme de désastres. Mais qui réellement le croira ?

Des forces malsaines civilisées par l'au-delà s'essayaient à détruire, y parvenaient. Le poète portait le masque de la malédiction. Quelle effrayante prospérité de maudit !

Seul, sans espoir, quémandant encore l'aumône divine !

Temps, ma dimension intégrée, je sais le volume de ta présence, les jours comptés de l'espoir. Tu vis à mes côtés. Ne me trahis pas. Ma plaie est éternelle.

Confessions

Si tu implores, l'au-delà se tait : il cautionne par son silence la torture des démons.

Supplie de récupérer ce que l'on t'a volé. Et quantifie le retour. Ils essayeront de te voler encore. Telle est l'injustice du ciel !

Qui envoie la torture, se maudit soi-même.

La haine s'est abattue sur ma maison. La cruauté et la violence sont mes larrons, moi pauvre Christ haï et détesté de tous.

Nulle visite ne peut réjouir le prisonnier du mal. Maison du pendu, pavillon du maudit.

Ce sont des pourritures, commandées par des serpents et
faisandées de chiens.

Le soir est propice à la torture, aux hurlements, aux
supplications. L'homme est enchaîné à l'ombre.

Le poète chante mal persécuté par la mort. Le lit accouche de
son deuil chaque nuit.

Vous seules, feuilles blanches, construisez votre existence, et
faiblement encore !

Un souffle d'écriture suffit pour concevoir un livre nouveau.

Le poète fait arbre pousse solitaire. La caresse du vent est
étreinte de femme invisible.

Pourquoi hurler des mots vers l'avenir du ciel puisque toute
parole est niée ou méprisée ? Pourquoi puisque nulle oreille n'écoute, nul
coeur n'y respire ?

Ton souffle résonne dans ta propre caverne. À quoi peut bien
servir de crier ? Pour quelle conscience ?

Liberté de douleurs

Clé de chambre vide, clé d'esprit stérile.

Dans l'éternel martèlement de l'écho, la plainte, plainte etc...
en constance de souffrance.

Il faut retirer la violence destructive. Mais qui voudrait
entendre l'appel ? Et le produit de torture n'est pas même perçu par le

lecteur !

Etre seul, compris de nulle âme, en harmonie avec soi-même,
plonger dans l'étoile brillante de sa nuit, au plus profond, y trouver Dieu.

Poète qui se cherche, lumière qui trouve.

Construire, détruire, rebâtir, vaste architecture inconnue
d'autrui. Oui, recommencer en y ajoutant plus de savoir, moins de
certitude.

Nous pénétrons plus profondément à la recherche de la
vérité, par la voie du mensonge, de l'absurde, de l'image, du risque, de
l'audace. Constamment nous avons tort... d'avoir raison.

Ils t'ont dit : "Dehors ! Sors ! Jette-toi. Tire-toi, mec !" Tu es
resté le plus vrai dans ta constance de recherche intérieure, sans la passion
des autres, avec la volonté d'une sérénité cachée.

La liberté est loin, là-bas, en soi, profondément enfouie.

Pour quelle utilité, ce décor terrestre ? Et quel encombrement
cette enveloppe charnelle !

Condition d'existence ! Carapace de tortue !

Encore

La puanteur décide, la puanteur ordonne : "Voilà ce que tu
vaux, suffis-toi de cela !"

Quelle honte de devoir exister avec cette conscience ! Jamais
Dieu n'acceptera de promotionner, de donner plus, s'il y a confort et bien-

être avec cette raison !

Une certitude de détermination où le doute et l'incompétence sont bannis. Seule la pure vérité apparaît comme l'or coulant du creuset.

La femme parfaite dit : "Non. Je ne veux pas être avec toi, car je te priverai de ta raison, de ta conscience. Je suis celle qui prélève, je suis la femelle, et toi tu n'es plus homme, tu es esprit."

C'est quelque chose de plus élevé qui exprime l'ange, quelque chose de plus vrai dans le temps, mais personne ne peut comprendre.

Parole de conscience : "Comprends qui tu es, ce que tu vaux, détermine-toi en fonction du discernement."

Tu entends toujours quelqu'un en toi qui dit : "Laisse tomber. Cela est peu, trop peu. Arrache-toi."

Avenir de certitude, constance de douleurs.

Méfie-toi

Méfie-toi. Ta suffisance est ridicule. Ce que tu possèdes est peu. Veuille t'y prendre autrement. Travaille.

Je comprends, j'ai honte. Je sais, je ne puis résoudre. Conscience et lucidité, désespoir et néant.

La douleur n'engendre ni ne moissonne, elle prélève, retire, vole comme un immense racketteur. Dieu acceptera-t-il d'indemniser, de prendre en considération l'effrayante injustice ?

Je dis la vérité : ce que je perds est considérable. Qui me

croirait ? Qui le saura ?

Les conditions de travail sont détestables. Elles engendrent des prélèvements effrayants.

La science fournit à l'homme la certitude de la médiocrité poétique. Il est phare qui sait, conscience de lumière. Le poète peut persifler et ricaner. Qui a la fin sera dans la vérité et possèdera la raison ?

Lumière nourrissante, l'obscurité est bien l'horreur de l'intelligence.

Celui qui supplie l'Eternel compensateur espère mais doute d'un moyen légal pour résoudre le problème de l'indemnisation.

La liberté est morte.

La violence

C'était hier. La violence s'est apaisée. N'est-il rien de plus atroce que la folie du mal dans la chair innocente ?

A moins qu'Il veuille que tu perdes trace de ton poème, de ta capacité à produire ? Effrayant silence du Dieu.

Les vertiges du néant sont des appels comme des entonnoirs !

Si vivre est ainsi, quelle détestable manière !

Quelle douleur dans le désert du moment ! Par la nuit grandissante, la puissance de la mort comme une sorcière de haine en moi, pour la souffrance.

Si vivre est ainsi, quelle détestable manière ! Ah ! Qu'on le pousse à la limite ! Qu'on lui inflige mille tourments !

Certains disent qu'il doit subir - allez-vous donc douter ? - Ou qu'il doit se plaindre.

D'autres inscrivent des justifications de torture, de cruautés dans la chair à venir.

Le flux de l'esprit est vagissant jusqu'en ses bras d'inspiré.

Il nous suffit, ce soir, de le soumettre à l'épreuve, - l'épreuve de la résistance, de l'aptitude à durer.

Trouvera-t-il encore la force de poursuivre ?

Mais quoi ! Ce n'est que cela ? N'est-il rien d'autre que cette fange de poème ? Ce parfum de soûlerie est détestable, est songe de métaphore, est rien ! Parviendra-t-il à éveiller en nous d'autres lumières ?

Nous agressons encore ses membres inouïs de pureté de savantes.

Grande pensée

Grande pensée, me voici ! Fraîcheur de la nuit sur la cime, souffle venu du large, front offert à toute spéculation de l'esprit.

Un soir de feu et de forte fièvre où se conçoit la raison, j'ai supposé un ciel plus pur brillant sur des marais de sel, soir d'été et de certitudes épanouies, soir de chair, où l'amant engendre le Livre. Il fallait éviter les défaillances de l'inspiré, il fallait au-delà de la passion parvenir à la maîtrise de soi-même.

Et c'était un immense conflit intérieur sur l'aire de la poésie où l'homme était son propre ennemi, où l'homme se promenait et se détestait.

Il n'y avait point de nuée d'éclairs qui traverse la certitude, qui courbe sa vérité comme des gazes incandescentes. Non, ce n'était point songe, ivresse de muse, mais réelle bataille dans la conscience. Grande pensée, me voici !

Qui crie dans la nuit ? Moi, suppliant la liberté pour créer.

Qui appelle pour une construction belle ? L'éternel passant qui court après les nuages, là-bas.

Ce qui pense durant le sommeil, c'est bien un Moi conscient, travailleur, producteur de symboliques, d'effets de condensations, et non pas un vulgaire amalgame visqueux de la raison paresseuse.

De quoi jouissons-nous le plus ? De la sublimation créatrice. Nous éprouvons l'intime besoin de poursuivre, d'insister, de découvrir à coups de pulsions nerveuses, d'excitations de neurones. Nous refusons la mort de notre esprit. Aussi nous laissons une Oeuvre qui doit nous survivre. C'est encore l'instinct de transmettre.

La liberté est emmurée, là, chez moi. Comment produire sans sérénité, sans balance mentale équilibrée ? Il faut toujours se battre contre la haine, s'épuiser dans un combat stérile. Mais qui comprendra ?

Couloirs, couloirs

Couloirs, couloirs désespérés de la raison où l'on court pour fuir sa folie. Portes ouvertes, portes à défoncer obligations, interdictions. Il y a des chambres, des bibliothèques, des lieux de plaisirs, de prières. Chaque ouverture débouche sur une mémoire de soi, d'autrui, de social.

Dans la chambre poétique on ne joue plus aux cartes mais des bijoux de femmes se pavanent sur des sofas. Il y a chairs de chevelures tumultueuses et ébouriffées d'araignées blondes.

A la sortie du rêve après avoir franchi la limite du front l'oeil extérieur m'éclaire, me propose d'autres images de lumière, de sang, d'orage.

Je prends, j'exploite, j'écris entouré d'ombres. Il n'y a nulle chair vivante. Je marche là autour du bureau, j'écrase les idées, je les piétine comme un raisin fangeux pour en extraire du vin.

Il est transfiguré, il est sacré. Sa chambre se situe au centre du monde. La pensée s'y nourrit avec joie, l'esprit s'éveille la nuit, l'esprit l'embrasse. La beauté lumineuse est transparente de vérité, la certitude dit : oui.

Les scorpions, les rats, les barbelés, les épines dans la chair, les piquants, les feuilles d'exorcisme, les crucifix. L'architecte, l'espoir du penseur, le fils inconnu de l'Eglise, l'oïnt civil, le voyant lave ses yeux.

Les murs transpirent d'invisibles, de morts, de vice et de honte. Les souffles pourris des ombres circulent dans les airs.

L'intelligence veut instruire l'homme, le temps est ennemi. Il entrevoit, désire obtenir la gloire de n'être pas. Il hait cette stupide nécessité de vivre.

Aimer est Divin comme deux amants qui se supposent, se savent ou se sont plu. Le désir élève vers l'au-delà, la raison voltige tourbillonne et s'envole.

L'homme subit l'esclavage du mal Il ne peut s'en défaire. La cruauté est l'immense dominateur. Le réel n'est pas tangible. Qui croirait ?

Qui accepterait de croire ? Rien, nul fantôme. Tout est mensonge et fausseté, évidemment !

Il y a masse de violence blanche. Non, ceci est imagination.

Fuite intérieure

Puisant en moi-même, j'ai couru désirant le fuir. J'avançais dans sa chair. Riche de certitude, j'espérai.

Ô l'étonnant détour qu'emprunte le poète pour tenter de contrefaire ce que lui offre le coeur.

Effets fulgurants de notre jeunesse qui brise les éclats pour les recoller, qui dans le prisme de son kaléidoscope veut produire des vitraux bleus d'argent en imitant Chagall.

Plus nous produisons, plus nous prenons conscience de notre petitesse, de la grandeur de certains hommes, et de l'immensité de Dieu. Mais que faire ? Par quel moyen peut-on changer de nature ? Nous subissons la médiocrité de notre âme, l'horreur de notre destinée.

Une écriture d'échec sans l'espoir d'un éditeur, où le seul lecteur est soi-même, et Dieu peut-être. Tout vient du Néant et s'en retournera au Néant. La formule est connue. Mais en vérité, quel est l'avenir du poète ?

Alerte

Toute lumière avec toute certitude de travail passe par la formation. Et pourtant quelle médiocrité de résultat ! Quelle suffisance

d'imbécile ! Mais voyons : je suis, admirez mon tour ! S'écrie le poète satisfait. S'il pouvait convertir son œuvre en vérité scientifique, il comprendrait.

Des êtres sans valeur, leurs actions n'apparaissent pas. De l'ignorance et de la fatuité !

Je possède ma vérité, donc en autarcie, j'ai raison. Hélas, cette loi n'est pas loi universelle.

Il faut éclairer l'intelligence du poète pour qu'il comprenne l'indispensable nécessité de l'apprentissage.

On ne sait rien, on suppute, on se vante, on crâne. Et quelle satisfaction pour trois brins de tournure !

Je ne veux pas abaisser, je constate, voilà tout.

Si je hurle, personne n'entend : le ciel fait silence.

Que l'on me rende ce que je vauX. Ai-je demandé plus ? Ce que je suis est peu, et l'on voudrait me retirer encore !

Le marcheur solitaire

Je n'étais cette nuit-là qu'un esprit qui pense. Aussi, la concentration était sereine au centre de la raison. Je me mis à poursuivre l'image qui fuyait. Fade coureur, je chutais sur moi-même. Je m'étais toujours plus en avant.

Venues d'un toit invisible, des bulles de mots poussées par le vent plongent soudainement dans ma pure certitude. Des roses noires porteuses de pensées les accompagnent. Elles désirent convaincre ma

volonté. De quoi ? Me faut-il deviner ? Je dois savoir.

La chute légère d'une bulle caresse l'eau, enivre ma raison de questions insensées. Je m'éveille au milieu de sensations douteuses et je poursuis mon investigation cherchant vers l'avenir.

Le sentier de l'audace est là, un peu plus loin. Vais-je l'emprunter ? Audace ! Comme je préférerais le survoler ! Je réfléchis, j'hésite, que faire ?

J'entendis s'éloigner une ombre peureuse. Était-ce l'image qui fuyait ? Je décidai de m'en retourner, je regagnais le centre de la raison pour enfin dormir.

Enfuis-toi

Enfuis-toi au plus loin, dans ta chair. Conserve en toi la vérité. Ils ne seraient pas capables de comprendre. Ils t'accuseraient de prétention.

Ton avenir est ridicule. Ne te compromets pas. Va toujours dans l'apprentissage. Autrui t'offre l'écrit.

Confronte-toi, nourris-toi de ton désespoir. La perfection du chef d'œuvre engendre le suicide mental.

Construis sur du solide. N'imité pas la dentellière qui brode sur des nuages.

La nuit écoute. Elle favorise l'inspiration. La conscience est à son comble. Elle prend, elle exécute. Puis la femme va s'endormir, là-bas.

Mon royaume n'est pas de cette terre, dit le Christ poète. Ma vérité se conçoit là-bas dans l'espace du Père, où tout est Esprit.

Chez vous, ma vérité est nulle. Vous refusez de me comprendre. Les preuves s'accroissent et vous êtes des aveugles.

La pierre que refusent les bâtisseurs, deviendra pierre de façade.

Pourquoi jeter à la critique mauvaise ce qui est absolu ? Pourquoi offrir ce qu'ils s'évertuent à piétiner ? Ils se retournent contre vous pour vous mépriser !

L'oeil, c'est la lampe du critique. Si ta critique est saine, ton oeil voit parfaitement. Mais si ton oeil est glauque, ta confusion sera totale. Ce qui est méprisable, tu l'encenseras, et ce qui est sacré, tu le rejetteras.

Il faut travailler pour la vérité du ciel, et non pas pour la jouissance de la terre.

Acte d'écriture

Je prends ici la plume sans réelle intention, sans idée préconçue. J'ouvre deux ou trois tombeaux, quelques fleurs et souvenirs en hommage d'un saint poète. Je crois voir des images.

Ai-je rencontré la certitude, fille à la démarche assurée indiquant le chemin ? J'avançais dans l'aube accompagnée d'une rumeur.

C'étaient de doux murmures soufflés dans la plaine, brumes et légèretés, oubliées, retrouvées par jeu de l'intelligence - sombres

clartés, portées par l'élégance ou le doute du savoir et de l'ignorance... Telles sont mes pensées !

Dans mes visions encore des visages s'effacent. L'esprit m'offre des solutions. Qui est le saint poète, tambourine à ma porte la raison insensée ?

Au profond d'une tombe je dors repu, sans gloire dans ma chair élevée. J'ai fui la coupole verte. Mon écriture est trompeuse, qui aurait pu la comprendre ?

L'extase était interne, à présent je suis bien mort. S'est évanouie la métaphore dans l'exil d'un soleil espéré. Ai-je eu quelques visions ? Nulle forme n'apparut en clarté d'existence.

Je me nourris de la Plénitude de mon acte scrutant le diamant impossible dans l'oeil excité de l'attention. Enfin je me repose et j'appelle cet instant, inspiration perdue.

Les images

Elles bondissent,
Masse voltigeante et aérée sous une protubérance qui s'amplifie. La violence de l'averse galope vers l'infini. Là-bas, une source jaillit dans une grotte en feu.

Eclair de lumière sur éclair de lumière, quantité de photos, immense, spectaculaire, strate de miroirs obliques où la pensée ne peut voir l'espoir.

J'avance irréfléchi ; je me contemple, ridicule, j'essaie d'entretenir ces esquisses souterraines, ces travaux fabuleux.

J'observe, scrutant une conception supérieure, j'admire la construction de ma déchéance. Puis-je espérer un commencement ? Attendrai-je une Force ?

Ô folie de l'avenir, ô deuil peint de vert, dans le bleu des pyramides, dans le sang des roses pour l'or rougi.

La chaleur était dans ma cervelle immense. J'entendais souffler les racines de mon éducation. Ma culture transpirait, se dilatait confinée dans son espace. Elle désirait autre chose, mais quoi ?

La raison s'associait à la patience perchée, pesante, oscillante comme une balance. La bulle d'eau, la goutte de rosée décidaient du poids, j'écoutais l'instant.

Qu'ai-je appris produisant ces images ? Qu'il fallait se nier pour croître et qu'écrire était mourir éternellement.

La pensée hallucinée

I

Le poète ivre est là, stupide à sa tâche, noyé dans l'Absurde. Il obéit à cette conscience qui lui impose le rythme lent, la pensée audacieuse, le risque contrôlé.

C'est la constance, la durée éternelle pour la folie de l'esprit. Il faut donc concevoir par l'image et maîtriser l'invisible dessein.

L'espoir d'une pensée aperçue, soudain jaillit l'impossible à écrire. J'exploite l'initiale esquisse, et j'apprends à ne pas douter. J'extrais refusant de raturer le jet de la raison.

Il n'y a qu'elle, qui cristallise l'image, qui décide de la forme ;

en elle, se confond le miroir de l'absolue création. Sa nudité s'exhibe, au plus profond de l'âme, dans le noir. C'est un soleil !

Ne sais-tu pas tentative d'altitude, envolée florale, sommeil d'espoir que dans la nuit jamais couchée, j'accède à la volonté supérieure, du moins je le prétends, en caressant son dessein initial ?

II

Je produirai par le Verbe, je doublerai d'efforts. Quant à la chair de l'homme, je l'abandonnerai sur le chemin de la douleur.

Ma mémoire est un espoir où les faits doivent concourir au futur. S'ils y parviennent, je devins, donc Je Suis.

J'agis avec le Temps, ma terrible dimension qui fuit et jamais ne dure. J'ai appris à le craindre comme un ennemi invisible qui égrenait ma vie.

L'écriture n'est qu'un moyen pour maîtriser son flot de paroles coutumières, puis l'exercice allant, on compose, rature et chiffre.

Ecrire, c'est le dire mais avec un savoir-faire.

Grande pensée

Grande pensée, nous voici. Fraîcheur de l'esprit en éveil sur des cimes, volonté du souffle pour accéder à tous les seuils, autour du front se construit un édifice du savoir.

Tout soir est rouge, rempli d'animation, la fièvre y pousse des cris. Les premières possibilités s'expriment. Non, il n'y a que quelques accidents de langage...

Et c'est un hurlement de souffrances où des sonorités aigres viennent se fracasser dans l'aire resplendissante de la raison. Ô puissances sanglantes qui implorent le songe en mille trouées d'ardeur !

Une seule et puissante lumière, plus vive encore par le ciel intérieur courbe sa trajectoire portée sur des ailes de gaze. La douleur rouge implore.

Si haute soit la pensée, une rumeur d'exil se lève et s'amplifie, masse vaporeuse ou certitude pesée ? À l'horizon de l'homme, une volonté de gains, de progrès.

Redresse-toi, accède à la pureté, poète orné de roses, ton front est souverain.

Dans l'illumination du soir, il cherche et poursuit, et veut accéder à la transhumance royale, sorte d'idéal impossible vers une île de perfection.

La fièvre est encore en toi, la braise chaude respire sous ta hotte de claire connaissance. Va chercher l'épouse vers la cime respirant l'or des saintes paroles.

Messages III

Grand esprit, me voici !

Grand esprit, me voici ! Chemin de certitude de braises chaudes ! L'intelligence ardente et la conscience extrême, vers quelle délivrance courons-nous ? La vitesse et le temps useront-ils mon estime ?

Nous avons espoir dans le sublime et le superbe. La volonté divine, permettra-t-elle d'y accéder ?

Grand esprit, ai-je menti ? Me voici sur le chemin inconnu. Tourbillons de feuilles légères m'accompagnant. Recherche d'une possibilité sur la hauteur. Et ce beau souffle d'ici et d'ailleurs qui nourrit l'homme, viendra-t-il ? ... Il est venu.

Je vous suivrai, emporté par le soir. Chavirement de l'oeil exalté dans les opales de flammes ! L'homme est porté par son immense dessein, l'homme de rigueur et d'images - parviendra-t-il à marcher dans sa nuit ? Il faut donc accéder aux divins.

Ô détestable mort comme une maîtresse noire et lugubre, tu m'accompagnes constamment. Il a quatre laquais.

L'insomnie

L'insomnie de la nuit circule dans ma cervelle comme un long fleuve impétueux.

La pensée reste constamment en éveil, semble se plaindre et demande à se poser à une raison sur un support viable.

Ou ce sont encore des vagues successives cherchant à regagner un rivage qui se dessine avec difficulté.

Il y a un gardien du songe prêt à exploiter sa mémoire pour accommoder des mots ou des solutions d'écriture. Il est là ce vigile de minuit zélé, capable de bondir.

Des possibilités auditives ou vocables cherchent à monter

assourdis ou cristallines, et cela se compare aux accords d'un orchestre avant le premier mouvement.

Je n'entends pas de voyelles, mais je perçois des mots, des sonorités, des claires, des aiguës associées à des consonnes pour former des coups musicaux.

L'alphabet est déjà constitué. Des productions se conçoivent sous le front, et la bouche articule et mastique ses aliments.

Elle pense, elle espère

Elle pense, elle espère, s'élève, se foudroie, se détruit et renaît. La voilà sur la pointe des pieds, fille sautillante, légère et vagabonde. Je l'appelle Idée, - belle dans sa nudité, recouverte d'un voile.

Elle pénètre l'esprit, elle va vers l'intérieur, atteint cette espèce de masse noirâtre qui bouche l'horizon. Elle plonge pourtant dans cet amas visqueux et glaireux là où l'intelligence refuse de s'aventurer. Parfois des jets lumineux semblent bondir de cet étonnant réservoir où le retour de l'homme paraît impossible. L'obscurité y règne. Parfois encore des souffles mugissent comme pour venir y chercher une respiration, puis ils replongent pour disparaître dans les profondeurs.

Pourtant cette fille s'éloigne et atteint les premiers rocs rougeoyants. L'oeil fasciné du poète la regarde aller toujours plus loin, vers l'intérieur.

Pour le poème

Mots, serpentins de vérités, de mensonges que je coupe, que je sépare.

Mots, solutions qui s'encastrent dans un nouvel ordre pour produire une parole.

Ainsi j'obtiens une phrase, je suis seul à me lire, personne ne s'y intéressera.

Ils ne sont pas tombés, mais ont été organisés, pensés par la cervelle. Y a-t-il intelligence ? Qu'est-ce ?

Les sons brillent, brûlent et se meurent. Ainsi se conçoit la poésie. Par elle, je suis quelque fois. Je me sens peu.

Dans la pure solitude, se propose le dialogue de l'exil. Je désire associer des mots.

La pensée explose. Le souffle d'avenir. La beauté lumineuse. L'Hymne flamboyant dans l'espace irréel. Le soulèvement de l'esprit. L'acclamation du corps. Les jets éclatants dans la sphère étoilée.

Le poème cherche un ordre nouveau. Il prévoit d'étonnantes évolutions spatiales. Il fabrique des aigles qui tournoient fluorescents. Tout doit obéir. Ceci est gage d'avenir.

Ton front cherche. Ta vérité lyrique se répand dans la chambre d'infortune. Il n'y a pas de place ici pour la pleurnicherie. Travaille.

Ton texte s'épanouit toutefois.

Espoir futur dans le souffle invisible. Sur le fil de la certitude, le poète chante face au soleil, enivré d'espoirs et de transparence. La vague claire m'emporte : tout doit sortir de ma bouche. Elle est cavité de savoir.

Enfin je m'endors, je veux fuir dans mon rêve. Le poème se

meurt pour renaître, plus tard.

Enfouis-toi dans ton néant.

Je marche

Je marche sur de la matière endormie, point de formes, à peine quelque masse supposée ici ou là. J'avance pied droit, pied gauche. Alors jaillit à quatre pas de moi, une sorte de geyser vert et jaune. Étonné, je recule. Dans ce jet, apparaît une femme d'abord lumineuse et fluorescente. Lentement la couleur change et devient bleue. Cette femme, qui bizarrement correspond à mon idéal de beauté, s'étonne, s'observe et commence à se déplacer, à tenter de vivre. Là voilà à présent tourbillonnant sur elle-même, et riant de ses belles dents toute nacrées. *Elle* danse ou se plaît à bouger. J'observe sa plastique puisqu'elle est mienne. Sa nudité l'amuse. De temps à autre, elle me regarde et semble dire : "Voilà, je t'aime. Je suis Elle, l'as-tu compris ? Me veux-tu ? Je te dis que c'est moi." Elle se balance, cherche l'équilibre entre le désir et la retenue. Ce n'est point une représentation audacieuse que me joue la raison, car elle est femme et existe vraiment. Du moins je veux le supposer. La raison du poète est souvent mensongère.

C'est la parfaite idée que je puis avoir de ma moitié, - oui, femme perpétuelle dans la mémoire d'un songe, qui naît de l'intelligence et se met au service de la sublimation poétique. Oui, belle et vivante, pensée de l'intérieur, flamme de feu et de sang.

Toute composition idéale est naissance encore renouvelée.

L'imagination

Il m'était difficile de soupçonner mon imagination capable de m'offrir quelque chose d'utile ou d'efficace. J'étais à l'entrée de mon âme et prétendais l'aptitude créatrice creuse sans possibilité d'élévation. Cela paraissait faible, relativement ridicule là devant mes yeux, sans le moindre soupçon d'image ou d'idée. Je décidai de faire demi-tour.

Alors apparue l'irascible femelle, souveraine de mes misères et de mes splendeurs, femme fatale au collier noir, cruelle et dominatrice, comme suppliante et implorant je ne sais quoi. Pourtant je refusais de lui demander de se justifier.

Cette frénétique salope, ce bourreau sexuel était là à quémander selon le raffinement de sa sensualité supérieure. Elle se voulait domestiquée, soumise à mes superbes connaissances et désirait mon esprit de vouloir l'instruire.

Dans la mémoire d'hier, vacillaient encore des fantasmes de bulles claires, de filles-serpents, de femmes-loups. Elles étaient ligotées à ma potence de chair érectée.

Alors je me suis vu grandir, bondir hors de ma raison et regagner le pur lac de mon enfance où j'ai commencé à vivre.

Le cancer du mal

La pensée restait cachée au fond de sa personne. Elle cherchait à exploser, mais ne parvenait à s'extraire hors de l'intelligence.

L'étroitesse de l'ouverture réduisait son flot immense à un ru insignifiant. D'une citerne ne s'écoulait que le contenu d'une cruche dans

la journée.

Le don bridé, interdit s'auto détruisait, se mourrait lentement en soi-même. Lui proche de la mort voyait le temps sonner la vingt-troisième heure.

“Tard, si tard, trop tard peut-être ! Jamais !” Prévoyait-il.

Mais que pouvait-il se reprocher ? Où tirer plus encore de substance, de savoir, de quintessence ? La douleur était bien interne, constamment présente comme un ignoble cancer.

Constat

Restons encore ici, enfermés dans la chambre. Attendons, attendons de pouvoir mieux écrire. L'avenir irréal que nous nous étions promis semble dire : “Pourquoi pas ? Pourquoi pas ?”

La terre semble fertile à l'orée de l'adolescence. Elle décharge aujourd'hui des flots de bêtises, des certitudes fumantes d'échecs.

Nul chant ne saurait faire oublier les lamentables écrits que l'intelligence attise avec médiocrité.

Mon espoir est faible. Je l'entrevois à distance douteuse. Que m'importe de partir pour tenter de m'approcher. Non. Travaillons encore, cachés dans l'ombre. Oui, moi, et quelques-unes de tes saveurs, si cela est possible.

Mais que dois-je écrire ? Que puis-je tirer de cette piètre cervelle constamment animée par le désir de produire à l'emporte-pièce, d'extraire des propositions douteuses ou des solutions déplorables ?

Je pousse mécaniquement des sortes de mots, des bribes de structures qui semblent s'accoupler dans un dédale de sonorités, qui désirent s'accumuler les uns derrière les autres pour former des espèces de paragraphes.

Mais qu'est-ce ? Où cela veut-il aller ?

Le jour se pense

Le jour se pense dans le ciel constellé, la lumière éclaire la voie, le jour se pense. Ouvrir l'esprit, illuminer la raison. Des graines de certitude s'éveillent ça et là.

Le jour espère, les brouillards s'élèvent lentement. L'homme observe, tourne sur soi-même, regarde alentour. Il cherche ses yeux, pour voir, pour se voir, pour comprendre.

Des idées tout à coup sonnent à la porte de sa chaumière, vague appel ou possibilité sereine ? Une gerbe d'espoirs contre la nébuleuse invisible, impalpable, de sons, d'images, d'avenirs ?

Alors tu deviens poète, tu marches sur tes pieds, tu avances péniblement, ta chevelure s'envole soufflée de rêves étranges.

Il y a blancheur de folie, d'extase, de tentations audacieuses. Tu palpés des idées intérieures avec le désir de pouvoir comprendre.

Tu produis en tâtonnant en suivant la marche de ton langage.
La substance de vie glisse entre tes doigts. Les mots s'entrelacent. C'est encore le matin. Te souviens-tu de ton espoir ?

La lumière est laiteuse, elle vient caresser ta chair, elle quémande un orgasme. Le jour se pense dans ta bouche. Il commence à parler, écoute-le.

Je m'étais purifié

Je m'étais purifié - O ma vie, tu transmets l'immatériel - dans une large envolée de sel et de sang. J'étais l'enfant atteignant son zénith ; puis poète, je fus entouré au milieu des ombres violentes. Je ne pus accéder à la beauté.

Vieux, voulté, je plonge dans la nausée du poème. Une lampe de phosphore m'éclaire parfois. Elle vacille entre le silence et l'abnégation.

J'atteins ta limite, - ô vie servile, de honte et de labeur. Je marche à présent dans ma certitude d'avenir perdu, possédant la vérité des hommes. Je n'engendre que le mépris. Je m'éloigne dans mes décombres à l'aube des finis.

Oui ! Ma fin approche. Je n'ai plus que quelque temps pour m'exprimer.

Une pure sphère

Une pure sphère dans ta bouche et la divinité naît de sa sublimation. De l'idéal inouï aux contemplations religieuses, la certitude de la perfection s'intègre à ma conscience dans la nuit exaltée.

Pour ta grandeur, cent mille architectures s'élèvent. Formidables phénomènes de délires qu'il me faut expliquer. Les capacités de ma mémoire garderont pour toujours dans leurs alvéoles de ruche de superbes substances exquis. Renfermeront-ils une allégorie supérieure ?

De l'exaltation à la soumission poétique, des cris d'espoir aux souffrances détestables ! Ha ! Une vérité fourmille, un chrême parfume la pensée promise à des avenir meilleurs.

L'Oubliée

Vous qui m'avez connu, grande, élégante et sensuelle, épanouie dans le plaisir d'autrefois, observez mon visage à présent, est-il encore quelque espoir de grâce et d'avenir ?

Le temps à son contact a souligné le cerne, et m'a vêtu des attributs de l'outrage. Ne me restent plus que l'imagination et la mémoire pour essayer de me souvenir. Je demeure là, inconnue de moi-même, incapable de comprendre comment cet ennemi a pu me vaincre avec une telle efficacité. Je vis dans le passé, désireuse d'exalter quelques anciens soleils, plongeant à la recherche de richesses oubliées dans un coeur flétri.

Mon plaisir semble pourtant le même, ses effluves m'attirent aujourd'hui comme autrefois. C'est vrai, je couvre un peu plus quelques zones de chair, sachant pertinemment que ce qui était ne saurait être encore. Mais j'avoue que la passion très forte m'attire avec folie avec excès et jouissance, etc ...

Je relie

Je relie les uns aux autres sans conviction aucune, j'essaie de grandir auprès de ta Présence. J'accède à un cours nouveau, concevant toutefois ta Force Spatiale. Je subis l'acte de violence qui réduit mon ascension. J'accède sans éclat à une sorte de Zénith, toi et moi, on se comprend, - enfin nous nous comprenons.

Je ne le sais pas ? Quel sens, alors donner à ma vie dans l'explication binaire ou stérile --- Quel avenir ? Et pourquoi ? Chaque jour qui naît exploite au fond de sa chair un espoir de futur -- tu ne le sais pas ?

Alors le jour appartient au mois, et saigne par ses menstrues comme une putain frénétique dégoulinant de vices et de sexes --- Pauvre colite de ses entrailles nauséabondes --- le vice se lève, le vice --- non, ce n'est pas la fin il faut poursuivre.

Le jour lutte et désire mais se tait --- Il est emporté dans l'infini du temps et disparaît. Il reste un nuage oublié, qui va là-bas à la mort, lui aussi.

Elle et moi

Elle et moi pensons là, qui espérons, comme des personnages antiques. (N'est-ce pas pour transformer l'acidité veule en excréments du soir, pour poursuivre l'incohérence de l'acte avec effets sublimes à attendre dans ma tête messianique ?)

Me voilà, crétin expliquant à l'autre, à toi, idéale de femme-fille, qui t'accouple par l'encre de ce sperme à ma superbe figure. Et --- vus dans le lointain,

Sur l'aisance de mes dires, sur le contrefort glacial de cette création feue, pour savoir si ton coït de sommeil engendre quelques traces de génialité, sur cette ombre écumante...

Silence de la désespérée --- pourtant elle m'aide, monstrueuse salope auréolée de gloire, jusqu'à l'expulsion énorme.

... enfin, son visqueux trou du cul gluant, viens que je te défonce, et te fasse sublimer des orgasmes audacieux.

Silence de la désespérée : "A l'aide ! Je reconnais qu'il m'aime --- nous parviendrons à produire ce punk de merde pour l'écriture nouvelle".

Le poète

I

Le poète échoue pour son plus grand triomphe. Haï de tous et de soi-même il accède à l'immortalité.

En marge de la défaite, il se couvre de gloire.

Je suis celui qui comprend autrement, mais ce système de valeurs n'a pas cours chez vous - tans pis ! Je suis celui qui vous offre un produit différent. Que puis-je, que dois-je faire pour que vous acceptiez de le consommer ?

Qu'importe !

II

Le poète s'en retourne constamment dans le néant de son incompréhension. Toute tentative pour essayer de plaire est jetée vers

l'échec.

Souvenez-vous de lui, vous ces belles pleureuses, s'il vous semble qu'une aile d'espoir voltige par ici ou par là !

Celui qui sait ne souffre plus. Dans son ciel rougeoyant, il n'est plus de douleurs.

Ha ! Pensée de l'idéal, intelligence de la vérité, que vous soyez présentes à l'heure de la délivrance !

L'été de notre vie

L'été de notre vie s'enfuyait au hasard, le temps mangeait la chair belle de l'épouse. Avidité, soumission, vitesse, tout semblait nous propulser dans un étrange mouvement de folie et d'ivresse.

Le château de l'avenir s'effondrait déjà dans l'interdit à espérer. La pensée prétentieuse réduite à rien plongée dans l'infini ridicule mourrait sous le cri déchirant de la lyre.

L'agression du mal m'infligeait le supplice, un vol de noirs rapaces planait au-dessus de ma dépouille. Je compris que tout était perdu, que le Mal puissant et splendide de cruautés était l'unique vainqueur. Il ne me restait que quelques reliefs de ridicule et de médiocrité.

Je n'avais pas de règne ni de futur. Le Vent soufflait peu, je devais me suffire de déchets. J'implorais quelques géants de vouloir m'aider. Mon âme affamée quémandait encore.

C'était à l'origine de l'écriture, dans l'action première de jeunesse. Le ciel déjà me détestait, le ciel déjà me détestait, je m'en souviens fort bien.

Analyse

L'inspiration a certainement une fin. Je l'ai nourrie d'absences, de splendides actions vides.

J'accrole la certitude d'un au-delà à la malédiction terrestre. Je connais d'étranges tourments. Je ne suis chez les hommes mais je suis chez les morts. Je passe sur des hauteurs, et je plonge dans des néants.

La grandeur se construit sur de l'apprentissage. Je dialogue avec le silence. Certaines femmes supplient ou crient. Je les entends parfois.

La durée qui m'est nécessaire ne sera pas suffisante. Comment pourrais-je exister avec si peu ? Non ! Encore non ! Tout cela est trop faible et frise le ridicule.

La nuit et la pensée s'accouplent. L'ombre et l'invisible s'épousent. J'habite des ruines de certitudes, pour un avenir délabré.

L'homme est comblé de médiocrités, de semblants de valeurs. C'est une rose puante qui renferme tant de déchets, de souillures et de honte.

Comme j'appréhende de plonger dans cette horreur. Tel est mon risque, ah !

La mort te cloue

La mort te cloue avec sa malédiction et des feux incessants sillonnent ton esprit. Ô puissance des douleurs aiguës comme les épines de la couronne du Christ.

Souffrance, souffrance tel est le mot. Silence, silence sur le frontispice de l'architecture divine. Dix mille nuits de torture ont construit ta destinée.

Les hommes s'étonnent et nient cette vérité. C'est l'incroyable indifférence et le ciel est de pierre. Ils exigent des preuves que je ne peux leur offrir.

Jamais ils ne mangeront le pain de la mort, le pain du mal. Tout n'est que douleurs.

Le vent de l'Esprit s'est une fois souvenu, la nuit éclairait vaguement la pensée intérieure.

Le poète était debout, nul Dieu ne s'est arrêté mais s'en est retourné prompt et rapide.

L'homme, pense, du moins il s'essaie. Donc il danse sur un tapis d'aiguilles focalisant uniquement son attention sur sa douleur.

Il s'enfuit, non, il erre, il vole au-dessus du labyrinthe. Ses pieds s'élèvent ensanglantés encore. Donc il danse, il tourbillonne dans le cyclone des vies humaines.

Messages IV

Le peintre

Le soleil dort sur mon épaule. Là-bas, des feuilles agitent des sortes de doigts, spatules marron et clair.

Tout semble tourner pour un automne gracieux. Des flux d'air en cascades accrochent la lumière, semblent bondir puis s'enlacent autour des troncs.

Le poids de l'air s'écrase sur les rais crayeux, l'épais soleil finit sa course or rouge et fatigué. Le temps désire retenir sa fuite.

Certaines filles dans le jardin public s'envolent, robes trouées, avec des sexes roux. L'espace vide est une bulle qui fuit. Le jardin semble gras de personnes.

J'écrase devant mes yeux des couleurs rouges et ocre parmi ces constances dérivées de verts.

L'eau retombe sur l'eau, la lumière chaude s'alourdit comme une femme pleine. J'ai besoin d'arrêter le mouvement qui fuit.

À présent je vois une fille, je la prends, la retourne, je lui retire son linge. Oui, non, je ne sais... Je la jette, elle n'est d'aucune utilité.

Mon paysage évolue quelque peu, ma main de peintre pense et veut faire éclore. Je produis de la pluie, elle est rose et se répand lentement. Quel avenir pour mon tableau ? Ce sont des lianes qui enlacent d'autres lianes !

J'ai donc un soleil sur mon épaule, des feuilles qui s'agitent un automne gracieux, des flux d'airs, des filles dans le jardin public, un monticule de personnes, de la verdure, des jets d'eau et cette belle lumière chaude si difficile à peindre.

N'est-ce pas langage que tout cela ?

J'écris

J'écris sur un bureau Louis Philippe, en utilisant un stylo à bille noir, qui obéit tristement sans capacités réelles pour comprendre. Le sperme noir m'assume quelques jouissances cérébrales, du moins je le prétends, alors je produis. Est-ce un besoin ? Une envie, une nécessité ? ... Une lampe au-dessus de ma tête avec une ampoule circulaire m'éclaire de sa divinité. Les mots tapissent la feuille blanche comme des signes dansants ou accrochés les uns aux autres dans une impossible continuité. La main droite réfléchit, hésite, se retient, puis s'anime par quelque délire, la voilà qui s'éveille et veut agir... pour obtenir quel résultat ? Mon bras n'est pas une contrainte, je le vois mais le nie. Il ne peut me gêner pour accomplir cet acte curieux. La nuit. C'est toujours la nuit. J'écris et tire les rideaux. Je m'enferme. Personne ne peut me voir. Je reste là dans la pièce, caché, à l'abri de tous. Le mur d'en face, c'est une vitre orange. Sur la droite, le Christ, bible à la main, me regarde... me surveille. Étrange confident qui m'aime, du moins c'est mon Dieu. Et ce soir, c'est la fatigue qui l'emporte, étonnante fatigue qui vous porte vers le lit.

Si je vais au lit, je ne dors pas. Je réfléchis. Mes yeux se tournent vers l'intérieur. Tous les objets ont disparu, du moins leur utilité

est vacante.

L'oiseau transparent

Pensée sereine qui se déploie dans un pays de blancheur parmi des pics de glace, les lames de feu aiguisent leurs couteaux enflammés. Toi, tu es accompagnée de ton clair murmure que nul ne saurait entendre. Vers quelle certitude t'élèves-tu ?

La construction de ton espace s'échafaude sur de l'illusoire. Tes limites inconnues jamais ne seront sillonnées. Tu proposes d'étonnantes questions à la supériorité, ta sagesse te permet d'y répondre.

Constamment la lumière te dirige vers la vérité. Tu accèdes à la pureté et contournes les collines de verre. Encore tu t'allèges pour te couvrir de transparence. Te voilà dans la profusion de ton sillage, et pourtant tu vas disparaître comme une trace qui s'efface à tout jamais.

Écriture

I

Un souffle, une respiration, fuite de syllabes dans le silence de l'intelligence.

La pensée bondit et se fracasse contre le front. Une puissance de langage... Recherche de maîtrise, recherche encore.

Ce fleuve d'impuretés où se mêlent l'ordure et le sublime, ce fleuve roule et charrie des ondes tumultueuses, ce fleuve espère...

Les signes, les syllabes, - eau et sang - se diluent dans l'immense courant de la pensée. Oui, moi, je navigue radeau sur des boues

à la recherche de la source, emporté vers l'océan toujours en partance,
loin des rêves du temps.

II

Le langage et le silence sont frères de l'absolu, l'un parle,
l'autre est emmuré, autiste. Penser pour écrire, l'un et l'autre agissent et
travaillent chaque nuit, encore et encore.

Ils construisent sur du néant d'images jusqu'à l'élaboration
par la lumière, transparence d'opales, de certitudes, de miroitements, ils
construisent.

III

Des morts dans ces décennies d'amertume parmi le langage
qui attend, espère, suppose.

L'esprit communique avec la conscience environné de
présences impalpables, insensées pour la certitude rationnelle et
pourtant...

Sous les silences, bondit la violence qui enfonce dans la chair
ses aiguilles. La raison scientifique se rit de la sensibilité.

IV

Emmuré en soi-même pour accéder à l'éblouissement, je
conçois de l'intérieur. Je produis des pensées, je capte des couleurs.

Des sonorités aiguës ou violentes s'accrochent aux parois des
oreilles. Les signes d'abord amorphes et volatiles se cristallisent dans la
réserve de mots.

Bouche d'intelligence qui ne malaxe que du mensonge,
luminosité qui éclaire les caractères de l'inutilité.

Oui, l'ensemble se combine pour éclater en splendeur de
pacotille, de ridicule, de poésie.

Je fuis mon ombre, j'avance dans la certitude au milieu de
forêts fantomatiques évitant les constructions invisibles du souffle.

D'autres éléments défilent. Je les embrasse en tâtonnant.
Sont-ce des vérités ? Sont-ce des images ? Dans cet espace personnel, je
ne fais que penser.

V

Le coeur de ma vie : l'esprit - sans splendeur, faible et
incertain, tourbillons d'images, médiocres sans la science, dépassé dans sa
conception, nourri de bêtise et de délétère se cache honteux et méprisable.

La pensée voudrait et ne peut voltigeant de mot en structure,
de syllabes en phrase.

Je fabrique des oiseaux dont je n'ai pas besoin, je dresse
un arbre que j'efface des yeux. Je regarde couler la source qui glisse sur
ton sexe.

Je me love entre tes seins, je fabrique encore de
l'éphémère par la femme, la nature, l'invisible. J'impose aux syllabes de
s'aimer, de cohabiter dans leur contradiction. J'associe le réel à l'interdit.

Ce ne sont que des mots. Qui les transformera en images ?
Sans la voix, qu'est le poème ? C'est un assemblage de langage qui
tangue dans le silence, conçu de l'intérieur offert aux lèvres pour
enchanter l'oreille.

L'esprit existe sans le corps, - le corps disparaîtra ! La pensée transparente est bien le centre de ma vie.

La pensée nue s'habille de syllabes, de mots, de sons. C'est une femme, c'est une conscience, un éblouissement de braises qui veut accéder au regard d'autrui.

Le doute

Je saute d'une pensée à l'autre prétendant mal exploiter ma capacité intellectuelle, me jugeant apte à obtenir un résultat supérieur.

J'insiste encore, avec conviction, avec certitude. Ma potentialité est bien vivante, palpable, sereine et violente, excitée et balancée - j'attends.

Le mot en pleine gueule change de sens, il se vrille, s'entortille, se combine. Il est opération chimique, instant de transformation, d'adaptation. Que dit-il associé autrement ? Il est mélange de couleurs sur la palette du poète. Il perd de son intensité, s'adoucit, au contraire se fortifie parfois.

L'énergie du cerveau impose à produire - il achète l'or du soleil, l'échange contre de la lumière - il se jette dans l'ombre et habille des fantômes - il couche la lune dans le silence de l'aurore.

La tête capte l'image fascinante, veut l'offrir à la plume servile et obéissante, toujours déçue, cherchant encore. Elle agit, écrit, prétendant savoir s'y prendre pour obtenir un meilleur produit.

La tête refuse cette feuille et se projette vers l'avenir vers le poème nouveau de la prochaine heure, de la prochaine journée, vers

demain !

Éblouissements de nuit

Éblouissements de nuit. Nous voyons sous l'invisible des traces de vérités phosphorescentes. Tout se situe à l'intérieur, nous y montons, y descendons, cherchons encore.

La pensée coupante tel le diamant pourfend la chair, la déteste, détruit le corps. Le temps, éclair ou éternité s'immobilise dans l'âme du poète qui est violence, qui est colère, foudre jaillissant des yeux.

Idole se détruisant, admirant son génie, contemplé de personne, méprisé de tous, toi qui te vois et t'observes priant ton propre soleil, lion et force rugissante, es-tu lumière ? Scintillements imperceptibles ? As-tu rencontré d'autres soleils ?

Certitudes de minuit, nous prions ensemble dans l'ardeur et le feu du savoir. L'esprit nourrit sa pensée de gerbes fluorescentes.

La lumière embrasse des présences pour disparaître oubliée dans une forêt de syllabes et de phrases.

La cité intérieure

À la lumière de ma certitude, la nuit pénètre dans ma demeure, sa forme blanchâtre caresse les constructions invisibles.

Je descends au plus profond du silence essayant dans l'opacité de l'avenir d'accéder à quelque délire. L'ensemble des signes souhaite élaborer un poème.

Des architectures sont en mouvement sur les structures de la

pensée. La puissance de l'esprit échafaude leur montage. Un refus de la conscience les atomise en un laps de temps insignifiant.

Des briques sur des briques flottent, se posent, s'installent. Un ciment vulgaire grossier de *et* de *ou* par ses propriétés grammaticales cherche à solidifier l'ensemble. J'erre donc sur un liquide épais compressant les images pour en extraire une essence.

Je pénètre l'âme des poètes, j'en tire leur génie. Je m'applique à les imiter avec plus ou moins d'aptitude. Je flotte sur leur catafalque de gloire. Ma richesse est délétère faite de vibrations émotives.

Rien ne résiste, tout s'envole, s'enfuit, nuages... nuages. Constamment, incessamment, se croisent et s'entrecroisent dans le miroir de l'invention des figures inouïes.

L'ensemble participe à l'édification de l'œuvre. Est-ce œuvre ? Monticule de livres ? Cela se situe dans le front, c'est un hymne de syllabes qui mugit sa puissance ou son délire infini.

Vapeurs, tourbillons, nuées, chevauchées et fuites, voilà ce qui se passe dans cette fameuse cité intérieure...

L'écriture poétique

Nous n'avons pas fait preuve de faiblesse. Notre initial dessein était le meilleur ; encore détestés et refusés. Nul réchappé de poème ici ou là. Notre potentialité littéraire était certitude que tous ont niée.

Comme on purifie l'épaisseur brumeuse de la Muse, élever la grandeur de ses livres. Quel lecteur ? Aucun lecteur.

Nous nous retrouvons dans la splendide solitude, humiliés par autrui, vivant avec le vers, rencontrant quelque trace de vipère sur le sol aride.

Observez cette médiocrité, considérez ce poète ! Vraiment, je n'ai rien que faire ! Je le méprise !

La poésie splendide s'élève inlassablement, exceptionnelle mais incomprise. Le temps est nul, n'est d'aucun secours.

Je produis pour moi, pour le Ciel. Chez l'homme, je n'existe pas, jamais je n'existerai. J'en ai la certitude.

Le revers du poème, - son interminable solitude, son rejet, son exclusion. Ecrire pour jamais. Une richesse intérieure, constamment bafouée par autrui.

Segments

Le poème détesté du peuple, du poète lui-même se cache honteux dans le tiroir, ô richesse inconnue !

Avant d'exploser en syllabes, en mots et structures, de combien de manières ont été conçus et pensés ces vingt-six petits signes de l'alphabet ?

Ajouter, ajouter encore... pour s'asseoir sur une montage de livres ? Produire est chose aisée. Les fulgurants rais lumineux qui sillonnent la tête, l'étonnante force qui jaillit des orbites, et malgré le constat d'échec d'autrui la quantité qui s'accumule, qui s'accumule...

Comment débarrasser le saint des émules de Satan ? Seule la mort libère l'innocent, seule la mort.

La pensée prophétique, - elle m'a regardé, m'a offert son savoir. Ai-je su aimer cette splendide maîtresse ? Elle était d'une pureté parfaite.

Il n'y a pas d'issue

Je suis accroupi et nu au milieu de mon cercle que je délimite avec l'aura de mes pensées.

Dans la pureté de ma nudité, mes yeux sont tournés vers l'intérieur - je me nourris de mon passé, j'habite un présent, puis-je concevoir pour l'avenir ?

Je me replie, m'enferme dans la chair, je veux écrire.

Les idées sont éloignées, il y a des brumes de nuages là-bas. Au centre du paysage, un immense trou. J'y jette mon esprit. Au fond une étendue d'eau. La nourriture de la mémoire s'y est déversée.

Tout est irréel, onirique ou virtuel. C'est un possible que j'invente ! Que personne ne lira, que Dieu connaît.

La vérité refuse d'ouvrir la porte, le possible tourne et tourne sur soi-même comme une toupie qui cherche.

Où suis-je ? Où en étais-je ?

J'espère encore, supposant mon futur. Il n'y a pas d'issue. Cela va disparaître. Je le sais bien.

Il n'y a pas d'issue

Je suis accroupi et nu au milieu de mon cercle que je délimite avec l'aura de mes pensées.

Dans la pureté de ma nudité, mes yeux sont tournés vers l'intérieur - je me nourris de mon passé, j'habite un présent, puis-je concevoir pour l'avenir ?

Je me replie, m'enferme dans la chair, je veux écrire.

Les idées sont éloignées, il y a des brumes de nuages là-bas. Au centre du paysage, un immense trou. J'y jette mon esprit. Au fond une étendue d'eau. La nourriture de la mémoire s'y est déversée.

Tout est irréel, onirique ou virtuel. C'est un possible que j'invente ! Que personne ne lira, que Dieu connaît.

La vérité refuse d'ouvrir la porte, le possible tourne et tourne sur soi-même comme une toupie qui cherche.

Où suis-je ? Où en étais-je ?

J'espère encore, supposant mon futur. Il n'y a pas d'issue. Cela va disparaître. Je le sais bien.

Ici se meurt

Ici se meurt un monde inconnu, rejeté par tous. La certitude plonge dans le néant : tu es perte, tu t'en retourneras à rien. Réponse sans éclat, réponse de refus.

Autrui me hait, ne veut de mes écrits, les méprise les rejette. Autrui m'insulte. Les mots s'écrasent sur le papier.

Ma nuit est lumineuse de connaissances : au coeur de l'avenir, un catafalque de cendres sans gloire.

Cette fille est une traîtresse qui a feint de m'aimer, et m'a rejeté comme un pitre incapable.

Au centre, il y a la haine, la mort, ma fin, mon échec.

J'en ai assez de me repaître de mes reliefs, de me lamenter sur mes recueils, de prétendre, d'avoir la certitude, de savoir... J'en ai assez... Fuir mon enfer, déchirer mes habits de misère, me délivrer de l'inutile, tuer les fils de ma honte.

Comment les convaincre, leur dire, leur jurer ? Essayer ailleurs,... ailleurs... Jamais peut-être ! Nullité - rejet - oubli.

Espère avenir de misère, qu'une aube multicolore t'éclaire ! Que disparaisse la malédiction ! Le silence règne en despote. Je m'en retourne au néant et tel est mon triomphe !

Fragment de ciel

I

Ce fragment de ciel, la poésie s'éteint nerveusement. Là-bas, il y a la source nourrie de lumière.

Encore des vérités d'écriture, de formes inconnues, anonymes, de jeunesse, de vieillesse, - à oublier, qui s'en iront mourir - (C'était à prévoir) Vêtues de leur mieux, incomprises pourtant.

Mauvaise étoile, sale lune, blafarde et inutile. Rien ne scintille, rien ne brille, tout semble mort.

II

Sous ce fragment de ciel, est suspendue une fille accrochée par ces mamelles éclatantes de douleurs - la marée baveuse, laiteuse remonte vers elle irrésistiblement.

[Je sais étrange composition sans symbolique analytique]
ainsi je poursuis :

C'était donc le monde, le mien refusé, monde unitaire où je courais, marchais, dormais (etc...) construisant avec des accidents de langage, des débris éclatants sans génie, sans lumière, travail de rien - disaient-ils, disaient-ils et s'ils avaient raison ?

Je me jette, j'insiste, j'espère de nouveaux espaces de liberté.
Je déverse ma rage accumulant, accumulant encore. Pour qui ?

III

Sur ce fragment de ciel, l'agression noire - pluie de grêlons spectrale - le poème râtre, lutte pour survivre,

“ Je ne veux point mourir - je dois survivre. Bien sûr qu'ils existent - vous ne les voyez pas ? Vous ne les voyez pas ? N'ai-je pas lutté pour produire, moi ? ”

IV

Une nouvelle vague auréolée de plumes constellée de clous, de couteaux etc...

Me voici tout à coup avec mes quatre laquais qui rôdent et agressent dans des vêtements invisibles rempli d'aigreurs et de haine. Ainsi ça recommence et ce lieu parfait pour ma solitude. Quelle solitude ? Entourée d'ombres, d'invisibles à occire, je reprends le mouvement à

produire.

Oui, ici, encore, avec toute l'innocence d'une créature redescendue. La chair est bafouée ? La chair ? Mais je le sais ! Ce n'est que du sang blanc, qu'ignorance ne voit (confession, pour qui ?)

Je poursuis : encore seul, avec mes Dieux sur ma terre déchirante, ceint d'ombres pour finir rampant, vieux vers détesté, je m'enfonce dans le rien.

V

Tu le sais, toi qui pénètres dans le vent dépouillé de toute espérance, sans lecture d'un littéraire, nulle compréhension bravant le suicide, - et pour cause !

Est-ce récitatif que ces morceaux de formes à coller, à accoupler ? Encore, j'écris : je fus donc prophète, inconnu, irréel aux hommes, saint et oint, mais qui le croirait ?

J'existe et ma solitude est sublime, mon avenir est désespérant. Il y a encore ce fragment de ciel.

VI

L'âme est ignorée : elle triomphe dans sa défaite, elle se glorifie - a-t-elle raison ?

Messages V

La femme insecte

Je sortis de mon cauchemar, couvert de sueurs glacées, j'allumais rapidement la lampe de chevet et vis, face à moi, à quelques mètres du lit cette étonnante fille cruelle avec des ailes de papillon qui m'observait dans une fixité étrange. Les ailes commençaient à tourner dans une sorte de ballet bizarre, difficile à décrire. La lumière jaunissante de la pièce éclairait çà et là dans un jeu d'ombre la femme-insecte venue pour me faire jouir ou souffrir. Je bondis hors du lit, nu, en érection et m'approchais d'elle. Ma respiration était saccadée, j'étais pantelant, frémissant et angoissé, mais attiré irrésistiblement par cette curieuse femelle. De son regard métallique, elle m'obligea à m'agenouiller. J'obéis lentement et plongeais mon visage contre son buisson noir et brillant. Je buvais crispé l'odeur acide et molle de ses lubrifications vaginales. Je passais ma langue avec dextérité dans la fente humide de son sexe et me concentrais pleinement sur son petit bouton rose gonflé de sang.

D'une voix légère et claire, elle me demande :

- Où avez-vous appris à faire ça ?
- Constamment je le fais. C'est une manière de rendre hommage au lieu qui m'a vu naître...

Puis je me relevais. Avec délicatesse, je lui fis faire un demi-tour sur elle-même, et je pus admirer l'étrange conception de sa chair féminine. Au-dessus du fessier, à la hauteur du creux des reins, l'on pouvait observer une touffe épaisse de poils. J'écartais délicatement cette zone unique, et vis un deuxième sexe comportant une autre fente, des lèvres plus larges et au milieu des lèvres, un sexe d'enfant de quatre à cinq centimètres de long, en position repos. Il s'agissait du second clitoris, volumineux cette fois et totalement adapté à la langue et aux muqueuses internes de l'homme. Je m'efforçais de lui faire une sorte de fellation

délicate et subtile, lapant doucement cette zone sensible. Ses ailes se mirent à frémir et je l'entendis de sa voix cristalline gémir avec plaisir.

- Oui, encore, bien lentement. Oui, oui, que j'aime ! ...

Cette délicate caresse dura pendant un long moment, puis la sachant sur le point de jouir, je décidais de pénétrer cette touffe noire chargée de muqueuses et d'odeurs vaginales mon sexe toujours en érection se glissa aisément dans cette ouverture secrète. Le pénis y était emprisonné comme dans une cachette sûre et délicieuse. Je sentis monter en moi la sève de l'orgasme, je décidais de l'accompagner en saccadant de manière plus forte le coulissement intime, je poussais des petits soupirs qui se mêlaient à des grognements légers. Ne pouvant plus me retenir, je laissais exploser mon pénis dans sa chair en feu et donnais de violentes saccades de sperme dans le bas de ses reins. L'éblouissement était total, et je perdis connaissance sous l'effet de la jouissance dévastatrice. Quand j'ouvris les yeux, la femme-insecte avait disparu. Je regagnai mon lit pour m'y réveiller quelques heures plus tard.

Peuple d'images

Peuple d'images, de mauvaises pensées nourries de perceptions insignifiantes, faiblement extraites de la cervelle ! Il cherche avec difficulté depuis des semaines, et la tête est lourde de bêtises, d'incapacités, de ralentissements. Terre aride, terre desséchée par son soleil ! Considérant un ciel toujours plus haut ! L'énergie est dans la chair de moins en moins exaltée, le sang se liquéfie.

Rien ne saurait y faire - nulle recherche n'engendre d'étincelle, ou de perception nouvelle utile. Les mots gisent là comme des petites fourmis recroquevillées, les pattes en l'air, attendant le fossoyeur. Tout s'en retournera à la tombe misérable et inconnue. Puis-je me repaître de mes restes ? Un espoir ? Quel espoir ? Je vis seul, dans l'ombre de moi-même, affairé à ce devenir étrange. Aussi je me recharge respirant le

passé, comme un souffle venu des profondeurs que j'aspire pour lui rendre la vie avec son cortège d'images, de syllabes d'autrefois, comme une résurrection de squelettes dans le cimetière de Jérémie !

Je devrais être Moi, une Parole parfaite dans une bouche purifiée, mais l'oubli d'autrui constelle ma certitude de vides, d'indifférence, d'intérêts insignifiants, hélas !

Tout ce que je n'ai pas écrit ou dit, l'inspiration l'a pensé dans une phrase éternelle enrubannant l'univers sans fin et sans raison.

Il y a un non-vouloir, qui engendre de la stérilité. Le mouvement se meurt et l'élan disparaît. L'on va de peu à peu, et de peu à rien.

Comme un sexe qui débande, une femme qui se courbe, des cheveux qui blanchissent, se détruit, s'éteint, l'inspiré qui n'intéresse personne.

Le ciel, lui constamment se souvient, intégrant autrement le temps dans le trajet de l'existence éternelle ou du moins infinie. La mémoire des heures, elle, oublie.

La trace des grands par l'utilité ou le scandale, par la naissance, chacun peut s'en souvenir.

Puis l'oiseau lance sa trace directionnelle vers l'Azur, l'avenir, le futur. Nul ne s'en soucie prétendant que tout cela est image poétique. Pourtant l'oiseau indique le chemin de l'au-delà, indique la direction à suivre.

Il s'agit donc d'attendre l'avenir, et de s'y préparer, de construire sa personnalité pour ce futur. Alors survient ce qui doit arriver.

Toute mort appelle une autre vie. A la croisée de l'existence l'un fuit, l'autre s'en vient. Dans l'espace, se joue donc un principe réciproque en sens inversé.

Je plonge dans le Livre pour y chercher la vérité. Je m'épuise à comprendre et ne sais jamais rien. Je veux découvrir ce que personne n'a pu encore entrevoir.

Il n'y a plus d'angoisse. Le jour est clair, rempli de sérénité et de sagesse. J'en suis à produire pour exprimer ma force et mon aptitude. Tout autour de moi semble en paix : il y a d'abord cette lumière chaude et lourde, apaisante qui délimite ma pensée. Puis ce silence de bien-être où l'esprit heureux pourrait y trouver du ravissement. Je suis rempli d'une quiétude et d'une tranquillité abondante. Il n'y a nulle résistance dans cette conscience : la stabilité y demeure et son balancement est parfait.

Puis je vois ou j'entends, - du moins je perçois cette montée de l'activité cérébrale. J'ai l'étrange certitude de ne pouvoir la diriger, de la savoir m'échapper. Je m'impose, j'exige que cette pensée se soumette à mon autorité. Une intensité de lumière intérieure monte pour éclater en principe phosphorescent. La lumière me heurte, je ne puis m'opposer. Elle existe et s'installe.

À présent, il fait nuit. Cela est fort sombre. Pouvais-je ne pas céder ? La force était ancrée au plus profond du Moi, et jaillissant çà et là semblait impossible à maîtriser et à contrôler. J'étais un étranger en moi-même, inapte à décider, subissant un acte de faible violence. Qu'ai-je connu ?

Tu veux fermer les yeux pour y voir, pour voir l'intérieur de ton esprit. C'est un vaste horizon, une immense terre de recherches et d'investigations. Oui, baisse tes paupières. Regarde pour le dedans. Là sont les mots, les souvenirs et les puzzles qui te permettront de construire

des images.

Ainsi tu veux t'observer. Plonge dans cette étonnante aptitude ou capacité cérébrale. Impose-toi un commencement. Veuille découvrir quelque essence claire, légère ou libertine. Pense à une force belle ou nouvelle. Va au plus loin de cette infinité, expectative d'un labyrinthe ou d'une combinaison de jeu d'échecs. En vérité, spéculer.

Tes mains s'agitent, tes jambes s'étirent. Déjà, tu cours en toi-même. Qu'y a-t-il à voir, à faire ? Alors cherche. Encore. À présent, il faut travailler. C'est l'instant de la sublimation, de la forte découverte qui devra engendrer de la satisfaction.

Le temps s'écoule. L'esprit est déçu. Te voilà retourné à ton état premier de paresse, de dégoût et d'indifférence. Que tires-tu de cette expérience ? Que prétendais-tu obtenir avec cette capacité ? Telle est ta réflexion. Quelques instants se sont passés, et il ne reste rien. Ou plutôt, il reste cette feuille noircie avec de vils caractères inutiles et stupides.

I

C'était une faible possibilité, imperceptible, à peine réelle, presque insignifiante à tirer d'un rien, d'un Néant. L'Esprit injectait en soi-même de la pénétration, allait sans trop savoir, en prétendant qu'il y avait... quoi ? Ce bruissement, ce battement de papillon d'aile. En vérité, c'était une force élémentaire d'intuition. Il fallait toutefois que cette perception reposât sur quelque chose de concret pour que l'intelligence prétende y déceler un soupçon.

II

Non, il n'y a pas de doute. Il y a un individu qui avance avec certitude, avec *sa* certitude. Qui refuse de passer par un chemin déjà emprunté, qui ne considère nulle faiblesse, nulle erreur en soi-même. Où

sont les désastres ? Les pertes infinies, irrécupérables ?

Donc, ce petit bonhomme ridicule et prétentieux poursuit sa route, pénètre une obscurité inouïe. Il refuse de voir la ténèbre qui l'enveloppe. Il va de semence en fleurs, de récolte en moissons, d'accumulations en germe et assure son cycle poétique, de vie, de mort et d'avenir.

Il avance en posant des bornes de certitude, en jetant sur le sol des petits cubes de vérité. « Belle nuit, nuit réelle où je jette toute ma saveur et toute mon aptitude, poursuis avec moi cette course splendide ! »

III

Dans la nuit, la Lumière t'instruit, t'apprend. Toi, tu guettes, tu scrutes. Elle te nourrit de ses sucres splendides, de ses substances inouïes. Elle est ce que tu espères. Que me donnerais-tu pour accéder à du progrès, pour fuir la torpeur cérébrale dans laquelle tu gis aujourd'hui ! Tu veux monter, mais comment ?

IV

Que comptes-tu peser, toiser dans ces ténèbres ? Que prétends-tu savoir ? Car tu travailles à délimiter l'espace de ces formes, à cerner l'impalpable.

I

Chercher à communiquer avec sa pensée, préciser l'abstrait, percevoir cette insoupçonnée, voilà bien des moyens pour accéder à la

sublimation du Moi ! Ainsi je désirais et des formes légères ou délétères peu à peu s'offraient à ma conscience. Le presque rien devenait possible, le je-ne-sais-quoi... voulait apparaître. J'arrangeais, je déplaçais, je combinais des solutions entre elles, futiles et insignifiantes espérant obtenir des propositions heureuses.

II

C'étaient des êtres d'une richesse inouïe, tous distincts les uns des autres dans lesquels je souhaitais me nourrir. Ils représentaient des personnalités différentes, chacune possédant sa vérité. Je devais extraire et combiner, ou mélanger leurs écrits. Je voulais prélever et comprendre.

III

Un mot, une légèreté, un imperceptible battement dans l'air, - et cela pour enclencher un mouvement, ou pour déterminer le *la* et l'envoyer.

Sont-ce vraiment des *hasards*, ces solutions offertes ? N'y a-t-il pas analyse invisible de l'esprit et choix donné ?

Cette oisiveté, était-ce réellement un moment d'attente ? Quelque chose travaillait, là-bas derrière. Oui, quelque chose.

IV

Mes après-midi étaient stupides. J'attendais autre chose de mon aptitude poétique, et je prétendais ma cervelle capable de m'offrir des solutions supérieures. La réflexion était accomplie, je demandais à présent de l'action. La force d'autrui m'étonnait. J'ignorai comment m'y

prendre pour accéder à la compétence des superbes littéraires. Je voulais tout changer en moi. Était-ce raisonnable ? Pourquoi ?

Messages VI

Qui croire ?

De la mort découle la pensée de l'après-mort. C'est encore rechercher un possible, une tentative de pari à jouer. Est-ce tentative imaginaire ou situation d'avenir probable ?

On pense dans le présent et la pensée se ramifie pour l'avenir.

On dit : “ Le monde commence, là-bas... ” Le monde ici n'est pas. Le quantifiable n'est pas, et l'impalpable est... difficile, surtout pour un être doté de sens concrets et de sensibilité faible d'intégrer ces vérités.

C'est donc une sorte de survie de présent à finir pour tendre vers l'au-delà. Il faut pourtant transmettre la vie dite inutile chez les hommes, tandis que la vraie vie est ailleurs - seconde difficulté.

On raye donc la notion de “ meilleur des mondes ”, car il y a l'autre, dit supérieur, plus intéressant, plus vivant.

Les choses dépendent de nous par notre travail, nos actions, quand bien même la grâce serait appliquée. Les choses dépendent de nous.

Nous balançons entre le savoir et l'insoupçonné, et sa synthèse objective se veut d'être réelle. C'est encore une fuite, la fuite du monde vrai qui unissait, croissait, associait pour accéder au monde virtuel, d'avenir douteux. Qui croire ?

L'esprit avance

L'esprit avance. Le jour est presque clair. Où en suis-je, où puis-je aller ? Je dois me supporter ou tenter de spéculer avec du matériel délétère. La confusion est dans cette tête. La lumière qui la définit, est parfois ténébreuse, occulte, délimitant l'extrême à atteindre. Je ne vois que du vide, et bien sûr, il me faut le remplir. Je me reconnais, - oui, c'est moi, dans cet espace virtuel de possibles, d'inexistants et de probables.

Je m'épanouis accompagné de cette curieuse lumière et j'organise le déplacement des objets. Je désire maîtriser mes mouvements. Je m'y essaie plutôt mal : tout semble s'activer si vite, et la pensée s'enfuit. Rien ne me sera donné. Je m'étais pourtant promis quelque triomphe obscur d'inconnu à satisfaire.

La nuit est tombée. Tu ne plongeras pas dans ce précipice où le vertige excite ton possible. Tu en prends du plaisir à déplacer l'effroi et la crainte du Néant. Tu avais autrefois glissé là tout au fond, tu y avais remonté ton absence, une souffrance inconnue, une certitude de faiblesse. Tu sais à présent ce que tu as fait.

Nul ne fut plus hanté

Nul ne fut plus hanté ni obstiné - cherchant désespérément les traces de son Idéal, ayant mis toute sa capacité cérébrale au service de cette éphémère interdite, impossible à saisir ; exploitant à merveille les flux d'activités intellectuelles pour mieux posséder ses instants ; il était homme à femmes, homme affamé de vérités énergiques et de certitudes universelles.

Il fallait pénétrer, chercher, contourner l'obstacle, déterminer le silence, repousser les limites où buttent les âmes des poètes, où viennent se fracasser les aptitudes incapables de produire au-delà,

incapables d'atteindre une sorte de finalité sublimée et divine.

Lui, donc, force bafouée, reniée, détruite, méprisée, lui aux confins de soi-même, désireux de renaître de sa propre énergie, sachant l'invisible, prêt à l'affronter et le comprendre, détestant la violence, entre le précipice et la bourrasque, l'avalanche et la profondeur, veut accéder à son immortalité.

Cependant ils refusaient

Cependant ils refusaient, rejetaient par paquets de poste, par montagnes de poèmes retournés, - c'est vous qui devez payer le renvoi disaient-ils - certains de ma médiocrité, de mon incapacité à écrire, à leur plaisir.

Avaient-ils réellement pris le temps de lire, de relire, de comprendre ?

Ils refusaient par grappes, par quantité totale d'éditeurs spécialisés dans l'édition poétique.

C'était une incroyable façon de me régénérer, de me permettre d'aller puiser en moi-même de nouvelles sources de production, de plus audacieux élans d'écrire.

Au poète

Il y a donc de longs jours à attendre, toi qui dédaignes la louange, qui méprises la certitude de ta valeur. Le temps se disloque pour un futur bizarre et audacieux, le temps.

Tu es debout mortifiant le vent, tu l'appelles comme une

nourriture de l'âme. Les spasmes de l'invention te permettront-ils d'aller au-delà et de trouver ? Toi tu te renies, et te rejettes comme un pantin ridicule.

Et ce n'est que cela ! Ce n'est que cela ! Plonge dans ton superbe gisement, et veuille y remonter ta magnifique substance, ô joyau spirituel, intelligence belle !

La nuit, je pénètre

La nuit, je pénètre l'épaisse broussaille où s'endort mon sommeil. Du charbon plein les yeux, j'avance en tâtonnant pour atteindre une sorte de labyrinthe où s'irriguent constamment les sources de la douleur et du Mal réunis. Je me calfeutre dans cette espèce de buissons d'épines pour essayer d'y prendre quelque repos. Des torches flamboyantes illuminent parfois cet univers marécageux où je vois d'autres poètes qui y croupissent avec leurs âmes. Certains implorant et me supplient de les délivrer de ce lieu impossible. Quelques fois, il semble que le jour veuille poindre dans leurs yeux de misère.

Ho ! Lieu sordide, nuit de l'extrême, s'engouffrer dans ton vertige pour y disparaître à tout jamais, pour fuir dans l'infini de l'oubli, et aller de peu à peu, et de peu à plus rien comme un mouvement qui s'arrête ! L'espérance est dans la mort qui annule la vérité de la naissance.

J'ai espéré

J'ai espéré, comme un esprit replié en soi-même désire accéder à un monde intérieur. Je l'ai appelé, parfois j'ai cru l'entrevoir, mais en vérité, ce fut une terrible déception. La poésie était mièvre.

Cela paraissait si peu, si faible pour être montré.

Les yeux orientés vers l'avenir d'un progrès, d'un mieux improbable, les yeux.

Je prétendais malgré le Mal accéder à quelque chose de différent, de nouveau. Je ne savais exactement comment m'exprimer pour expliquer cela.

Le Mal interrompait la volonté du travail, décidait de la violence pour interdire l'accès à de la formation. On imagine aisément les conséquences catastrophiques qu'ont pu entraîner de tels concepts. Mais que faire ?

L'impalpable, l'évanoui sans cesse disparaissaient.

Où en suis-je ? Qu'est-ce que cela vaut ? Faut-il travailler plus ? Autrement ? Comment agir ?

Tout s'agitait dans la mémoire. Je compris qu'il fallait implorer le miracle... et Dieu fit descendre Satan.

J'ai espéré... désireux de déplacer le conflit à l'intérieur de l'homme.

Lui s'éloigne

Lui s'éloigne d'une démarche incertaine, fuyant sa propre image, tentant encore de capter ces possibilités chimériques ; il mesure en songeant à sa pure dimension.

Les constructions aléatoires entourées de brouillards blêmes

circulent autour de lui, au-delà du temps. Nul secret ne se cache dans son âme. Il ne sait où aller, étrange incertitude parmi les souffles lumineux. Un vent rougi par l'haleine des Dieux indique parfois le chemin à suivre.

Lui, à l'analyse douteuse, désire savoir, prétend comprendre. Le long des berges, c'est un déplacement circulaire pour une vision lointaine du promeneur.

Y aura-t-il un étonnant reflux de la masse et du volume d'eau proposée ? La pensée riche et pleine jamais ne le saura.

Grand esprit

I

Grand esprit, est-ce à moi de songer ? De brasser du dedans des souffles aériens ? Il est temps de créer, d'agir de l'intérieur,

pour accéder aux sublimes délires, et offrir de la constance au travail.

II

... Lui encore, la main contre la tempe espère une inspiration plus belle et rêve en soi-même : “ Je comprendrai, je décide d'aller outre, oui je veux l'orgueil de ma raison ”, et la plèbe à ses pieds, se prétendant, se supposant. Là dans l'exil du soir, le long de son immense parcours, il s'éclaire. Le paysage s'agite. Que trouvera-t-il ?

Lui encore, cherchant à prendre mesure de son estime, spéculant sur autrui, comparant.

III

Grand esprit, vous regrettez... L'espoir était plus vaste, et le site à construire plus haut encore. Le site d'outre-mer et d'outre-avenir élaboré sur la pensée d'ici bas, permettra-t-il de supposer un au-delà meilleur ?

Il faut être à hauteur de sphères divines, mais cette hauteur n'est point pour l'homme. Alors la violence de l'océan pousse sur ses radeaux désabusés ces milliers de poèmes naufragés, oubliés, sans futur.

Conçois ailleurs. Ta soif est éternelle et ne saurait être apaisée. L'esprit happe l'eau offerte comme oiseau sillonnant l'étendue.

Est-il mot pour exprimer ce que l'esprit regrette ?

IV

Grand esprit, vous pensez : route de certitude, de vérité et d'excellence. L'intelligence ardente, l'âme élevée, vers quelles puissances du ciel, s'élèveront-elles ? La durée construit votre avenir.

Nous avons commerce avec la médiocrité. Telle est notre faiblesse.

Grand esprit, voici : sur vos routes éternelles d'immensité, d'élévation. Plus haut encore atteignant le labeur extrême de pureté admise.

V

Ceux qui furent au plus haut ne dirent point la vérité, mais laissèrent la marche des morts sur la terre des vivants.

Nous invoquons

Nous invoquons la sublime sagesse, nous l'implorons dans nos prières.

Inouïe est notre ignorance, immense notre faiblesse, ô toi juge-nous avec pitié. Accorde-nous quelque élévation, purifie-nous.

À toi, ta grandeur, ta certitude, et ta vérité ; à nous, la honte, la médiocrité, le ridicule.

Qui donne conseil ? Qui prétend savoir ? Moi sans peuple, sans élite et sans masse, moi sans régence ni tutelle, de naissance pauvre, conscient de ma petitesse... Pour quel titre ? Lequel ?

Dans tes habits de luxe, tu prétends discourir et tenir haute la parole. Tu n'es qu'homme et prétention d'homme, tais-toi.

Au coeur de soi-même

Aux jeunes poètes

Au coeur de soi-même, nuit claire, claire encore et la nuée, voltigeant par mégarde ici et là pour la source du poème, dans la pensée béante et superbe.

La puissance du vent, la bise allègre, les vallées et les monts, les risques et les audaces, la certitude défaille dans la vérité du printemps.

Rapidement, lestement, il veut, il cherche, jeune homme de haute stature, il accède à son combat.

Les forces bouillonnent en lui, il suppute, oscille, il déplace les bornes du savoir, rejette les limites de la vérité.

Sans Bacchus, sans fumées délétères, à la recherche d'une croissance infinie, l'intelligence se développe dans un ordre logique espérant comprendre autrement, mieux peut-être ! ...

Le temps est sur sa droite, il va œuvrer - développant ses dons, - du moins s'y essayant.

Sucs princiers

Aller ! Tirer en soi-même de nouveaux suc princiers, concevoir autrement d'étonnantes propositions poétiques, enfin se prétendre capable d'avancer vers la création !

Moi, si faible, stupide, dans l'impossibilité d'ajouter sur l'idée, ou inapte à faire évoluer la forme, - mais comment ?

Alors je prends dans le passé - j'ouvre Hölderlin, je relis Perse - et je me trouve entre du Romantisme et du Lyrisme - donc je jette - ne sachant comment les exploiter.

Je m'énerve, j'attaque Deguy - moderne, n'est-ce pas ? Et puis rien, ou peu - cela me semble inutile.

J'exploite Poèmes II chez Gallimard, puis Poèmes 60-70, et rien, ou presque. Vraiment, je ne vois pas comment m'y prendre.

Je pense à Hugo, je vois les Collections Bouquins placés dans mon armoire en hauteur, et je me dis : comment faire Hugo ? Comment l'atteindre ? Paff ! Pas facile, hein ?

Soir d'ignorance

Soir d'ignorance quelle médiocrité autour de moi,
d'imbécillités et de bêtise ambulante

J'ai l'intensité d'une force inconnue invisible et pourtant
puissante comme autrefois époque où je marchais en moi-même
avide d'intelligence pénétrant les espaces inexplorés de ma première
jeunesse remplis d'espairs lugubres constellé de lumières
fluorescentes la pensée gravitait autour de moi

Dieux, mes Dieux et quelle certitude où j'espère
allègrement comme un esprit léger embraser un Moi puissant

Ils étaient tapis dans l'ombre obscure avec présences de
violences occultes accédant à la chair, l'humiliant, l'abêtissant
aiguilles affûtées

Puis une graine de semence comme une parcelle d'avenir
malgré le fardeau du mal et je voulais aller au fond la violence m'a
pétrifié, frustré, interdit

Le Vouloir était fort les choses associées à l'actif agité et
fécond plongeaient dans la profondeur

Les femmes n'étaient que rêves de chair insoupçonnées et
inutiles c'est pourtant ces femmes qui ponctionnent le temps et
transforment le travail en plaisir délétère, éphémère, enfui.

A présent je gémiss conscient de mon impuissance crispant
les poings cherchant à imaginer l'écrit d'exception de perfection
inaccessible

J'ai récolté des soupirs au milieu de sources s'y exhale
parfois un écho lointain d'oublis, d'espoirs avec résonances faibles
faibles

Y surnagent des possibilités poétiques semblant s'aimer O
baiser aériens avec serments avec discours

Puis j'accède à cette extraordinaire beauté qui règne dans la
plénitude absolue avec été resplendissant d'orgasmes

Dieux, mes Dieux et quelle certitude où j'espère
allègrement comme un esprit léger embrasser un Moi puissant

Cette inspiration offerte d'en haut qui illumine ma solitude
intérieure, qui déplace les bornes de mes rêves et me permet

Oui, friction d'idées de têtes pleines, doublement élaborées,
avec poussées de volonté de savoir pour le livre nouveau !

Le poison

Je sais bien que tout cela vaut peu et que le style employé est
de faible valeur

Ce genre d'écriture syllabique ennuyeux et répétitif ne
saurait apporter le moindre intérêt à quelconque esprit élevé

Pourtant, inlassablement, bêtement peut-être, la capacité
créative essaie de s'imposer, de proposer de nouvelles formes...

À rire ! À rire ! N'est-ce pas ?

Cela n'est rien,... comparez avec la science, avec l'intelligence technique, comparez...

C'est une calamité que cette poésie ! Cela pervertit l'âme avec des foutaises et des niaiseries quand la raison a besoin de rigueur et de discipline.

Sur quelques airs anciens, le produit semblait meilleur... Mais à présent, ce sont des enfantillages, de réelles pertes - oui, voilà : ce sont des mesquineries.

Basez-vous sur la vérité, donnez des certitudes à vos enfants, à vos adolescents.

Le poème ne serait être un cadeau, c'est un poison.

Après une longue errance

Après une longue errance dans la médiocrité de la discipline j'ai cherché à progresser à quantifier les pertes à trouver des solutions pour accroître le gain

Je savais qu'il me fallait du temps, du travail, de l'abnégation et cette immense solitude pour produire grandement

Aucun souffle ne montait réellement de moi, j'avais conscience du rien et de l'incroyable faiblesse. J'étais désespéré par la plus infime solution de grâce

Ne flamboyait aucune essence d'avenir point de poudroisement divin au-dessus de ma tête pour compenser quelque peu les immenses vols du Mal

Nulle transe prophétique ou chimérique permettant d'accéder
à quelque saveur supérieure...

Je me sentais ruiné, accablé, maudit

J'aspirais à gagner une sorte de hauteur, mais ne parvenais à
expliquer réellement ce à quoi je songeais

C'est ça : je cherchais la rare beauté accompagnée d'oiseaux,
une fille splendide voltigeant dans le vent

Je la voyais ou croyais la voir

Entourée de gerbes multicolores, de lumières inouïes, avec
jambes blanches et longues, et son superbe sourire nacré qui remonte sur
ses lèvres comme une écume de bonheur

J'ai réellement cru que cette fille allait me permettre de
résoudre l'immense difficulté dans laquelle mon âme s'était mise

Ici, là

I

Ici là quelque chose doit bien exister Ici n'importe
quoi du peu mais quelque chose

Gratter, gratter au dedans avec ongles sales, gratter géo
géologue Oui, trouver Mais comment construire autrement

II

La vérité semblait présente à mes côtés elle s'exprimait

avec des mots écrits et voulait m'envoyer quelques messages

C'était une sorte de femme en lévitation, des brumes légères se dispersaient ici et là autour de sa personne

Elle m'appelait de son si beau regard, mais je feignais de l'ignorer car je grattais grattais C'est vrai : que peut une femme ? La femme est contrainte, gêne, perte de temps etc...

Je n'ai jamais voulu l'écouter

III

Vivre en soi avec des choix de mots à la manière de Racine, pourquoi pas ! purifiés, simplifiés, limités, à l'écoute d'une voix surnaturelle qui viendrait de l'intérieur

Ou encore construire vision sur vision pour atteindre une sorte de paroxysme de l'écriture

Souffle en soi un vent artistique, créatif, inventif peut-être !

Ici, là, dedans élaborant la forme autre, nouvelle, je délivre toutefois amoureux de l'inouï percevant des ondes bizarres, équivoques, accouplées à ma langue ah !

Tant qu'en définitive - oui - quoi ? - Qu'importe ! Je cherche encore... sachant que je ne peux y parvenir

Mes mains purifiées

Mes mains purifiées par l'injustice, ne veux-tu pas les bénir ?

Mes visions splendides d'halluciné, à qui les offrirai-je ?

Que peut-on ajouter sur le Fils ?

Ma terre connaît bien des souffrances et l'âme produit encore.

Je me souviens de cette jeunesse qui pouvait mieux, plus certainement.

Je crains de commettre des erreurs.

Tu m'as soumis à des chiens, à des ordures, à des porcs, à des pourritures pour que ma pensée resplendisse d'ignominies, et telle est ta jouissance !

Tu as mis tant de haine et de cruauté dans mon sang que mon épreuve m'éloigne du ciel

Suis-je suffisamment éprouvé ? Me faut-il subir plus longtemps ?

J'accède au saint corps dans une magnifique enveloppe blanche, - le poète se sanctifie !

Hommes et fils d'hommes, dois-je redouter l'avenir ? Quelle sera mon appartenance ?

Voilà, je m'emporte vers un nouvel espace.

Concevez-vous hommes bas sur cette terre, mes rêves indéchiffrables ? Je vous les offre. Telles étaient mes pensées.

I

Ainsi dans ce sublime minuit, éloigné du sommeil, cette volonté s'agite, appelle et supplie. Je bataille ferme avec cette piètre cervelle, les yeux au-dedans, je m'y essaie accablé d'obscurité.

II

Nulle richesse à donner. Tout est pauvreté, tout est médiocrité. Cela est faible, et pour quelle production ? Ceci n'est pas railler, mais comparez ! Comparez avec la science.

Celui-là prend l'air supérieur et veut se couvrir de gloire. Mais pour quelle réussite en vérité ? Les autres ont foi en leurs écrits.

J'ai dû prêcher sur des pierres sèches.

Le Temple

Je décidais donc de me construire un Temple éphémère ou immortel, un espace dans lequel reposerait mon âme.

*Ô temple de moi-même, éternel édifice
Rare construction plongeant au précipice
D'un néant inconnu, enfoui dans le Moi
J'y puise un mendiant, un apôtre et un roi.*

La pure lumière venait s'y écraser, amante insatisfaite de la pensée volage.

Ici une sorte d'accouplement devait s'opérer dans une vérité

de songe, dans un idéal chimérique.

La parole du poète comme un écho s'apprêtait à retentir dans cette pièce immense.

Tant de mémoire des auteurs disparus, tant de fantômes rôdant pour un idéal d'écriture,
génies fortunés que j'invoquais et suppliais.

Des variables de sonorités semblaient courir ou percuter le vaste dôme serein et puissant.

Je caressais des statues de femmes d'une beauté inouïe et j'accédais au vertige de la contemplation fabuleuse - c'était une sorte d'orgasme cérébral quand la perfection esthétique atteint son paroxysme.

Puis là-bas, dans un halo concentrique composé de lumière éparse, elle, presque bleue au souffle clair constellé d'or, s'avance et s'assoie sur les dalles de mon Temple.

Elle, au plus près de la conscience certifiant la fuite de la gloire.

En face, l'homme de l'indifférence détestant la volupté, niant sa puissance virile, refusant de respirer la chaude toison de son entrecuise.

Je préférais me servir de l'écritoire pour y transcrire les limites de l'Azur, pour accéder aux oiseaux au-delà de mon Temple, par degrés infinis.

Avec mon sang

Avec mon sang, avec mon squelette, je marche. Des vents rouges m'emportent. Des décombres, des ruines me guident. Accompagné de solitude, je marche au-delà du temps.

Oui, exclu de tous et de toutes, enveloppé par le mal dans un sac d'épines comme un maudit, je danse faussement.

J'exige la paix, éclate la haine dans ma demeure, sur mon chemin, ici, là-bas. J'éjacule mes faiblesses. Est-ce cela ma vengeance ? Je construis sur des espaces nouveaux et inconnus... m'écoute écrire dans cette avalanche de livres. En vain, je produis dans un secteur de pertes et de médiocrités.

Je creuse dans le sable pour y extraire nul grain. Ce qui reste en moi-même est perte, est peu. Que faire ?

Je suis banni, nulle étincelle, nulle soie, nul frisson d'estime. Je cache mon visage, je me préfère dans la ténèbre. Le dialogue improvisé : Saccages, décombres et honte avec boursoufflements d'écriture.

Ainsi exclu dans ma chair, voici les poèmes de médiocrités, mon sang, mon combat.

Il y a l'amour de soi, la haine de soi, la volonté de mieux produire
Hypnose Ma femme s'appelle personne lente descente
Mes écrits refusent d'être lus pour y chercher l'idéale de perfection. Quelle bêtise !

La force, l'action constantes fabriquant du verbe La beauté est endormie dans l'ignorance de sa pureté Elle s'imagine, suppose mais a tort.

Coulent des livres ensanglantés de haine, de douleurs, de ridicule, d'insignifiant, d'humiliation. Bariolé d'étincelles

phosphorescentes et incandescentes, comment s'épanouir dans le cercle de lumière ?

Mais le front est vide. Rien qu'une faible voix, qu'un murmure qui doucement gémit. Nulle extase d'écriture, seulement des faiblesses.

Ne plus y croire, avoir la certitude de sa médiocrité. Chercher jusqu'au délire. Qui méprise son frère Accéder au vertige. Du peu, d'estime ? Est-ce un frère ?

Fuir les fausses têtes couronnées qui grandissent leurs ombres alanguies sur des lits d'extase.

Quelle est ma certitude ? Pour y enfouir son ombre, un champ de déshonneur dans la honte où l'on creuse son trou... Est-ce de la poésie ?...Pour se cacher...

J'ai dit la vérité. Qui m'a cru ? J'ai dit : comparer, vérifier. Qui pèse quoi ? Avez-vous lu ? Voyez la science, la technique !

Le temps accentue ma certitude, ce que j'écris est vrai. Ils se partagent la chair des suppliciés. Horreur, massacre, et bourreaux. Qui le croirait ? Personne évidemment.

Allez, plus loin dans l'exil, au profond de toi-même. Pensées, ville de langages, de perception, d'insignifiants. Allez encore, interroge les profondeurs, extrais les racines, scie ton crâne comme une boîte à idées.

Tu y trouveras peut-être d'étonnantes certitudes... À l'intérieur se trouve la substance de livres d'un intérêt certain... Car c'est ta stupidité qui est à bannir, à chasser. Et nous, nous lisons ta production avec un oeil moqueur !

Tu as du *sang*, un *assassin*, de la *souffrance*, écris-tu ? Tout cela prête à rire. Que vaux-tu ? Rien.

Chaque lettre, chaque signe est une insignifiance, paroles de peu. Chez toi, tout est faible et médiocrité, je connais ta place. Ton encre court de faiblesse en inutilité, je sais ce que je dis

Ta place est derrière, ton encre s'oubliera.

Résonances I

Puissante

Puissante, elle doit être puissante pour ne pas disparaître dans la nuit inutile, pour ne pas être oubliée, humiliée, rejetée, pour tout ce qu'ont pu produire les poètes d'important, d'insignifiant, pour leur conscience, pour leurs œuvres, pour leurs productions, pour tout ce que leur raison a pu imaginer mais la foule est morte et le peuple méprise.

Nos corps sont fatigués par les travaux, nos chairs quémangent quelque lumière dans ces nuits de souffrance, de jouissance où l'esprit prétend encore pour la chaleur humide de ces statues de bronze, pour la description de la fièvre, pour ne pas oublier.

Je ne cherche même plus à faire jouir cet amas de chair, j'ai la vigilance d'une conscience pensante qui se conçoit incessamment dans son miroir. J'habite un lieu, je rejette la certitude extérieure.

Je n'attends pas, j'exécute avec ces perceptions, ces lectures, ces vibrations qui constellent mon quotidien. L'embrassement littéraire s'opère, s'obtient. Le mouvement universel se poursuit. Moi, éternellement seul dans mon tragique espace vide, je me

prétends sentinelle.

Je sais que je vais disparaître, que rien ne restera, car il y a cette inévitable fatalité de l'inutile. Mon produit intellectuel n'a pu transpercer la conscience d'autrui - oui, je vais mourir tout en étant - sans être.

Le miroir

J'en ai la certitude, c'est bien délibérément que je m'en retourne à cette unicité de l'être humain où s'agite le miroir du moi-même pour apercevoir quelques images fugaces, des variables de différences en halos, halos qui s'enfuient...

Je m'attache vainement à des souvenirs anciens pour toujours revenir vers toi. Tu déplaces une vérité pour éblouir ma conscience " d'autrement vrai ".

Ma pensée est une interrogation qui tente une possibilité de probables et désire comprendre ce que le hasard a entrevu. Il fait gratifier la lucidité du mensonge.

Es-tu perte avec déformation truquée de la vie exacte ? Tu souffres d'indifférence dans ta bulle irréaliste. Tu insistes seulement compris de ton image parce que ta tête est pleine, tu la crois utile mais elle n'intéresse personne.

Quelle aube ? Quelle connaissance ? Les actions s'effacent par la purification de l'esprit. Il faut passer par l'ombre pour accéder à ta lumière.

Projette-toi dans le futur, si tu t'en crois capable. Ou encore s'en référer à Dieu, au Père etc...Ta vie sera une constante

médiocrité de toi-même. Espère le contraire.

La pompe de l'indifférence

Qu'importent les quantités, les productions les refus
des éditeurs, le mépris d'autrui Qu'importe cette violence - ils
finiront bien par comprendre me disais-je ____ ils finiront

Et ses frères le vendirent au Mal, comme Joseph - [(où
est Joséphine et pine, et pine ? - à l'arrière de la Simca 1000 - quel
humour - quel humour !)]

Les jours doivent être utiles - riches, encombrés de
substance, de nourriture poétique. Sur les heures, au galop ! pour la
visible création, invention C'est ça - une montagne d'avenir et de
futur

Donc le temps à intégrer, à prendre, le temps successif qui
s'impose, qui trône sur lui-même. Et toujours la volonté de
plénitude, d'extase dans la lucidité ou les brouillards du soir

Il a fait du 12, du 13, du verset. Il s'est mis à penser, -
enfin il l'a cru - Il s'est battu pour cette rose essayant de capturer
l'instant éternel

Les lames, les pieux, les aiguilles s'enfoncèrent dans son
corps - Étonnante défaite ! Profond silence ! Dans ce labyrinthe
d'injustice où règne la terreur où le poète est transpercé par le fer
invisible

La victoire du Mal, ses gains, ses prélèvements, ses
destructions, la fatigue, les cachets, les somnifères, les sommeils
interdits, les repos de douleurs, de tortures

Mais les bonnes gens n'en ont que faire ! Chacun l'ignore, croit au délire, au mensonge... croit.

Il écrit donc des vers, et une voix profonde surgit de son néant - Bataille insipide et ridicule pour la pompe de l'indifférence et les médailles de la honte

Et l'homme obscur se meurt dans sa chambre lugubre.

L'homme et la fleur

Viens-t'en. Sors de là : elle se cache inconnue, méprisée des mortels. Éclaire, offre des parfums subtils, délétères, à capter - des élans de fille vierge - Prends tes aises, ton temps, épanouis-toi. Ombre de contre-jour : Je suis ton humus mauvais, j'en tire tes senteurs. Approche-moi de toi - la pensée se courbe, je te visite, t'ajoute, t'élève.

C'est une danse, un essai, un couple d'idées, d'homme et de fleur.

Approche-toi d'elle : de gaze, d'insouciance, de légèreté, elle est. Approche-toi avec trouble visuel, avec perception faussée - elle molle, paraît, disparaît. À visiter, à prendre, - ballet sensuel, sexuel. À vêtir de nudité d'orgasmes, parfaite, synchro.

C'est encore cette volonté nuptiale, l'assaut pour accéder à la beauté. Suis-je à présent mouche, insecte inutile, parasitaire ?

Je rampe sur ta tige, t'idéalise, te baise dans ma douceur d'amant. Je veux t'inonder, te baigner d'air cristallin, mêler ton pollen au mien, te balancer, te cambrer, en spasmes de plaisir pour exploser en gerbes magnifiques.

Encore : difforme, virtuelle, velouté, désir, sur pensée
revêche, hésitante d'une affirmation prétendue,

Existeras-tu réellement ?

Résonances II

Pour soi-même, uniquement

I

Soit pour quelque jugement : - oui, à rejeter, à nier, à
exclure. C'est de la faiblesse, de l'insignifiance, - ignorons !

Obstiné, cette charge m'était légèreté, volonté de voler, de
m'élever. J'embrassais l'horizon tourmenté d'incertitudes,
j'apprenais à être.

Le monde poétique paraissait bien difficile à pénétrer, à
comprendre, à intégrer. Les poètes m'ignoraient dans l'indifférence
la plus totale. Que pourrais-je faire ? Fallait-il ânonner du 300
lignes sur 5 ans, tirer une petite plaquette pour me placer dans leur
rythme ?

Cette richesse inconnue d'autrui, *comme de Dieu*, n'est-ce
pas en vérité la seule utilité raisonnable ? Car la gloire des hommes
n'est rien.

Je lui restituerai ma pauvreté, au retour.

II

Se poursuivre dans le labyrinthe de soi-même. L'univers
curieux du poème. L'aventure interne, vers le génie d'autrui, vers la
spiritualité.

Fougueuses passions de la femme qui inspire. L'homme qui juge, refuse, rejette.

Perplexes, complexes sinuosidaux, courbes extrêmes, la pensée experte dans ses hésitations. Jamais n'entra l'autre. Tissage d'une forme présente et invisible. Pour qui ? Pour soi, uniquement.

1

Il reste. Humiliation, médiocrité, honte, faiblesse, certitude du peu, de l'insignifiant.

Il y a. La science, l'intelligence, les hommes ensemble, travaillant pour resplendir, pour aller vers l'avenir.

Le poète lui se renferme sur ses livres dérisoires qu'il contemple comme des archives.

2

À l'intérieur, un bruit sourd à exploiter, à extraire. Jean-Luc Steinmetz écrit : *Le soleil, chevelure du géant peinte et tressée.*

Donc, je descends, j'avance. Il ajoute : *Une feuille bouge, s'enflamme. Les grains éclatent en formant des jardins.* L'ovale de ma bouche me conseille d'écouter ce qui sort, ce qui se propose. Pourtant je n'ai pas entendu, - je dois croire encore.

L'inaudible, l'indiscernable, le moi-manquant - certains paramètres poétiques, en vérité.

3

Je veux donner aux structures quelques assises. Les groupes de pensées, de mots croissent et se développent de manière anarchique.

Alors tu prétends intervenir pour juguler l'ensemble, le maîtriser et lui donner un mouvement d'actions cohérent.

Ainsi tu intervies, faiblement, avec une censure de vieillard timoré et tu laisses aller le tout où bon lui semble, avec liberté. Certains prétendent que cela s'appelle de la poésie. Enfin, - verra bien !

4

Les mots éclatés. Je les expulse et veux les arranger autrement.

Je relis sans patience, sans méthode, sans principe Mallarméen, sans alchimique effort.

Quelques explosions sporadiques !
Activation de l'intelligence, - du moins on le prétend ! Ce qui vibre, s'exulte, s'expulse dans le souffle de l'écriture s'obtient faiblement. Mais que faire ?

5

Tête penchée pleine de lettres, il comprend mieux les mots

6

La distance est ridicule. Si peu qu'ai-je accompli ? De toi à moi, si peu. Je ne puis croire que cela soit suffisant, il me faut

travailler.

7

Encore tu veux du encore. Quelques structures pour construire avec solidité, dis-tu, s'entassent, se superposent.

Tu agis, intervies, et voilà ta faiblesse !

Il espère être

Il espère être. Il demeure. Recherches hexagonales d'alvéoles, de grenades, de constructions internes, de connexions, ensembles complexes avec mémoire, avec mathématiques spéculatives, avec risques de l'esprit.

Tentatives insignifiantes, oubliées dans des archives du temps passé. Il échoue, le sait. Il ne doit pas perdre son œuvre, il la conservera pour lui seul.

L'associatif offre des possibilités d'écriture. Dehors, tout est connu, il faut donc assembler autrement : nature, homme, travail, femme, sexe, etc...

Et. C'est encore une durée, une limite, j'offre ces syllabes *ex*, *xe*, *tera* et je prétends pouvoir poursuivre cette recherche de mots, de combinaisons, de vie peut-être.

Ou reprise, conception nouvelle avec du matériel ancien.

Les ténèbres de la poésie

Les ténèbres de la poésie. Au plus profond du moi. Je suis exclu. Autrui m'ignore. Vous m'avez tous rejeté, prétendant que j'avais trop, que c'était inutile, que vous aviez plus, autrement. Je demeure solitaire.

Il reste à construire, pour soi, pour personne peut-être. Tant pis !

Je marchais dans ce vaste cirque de l'esprit, activant la mémoire inconnue par élan poétique. Je prétendais y laisser quelque trace. Le cirque se transforma en jardin. Je plongeais dans mon vide. Accroître, dissiper, disposer du bonheur. J'accédais à mon sommeil et décidais d'en cesser là.

Poèmes répudiés

Ô poèmes répudiés par l'éditeur royal - que deviendrez-vous ? Ils étaient donc hors de tout savoir, de toute utilité ? La forme était vaine et stupide ?

Faut-il penser encore, travailler encore, le souffle est - le souffle

Choix solutions propositions tentatives combinaisons
au sein de l'écriture en constance de phosphore mots vides de
sens à accoler, mots vides se posent sur la longueur de la ligne

Encore dans mon désordre, dans mon errance cherchant
quelques vérités floues

Extrêmement noble, actif dans ma région cérébrale, je puise des vérités refusées qu'importe ! Mon temps est pour plus tard.

Le souci d'aujourd'hui sur ma buée, je coule à ma fenêtre ouverte - je vois ce que je veux, du peu, du rien

Il y a cette certitude en laquelle tu n'as jamais cru. La chimie d'un impossible que tu voulais définir, des possibilités pensées - tu n'as jamais gagné

J'insiste avec des mots puisés à droite à gauche. Je condense avec ce choix de solutions simples, complexes vers un espoir de souffle, de rien - c'est donc du *encore*

Me revois cherchant - déchirement - doute - abstraction - Il fallait continuer. Pourquoi si peu de crédit dans le sein de sa propre certitude ?

Nul futur, nul espoir d'avenir. Faut-il combler une attente éternelle ? Je balbutie encore des mots dans le flux de mon écriture

La nuit m'enveloppe je vais dans l'exil majestueux exclu, nié qu'importe ! pénétrant cet espace infini de mots construisant avec l'angoisse de l'échec pour des possibilités douteuses

Pourquoi tenter de s'élever quand le bonheur est en soi-même ? À la recherche des formes fluides scintillantes, rayonnements, éclats, poèmes etc... Être ensemble au fond du Moi. Est-ce sagesse ?

La pensée détruite : certitude de rien pour toujours. D'un bond à l'autre de la raison, balancement, tangage et fuite vers la nullité

Il est convaincu de son échec, de son incapacité à plaire avec du volume d'écriture. La trace de son ombre va disparaître - il s'enfuit, s'éteint oiseau de cendres, fils de la poussière

Explosif l'alphabet en 26 ! Les mots désordonnés ! Je vais regagner ma tombe à présent

La nuit s'invente à ma fenêtre, il faut trouver un nouvel espace...

1

S'inspirer. Exploiter l'autre, le tordre, lui extirper quelque substance. Secouer le poème, en faire tomber des fruits d'images - produire

Un peu de toi avec moi. Tu vois, tu existes encore, - je suis une brindille de ta ramification, un élément nouveau, variable de ton identité.

C'est notre histoire, n'est-ce pas ?

2

Toi - ils prétendent que *non*, allez voir ailleurs. Alors tu y vas. Ailleurs, on te dit : “ - Non, ceci n'est pas pour moi. Je n'y peux rien. Cela ne m'intéresse pas.”

Je vous jugerai avec l'instrument que vous avez utilisé pour juger. Et s'il avait quelque aptitude...

Quelle valeur, lui ai-je donné, moi ? Quelle valeur ?

3

Ta verticale est lumineuse, je parfume ton orgasme avec mes
senteurs sexuelles

Triangle, femme, ventre, abondance sur ta bouche, deux fois
deux ton corps demande la mort. Bête secouée de spasmes étranges,
c'est encore notre histoire.

4

Imaginer et plaire, pour qui ? Balance ta semence.
L'entrecroisement d'une ténèbre et rien, hélas !

Poursuis

C'est-à-dire un produit nouveau avec une méthode
d'investigation - l'excitation jusqu'à l'extrême - et l'emploi d'autrui
- autrui différent, de l'Antiquité jusqu'à la modernité d'avenir.

Puis toi avec ton vieillissement, ta potentialité qui semble
constamment la même - que sauras-tu écrire ? Tu deviens
ennuyeux, à la production inutile.

On te sait, on t'a toisé - on prétend détenir la vérité
concernant ta valeur, concernant ton niveau.

Tu insistes - tu en veux encore - sans te forcer, dis-tu. Tu
encombres ton armoire de livres - de tes propres livres, et personne
ne s'y intéressera. Poursuis.

Les nuits propices

Les nuits étaient propices à toutes sortes d'inspiration. Penser était la seule raison, la seule obsession, la seule logique à appliquer. Il fallait concevoir de nouvelles formes - enfin on le prétendait - car en vérité, en était-on réellement capable ?

On prenait X ou Y. On voulait ajouter sur sa substance, le dériver. C'était du grand, du haut, du élevé - et l'on était toujours peu, encore rien.

La pensée tourmentée voulait accéder à du supérieur, c'était du faible, du ridicule, de l'impubliable.

Mais pourquoi vouloir exister ? Pourquoi aller vers l'extérieur quand la sage certitude se suffit d'une pâle lumière douceâtre ?

Donc je pénétrais ce néant d'images niaises et illisibles.

Une autre histoire

Et certes, il fallait une autre histoire
où l'esprit pouvait s'élever, il fallait jeter ce néant stupide
sans possibilités créatrices

Oui, il fallait trouver un nouveau néant - non pas de
sommeil, d'engourdissement, de paresse,
mais un lieu de vie où le vide n'est pas à l'infini

Il fallait s'en référer à un nouveau Dieu, repenser l'aventure,
ou l'élévation

Faire renaître ce soleil fatigué, épuisé par les recherches

C'était encore de l'espérance folle ou utopique, de l'espérance toutefois

Nouvelle association de mots, de sens, de sons et d'idées, - pour inventer dans une matière inconnue.

avec le massacre de la mort à ses côtés...

vers une certitude de nullité et de médiocrité...

Comment obtenir ? La fuite dans le gouffre obscène de la honte sachant pertinemment que cela était impossible - qu'il s'agissait d'une plaisanterie en vérité.

La main paranoïaque

Le détruit du soleil les vasques aériennes les experts
décontenancés par la vulve scrabreuse les tendances
obsessionnelles les parades gestatives les libidos
d'orgasmes, audacieuses, de vices, de rien

Encore la guerre, j'exploite cet impossible
les délires les cruautés

Et tandis que sous la pluie, j'embrasse l'éclatement lunaire,
ma main paranoïaque ose m'invectiver pendant quelques secondes

L'élévation s'émeut le sens se perd l'idéal féminin
comme une merveille d'ensemble, de millions de chairs
complémentaires les explosions de diamants l'interdit à
aimer la beauté à suspendre

Résonances III

Litanie

Ô purifiée, ta chair est en pleurs, je t'entends souffrir.

Il y a des rires, les rires du Mal. La bande de tortionnaires est
aux affûts, prête à fracasser les os de l'innocent. Les rapaces
s'assemblent, t'entourent, enfoncent leur bec invisible sous ta peau,
dans tes nerfs. Oh ! Le joyeux festin, le privilège de l'atrocité, la
sublimation de la cruauté !

Il était là, bavant sa salive claire, horriblement mutilé, laissé en
harpies, comme un tas d'immondices, recouvert de sang.

Le combat dura toute une vie. Cent fois gisant cent fois relevé
pour être à nouveau attaqué, agressé par le vice des sadiques et des

chiens assoiffés d'horreur.

Festins pour le Mal, festin sur festin, et lui pauvre être rampant, suppliant un Dieu indifférent quelques paix ou quelques repos pour panser ses plaies, n'entend que le silence du créateur pour répondre à l'infortuné.

Le coeur était angoissé : y aura-t-il une solution de liberté, une clameur entendue ? Car tout sera détruit, tout sera perdu et les longs aiguillons pénétreront la chair encore !

L'homme était vacillant et se savait s'éteindre. L'amour ne pouvait plus l'envahir, il était écrasé par la violence du Mal.

En feu !

En feu ! Elle doit être exceptionnelle ! Lamentez-vous, femmes impures, Fuyez, je ne saurais vous voir blanches, dévêtues.

Il est déjà trop tard, je dois mourir, en finir. Je fus actif, inventif, audacieux. La vie s'en est allée dans quel avenir, épouserai-je ?

Montagne de femmes, de chair, de sexes pensants, gémissants, suppliants, ébahis, en avalanches d'orgasmes.

Mines d'hommes associés, combinant pour l'œuvre, produisant du soleil, dans un labyrinthe de fourmis.

Nos espoirs pour nos fronts, nos désirs pour nos chairs. La science et le sexe.

Indices de femmes claires filantes, allongées, excitantes. Des pieds gracieux, des mains fuselées

Elles s'ingénient à transmettre à leurs enfants de l'amour, de l'émotion, de la vibration affective pour que nous devenions des hommes de coeur, de chair

Femmes légères de beauté transmettant leur science à l'enfance ébahie.

Les amants

Maintenant il me faut exploiter un langage nouveau, O ma femme sublime ! J'arrache ta robe pour me draper.

D'autres femmes plus humbles se nourriront des paroles prononcées. Nous sommes dans ce pseudo labyrinthe Entends les pas remontés vers nos esprits
L'heure est venue où le poème se fixe.

Tu es mon épouse, mon complément spirituel, ma vérité à trouver, *en toi, dans ton intelligence*. Je recrée le conflit d'amour.

Il me faut donc une âme prête à s'enfuir sur des ondes inconnues, pour des paysages lointains, un visage de femme douce, feuille et miroir, une étoffe de poète souple qu'une main de déesse viendrait caresser, il faut se froisser, tressaillir, frissonner et inventer un épiderme pour ta chair laiteuse, picorée de taches rousses, ô ma très belle,

j'ai besoin de ton vide sensuel à remplir de mes doutes, de mes espoirs, de ma tendresse, j'ai besoin de ta peau pour mourir lentement sous ton regard de braises.

À peine ouvre-t-elle son sexe, baille-t-elle d'une forme ovale, je

plonge dans ses muqueuses buccales et vaginales, j'enveloppe d'un geste pensé la rondeur de ses seins, je baise sa chair vagabonde, je topographie du volume, des cercles, et se transforme la fille en nymphe virtuelle par la magie de l'intelligence.

Sa beauté l'éternise, de plus près ses sécrétions vaginales perlent, femme pure, impure, parfaite.

Toi dans les délires de la Grèce, tunique claire que tu lavas dans le torrent de mon inspiration où j'ai confondu ton image avec l'idéal du génie féminin.

Encore ton visage, toi que j'idolâtre reformant tes courbes, tes volumes en qui vont mes délices, pour prendre ton corps, pour baiser tes pieds
amante, par pitié.

Je suis comme un soleil qui te supplie

I

À peine ouvre-t-elle sa chair par désir ou soupir, mon visage s'évanouit dans ses yeux. Je rejette l'intelligence pour accéder à son ventre de fille-nymphe.

Je l'aide à défaire sa pudeur, je pose l'ange sur l'extrémité de mon ongle craignant qu'elle ne s'effarouche ou ne s'envole.

Je cherche la pureté attentive par le détail de ses mains, par l'évidence claire de son oeil. Parviendrai-je au-delà de l'acte physique à conserver quelque blanche émotion sur son col de cygne, parviendrai-je ?

II

L'air l'envole dans ses nuées, l'élan physique entoure sa chair
rose, alourdit ses bras, s'empare de sa taille.
On dispose de ses rondeurs, s'éprend de ses hanches.

Les murs, la tapisserie suintent de cette odeur de
plaisir, de désir, de muqueuses parfumées dont les femmes sont
capables à l'orée et dans les profondeurs de leur chair.

Elle resserre doucement ses jambes, elle transforme les couleurs
de la nuit. Je remplis son vide de fille évanouie, épanouie dans
l'hymne de l'orgasme.

Je lui invente des ailes, elle déplace ma perspective d'idéale
endormie. Je me nourris de ses soupirs et meurs lentement sous son
regard.

Te lire dans la glace

Contre la puissance la pensée récidivait, insistait la vision
satellitaire emmurant un poète sylphe stupide s'essayant à des airs
très anciens aux pieds de soi-même esclave et maître
critiquant, supposant enfin ! production insignifiante l'échelle
des valeurs changeait la certitude se désarticulait

Dieu l'Esprit la Vérité l'intelligence la Pléiade
l'imitation l'apprentissage le travail l'abondance
la construction l'œuvre

La femme le sexe la femme le sexe

Vitesse hallucinante couche mécontente
possibilités de luxe, de pauvreté, de rien

As-tu une seule fois pensé à te lire dans la glace ?

Qu'est-ce écrire ?

Le poème insiste, s'arrache, veut s'extirper de ce dédale verbeux et sirupeux, il s'active et prétend s'extraire de ce labyrinthe de l'intelligence où la créativité loin d'être une fille splendide de l'esprit, n'est qu'une marâtre détestable et méchante inapte à offrir les fruits sacrés du sublime...

On pénètre au-dedans pour aller au dehors. Par quel chemin ? Quelle voie ? Qui a bien pu laisser quelques traces à suivre ? Sont-ce des encombrements, des surcharges de l'aptitude de l'autre, de vulgaires réminiscences...

Ces désirs verbeux, ces blancs insipides entre les fragments disparates, ces silences de ponctuation participent à l'élaboration d'un discours final ! Il y a donc intensité, vivacité, éléments de nerfs.

S'assurer un passage, avancer ça et là, jalonner des endroits qui ont été sélectionnés par l'intéressé. Avancer dans du rien plutôt que dans un espace, est-ce cela écrire ?

Volonté du progrès

Rien, seulement la conscience de sa médiocrité et la volonté utopique de vouloir s'en sortir, comme pour accéder à quelque chose de meilleur. Vouloir plus et mieux, car l'intelligence prétend être capable.

Rien qu'une suite insignifiante de propos qui n'intéressera

personne. Mais comment faire ? Comment ajouter sur soi, et s'estimer à une valeur autre ?

Pourquoi suis-je dans la nuit à comprendre, à vouloir paraître plus ? Jusqu'où ira cet arrivisme de soi-même ? Pourquoi cet élan, cet effort de l'esprit ?

N'est-ce point détestable de constamment lutter avec soi-même, et de tenter de pénétrer la potentialité de l'esprit ? Je crois peut-être que l'immense réserve de richesse s'y trouve ? Que le lieu de production de la valeur ajoutée se situe dans le crâne ?

Nul ne sut mieux exprimer que lui les souffrances de l'âme, les horribles déchirements de l'esprit.

Il implore, explique, démontre, qui l'entend ? Il hurle dans sa tour d'ivoire, méprisé, ignoré.

Suite

La douleur me pénètre, je perds mon temps, j'espère qu'elle cessera, j'arrache des larmes acides.

À l'extérieur, nul ne sait, nul ne croit - : cela est affaire poétique de pleurnicheries et de jérémiades.

Je me sens crucifié au milieu de cette forêt d'épines. J'écoute la grande muette, le ciel.

Je répands cette chaux vive sur mon corps pour faire disparaître mes restes, et ma semence s'en retourne dans mon néant.

L'écorce des arbres saigne, j'y inscris mes fragments. Je fais

germer de l'amertume.

Triste et honteux comme un enfant, j'attends l'aumône divine, la conscience du ciel, le remboursement.

C'est le vide en soi-même, la perte, l'insignifiance, la médiocrité. C'est l'habituelle vérité qui amène la certitude.

Tout est perdu. On ne récupérera pas son devoir. La forêt d'épines m'aura crucifié. On s'en retournera dans sa honte de sa misère poétique.

Un espoir ? Non. Nulle apparition, nul au-delà pour aider ou compenser. Il faut indemniser. Qui ? Comment ?

Entends hurler le cri de l'impuissance ! Transcender mon aptitude. Permits-moi d'atteindre... le gibet du maudit. Ha aaaa !

Et pour quel Chrême ? Quelle foudre irradiant mon espace intérieur ?

D'après J.P. Sartre

**Une idée fondamentale de la phénoménologie
de Husserl : l'intentionnalité**

L'Esprit-Araignée attire les choses dans sa toile, les mastique, les couvre de sa bave blanche, lentement les déglutit et les réduit à sa propre substance.

Il y a l'aliment avalé, les choses perçues de loin, l'état de ma conscience, mon aptitude de perceptions.

Oui, nutrition, alimentation, assimilation, j'agis, - je vais des choses aux idées, des idées aux idées, - de l'idée à l'esprit.

Les résistances sont rongées, ainsi tout est assimilé, unifié, identifié, - la matière est pensée. Tout ce qui n'est pas esprit devient brouillard, ouate, filament.

En vérité, peut-on dissoudre toutes les choses dans la conscience ? Cet arbre-là n'est pas de même nature que ma conscience, il ne peut entrer dans ma conscience

D'après Husserl.

La conscience et le monde sont donnés d'un seul coup. Si je veux connaître, je m'éclate vers, je m'arrache, je file, j'atteins l'arbre, lui et moi, moi et lui, séparés toutefois.

Maintenant j'imagine une suite d'éclatements,

Je vais vers l'extérieur, dans la poussière sèche du monde, sur la rude terre, parmi les choses, monde indifférent, hostile, rétif.

“ Toute conscience est conscience de quelque chose ” d'après Husserl.

“ Être, c'est être-dans-le-monde ”, d'après Heidegger.

Exister comme conscience autre que soi, c'est l'intentionnalité. A la représentation de l'objet, j'y ajoute le sentiment.

Irai-je au Traité des passions ?

Le but

Et quelle potentialité dans le fait de vouloir ajouter sur le monde, ce monde difficile, - complexe ?

Quelle force pour s'enfermer nuit et jour
afin d'y extraire la lumière ?

Cet élan, cette fonction, cette possibilité, cette constance de
volonté, tous ces ingrédients de ténacité atavique bretonne pour
accéder à un but suprême de haute poésie ?

Est-ce sensé ? Audacieux ? Est-ce folie d'évidence ?

Des flux, des élans, des incandescences, des phosphores de la
pensée gonflent mon espace intérieur et produisent des objets
invisibles.

Des sortes de réminiscences, des résurgences explosent çà et là
dans ce dédale sirupeux. On veut déplacer la Mort en prétendant
s'éterniser tout en sachant que l'avenir est incertain.

Quelle horreur !

Chaque jour dans la poursuite de soi, dans l'enchaînement de
l'écriture. Nulle voix nouvelle. La fraîcheur de l'esprit, c'était hier.
L'individu se veut clair, construction épurée, simplifiée, à offrir.
Non, ce n'est pas étendre sa vérité, c'est plutôt avancer avec un
matériel légèrement différent, à dériver, à combiner autrement.

Voilà pourquoi j'espère, je refuse la répétitivité de l'acte, - du
moins je le prétends, car ces solutions ne sont peut-être que
d'anciennes propositions déjà exploitées.

Je vis dans le travail. Est-ce comportement poétique ? Guère
d'insouciance, de légèreté, de rêverie. Il y a volonté, production,
système égo-économique de rentabilité. Quelle horreur !

Sentiment de nullité

Plus faible encore dans la médiocrité de sa conscience, dans l'insignifiance de l'acte, avec de l'incapable, du pour-soi ridicule. Tous ces élans poétiques qui ne servent à rien.

De la pensée élémentaire dans une vérité obscurcie et des élans stériles, inutiles. De bien maigres mystères dans un cosmos intérieur, dérisoire.

Ou rechercher la rêveuse, l'y glisser mollement dans des effets de miroirs pour projeter l'image. C'est ça : évoquer l'espace avec des souvenirs de chair.

Non - car la conscience resurgit, plus forte encore, réelle, destructrice, dévastatrice, certitude de pauvreté littéraire.

Sur ces restes d'écrits, plus rien ne tressaillit. Ne survivent que des larves de vers, d'alexandrins perdus à tout jamais.

Un sentiment de nullité m'envahit, d'insignifiance poétique, de réelle faiblesse.

Il faut m'enterrer, m'oublier, me recouvrir de terre, m'effacer moi l'incapable, moi l'inconnu.

Résonances IV

1

Au-delà de cette mémoire, de cette parabole de certitude, - oui, par le triomphe, pour la gloire aujourd'hui proposés dans quelque grimoire moderne numérique encore,

je m'installe en moi-même, espérant malgré ce manque de science réelle, accéder à l'Oeuvre. Resserré en deux piliers, de bouquins spirituels et d'herbiers poétiques, - le moi s'achemine et avance.

Si je me compare à Toi, ô Grand Frère, je ne puis que ricaner bêtement, trop conscient de ma pâle réalité.

2

Oui, doubler, tripler la pensée, pour la rendre profonde, inconsciente, au-delà. Oui, s'approfondir dans son pur midi.

Soit - immense et inconnu, nourri de vues et de visions - « si nous le visitons... » veut se parer d'une lucidité belle, sans jardins de fleurs exhalées.

Aller par l'élan, supporter par l'Idée, accompagné de l'Antique beauté grecque ou latine ; oui, surgir - tel d'un bond - recommencé - et grandir dans l'orgueil de sa raison - si orgueil se doit...

3

Idole de toi-même - ahuri - voici la victoire stupide et primaire de l'affreux radoteur de vers.

Fragments et gloire, génie d'écumes, or, sang, tempête - c'est cela - repais-toi - dors dans ce royal tombeau que nul ne vient visiter.

Oui, attarde-toi aux relents de ta propre fête. Offre une avalanche de souffles clairs sur ton casque et prétends-y secouer

une cascade de fleurs de vigne et de figuier !

1

Un axe plus loin désesparé ainsi sommes-nous de ne pas
le reprendre déçu de la verticalité de son don avec fenêtres se
croisant et fenêtres encore

Aller au bal voisin chez Deguy et fuites de ligne sur le
sable aride. Toi ton polyèdre amorphe, à lancer et Florence avec sa
musique claire spacieuse que l'on évoque sur une mémoire
cristalline, elle

Faudrait-il assister à la fête libre avec ombres et savoirs à
oublier ? pour le rayonnement de l'intérieur

2

Qui était coupable ? Le poète ? Le barbare fiévreux ? Pour
la quintessence et la paix spirituelle... Les langues se croisent,
s'évadent, se salivent l'humeur. Les convives du banquet
connaissaient le coupable. Combats d'intelligence à mouche
touchée *et voilà pour une égratignure !*

Par charge pour l'Absent, d'avoir tort - cent fronts contre
Un ! Anneaux, bourreaux de ma lente vie, d'analogie sans l'extase,
en perspective d'un Christ en lévitation m'attendant

3

Lambris et cendres, faisceaux qui tournoient chacun à la
traîne de l'autre - citrons et roses - amertumes de vie, de poésie, et
frousse et ombres - et monde du travail, l'angoisse - la vraie ! La
femme - à la tienne, les enfants - peu - un - difficile - enfant !

Mariages qui font se détester les couples, se joignent à la mairie, se détestent au lit, s'enfuient sur le dédale de la mort, lambris et cendres.

4

Dans l'immortel de n'être pas fut le poète inconnu, satisfait de son échec, se prétend... ivre de soi, de ses parfums, de ses substances, de son génie.

Qu'importe : je le sais, moi ! Piètres incapables, inaptes d'apercevoir - oui, plus tard, pour les générations autres, pour l'intelligence nouvelle

... Puis la mort

Quoi ? Nul éclat ? Nul trésor supérieur d'Esprit ? C'est donc le vide, le néant ? Mais alors *Absence, tombe, Mallarmé, Le vierge, Ses purs ongles, Un cygne, la croisée, l'ombre, cela me va,*

Éléments qui cognent dans le crâne, puis l'immense silence avec la conscience à son paroxysme de lucidité pour le mot tri dimensionné : RIEN

5

Avec puits, plongeon, goulot de bouteille, fuite désespérée en soi. Le barbare, l'invasion, la paix intérieure, la fièvre, bûcher, tortionnaires, condamnations, violences, cruauté, honte, pourriture, chiens, histoire lamentable, putes,

Avec franchise dis-tu - franchise - toi scribe de colombes, d'exil, d'inconnus, veines et sirènes, ourlet bleu, de lignes de femmes, en perspective impossible, pour un corps interdit

6

Elle, en perspective de salut, un ange la pense pour son avenir. *L'amour la mort l'extase, l'absence*, que vais-je en faire ? - pense l'ange -

Pour l'au-delà aux larges perspectives d'une Marie sans chimère, de beauté claire ? Femme spirituelle - insensée n'est-ce pas ? Avec imaginaire de pureté. Tu es mon signe, l'augure de ma décision, je te vois en flammèches d'or élevées, te suppose. Viens-t'en viens-t'en

7

Le mot chargé de non-sens prête sa substance délétère. L'*azur* tire vers ce que je puis s'exalte - m'obéit. J' t'y flanque *un cygne tourbillonnant dans des orgasmes d'éthers*

Qui qu'en veut ?

Moi ? Vais-je tolérer ce mélange audacieux, l'impossible association ? Tendre vers le décalage du sens pour accéder à un nuancier - une palette de variables ? Pour l'infructueux produit inutilisable, illisible. Alors, que faire ?

8

Entre les pins, entre, palpite mon ombre tourmentée - toutes les fois que la lumière s'évade, j'accours avec le vent acide et aigre songeant à ton cheval qui m'emporte au plus loin, m'endormant doucement dans le cimetière urbain, connaissant le passage pour fuir, y accéder - prophète des solitudes - prophète

J'ai aussi : lancées d'abeille voltigeant dans le songe

aérien. Qu'en faire ? Poétiser ?

Accéder à

Accéder à l'épuisement sublime, éternellement seul en plénitude du Moi. Prétendre s'élever encore, exploitant à merveille l'énergie mentale déployée en son extrême puis en apothéose d'agonie mourir enfin !

Sur l'ordre de sa voix produire encore dans cet espace-
risque où la pensée se nourrit d'imaginaire. Concevoir de l'inconnu,... et toi tu m'es chancelante, ô nuit d'extase.

Accidents et faits mentaux dérivés, combinés, extrapolés,
tu redoutes de rencontrer, tu préfères fuir sur du délétère

Tu erres sur des traînes infinies qui n'ont nulle plénitude
d'avenir - la charge émotionnelle déployée n'est qu'un leurre,
qu'une variable de combinaison douteuse

L'oeil se remplit pour l'intérieur, tu inventes la réponse -
nulle question n'était posée, la vérité se déploie comme un arc-en-
ciel

La route est certainement mensongère, mais que faire ?
En cesser-là ? Poursuivre toutefois. Déplace les distances - insiste
encore.

Y aurait-il un lieu ? - Marcher ! Errer ! Est-ce aventure
de poète ? Va, rampe, progresse, - jamais renoncer - pénètre. Nulle
halte, nul arrêt, décampe, toi, l'incertain !

Poursuivre l'écho - l'écho de ta propre voix. Oui, là, là-

bas, à l'affût, peut-être découvriras-tu ce que tu t'étais évertué à fuir
? Oui - toujours s'obstiner avec aptitude et force intellectuelle
mêlées

Définition de la pensée

Au-delà de la conscience personnelle du temps,
j'ai besoin de recherches logiques,
j'ai besoin de comprendre l'association pure
de l'élément simplifié.

Il ne s'agit pas ici de synthèse passive, car l'espace dans
lequel l'élément s'impose - est un espace conscient où le travail de
l'esprit s'assume.

L'élément s'associe à l'élément. C'est un point-source,
une énergie d'atome, une lumière d'étoile dans mon ciel constellé
de vie. Je dois connecter. Je dois aussi comprendre son origine - ses
parties - ses caractères.

Il n'est pas apparition, il est emplacement, chargé de
mémoire, apte à s'associer, objet scintillant, vérité en soi-même, - il
contient du pur, du vécu. S'il s'associe - il se déplace - il va vers de
l'expérience, et produit un nouveau caractère avec l'élément qu'il a
conquis.

C'est une sorte de fait mental - une charge dans une niche
de neurones. Oui, je veux encore étudier son caractère.

De tout cela, de tous ces faits ponctuels, mentaux, qui
s'associent, s'éloignent, se connectent et s'engendrent, je sais qu'il
y a la *pensée*.

De cette pensée, j'en tire ma certitude, ma conscience, ma réalité d'homme existant en vérité.

La perception

1

La perception, je la veux songeuse, au bord du désespoir pour extraire l'impossible

Les mains tremblantes pour la grande respiration, l'élan, le retour, le calme et les battements du sang, le cri dans les veines, l'écho dans les tempes

Mais soudain le blocage, pourtant j'accomplissais un parcours dans la mémoire

2

C'est un lieu d'avenir, une structure vide à remplir, fragilité intentionnelle que je m'efforce de capter avec conscience du néant où tout pourrait disparaître.....être et disparaître, peut-être

3

Ainsi croyais percevoir des vérités nouvelles éblouissantes révélations, de points pigmentés dans l'aube de soi-même. Etaient-ce des pensées à saisir dans le déchirement de l'esprit ?

Je devais percevoir, pénétrer les lignes de forces, concevoir dans le désir de vibration.

4

J'activais ces points-réponses, mes yeux au centre. J'esquivais une réponse vraie, fausse, qu'importe ! Je passais sur du délétaire croyant à ma force. C'est ça : je captais.

Elle ondoyait sur des feutres crissants, les paupières clignotaient, aptes à percevoir le message. Je plongeais dans des vagues océanes, coulais, remontais quelques poissons d'argent - c'étaient mes points-réponses.

5

Ces perceptions grossières, je veux les affiner - comprendre le point, son origine, sa vérité, son association.

Je me fuis pour me retrouver ce n'est plus la clé pour le silence, ce n'est pas un code à composer, c'est la puce à intégrer, le plus petit, de l'oeil à la loupe, de la loupe au microscope pour définir le caractère de l'apparition.

La conscience de l'image, sa pigmentation, ses points composés pour fabriquer la trace, l'origine de cette organisation non pas la fonction d'apparition mais la vérité sur le point.

6

Il ne s'agit pas ici d'être spectateur mais d'analyser les mécanismes conscient et inconscient du Moi. Il faut donc être actif pour l'intérieur.

Ne pas réduire, mais comprendre les attractivités, les inclusions d'espaces dans les espaces.

Chaude rousseur

Ô chaude rousseur qui fait s'éveiller les souvenirs, qui rappelle à la raison la mémoire de jadis.

Je te revois encore Jessica, brise claire et fine enveloppée dans ta soie subtile, nous poursuivions les ères célestes croyant y supposer quelque miracle. Oui, très pure, dans l'autre monde, dans la substance inhabitée.

Je considère encore l'énergie de force accouplée à la puissance de la science qui toujours s'est échappée de ma raison, que j'invoquais désespérément - dis - t'en souviens-tu ?

Nous passions par l'avare pays de la poésie où nous étions des orphelins maudits, détestés de l'espace cherchant toutefois.

Cieux crasseux

Ce sont encore des cieux crasseux gris métal. Des architectures audacieuses, métalliques, montantes. Des constructions de vers translucides où viennent s'éclater, exploser des hélicos. Plus bas atterrés et rampants des hommes et des machines dans ces circuits, dans des artères de fourmis. Tout s'échange à vitesse grand V. Les ponts s'abaissent ou se balancent, semblent gesticuler couverts d'automobiles. Ce sont des mâts, des signaux, des coudes reliant d'autres rives, plus loin, là-bas.

L'eau, morte et polluée, est bleue et large.. Des paquets d'effets lumineux semblent tomber du soleil invisible.

Ce sont des lieux de vie et la cité tourbillonne, nourrit de son quotidien l'insignifiance de l'acte humain.

H

Pour Hélène sur des lacs transparents d'été. Oui, des ombres pures avec soleils ravageurs. Oui, silence astral, immobilités bleues, - l'ardeur puissante de l'amour et les parfums d'extases envolés.

Les cris, les rumeurs folles, les frissons, les silhouettes, les légendes infinies,

et ses yeux, et ses charmes dans l'élévation, dans le supérieur encore atteignant l'extrême du beau pour ma conscience exaltée

Le fouetté des gerbes d'or

Le fouetté des gerbes d'or dans un tourbillon aérien.

Les prés s'éclairent, bondissent, atteignent d'autres vallées multicolores, et dansent encore.

Des fleurs courent, échangent leur magique parfum. Ô l'ivresse ! Ô la nature ! Accorde encore deux attraits à ses effets enchanteurs !

Plus loin là-bas, c'est une coulée d'orage. Dans la pénombre, s'étirent des fluides limpides et chauds. Il y a accumulation de vapeur et d'effets très curieux.

Mégaloman

Saint en prière, génie en lévitation, purifié accédant aux Merveilles, prophète recevant des Dieux le message. Une vérité bien ordinaire quand on est un Christ.

Toujours à apprendre et ne sachant rien, entouré d'une muraille de livres, cherchant en soi-même les pulsions de ses délires littéraires !

Que l'on m'enterre enfin dans ce sépulcre, au plus profond de l'être, dans l'épaisse tiédeur du bien-être, à tout jamais.

Je conçois et produis malingrement. Je compte me refaire. Y parviendrai-je ?

Beauté élaborée

Beauté élaborée possédant de lumineuses jambes longues, - pureté scandinave de femme bleue pâle dans un ciel magnétique. Des musiques tombent doucement sur le lac-miroir. Des effets spéciaux de lumières tièdes tremblent et se déplacent de manière curieuse. Là-bas, ce sont encore des merveilles de filles claires qui te ressemblent éternellement, de splendides déesses pures prêtes à recevoir la perfection du ciel.

Leur chair superbe tourbillonne et voltige. J'attends désespérément. Quoi ?

Pitoyable génie !

I

Pitoyable génie ! Toutes ces atroces veillées funèbres à supputer l'espoir d'un exil poétique ! Cette volonté désespérée d'accéder à quelque chose de supérieur, d'impossible à toucher ! Enfin il le croyait. Et moi, bêtement je l'aidais, écrivais à sa place, prenais de grands airs d'inspiration aléatoire.

Il disait : « Encore, encore, tu es mon double et ma passion. » J'étais esclave de sa médiocrité, j'obéissais toutefois. Je supportais ses bizarreries, ses audaces sexuelles, ses divertissements cyniques, - il ricanait ou passait par des excès très sérieux.

Après ces conversations poussées fort tard dans la nuit, vaguement stupides, j'allais me coucher, repus de poèmes et de syllabes honteuses, -prétendant encore pouvoir obtenir quelque chose de nouveau, du moins de différent.

En toute sincérité, j'insistais, - pensais, poussais sur ce hasard d'impulsions, de combinaisons, espérant encore découvrir une méthode, un système de production, un principe.

II

Il ne satisfaisait aucun désir, - il poursuivait inlassablement cette quête impossible pour un idéal d'écriture. Il prétendait que la pénétration, que la recherche interne permettait de déboucher sur quelque chose de réaliste, d'objectif. En vérité, rien, -le néant.

Il croyait ! - Tout ceci était risible et insignifiant. Son effort et sa potentialité lui offraient des perspectives d'œuvre. Donc, *il croyait*.

Beaucoup de femmes l'aimèrent. Il les jetait, il se savait trop pris par soi-même pour se consacrer uniquement à l'être tendre.

Il s'instruisait dans les maîtres absolus, désireux d'y extraire quelque saveur délétère ou idéale.

Il ne se haïssait pas mais espérait construire une capacité forte et résistante où il pourrait évoluer en toute certitude.

Malédiction

Des imbéciles très résistants. À grand nombre fut donné pouvoir de torture et de cruauté. Ils s'empressaient de mettre en œuvre leurs vices et leurs violences. C'était du zèle de Pétain pour la botte Allemande et satanique. Des collabos d'une cruauté inouïe éprouvant de la jouissance en donnant des coups sur un Jean

Moulin.

« Tu dois souffrir », répétaient-ils dans leur immonde cynisme *et je souffrais*, subissant des sévices et douleurs effrayantes.

Les yeux hagards, je suppliais, espérant qu'un Dieu, qu'une lueur inconnue allait arrêter ce massacre. Les aiguilles invisibles s'enfonçaient plus profondément encore dans la chair, les marques étaient à l'intérieur, inexistantes sur l'épiderme supérieur.

Le visage déformé subissant d'atroces brûlures, je quémandais la cessation de l'horreur. Ils frappaient de plus belle, dans leur ratonnade infernale.

Que faisait le Ciel ? Pourquoi laissait-on de tels déments accomplir de telles atrocités ? Les yeux ensanglantés, ces sinistres démons agissaient encore.

Assez lu !

Assez lu ! Nulle possibilité future ne me permettra d'extraire davantage de coups satisfaisants. Cela a été chanté sur tous les airs ! Le soleil, la nature, le mal, la femme, et quoi encore ?

Assez écrit ! Assez pensé ! Il n'y a plus rien d'utile à extraire de cette piètre caboche !

C'est la fuite pour une autre aventure, réaliste cette fois, et non plus illusoire !

Par aimantation

Tu travailles donc par aimantation, tu exploites l'autre, tu te frottes, tu l'attires et lui prends son envol, son énergie mais *de façon* il n'en est point. Ta manière est décevante, ridicule le plus souvent.

Encore cette volonté pour pénétrer plus profondément. Reconnais que tout cela est un transfert sexuel qui arrange le principe de sublimation Freudien.

Enfant

Enfant, j'admiraient leur immense capacité à produire des livres, j'imaginai facilement les pages s'accumulant les unes sur les autres et recomposant un cerveau fait des lamelles de feuilles.

Je ne parvenais pas à comprendre comment le paragraphe pouvait engendrer le paragraphe, moi qui, piètre élève en français, tirais la langue après la seconde page de rédaction.

Je mettais cette raison sur le compte de la lecture et prétendais que la nourriture du livre fabriquerait du zèle de stylistique.

Le travail de la mathématique paraissait plus raisonnable, plus logique dans sa certitude et sa démonstration. Son objectivité ne pouvait être remise en cause. Tout était clair, vrai. Il n'y avait qu'une seule vérité, le résultat à obtenir et la manière importait peu.

Analyse

Je n'ai guère le souci ou la capacité de créer quoique ce soit de neuf. Mon esprit saturé se suffit de ses niaiseries ou de ses insignifiances. Puis-je prétendre avoir apporté quelque chose, avoir découvert une méthode d'investigation ou de production d'écriture ? La qualité est détestable, trop nombreux sont les éditeurs spécialistes méprisant avec ironie le travail offert : « *Comment avez-vous pu m'envoyer ces tas de poèmes ? Je m'aperçois que vous ne connaissez pas notre maison, sinon vous n'auriez pas même osé nous présenter vos livres !* » Ont-ils véritablement tort ? Si leur analyse était vraie, fondée sur une raison et une expérience accumulée depuis trente ans, que pourrais-je dire, qu'aurais-je à répliquer ? Rien, évidemment. Leur certitude de professionnels fait foi.

Il n'y a pas d'aigreur en moi. C'est vrai : je suis exclu, marginalisé, autrement, différent et inutile. Pourtant une immense force me pousse à produire, à extraire et à tirer de nouvelles solutions ou combinaisons d'écriture.

Je dois aller outre, sans trop me soucier de la critique acerbe, parfois médisante, ne possédant qu'un seul angle d'analyse et commettant de mémorables bévues le plus souvent.

Il est vrai toutefois que si je ne parviens pas à crédibiliser ces ouvrages aujourd'hui, alors que je suis vivant et en pleine santé physique, je n'y arriverais pas mieux, moins bien encore, trépassé et encombré de lourdes mottes de terre.

Ainsi c'est le jeu, certains présente des structures littéraires, s'imposant une petite place dans un cercle réduit, quand d'autres remplis de zèle et de foi attendent désespérément le mépris d'un regard et se meurent oubliés à tout jamais dans la fosse de l'insignifiance.

Le néant du solitaire

Ô les énormes potentialités poétiques, confondues, perdues dans les méandres de l'indifférence ! Qu'ai-je fait ? Me faut-il expliquer encore ? Je vous offrirai ces richesses inouïes, ces dorures inutiles, ces aptitudes vaines ! Je possède un trésor, je connais l'accumulation des choses délaissées et désuètes. Cette sagesse est dédaignée. Qu'importe ! Dans mon néant de solitaire, je veux me repaître et jouir atrocement.

L'abstraction

J'avale de fameuses gorgées d'imbécillités ! Je me nourris à toutes les bouches. Je transforme tous les poèmes lus, sus, pensés, dérivés, j'agis quoi ! J'accomplis des pas dans ma conscience. C'est encore du venin et ma cervelle me brûle.

Ce que je cherche, et j'ai la conviction que cela ne pourra guère aller bien loin, ce que je cherche c'est une sorte *d'abstraction* élevée, complexe, difficile à percevoir, peut-être impossible à comprendre, nécessitant non pas de la capacité intellectuelle pour être intégrée, mais de la sensibilité autre, globalisante. Et pourtant je sais que le principe phénoménologique de Husserl ne peut qu'en partie résoudre mon problème.

La finalité

C'est encore ta médiocrité ! Ta faiblesse ! Les ambitions, -à rire, en vérité ! Tout cela est insignifiant. Ai-je cru une seule fois pouvoir obtenir un résultat satisfaisant ? Je n'y croyais pas, je me voyais très nettement en dessous, inapte à rivaliser avec les disciplines scientifiques. Quant à ce *suave concert spirituel* propre aux disciplines artistiques, j'hésitais, doutais. Les recherches de l'émotion et de la sensibilité me paraissaient certes intéressantes, mais insuffisantes dans leur finalité.

*

Par l'émotion, on accède à l'amour et par l'amour au Fils, n'est-ce pas ? Alors qu'est-ce à dire ?

Le mendiant

Rien. Une grasse soirée d'écriture où coule une production détestable, repue des lectures des anciens ! Ici le silence veut s'instruire.

C'est un goût âcre de cendres tièdes, là dans la bouche qui colle au palais. Pourquoi s'éterniser à écrire quand l'œuvre est nulle pour autrui ?

Pour soin peut-être ! Aller encore au plus profond, prétendre y découvrir des secrets inconnus, des combinaisons heureuses de sons, de formes et de sens. Pourquoi pas !

Tu es un mendiant, sollicitant toutes les mains, implorant quelques aumônes auprès de tes pères. Je veux te voir travailler, extraire par toi-même de la sublime pensée, celle qui dort là au fond de ta cervelle. Mais en es-tu capable ? Seras-tu apte à réorganiser, à dériver, à déplacer, à réactiver ta mémoire avec ta sensibilité

personnelle ? Sera-ce suffisant ? Le produit « nouveau » obtenu sera-t-il digne des résultats d'autrefois ? J'en doute fortement.

La condamnation

Qui se prétend supérieur ? Qui se croit très fort ? Quel poète prétentieux, certain de son aptitude, de son élévation, jure de posséder une œuvre illustre, capable de passer à la postérité ? Tous, en vérité se nourrissent de leur propre idéal, s'enchantent à leur propre sève et s'exaltent dans un concert d'éloges.

Qui recule, s'étonne, se répand en basses caresses honteuses, jure du contraire, change du tout au tout ?

- Les mêmes quand enfin la vérité céleste les atteint pleinement.

Riez, esclaffez-vous, poursuivez votre ronde cynique,
- je vous condamnerai.

La vocation

Je me dois aux vers. Telle est ma nature. Que je le veuille ou non, l'ordre est d'obéir. Cette écriture n'est pour personne. Je la conserverai uniquement pour moi, comme bien céleste remis par le Seigneur.

Je me dois au Christ. Telle est ma nature. N'ai-je pas transformé et transcrit le livre sacré ? On me pardonnera mes erreurs. J'ai gagné la Porte, non ? Donnez-moi mon dû. Laissez-moi entrer.

Là-haut ce ne sont que des âmes silencieuses. Il faut se taire. Telle est la Loi. Je ne dévoilerai aucun mystère. Tout sera caché au fond du Moi comme un trésor splendide, interdit, et inaccessible.

Toi tu avais du talent. Ce que tu transmettais se comprenait aisément. Il y a quelque chose de magique dans ton système. Ta méthode est foudroyante. L'on me déteste, me méprise, m'ignore. Qu'importe ! Tu vois, j'ai la ténacité atavique de ta descendance et j'insiste encore.

Je veux accumuler, produire, tirer de mon vide quelques substances heureuses ! C'est ma passion, mon travail en vérité.

Phrases

Une matinée lourde d'excréments et d'horreurs nocturnes, un goût détestable de ta chair repue près de la mienne. Quel saccage ! Quel gâchis de temps et de génie !

*

Oui, sensibles et fragiles, cassant le cristal jusqu'à l'obtention de la note sublime. Qui cherche à se purifier ? Aériens et supérieurs. Du moins nous le prétendons... car en vérité ?

*

Vois je suis ta mendiante, je t'implore la rigueur, et cherche à me mieux faire. Tu es un monstre pour moi, la représentation du savoir ! La pénétration extrême ! Je suis dans le vil désespoir et j'espère me parfaire. Offre-moi quelques-uns de tes déchets, je veux m'en repaître. Ca t'est égal ? Tu te ris de moi ?

*

C'est le luxe, la quiétude, le bien-être total dans la richesse absolue et la santé parfaite. C'est l'idéal de vie terrestre avec femmes splendides, obéissantes et serviles. C'est du Baudelaire !

C'est la purification extrême pour accéder à l'au-delà prometteur. Ce sont les Houris et les boissons rafraîchissantes.

La vie, quoi !

Et le rêve s'évanouit !

Résonances VI

La constellation irréaliste

Est-ce toi, toi dans ta virtuelle réalité de mensonges, de doutes et d'audaces d'écriture ?

Tu te conduis avec raison au quotidien pour élaborer un édifice.

Ne sont-ce pas de vaines constructions délétères, infinies et inutiles ?

Est-ce élan ? Aptitude cérébrale qui offre et organisme des produits de l'intelligence ?

N'est-ce pas faire preuve de prétention que d'oser employer un tel terme : *intelligence* ?

Tout est pour l'intérieur. Autrui te détruit, te persifle, te ponctionne, te méprise. Cela ne les intéresse pas. Ils ont autre chose à faire. L'autre, oui - vous, non, répètent constamment les éditeurs

Tu n'es pas réel - tu es un souffle transparent
qui disparaîtra avec sa mort. Tu es le manque, ô mon absent,
mon silence, mon caché, cet encore un *en-toi*.

S'il y a clameur, elle est interne - étouffée -
sachant à jamais confondue.

Pourtant tu le hurles sur cette feuille de papier.
Quelle force t'impose à l'écriture,
à le dire, à le proclamer ?

Ton désir est bien de construire
sous la constellation irréaliste des étoiles poétiques
qui passent et disparaissent.

Suites/Relances I

I

Dans le silence qui inspire pour éprouver, pour épouser de nouvelles formes,
des fuites comme des éclairs, des fluides qui circulent

Il suppose encore des possibilités, des aptitudes - il suppose

Pour oublier le vieillissement, ou quémander
une part d'immortalité : passer ou être demain ?

Il aurait voulu être aimé dans la vérité chronologique - pour aujourd'hui et le futur aussi.

II

La bouche se nourrit d'extase, de substances claires, un souffle encore dans les draps de
l'amertume, le miel de ton poème, - c'est ça : *imagine* hors du tragique dans le possible avec
audace toutefois appelle ça *la passion*, on rira bien !

III

Subtils effets autres empruntés, exploités, volés, permis ? mélanges, variantes,
prendre, extraire, tirer

Patrice Delbourg écrit : *alchimie et plagiat entre le blanc et la blessure*

Moi, je dois dépasser ma limite, absence de repaires et l'écho constant en vérité éternelle d'ennui
et d'inutilités. Quelle grandeur ? - Sentiment de petitesse
et crainte d'être en retard.

IV

Une ivresse éternelle avec l'espoir de captiver l'interdit ou l'insignifiant

Une femme vacille dans le miroir flou de l'âme

je l'imagine chair, beauté et sensuelle.

Je capture le rêve pour lui interdire de m'échapper, de fuir dans l'infini de ma conscience.

L'irréel et le factice des vérités rares, impossibles, avec une constance dans le
déplacement de la norme. J'entasse mollement des décombres du hasard et je décompte les
combinaisons-gains me détestant plus encore

La réponse : RIEN

V

La position volante, imaginaire, voluptueuse et spirituelle une sorte de lévitation. Le
rêve qui remuait changeant les ombres, les déplaçait dans les cases de la pensée. Il s'ennuyait,
tentait de rendre sagace son cerveau.

*La poésie c'est long et lent, surtout quand on a beaucoup produit,
le savez-vous ?*

VI

Pur désir impossible esclave de l'insomnie
azur sexuel - de pureté à atteindre

azur utopique constamment désenchanté

Ô mon cher inconnu qui ne recherches nulle gloire
sinon celle d'être soi et d'avoir accompli
ce qui semblait probable.

Oui, pénétrer encore son monde solitaire
afin d'accéder à des délices cérébrales
dans l'espace vide de l'imaginaire

Toi, oublié toujours dans tes parfums.

À E. Jabès

Avec toi, je produis l'écho mauvais. La volonté transmise. La bonne brise légère, en cette heure.
Avec toi, j'essaie le don du poème.

Avec toi, en vigueur et l'audace. Je revois les vérités premières de l'adolescence. Je pense à
Phrases de Rimbaud.

Avec toi, l'écriture saine d'images fixes.

À moi

Traumatisé dans ton estime. Te supposant, te croyant autre, supérieur peut-être. Méprisant l'art
du vers.

Le nombre fixe que tu déplaces à la dérive, à la dérive.

Les yeux détestent avant que le poème soit achevé.

Encore tu étales. Le jeu des énigmes furtives. Mauvaises combinaisons. Alphabet vulgaire. La
bouche crache la phrase comme un vomissement hideux.

Je t'offre. Mon fruit, mes décombres, la faiblesse de la raison. La médiocrité de l'âme.

On sait qu'elle est inutile, désuète, dépassée
On sait que l'image est splendide, numérisée avec un son digital
C'est le progrès sur le progrès et l'outil poétique s'avère obsolète
Fini, achevé

Alors ? Reviendra-t-elle, la poésie ? Cette poésie de l'écrit ?
Pour qui ? Pourquoi ?

De valeur unitaire, pour le poète seul qui s'auto-congratule,
qui se gargarise de sa propre substance

Elle n'est plus à prononcer, elle est à oublier
Elle se meut doucement comme un artisanat du temps jadis.

II

La parole écrite prouve la distance. Ce qui sépare l'obscurité de la pleine lumière, l'opacité de la transparence.

Mon ombre, mes ombres. Le retour dans le Néant, dans mon Néant
pour moi uniquement

III

Plus jamais elle ne reviendra dans l'ombre dans l'éclatante beauté plus jamais
Dans l'interdit sans la passion offerte au vide non plus jamais
Elle n'est plus à exprimer ni à prononcer ni à resonger
Elle disparaît, comparaison furtive, dans la filante de l'imaginaire clair

IV

La parole si faible la parole pour percevoir pour offrir l'émotion la sensibilité

La parole, transmetteur d'énergie, de vibrations fébrile et tremblante

Est-ce le réel moyen pour fabriquer des images ?

V

De par le prononcer, le rejeter en soi, à cacher comme un fœtus inutile

La honte que je porte, ce nom que nul ne veut entendre

Pour que se construise en moi une sorte d'extase impossible poétique

Les chants de l'intérieur, les vêpres de l'âme jusqu'à la finalité du silence

À toi - l'autre - à toi - à Moi.

VI

Etre c'est prétendre vivre à l'intérieur du Moi

Que peut l'Autre pour Moi ? Dans mon étendue cérébrale ? Pour ma construction interne ?

Les murs. Grand nombre de portes ouvrir pour l'infini inutile, élaborer sur des assises incertaines.

L'idée de progrès

Favorisant la création artistique, intellectuelle, scientifique, technologique.

Des lieux où la compréhension commune permettrait d'ajouter, d'inventer, d'oser supposer.

Il est vrai que la raison économique impose une rentabilité de l'audace et du risque. Ceci doit déboucher immédiatement sur quelque chose de concret, et non pas profiter au monde, mais aux investisseurs et aux actionnaires.

Faut-il créer ou produire ? CAD satisfaire un besoin sans spéculation désintéressée ? Qu'en est-il de la physique expérimentale ou du petit chercheur au fond de son garage se préparant pour le concours Lépine ?

Faire avancer le travail, la civilisation, l'existence de l'homme en vérité, c'est pourquoi il est nécessaire de créer des structures satisfaisantes.

En vérité, je lis *Lois créatrices* de Walt Whitman, poète américain du XIXe siècle, je songe également à la notion de progrès proposée par Victor Hugo. C'est pourquoi ce fragment m'est venu à l'esprit.

Entre

Entre. Approche. N'aie nulle crainte. Elle signifie la médiocrité, le rejet, l'inutilité. Mais parfois les humains se nourrissent d'insignifiance. Voilà, rejette. Ce sont pourtant des substances délétères, difficiles à capter, des frôlements de jouissances cérébrales, pourquoi pas ? C'est une femme insaisissable qui s'évanouit quand on prétend l'avoir capturée.

Approche encore. Sur son sein palpitant, tu te nourriras d'ivresse. Elle offre ses baisers. Tout est dans l'interprétation. Chacun la désire ou la voit à sa guise.

Elle est visitable écrit Sarrion, mais il songe à Ornella Mutti, quand je pense à la poésie, difficile d'accès, certes mais possible. Peut-elle prétendre rivaliser avec l'image animée quand elle est image à concevoir, à produire, à *faire* ? Elle nécessite effort de l'intelligence, et tel est son malheur.

I

Production et inspiration, c'est un devoir ! Obtention de résultats satisfaisants, c'est une nécessité !

Constamment cette sorte d'élan mental et cette volonté d'ajouter, de construire sur soi.

Nul répit, nulle paix, la haine, la transformation, l'évolution - croissance ! ...

Bondis dans ta cervelle, exige de ta raison plus grande audace ! Que la qualité soit !

II

Faudra-t-il concevoir autrement ? Se former autrement ? Changer sa façon de penser devrait permettre d'accéder à d'autres possibilités créatives et artistiques. Etre soi, rester soi mais sentir une sorte de donne différente qui suggère des fragments ou des produits intellectuels nouveaux. Quel remarquable intérêt à pouvoir déplacer son aptitude à concevoir ! Il n'est pas question de s'estimer, de se prévaloir ou de tirer encore quelconque gloriole d'un résultat obtenu. Cela ne doit pas relever d'une satisfaction unique et personnelle, mais bénéficier à l'ensemble et au commun.

III

Je pensais réellement qu'il était quasiment impossible de relever le défi de la science ; que les possibilités offertes par la Poésie se situaient fort en dessous de ce qu'il était permis d'espérer dans les domaines scientifiques et techniques.

Je ne voyais plus guère de solutions, et cette sorte de fuite dans le complexe, dans l'illisible, me paraissait une preuve d'incapacité à redéfinir avec satisfaction ce produit littéraire.

IV

J'arpente donc un intérieur, angoissé, inquiet. Mes cris déchirent une voûte cérébrale. Mes hurlements de désespéré pour cette cause perdue, impossible.

Je cherche le *mieux*, le *autrement*, le rajout, le *plus sur l'ancien*. Est-ce concevable ?

V

Elève-toi, mon âme et essaie de comprendre. Tant de choses t'échappent ! Tu n'es qu'une toute petite cervelle nécessitant l'apprentissage et le savoir !

Orgueilleuse la poésie ! qui siffle et persifle devant sa sœur studieuse la science. Arpèges légers qui s'évadent et s'envolent. Formes brumeuses qui prétendent solidifier le poème. Cascades de fantômes phonétiques accentués aux rythmes de toutes les langues ! Et pour qui ces danses voltigeantes, ces profonds torrents d'amertume et de rires ? Nul écho dans le lointain.

Tumultueux poèmes qui prétendez dompter l'alphabet infini avec vos génies et vos géants, moi terré dans ma chambre, j'idéalise encore vos possibilités de rêve.

Avancée

Progressant en poème forcé sans hasard, du moins en essayant de l'abolir ou de ne lui offrir qu'une partie insignifiante, l'itinéraire imagé semble peu convainquant à l'esprit qui avance dans cette cohorte épaisse.

La pensée conseille, suppose et considère les importantes pertes subies depuis déjà vingt ans. Des lueurs intermittentes éclairent faiblement un horizon tumultueux. Nul lieu de repos, nulle clairière, nulle limite même provisoire.

Au loin, oui, des ombres légères à peine identifiables. S'esquissent faiblement des possibilités d'êtres, des formes nuageuses.

Suites / Relances II

I

Le mot inlassablement dérivé le mot je ne sais

Il fixerait l'étrange interprétation d'une variable imprécise

Le mot prétend à la chose, il s'organise avec l'autre mot

Voilà la ligne qui classe les désordres !

Seront-elles me suffire ces lignes qui se rejettent elles-mêmes pour toujours revenir ?

II

Le mot cherche se détermine d'après autour de lui

Il flotte ici un parfum d'images irréelles déplacées agressées par le temps

Le mouvement clair enflamme s'étire emporté par le soleil intérieur tout en fixant le vide

Je confonds le ciel cérébral de mon espace imaginaire avec une possibilité d'invention poétique

III

L'image et le mot l'un avec l'autre tout dépend de l'hémisphère cérébral !

Les yeux voient ce que l'esprit écrit

La pensée rôde, esquisse en mouvements le poème

Comment fixer le silence dans le vertical de son vide invisible ?

Paysage d'en face

L'air arrache de vieilles feuilles à l'arbre malingre. Les yeux voient un squelette d'homme édenté et courbé.

Que devient la matière revisitée par l'œil ? Le merle et la meule là-bas rappellent la quête éternelle de Manet. Quelques brebis comme des tâches blanches sur une herbe jaunie et brûlée par la violence d'un soleil.

Le jour écrase la campagne, la soumet à des forces de chaleurs implacables. Le jour refuse de disparaître, il est plaqué et dure comme un lutteur immobilisé par un adversaire.

Là-bas de l'autre côté, ce sont des vignes claires et chantantes nourries de soleil, lourdes de fruits à naître, par-dessous.

Un pigeonier du dix-septième fatigué, branlant, soutenu par des bâtisses de consolidation. Une chemise rouge gesticule, - c'est le fils du voisin.

L'horizon éclaté offre mille saveurs de parfums, de brises, de lumière et de formes.

C'est une sorte de beauté désespérante, une fixation du réel qui donne au temps un goût d'éternité.

I

Au zénith, la nuit obscure dans la tête. La volonté de comprendre, d'aller outrer. Sous le poids de l'ignorance. Méninges, rapiécer avec techniques, espère-t-il les éléments. L'œil plonge dans son espace, la main récolte les caractères et syllabes.

Demi-tour, à l'intérieur ! La pensée prétend triompher et ressuscite. Je dirai d'une voix basse : "Tel est ton triomphe, - cela et rien de plus. Le poème est écrit".

II

La stupide limite pour l'horizon cérébral. Tu vois tout ! , mon petit Franck. *Seul le son est capable de se détacher du corps*, écrit Brodsky. Tel est ton discours. As-tu songé jusqu'où ira la trace de ton poème ?

-Dans la nuit noire, je le crains bien.

III

Encore, à la recherche de la pure immortalité, tel un christ irréprochable. Pauvreté de mon blanc, face à un Dieu producteur de l'univers !

-Muse, est-ce à moi d'écrire ? Dans la chambre, pour les allées et les venues des esprits et des fantômes, la gloire ! Au pays du délétère et de l'insoupçonné avec la grammaire en bandoulière !

IV

Ainsi Jérôme, à traduire la Bible, Le Coran, Koumrân et les Ecrits Intertestamentaires, puis des prophéties ! Cela est vrai.

Prétendant encore qu'ailleurs, là-bas la Science etc... Quand l'heure sera enfin de mourir, serai-je encore maudit, persécuté, haï, détesté de l'au-delà ?

Moi, je gratte près de mes démons quand toi tu baillais près de ton lion. Et c'est la soupe à la grimace avec aiguilles enfoncées dans la chair. Les os, la douleur !

Quel rêve pour les affreuses chauves-souris et les corbeaux noirs cachés dans les arbres invisibles ! D'autres forces mauvaises, sans doute !

V

De quoi se nourrit le spectre ? De ma propre substance, comme un vampire assoiffé. Salut Victor ! Et toc ! Toc ! Toc ! La torture, la cruauté au quotidien, l'ignorance et l'imbécillité. Tout pour moi ! En surdose, en surcharge ! Merci. Bonne idée. Poursuis et écris !

-J'écris donc.

Qui vient me tourmenter dans la nuit noire ? Rentrez chez vous ! Constamment, on est en service recommandé d'aiguilles et de viols de l'intimité.

...Le voilà le vilain corbeau noir cloué sur les linteaux de sa maison, lui qui a refusé de faire le cygne au milieu des Cygnes !

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est Lui !
Magnifique mais qui sans l'espoir de leur plaire,
Je peux signifier que l'exil est plus beau...*

C'est ça l'immortalité, la célébrité au ciel. *La neige qui tournoie est la poussière des demeures célestes*, écrit Brosky.

Point de pardon pour l'intrusion. Encore une apparition ! Et rien à faire, toujours à supporter l'ennemi, les piqûres, le vice et la bêtise. Ainsi toute une vie, facile hein !

Suites / Relances III

Piqué-avançant, - dans la chair

Piqué-avançant, - dans la chair - " Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ? " Obtenant du non-sens rêvé, à la table des fantômes.

Combine comme il faut, - algèbre et analyse, chimie et doute - audace et risque, choisis dans du variable conçu par la mémoire.

Crayon à bille qui roule, ligne noire éternelle, suis-moi puisque je produis. –

Me liras-tu ? - toi en toi, de pensées exquisées ou détestables ?

Le front éclate, l'or bouillonne et explose, résidus de scories. Avance, idée gueulante et bavée !

Tête astrale, cherchant je-ne-sais-quoi d'instable et d'éphémère.

Les lancées bleues pour le monde d'à-côté ! empanachées dans une explosion gerboyante et retombante... de médiocrité,... qu'ils disent

- Dans un feu de tempêtes ; mille folies d'étoiles bariolées !

Déjà l'horloge du Temps m'ordonne de plier feuilles, de ranger livres, de me préparer au procès du Ciel avec accusateurs, sans défense... déjà !

Pureté d'un autre monde avec lettres belles aux lèvres, peut-être !

Lola

Toi, toi changeante (bouleversée, tu m'émeus) Toi, toujours plus changeante que l'on cherche à sonder, à exploiter autrement

Tu vacilles de grillages en libertés, de carcans en nudités

Tu oscilles dans l'éclatement de l'étonnement

Inutile de te prendre, de te capturer, la fausse mensongère qui invente, dissimule ; veut sortir un instant, halète, supplie, gémit - cendres et flammes - avec profusion de Néant

J'étais toi, de toi à moi, habitudes qui coïncidaient avec l'orgasme cérébral pour des sortes d'effractions éphémères

Fulgurants coïts ou piétinements littéraires d'agencements ; - de nuit, phosphorescent et mielleux en neiges sanglantes

S'allonger, s'étirer comme une muqueuse sensuelle et sexuelle ; avec sécrétions - pour la très lourde inquiétude de n'obtenir RIEN

Regarde où j'en suis – exclu ; accouplons-nous en nuits chatoyantes et dorées

Encore, en vain, en de si nombreuses lignes inutiles ou perverses

Ô toi, tombée dans le mental pour ce peu. Moi, je t'accompagne avec de méchantes

douleurs les plus profondes – sombres. Deuils, deuils et morts, en décalage, sans stabilité, les tiens, les miens, à personne toujours dans notre attente...

Suites / Relances IV

Tu changes

Parce que tu changes - encore toi - tu n'es pas la plus changeante
mais tu balances de toi à moi

tu oscilles de pensées en extases de soumissions en exaltations étonnement toi

De t'accompagner à la poursuite de l'inutile peut-être pour saisir l'instant au dehors
puis revenir

Tu n'y étais pas, tu habitais l'éphémère nos coïncidences étaient fortuites

De te tordre la taille pour la saisie aventureuse figurant coït ou danse de
piétinements toute la nuit pour ta senteur embaumée de femme-miel neige de blondeurs etc...

Elancements sensuels pour ta très mouvante et délicieuse volte comme un orgasme
enchanteur

Oui, nous en de si nombreuses lignes versée et renversées pour l'accumulation du
rien, pleurs de pluies de fille gémissante, je m'emporte avec toi

Puis je tords, je fouette ta chair et pour des douleurs et des jouissances aussi

Sexe-poésie, poésie-sexo d'écriture tendancieuse qui est pourtant mienne, fille que je
conçois par l'impossible imaginaire

Toi à personne, en vérité à moi.

Saint Octobre

Saint Octobre déplaçait ses fusions d'extase. La lune mélancolique suait avidement. L'esprit macérait dans des pensées elliptiques, tournant tournant éternellement. L'auréole de la femme était un bouton à saisir, puis les bouquets, des filaments de parfums.

Virtuose, je m'essayais sur des lyres exotiques, broyant mon humeur détestable. Je plongeais encore, attendant, espérant... quoi ?

Peut-être n'était-ce qu'un jugement truqueur, qu'une appréciation erronée, que de vagues folies mensongères animant l'esprit en proie aux déchirures et aux tourments.

La pensée vagabondait d'extases en sources, de relents en vérités. Moi, je m'agenouillais espérant d'un idéal divin quelques aumônes artistiques.

Ce fut le geste de penser. Ho ! Certes d'une manière médiocre, insuffisante, bien en deçà de ce qu'autrui

était
capable d'appliquer, mais ce fut le geste.

Les zéniths, les excès, les génies étaient faiblement présents dans mon médiocre caractère. Les chutes étaient détestables, les plongées infinies. Je remontais toutefois depuis le fond de moi-même, considérant quelques rares lumières, opale claire ou bleue, qui m'indiquaient la voie à suivre.

Suites / Relances V

Reviens dans l'esprit, rejets, expulsions et *Muse* ! Délabrements, exil avec la nécessité de l'être qui fuit...

[Le savoir-faire pour l'opinion et la raison pour soi]

Autrui de rien, autrui l'inutile ! Donne-leur ce matin où le poème flotte où l'idée est soufflée comme étamine claire

Accroche cela au ciel mauvais de torrents, de tornades et d'éclairs aussi - accroche cela, oui, avec des flores, des oiseaux, des papillons d'extases et des folles nuitées

Tous ces chaos fuyant dans des violences de particules - ça prétendrait former un poème logique de possibilités à entrevoir !

Te voilà mystifié, grommelant, homme à la parole coupée avec des yeux mouillée pour retourner vers l'intérieur.

Parle, parle, poursuis ce monologue

Conçu à partir du Néant, le plus intime pour la parole avec l'heure qui veille

- La production-ailleurs et le jamais-n'est-lu

Toi qui sortis de ma bouche - geyser et chaos, fluidité insoutenable des mots qui coulaient

Pensées méconnaissables derrière, ce flux d'images incohérentes puissamment évocatrices d'un doute

Je méconnaissais encore de l'écrit, toujours je cherche

Pensées sculptées/ Surgissements

ECHOS D'ORGASMES

Il y avait ce moment goût et âcre d'une fraîcheur non-démise et pourtant sensuelle. Une fuite exquise dans la jouissance cérébrale, - il y avait.

Vaguement exquis dans ce dénuement de taffetas et de liqueurs sexuelles.

Le plaisir somptueux bariolé d'orgasmes enchanteurs, dérivé sur la haute partie - et

soudain, le déchirement.

Vaguement évasif, dans l'évanouissement de l'homme, d'humeur explosive pour le karma idéal.

À toute heure, sous la chair, contre la graisse besogneuse et vulgaire, il pousse, mugit.

Mon cher amour, pour quelques spasmes déclencheurs de folies maîtrisées - et ci - au plus profond - pour rien ? Pour ? Indécelable fonction génitrice.

Cependant l'autre fuite, vers l'extase saccadée, en rythmes fougueux - que sais-je ? en parades d'excréments et d'urine, et d'éjacés faciales pour ton bonheur, ma splendide soumise en portejarretelles !

Encore moi t'attachant, chaînes pieds et mains, dors à mes côtés.

Un vent insignifiant roulait ta chair délicieuse. Faiblement le bruit des parois dans le matin. La voix désenchantée suppliante, implorante l'orgasme libérateur.

La quintessence d'une jouissance extrême, folie de feux explosant -gémissant dans des hurlements de supplices bienheureux.

Toi, constamment et encore - Toi.

Soudain, ce dernier rêveur illuminé et nu dans un rais d'élan, de lumière filant et clair.

Déchirement de squelettes inquiets à la fontaine ombreuse et vide. Qui sait ?

Le feu et les œillades tourbillonnant. Mais ton songe complexe est couleur chaux.

Céleste froissement dans l'arcade de l'élan vert. Et toi, que dis-tu ?

L'imperceptible cillement de lumière, écrit Gracq parmi les intervalles et les palpitations molles. Est-ce ta carence veineuse ?

L'affaiblissement sexuel, et là-bas hagards les pensers voltigeant paresseux. Un vent pousse l'orgueil à se taire - à se suffire de rien.

Tu roules ta poitrine égarée, mielleuse et repue d'haleine suave - parfumée de cannelle.

Une autre pulsion physique.

Très claires, se ravivant dans l'espace, deux chairs dressées, combat de proue, et vagues infinies fuyant.

Claire et lente émergence vers le visage taciturne qui semble supplier encore.

Espace et chair, espace qui se remplit d'odeurs âcres et vagabondes dans l'aurore du plaisir.

Nonchalante après le Zénith de l'orgasme suggérant la volonté de jouir encore.

L'imperceptible fuite et l'horizon hagard se déplaçant sur ses nuées d'extase - là-bas, plus loin, ailleurs...

Les flux de lumière s'éteignent dans l'air cristallin, la fraîcheur vive s'exalte dans la fluidité matinale. Quel maître laboureur pour former le tableau ? Quel ?

Céleste froissant son pourpre dans l'opale interdit ?

Les boules cotonneuses et jaunes comme suspendues dans ce ciel chargé ; et pourquoi ?

Dans la variabilité de la nuit

Pour oublier, dans la variabilité de la nuit, déjà l'éclair et le feu.

Avant que la folie ne t'émeuve, avant. L'esprit fluide s'égaie encore.

De l'espoir, au plus bas, - renversée, retournée quand elle s'essaie à quelque tentative désuète. Et toi, parfois. Avec des circonstances, des possibilités ocres ou ternes - toi, aigri, filant, justifiant de sombres délires.

Je m'appuie sur ton souffle. Mon ciel est chargé d'incertitudes, il s'interroge encore.

Poème après poème, contre l'épaule, - l'élévation, dans mon lointain, et nos orgasmes dévastateurs.

La grasse terre, aujourd'hui - toi et l'entourant, avec quelques fadeurs extrêmes.

Ce fut un arrêt, un retour, une mégarde - je l'ai franchi, je t'attendais - dans l'aurore crépusculaire de l'âme - de confusion : je me savais.

Refusé, encore, ici. Et le miroitement indécent du ciel. Je n'avais pas vu. Je me repose. Quelque chose s'éclaire. Fulgurant ! ...Eblouissements.

Dehors ! Et tu demeures dans l'incertitude de ton tourment - tu retournes - voltes sur toi-même.

Alors il se disloquait en paroles stériles, en images idiotes, en espoirs désabusés

Lui-même en mille morceaux stupides qu'il reconstruisait toutefois

Toujours à la recherche de l'orbe subtile, de la cascade éclairée, de l'arc-en-ciel de sainteté

Reculant vers le futur, espérant l'intemporel recommencement pour des lancements de chair

et d'esprit

Malgré les preuves irréfutables de son imbécillité, il espérait encore.

Qui sèche, s'allège, se fluidifie...

Qui sèche, s'allège, se fluidifie - va d'extases en morts, - se joue au-delà des meurtres - rencontre parfois - oui, mais Mort.

Car il te faut courir, être et paraître...

Qui retiendra l'Idée, la vraie, belle et pure. En finir avec ses contingences, ses excès, ses folies, ses audaces, - et quoi ?

Brusquement face à toi, il n'y a rien, rien qu'un pâle poète stupide cherchant des signifiants, des options, des possibles - cherchant

Encore et d'avancer pour produire... Quoi ?

La haute hantise de ne savoir pourquoi.

Autrement, autrement cette image écrasée, bafouée, trépidante - autrement.

Pour quelle possibilité en soi, hors soi et d'obtenir dans l'éternelle faiblesse un peu de substance nouvelle ?

Endormies sur le feu

Dans la lumière pure

Cherchant dans la lumière pure
Je m'efforce d'obtenir ma propre résurrection
Exilé en moi-même fuyant l'espace inouï, je plonge dans l'impossible à
atteindre
Quel impossible ?
Une sorte de logique absurde
Il faudrait avancer, parvenir à aller outre
Qui m'entraîne en ce lieu avec de la pâleur, de la fluidité autre fuyant vers
nos orgasmes ?

De grandes fluidités

De grandes fluidités mauves envahissent l'horizon poétique puis vont se dispersant sous la tiédeur endormie.

Qui erre ici et là dans l'oubli fatal de l'infortune ? Pour l'amour infini interdit, es-tu ma délivrance ? Une vive éclaircie dans le lointain espère quelques flamboiements extrêmes. Sont-ce des illusions du tout au tout, du supposé possible à la rumeur absurde ?

Ou de chastes soupirs ~ de purs alanguissements ~ des sursauts sporadiques ?

Vous, dans cette diaspora universelle, ô comètes de l'esprit - je veux vous rassembler dans la synthèse subtile pour un bégaiement aléatoire.

Qui invoqua ces pseudo-répliques mentales, ces intercesseurs de l'écriture, ces génies de la syntaxe ?

Au plus profond du Moi, quelqu'un y songe à mes dépens.

Pénétrant, et cette fièvre

Pénétrant, et cette fièvre pénétrant dans le flou, dans la haine, dans la fièvre mais pénétrant encore

Là, là encore dans les flux et les élans, dans les poussées incolores de soi à soi Oui, mais en dedans

Mémoire pensée et repensée pour cette fluide ténèbre j'avance songeant à déplacer, à reconsidérer ce décor de décrépitude

Par mille profondeurs, en d'autres lieux internes te guidant - et tu réponds par le regard en avançant

D'impossibles, de riens à reculer là ici déplaçant le repos

Oui cette forêt de liens indéfaisables puis ramilles légères - dans l'ombre

de mon corps

Mélange de lianes, de fougères, d'élans de branches entortillées et
fuyantes et ronces

Moi ayant toujours cherché et visitant

Dans le néant de mon extase, je m'illumine encore

1

En dépenses de fragmentations - à la lumière de l'exil - en séquences
disparates, mais là pour que se confondent la plainte et la belle humeur libératrice de
mots.

2

La nuit, quand - et de se dire d'un mot le penser à l'extrême leurs
ombres désuètes s'essayent à mes côtés cette foi oubliée qui parviendrait à
s'enflammer si, pour peu - c'est certain

Mais par moi le Néant - ce Néant imbécile et cruel - là ma voix
résonne. J'entends au plus profond l'appel oblique, difficile - là - réel

3

Il se peut, et cette ignorance t'emportes là vers ton imaginaire c'est
une fuite

La saisie d'une sensation et cet éloignement l'espoir qui te pousse
et ces lancées de cordes abstraites pour réduire les distances

Quand l'être s'associe avec son ombre, l'image projetée coïncide avec
le langage

La pupille dilatée

Ce sont des essais sauvages, des baies délicates et précieuses dans
ces flux incessants de lumière. Plus loin, les eaux trempent leur insouciance dans un
sommeil de printemps. C'est encore la nouvelle expérience de la vie avec ses forces
soudaines et ses écumes qui transmettent l'agonie de l'hiver.

La pupille dilatée, il croyait voir le paysage autour de lui
s'enflammer. Toutes ses certitudes s'évanouissaient d'un coup : science et a-science,
formes déformées, fuites des éléments physiques, lyrisme en folie - la mort le portait
déjà vers un autre espace.

La magie de la nature était réinventée.

Un bouquet de femmes

Un bouquet de femmes là rôde dans ma tête. Quelle obscure manière
d'exprimer son désir ! Un jardin de sang autour de leur chair comme un appel à
l'enfantement. La mémoire reconstruit un passé défunt. Je caresse des roses claires et
sombres qui s'envolent aux premiers battements d'yeux.

Absence sinistre

Absence sinistre. Yeux à l'intérieur, est-ce là ? Le paysage se dresse d'un coup. Quelles sont les limites possibles ?

Seule l'écoute est admise. Carambolages de mots.

Comme tracée dans l'invisible, une ligne éphémère semble poindre.

J'écrase les débris de la veille ~ dédales, décombres et âme. Le silence écrase l'oubli, et l'imaginaire semble renaître.

Se dévêt-elle ?

Se dévêt-elle ? Est-ce vêtement que cette sangle ? Faut-il désajuster ce qui fait son équilibre ?

Au plus profond avec la langue - et d'un coup ce butoir, ces limites imposées par nos chairs.

La réalité sensuelle - le rapport de toi à moi - constamment constituée d'orifices, de muqueuses et de chairs à lécher, à caresser ou à prendre. Nos co-substances en effervescence de bouillonnements ou en vagues éphémères d'orgasmes.

Corps qui se parle à lui-même dans un excès de jouissance.

Epilogue

Ici à la recherche d'un autre support à ma mesure, imitant une main inconnue.

Appliquant de vaines condensations.

Absente et invisible

Absente et invisible la Poésie essentiellement se manifeste au poète solitaire.

C'est un leurre d'offrir à la Communauté la haute poésie complexe. Elle nécessite effort et recueillement. Isolement et renfermement. Sa voix est silencieuse ou murmurée.

La communication s'opère du livre ouvert à l'œil de l'amateur. L'échange est interne, hautement réel et profond.

Poésie chantée, poésie de masse, poésie pour le vulgaire ~ ceci n'est pas péjoratif mais sa finalité est tout autre.

Ce vingtième siècle laissera une cinquantaine de bons ou de grands poètes utiles pour la postérité.

Elle et en suspens

Elle et en suspens dans l'accumulation de moi-même tour à tour me fustigeant et acclamant ma voix

Qu'il pénètre ou perce dans l'opacité du Néant à la recherche de sa lumière !

Studieuse et obéissante

Studieuse et obéissante, je la veux !

Mais comment trouver de nouvelles formes, de nouvelles idées, de plus subtiles applications ?

En suis-je réellement capable d'ailleurs ?

Est-ce à dire ? Quel objet issu de mes rancœurs, de mes excès d'insouciance pour obtenir quel résultat que tout un chacun dénigrera ?

Etrangement, dans les hauteurs confondant les clartés un regard me foudroie ~ un moi-même entrevu dans mes illusions de saveurs.

Elle se clarifie, je la dissipe, étrangement mon corps sur son corps déplaçant nos espaces

Fraîchement prise

De nouveaux inconnus

Ici ton support

Ici ton support pour écrire

La réplique à peine envisagée avec variantes et condensations

Mais quoi, et cela seulement ? Figure-toi : il faut aller outre et ajouter.

Ou cherché un nu beau, épuré

Etrangement soi-même espérant accéder à quelque sublime hauteur

Dégagée, délaissant toute trace

Pour,

Pour, dès qu'elle survivra à l'orée des tempêtes enrubannée
d'orgasmes pensée et recomposée dans l'essence aérienne

Et tel un glissement qui rebondit dans l'éveil enchanteur pour déborder
d'espoirs

Ici et là et à côté ~ la localité se précise dans un centre - focalisation

Ce fluide, je l'entrevois comme un plasma frivole

Une parole déchirée

Une parole déchirée dans l'air se détache et atteint son paroxysme pour
éclater en mille fragments de syllabes.

Il te faut donc poursuivre, ajouter et constamment considérer l'Au-
delà.

Plus loin, là-bas ~ oui, l'Au-delà.

Plus haut, à la recherche d'un autre signifiant, éloigné de la logique,
dans du vrai pourtant. -

Silence. Et substance émanée par le songe
-

Paroles menteuses mais créatrices cherchant une nouvelle essence de
l'être.

Qu'elles puissent s'associer, se concevoir pour un sublime agencement poétique !

Hauteur des mots.

-

En soi démesurément

Pour l'élévation à strates infinies, et entrevoir quelques traces de profondeur

Je te sais : constamment absent

-

Ici une volonté autre - est-ce dépassement ?

Le support, l'élan

Condenser la pensée pour la faire exploser en gerbes d'applications

-

Espace très à l'intérieur

Espace et toi sur le versant

T'essayant à quelques délires

Et là au plus loin, puis retour en soi-même te discernant, je te dis avec combinaisons et luxes d'audaces

Sur la matière, tu n'es plus

-

Tu ne sais pas comprendre et ta perception du réel en est faussée

Le vrai t'échappe, tu prétends le saisir, il est ailleurs, là - évidemment !

Déplace ta certitude, redéfinis ton vrai - mais comment ?

-

Décalant ton orgasme - en toi, profusément

La pensée s'enflamme et cherche à te détruire immensément

De prophétie et prédit en passant à toi,

De

Dit vers le haut

Paul Celan

Reste charitable - dans la tourmente des excréments et dans les
rancœurs de l'impossible - reste charitable !

Bouillonnant dans ta haine, réconcilie-toi un peu, apaise ces folies
excessives - apaise !

Il est vrai que cela dérive à l'infini, que le tout semble capturé au-
dehors.

Lèvre pendante agrémentée de fiels et de folie - il te plaît de baver
quelque chose, et dans ton âme parfois tu souris.

Là ainsi - pour l'autre monde également.

I

Contre ta douleur - de gré à gré, m'entends-tu ?

Ta force et les infamies

La fluidité exquise, les excroissances de l'âme

Dans ton souffle nuageux s'ouvre un Temple d'extase

Collée à ton sang - ta liqueur sacrée

II

Se dit, se creuse :

La fuite ballante dans l'orgueil inédit, l'air liquéfié bondissant

Puis la rumeur éternelle du rendu avec mémoire et syllabes hurlantes

Entends-tu, entends-tu ici-bas ?

L'esprit suffoque et gémit dans l'ombre, interdit.

Bondissaient

Bondissaient en moi-même ces vérités :

- La porte du soleil belle ou transparente, était-ce la pensée de l'invisible ?

- Dieu est une nostalgie à démontrer.

- Complète ta démonstration en niant l'événement.

- La beauté du silence quand l'image s'est tue.
- Irréductible quand la fluidité s'émeut inconsciemment.
- Elle n'inventera plus d'autres sens pour gémir.

Tes distances

Une sorte de système te permettant de produire, d'extraire et de recomposer infiniment

Tu sembles ne jamais t'épuiser

Une faible syntaxe, des répliques grises,
- essentiellement des applications

L'ordre n'est pas inversé ni déplacé

Tes distances, et tu te mesures et te compares aisément.

Promptitude, attention souhaitées

Promptitude, attention souhaitées

Accumulation de points, de signes - ils ont été numérisés
pour passer de paroles ennuyeuses à des applications abstraites

Convertibilité d'images au moyen de rapports

Recherches encore pour la symbiose ou la symbolique déplacée

Créant une structure vide et inutile pour un seul exploitant

Moi toi, tu es là : ta pensée s'ouvre, toi suspendue dans l'espace que tu conçois déplaçant les stations successives du temps et de la création

Les distances et les limites forment des cobordismes douteux

Reconstituer la Vérité

Je reste constamment enfermé en moi-même comme si cet espace insignifiant allait me permettre de reconstituer la Vérité.

Toujours plongé, à la recherche de la lumière où le soleil fond comme une éclipse. Des labyrinthes épais ouverts sur des portes en trompe-l'œil. Je cherche pourtant. Je veux fixer l'immobilité du Réel sachant toutefois que cela est mensonge.

J'avance dans mon silence espérant y entendre le Cri. Encore, encore je suis immobile. J'impose à mon esprit de mieux penser. Halluciner est un moyen. Les Temples s'ouvrent devant mes yeux.

Ces espaces, ces espaces pour comprendre. Tu t'es enfoui dans l'intimité du Moi. La nuit est claire. Elle te nourrit de subtils savoirs.

J'abandonne mes pas poussé par une errance, titubant, titubant, avançant toutefois, quand une jetée de cendres me recouvre entièrement pour me plonger dans mon Néant.

Sortie hors du corps

On l'obtient par la sortie hors du corps, - c'est une élévation -

De l'esprit - de la montée - du passage par le tunnel étroit - on monte à très forte vitesse.

À la recherche de la Lumière, l'éternelle, la belle.

L'abnégation totale du corps - le rejet de l'enveloppe inutile - une sorte de mue en vérité. Tout pour l'esprit avec l'esprit ou l'empreinte corporelle toutefois.

La conscience pure du Moi !

La fuite de la chair, l'existence d'autres lieux où les civilisations se déploient.

-Toutes ces stations, Fils ! c'était donc inutile ?

-Toutes !

Impératifs !

Observe pense autrement déplace-toi
régénère-toi apprends à être un autre

Décale tes fictions dans ce monde éprouvé
existe en limpide, en clair d'opale, en fluidités pures

Déduis d'autres lumières de sens et de formes
active tes séquences incomplètes suspends ta mobilité

En voilà des impératifs à admettre, des ordres à exécuter !

Regarde encore : le vide est rampant, il faut le remplir de nudités, de pourtours et d'extases viriles. Travaille !

Situé dedans

Situé dedans insistant insistant dans ta propre logique avec fouetté
de roses mon amour sans chair

subissant son possible feignant à de l'invisible

La pensée évoluera, retournera l'image pour la rendre nouvelle – du
moins tu le prétends

Hors-lieu en moi

Hors-lieu en moi qui déjà s'incline comme une fleur-pensée offerte
doucement - et cette pluie gracile où s'évaporent de tendres baisers - dans
cette pure clairière l'air sylvestre est un enchantement.

Ô sucs, sucs de mon aube déjà mourante, le miroir tremble à l'approche
de l'été. Fugues, fugues lointaines infiniment dormez, éternités d'espoirs,
d'espoirs à oublier.

Là-bas une femme impossible semble apparaître, nue, vêtue d'une
voilure bleue à la chevelure de feu - elle glisse sur le lac invisible.

Tout à coup un flot de sang renverse l'éternel paysage et l'image
enchanteresse disparaît dans mon Néant de poète ignoré.

Va au-delà

Va au-delà de l'invisible. Poursuis tes pas.

Dans l'incandescence de l'astre, nourris-toi de tes saveurs premières.

Débusque l'intransigeant. Réalise son interdit. La nuit te nourrira.

LES ROSES ENSEVELIES

Contre tous

Contre tous ~ entravé, en soi-même
Comme un souffle obscène et obèse qui se répand encore
Tu te vois titubant dans les rues, à la recherche de quelque acolyte
littéraire inconnu

Je te fais obstacle dans toutes les directions

La règle c'est le livre, le génie d'autrui, l'oeuvre

Va chercher les crachats des critiques

Ne te ménage pas

L'ennemi intime

La lumière de ces mots invisibles - à la surdité de se dire, j'entends et sais - avec cette suave musicalité imprégnée de substances claires et douces. Ou parfois des chocs sourds et incongrus. Uniquement pour moi !

Le vieil alphabet n'est plus ! Transposant cet état de choses ~ redéplaçant le mouvement ondulatoire d'hier, encastrant, cherchant, cherchant quelque symbolisation abstraite avec l'ennemi intime qui gît dans ma chair pour créer ce qui jamais ne fut supposé.

La gestion de l'instinct ?

J'offre ce non-partage sciemment, justement pour moi - c'est la splendide dérobée poétique. Il n'y a pas rapacité, prise pour soi, jalousement conservée, car ceci sera donné - plus tard - sur ces nouveaux échanges de l'information.

C'est une aide à la finition, partie intime considérée comme connaissance particulière - j'y découvre ma lucidité incomprise - qu'importe ! - je ne dois pas altérer l'impossible mais définir l'impensable.

Est-ce une forme de gestion de l'instinct ? Je me renseigne.

L'analyse du parcours

L'analyse du parcours ; avec l'angoisse de s'être trompé - de n'avoir pas choisi les meilleures options proposées - d'en avoir évincé d'autres sciemment ou non. Les pas perdus, les inspirations détestables, les applications douteuses. Et tous les auteurs exceptionnels ayant composé des œuvres géniales que l'on a pas même daigné ouvrir.

Comment mieux penser ? Eviter les impasses, rebrousser, aller outre et ailleurs ?

L'usure des chairs

C'est s'enfermer dans des muqueuses et de s'y plaire en résigné

Les intérieurs - l'ultime est de se comprendre

L'usure du corps, la destruction de l'intelligence, la concupiscence pour d'autres chairs

Les souffles rapprochés, l'enlacement sinueux des droites et des courbes, les muscles affaiblis puis le tendu viril

La volonté les buttées les gémissements le doux languir qui perpétue l'élixir et la grâce

Comment de cette distance à toi, comment, et encore s'imposer ce pseudo-paradis en ce consumant sur nos veilles ~ brûlant, s'évanouissant puis renaissant ? Comment ?

L'espoir en toi

À la fin, l'espoir en toi, l'espoir - ceci est de l'avenir.

Vouloir s'illuminer pour une solution nouvelle, autre et haute, élevée. J'appelle la civilisation vraie, plus loin.

C'est une volonté de survie pour tout mon être en nature morte.

Il y a vos noms en sphères, en cercles, en lumière - toujours en moi ces visions divines.

Il est là. Il commence à penser - les mots sont pluriel. Etonnant combat du moi à moi, très à l'intérieur. Chaque mot qu'il exploite... s'il pouvait l'appliquer autrement. Il vit par les poètes - leur substance est nécessaire. Sa bouche jamais ne s'épuise.

II

Le mot est un additionnel de sonorités. Il dit. Il prétend dire. Que dit-il ?

Ce qui l'exclut, car sa parole est inutile. Retourne dans l'oeil - c'est une échappatoire.

III

Ecouter le silence après son propre murmure. Il n'y a plus rien à dire. Ai-je à parler ? L'image est définie. La voix construit, la voix imprime.

Purifie-toi

Dans la lumière afin d'être pensé pour concevoir son vrai qui sera envoyé,...

...Mon vrai ! Ma vue ! La transmission de mes applications !

Fluidifier l'obscurité, étirer le noir, élaborer des trajectoires, redéfinir des traces -

Je te le dis une nouvelle fois : purifie-toi

I

Appliquer avec l'incohérence cérébrale cette nuée claire d'espoirs et d'exils, ces fluides ballants - ces giclées impossibles - Délaisser l'analyse perverse et critique, rendre intelligible l'improbable - ceci est une simple esquisse à grands traits de l'acte d'écriture.

II

C'est certes une volonté de calculs avec des modèles, des syntaxes, des principes de dérivabilités, d'extractions, d'exploitations.

La belle absence

La belle absence de négatifs de il n'est pas il n'est pas venu on ne l'a pas vu qu'aurait-il montré de quoi aurait-on parlé l'aurait-on reconnu l'aurait-on méprisé ignoré par dépit rejeté-fatigué je n'aurais pas lu j'étais ailleurs dans mes plaquettes dans mes revues

La belle absence non, cela était peu tu as vu le blanc bec ce n'était pas de cette façon moi, j'avais quelque chose lui, n'était rien il devait aller plus loin

Faut-il constamment se cogner la cervelle contre le repoussoir, aller au-devant du rejet pour rechercher l'humiliation et le dégoût ?

La poésie est interne, pour soi, en îlotier. Elle n'est ni lue ni achetée.

*

- Une jetée. Un bout. Quoi ! Rien ?

- De se dire - rien. Et puis ?

L'élan

L'élan trans et transposé pensé poussé et repensé dans le mou
dans l'excès dans le vide (encore !)

S'effondrant en poussière de confettis stupides

Car nul espoir - le remettre en cause, ce jet sporadique

Tu sautes tu penses tu exploites

Tu fonds dans ton vide espérant y découvrir quelque saveur toi pur
cherchant le Pur, cherchant l'excrément sublimé

Alors en toi, plus loin, plus âpre à pénétrer explosant pour mille
délices factices explosant

Gère cette extase interdite déplace le précipice plonge au-dedans du
tréfonds de ton âme du en-Toi

Ceci est une nécessité

Nulle perfection

I

Nulle perfection - de la ressemblance - encore l'abstraction avec
stratifications, tendances, poursuites, essais. Formuler d'autres images. Je
procède par assimilations. Formuler !

Comme elle porte ! Mais comment te dénommer ? Avec premier frisson pour te comprendre.

C'est du manquement relationnel, disent-ils. Qui Ils ? Sur les marches insipides de l'amitié-perte ?

Je savais que rien - savais, mais éblouissements internes, vasques d'audaces et de libertés...

Encore en vous serait très tendre

Eros-sexe sexe-poésie déplacements et transpositions

À l'orée de se dire : quel poème nouveau ? Quel ?

II

En moi-certitude en moi-déployé pensant et repensant je persévère en abolissant mon équilibre

Le oui-peut-être s'associe à l'au-delà-interdit

Sont-ce des lumières sauvages ? Des folies de rubis éclatés, des euphories de jeunesse réveillées ? Sont-ce ?

III

Persiflage je te repousse je n'accepte pas

Ma beauté ma certitude en moi

Le langage de l'autre est-il intégrable, assimilable, compréhensible ?

IV

Répétant rejouant un meilleur principe d'applications une construction planifiée. Est-ce possible, est-ce raisonnable ?

Ensevelies les roses glorifiées il gît là

L'objectif

I

L'objectif, la finalité à atteindre, et les vaines images gazées de silhouettes claires ~ là-bas

Dans les halos avec musiques aléatoires, ivoires élégants ou encore des compositions de feuilles rouillées belles toutefois

Donc applications, certitudes, intentions à obtenir, il a pensé ~ c'est l'évanouissement dans la neige avec fragilité pure ou marbres fabuleux - le souffle persuasif de nos râles en détresse - il a pensé

Reculez impossibilités poétiques, folies de l'interdit - sang frais coulant de la bouche d'autrui.

Ma force qui rythmes l'audace, quelles sont tes déficiences ? Le sais-tu ?

Possibles violences et chocs prohibés - j'y reviendrai plus tard.

II

Oui, mon fils, en toi, en toi ~ cherche à, pense en, investis encore, là encore, investis

Il faut élucider, faire transparaître au-delà de toute relation poétique ou littéraire

Le monde indigeste, le monde inutile ~ oui, imagine en.

III

Nous avançons sur des ondes légères
Le vent et la lumière s'échappent tout à coup
La ville à l'infini s'étale incendiaire

Se déplacer vers

Se déplacer vers. Avec de l'ordre. Se faire violence pour extraire. Le cercle. Nous bâtissons misérablement. Hors du cercle. Les structures chancellent. Se promouvoir au-delà. La ligne de la mort. L'Incompris. Convergeant, conversant - pour se dire quoi ?

Il vivait dans sa seule parole.

Il espère le qui. Où es-tu ?

En ordre avec soi-même. En arrière délaissé. Délaissé agissant.

Je pousse à l'unisson

Je pousse à l'unisson. Encore tel. Je dois me soutenir et demeurer.

Comment me résoudre-je ? Comment y accéderai-je ? Ho ! Mes pas comptés. Je poursuis la chimère et la poursuis toujours.

Pourtant je reste, je reste et me contemple. Faut-il te soutenir dans ces beuveries sans rimes, dans ces correspondances avares d'objets insolites ?

À une nouvelle raison avec des applications crues ou sauvages. Oui, l'autre vérité. Celle-là. Insiste et soi.

L'appeler en démarches positives avec des résultats vrais, inattaquables. Avec certitudes de science et d'a-science contrôlées.

Oui, l'appeler en beauté disjointe, en transversale, en perverse sublimée avec des saynètes idiotes pour égayer mes écrits !

Séductions, point de censures - c'est ça : lèche - lèche, lèche pour des idylles, et la petite chose si sensible à titiller.

Une poétique de l'orgasme qui se rejoint en vagues de jouissances à sevrer vers langue et languettes. Oui, smash ! Smash ! Smash !

Rien. Rien que moi. Poursuis encore.

Nulle perfection, nulle assise, nulle observance. Je procéderai dans l'enclos. Strates. Stratifications. Abstractions bancales. De lâches procédés appartenant aux anciens. Pour le sublime éblouissement interne.

Les sources multiples, nombreuses, - les uns et les autres. Oui, dans ce manquement radical de refus, de rencontres ~ voilà tout : j'écris.

Mon absence

L'air n'est pas si aride et le silence est reconnaissant. Mon absence !
Belle absence irrévocable, justifiée et utile.

Je vous provoque dans l'espace-silence brassé de mots inviolés -
splendeur de l'écriture à malmener.

Tout abonde avec verbes-mots-adjectifs et autres. À pluies d'écritures.

Sur-inventer

Non, certes pas, mais sur-inventer ~ sur-inventer dans le délire optique

Les lignes pensées qui se déploient en pointillés, en préexistences
phénoménologiques, en fluides étirés, en sèves bouillonnantes, en

Sperme-écoulements de ton vrai

Azur co-substantiel azur contre azur vous que j'ai déchirés d'un
bruissement d'aile pour confluer vers mon Néant

En carrefour à plat, en bornes interdites, en recto de verso pour aplanir
la plume qui glisse

Très savant et sensible : signes émouvants, fluidifiez mes envies
appliquées dans l'aléa de l'écriture pour venir féconder de sublimes
connaissances !

Et faillir dans des figures aberrantes, obséquieuses avec cette fille sale et répugnante, vicieuse et splendide ~ avec ma chienne soumise et aboyante ~ tu vois, nous cherchons encore

Et tu te plais

Et tu te plais dans ton silence refusant le persiflage et la surabondance verbale ! Tu demeures, tu es Demeures littéraire insistant pour construire en toi - pour t'effondrer peut-être !

A la recherche de l'idée pure entouré de spectres agressifs - invasion du Mal - comment dans ces conditions obtenir l'Idéal parfait ?

Tu subis le vandalisme invisible implorant la saint-Toi - Tu es résistance acharnée - bruissement poétique, myriades d'extases envolées etc...

Vas-tu t'effondrer, toitures affaissées, balcons lézardés ou sera-ce le nouveau Temple où s'épancheront le nard et l'ambrosie, où viendra se reposer la Beauté sublime, fille de ton plaisir éternel ?

A

Sur toutes choses envolées. Comme de se répandre ici.
À l'embouchure de l'interdit. Vers les flaques et les méandres divers.

En pulsions, en pulsations, en suspensions. De se dire :
Pourquoi ?

B

Tenus comme possibles. Et ces non-sens illusoires. Ces hypocrisies de l'esprit.

La veillée en soi. L'Idéal, les attentes, les prolongements autres. Dans cette nuit obscure, il est doux de croire en quelque chose d'éternel, de vivifier un acquis même incertain.

C

De ta frustration verbale. De ton impossibilité à éclater ton stérile alphabet. Cherche encore.

Suicides en

Suicides en. Et pour quelles formes de saveurs ? Quelles saturations ? Quelles élévations bannies ou interdites ? A la limite de se dire : l'acquis. Pour moi, essentiellement. Ainsi pour le futur. Guère pour l'à-côté.

Les fluides au plus près. Avec l'écoulement des Dieux. La substance claire, bénie et douce. De ses yeux, perçus mais rarement compris.

Poursuivre encore avec l'espoir d'un au-delà sauveur.

Tu flottes mais n'espères guère. Tu vas d'avalanches en délires, de folies perverses en gémissements douteux. Tu vas et penses mieux produire. Pour quelle allégorie souveraine ? Quel au-delà conquis ?

Avance, crache et meugle. Prédis la race des vainqueurs.
Reconnais ton principe - il y avait quelque saveur ! Que
prétends-tu obtenir aujourd'hui ?

L'aide est là, au plus profond - engluée dans sa propre chair.
Elle respire médiocrement, elle s'anime parfois, se dresse d'un
bon et prétend à l'apothéose des douleurs.

- Comment te transmettre ? Comment t'expliquer ? Seras-tu
m'intégrer, m'admettre - admettre que je puisse te dominer,
être en toi mais puissamment supérieur ?

- Inconscient ! lui répliquai-je, comment oses-tu te prévaloir
de telles sornettes ?

Pourquoi te compromettre ? Quelle expertise future ?
Quelles cruelles attentions de critique avertie ? Tu fuis dans
ton mensonge espérant y découvrir l'essence de la Vérité - de
ta Vérité.

L'innocence horriblement malmenée, la jeunesse crucifiée
dans l'ignominie du mal - qu'en sauront-ils ? Ils prétendront au
canular quand d'autres justifieront l'emploi de la violence et
de la cruauté.

I

Etincelant, insurmonté et attendant. Attendant quoi ?
Quelques délires en fuite esquivés par mégarde dans deux
ou trois folies obscures.

II

Là, oui, assassiné, en son mouvoir. Gémissant quelque fin salvatrice, espérant un futur supérieur. Mais qui, qui entend ?

III

Profitable travail, et cruel. Prophétisant quelque délire d'écriture, je m'essayerai encore ces jours prochains.

I

Quels éclairs de souffles, de génie, de structures affaissées audacieuses, autres !

Là-bas, à l'écoute, en sentinelle, à l'affût, encore, espérant médiocrement,
mais un peu *plus* ! Plus de soi pour soi.

N'est-ce que cela ?

II

Encore cet interdit, ce manque expulsé de salive aigre, jamais de lassitude, de toujours désiré - légers farfouillis en chairs de femmes - miel et poussière d'orgasmes.

Lieux de chasteté à entrouvrir.

III

Beautés de puretés claires en délices d'extases, enivrées de soleil, exaltées aux solstices, moi sylphe aérien je languis de ne point vous appartenir.

Que de

Que de, que de pulsations interdites, de déplacements obscènes, de folies à satisfaire !

Tant de strass et de spasmes ! D'ondulations incertaines, de je-les-ai, donnez-les-moi toutes !

Mouvements de traverse dans la chair en surabondance de désirs, de soupirs qui nous porte !

Liberté serrée : elle va, je viens. La chair est peu, n'est-ce pas ?

De toujours supposer, de ne rien caresser - voilà tout : de comprendre sans montrer. Point d'éros. Point.

En cultures asexuelles de blocages, de honte, de brimades - je me défends d'éja. Culer.

Voici mon plein, voici ton vide ! Je procréé dans ce grand éblouissement final n'ayant guère obtenu. Ou seulement quelques audaces insignifiantes.

Ego cherche

Et par quels procédés, quelles fixations, quelles convergences

~ d'intellectualisation pure ~ pour quelles essences de soi à soi, en
donnant à Autrui ? Quelles fluidités claires ou orageuses à expliquer ?
Mais encore ? Avec du vent stellaire, le tout-possible des aïeux ~ où ?

Quelles dimensions extensives, en quelles rafales de souffles inédits
Ordonnées, désordonnées, d'Alpha jusqu'à Oméga pour exploser en synthèses
inconnues ?

Sublimes véhémences en plénitudes d'acquis avec des poudroiements
différenciés dans des extases lyriques, ~ là encore, encore pour un déluge inconnu à
inventer.

Ego cherche, ego vainement en attente insensée pour une aberrante potentialité
universelle que jamais il ne parviendra à espérer.

Ils inspiraient

Ils inspiraient, un à un, jamais ensemble - à la suite - non pas les rues, non pas
les rencontres - les catalogues - ils inspiraient !

Pour mon évolution, et j'espérais - dévot admiratif, je travaillais. Sur toute chose,
dans les applications ! - Leurs génies : mon royaume.

Quand d'autres erraient - à chacun sa méthode, à chacun son système. Ma pauvre
personne tentait d'obtenir des résultats !

Dégueule, et les langues ? Dégrade-toi, cherche et trouve. Avec défaillances ici.
Contre tes hoquets, des feux de joie. À jouir dans l'invisibilité. Echanges
pondérables de soi à soi. Encore dans l'ivresse de l'inconnu.

Et pour te figurer il pleuvait des roses. Avec d'étranges coups de poing.
Echangés en. Je fustigeais mes poses et j'allais dans l'Inconscient.

Fallait-il laisser courir dans la folie les potentialités pensées ? A force de Narcisses décomposés en moi-même, les propositions s'élaboraient - médiocrement, maladroitement - je l'accorde, mais elles s'élaboraient.

I

Veut s'orienter - désolé - désire l'humanité. Libre et en désordre. Il est fatigué. Converge au-delà du temps. C'est un être. Converse. Se contredit. Une seule parole. La sienne. À l'assaut du temps. Se perd dans les dédales de l'histoire. Sa ligne est émouvante, suppliante et tremblante.

II

Vues de Lola : bien en chair. Au plus profond. Tu m'apparais et tu bondis. Elancée, gémissante ~ mon enclos, tes étroitesse. Qui va amplifier ses saveurs d'orgasmes. Tes volumes mammaires, et tes vertus. Tu me trompas.

A

Sphère de pucelles endimanchées en guise de balançoire ~ accrochées à la crémaillère en puritaines punies : à la soupe ! à la soupe !

B

Qui plane sur les rayons saccageurs, épaississant la durée avec l'air atrophié

Alpha

La noble chose comme de produire avec du matériel ancien.

Les petits puits dans la révolution du Moi. Toujours apprendre.

Bêta

Le verbalisant - le plus instable. Simple spéculation ou déficiences mentales ? Déjà par le sensible. Dis : grâce. Grâce !

En gémissements suggestifs ou le parloir à outrance.

Demeure *en*

Immobile. La pensée s'élabore. Demeure *en*. Décide pour la lancée.

Abandonne le feu, conçois une nouvelle clairière, verse des coulées d'air pur, range les éclairs.

Je glisse sur des particules invisibles qui me suivent - éprises de mon visage. Que vais-je décider ? Bifurquer dans le soleil ?

a

Nuanciers de filaments, raretés en balance, qui déploient leurs subtils scintillements dans l'opacité du jour - attends, attends : la folie veut être là pour propager son doute et dormir sous ses éclats.

Vaporeuse est ta nuit. Tu l'espères sensuelle pour parfaire tes desseins. Embrigade-toi et

va de doux aboiements en crissements impossibles.

b

Petites rafales venimeuses entrecroisées avec éboulements et sources liquéfiées. Aléas incertains agrémentés de fiels et d'applications obscures. Et toutes ces paroles entendues, sous-entendues, pour qui ? Tu prêches à merveille dans l'oraison volatile pour qu'apparaisse enfin l'Idea pure, éblouissement dans ton silence solennel.

c

Vampe tes chimères, dévale tes audaces. Pour l'énergie appelée, certifie ton vrai. Oui, prouve-le.

Les substitutions : des machines mentales accordées à ton principe.

I

Nulle créativité pour remplir l'horizon - fugitive, inventive, apparais là - tes mains claires et cette voix suave -infiniment, mon amour.

II

Combien toi-moi de fantasmes endiablés, de folies obscures, de délires sexuels, d'audaces insoupçonnées - demeure ici dans l'autre monde, en effusion d'essences, prie pour le lendemain. Abstraction-cohésion, endimanche ton poème - et de se dire : rien, tout est perdu.

A

Fais-moi rêver de quelque idiome rare, exploité dans l'absurde, pour nul vent mensonger,

de fluidité exquise émanée du hasard pour nourrir ton écrit. Car là tu es à espérer ballottant la folie dans ta mer intérieure. De tirets en tirets, tu pousses des mots, amorçant quelque espoir vaguement impossible.

B

Déplacer l'engouement pour des secteurs intérieurs. Apparences qui enflent à l'abri des acquis. Oui, ces bribes infinies produiront un ouvrage nouveau. Instabilités-miennes frémissant sur mes lèvres, quel poème se laissera concevoir ? Toujours l'obscur, mais quels scintillements ?

C

Avançant d'impossibles hypothèses, subissant tout cercle lumineux - gouttes, scintillements - c'est obscur - à inventer, pour plaire, à qui ? Changeant l'être, quelle cible visée ?

D

Tes chimies, tes facéties - toutes ces audaces verbales, et ta chair palpitant des oraisons grasses ? Pour qui ? Toi l'instable exploitant de stupides candeurs, implose, implose -défenestre-toi, projette-toi dans le vide - tu trouveras.

La mouvance

La mouvance sous le soleil avec la brise qui m'envahit. De retour, je m'éclaire, je fonds dans l'insouciance laissant vagabonder mon âme émotive.

L'ivresse déjà m'emporte, vais-je faire halte ? Je le vois là-bas qui s'enfuit. La tête est lourde d'ennuis.

Il est entouré. Elle éclaire la demeure avec l'opale de sang. Vers l'embrasure, plongeant dans l'interdit. La maison d'été s'évanouit sans murmure.

Ici, à peine résolu - ce qui germe et qui s'est retiré. En vivifiant le jour. La procédure de l'encerclement.

Des meules, des poussières de vent envahissent le paysage. La terre est parsemée de roses bleues.

Fuites

Ce regard qui glace la face de notre été

Comme un ange qui marche au-dessus des nuages

La pierre brisée, fléau de l'amertume et du désarroi

Le feu que tu respires nourri la haine de ta bouche

Les dernières grappes de ma vigne, puis ma fosse éternelle où les soupirs nourriront mon calvaire

Le soleil s'éteint, vaste incendiaire dans ce ciel fluoré. Je cours à la limite de l'asphyxie fuyant le vent qui plie mon torse désespérément.

L'air se déchire. Je passe avec toi. La cendre envahit mes yeux. Toute silhouette ridicule m'apparaît monstre géant.

Dans la haine de l'orage, j'hallucine encore - mes fantômes m'écoeurent ; les délires m'envahissent. À genoux, je quémande le droit au pardon. Le feu est le seul salut.

Nulle force pour m'extraire de la poussière. Je verse le sang de mon amertume.

I

Adonis pleure.

Alors vint le vent. Les petites folies paresseuses que la blancheur défend. Au large de la mer qui les assemble.

Quelques barrières à chaque fleur.

Au-delà des labours quand une lumière descend.

Se reposa quarante jours allant venant allant vers les méandres.

Elle encore ouvrit la flamme, ouvrit.

Penche-toi sur l'autel de la compassion, toi mandarin buvant ton écume. Aie de la puissance pour maîtriser ton ouvrage.

II

Que ma mort garde toute sa lucidité ! Ce petit bruit provient du noir. Plus loin, là-bas c'est l'enfer. La nuit développe ses ombres exubérantes. Remplis-toi de savoir. Tu ne ressembles à nul humain. Ouvre-toi cette route. C'est le chemin de la connaissance.

Les bêtes, elles sont abruties par tant de cycles de servitude. Les lampes sont comme des étincelles pour éclairer ton foyer nocturne.

As-tu mesuré la taille de cette porte ? La flamme rouge décide de l'immensité du Néant.

III

L'enfer repense rouge près d'Adonis. D'autres feux sillonnent de sinistres galères. Givres, blancheurs d'écume, petites lueurs : le contraste est saisissant !

La femme là-bas semblant sourire est la dernière croyance - une Muse à pénétrer en tout endroit.

IV

Pour ta mesure, cette main te porte

Toi blanche Muse ployant sous le joug de cent oliviers

Telle est l'oeuvre du temps, tombant
Aux claires branches en ramilles éternelles

Ai-je souci de quelque présence ?
Léger le pas qui n'entame nul doute

Et de planter au plus profond pour en extraire des sucres nourriciers

Fixé, là

V

La lumière dans le fond
La lumière
Puis splendeurs des splendeurs

Que l'ensemble s'efforce de croître dans l'immense dédale intérieur !

Blessé-aiguillonné

Blessé-aiguillonné, écoute-la ta sinistre plainte

Rêve de la lune, comme il faut, dans le ventre brûlant où tu te prélasses

Les lances glissent en désordre jaune soufre dans la chair purifiée

Le tout va à l'horloge - accélère le temps - sois le doyen du devenir

Le front explose en mille saccades proposées - la rumeur est aiguë - dedans se creusent
des flux d'or profondément brûlants

Les flammes bondissent bleues, poussent crues et violent la mémoire

Flottant de toi à moi, ivres d'ivresse et buvant abreuvés dans des délices, là étendus, passe de l'autre bord

Les phrases assoiffées de crimes déploient des sens exaltés de rien, de non-vrai, de victimes invisibles - mais qui croire ?

Poulie de sang, c'est encore après toi que je m'en retourne. Ca chante, n'est-ce pas ? - C'est la haine qui resplendit !

Je m'enfonce avec les fidèles - je crois en mon changement. Blessé-aiguillonné, qu'ai-je donc à espérer ?

D'après Dreaph de Pollock

Ici là en profondeur bleue sombre pénétrant quelque invisible trou de béatitude ou de nouvelle connaissance, cherchant zone rectale de femme peut-être, du moins désireux de rentrer.

Devant encore : ouate et blancheur, certitude de douceur, - quelconque assurance protectrice du

vrai, du blanc- plume de soie agrémentée de légères touches jaunes ici comme se fondant sur de la neige

Et quel futur là-bas, derrière - est-ce autre Néant ? Ces filaments blancs, est-ce invitation à

l'expulsion de semence ? Qu'est-ce ?

Substances et distances

En lignes pensées

Certes, oui - le vrai - écoulements de certitude en lignes pensées de
petits soldats bien appliqués

En subtils pointillés de peut-être, l'écriture se posera-t-elle là sur le
rectangle vierge ?

Ces minuscules tentatives abandonnées dans le Néant phosphorescent

du Moi, phosphènes transsubstantiels pour rien en vérité

Occasions remises, poussées recto verso sur de très savants lignages
qui glissent attachées par la main qui refuse ou accepte

Pour toi, c'étaient des coups ratés que toutes ces propositions
médiocres - il fallait refuser, raturer ou jeter -

Poème-écriture de : pour qui ?

J'ai délaissé, usé et fatigué sans espoir de progrès. Dernières jetées de
sagesse tremblotante dans son désert intime !

Haleines, souffles et frissons obsédants de peu pour féconder des
savoirs supérieurs : pourquoi pas !

L'esprit plein de déception s'en retourne dans sa triste solitude
intérieure sans même l'espoir d'un peut-être

La douceur azurée

Où la douceur azurée d'être plus haut dans la brise claire et fuyante
d'un été

Douces douceurs d'extases suspendues en finitudes d'orgasmes

D'un éternel jamais glorifie-toi, tu es ! Contemple tes dérives, décline
en lassitude

Vers l'évasement d'un ciel poudreux appelant le soir de quelque subtil

murmure, voile tes pénombres - là, endors-toi

Les sources jaillissent sonores, virginités belles et paresseuses

Les limbes d'une beauté limpide s'essoufflent nuitamment. Elles
s'essaient à transluire vers la pâle clarté

D'évanouissement en évanouissement, des filles-ombres, des femmes-
mousseline se nourrissent de vapeurs poreuses tout près, contre moi

Ombre délivrée de la chair fangeuse, pieuse et suppliante, éveille-toi
enfin et fais s'enfuir l'impossible paysage.

Oui, là éveille-toi

I

Et les visions de défaillance ?

Ha ! S'aventurent quelques téméraires images en flamboiements irisés
qui délivrent la pensée onirique faite de spasmes et de suffocations !

II

Et les syllabes lourdes et les fuites inventives qui s'offrent et glissent -
s'élaborent tout à coup, s'élaborent délivrées de la réalité grammaticale.

Mais plus encore profondément : syllabes et lignes aux enchères à
déballer, à projeter autrement dans la constante mouvance du poète qui écrit.

III

Je déferle en escaliers pour atterrir dans le bas dépotoir de ma langue.

Goulou goulou

Ceci est loin de la Coupole !

Comme je meurs entouré de mes délires !



Essences et apparences, et quelles

Fuyant la vague morne profondément en soi

L'être, balançant en non-être et déviances sans questionner son
infini

Vain centre crépusculaire en lassitudes inassouvies dans la mesure
du déroulement tout en glissant

Quel fameux bruissement d'ailes là-haut emporté par ce vent qui
vivifie tandis qu'une plainte malade semble encore supplier

Les souffles frôlés s'élèvent insensiblement

Ce qu'il croyait toujours évanoui dans l'ombre de son ombre, en
poussières de lumière, en déchets entassés

Et les présences émerveillées qui trament et retrament dans le sein
de l'éther

Combien encore de marches inutiles, de conquêtes limpides dans le
foyer boréal du Moi !

Endormi sous le charme mensonger de quelque vaine idole et
contemplant les astres parfaitement posés

Je, et quelle fraîcheur claire éparpille mes pas, je léger d'hypnoses
neigeuses, m'élevant encore, là et là-bas dans l'errance où je diverge
immensément ~ elles, sont des féeries dansantes

Ω

L'impensable dans la sphère pure
vois : je me désespère

mille éclats éclairés de lune affaiblie
s'émerveillant sur le diamant
activant son souffle
en abondance de rêves
là s'y essayant encore
pour le comble du désir

Υ

qui s'étire vers de vaines directions entremêlées de spasmes
suffocants, fuyant de pâles divagations inconnues

et encore : pour quelles perspectives ?

Finalement aveuglées là dans le tréfonds de l'âme

sublimes oublis espérant malgré tout...

I

Ô habiter dans l'indécis

Penchées en équilibre, vous m'élevez vers l'abandon

Songe et ne puis

Halos halos de fuites évanouies en évanescences d'astres,
ici point le clos mais lové en soi

renais et reviens en fumées déliées
et là encore, oui là abandonné

II

Fragment joint au disjoint

L'éclat des poussières devient phosphore devant mon front salvateur

Le rayonné m'éclaire tout à coup
La turgescence de l'être

Et cette finalité insignifiante qui noie ma brûlure dans le chagrin de
la douleur

C'est une fin subtile avec essence : me voici dans l'ombre
Fébrilement troublé, léger sur ce fragment d'azur

Ô yeux tournés vers l'intérieur, phares de la raison, que voyez-vous
? Quelles perceptions internes pouvez-vous décrire ?

Conçois le songe qui se propose en toi, vasque qui se dilate et

ondoie sous l'effet de la pensée

Les mots

Troublés en toute signification par la variabilité du terme-choix

Ne répondant pas aux appels de l'expression traditionnelle

Sur la page répartis, jetés par le hasard

Se font additionnels d'additionnels enrubannés dans des délices de sonorités

Ou encore, explosent ici et là étincelles projetées dans l'espace retombant

Ils, les mots, en lumière d'ombre, troublés et frissonnants se posent pour construire ou organiser l'élan de la phrase

Ici mais oui et encore en fragments d'assemblages inutiles – en parfait petit débrillé sans génie inventif

L'incompétence de l'inutile – la gloire du ridicule !

Les flocons de neige tressaillent ou tremblent (Ceci pour des effets poétiques !), les orages de poche éclaboussent sur des miroirs ensorcelés

Quels gâchis dans le scintillement de gouttes vierges !

Et là-haut, que dit-on ?

Les azurs sont toujours verts et déploient leurs ailes

Herbes-Madames

Aubes, herbes-Madames en petits tas
d'échancrures oubliées

Dans le doute affligé, je discerne un espoir de couleurs âcres et
vulgaires
- des couleurs pourtant

Apprends-moi, apprend-moi à recourir au guet-apens dans les
sinueuses
plaies des immondices

Je te propose un amoncellement de coquillages clinquants très
vite assombris avec ces sur-enchevêtrements

Là oui encore des trahisons, des meurtres répétés, des crues
démoniaques - (il fallait s'y attendre) mais l'idée restante est celle de la
foi

A présent développe-toi, crois en rapaces, crois en dents acérées
- alors l'aube pure, idéale de transparence naîtra de ta quête impossible,
audacieuse - impossible vraie toutefois

Mystiques

I

qui s'amoncelle, se propage et déjà s'épuise ou s'apaise en oui-
toujours-en

échos d'abandons, de vertiges et de profondeurs inassouvies

là dans ton futur pour plaisirs généreux, éphémères toutefois

II

Filant sur des champs de rosée, à peine ils se reconnaissent

De l'encens élevé en prières avec frisson de fleur exotique : une
grâce infiniment sevrée à la lueur de quelque consentement

Ici encore l'humain pénètre l'âme du divin, aube après aube,
dignité de la mémoire ensemencée

III

En détours de vertiges. Saisie. Là

De fortes luminescences saccadées, trépidantes.

Fuites, fuites dans la nuit. Cadences et rythmes pour des gestes
convulsifs. Sera-ce le déluge ? Est-ce magma projeté dans l'espace-
mien ?

Avec sexe et cadavres. Je me tords sous la dernière expiation.
Les transes où j'éjacule à nouveau. Musique claire ou violente
démence. L'évanescence de l'âme. Que ma joie soit accomplie !

I

À l'aise, au plus profond. Non. Dans l'ombre. Je me déchire en
espérant, en m'imprégnant. Là, suspendu et perdu. Quelques fils,
quelques lumières brunes. Pourtant repensé. Et déjà parcourue.

Avancer, avancer. Et ces couches superposées et prometteuses. Fixant le mort.

Ne pas se répugner. Le dégoût est ailleurs. Pense et repense. Au comble de sa bouche, un filet clair de sang coule lentement. Quelle arrogance : la peau avec l'esprit et les reins.

II

Pour ondoyer avec oscillations dans ce panorama préparé à la mission. En cadence, avec l'absurde des traces toujours revisités. Deux couches : la tienne et la mienne qui se superposent et s'imbriquent. Qui est le plus avenant ?

III

La saveur - fine avec désinvolture, à la bouche manipulant les charmes. Pas vrai ?! Tout le long du halo, j'entends avec sphères, lunes etc...un peu en arrière. Quelles fluctuations de l'esprit ! Plisse-moi, immobilisée.

IV

Se laisse doigter avec désinvolture, acceptant toutes les manipulations et les charmes. Elle qui se disait ouverte avec quelques amants - assaillants de passage - contre la nuit, elle élabore encore !

Fixe tes doigts, exécute tes yeux, obtiens le savant mélange, sois sage.

V

Oh ! Tellement évidé en nous ! Tellement de labyrinthes en déviances, en avec ces infinis et ces singularités si claires. Et quel message devons-nous supporter ?

Conseils

Mais lui traquait dans des scories horribles
Au printemps, en été attaquait, attaquait

Très efficaces - ces puanteurs fielleuses regorgeant de sang
Vérités-mensonges dans des échos perdus
Plus jamais en soi dépouillés avec amour maléfique - jouis, initie-toi aux audaces putrides

Même si ce salopard de rossignol merdeux jette ses vocalises à la gueule hideuse des humains

Rencontre qui tu veux - d'ailleurs il est là - ne défonce pas - contre la crémaillère, il semble hideux

Additionne ses charades - découvre-toi un titre - sois sobre enfin.

Descendez ! Descendez ! Menez la corde jusqu'au sol
Et déjà s'implantent les paroles capiteuses dans les holàs de l'excès
Please, plize ! (Si tu veux, Andrea)

Et ma pensée polychevauchant les idéales suédoises ou les brunes abricot ? Est-ce à rire ?

Barbouillis de sexes éclaboussés qui ne savent comment entrer.

Jouis, initie-toi à l'élite crémeuse - deviens un toi-même crucifié et sucé à demi - merci

Toute brûlée par les transferts de guano, évasive dans les interdits -
là voilà qui aboie invoquant le nombre d'or et les attributs des chats décadents

Remonteras-tu des profondeurs de l'inconscient ? Produiras-tu des
phrases sensuelles ou sexuelles dépourvues de vice et d'odeur ? Tu vois, je te
quémante des impossibles. Je glose dans ces infâmes à oublier. En vérité,
j'espère.

Combien !

Combien vous m'appreniez de savoirs en filiations, de poète-
apprenti en maîtres adulés, combien !

Subtil et fragile, éclaté au cristal des génies, dans mes nocturnes
formations littéraires, - quelle grâce, quel équilibre d'abandon et de directives
sourdes à déployer !

En mains insolentes

En mains insolentes, sanguinolentes, en silences de Corinthe et pire.

Pour ainsi dire, en moi s'écoule. Dans le luxe vert, l'as-tu deviné ?

Je vous secoue et dégouline en désinvolture fluide avec passage. Se
dilata et j'absous.

Est-ce rareté de l'intelligence ? Ou railleries de Pâques en mai ?
Qu'est-ce ? Quelles glissades ! Me revoilà.

Avec ces fines pellicules et ces climats tordus au bord de l'infini - je t'amène jusqu'à l'appui, je me dépouille, ô toi l'ombre des ombres.

Il me reste des monosyllabes ou languettes inouïes, pointées de fissures qui creusent et creusent.

Débouchonne ta langue. Se déploie (je m'en méfie) toujours en toi.

Hors du sexe

Hors du sexe et du bouillonnement des testicules - à mon désir par ma souffrance et ma jouissance - hors !

Vois un peu les odeurs de Solange par en dessous - et se dresse triomphal le pénis dans les appas à satisfaire !

Fouetté et embouté à fond dans le cul en hurlements sexuels de plaisirs pour supplier et gémir encore !

Des vénus de chiennes, blacks salopes et violentes fouetteuses aux lanières acérées soumettant ces mâles tremblants et jutant entre leurs cuisses agenouillés !

J'essuie la puanteur des grasses, des grosses, des lourdes - je nettoie leurs impuretés - je déploie mes mains.

Enfoncée dans des trous de chairs, enfoncée - y mettre des pucelles lubriques - d'un bond, et toi Augustine, - la traînée s'octroie dans l'assaut !

L'autre meunière

Sublime quand elle gémit - à genoux, avec férocité -débouchant le gland comme un nectar superbe.

Je l'atteste avec propriété et baignoire, impressionnante illusion de bourgeoise prise qui rêve de fouet. (Soumets-toi ! Soumets-toi ! Oui, j'en jouis !)

Je vous trouve gémissante, suppliante et heureuse. (En moi : - fascinants vos orifices de dentelles et de soie -)

Mon intention est d'esquiver dans le bain où vous êtes et le rêve s'étire lentement.

La poitrine frivole balance en saccades ses deux pointes d'amour - balance et vos masses charmantes de poils noirs auréolées d'orgasmes s'accouplent à mon image qui décidément décline vers vous.

Je lèche d'énormes feux avec ma langue atroce - là où ma lassitude savait me retrouver - je l'avoue, en douceurs exquis, en - et ta forme éclatante - belle meunière avec l'idée en longues fluidités vers mon impossible chaleur explose encore en moi.

Les fluidités exquis

Il s'agit de fluidités exquis spontanément inviolables, auréolées de gloire, fortuites pourtant - les personnages sont nus sous des tréteaux et la foule rit à intervalles réguliers -

J'observe les longues sérénades et je ris bêtement, - je ris encore - j'imité la foule.

Qu'est-ce à dire que tous ces abandons de chairs - que toutes ces promenades en long et en large ?

L'ensemble est guindé toutefois, et la lumière crue vacille sur les corps
- elle semble les lécher nuitamment.

Dans les situations folles, je fais trébucher des marches - j'invite
d'autres créatures - je suis peut-être cet inconnu passant sa langue sur des
rebords étroits. Ma lassitude m'en veut déjà.

Ô beautés ! Ô créatures magiques ! Les divers ébats sont de
lumineuses plaies - mes intentions sont des jouissances !

En tourbillons exquis de lavandes claires, la pensée s'exile sur le sol
infertile et la vérité précoce retrousse ses lèvres pour recueillir les soies et les
poussières à jamais inconnues.

Cette beauté resplendissante d'automne, est-elle matinée pure ? - Je
vous salue, vrai corps - et harpe davidique je mêle mes chants à vos sublimes
sensualités.

Celle-ci vit renfermée - aurai-je le temps de la jouissance et de la
gloire - aurai-je ?

Tant pénétrées dans leurs immenses amandes rousses ou jaunes. Oui,
elles se tournent vers moi.

A l'envolée et rose

Hors de la jouissance, à l'envolée et rose - fleurs de Vénus qui, poudres
gémissez sur des bulles démenties et pourtant vraies - voilà le calice de mes
extases : ce sont vos beautés !

Quel pied sublimé ! Quelle odeur sensuelle ! Tes charmes nus à fleur

de clitoris - et ton cul bien pesé comme une balance érotique, - oui !

Tout coule sous le bas-ventre.

Je te tiens à l'assaut des plaisirs en idéale enfoncée - là.

Poursuivre avec la suivante en ressort d'extase.

Éros

De son plaisir qui est de gémir en permanence

Beautés soumises ou diablasses

Ce qu'il faut de philtres et d'orgasme, de fantasmes et de fouets, de soumissions et de jouissances pour assouvir le Moi parfait

Je me détruis à genoux sur vos cuisses, épuisé dans vos chairs, léchant les arrières, léchant

Au plus sombre, oui là dans les infinis, baisant les plaies de la femme en présence de bien-être lascif

Tempête de corps et d'abîme, plongeant dans les sens pour des clameurs érotiques et de suppliques en soi

Étouffements, ravissements divins sous la conscience avec la butnée, en murmures plaintifs, elle de se donner, elle avec l'ivresse pour le coma sexuel ~ en

Dans la volupté inconsciente de se dire : ne suis-je que poulain sevré, elle noueuse et sensuelle et de bras qui s'étendent sur des voiles nocturnes de soupirs ?

Finira-t-elle au plus profond dans la douceur secrète par mourir
autrement ?

Ta chair m'obsède immensément en toi

C'est du Mozart dit-il dans le chaos de l'hallucination dernière -
délivre-moi au baiser de tes lèvres avec courroies et sangles - mais qu'est-ce ?
Désirs inconnus ? - Qu'est-ce ?

Oui, le parfum de tes seins - en temple de splendeur - seul de connaître
la douceur et la beauté de tes mains claires - je viens vers toi

En mille abordages de transport avec finitude amoureuse déplacée

Vers les cuisses et l'hymen de cette catin endiablée ou en pucelle
d'écolière - en retenue explosive de vice et d'excréments - ô toi ma lubrique
chimérique, m'aimes-tu toutefois ?

Posséder et soustraire

Posséder et soustraire au regard du mendiant - voilà des bulles de
compassions ! Qui dévore le jet d'eau exploite tout fantasma.

À la liqueur - à la liqueur - de se dire ? De se dire ?

Mes âmes se donnent pareillement dans ces suées d'extase qui filent, se
lancent avec silhouettes exquises jouissant à l'abandon.

Echos - tremblements subtils - échos - cela n'est-il donc rien que de savoir ?

Prendre, jouir, mettre et émettre - dans la folie d'autrui à travers ce stupide revolver - halo de fumée aveuglante - qui ? Qui ? Qu'est-ce à dire ?

Etre toi

Etre toi qui jamais ne se démens avec la pure gentillesse de ne pas dans le délire pré-nuptial - et de dire quoi ? Nulle colère ne saurait atteindre ce surnaturel.

Plaquée là dans l'écho, tu diminues et tes aises sont assorties à ton fantasme dérisoire.

Avec tes substances fraîches, je sens les zéphyrs monter en moi.

Rapproche-toi de ce lac interdit où les bruissements s'éveillent.

Sois dès l'aurore avec cette montée d'orgasmes.

Fille effeuillée

Le souffle de la moindre audace suscite quelques délires obscènes - et pourquoi pas : le jour ment comme une éclipse avec ses feux confondus.

Le bel exemple en allégories superbes ou fortuites audaces évaporées dans l'interdit à atteindre - tu reconnais que c'est moi et je t'aime !

Elle a préféré les berlines entrouvertes - je monte avec tranquillité.

Figures où la pensée se déploie - figures développées, superbes dans la nuance sexuelle de l'interdit.

Subtilité exquise diamantée d'orgasmes - là je diffuse une lumière claire et je vous vois des plus légères.

Fille effeuillée, tu évoquas d'impensables calices purs sous la lavande parfumée - je diffuse tes odeurs fugitives et t'envole dans les cyprès là contre moi.

Je te sais dans l'évasement des coquilles implorant des trésors impossibles.

Autres jeunes filles

Crépuscules azurés, embaumés d'aurores très légères, je couronne l'idéal divin ;

Les jeunes filles se posent et s'étreignent dans des bouffées d'orgasmes

Elles, elles, amours en de si nombreuses offenses interdites - plaignez-moi, je vous désire.

Froideur d'échelle

À quelle froideur d'échelle me conduis-tu ? Qui se dégrade ou quel hasard jamais vu ?

Le crépuscule est un chant meilleur. Je te distingue dans l'entre jour. Voici des valves de glace. Suffocante, tu jailliras. Ici sans fin, je te revois.

Tu es moi, tu es cet écrin de chair vive ou mielleuse. Je t'admire dans ton suicide. Clairsemés, dépravés, nous jaillissons dans l'azur de vice et de métal.

Les aubes mouvantes pétillent parfois. Les beautés dévorantes sont des formules d'amour. Pour qui agissons-nous ?

Que d'interrogations !

Que d'interrogations dans le désert de nos pensées ! Que d'abstractions à violer, à soumettre ou à pendre ! Voilà le grand éblouissement de la certitude et du vide avec l'abondance qui porte ses superbes procédés !

Sur le sentier, il te faut comprendre en sommes multiples de lumière et de phosphore. Il te faut pousser tes marges d'à-côté pour percevoir en variances, en vibrations subtiles - là - oui - là.

Ils partirent - c'était l'ordre - sur la neige enflammée tandis que je gémissais un avenir de savoir.

Elle était présente quand j'offris une invitation ultime de joies présumées, d'orgasmes à refaire et de plaisirs splendides.

À la nudité, nul n'est parfait ? Mes gémissements éclataient en bouffées de saveurs - j'espérais encore, j'espérais en vain.

Veuille me caresser pour remplir mon vide et me défaire à l'infini de mon doute ténébreux.

Les vertiges

À l'intérieur sont les vertiges
Et cette fille, plus qu'un corps interne
En jouissances de dilatations -
Des ouvertures avec parois épaisses,

Humides et de beaux mamelons souples

La consistance, et cette couleur qu'intimement
Je pénètre - plaqué contre des lointains de phosphore,
J'y pense quelque peu.

Nuit royale et bleue où l'infini est mal inspiré, j'y cueille des
impressions de femelles
en positions pyramidales, proposées à l'envers - belles heures dans le
luxu de mon consentement.

La blonde nymphe invitée au partage de jouissance se tourne et
se retourne - c'est vrai
là appuyée sur les côtés, jouant son protocole pour les labeurs
domestiques.

Pourquoi doit-elle se froter assidûment en trente-six statues
déifiées ? - Pourquoi ? Avec
la nudité dans les feuillus vers cet impossible savoureux.

Fouette ces déesses avec moult accessoires pour le plaisir de
voir irriguer entre tes mains
des vulves de fournaise qui couleront leur sang bleu comme des
chaleurs d'extase.

Qui s'allonge, s'allonge contre l'ennui des choses avec cette
progression d'enchaînements

Sensuels et sexuels jusqu'au Fini de la mort vers l'éblouissement du
néant.

Elle, de s'élargir en sa somptueuse chevelure,
Elle, léchant les gouttes précieuses,
dans mon désert ~ avec concupiscence, si gourmande et moi dormant à

l'échéance du repu.

De douceur, comment l'aider sans bousculade ; si bien pensant
sur des flotteurs -

avec nuance de mots adorables ?

Elle, de gémir d'aise.

Si bleue et telle

Si bleue et telle, la bouche ouverte et suppliante, elle berce ses
rêves illusoires.

Chairs qui suintent et ruissellent des sécrétions amoureuses -
chairs - inlassablement

accouplées avec silhouettes humides qui nous observent là dans
l'ombre.

Avidité pour la turgescence de mon sexe avec consistance et
odeurs lourdes et chaudes.

Groupes d'hommes et de femmes en position, au couchant et
les plus belles pour des nuits de consentement.

La sublime nymphe prise et reprise - tu as bien fait de lui
fouetter la gueule.

Elle oui, en figurine de jouissance, en nudité, liée, soumise à
des domestiques - je te retrouverai,

tu es admirable, perverse pour le réalisme sexuel.

Sois infiniment délicate et slag avec le stick ces putains de
statues vicieuses qui nous observent
en se branlant frénétiquement.

Avec influence subtile et masochiste, encombrée de ces
grands accessoires - fentes et chaleurs -
tu deviens, c'est chevelure, qui s'étreignent à deux ou à quatre.

Que les corps sont beaux en vaines possibilités interdites !

À ton extrémité, le vit - et toi enclose en toi-même, j'ai pu te
deviner, asservie en plaisirs
audacieux - voici ton luxe !

Et telle autre, grande, fouettée au galop - de me suivre dans
des orgasmes déviés - je la dirige -
temps légers - secousses - j'explose !

À deux, à trois !

- Blonde, sois salope, vice et sexe. Prends-moi entre mes
testicules ! (Je me recroqueville, fouetté
et soumis, jouissant de mes extases.)

- Mon beau, à côté - saint et sanctifié, sera-ce possible ? - Cet
interdit - est-ce concevable, convenable ?

- Suis-je moi le vice de tous tes extrêmes ou l'idéal de tous tes
fantasmes ? Je te prends à sec et je t'aime.
Soumets-toi, gémis, aime-moi.

- Pulvérisez-vous dans l'interdit fou ! Allez dans le mécanisme
audacieux ! Les propositions inconnues sont
vos nourritures et vos plaisirs à satisfaire. Tout bonnement cela est
peu.

Nina

Les enclades, les trous-du-cul de Nina, qu'en firent-ils ? - Et c'est le minimum...

Elle de se prévaloir, entoilée dans son touffu et faisantant - avec pampres et sacrements - Quels fourrages ! Quels !

Il n'est de nuit qui ne s'éclaire avec redondances de chairs et quatre-vingts pédalant dans sa matrice avec vices et plaisirs - pour les beautés de son canon.

Oui, les jouissances profondes, à l'aube, dans l'ombre - ô givre de décembre - ange avec fouet.

Mais encore : admirée, éminente - j'ose me dresser - ô combien dilatée - mise en rapport ?

Elles furent mes splendeurs de miel qui m'infusèrent leurs beautés de Vénus au plus profond de leurs fantasmes.

Immédiatement et bande ! Adresse-toi à ta croupière ! Il s'agit ici de supplication.

Les pluies d'orgasmes, Nina ? Humiliée, quelle saveur ! Reconnais-le !

Questionnement

Est-ce ? Que vouloir adorer ? Quelle est cette histoire de jouissance et d'adoration ?

Maintenant le désir est de trembler entre ses jambes.

En coups de poing et coups de pied - et belles, les adorer pour être soumis devant cette chatte luxuriante de poils, d'odeurs et d'abandon...Qu'est-ce ?

Sacraliser l'idéal féminin - moi qui jouissais, jouissais - j'adorais !...

La nuit est noire, je m'en retourne vers tes piétinements - je déborde en excréments de folie - le tout est avalé - le tout est rendu. M'aimes-tu ?

Noblesse

Vous m'insultez dans ces déboires insolites, espérant à califourchon - est-ce parties de cuisses agitant les épaules -dindon avec sublime marquis ?

Laure

De ces voluptueuses formes et d'étouffer au service de la découverte...

Dans sa chambre, à l'abri des salopes puantes et suantes - expulsant des glaires verdâtres -oui, je jouis. Alité, allaitant les vices pervers des sublimes défoncées - comme je vous aime ! Ce formidable instinct physique avec fouetteuse furieuse. Voilà, je m'agenouille - je suis enfin un homme à éduquer.

Laure, aime-moi, tu es ma Bien-aimée - balafre-moi, mon ange - tes vertus dans mes vices inconnus - Toi ! Je t'adule dans ta fange somptueuse.

...Sensiblement des formes que nous devons décrire et percevoir dans les primitives pensées d'orgasmes et de chairs bafouées.

J'alimente des roses - immatérielles avec balancements. Que signifient ces parfums ?

Nourrie d'énergie sexuelle, elle obéit au moindre bruit. La jeune fille : suis-je prise ou soumise, gémissante - quémandant quelque acte de jouissance ?

I

Hors en moi s'inclinent et s'expriment tous ces naufragés de l'esprit.
Je quémande pour m'élever quelque peu avec images inconnues et
bégaiements et rires.
Elles viennent et apparaissent, folles ces images de l'intelligence - le
vrai succède au possible.
Le délabrement de ma conscience m'étouffe lentement.

II

J'étais comme fractionné, - douleurs de l'âme - comme plaie mentale
dans le jamais et le jamais.
Eux fous à l'intérieur, riaient et riaient - dans la moiteur, je subsistais,
au plus profond, empoisonné.
Ainsi, de la sorte, démons ventreux, consumant les fruits exquis de
mon sublime imaginaire.

III

Et toutes les malveillances, caché, j'implorais. À demi démon, à demi
vices - pour ma plainte.

Premier livre des rois

Vieillesse de David

- 1 1 *Le roi David était vieux, avancé en âge.
On le couvrait d'habits sans qu'il se réchauffait.*
- 2 *Ses serviteurs lui dirent : " Qu'on cherche pour mon seigneur
Le roi, une jeune fille vierge, qu'elle se tienne en présence
Du roi et qu'elle devienne sa gouvernante ! Alors
Elle couchera sur ton sein, mon seigneur le roi*

Sera réchauffé ”.

3 Et dans tout le territoire

D’Israël, on chercha donc une belle jeune vierge

Ainsi l’on trouva Abisag, la Suramite,

Qu’on amena au roi. 4 La jeune fille était

Extrêmement belle, elle devint la gouvernante

Du roi, elle fut à son service, le roi ne la

Connut pas.

Le vieux David

Jeune fille, tu mêles à ma saveur une goutte de sperme d'Adam.

Vieux, je suis, vieux je suis exténué subissant jour après jour, subissant les offrandes de ma bouche.

Mon visage se défait mois après mois. Les cris. Les affres. Les jouissances pour ces attouchements

~ puis la nausée car j'inventais - et je t'ai prise à rebours déchaussant mes pieds fébriles vers tes tétons érectés.

Le coq du désir carillonnait encore - moi nu et dénué, demeurant en plomb, je m'exhibais encore

- j'ai fait grincer ta grande tête blonde...

Je te parle de sommeil et te supplie de venir gémir avec moi.

M'entends-tu - dis-moi ? Et toi, jeune fille,

La dernière fraîcheur, la dernière beauté - car après, que sera-ce ? - Un imaginaire de fortune, un retour au passé ?

Va vers tant d'hommes - je m'épuise et meurs à présent - et meurs à présent... Oui, grande tête de beauté claire...

Claire

Claire, typiquement adorable en guise de pureté et de beauté svelte.

À peine là, étalée, - il y a une petite chaîne pour la domination enfantine...

Avec nuisette de onze ans, si jolie pour le futur d'amour. Je te respecte, te respecte toi pour un garçon si gentil.

Mais je sais que tu peux - ton âge te le permet. Toi, oui, audace et amour - car bel espoir avec ton jeune compagnon.

Partout baisers et suçons, si doucement prise au filet, primevères mais sérieuse de pensées - sérieuse - que c'est vrai parmi les adultes qui n'existent pas.

Lancée cérébrale

Tendresses. Petites jouissances en toute quiétude. Avec fouets et mascarades par jeu et par amour. Le sais-tu ? Oui, tu le sais.

Qui, - elles -sautent là - ces belles salopes de bites et de sperme à l'excès - elles aiment ! ...aiment.

En écumes, en verrous, en plaisir aphrodisiaque comme flots de saveurs encore renouvelés.

La pensée anéantie

La pensée anéantie sur des paroles toujours vraies. Qui veut prendre en charge ce crédit ?

Sur ce doigt, qu'est mon offre abattue ? À une parcelle invisible,
universelle, j'adresse le don inépuisable.
Triomphant, triomphant, la réalité s'affine ailleurs.

Devine l'obstination. - Pour qui ? Pourquoi ? - Devine.

Autre obscur

Pour que gémisses dans ton obscur, pour que soit sublime ton obscur
avec viens dans la plus sombre, avec belles luxuriances, avec langues et de
s'élancer-en,

Avec glissades d'herbes douces, avec bouton, de se mouiller, avec doigts
et mains jamais lasses

- oui, très doux excès de se mouiller vers le séant, de s'enchaîner au
plus profond avec plaisir de faveur prolongé en raffinement de parfums ~

Langue tu te délectes, langue tu te rassasies et bois encore goulûment à
la chair intime, et gland, et gland de "L'aime-trop", " L'aime-encore", "
Allongé " - à se désorienter dans les cavités, fornicé et plais

Là de s'exalter en humide, en exhumations de plaisirs pour
l'évanouissement accompli,
sois belle et tendrement obscure, sombre de délires dans la chair sublimée.

Pour que

Pour que - au plus profond de toi soit l'irréel - que viennent l'ombre et
l'obscur - et sombres et racines et luxuriances de poils et de chairs - oui,
encore, au plus profond.

Que la langue s'y essaie avec glissades de salives dans des espaces

internes tendus à l'envi.

De s'enchaîner et de mouiller, agglutinés à deux dans les soupirs et les confusions - dans les.

Néant de séant à l'obscur, prolongée en jouissances internes expulsant des délires et des soupirs.

Oui, fornique - oui - en outrecuidance - en audace outre - oui

En baldaquins

Tu jouis et tu abondes en - ô plume irrévérencieuse - avec filigranes d'or et brise et lumière claire -

L'écho lointain est déjà assoupi. Mais les ballerines folles exécutent des pas légers avec renvois et pulsions fugaces ?

Réduis-toi en mânes impossibles - apprends à être -sois enfin.

Autre rêve

Mais alors ? Situe-toi en finesse ou en grandeur altière !

Les filles solidement bâties gémissent d'extases dans leurs bandelettes de sirène.

La plus grosse sur l'échafaud quémande un jus de cerise.

La plus modique - la moins chère - offre un oui-mais de soumission.

Sur le pont, toutes gémissent - elles sont à reprendre.

La promptitude de mon espace - les filles infiniment belles.

Elles blondes de splendeur, fraîchies – mic mac - coulantes et tendues - vers des jambes contemporaines longues et sveltes.

Le fond est clair - je plonge vers le vrai pour qu'elles renaissent entre mes mains.

Plainte vaine

Plainte vaine qui montes au crucifix
Dans toute ta pâleur, désespérée
Des jardins en marbre sont suspendus

Voici l'agneau élevé
Qui illumine les maux de cette terre
Elixir de grâce, pardonne-nous quelque peu.

C'est vrai : l'on me déposa dans ce temple très pur, et moi souffrance de cristal, j'ai imploré la fin de ces vices impossibles.

Je consume constamment le pain de pureté mais soumis à ces intolérables fièvres le vent de la haine m'anime quelque peu.

Elle est mienne qui saigne et s'inquiète, - Je sais avec Jérusalem, belle ville des nébuleuses implorant son sauveur qui est déjà venu.

Le monde est indigne de ton pur sanctuaire. Mes silences sont légers et je supplie encore.

Effréné, sous quelle

I

Jamais plus effréné, jamais plus - sous quelle échelle, sous quelle

Dieu, de me séparer, de me ravir encore

Toi, beauté que je distingue haletante aux soirs

Parfois un chant suave avec crépuscule et filles ouvertes

Le vrai de ton regard me revient parfois

Suffocante, tu jailliras de dessous les orgasmes et supplieras vers l'azur
clair

Mûre est cette saveur et j'embrasse mes extases dans les senteurs des
feuilles mouillées

Vers de nouvelles saveurs pour des couronnes de gloire mais Dieu le
souhaite-t-il ?

II

Dans le feu de l'azur et l'impossible tremble. Qui le tourmente - qui
avec neige de soifs et de s'aventurer ici ? Se déploie tel un gémissement avec
source acide, tu es.

Tu es car cette tombe vacille. Un midi clairsemé évoque de
nombreuses attitudes - statues, pensées équestres - délires en somme. Je
consume mon anxiété dans l'impossible veule et j'attends.

D'autres danses après ces dévorantes infirmités d'automne. L'amour est
encore informulé - j'attends et désespère, et désespère.

Il se peut qu'un souffle en fille d'hier et d'aujourd'hui s'épanouisse en
pures apothéoses - attendons, espérons. Oui, quémandons encore.

III

Cérébralement déconcerté dans mes pensées - je vais, je vais et ne vois. Hébété, ahuri comme certitude entière. Se dérobe ici dans un avant l'éternel impossible du temps qui se déploie.

Le soir et le vent s'abolissent ici. Le génie m'échappe. Quel soleil va mourir avant moi ?

IV

Pensées effrayées sous l'éclat de l'attente, où déchiré j'invoque un duel
Près de ma mordante et dramatique condamnation, je tremble et je pleure

Je sais : mon souffle est impétueux, - la détresse est immense.

Oui, se désespère - oui, vacillent des tourbillons d'orgasmes
impossibles dans les flux noirs de l'enfer

Affaiblie ma lumière mais le vent est à naître et je puis supposer

V

Et je sais toutes choses nouvelles exister - le vent déploie sa corolle
d'extase - tel mon langage princier inaccessible et profond - voilà mes erreurs
et mes délinquances ! Je vous promets à genoux mes superbes paresse.

Je t'ai pensée sublime et corrompue, chevelure et sexe, et sécheresse
prête à implorer - qui s'insinue dans le dernier regard de l'équivoque. Avide,
vaine lumière suppliant un défunt, tu espérais encore.

VI

Toute idée de trêve et de triomphe, de sommeil et de gloire - toute idée

de trêve en profonde paresse -et te voilà formé en halos successifs - en

Tu es prête avec tes gémissements et doutes - toujours convaincue en toi, principe vrai que la pensée déploie.

Jargon

De si près pénétrées et pour dire quoi ? Dans le délire de la transparence avec débris et logiques irréelles - en véritables variables du lieu. Vois, je délaisse les lumières. Pénétrées et encore.

Ou puissants. Gémissants. Jouissants peut-être. Le figuré pourrait s'y plaire. En léger. En petits indices de plaisirs inassouvis.

Oui, c'est cela : sacrifiées. Tu défalques et c'est jargon. Des plus légers. Les choses pour s'y mettre en jargonne. Déjargonne. Sois enfin toi, à demi.

Je ne prétends pas trouver.

Dérives et tourments avec folies intuitives. En véritable approche. Avec pensées outrancières - sont-ce trésors pour le lointain ?

Je détruis l'impossible et je meurs sans jamais rencontrer.

Le figuré

I

S'obstine le figuré. Mets fin à ses engagements en suspicion. Dégrince

et liquéfié, oui pour toute pensée plus fine.

Le cristal s'évade là en halos dégradés - il s'évade toutefois ;
Tu évoques de lointains mystères en dérives et tourments.

II

Tu te penches sur ces lignes impossibles avec légères audaces de vent.
L'esprit rempli de pénombres et de poussées, je m'afflige. La tête fléchit,
réfléchit. Suis-je à demeure de mieux comprendre ?

Et me prévaux de subtiles poussées et espace et espace mon
Compagnon-Moi. Dans la brillance mais controversé - pour quelle limite ?

Je m'afflige sur des structures dressées. Tête pense encore - tête...

Qu'il était doux !

Dieu ! Qu'il était doux et mielleux ! Du bout des doigts, je voulais
l'instruire. En sublime apothéose de snuffs, de snaffs ! Venez donc l'essayer !

Et cette rapidité incroyable de cavaliers sexuels chevauchant leur
monture perverse et intrépide, quand donc désirerez-vous les entrevoir ?

"Je ne suis plus en mon désir intime - pour ce corps abusé, dit-elle.
Offrez-vous ma chair ! Je me donne en brune."

Pour la pulsion - la plus profonde - je t'ai saisie contre ta soierie - avec
bonheur de parfums, de linge et d'ombre.

Valdingué, titubant

Toujours plus pensées et blessantes, qui se veut sur le couchant avec
l'intensité du délire, violées dans l'ombre, oui, avec des interdits. Et ces

éblouissements impossibles - ces soifs et ces rages ? - Pour qui ?

Elle - de se sublimer - introvertie mais jouissant sur le marbre avec clitoris et anus -avec jambes écartées pour l'apothéose et l'extase - pour...

Encore dans l'Etre avec myriades éclaboussées de soumissions très fougueses. Les rouges et les violets en floraisons multiples, en couleurs violentes - en ténèbres de honte et de scandale.

Jusqu'où seras-tu gémir ?

Je reviendrai dans ces villes gémissant d'en bas - espérant des transfuges irréels avec perceptions de nuages-déjà-gloire-de-parti-où-je-fus. Telle est ma tentation. Moi, oui, répugnant, rejetant ma maîtresse par ma haine inassouvi.

En concupiscence, avec vertes moissons, plongeant dans les ports - je comprenais par intuition. Mais ces cieux disloqués étaient mauvais présages.

Gloire, entends-tu avec ces singularités ridicules qui se prévalent d'être ?

Irréfléchi - m'en croire exclus de ce drame ! Hors saison la pensée flamboie encore.

Araignées-reines

Vous m'avez sublimé - de se donner dans l'aube - pour la fuite incessante de vos orgasmes nus. Ors, sécheresses et nocturnes infidélités d'araignées-reines succombant dans vos bras.

Ô feu ! Ô fraîchissime équilibre de lumière crue dans les controverses de la jouissance et de l'interdit !

Mais le tout est à balayer - je vois : cercles profonds ou légers s'évertuer à naître.

Apprends-moi ! Apprends-moi toutes ces feintises en luxures
cérébrales pour des potentialités hors-limites.

Ou encore avec scintillements, en circonférence, infusés en moi, - j'ai
grincements narcissiques.

Mais vous - est-ce lumineux avec intuitions intellectuelles ? - Tout en
demeurant vide, votre aura conçoit !...

Sous l'ombre ! Sous l'ombre dans le-comprendre - dans la-
connaissance sans l'aveuglé - oui, moi l'excès, moi l'à-peu-près invoquant
l'impossible,

Je plonge dans mon Néant - lumière et infini - j'apprends puis prétends
au plus fécond. Mais qu'est-ce ? Quel tourbillon d'extase en dénué offert ?
Pour quelle splendeur ?

- Répondez-moi.

Les catins

Elles fouettent ces catins, mais c'est pour notre plaisir. Poursuivez le
jouissant esclavage de la chair à dominer. Enfin ce sont de vraies femmes
sachant manier avec ardeur le stick et le martinet.

Langues. Languettes qui lèchent. Aime. Aime. Toujours souriante et
dominante - dominante-torture avec vice et plaisir. J'exulte. C'est le corps -
n'est-ce pas ? - C'est le corps !

Dessus. Dessous. Implorant tous les sens. De la plus pure à la plus

humide. Mes cuissardes. Avide de sperme. Je me conjugue en toi. Tu es poète, n'est-ce pas ?

L'aube et tes sublimes étoiles. Avec flots de folies à plusieurs. Mais ce sont des traquenards et des mensonges. Je fonds dans tes extases et tu me supplies à genoux, mon bel ange !...

Tableau champêtre

Montée en clairière typiquement impossible - à fleur, entrelacé - mais à peine ébauché pour tendre vers le parfait. Ce sont des étreintes et des épithalames pour des révérences sylvestres avec arpèges exquis.

Et c'est ainsi de pampres joints pour tourbillonner avec vrille dans le plaisir interdit. Chacun se complaira de ces divins mélanges. La beauté, toutefois, est à admirer un peu partout.

La route nouvelle

Oui, troublé j'ai gémi et je me suis assis sur votre sommeil. Dans les folies lointaines, saigne mon injustice et je soupire tout mon bien-être.

Avec parfums lointains fleurissent les étonnants nuages.

Ensevelie en moi pense une route nouvelle qui déjà vagabonde vers l'orée impossible. J'éloigne la campagne et le château. Tout là-haut, de joyeuses pentes vagabondent allègres.

Les neiges roses sont des extases d'injustice.

La longue source

I

L'eau est une longue source qui me visite maintenant - en esprit de finesse, - tout coule nuitamment.

Par la pensée jumelle, elle s'attarde, bel écrin impossible enchevêtré d'ivresse, de mousse et de solitude sauvage.

Tu vas, tu vas léchant - et que reviennent les douceurs assoiffées de messages.

Ô les pures invasions noyées et célébrées douces ! La nuit fraîche d'un lendemain nouveau et symbolique promettant une abstraite candeur - que sais-je ?

II

Elle transparaît cette eau que je désire entre tes jambes sublimes

Elle s'attarde lentement dans l'écrin sombre où l'elfe clair veille entre la mousse et la fougère

Ô fleur célébrée dans l'enchevêtrement des couleurs, et tu vas toujours léchant, léchant

Qui t'a promis une nuit de râles dans les touffus, gémissant

Laisse-la au luxuriant plaisir de soupirer encore avec nuit belle et glissades

La nuit évaporée

La nuit évaporée - à grands vents d'espérance - cette nuit murmurée avec délires obscurs - la nuit viole l'oubli et défait l'indifférence ;

Qui se plaint ? - La douleur s'éveille - la haine se dérobe derrière la violence hostile.

Autre douleur

La douleur te submerge. Qu'est-elle pour toi ? - Elle est profondément suave.

Restes, traces, violence, aiguillons profondément enfoncés dans la chair avec souffrance - hurlements, hurlements sans répit et silence des autorités divines - silences éternels. Le rouage mécanique qui dit : oui. Flaques de sang, et là le vide. L'irréparable.

Quelques-uns crucifiés, fouettés, hurlant - très belle figure de l'horreur s'esclaffe le Mal. Quasi-nus avec mémoire de cette prison. Victimes et bourreaux - le gardien reconnaît-il le prisonnier ? Je te dédie encore toutes les atrocités décrites. Et ces innocents qui subsistent et quémangent la fin de l'immense injustice. Libère. Libère-les enfin. Ceci est de trop. Ceci ne sert à rien.

Les aberrantes confessions extorquées - mais la torture, est-elle un problème ? - Il me faut des aveux - les interrogatoires systématiques - les -La violente pression glorifiée par la sauvagerie physique avec le vice maniaque apporté au corps. Tout ceci est délire et excès, n'est-ce pas ? Que folie exubérante de l'imagination ?

Qui sera condamné ? Qui ? Pour aucune torture, n'est-ce pas ? - car il faut céder. Oui s'acharner et extorquer pour obtenir. Les bourreaux seront-ils

à la barre ? Seront-ils jugés ?- Qui les animait ? Qui était coupable ? Qui était l'exécuteur ?

Regarde les prisonniers. Quel est ton sentiment ?

Autre fantasme

Le corps nu. Une main hors du silence magnifiant la lumière. Dans l'air

bleu, projeté et en joie.

La pensée est disjointe mais les éblouissements sont somptueux. Et
quoi dans l'étincellement de l'eau pure ?

Avec la fluidité si douce, et l'enjambement saugrenu - je me nourris de
vos baisers et je m'éternise à genoux.

La beauté-force : tout y est sensible et sublimé. L'entre corps et la
proximité superbe des distances : j'entrevois encore - toujours j'idéalise.

Au meilleur de la senteur exquise - qui s'insinue avec diversité.

Ces images ranimeront-elles la lumière unifiée ?

Combien fraîches en robe de désir vous m'apparaissez ! Et cette
beauté, comment en geindre et en gémir dans l'impossible amer du sexe,
comment ?

Qui glissent et avancent et disparaissent tout à coup, sans odeur,
perdant l'autre dimension, et de rien en vérité.

Mystique

Hors lieu en moi suppose ; espère et décline - car rien de vrai ne me
paraît possible.

Les bégaiements les plus subtils ne sont que de purs efforts inutiles à
l'âme.

Je ne possède que le printemps de mon orgasme et meurs doucement
dans la bruyère de ma vérité.

Toi, toi, es-tu délabré ? Je suis si faible - j'ai beau vociférer - ma plainte est incomprise.

Et cette pluie fine de filles graciles qui plongent dans mon esprit, - vais-je pouvoir les satisfaire ?

Dans cet amas de silence, les hosties vacillent nuitamment. Ô grandiose impuissance, quand vais-je pouvoir faire mugir les firmaments d'été ?

Tout est souillé, renversé, ignoré - ici, le saint quémande et supplie une extase heureuse. Toi, malheur, tu élèves des porcs et les supplies de t'instruire.

L'on va d'ossuaires en ossuaires et de bravoure en peur ~ ce sont des morts qui gesticulent dans l'interdit.

Accepte la clairière qui lentement s'offre et gémit d'extase - là est l'infini de ta condition.

Nouvelle baigneuse

D'une chair presque nue et la lumière - cet air bleuté avec miroitements sur l'eau

Les sons de la nuit ou les gémissements - je ne me souviens plus - elle puise l'eau et la déverse

Egalement un pied et une chair claire - la beauté douce et le flanc se repose dans l'extase du sous-bois

Fraîche avec le linge

Sont-ce des légèretés d'images, des impuissances illusoires d'une
imagination vaine ?

I

Tel et tournant filant vers l'âme avec haillons dépréciés pour une porte
ouverte, illuminé d'impossibles sous un ciel interdit

II

Les oiseaux tournent et plongent chair et fleur de pénombre dans ma
saveur obscurcie. Où sont mes voix, là est mon espérance.

III

Dès lors et de quelle folie - ses rayons purs acheminés vers quelle
absence ? - Pour quelle inquiétude ? Constance irréaliste vers le jardin. Un
murmure de fleur y succombe parfois.

IV

À supposer - qu'il annonce et dévore - violentées dans le noir obscur.

Fendue et là dans l'intemporel. Un frisson sur ses doigts, - la nuit est
pure.

Oui, demeurées où il tourmentait. La distance vers l'immortalité. Tu
dois prévoir l'accouplement des morts.

V

D'y être et même - massif, au plus profond - voués au silence. Dans le grand retournement de nos vies intimes. Que les feux s'entrecroisent dans la forêt et montent jusqu'à l'extase pour se dire : Adieu.

De non et pas

Soumitude en douce-jouissance qui va, va jusqu'à l'exil du plaisir éternel - du moins il faut le prétendre.

Oui, très fines filles en structures élégantes de beautés longues - vous êtes à moi !

En simili d'orgasmes - la lumière claire repose, et de te rassasier jusqu'à non-boire leurs substances de reine, jusqu'à non-lécher leurs parties intimes - et toi de gémir en paraboles de non-floraison.

Toute pensée post-mentale déséquilibre cette subtile inspiration-mienne.

Elle, qui se tient

Elle, qui se tient à l'écart, par-derrrière - elle refuse ses amants - impudique et déroulée - de tous côtés avec éloignement.

Ton secret est de toujours souffrir.

A l'envi et se soulevant éphémère en glissades de jouissances et de gémissements.

Autre souffrant

Des pensées claires en douleurs de lui-même, et puis cette certitude pure ensevelie sous l'or sans trêve, à l'infini, avec violences pugnaces.

Innocences, et d'autres Dieux en réelles barbaries - qui se tient à l'écart

Les somptuosités claires

Puis étouffa en somptuosités claires - il fit naître. Sans trêve, - lui pour l'infini. Sinon interdite, pour le feu de l'innocence – du moins, elle vit. Oui, elle se protège en fresques imaginatives avec amants présomptueux. Parviendra-t-elle à tenir la distance ? Déroutante, dégoulinante, - de la poussière de soie sur son visage ! - Il faut préserver le secret.

Etait. Je t'accompagne en vrai/faux. Avec tous les ors proposés en sécheresse de corps. Mais oui-va en possibilités fines d'audaces inadmissibles. Quel suspens ! Poussières, rouilles fuyant les obscénités. Tu vois, je meurs. Dans ta démesure, là égarée, élaguant les rêves - de jamais-avais-été et que-deviendras-tu. Mais tout cela est morbide.

Avec silences éclaboussés d'orgasmes sanguinaires et ces nouvelles enchevêtrées faussement. Oui, moins pensées, enchevêtrées dans le plaisir, au-delà de la rime, dans les temps séculaires, tu convoites ce qui n'est plus. Tu vaques à tes fantaisies absurdes en sursauts qui plus jamais ne se font. Toute pensée pulvérisée échoit en vérité post mentale. À chacun de se le dire.

Débraillé, insoupçonné en bonheur de chance - est-ce le fameux Vendredi saint de grâce et de miroirs - pour les fuir ? - Les mois changent. Mais étais-je au monde ? Je me fragmentais en analyse superposable. La fureur m'invitait aux folies. Peut-être n'obtiendrai-je que du vice infect ?

Défloraisons de toutes !

Défloraisons de toutes ! Avec sursauts - des beautés t'assiègent en guet-apens impudiques, en positions mentales de fantasmes obsédants - néanmoins sécrétions sexuelles durables.

Pulvérise toute possibilité ultra-perversive - décide dans l'interdit - là est ton intime à maîtriser.

Abécédaire

- A - La pensée espère découvrir l'extrapolation.
- B - Combien j'ai désiré sans jamais obtenir : production sans créativité.
- C - Vouloir trouver un nouveau mouvement. Car il s'agit ici de médiocre imitation.
- D - Utilités toutefois de quelques suréclats. Mes hiérarchies. Eux.
- E - Manquements évidents dans mes recherches. Efforts conjugués en synergie de moi-même.
- F - Et pour laisser quoi ? Rien d'exploitable, - certitude !

D'aller outre !

Oui, certes, encore et plus loin !

- Surprise, surexiste en finitudes de points acquiescés, et de se dire : cela est !

Je suis dans l'écoulement du vrai et j'inaugure de nouvelles extases...

Je me crois ou me sens usé raclant l'autrefois comme une fontaine asséchée

- en fier-néant de se dire : j'enfume la lune !

Bonne vieille cure de jouvence enfoirant des paysages dépassés !

C'est ici et la mollesse n'est point ressort sur aléas de menu-menu, et la jouissance sera de cire.

Tu es à rénover en être-extra de penser mieux et d'aller outre
- et son contraire produit l'engagement dans les déboires de l'écriture.

Quel ?

Bestialité et béatifié, et quel paradis choisir ? - Je-toi-en-nous de plaisirs spirituels - s'écarte et acquiesce - grincements et gazouillis - ce sont certes des moments éphémères.

Autre fille

Cette fille perdue en coups de lumière floue qu'un rêve déshabille - (Touche-toi dans les coins) Viens vice, viens belle - expulse enfin. Sois le vent divin de la lune sacrée - sache caresser ces lieux et ces points exquis - Je t'appelle dans le désordre de ta chevelure lourde.

En bouche d'haleine - je te parle tout près et te désire en sur-muqueuses interdites (Dessous est mon enfer) - (Et toi que désires-tu ?) Sois sale - sois perverse - sois lucre si tu peux te soumettre, superbe pécheresse !

Et tu te sanctifies dans le sublime obscur !

Impuissance

Oh ! Certes en surexistences sexuelles de désirs pour n'obtenir qu'un

faible résultat - de ne pas - de ne pas - toujours !

Oui, défonce-moi en resto/verso donnant toute ta main

Avec herbe épaisse de mise-en avec glisse-glisse

Il n'est nul effort plus doux que le gémissement

Subtil pistil qui chante par l'anus

Cède entre tes seins - attends, ne m'attends pas

Aberrations

En léchant, en léchant, je me trouve devant une chair qui n'a pas de finalité. Je percute avec violence l'ombre qui disparaît. Mes doigts ! Elle, si fragile ! Que la chaleur nous unifie encore !

Mais où, mais contre, et je blasphème en interdit de blasphémer dédaignant ce mouvoir où je meurs en moi-même

Je défleuris mais geste ! Vantardise d'un futur décadent qui avance toutefois !

Retour

Au cours de sa poussière, le mal est revenu avec prudence ~ et je le sais là en forêts mystiques d'abnégation du Moi – satire ; - il fallait y penser -je t'ai cru et j'ai vu se succéder des hélices interdites. Viens sur l'arrière de mes genoux et j'irai supputer l'extase de nouvelles rumeurs. Oui, là dans le bas des cuisses.

A

Moi en sensibilité extrême, et jamais je ne vins. Toi, tu effleures indomptée parmi les Syracuse.

Sais-tu l'endroit où jaillissaient les douleurs ?
Te voilà éternellement seule. Je rêve, tu te nourris
et fille effarouchée, tu demeures dans l'abîme - les flots incertains
t'embarquent sur d'autres rives

Il me faut germer en des fulgurances incomprises - je crois. Bois et
tombe avachie sur les idéaux interdits.

Quelle sera ma signification ? Crois-tu que je vivrai ?

B

Jeune fille d'hier, tu es certainement hébétée - tu t'aventures dans la
femme cherchant des crépuscules violacés. Je te consume nuitamment. Tu es
un gémissement jouissif dans mon esprit. Ô mon amour d'hier et aujourd'hui
qui constamment reviens.

J'offense ton silence, je soudoie ta promiscuité, j'erre comme un matin
frappé par sa folie, j'agite mon jeu d'ombres et je me perds confusément dans
l'irréel d'autrefois le mêlant à aujourd'hui.

Dans le très bien

Jeunes à fouiller dans le très bien. Qui lèchent. Ici dans le meilleur.
Voyons. Jouets. Minuscules batailles de flots en flots - écumes paradisiaques.
Tout est tendu pour un Azur sublimé.

Il nage dans l'humide, dans l'odeur du sec. Tendresse. Caresse. Pour le
plus tendre. Au raz de l'herbe, la gelée blanche comble les crevasses.

Brunes et Vénus

À travers des impossibles comme espaces plombés - Vénus à mes pieds
et Brunes diffusées dans l'instant du soleil.

Programmées, efficiences et dualités nocturnes - je vous aime et supplie
mes aises –

Est-elle donc là si jeune en imposture ? - Je dois me réjouir avec âme
belle en givre d'avenir.

Je te sais combler mes délices - pour quel amour joyeux ? - Jamais tu ne
demeures en moi.

D'Azur, ravive mes interdits. Au plus profond.

Pénètre la substance

Pénètre la substance, essaie par ta pensée d'atteindre la limite extrême.
Accomplis le saut, abandonne-toi.

Pense à des choses, convertis-les en me. De ton sublime mélange, naîtra
une nouvelle déité.

La lumière interne perdue dans la pensée. La plus brillante recule et
nourrit l'inconscient. Essaie d'expulser en savoirs nouveaux - essaie -

La pensée intérieure nourrie au bord de l'autre puis cette soif progressive.
Veuille recueillir la forme nouvelle si elle t'effleure du moins de l'autre côté.

Le délétère s'évapore

Au plus profond du Moi surgit ma transparence, idéal et désir de pureté -
un Christ et une Vierge sont aspirés vers l'Au-delà.

J'attends dans l'ombre du miroir.

Libérez-moi de tous mes sangs et excréments de ma dégénérescence sauvage !

La main délaisse les limites de cette feuille car l'esprit s'échappe. Derrière les ombres dévore l'alignement obscur des signes.

Faut-il se conformer à ces actes ou penser autrement que ces signes à produire ? Le geste est-il étroit ? - La pensée peut-elle aller outre ?

Plonger là dans le vide au plus profond - je dois renverser la chute vers le léger.

Dénué de toute forme, le délétère s'évapore et s'élève vers le baiser de l'être avant de retomber.

Alors pour retourner la chute, que faut-il inventer ? Ce sont des espaces de pureté inouïe inclus les uns dans les autres. Même forme pour l'ouvert à intégrer.

Enveloppée en moi devient une substance. Au versant je dégage l'opprobre, je fuis les excréments. Que puis-je encore ?

Dans la substance même

Des pensées dans la substance même – immobilisées cherchant la transparence. Mais il n'y a plus personne. L'espoir en fusion secrète quelques possibles incomplets.

J'essaie - je veux mais ne peux au plus loin dans ce labyrinthe fuyant.

Échos, échos d'autrefois et origines savantes de ces temps sacralisés.

Que puis-je moi avec mon insignifiance de poète civilisé ? Toute ma médiocrité s'exprime dans la forme. Je le sais : mon nom est rien.

L'obscurité et la lumière - la séquence fugitive de l'instant. La pensée avec sa transparence - le cristal du vrai qui deviendra Néant à son tour. Pense-moi. Sois. Deviens une autre lumière en suspension de l'instant car le vrai se déplace.

Structure interne

Resterai-je fixé sur une vérité y songeant encore,
Pénétrant ma structure interne, pénétrant ?

Non ! D'autres limites ! D'autres chemins !
L'intérieur de l'être possède de nouveaux infinis.

Je suis avec mon absence. Je m'obscurcis d'une substance.

La pensée est un stratagème qui m'obsède. La lumière m'assiège. Je ne puis résister. Mon espace intérieur constellé de nouvelles interrogations quémande le silence pour toute vérité.

Le choix du stratagème : le vide pour plonger au profond des extrêmes. Et quels retours ? Quelles résurrections de pensées ? Un autre silence pour comprendre les émulsions de rêves, les folies d'ombres fugaces, les voix inhérentes à l'inspiré.

Donc là, au tréfonds de ce qui n'existe pas.

Du plus profond

Et là du plus profond s'élève une voix comme pour sonner l'humeur

d'une cloche fêlée au doux tintement. Que nul n'agite son entendement, que nul n'adresse un chant clair dépourvu de vérités !

Dans le mouvement naturel de son audace, son air est inconnu et personne ne l'agite.

O Seigneur, baigne-le d'idéal incertain, de certitudes épurées ! Conçois quelque peu sa folie informe. Aide-le, aime-le !

Le nuage homogène

Ma pensée ne crée pas une autre forme pour concevoir différemment avec zèle sur l'existant déjà notoire.

Puis-je inventer des ombres fugaces noyé dans mon ciel ténébreux où nul aléa subtil ne se côtoie ?

Dans ma croissante effervescence, je touche de nouveaux lys qui n'existent pas. J'embrasse des fumées aléatoires dépourvues d'ivresse.

Le nuage homogène s'obtient dans un désordre somptueux où l'intelligence décousue gémit et soupire d'aise.

Pensée qui culmine

Pensée qui culmine à l'apogée de sa substance même, quelle posture et dois-je me plier ?

Ma certitude reste en suspens...

Je ne suis qu'un amas d'extrapolations complexes dans cet espace simulé qui est mien.

Et la fusion du vrai et du délétère s'épanouit vers cette plénitude comme

une immanence d'apothéoses au-delà du Moi.

Le geste, et qu'importe ! Dans cette complexité de formes et au-delà ! Je cherche, geins et gémiss en mille fils épars et toujours ne suis !

Vers quels lieux de haut murmure, vais-je combler ma belle solitude repue de bien-être supérieur ?

Pensée fugitive

Plus dense que forme qui contiendrait son tout.

L'obscur m'affaiblit quand l'orgasme est une clarté.

Que cessent les alternances et les variances ! Que le vrai, réel, beau et pur resplendisse enfin, à tout jamais !

Tu es une menace absolue. Je t'aime dans ton dérisoire et te contemple dans ton interdit. Quand seras-tu princesse de l'Irréel ?

Tu évinces l'obscurité et te répands dans la lumière ~ toi pensée fugitive, innocente, pure ou séquentielle.

Transparente, cristal et fuite, à jamais fermée vers l'oeil intérieur ~ ô l'incompatible, comment pourras-tu nourrir mon âme de tes rayons ?

Plonger jusqu'à l'extrême

I

Par une nuit avec l'inexistant, je fus perdu dans le vide
Je plongeais infiniment et poursuivais ma chute sans tomber

L'ultime but de toucher l'effondrement et sa hauteur ~ un moi-même dans sa catastrophe de deuil qui tombe dans son espace de nuit ~ au plus profond, ô sinistre pensée ! - Mais qu'importe ! C'est l'écoulement et sa fin - c'est ! Soudain glisse ! Et j'atteins le néant ~ je touche le zéro.

Infilte-toi dans la substance la plus subtile de l'être - conçois sur la lumière et fais jaillir la vérité.

II

Plonger dans sa forme sexuelle, la belle, la nouvelle pour satisfaire sa propre soif - et du négatif-rien comme un introverti faire exploser l'immensité de son intimité intense. Aller jusqu'au chaos de son orgasme et gémir dans cette source de plaisir.

Qui doit condamner et pourquoi ?

Plonger là devant soi pour un exil intime, au plus profond d'une hauteur qui vacille.

Distances

I

C'est cette distance de Moi à Moi dans le tréfonds, et je dessine les traits qui me séparent de ma pensée.

L'espace absurde est une piètre épreuve qui éloigne mes deux flux intimement mêlés.

Imagine et fais croître une substance quelconque qui unifie l'écoulement

de l'autre vérité.

- L'existence distincte et la mienne.

II

Cette forme intérieure qui commence aux bords de moi-même - dans un espace inconnu - j'y recueille ma propre source introvertie et je souris d'extase.

La clarté dans mon enclos pour penser proche avec la capacité de s'obscurcir ou de s'éclairer - avec des yeux comme des miroirs révélateurs.

Oui, toi avec pureté tangible qui pénètres l'ombre. L'opacité à travers toi me prend encore - je me déverse nuitamment.

III

Il s'agit d'une évidence - la pensée contre le cerveau - qui coule ses nuées d'extase.

Je déploie toute une archéologie d'âcres résonances, de brouillards matinaux - je m'allège des légendes d'autrefois. Ô brèves lancées dans le carquois de l'impossible.

IV

Ô pensées élaboussées dans l'épanouissement de leur substance même, c'est une immense saillie qui se répand... Et dans la qualité transparente des systèmes incomplets prétendent à la plénitude de cet espace - toute cette fusion n'est qu'un leurre inutile !

Gisant

Gisant, amoindri, dans l'ombre de soi-même, il compose avec ses ruines et atteint l'extase de sa nécropole.

La nuit toujours le reconnaît - il va avec haleine suffocante retrouver les débris de son inutilité.

Cela est pour demain - pour personne en vérité.

Restaurant

S'assoie et là le cou en givre

Egaré en bandelettes suaves boulevard des excréments - il suinte encore quelques saveurs

Les bras semblent lourds et la bedaine est comprise

Petite pensée de rien qui suit l'effort - en longues servitudes de se dire : pourquoi pas ?

Buvez-vous du débouché ? - La moutarde, s'il vous plaît encore !

Et elle en rond de serviette - la fille rythme le tout au gré de son cul dans sa jupe - Moi : beau cul, en vérité !

Mais qu'est-ce que cette auberge pas même de débauchés quand je ne me nourris que de saintes hosties nuitamment ?

L'ombre plonge

L'ombre plonge dans le Néant, Néant que je suis seul à percevoir.

La lumière s'appuie contre le Néant et essaie d'éclairer un nouvel espace.

Ô miroir, miroir posé contre la nuit, seras-tu par tes reflets conseiller mon âme ?

Fuis tes propres mouvements et perds ton équilibre - toute rigidité s'égaré au plus profond, dans la raison inconnue.

Egarements

Il nous suffit de penser aux mains vides par dénouement - depuis longtemps décomposées qui quémangent quelque obole salvatrice - pour espérer le poème neuf - l'écriture nouvelle - la belle créativité - oui, la création inconnue - mais ceci est folie d'ivresse, n'est-ce pas ? - Qu'égaréments de clochard chancelant dans son impossible à atteindre.

Alors poursuivons le rêve puisque ceci est interdit.

Ces noires traversées

Et ces noires traversées dans l'absolu - abandonns à coloniser où les choses s'entremêlent pour apprendre à n'être pas.

Ô vide, vide aimé, tu vois ! Je m'épanouis - je souille l'excrément de l'interdit et je m'autorise des folies tapageuses là dans ma purulence.

L'impossible de : vers ---) se pousse jusqu'au bout. Et de la cassure, plus grand. On se retire, on se.

Après les noirs échecs, qui gémit et geint ? Avec tremblements, qui déplace la confiance ?

Méfions-nous du soleil ! Cela est parfois quand les anges ne sont plus. Abandonné dans le chaos, mon âme dernière exulte.

Poursuivre... - Ceci est peu. Insister n'a plus aucun sens, la raison s'évapore dans les ultimes faiblesses du temps.

Sont-ils semblables ? Désespèrent-t-ils ? La parole est de perdre, elle s'accroche effrayée à l'un et à l'autre. Il faut poursuivre et laisser cette porte ouverte.

Mais ces horizons flottants où toute chose s'entremêle ? Qu'Il puisse à l'intérieur apprendre à ne pas être. Faire le noir déployé resplendissant d'orgasmes vides ! Les fatigues implorent la transparence, les chutes sont comme du cristal sous l'ombre.

- C'est la fin des gestes asphyxiants et la durée déploie son zèle. Vois - je me meurs en extase et en divinité impossible - je quémande quelques astres interdits - j'invite - si ! J'invite car je désire découvrir de nouvelles ténèbres - luxes et beautés aux abois.

Vous êtes mes favorites dans le désert de mes pensées - je consens à vous multiplier, délaissant l'ombre de vos intemporels. - Qui polira le cristal ? Qui s'envolera au-delà du sépulcre ?

Encore je vous aime et vous conçois. Laissant se transformer un mince diamant d'inquiétude entre les choses et n'être pas. Encore, on polira. Multiplier les airs absurdes ou négliger les filles favorites. La main est furtive - elle extrapole en distractions.

Du moins il couvre ses ténèbres - il va de salle en salle. Les fatigues sont comme des comètes ~ mais lui mugira dans son opprobre.

Il se peut qu'elle fonde ou pas.

Moments

Au plus profond la transparence te penser nue dans la soie et
l'ivresse te penser

Pourtant je suis chez moi tu m'apparais à quelques pas bien à son
aise un cerveau conçoit nouvelle substitution à l'horizon

Je suinte mes imitations vaines je produis autrement je tends vers
l'intérieur mon souffle suffoque pourtant je suis

La bouche arrache de nouvelles vérités au plus profond, à la verticale
dans l'âme je ne fais que de résister en insoumis

Toujours mes précipitations vaines dans mon lyrisme défaillant les
doigts sont tremblants et cette défaillance avec cet épuisement ultime

- *le c'est-certain-conçois ou encore-applique*

Penser autrement

Penser autrement. Le bleu lave de l'ennui. Avant le jour de la grande
possibilité. De vous noyer sur les hanches qui tremblent. Je vous dis la vérité.
Vous croyez-vous ?

De nouveaux fragments viennent déverser leurs flots d'aberration. Je n'ose
mais nous dormons ensemble. Quand tu sillones la nuit - la nuit -
j'improvise - j'irise - j'espère. Mais quel mélange ! Que puis-je espérer ?

Je dévale dans l'oubli. As-tu cent façons pour tout retourner ? Les
sanglots, et je crois mourir. Je ne t'ai pas notée. Je renvoie l'indisposition. Tu
dénouais d'étranges manières dans des mouchoirs impossibles. Le même et le
ciel se déploient. Je vais découper des tranches de bleu clair. Mes sommeils
sont des orgasmes. La nuit est un idéal à atteindre.

De plus, en tout temps. Je dévale et ai l'audace de te chevaucher. Je
certifie le rouge vif. Ne plus. Ne plus. Avec un autrement. Et je te sais dans
des cendres blanchâtres.

Ne plus défaire l'impossible stupide. Allez outre dans les bagages - avec
scintillements et noirs élancements. Oui, le bel échafaud. Et je crois déjà
mourir. Et toujours ce ciel mat qui semble me contempler.

Reliquats d'extase

Comme le silence qui les suit dans le néant de leurs formes - ce sont des reliquats d'extase.

Elle le suce besognement - et c'est une courtisane d'autrefois fixant la nuit, imaginant une approche autre de la passion - elle suce toutefois.

À la hussarde, la vieille !

Incapable de gémir sous les puissances de ton pouvoir - mon seul soupir est pour tes interdits inaccessibles à ton fouet ou à ta domination.

Oui, ce sont des trouées à cire de miel dans des micmacs de vieille criant ses salopées de guidon en braille ! La vulve - les caresses sous cette poitrine tombante et ridée !

Je caquette en gibelotte de dentition et de dégoût - et toi, tu pavanes ton trou du cul dégoulinant de suie et d'extase. Belle vexation ! Avec urine et débris de nourriture !

Ho ! Formes déloyales ! Ma nuit te transforme en belle quinquas d'autrefois - pour l'orgasme, l'audace est à trouver !

Mais elle fouette, cette vieille salope -(Elle a raison !) sous les harnais de la soumission et engode et fais jouir - qu'importe l'âge ! Oui, fouette ! Oui, aime ! Oui, cingle encore !

Le langage discret

Finalement concevoir un nouveau langage à l'abri du temps...

Apparition d'esprits où la matière est inerte.

C'est donc des deux côtés que le plaisir s'obtient.

Investir dans des objets de plaisir qui accompagneraient des délires corporels sexuels.

Pour le plaisir du corps, toi qui en as tant besoin.

Elles font *trou* dans le même monde, elles deviennent forêts ou fontaines - les lieux d'apparition du plaisir.

Il faut donc une syntaxe, des genres littéraires, des manières d'appliquer, une signification rare mais tout cela déployé dans un monde imaginaire.

Les espaces-miens audacieux

Apprivoise l'interdit et renais de ton rire. Fuis - fuis la chute finie.

J'invente une dictature mais c'est pour ton bien-être. Par petits fagots avec l'air édifiant...

Oui, le contenu avec talon à l'équerre dans la chaleur de la serre...

(Et cette danseuse perverse qui tout à coup offre sa croupe incendiaire ?)

Ma part dans l'Absolu s'affaisse désespérément. Il faut récuser l'improvisation pour égrener son Moi par l'imagination. Tout converge vers le Néant - l'idée est une utopie infinie - Incapable de sensibiliser des pouvoirs -sans ambition - je divague tout pêle-mêle.

Cette mascarade de mioches est inadmissible...Moi qui transpirais quitte à fuir l'enfance. Et là dans mes vieux viscères jouant encore de l'harmonica, je me rappelle - je pense et jouis médiocrement.

Tant de caresses pour ton corps affamé ! Quelle transparence ! Quelle nudité ! Femme, qu'importe ! Je t'entends gémir de l'intérieur.

Je me précipite sur mon souffle. Pas de rumeur - qu'une évasion, à l'horizon - et pour quelles ombres de poésie-mienne ? Me voilà en charpie, dénonçant tout étrange mélange. L'épuisement me reprend - je supplie et gémis

Il y a le à-quoi-bon-tu-penses qui est une façon d'éloigner l'orgueil de la création pure. Tu vois, je divague et divague encore sur des espaces-miens audacieux. Mon désespoir semble s'éterniser infiniment.

Les Gardiennes du vice

Les dernières se succèdent plan-plan plan-noir Gardiennes du vice et de la terreur en sublimes fouetteuses, aptes à soumettre quelconque dominant Eux, à poil, gémissent encore

Ce sont des femmes, ce sont des chattes que l'on quémande à genoux, qu'on lèche avidement.

Pour de nouvelles punitions. Elles violent des culs ensanglantés avec des objets de domination. Ceci est leur chance. Ils aiment. Agonisent. Implorent. Ils sont embrochés avec du fer. Ils crient.

Les gelées blanches se déversent sur des culs d'hommes suppliciés.

Autres séquences

I

Fais expulser le sang au bord du lit - ce qui invoque tout plaisir

Et ce vieillard sans queue heureux d'être à poil fouetté par une jolie
maîtresse de vingt-cinq ans
Ne bande pas ! Jouis fouetté ! Jouis !

II

Jusqu'à cette Prochaine l'ourlet entre les cuisses les fantasmes
quotidiens nourrissent de perverses possibilités invisibles déplace-toi sur
mon sexe et invoque Syracuse j'effleure sur ta maigreur *il est de ma
naissance sans connaissance physique. Toujours je me retiens.*

III

Plan clair au-delà du viril tourne soleil le poids d'une extrémité est
une ironie fredaine de sexe dans le temps convalescent lève les yeux
qui t'éclatent épanche-toi ailleurs elle porte, elle porte entre ses cuisses
- c'est un pelage tends-la vers le beau camélia

Toi, tes soeurs, au plus profond - sera-ce suffisant ? Mes habitudes
Ouest-Nord Tous les trous, pour

Or et sanguine

Convoite son galbe une pointe de sein de douceur de myrtille et
l'autre plus belle encore qui l'embrasse, et veut se donner à ta chair érectée

Oui, lèche lèche langues de velours de pourquoi pas à trois le plaisir
y est meilleur pointes Béchamel de titillements exquis

Pénétrez-moi à fond je saurais gémir ou pleurer Fouettez !
Pénétrez !

Piétinez encore ! Or et sanguine Que vienne le feu de l'orgasme et de l'humiliation ! Se confondent l'asservissement de l'homme et les suppliques de la jouissance affligeante!

Dans le fondu de nos chairs, gémissons encore.

En charpie de blonde claire contre des étoiles incertaines dans l'incessante mastication du désir interdit Pourtant des fatigues immenses m'imposent à agoniser - à délaissier l'objet-culte, rare - implorant toutefois les chairs belles.

Qui inflige contre des haleines infestées, des béatitudes intérieures ? - Une aube grise déjà s'éveille et je commence à comprendre.

Stupide hypocrisie

Je pense à vous, stupide hypocrisie de Moi à Moi

Je balance sur un vieux Virgile tachant de croire encore en ma pureté

J'exploite de nouvelles distances - je me fusille dans la haine, isolé - ceci est mon supplice.

Encore eux se taisaient ! Dans l'assourdissante volonté perverse de l'esprit - je poursuivais mon écriture.

Elle, déjà bavée, crachant encore ses sucs nouveaux - ensemençant une syntaxe évolutive pour des produits de baisers-bulles, elle chuinte encore.

Et pour rêver la chimérique sur les fabuleux transports de sexes et de fièvres - elle gémit, gémit toujours.

Filles, filles attroupées, venez bénéficier de l'exil sublime - venez

m'amouracher pour des délires en fête. (Elles accusent mon audace, mais s'en viennent toutefois)

Oui, dans l'art du sorcier avec gouttes féroces pour la procréation. Je t'enferme - tu m'envenimes avec tes mygales sanglantes.

Purge ton cul dans des tonsures de laide-reine, avec salopes débraillées en dépit de tout ange ~ voilà je l'ogre qui implore toutefois.

Je réécris ton déficit - mon corps est un schéma dérégulé - je minore ta vulgarité de fille-lesbienne mais je t'aime encore.

Voilà tes viscères et nos idées ~ moi, le plus fameux à la ronde, exploitant des gestuelles d'audaces poétiques !

Zping ! Et commencent les pollens de pureté sur des toiles blanches pour produire de belles écritures sereines !

En sur-érection

Certes ! Certes ! En sur-érection de se le dire :
en écoulements vrais de vrais impossibles - autrement que salive ! À portée de mains, et combien de fois brisées !

Tout glisse dans l'ombre-Azur - en troupeau de belles qui jouissent et gémissent ou...

Moi, en coups de ratés - de nous hommes aimés de personne -

Je te sais usé par le temps - de hyper en - avec apothéoses de salive et de lumières obsédantes - oui, moi ou trois pour l'éclatement du plaisir en feu.

Tout ceci est vérité ou folie d'orgasme.

Il y a pleurs ou gémissements - de touche-en-moi-touche-encore - ceci est l'effort de : toujours je te quémande.

Oui, ce sont des trous indéfendables - ou luxures de pauvres.

Le pervers

En phosphènes déréglés, et pour quels corps ? Le pervers, toujours, je le méprise !

Ce ne sont que de vulgaires extractions de pensées stupides ne débouchant sur aucune réalité sexuelle.

Je sais, ton appareil s'épuise goutte-à-goutte en coagulant sur des blancheurs de pollens et d'araignées. C'est ton et cætera.

Moi, je cherche de nouvelles filles en prémices de luxes offerts qui s'évanouissent pour des essences pures sachant crier au danger.

Il y a rage pour chaque désir et péché et brasier. Dans ton éther, est aboiement des sulfureuses.

Je sais : elle renverse, et toi tu désinfectes pourtant tu les arroses de vices obscurs - elle, elle déplacée qui se convulse.

Je t'ai aidé - un peu de lune en hiver, pour mes volumes en douce-violence.

- Retourne-toi en chienne !
- Parle plus fort, queue de têtard !

Les voix se rapprochent mais le désir est incompris. Chacun, chacune s'éloigne dans son impossible. (Une autre est à reprendre)

Nouveaux fantasmes

Quels préparatifs et rituels - vaine préoccupation impossible - de ne te - à moi - à toi !

Doucement j'amoncelle et j'analyse pour l'inutile - en économie de salive - je charge et me décharge avec permutations et permanences.

C'est vrai, je pense en impuissant - mais amoureux, ébahi, je tente encore.

Mets-toi là au centre en signes éperdus de beauté claire.

Encore tu exploites des filles interdites en jouvencelles de pourquoi-pas.

Là, évasement de chairs blondes ou suspendues - c'est pour peu - nuitamment - suffisamment testées avec bâillons - appréciées toutefois. Je les examine dans leur pseudo physique - vers d'autres féminités d'éloignements - oui, limbes, oui, tragiques - éblouissements de sexes à découvrir - ombres-pièges qui infusent - j'attends désespérément.

Ou j'organise - je m'engage dans la vérité d'étoffes claires. Mais elle, beauté élancée, aimée au plus profond s'exhibe avec virtuosité.

Je suce - suce-toi toi-même en bande-le-soir avec déclics de miaule et miaule en vocalises

Hou ! Hue ! en branle-chatte - de tout ce que : impossible

Elles sont mouillées - grands écarts de filles intempestives, atypiques etc...

En Toi-Moi

Peut-être en Toi-Moi sur le firmament d'artifices, en pensées pures, qui exposa le mien

De te, de te - en belle amitié claire de "Viendras-tu me voir", "Je t'appelle sans fin"

Ô fille avec bourgeon et prémices, chaque tige est en fête, ~ supplions paix et hostie pour le présent et le futur aussi.

Et quelle beauté de pèlerinage planétaire ! En "Je t'aime, Fatima" - "Je t'aime".

Je ne puis aspirer à l'âme profonde, j'espère l'âme spirituelle dégagée de sa gangue fangeuse.

Cette compétence

Cette compétence lasse avec déhanchements dociles de – viens-t'y employer -... Mais je m'y essaie toujours avec basses concessions d'écriture vaine.

Vrai, les phrases des autres ne m'appartiennent pas -l'amertume-mienne est encore plus grande.

Que de lieux espérés, de douleurs malades, de stupides cruautés ! Je me jette à genoux. Je plonge dans l'obstination.

Conseil aux poètes

Déblatérez ! Déblatérez ! Mais êtes-vous certains que vous en tirerez quelque chose ?

Pour être soi en soi est appliquer.

J'offre - j'offre. Je donne. N'exigez pas de moi une présence. Laissez-moi produire et penser.

Ô habiter

Ô habiter dans le profond du dense en prévision de pensées à entrevoir, et c'est abandon de présence ! - Abandon pur qui se défait en murmurer...

- Et là c'est une froide escorte qui crie vers l'Azur. (Personne - personne n'y croit - nul ne gémit)

Oui, elles dépouillées, assombries, suppliantes toutefois - en douces cruautés de jouir et d'aimer.

Lèche-moi - lèche-moi encore en saveurs reniflées dans les trous à aimer - ceci est une belle perversion !

La permanence suspendue

Des lumières et des pénombres vacillent là en séquences

La solitude même pensée en espaces infinis s'octroie quelque silence

L'activité illimitée s'essouffle et quémande un miroir pour reposer son homme

L'éphémère et le translucide disparaissent un instant

Je plie dans le vide, ma nuit à temps et me montre son visage. Nulle vitesse, nul sens, nulle lenteur non plus - tout semble stagner dans l'intemporel

Les choses intérieures ne sont plus, la permanence suspendue se cache au fond du Moi. J'attends des nouvelles lueurs.

Toujours si

Toujours si - en de si grandes solitudes - comme dans ce matin nourri d'éclipses et se conjuguant à l'interdit. Tu vois, je vais en extases et je prophétise pour le monde ahurissant que tu m'as fourni.

Moi, dans la petitesse de mes instants, je suis là pour me donner d'autres plaisirs, d'autres séquences en vérités oniriques quoique proposant des solutions fatales. Mais ceci... Oui, je crois.

En déclinaisons matinales pour un noir matin - vraie et autre mort. Mais des naissances et des évanouissements pour fuir vers l'orgasme. Tu me reviens en densité sexuelle.

Peut-être parviendrais-je à trouver quelques possibilités nouvelles - du moins ton Idéal me permet de l'espérer. Poursuis. Encore poursuis.

Soudain le parallèle

Soudain le parallèle là, au fond de la cathédrale

Le son de la mollesse joue toujours

Écrits mordants, écrits - je dramatise - mes élans sont des baisers que tu quémendes encore.

Je vois l'ange - j'implore Dieu. Je colle ma tête contre des colonnes.

Étouffantes visites pour supplier un saint Graal, et les limites vraies dans la déambulation auprès des petites chapelles.

Je vois des sculptures et les peintures - oui, c'est un grand baiser mais je glorifie mes morts - je les aime tant !

Demeurées en - au plus beau - des corps fournissent de nouveaux gémissements inconnus.

Ce sont de belles cursives - on manque d'air. Des belles et des vieilles là-bas.

Je ne t'impose pas de violer l'ombre ni de te gargariser avec la pitié ignorante. Sois. Sois seulement toi-même. Point.

Prends le verbe

Prends le verbe ô avec entéléchies de noires ténèbres - et prétends t'éveiller avec le sang - de médium à flots de lamelles- sur le torsk - le verbe est rare.

Soupèse. Erecte. Ce sont des frissons nerveux.

Dans l'ordre des couleurs, tu es à plaindre - de hâte en hâte, souffle encore. Oui, dénonce.

Tu veux la fusion de deux êtres. On est sur le bord sombre avec

sursauts sporadiques. Ou délires sexuels inconnus - à voir - (Enfin ! Libre le vice !)

Oui, le sentiment des choses et de pleurer jusqu'à ma stupide demeure.
C'est une légitimité plaignante.

Mais qui me comprendra ? Qui m'aimera ?

Je vais finir squelette fouetté contre le feu suppliant auprès de ces
garces de filles un orgasme de souffrance pour mieux gémir encore.

La danse

A bord de bout portée
et cette danse risquée - qui
jamais ne fut -
en possibles de déséquilibre
qui bouscule ou s'offre des contorsions étranges

À chacun sa chance de désir invoqué, gémissant contre une face
obscur que l'on ne voit guère

Et prends-moi - soi-en-moi sous cette bouche, ô Maître ! - Mes ongles
t'enserrent et je quémande le silence...

Ici commence hors de la piste - elle soupire - c'est une invocation à
bouche-parler
(Symptômes pervers pour le secret d'une nouvelle explosion)

Nue en épuisement d'étonnement ~ alors je gémis et je t'implore (dans
le silence pensé et repensé - en moi)

Demeurées là,

Demeurées là, au plus nombreux avec glaise finissant en

Qui divulguent avec oscillation de gens pervers - ce sont des signes de fiançailles

Dure. Apprends à sculpter l'infini. Pour la descente, j'oublierai ton nom.

Ce n'est pas achevé, ce n'est pas écrit - apte à repenser, je t'oublierai. Gémis encore en mes demeures.

Entre les parallèles

Entre les parallèles, éclatent des cathédrales buvant un sang interdit pour des délires nuptiaux

Là, à l'ombre, des beautés pures s'éternisent sous un Carmel et quémangent encore

À ta manière, je veux dissoudre toutes ces constructions vaines dans la logique de l'éclatement

Physiquement sculptées vos chairs sont interdites et vous baigneuses de mon imaginaire, également

Mais qui oscille entre transes et durée pour la poussée en sauts multiples ?

On n'aura pas péri. L'impact était ténébreux. Puis la descente. J'allais oublier. Terre calcinée. Point.

Fragments inexploitable

Dans la substance même du hasard naît une portion de vérité

Voilà ! J'ai seulement entendu le cri des guerres meurtrières - j'ai fui
sous l'invective - j'ai interrogé des regards

Le déclic de la transparence. Te voilà nue dans l'épilogue du désir.

Ailleurs. Pour le vice. Ereinte tes sens. Je t'aime désespérément.

Qui attend. Qui attend et veille dans ce grand
Sommeil à échos. Désert-en-désert. Plus
Rien ne bouge au bord du rien

Voilà la bouche ultime qui implore vers les rayons sublimes de
candeur, ô sources vives de mon esprit.

Inexorablement

Inexorablement lui-même dans le décor de non-retour avec avalanches
sommptueuses

Etre et non-être dans le bel univers de soi-même quémandant quelque
luxue d'orgasme spirituel

Dès mon impossibilité, il n'y a nulle différence - le vrai et le mensonge
- l'obscur et l'irréel se côtoient indifféremment.

Je m'approche de l'ombre - j'espère en tirer quelques élixirs de

substance autre.

Je m'éloigne de la connaissance sans avoir été - qu'une misère dans le temps.

La lumière et le vent

Nous préférons ne pas avoir été dans la lumière - nous préférons être dans le vent.

Les contrastes se rapprochent - nous allumons des ombres - ceci est le chemin principal.

Mais nul orage ne s'y oppose - l'ombre est à saisir et peut se prévaloir d'exister.

Vivre - mourir - jouir - souffrir - ceci est de trop. Moi, je conçois dans un cauchemar, et mes folies sont des manoeuvres de plaisir. Ainsi j'admets ma vie.

Mais dans les labyrinthes de l'interdit, parviendrons-nous à trouver quelque message de la marque du temps ? - Les signes sont vides et se déploient dans l'espace.

Nulle sortie, hélas. Il se peut que chacun ait sa réponse. A moins de plonger dans le noir abîme - de l'interface à l'Univers - j'y suis Ceci est folie et fantasme ! Qu'ai-je dans mon Néant ?

Ombres ? - Avec variabilités incomprises - avec chaos cérébral de l'infini compris-de-rien, ou mouvements de l'intelligence qui se déploient et sèment des pensers nouveaux ?

J'invoque l'ombre et supplie la lumière. Mais caché dans l'infini sans fin, que vais-je espérer ?

L'immense muet de l'Inconscient

La transparence disparaît et laisse place au silence - belle chute de cristal clair pour de nouveaux yeux bleus.

Tu seras peut-être plus prêt des choses comprenant les signes et la transposition, les courants et les subtilités croisés intelligemment.

L'Etre est toujours le contraire de ses idées - la configuration nouvelle le détruit. Futurs fragments, fleurs qui flétrissent, pure façon de raisonner.

Il y a cette plongée dans le noir céleste - la pensée s'y répand effrayamment - absolus, grands absolus, choses mêlées avec filaments dérivés et flottants, abandons dépouillés - qui peut savoir ? L'âme est poussée vers le désespoir, vers l'ombre inconnue. Le vide est à aimer.

Poursuivre. Poursuivre. Continuer. Les paroles s'épuisent. Oui, poursuivre et se taire. La porte du néant est fermée.

Mais à l'intérieur, il y a autre chose à vivre. Dans les élans successifs, vivre est une nouvelle alternative. C'est encore la beauté et la transparence qui explosent ici !

Enfin tout se pense dans l'immense muet de l'Inconscient...

Quelque peu en pensées

Quelque peu en pensées. Au-dehors et plus loin respectant les ombres impétueuses - fermentations, odeurs, j'y suis - n'y suis pas. Odeurs, odeurs de cette frénétique après-midi de juillet - de vous à moi, en rêve frugal - avec votre beauté à déifier - déjà je m'agenouille.

L'enthousiasme est total - le regard dénué acclame d'autres faveurs. Je dois marcher dans l'impossible. Quelque peu interdit, quelque peu craintif - je m'exalte encore.

La servitude

Tous me tinrent en servitude. Je tentais de leur échapper. Mais mon exil était vain. Infiniment aspiré par leur puissance, je m'en retournais vers mon Néant d'humain - de rien vers rien.

Oui, l'orgie fondamentale avec sexe, vice et perversité pour enfin se libérer de son carcan corporel détestable et trouver les belles voies de la spiritualité - aller là pour illuminer sa foi idéale.

Ce sont donc des limitations métaphysiques - l'intelligence ne saurait aller plus loin. Les spéculations ne sont plus d'aucune utilité. Seule la mort libère l'ignorance et le vrai se dégage enfin.

Dans l'infini-en

Je plonge là devant moi dans le non-sens - ou je me retourne, cervelle renversée - à l'agonie et finissant, plongeant toutefois. Commence par te craindre. Apprends à te méconnaître. Absence de toi comme si tu étais l'Autre. Visite-toi dans la nuit pour de nouvelles perceptions !

Ce que je cherche : le vent ou l'idée - à poursuivre - délibérément - ou tomber dans l'illusion nouvelle pour trouver quelque chose. D'autres formes apparaissent dans ta nuit claire. Je me nourris de ton absence. J'élude le vrai où s'achèvent tes pas. As-tu vu entre tes mains s'éveiller le regard ?

La pensée se déplace et accède aux espaces célestes - ces fous démantèlent la raison. Il faut émettre de nouveaux sons dans l'univers fantomatique de l'aberrant. C'est un autre miroir où le temps et la logique se déploient différemment.

Le bel éphémère accompagné de l'abyssale impossibilité ~ toute nouvelle vérité doit être supposée auparavant. Poursuis cette idée en exil de vent comme une pensée incertaine dans l'illusion ou l'expectative. Le non-vrai se déploie désespérément pour donner raison à une bouture de vérité. Laisse - laisse croître encore l'idée de l'être, l'exil de la connaissance s'apaise là - en toute ignorance de réalité future.

Effacé-tracé

S'éloigner entre deux complexes dont nous ignorons le sens ~ effacé-tracé dans l'absence de mots furtifs inconnus.

Les choses se superposent dans ce que nous pensons, exigeant un espace pour exister quelque peu.

Parfois s'éveille une lueur - le sens sort de son labyrinthe pour nous indiquer de nouveaux signaux.

Il se peut que chaque réponse attende l'autre, suppose Roberto

Juarroz.

Toute tentative de volonté associative désordonnée l'audace pensée.

Va vers la lumière, vers le plus valable voyage enfin, dégage un chiffre
- l'écriture se veut aléatoire mais tu pourras la maîtriser.

Table des matières

Ouvrages ayant participé à la réalisation de ce recueil

L'Huile fraîche
Le Germe et la Semence
Le Moût et le Froment
Le Manuscrit inachevé
Parfums d'apaisement
Collages
Losanges
Louanges du feu
Les Interdits
Poïétique
Prières/ Phrases/Exil
Ombres bleues
Sueurs sacrées
Grappillages
Souffles nouveaux I et II
Messages I, II, III, IV, V et VI
Suites/Relances I, II, III, IV et V
Pensées sculptées
Endormies sur le feu
Les roses ensevelies
Substances et Distances

